

LES FEMMES

D'APRÈS

LES AUTEURS FRANÇAIS





AVIS DES ÉDITEURS

Le sujet de ce livre n'est pas neuf; mais il est de ceux qui ne vieillissent pas, et qui ont le privilége d'éveiller sans cesse la curiosité des lecteurs. Depuis quinze ou vingt ans surtout, il a tenté beaucoup d'écrivains, en raison même de l'attrait qu'il offre au public.

Quelques-uns d'entre eux, croyant sans doute rehausser la dignité de l'homme en rabaissant la femme, se sont complu à dresser contre celle-ci une sorte d'acte d'accusation. Ils ont recueilli et entassé, avec une prédilection partiale, tout ce qui s'est dit contre elle, satires, épigrammes, quolibets de tout genre. Bref, au lieu de peindre les femmes, ils en ont fait la caricature; ils les ont, pour ainsi dire, parodiées en leur ôtant le charme et la grâce.

Tel n'a pas été le but de M. Muller. Connu par des publications appréciées de la bonne compagnie, il a voulu offrir à ses lecteurs un livre impartial et de bon goût, où la malice eût accès, mais d'où la grossièreté et le scandale fussent sévèrement exclus. Il a donné la fleur de tout ce que les bons auteurs français ont écrit d'original, de suave ou de piquant sur

les femmes. Nous ne craignons pas de signaler son ouvrage comme la plus complète, la plus riche, ajoutons la plus amusante des publications consacrées au même sujet.

Nous avons cru ne pouvoir mieux faire, pour compléter le caractère de ce livre, que de *l'illustrer* avec grand soin d'une série de portraits de femmes, qui toutes rappellent des souvenirs intéressants, et dont quelques-unes ont été la gloire de leur sexe. Nous en avons confié l'exécution aux meilleurs artistes, et, grâce à leur habile concours, grâce à la beauté de la typographie et du papier, nous pensons avoir fait de ce volume sur les femmes un livre digne d'elles.

GARNIER FRÈRES

LES FEMMES

D'APRÈS LES AUTEURS FRANÇAIS

LIVRE PREMIER

I

DÉFINITIONS — JUGEMENTS SOMMAIRES

Tout d'abord, qu'est-ce que la femme ?

— Voilà, certes, une grande, une redoutable question posée : et bien audacieux nous paraîtra qui tentera d'y répondre. Qu'à cela ne tienne pourtant; les définitions ont été formulées en grand nombre. Citons-en quelques-unes.

Écoutons d'abord l'auteur du *Pantagruel*, en son vieux style :

« Quand je dis femme, je dis un sexe tout fragile, tout variable, tout inconstant, et imparfait que nature me semble (parlant en tout honneur et révérence) s'être égarée de ce bon sens par lequel elle avait créé et formé toutes choses, quand elle a bâti la femme. Et y ayant pensé cent et cinq cents fois, je ne sais à quoi me résoudre, sinon que forgeant la femme, elle a eu égard plus à la sociale délectation des hommes et à la perpétuité de l'espèce humaine qu'à la perfection de l'individuale muliébrité (de la personnalité féminine). »

Malherbe nous dit, lui :

« Qu'il n'y a que deux belles choses au monde : les femmes et les roses; et

que deux bonnes : les femmes et les melons. » Donc, selon l'austère réformateur de la langue française, « la femme est une chose belle et bonne. »

Dufresny appelle la femme :
« Un oiseau qui change de plumage plusieurs fois par jour : pie-grièche dans son domestique, paon dans les promenades, et colombe dans le tête-à-tête. »

Voltaire en fait, par aventure :
« Un roseau que le moindre vent plie. »

« Les femmes sont la plus belle moitié du monde, »

dit Jean-Jacques.

« O femmes, s'écrie Diderot, vous êtes des enfants bien extraordinaires! — Oui, reprend Grimod de la Reynière, des enfants, mais

« Des enfants qui gouvernent le monde, »

Bernardin de Saint-Pierre :
« Les femmes sont les fleurs de la vie, comme les enfants en sont les fruits. »

G. Legouvé les nomme :

Ce présent qu'à l'homme ont fait les cieux.

Rétif de la Bretonne :
« Un être qui, uni à l'homme, fait un tout complet. »

De Bonald :
« L'amie naturelle de l'homme. »

On pourrait dire avec raison, selon S. Dubay :
« Que la femme est le doux et tendre mystère que tout le monde adore sans le connaître. »

Selon Napoléon :
« La femme est la *poésie* de Dieu, l'homme étant la prose. »

Selon de Livry :
« Avec tous autres êtres que les hommes, les femmes eussent été des anges; avec les hommes, elles ne sont que des femmes; ce qui, à la vérité, diffère peu. »

Selon de Ségur :
« Les femmes, précieux ornements de la terre, sont une seconde âme de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées, qu'elles éveillent; à tous nos désirs, qu'elles font naître et partagent; à nos faiblesses, qu'elles peuvent plaindre, sans en être atteintes. »
« Une femme, dit Alfred de Musset :

C'est le plus bel oiseau que nous ayons sur terre.

Ou bien encore :
« C'est un vase fragile fait de terre par un potier. »

Plus loin, il cite ce mot du professeur Hallé, qu'il trouve terrible :

« La femme est la partie nerveuse de l'humanité, et l'homme la partie musculaire. »

Pour beaucoup, affirme G. Sand, elle n'est

« Qu'un animal domestique, propre à maintenir l'ordre dans une maison, à préparer le repas et servir le thé. »

Mais c'est là une plainte plus qu'une définition : vite une galanterie

« Femme, dit Stendhal, délicieux instrument dont l'amour doit être l'archet, et l'homme l'artiste. »

Ajoutons une malice empruntée à V. Hugo :

« La femme est un diable très-perfectionné. »

Deux traits pris dans Balzac :

« La femme est une charmante créature qui retire aussi facilement ses gants que son cœur. — Les femmes sont des poêles à dessus de marbre. »

Et enfin cette exclamation échappée au cœur d'un gracieux penseur contemporain, M. Adolphe d'Houdetot :

« Pauvre femme !... souffre-douleur !... Pis encore ! souffre-plaisir !

Voilà bien des définitions : à laquelle donner la préférence? Nous n'avons pas à nous prononcer : mieux vaut, croyons-nous, passer aux jugements plus explicites, mieux motivés, qui répondront à cette seconde question ; — Quelle opinion sommaire se former de la femme?

Les juges ici se divisent en deux groupes.

1er Groupe. Ceux qui, déclarant le sujet inabordable, inépuisable, se sont bornés, si nous pouvons parler ainsi, à formuler leur abstention.

2e Groupe. Ceux qui se sont crus aptes à émettre une opinion, et l'ont exprimée en toute autorité.

Le premier groupe n'est pas nombreux : — l'abstention est une *vertu* si rare !

« Il y a trois choses, disait Fontenelle, que j'ai toujours beaucoup aimées sans jamais y rien comprendre : la peinture, la musique et les femmes. »

Boufflers :

« Il y aura toujours quelque chose à dire des femmes, tant qu'il en restera une sur la terre. »

Marivaux

« Pour définir la femme il faudrait la connaître. Notre siècle peut en commencer la définition, mais je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde. »

S. Dubay :

« Les hommes étudient sans cesse les femmes sans venir à bout de les connaître.

Alph. Karr :

« Tout homme de bonne foi qui se voudra rappeler les diverses opinions qu'il a eues sur les femmes depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, y trouvera un étrange chaos et verra qu'il n'est pas beaucoup plus avancé que le premier jour, et que, s'il pouvait recoudre une autre existence au bout de celle qui lui a été donnée à dépenser, il aurait encore à apprendre pendant tout le temps de cette seconde vie, et ne saurait rien quand elle prendrait fin à son tour. »

Ernest Legouvé :

« Qu'est-ce qu'une femme? Cette question est déjà une réponse. On ne demande pas : Qu'est-ce qu'un homme? L'histoire du passé et du présent le définissent. Dès le premier jour du monde, son rôle dans la civilisation et dans la vie a été marqué d'un caractère évident, et dès ce premier jour aussi la femme a porté sur son front : Mystère. »

P. J. Stahl :

« De tout ce qui a été dit sur les femmes, il ne résulte rien, sinon que, tant qu'il y aura une femme, il y aura quelque chose à dire sous le soleil. »

Abordons le deuxième groupe, que nous devrons nécessairement subdiviser.

Voyons en première ligne l'extrême louange, le panégyrique, la défense enthousiaste, les opinions enfin qui semblent dues à ce conseil de Diderot :

« Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles. »

Citons :

Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. MALHERBE.

⚜ Les femmes ! ce nom-là me chatouille l'oreille.
Les femmes ! c'est, je crois... c'est là cette merveille
Que jusqu'à ce moment je ne connaissais pas.
Faites-moi le portrait des femmes...
— Figurez-vous un être entre l'homme et les anges,
Ces fatales beautés ont des yeux meurtriers
Qui de nos faibles cœurs percent tous les sentiers ;
Le chant des rossignols est bien moins agréable
Que le son de leur voix ; leur discours est aimable,
Insinuant, badin ; leur commerce est charmant.
Les femmes, en un mot, sont tout enchantement :
Jamais sans succomber nul homme ne les brave,
Et dès qu'il les regarde il devient leur esclave.

DESTOUCHES

⚜ Quand Dieu créa la femme il voulut adoucir
Les maux qu'il nous avait condamnés à souffrir.
Les grâces dans son sein germent dès sa naissance.
Dans les jeux innocents de sa première enfance

On entrevoit l'instinct des devoirs maternels.
A sa poupée, objet de ses soins éternels,
Vous l'entendez, ainsi qu'au sein de sa famille,
Bégayer les sermons d'une mère à sa fille.
A ses jeux les talents succèdent tour à tour :
Les arts viennent finir l'ébauche de l'amour.
Dans ses pas, cadencés au son de l'harmonie,
La volupté s'unit avec la modestie.
Sur la toile, les fleurs naissent entre ses doigts.
Tout s'émeut, tout palpite aux accents de sa voix ;
Elle en mêle le charme aux accords de sa lyre,
Et chante innocemment les désirs qu'elle inspire.
Sa mère la présente aux autels de l'hymen :
Pour gage de son cœur elle y donne sa main.
Bientôt, entre les bras d'un époux qui l'adore,
Elle a connu l'amour, son âme est vierge encore,
Sans trouble, sans regret, sa timide pudeur
D'un air reconnaissant sourit à son vainqueur.
Bien loin que sa défaite intéresse sa gloire,
Elle s'enorgueillit des fruits de ma victoire.
Et marchant près de moi, porte avec dignité
L'appareil imposant de la maternité.
La voilà mère enfin ! Je vois tout ce que j'aime
Tous les ans, sous mes yeux, renaître de lui-même.
Mes filles, de ma femme ont les touchants attraits,
Leur âme de son âme a conservé les traits.
Dans mes enfants j'adore et respecte leur mère,
Guidés par ses avis, empressés de lui plaire,
Vers le bien, chaque jour, ils font un pas de plus,
Je vieillis entouré de leurs jeunes vertus.
Quoique ma femme et moi touchions à la vieillesse,
Nous nous rajeunissons encor de leur jeunesse.
Mais quand mon sang glacé circule avec lenteur,
Quand l'âge sur mes pas amène la douleur,
L'amitié m'encourage à souffrir ses atteintes.
Son feu ramène encor mes forces presque éteintes.
Que de soins ! que d'amour ! au plus beau de nos ans,
Ma femme n'eut jamais des bras plus caressans,
La mort, si formidable à l'homme solitaire,
S'approche avec respect d'un époux et d'un père.
A sa famille entière il le faut arracher,
La mort tremble, en frappant, de se laisser toucher.
Ma femme, mes enfants, lui disputent sa proie ;
Leur tendresse, en mon cœur, jette un rayon de joie ;
Et, de mes faibles bras, les pressant tour à tour,
J'exhale dans leur sein ma vie et mon amour.

DEMOUSTIER

Les hommes ne connaissent pas les femmes sous un autre nom que sous celui de beau sexe; mais s'il est seulement beau pour ceux qui n'ont que des yeux, il est encore, pour ceux qui ont un cœur, le sexe générateur qui porte l'homme neuf mois dans ses flancs au péril de sa vie, et le sexe nourricier qui l'allaite et le soigne dans l'enfance. Il est le sexe pieux qui le porte aux autels lorsqu'il vient de naître; il est le sexe pacifique qui ne verse point le sang de ses semblables; le sexe consolateur qui prend soin des malades, et qui les touche sans les blesser.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il faudrait reproduire ici tout le poëme de Legouvé[1] : nous en détachons quelques passages seulement :

Quel homme, pour charmer la beauté qui l'inspire,
Se livrant aux travaux qu'un regard doit payer,
S'il possède un talent, ne souhaite un laurier ?
Ce désir est surtout l'aiguillon du poëte.
Sitôt que l'amour parle à son âme inquiète,
Dévorant nuit et jour les écrivains fameux,
Il ne respire plus qu'il ne soit grand comme eux,
Dans ce cirque imposant où règne Melpomène,
Il soumet un ouvrage aux juges qu'elle amène :
Quelle chaleur, quel choc de sentiments divers!
Le feu qui les consume a passé dans ses vers.
Dans les scènes, surtout, où l'action pressante
Peint les feux d'un amant, les douleurs d'une amante.
Chaque vers est empreint de ce style enflammé
Que cherchent vainement ceux qui n'ont point aimé.
Du trouble le plus doux il fait goûter les charmes ;
On l'applaudit du cœur, de la voix et des larmes.
Il triomphe : et s'écrie en son transport brûlant :
O femmes, c'est à vous que je dois mon talent !...

. . . .

Il (l'homme) choisit une épouse, et redevient heureux ?
Ce temple orné pour lui de festons et de feux,
Ces amis unissant leur présence et leur joie
A la solennité que ce jour lui déploie,
Cette vierge qui vient en face des autels
Se soumettre à ses lois par des nœuds immortels.
Et belle de candeur, de grâce et de jeunesse,
Lui donne de l'aimer la publique promesse.
Cette religion dont le pouvoir pieux
Grave de son bonheur le pouvoir dans les cieux ;
Ces parents attendris dont la main révérée
Lui remet de son nom leur fille décorée,
Et cette nuit heureuse où, dans sa chaste ardeur.

[1] *Le Mérite des Femmes.*

D'une épouse ingénue étonnant la pudeur,
Il entend s'échapper d'un modeste silence
Ce premier cri d'amour surpris à l'innocence
Tout renouvelle ensemble et son âme et ses sens.
De jour en jour livrée à ses feux renaissants,
Si des transports fougueux que le bel âge inspire
Elle ne lui fait pas retrouver tout l'empire,
Elle donne sans cesse à son cœur satisfait
Un penchant plus durable, un bonheur plus parfait;
Elle fixe chez lui la douce confiance,
La tendresse et la paix, vrais biens de l'existence,
Tempère ses chagrins, ajoute à ses plaisirs,
Soulage ses travaux et remplit ses loisirs.
Oui, des plus durs emplois où l'homme se prodigue
Elle sait à ses yeux adoucir la fatigue :
Artisan, souffre-t-il par le travail lassé,
Il revoit sa compagne, et sa peine a cessé.
Ministre, languit-il dans son pouvoir suprême,
Au sein de son épouse il vient se fuir lui-même.
Il y vient oublier l'ennui, le noir soupçon,
Qui mêlent aux grandeurs leur dévorant poison,
Et distrait de l'orgueil par l'amour qui l'appelle,
Du poids de ses honneurs il respire auprès d'elle.
Elle est dans tous les temps son soutien le plus doux.....
..... Sexe heureux ! son destin est de vaincre sans cesse.
Mais peut-être le fer sied mal à sa faiblesse;
Ses pleurs, arme plus douce, ont autant de pouvoir.
Aman proscrit les Juifs, Esther est leur espoir;
Aux pieds d'Assuérus, de ses larmes ornée,
Esther demande grâce, et leur grâce est donnée.
Le fier Coriolan aux Volsques réuni,
Revient exterminer Rome qui l'a banni.
Tribuns, consuls, vieillards, pontifes et vestales,
Tout presse ses genoux sous ces tentes fatales,
Inclinés devant eux, devant son front altier,
Ses dieux même, ses dieux semblent le supplier;
Mais il n'écoute rien qu'une aveugle colère,
Il est prêt à frapper... Il n'a pas vu sa mère!
Elle entre : Rome en vain la séparait d'un fils;
Immolant cette injure au bien de son pays,
Elle implore un vainqueur qui cède à sa prière :
Les pleurs de Véturie ont sauvé Rome entière.
Les pleurs ont mille fois désarmé les héros.
Vainement Édouard au glaive des bourreaux
Veut de Calais dompté, livrer les six victimes :
Son épouse défend ces Français magnanimes,
Et d'un prince terrible arrêtant la fureur,

Rcu ! la vie aux vaincus et la gloire au vainqueur.
Quel bonheur pour les rois et la terre soumise
Qu'une femme sensible au trône soit assise !
L'opprimé trouve en elle un généreux secours.
Souvent même, échappée à la pompe des cours,
Du chaume ou des prisons cherchant l'ombre importune
Elle vient recueillir les cris de l'infortune,
Les porte au souverain ; et ses tristes accents
Révèlent de son cœur les soins compatissants,
Elle obtient du pouvoir, qu'elle rend plus affable,
Un poste à l'indigent, un pardon au coupable,
Elle le fait chérir par ses bienfaits nombreux ;
Et le monarque est grand quand le peuple est heureux.
Quel éclat doit ce sexe à sa vertu suprême !.....
..... Vous, de ce sexe éternels ennemis,
Vous me peignez soudain la joueuse, l'avare,
L'altière au cœur d'airain, la folle au cœur bizarre,
La mégère livrée à des soupçons jaloux,
Et l'éternel fléau d'un amant, d'un époux :
Nous sied-il d'avancer ces reproches étranges?
Pour oser les blâmer, sommes-nous donc des anges?
Et, non moins imparfaits, ne partageons-nous pas
Leurs travers, leurs défauts, sans avoir leurs appas?
Vous ne m'écoutez point; et, d'un ton plus austère,
Vous m'offrez Eriphile et sa fourbe adultère,
Les fureurs dont Médée épouvanta Colchos,
Le crime qui souilla les femmes de Lemnos,
Messaline ordonnant d'horribles saturnales,
Et, de l'antiquité passant à nos annales,
Vous mettez sous mes yeux l'affreuse Médicis
Au meurtre des Français encourageant son fils :
Qui ne hait comme vous ces femmes sanguinaires?
Mais jugea-t-on jamais les rois sur les Tibères?
Et la femme perverse à d'équitables yeux
Doit-elle rendre enfin tout son sexe odieux?
Mille étoiles au loin rayonnent sur nos têtes :
Il en est dont le cours amène les tempêtes ;
Mais, quoique leur aspect présage des malheurs,
Trouvons-nous moins d'éclat à leurs brillantes sœurs
Qui viennent, de la nuit perçant les voiles sombres,
Consoler nos regards du vaste deuil des ombres?
Des fleurs ornent nos champs : mais pour les trahisons
Si plus d'une à la haine offre de noirs poisons,
En admirons-nous moins celles qui sur leur tige
D'innocentes couleurs étalent le prestige,
Et font à l'odorat comme les yeux charmé,
Respirer le plaisir dans le souffle embaumé?

Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
Sont ces fleurs, ornements du désert de la vie.
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir :
Sache les respecter autant que les chérir;
Et, si la voix du sang n'est point une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Ces derniers vers, qui résument *le Mérite des Femmes*, ont acquis une sorte d'universalité.

Ce sexe est tout pour l'homme : il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active assistance.
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre et nous aide à mourir.

Ducis.

J'ai dit aux épouses des hommes :

« Vous êtes la grâce du jour, et la nuit vous aime comme la rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre mamelle et à votre bouche ; vous avez des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit ma mère, qui ne me reverra plus. Elle m'a dit encore que les vierges étaient des fleurs mystérieuses qu'on trouve dans les lieux solitaires. » Chateaubriand.

O femmes! doux présent du ciel! ô vous qui, dans tous les temps, fûtes pour nous une source intarissable de bonheur et de jouissances pures, que de larmes taries par vous! que de têtes égarées par le délire de la douleur, et rendues par vous à la raison! que de proscrits secourus, sauvés par votre noble dévouement! que de traits sublimes inspirés par votre énergie! C'est au sein des périls et de la terreur que le sexe le plus faible a su mériter la palme du courage et de l'humanité. De Ségur.

Les femmes partagent ici-bas les priviléges des esprits angéliques et répandent comme eux cette lumière que saint Martin, le philosophe inconnu, disait être intelligente, mélodieuse et parfumée. Balzac.

Le monde vit de la femme. Elle y met deux éléments qui font la civilisation : sa grâce, sa délicatesse, mais celle-ci est surtout un reflet de sa pureté.

La femme est mage, elle est reine. Elle domptera le vainqueur des lions.

Michelet.

Un poëte oriental, trop peu connu, raconte qu'un sage de son pays était venu à bout de comprendre le langage des oiseaux, et lui avait dit que toutes les chansons de ces aimables petits musiciens avaient pour refrain unique et invariable ces paroles : « Ah! que les femmes sont donc jolies! »

Je m'étonne que les astronomes n'aient pas encore découvert que les

étoiles ne brillent au firmament que pour mériter le suffrage des femmes, et que leurs petits yeux ne se font si doux là-haut que pour s'attirer leurs regards.

P. J. Stahl.

Rien ne ressemblerait plus à un ange qu'une femme parfaite.

Sans la femme, l'aurore et le soir de la vie seraient sans secours et son midi sans plaisirs. Boiste.

Tu émigres avec la femme que tu aimes, et tu appelles cela t'expatrier : dis donc plutôt que tu emportes ta patrie avec toi.... la patrie c'est la femme.

Ad. d'Houdetot.

Après l'optimisme, le pessimisme.

En tête des détracteurs que l'on pourrait appeler systématiques, viennent se placer Regnier d'abord, Boileau ensuite. Nous nous épargnerons cependant de faire figurer ici les fameux *libelles* de ces deux grands écrivains : l'œuvre du premier s'exclut d'elle-même d'un recueil que tous et *toutes* doivent pouvoir feuilleter. Quant à celle du second, elle est trop connue pour qu'il nous soit besoin de la reproduire ; mais, ne le fût-elle pas, nous ne nous ferions nul scrupule de la laisser dans l'ombre.

Marguerite de Navarre, après avoir déclaré que :

« Jamais homme n'eut honneur à dire mal des femmes, »

profite sans doute de ce qu'elle n'est pas *homme* pour écrire les lignes suivantes :

« Depuis que Ève fit pécher Adam, toutes les femmes ont pris possession de tourmenter, tuer et damner les hommes. »

A trois cents ans de distance, une autre femme dit (en prenant, il est vrai, un pseudonyme masculin) :

« La femme est imbécile par nature ; il semble que pour contre-balancer l'éminente supériorité que ses délicates perceptions lui donnent sur nous, le ciel ait mis à dessein dans son cœur une vanité aveugle, une idiote crédulité. Il ne s'agit peut-être, pour s'emparer de cet être si subtil, si souple et si pénétrant, que de savoir manier la louange et chatouiller l'amour-propre. Parfois les hommes les plus incapables d'un ascendant quelconque sur les autres hommes en exercent un sans bornes sur l'esprit des femmes. La flatterie est le joug qui courbe si bas ces têtes ardentes et légères. » George Sand.

Le passage suivant nous semble se placer ici convenablement :

Il serait peu courtois à un philosophe de s'en rapporter au jugement de la femme sur elle-même : elle ne se connaît pas, elle est incapable de se connaître. C'est à nous qui la voyons, et qui l'aimons d'en faire l'autopsie.

P. J. Proudhon.

Quoi qu'il en soit, quelles diatribes faire figurer à côté des deux précédentes dé-

clarations féminines, qui soient dignes de ce rapprochement? Nous serons sobres de citations — et nous sommes heureux d'ajouter, nous homme, *pour cause*:

Réponds, Écho, et, bien que tu sois femme,
— Femme!
Dis vérité: Qui fit mordre la femme?
— Femme!
Qui est la chose au monde plus infâme?
— Femme!
Qui plus engendre à l'homme de diffâme?
— Femme!

Th. Siblet, cité par M. Deschanel.

Voici qui est moins sérieux:

Pour triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent, cauteleux et madré,
Tenta la femme, et la femme parjure
Fit parjurer l'homme inconsidéré.
Mais que nous a Moïse figuré
Par ce récit? — Le sens en est palpable
De tout temps l'homme à la femme est livré
Et de tout temps la femme l'est au diable.
L'homme créé par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle,
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit: Ah! la voilà, c'est elle!
Mais à l'épreuve, hélas! ce ne l'est point.

J. B. Rousseau.

Il ne faut pas non plus, croyons-nous, prendre trop à la lettre cette boutade de Marivaux:

Quand quelqu'un me vante une femme aimable, et l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipère, qui me dit qu'elle est charmante, et qu'il a le bonheur d'en être mordu. La vipère n'ôte que la vie. Les femmes nous ravissent notre liberté, notre raison, notre repos; nous ravissent à nous-mêmes et nous laissent vivre; ne voilà-t-il pas après des hommes en bel état? Des pauvres fous, des hommes troublés, ivres de douleur ou de joie, toujours en convulsions, des esclaves: et à qui appartiennent ces esclaves? A des femmes.

Voici qui est cruel:

Les femmes n'ont jamais pu et ne pourront jamais porter plus loin qu'elles ne le font aujourd'hui tous les défauts et tous les vices qui doivent éloigner d'elles

les hommes en général et surtout les maris : impétuosité, insouciance, profusion, perfidie, noirceur, bassesse, molesse, égoïsme outré, elles réunissent tout.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

Voici maintenant qui, à force de vouloir être méchant, devient maladroit :

Si Dieu l'avait voulu, nous eussions pu avoir des enfants de la même manière que les anciens païens prétendaient que Minerve et Bacchus les avaient produits : il eût été beaucoup plus heureux pour le genre humain de sortir de la cuisse ou du cerveau d'Adam, que du sein d'une mangeuse de pommes, dont la gourmandise lui fut si nuisible.

Un philosophe pourrait soutenir, sans crainte de passer pour extravagant, que les femmes ont été créées par la Divinité pour tenir les hommes dans un perpétuel état de souffrances, et pour les faire souvenir qu'ils doivent regarder cette vie comme un tissu de peines et de chagrins.

Il s'en faut bien en général que les hommes soient bons et vertueux; et quant aux femmes, la première justifia bientôt après sa création, quelles sont beaucoup plus propres à faire donner les hommes au diable qu'à leur être utiles. — Si l'on en croit Machiavel elles sont encore aujourd'hui les plus fermes soutiens de l'enfer, et il est peu de maris qui dans l'infernal séjour n'accusent leurs femmes de les y avoir conduits.

Plus je considère les maux que les femmes causent, et plus je suis étonné que la Divinité ait jugé à propos d'endormir le bon Adam, de lui ôter une côte, et d'en former une compagne qui lui devait faire faire tant de sottises.

Si l'Écriture ne disait pas que Dieu accorda à Ève le titre de *compagne*, je ne serais point surpris qu'on lui donnât, à elle et à ses filles, celui de diablotins, ou d'anges persécuteurs, puisque c'est effectivement sous les appas d'un être céleste qu'elles cachent leurs défauts. Est-il rien de plus doux, par exemple, de plus modeste en apparence qu'une jeune fille qui sort du couvent pour entrer dans le monde? Ses yeux craignent de rencontrer ceux que sa beauté fixe sur elle, une aimable rougeur colore son visage, sa timidité, qu'on prend pour la suite d'une austère pudeur, en impose aux plus circonspects. Est-elle mariée, n'a-t-elle plus besoin de se contraindre? la fierté prend la place de la modestie, la hardiesse celle de la timidité; et si elle rougit encore quelquefois, c'est d'orgueil, de dépit et de colère.

MARQUIS D'ARGENS.

Encore quelques gourmades :

J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit : les enfants des hommes; et, quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit : les enfants des femmes.

CHAMFORT.

On débite beaucoup d'histoires fausses sur les femmes; mais elles ne sont qu'une faible compensation des véritables qu'on ignore.

H. B[illegible].

Hélas! quel est le devoir qu'on n'a pas renié, pour une femme? quel est le parjure qui n'est point sorti d'une poitrine humaine, pour une femme? Quel est le crime que la folie de l'homme n'a pas commis, pour une femme? A quoi une femme n'a-t-elle pas été préférée? Combien en est-il qui ont vu à leurs pieds, sous leurs pieds, les dons de la jeunesse, les richesses de l'âge mûr et la dignité même de la vieillesse, et qui, au lieu de les relever d'une main confuse et attendrie, les y ont ingénument laissés, faisant sans remords litière de tous ces biens perdus!

P. J. Stahl.

Viennent maintenant les opinions que nous appellerons mixtes (pour ne pas prendre sur nous de les appeler *raisonnables*), c'est-à-dire, celles qui mettent un poids dans chaque plateau de la balance, et qui, si elles n'établissent pas l'équilibre parfait, tendent au moins à faire la compensation :

Les femmes sont extrêmes, elles sont meilleures ou pires que les hommes.

La Bruyère.

Je ne suis pas de ceux qui disent ce n'est rien :
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

La Fontaine.

... Qui n'aimerait pas le doux sexe des grâces.
Lui seul fait nos plaisirs, hélas! et nos disgrâces.

Lebrun.

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours.
C'est au comptoir de Gnide et de Cythère
Que le plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage,
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours,
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

Millevoye.

... O sexe inconcevable!
De contraste sans fin mélange inexplicable!
Le ciel, en s'occupant de ta création,
Se mit avec lui-même en contradiction.
(Aux femmes.)
La force naît chez vous du sein de la faiblesse,
Et la grandeur s'élève où rampe la souplesse.
Plus nous vous chérissons, plus vous nous tourmentez;
Et c'est par ces tourments que vous nous enchantez.

Si d'un défaut sur vous on s'apprête à médire,
Deux vertus à l'instant désarment la satire.
En vain on vous démasque, en vain on vous connaît,
Il faut vous adorer en dépit qu'on en ait.

DEMOUSTIER.

Les femmes offrent l'assemblage de ce qu'il y a de meilleur sur la terre ; je veux dire la beauté, la douceur et la vertu : illusions !

Les femmes sont fausses, coquettes, vindicatives et inconstantes : misanthropie !

Les vertus des femmes sont à elles ; leurs vices sont de nous : indulgence !

A. DUFRESNE.

On disserte sans cesse sur les contradictions que présente le cœur des femmes, et on termine toujours en affirmant qu'elles sont inexplicables. Il y a bien là quelque chose de vrai ; cependant je crois qu'il est possible d'indiquer la cause de plusieurs de ces contradictions, et de parvenir de cette manière à les justifier en partie. Les femmes, qui ont beaucoup à souffrir, apportent en naissant la douceur et la compassion. Comme tout ce qui est faible, elles sont aussi douées du désir de plaire, parce qu'au défaut de la force, c'est un moyen infaillible de succès. L'éducation qu'on donne aux femmes développe les qualités dont je viens de parler, et leur en inculque de nouvelles qui tendent à les faire habiles à subjuguer les hommes. Il n'en saurait être autrement ; la société telle qu'elle existe, les rendant incapables d'assurer leur avenir, il faut qu'elles l'attendent des hommes. Ainsi les femmes courent toutes au même but. Dans l'empressement qu'elles ont de l'atteindre, elles se choquent et se heurtent sans cesse ; et ce but, comme il faut le toucher à perte de bonheur, elles sont condamnées à se servir des moyens qui y mènent le plus vite. Mais toutes ne peuvent réussir ; le triomphe des unes est la défaite des autres. De cette lutte perpétuelle sortent la haine, la fausseté, l'emportement, enfin, une multitude de défauts qui tranchent avec les qualités naturelles des femmes, et les exposent à des contradictions toujours renaissantes.

SAINT-PROSPER.

Quand nous conviendrions des reproches les plus outrés des ennemis de ce sexe, nous aurions toujours à faire la part de ses bonnes qualités et de ses vertus. Qui lui ôtera l'humanité, la sensibilité, cette âme tendre et compatissante jusqu'à l'héroïsme, qui vaut toutes les vertus, qui répare toutes les fureurs ? Cette dissimulation même, ou plutôt ces douces fautes n'ajoutent-elles pas de nouveaux triomphes aux sentiments de l'amour ? N'est-ce pas ainsi que la femme dit vrai en mentant avec tant de grâce ? La timidité ne se transformera-t-elle pas en bonté touchante, l'avarice en utile économie, la superstition en une piété sainte : vertus essentielles d'une mère de famille ? Tout dépend donc de la règle des affections chez les femmes ; et une bonne éducation ne peut-elle pas se la promettre.

Femme, objet inconstant d'idolâtrie et de haine, compagne sensible, éclairée de l'homme parmi nous, épouse, tendre moitié, ou plutôt le *tout* du citoyen

et de sa famille, votre éloge ou votre blâme fait le destin du monde. Tantôt nymphe folâtre, dansant sur les gazons fleuris du Tempé ou les collines du mont Olympe; tantôt veuve inconsolable se précipitant, près du Gange, sur le bûcher enflammé qui dévore son époux; tantôt bacchante échevelée dans les fêtes d'Adonis, ou séduisante Circé enivrant de nectar ses adorateurs, ou cruelle Médée dans les fureurs de la jalousie; ruine, délices de l'univers, source de la vie dans ses amours et principe de la mort dans ses voluptés, être qui crée et détruit le genre humain, dont la prière ordonne, dont le commandement peut tuer; assemblage des plus étonnants contrastes, pétri d'éléments de discorde pour établir la concorde. Quels dangereux dons servent à l'accomplissement de cet être lorsqu'il sait en faire usage! L'homme est plus sûr d'échapper à ses prestiges par la folie que par sa raison même; elle lutte en vain contre le joug fatal que lui imposa la nature dans les jours de la jeunesse et dans presque tout le cours de la vie.

VIREY.

☞ Une des causes peut-être de l'excessive rigueur avec laquelle les femmes ont été souvent jugées, c'est le haut degré de perfection qu'il paraît possible de trouver en elles. Il semble qu'une image de la femme, pleine de grâce et de dignité, flotte sans cesse devant les yeux de l'homme, qu'elle le séduise, qu'elle l'égare dans la jeunesse, et finisse par lui inspirer de l'éloignement pour tout ce qui s'écarte du parfait modèle qui semblait destiné à l'enchanter.

Avouons que l'idéal de la femme est beau en effet; avouons que la femme, œuvre de Dieu telle qu'elle a existé dans la pensée créatrice, est une admirable conception. Il y a bien du charme et de la pureté dans l'idée d'un être que sa faiblesse tient à l'abri du choc des passions hostiles, tandis qu'une fierté, une pudeur natives veillent à la garde de son cœur. Cet être a quelque chose de bien attrayant s'il s'offre sous une forme gracieuse, si sa physionomie mobile et candide est le voile transparent d'une âme que tout émeut, harpe éolienne dont chaque souffle du moment tire de nouveaux accords. Et si cet être est doué d'une sensibilité exquise; s'il vit d'affection pour ainsi dire; si son dévouement, parfois héroïque, est aussi tellement désintéressé que son objet le plus constant soit encore un petit enfant qui ne la paye point de retour; si de plus cet être est animé d'une intelligence rapide qui semble devancer les paroles et s'épancher sans leur secours, ne dirait-on pas qu'il est fait pour compléter ici-bas l'image de Dieu? Et de même que la majesté céleste se peint sur le front élevé de l'homme, de même l'amour universel, la charité compatissante, l'action pénétrante de la grâce divine enfin, sont exprimés dans le doux regard et les traits touchants de la femme.

Pourquoi! ah! pourquoi cet idéal se réalise-t-il si peu parmi nous! Pourquoi ne se présente-t-il à l'imagination de l'homme que comme un rêve souvent dangereux, et à celle de la femme que comme l'indication de tous les dons heureux dont elle peut se contenter d'offrir l'apparence! Pourquoi tant de qualités sont-elles souvent remplacées par les défauts précisément contraires! Les femmes ne paraissent-elles pas démentir leur propre nature lorsque l'égoïsme succède chez

elles au dévouement, la ruse à la candeur, et que leur discernement exquis ne leur sert qu'à établir leur propre empire?...

... Nous attribuerons cela à une cause très-ancienne, au joug corrupteur de la servitude que l'homme a si longtemps imposé aux femmes, cause qui doit avoir eu bien de la puissance, puisque, après avoir graduellement diminué de force et enfin cessé presque entièrement d'agir, les effets en subsistent encore: la trace en est profondément empreinte dans les mœurs, dans les opinions générales et jusque dans les pensées intimes des femmes elles-mêmes, qui ont aveuglément adopté les maximes humiliantes qu'il leur importait le plus d'abolir.

Quelle réunion de qualités ne faut-il pas ainsi pour former une femme excellente! que de dons en apparence opposés doivent être confondus et comme absorbés dans une céleste harmonie! Où chercher un modèle si accompli?

Mme NECKER DE SAUSSURE.

Les femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur mérite.

SAINT-ÉVREMOND.

C'est plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités que les femmes plaisent aux gens du monde. Ils veulent profiter des faiblesses des personnes aimables; ils ne feraient rien de leurs vertus.

Il y a très-peu d'hommes capables d'être touchés du vrai mérite des femmes.

Mme DE LAMBERT.

Ne crois pas qu'il n'y ait point en France de femmes de mérite. Il y en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs et les agréments honnêtes de leur esprit attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues et révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus. Mais, comme s'ils en convenaient au fond de leur cœur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toutes manières à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leur femme le goût qui les perd, ceux-là, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés. Mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leur femme dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance.

Mme DE GRAFFIGNY.

D'un sexe digne qu'on l'adore
N'exagérons pas les travers.
Sans lui l'homme serait encore
Farouche au milieu des déserts.

Oui, les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leurs fers
Sont les fleurs qu'amour fit éclore
Dans les jardins de l'univers.

De Bernis.

Toute femme a des perfections qui lui sont propres. Balzac.

On a découvert que toutes les femmes, et même les pires, peuvent être parfaites pendant cinq minutes. P. J. Stahl.

Les femmes font ressentir aux hommes les plus grandes joies et les plus grandes peines. Boiste.

Après avoir entendu les opinions extrêmes et les opinions mixtes, il nous semble curieux d'entendre les jugements portés sur les juges eux-mêmes ; la critique faite des critiques.

Nous sommes quasi en tout uniques juges de leurs actions, comme elles sont des nostres : j'advoue la vérité lorsqu'elle me nuit de mesme que si elle me sert. Montaigne.

Tous ceux qui se mêlent de peindre les belles se tuent pour les embellir et n'oseraient leur dire un mot de leurs défauts. Mme de la Fayette.

Il en sera des femmes comme des passions ; on ne cessera de s'en plaindre, et l'on y reviendra toujours. E. Jouy.

Parmi les philosophes qui ont écrit sur les femmes, il en est peu qui aient su se préserver à leur égard d'un dédain ou d'un enthousiasme également puérils. Tantôt nous regardant comme des créatures incapables d'une pensée sérieuse, et par conséquent d'une grave destination, ils nous ont placées au-dessous du rang qui nous est dû, et leur méprisante indifférence a prêté secours aux froides railleries de tous ceux qui ne jugent que par épigrammes. Tantôt professant une admiration que soutenait l'éclat de quelques exemples, on les a vus relever nos qualités, nos penchants et jusqu'à nos faiblesses, au point d'en faire des vertus, et de proposer qu'on abandonnât à elle-même une nature dont ils exagéraient l'excellence, justifiant ainsi l'engouement romanesque des flatteurs de notre sexe. Rarement on nous a mises à notre véritable place ; rarement on n'a songé à ne voir dans une femme qu'un être sensible, raisonnable et borné, la compagne de l'homme et l'ouvrage de Dieu.

On s'est beaucoup occupé des femmes en France ; des livres en tous genres y ont été composés en leur honneur, pour leur instruction ou pour leur amuse-

ment. Dans aucun pays elles n'ont paru aussi heureuses, dans aucun elles n'ont été aussi puissantes. Cependant, à considérer la manière dont on a parlé d'elles, l'éducation qu'on leur donne, la situation qu'on leur laisse ou qu'on leur impose dans la société, il semble qu'en France, non plus qu'ailleurs, justice ne leur a pas été rendue. Mme DE RÉMUSAT.

Les déclamations contre les femmes tiennent à l'une de ces trois causes : mauvais cœur, mauvais choix ou mauvaise compagnie. AB. DUFRESNE.

Les femmes seraient plus en état que les hommes de bien juger les autres femmes, parce qu'elles n'ont pas les mêmes raisons d'aveuglement ; mais la jalousie dont on les soupçonne les unes contre les autres (et ce n'est pas sans fondement) rend leurs décisions presque aussi incertaines que celles des hommes.
Mme D'ARCONVILLE.

Il est difficile de concilier entre eux les jugements universellement portés sur les femmes, car ils sont, ou contradictoires, ou vides de sens : on leur accorde une extrême sensibilité ; on dit même qu'elle est plus vive que celle des hommes, et on leur refusa de l'énergie, mais qu'est-ce qu'une extrême sensibilité sans énergie, c'est-à-dire une sensibilité qui ne rendrait pas capable de tous les sacrifices et d'un grand dévouement? Et qu'est-ce que l'énergie, sinon cette force d'âme, cette puissance de volonté qui, bien ou mal employées, donnent une constance inébranlable pour arriver à son but, ou fait tout braver, les obstacles, les périls, la mort même pour l'objet d'une passion dominante?

La ténacité de volonté des femmes pour tout ce qu'elles désirent ardemment est passée en proverbe : ainsi donc on ne leur conteste pas ce genre d'énergie qui exige une extrême persévérance. Qui pourrait ne pas reconnaître en elles l'énergie qui demande un courage héroïque? En manquait-elle cette princesse infortunée qui se jeta au milieu des flammes pour chercher sa fille?

Parmi tant de nobles victimes de la foi, parmi tant de martyrs qui ont persisté dans leur croyance avec une énergie si sublime, et malgré l'horreur des plus affreux supplices, ne compte-t-on pas autant de femmes que d'hommes?
Mme DE GENLIS.

C'est une opinion assez généralement répandue dans le monde, que ceux-là seuls connaissent bien les femmes qui ont remporté de nombreux triomphes sur elles. Je suis loin de penser ainsi : une véritable passion entourée d'obstacles, repoussée par la prévention, mais enfin accueillie et partagée, enseigne bien davantage qu'un rapide succès. L'observateur attentif peut souvent même faire d'heureuses découvertes : car ce que l'on sait le mieux des femmes, c'est ce qui leur échappe. SAINT-PROSPER.

Toutes nos idées sur les femmes nous viennent en France du catéchisme de trois sous ; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que beaucoup de gens qui n'admettraient pas l'autorité de ce livre pour régler une affaire de cinquante francs, la

suivent à la lettre et stupidement pour l'objet qui, dans l'état de vanité des habitudes du dix-neuvième siècle, importe peut-être le plus à leur bonheur.

STENDHAL.

Les hommes étudient les femmes, les jugent, et se trompent souvent.

Les hommes disent plus de mal des femmes qu'ils n'en pensent; les femmes font tout le contraire. BEAUCHÊNE.

La femme se présente sous tant d'aspects différents, qu'il faut moins s'étonner de voir les hommes divaguer à leur sujet, et soutenir successivement le pour et le contre. S. DUBAY.

Que je plaindrais les femmes si elles n'avaient pour les soutenir que les paroles de leurs avocats en jupon! P. J. PROUDHON.

Bien que tout le mal que l'on dit des femmes soit toujours fondé par quelque point, il est néanmoins difficile aux hommes de garder le sang-froid nécessaire pour les bien railler, et il y a souvent bien de l'amour dans leurs invectives. J'ai remarqué que ce sont les plus tendres et ceux qui avaient le plus le sentiment de la femme, qui les traitaient plus mal que tous les autres, et qui revenaient à ce sujet avec un acharnement tout particulier, comme s'ils leur eussent gardé une mortelle rancune de n'être point telles qu'ils les souhaitaient, en faisant mentir la bonne opinion qu'ils avaient conçue d'abord. TH. GAUTIER.

Connaître les femmes aussi bien que je les connais, ce ne sera pas les connaître beaucoup: elles ne se connaissent pas elles-mêmes! Enfin, Dieu, vous le savez, s'est trompé sur le compte de la seule qu'il ait eu à gouverner et qu'il avait pris le soin de faire. BALZAC.

Le mal que les hommes ont dit des femmes est incroyable.

Quelques-uns n'ont-ils pas poussé l'impertinence jusqu'à regretter sérieusement, avec Euripide, qu'il n'y eût pas d'autre moyen *qu'elles* pour conserver l'espèce humaine?

Apparemment, on ne dit tant de mal de ce sexe que parce qu'on en pense trop de bien, et l'on ne fait semblant de le haïr que par crainte de trop laisser voir qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. DESCHANEL.

... Voyons, qu'est-ce qu'il lui reproche à notre sexe, ce monsieur? de manquer de vertu?... Et sa pauvre défunte mère, qu'en pense-t-il? Il fait exception pour elle, n'est-ce pas? Ils font tous exception pour leur mère; et ils ne s'aperçoivent pas qu'à ce compte-là l'exception devient la règle. OCT. FEUILLET.

On aime à écrire sur les femmes, cela donne un petit air de connaissance intime dont tout le monde est dupe... moins les femmes. A. D'HOUDETOT.

Il est plus facile de parler des femmes en général que de telle ou telle femme en particulier. Il est plus aisé, en un mot, d'arriver à la vérité dans la définition,

du genre que dans celle de l'individu. La femme la plus simple est plus diverse plus compliquée que la plus compliquée des machines.

Crains la femme et le tonnerre, disait mon grand-père.

Il est vrai que mon grand-père n'avait pu entendre Arnal, à la fin de je ne sais quelle pièce où il avait été très-malheureux pour avoir trop aimé, adresser au parterre, dans un soupir éloquent, cette exclamation qui suffit à venger les femmes de tout ce qu'on a pu dire contre elles : « Et cependant il en faut ! »

P. J. Stahl.

En dehors du débat, nous devons encore entendre le Gros-René, de Molière, qui pourrait certainement parler longtemps sans nous convaincre.

... Voyez-vous la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et, comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans ; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera :
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant. Or, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras ;
La brutale partie alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'un voit que l'on tire
A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou,
L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où,
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprette,
La tête d'une femme est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent :
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver d'aussi... stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude) :
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remue-ménage
Horrible ; et le vaisseau, malgré le nautonier,

Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui, par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable....
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable!

Ne peut-on pas, cette belle plaidoirie achevée, dire comme Éraste :

C'est fort bien raisonner!

Et répéter avec Gros-René lui-même :

Assez bien, Dieu merci!

Voilà, en effet, des griefs bien étayés de preuves, une accusation bien formulée, une culpabilité bien démontrée. — Quelle éloquence!

Ainsi, dirons-nous en riant, après avoir entendu le Gros-René du théâtre : « Que de Gros-René du monde plaident avec un mérite égal dans le procès qui nous occupe! »

Avant que de faire succéder l'analyse détaillée à l'examen sommaire, nous croyons devoir, sinon justifier, au moins expliquer le désordre apparent dans lequel se présenteront aux lecteurs les citations réunies dans les autres parties de ce recueil.

On comprendra qu'il nous eût été facile de suivre, pour chacune des divisions que nous avons dû établir, la même méthode d'arrangement que dans le résumé préliminaire ci-dessus; en d'autres termes, nous eussions pu, sans trop d'efforts, tracer, comme nous venons de le faire, entre les opinions de nature très-opposée, une ligne de séparation, qui, au besoin, eût été formée à l'aide des opinions mixtes. Cette façon de procéder nous eût offert d'autant plus de facilité que nous l'avions tout d'abord adoptée au début de la classification de nos matériaux. C'était régulier; c'était à proprement parler logique : mais bientôt nous avons cru voir que, dans ce cas, comme dans bien d'autres, la *méthode* scrupuleusement observée produirait la monotonie; et nous avons, sans la moindre hésitation, forfait à la loi symétrique qui devait nous conduire à cette redoutable uniformité dont « un jour naquit l'ennui. »

Cette déclaration faite, nous pensons qu'en trouvant dans la majeure partie des séries de ce recueil, les opinions extrêmes et les opinions mixtes confondues en une sorte de pêle-mêle, le lecteur se souviendra des raisons qui nous ont fait adopter cette marche. Peut-être aussi voudra-t-il bien reconnaître que nous n'avons pas toujours, même lorsque nous nous sommes le plus effacés, laissé tout à faire au hasard, qui ne fit jamais — quoique d'aucuns en aient pu prétendre — nulle besogne estimable.

II

FACULTÉS MORALES — CARACTÈRE — QUALITÉS

§ 1.

NOBLESSE, GRANDEUR D'AME.

Quand madame de Maintenon disait :

« J'ai fort petite opinion de mon sexe sur l'élévation de ses sentiments. »

Elle savait s'adresser à des gens dépouillés du droit de contradiction ; car, au cas contraire, elle se fût exposée à s'entendre répliquer : « Parlez pour vous, madame. »

Il est à remarquer d'ailleurs — et nos lecteurs qui l'ont pu voir déjà, le verront encore maintes fois plus loin — que les jugements les plus sévères portés sur les femmes l'ont été par des femmes.

La Bruyère — bien que donnant à la grandeur une cause que de nos jours l'on n'admettrait plus sans contestation, — s'exprime évidemment avec moins de partialité que la veuve Scarron :

« Il y a dans quelques femmes — dit-il — une grandeur artificielle attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin, un aspect éblouissant qui impose, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste et de la marche, qui a sa source dans le cœur, et qui est comme une suite de leur haute naissance, un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent et qui se remontrent à ceux qui ont des yeux. »

Quoi qu'il en soit de ces deux opinions contemporaines, nous aimons à en rapprocher celle d'une femme de beaucoup de sens et d'esprit, qui vivait un peu plus tard, et qui peut être considérée comme bon juge en pareille matière.

« L'envie de plaire, dit Mme de Puisieux, fait quelquefois faire des actions auxquelles l'âme se refusait elle-même. Mais quand on aime une femme de cœur, on veut du moins en avoir autant qu'elle ; et il y a des femmes qui en ont beaucoup. »

Et, à l'appui de son assertion, l'auteur relate le fait suivant, qui nous semble éloquent.

« Mme B*** était nouvellement mariée à un époux qu'elle adorait. Ils allèrent, durant le cours de leur visite, dans une maison où on leur proposa de jouer. Un homme violent, quand il perdait, insulta son mari qui ne répondit rien : on sortit et l'on se sépara. Mme B***, de retour chez elle, dit à son mari : « Monsieur, vous savez qu'en vous épousant, je me suis brouillée avec toute ma famille ; j'ai refusé une fortune considérable pour faire la vôtre : ces deux preuves suffisent pour vous en rappeler d'autres pour que vous ne doutiez pas que je vous aime ardemment. Cependant, si demain vous ne vous battez avec M. de ***, je ne vous vois plus que comme un lâche, et je me retire dans un couvent. M. B*** regarda sa femme d'un air consterné, convint qu'elle avait raison, écrivit à M. de ***, se battit, blessa son adversaire, et revint aux pieds de sa femme la remercier de l'honneur qu'elle venait de lui conserver.

Mme B***, pendant le combat, avait été dans des alarmes à en perdre l'esprit : qu'on juge donc du plaisir qu'elle eut, au retour de son mari, d'une action où il s'agissait de sa vie.

Cependant elle n'eut pas meilleure opinion de son courage ; elle comprit qu'un homme de cœur n'avait pas besoin d'avis pour savoir ce qu'il avait à faire ; elle fit préparer ses malles et emmena son mari au fond d'une province, où, s'il n'était pas courageux, il n'eût du moins aucune occasion de le montrer. Je sais que le trait de Mme B*** ne sera pas du goût de bien des femmes, je ne m'en embarrasse guère, il est du mien ; il vaut mieux perdre un mari lâche, que de le conserver sans honneur : quelque cher qu'il vous soit, il est des occasions où il faut le sacrifier. On me dira peut-être : Pourquoi les femmes seraient-elles plus délicates sur l'honneur que les hommes, qui conservent fort bien des femmes déshonorées ? Tant pis pour les hommes qui les gardent : au reste, il faut bien qu'ils prennent leur parti là-dessus. Le plus grand nombre des femmes s'exposant à être renvoyées, et les hommes n'étant exposés que rarement à montrer leur peu de courage, la partie n'est pas égale. Mme DE PUISIEUX.

§ 2.

CŒUR, SENSIBILITÉ, BONTÉ, DÉVOUEMENT.

La plupart des femmes n'ont guère de principes ; elles se conduisent par le cœur et dépendent, pour les mœurs, de ceux qu'elles aiment.

LA BRUYÈRE.

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment d'une femme. VOLTAIRE.

Les grands et rares sacrifices du cœur ne se voient guère que de la part des femmes, presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour, et souvent en amitié, surtout quand elle a succédé à l'amour. DUCLOS.

Un cœur tendre pour une femme est un présent de la nature bien funeste au bonheur : qu'en faire sans agréments? A quoi sert-il, si on en est pourvu ; si ce n'est à s'engager dans des liaisons cruelles, qui ne font que troubler le repos, et souvent le détruire? La beauté est dangereuse ; c'est plutôt un mal qu'un bien pour les femmes sensibles. C'est plutôt un mal qu'un bien pour les femmes sensibles et vertueuses. Il semble que les charmes de la figure, joints à la sensibilité du cœur, devraient faire le bonheur des femmes qui les possèdent! C'est le contraire ; une femme aimable plaît à tout le monde, et elle donne quelquefois la préférence à un malhonnête homme qu'elle ne croit pas tel ; la voilà malheureuse sans retour, si cet homme est son mari, et pour bien longtemps s'il n'est que son amant, par les suites et les regrets qu'une liaison mal assortie laisse toujours après elle. Il n'est de bonheur que pour les coquettes. Malheur à celles qui n'ont point de penchant à l'être, et qui sont nées avec une figure aimable, des grâces et de l'esprit. Mme DE PUISIEUX.

On dit que les femmes sont douées d'une délicatesse que les hommes ne peuvent avoir : ce jugement favorable ne me paraît pas plus fondé que tous ceux qui leur sont désavantageux : plusieurs ouvrages faits par des gens de lettres, prouvent que ce mérite n'est nullement exclusif chez les femmes ; mais il est vrai que c'est un des caractères distinctifs de presque tous leurs écrits. Cela doit être, parce que l'éducation et la bienséance leur imposent la loi de contenir, de concentrer presque tous leurs sentiments, et d'en adoucir toujours l'expression : de là ces tournures délicates, cette finesse exercée à faire entendre ce que l'on n'ose expliquer ; ce n'est point de la dissimulation ; cet art, en général, n'est point de cacher ce qu'on éprouve ; sa perfection, au contraire, est de le bien faire connaître sans l'expliquer, sans employer des paroles que l'on puisse citer comme un aveu positif : l'amour surtout rend cette délicatesse ingénieuse ; il donne alors aux femmes un langage touchant et mystérieux, qui a quelque chose de céleste, car il n'est fait que pour le cœur et l'imagination ; les paroles articulées ne sont rien, le sens secret est tout, et ne peut être bien compris que par l'âme à laquelle il s'adresse.

Indépendamment de tous les principes qui rendent la pudeur et la retenue si indispensables dans une femme, que de contrastes résultent de cette timidité d'un côté, et de cette audace, de cette ardeur de l'autre! que de grâces dans une femme jeune et belle, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être! tout en elle est d'accord : la délicatesse de ses traits, de ses formes et de ses discours ; la modestie de son maintien et de ses longs vêtements, la douceur de sa voix et de son caractère : elle ne se déguise point, mais elle se voile toujours ; ce qu'elle dit d'affectueux est d'autant plus touchant, que loin d'exagérer ce qu'elle éprouve, elle doit l'exprimer sans véhémence ; sa sensibilité est plus profonde que celle d'un homme,

parce qu'elle est plus contrainte : elle se décèle et ne s'exhale point; enfin, pour la bien connaître et pour l'entendre, il faut la deviner : elle attire autant par l'attrait piquant de la curiosité que par ses charmes.

Quel mauvais goût il faut avoir pour dévoiler tout ce mystère, pour anéantir toutes ces grâces, en présentant dans un roman, ou dans un ouvrage dramatique, une héroïne sans pudeur, s'exprimant avec tout l'emportement de l'amant le plus impétueux! C'est cependant ce que nous avons vu souvent depuis quelques années.

En transformant ainsi les femmes, on a cru leur donner de l'énergie; on s'est trompé : non-seulement on ne pouvait les dépouiller de leurs grâces naturelles sans leur ôter toute leur dignité, mais ce langage véhément et passionné leur ôte encore tout ce qu'elles avaient de véritablement touchant.

La bienfaisance et la générosité embellissent les femmes.

M[me] DE GENLIS.

On regarde ordinairement les femmes comme très-sensibles et très-faibles; je les crois au contraire ou moins faibles ou moins sensibles que nous. Sans force de corps, sans talents, sans études qui puissent les arracher à leurs peines et les leur faire oublier quelques moments, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent, et savent quelquefois les cacher mieux que nous. Cette fermeté suppose en elles ou une âme peu susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraînent? Les chagrins des femmes sont-ils moins pénétrants et moins vifs que les nôtres? Ils ne le doivent pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur; les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité et l'ambition; mais ces sentiments étrangers, que l'éducation a portés dans notre âme, que l'habitude y a gravés, et que l'exemple y fortifie, deviennent, à la honte de l'humanité, plus puissants sur nous que les sentiments naturels, la douleur fait plus périr de ministres déplacés que d'amants malheureux. D'ALEMBERT.

Le cœur fait faire à une femme cent choses sans qu'elle s'en aperçoive; et j'ai remarqué, dans plus d'une occasion, que telle qui croyait suivre sa tête, obéissait à son cœur; cela posé, rien ne serait plus facile que de définir les femmes. La femme sage, par exemple, serait celle dont le cœur est muet ou n'en est point écouté; la prude, celle qui fait semblant de ne pas écouter son cœur; la galante, celle à qui le cœur demande beaucoup et qui lui accorde trop; la voluptueuse, celle qui écoute son cœur avec complaisance; la courtisane, celle a qui son cœur demande à tout moment et qui ne lui refuse rien; la coquette, celle dont le cœur est muet ou n'est point écouté, mais qui fait espérer à tous les hommes qui l'approchent, que son cœur parlera quelque jour, et qu'elle pourra ne pas faire la sourde oreille; la femme tendre, enfin, est celle qui a aimé sans que son cœur parlât, ou dont le cœur n'a jamais parlé qu'en faveur du seul homme qu'elle aimait. DIDEROT.

Parlerais-je d'Iris? chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même.
Si, d'un pied étourdi, quelque jeune éventé,
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes.
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes,
Il est vrai, mais aussi qu'à la mort condamné
Lally[1], soit en spectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

GILBERT.

Le germe des sentiments qu'on redoute le plus pour les femmes existe sans doute naturellement dans leur cœur; mais souvent il y sommeillerait toute la vie sans l'excitation factice des lectures qui en provoquent le développement. Une jeune fille aurait d'elle-même compris le bonheur qui s'attache à une affection tendre, l'espoir d'obtenir un jour ce bonheur dans le mariage l'aurait émue passagèrement : mais si son imagination n'avait pas été remplie de vains prestiges, elle eût bientôt repris son calme habituel. Peut-on douter que la langue enchanteresse des passions ne séduise en secret la jeune personne qui ne trouve de plaisir que dans la lecture des romans? Suivez-la de l'œil et vous verrez comme elle expédie ses autres occupations, comme les études, comme les soins divers dont elle s'acquitte paraissent aller grand train, précisément parce que tout se fait machinalement, et que rien ne pénètre dans son âme; elle suit une situation, la développe par la pensée : quand elle dessine, quand elle brode, quand elle marche, un feu secret couve dans son sein, et ses yeux en donnent aisément l'indice. Ce n'est pas uniquement un sentiment tendre qui l'agite : cette gloire, cet éclat dont l'héroïne du roman est revêtue l'éblouissent aussi. Et lorsqu'elle pense qu'un sort pareil n'est point hors d'atteinte; que telle impression qu'elle-même pourrait produire, l'investirait aussitôt d'un pouvoir magique, mettrait à sa disposition le destin d'un être adorable dont elle ferait à son choix le bonheur et le malheur, quelle joie orgueilleuse vient enfler son cœur! Comment ne préférerait-elle pas le genre de livres qui place une femme à cette hauteur, et qui par là relève toutes les femmes!

Un tel état de l'âme est-il bon, est-il sain? je le demande. Ne voit-on pas qu'ici l'imagination devient personnelle, et prend cette direction en dedans que nous avons le plus redoutée? Le moindre regard jeté sur l'avenir probable des jeunes personnes ne devrait-il pas nous décider à leur éviter ces émotions? Quelles sont les chances naturelles de leur destinée? Pour plusieurs d'entre elles le célibat; et que faire alors de tous ces prestiges, de ces images éblouissantes condamnées à s'évanouir si promptement? Quel vide de cœur, quelle idée d'une existence

[1] Lally Tollendal, gouverneur des possessions françaises dans les Indes, fait prisonnier par les Anglais après une longue et héroïque défense; accusé à son retour en France de trahison et de concussion, condamné à mort sans avoir été entendu par ses juges, exécuté le 9 mai 1766. Sa mémoire fut réhabilitée, à la requête de son fils, en 1778.

manquée, quelle humiliation même ne succèdent pas souvent à cette exaltation factice! Parmi celles qui se marient, combien il en est peu dont les espérances se réalisent même un moment, et pour combien encore ce moment n'est-il pas payé par de longs regrets? La simple prudence humaine n'impose-t-elle pas à la mère le devoir de soustraire son enfant aux périls de semblables séductions?

Mme Necker.

Les femmes ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui se tait; elles encouragent l'amitié timide : elles consolent doucement l'amitié qui souffre. Thomas.

Une femme vraiment délicate et sensible éprouve une foule de sensations qui sont inconnues à la plupart des hommes. Princesse de Salm.

Le ciel refusa le génie aux femmes pour que toute la flamme pût se porter au cœur. Boiste.

L'excès du sentiment n'appartient essentiellement qu'à ce sexe, et le degré de sa sensibilité ne peut être comparé qu'à celui de ses souffrances et de sa résignation. Toujours portées à plaindre nos malheurs, à partager nos jouissances, à nous offrir tout ce qui dépend d'elles; ne témoignant que la crainte de n'être pas assez riches de ce qui nous manque; si nous les repoussons avec ingratitude, après en avoir reçu tant de soins, elles s'éloignent sans se permettre un murmure, un reproche; elles sont prêtes à revenir encore à notre voix, si de nouveaux malheurs les rappellent... Voilà presque toutes les femmes. Sous ce rapport, comment ne pas les aimer? sous d'autres, comment ne pas les plaindre? Éloignées de la conduite des affaires, appelées à peine à régler les intérêts de leur propre famille, apportant des biens qu'elles ne régissent pas, nous donnant des enfants qui ne dépendent pas d'elles : tel est leur sort. Ne craignons point de le dire, leur existence représente celle d'une classe conquise, qui ne peut espérer d'améliorer sa situation que par l'adresse qu'elle emploie pour plaire à ses maîtres, pour adoucir l'injustice de leur usurpation et la rigueur de leur caprice.

Telle femme ne vous sacrifierait pas un plaisir pour vous sauver d'un péril à venir, et l'instant d'après donne sa vie pour vous en préserver. En un mot, on n'obtient rien d'elles par prudence, et tout en intéressant leur sensibilité.

De Ségur.

Si les hommes ont plus de prudence, les femmes ont moins d'égoïsme.

Quand, sous la première terreur, le glaive de la mort égorgeait l'innocence, que de femmes courageuses, malgré les injures des guichetiers, pénétraient dans les cachots pour porter des secours aux prisonniers! combien d'autres se sont pour ainsi dire élancées sur les échafauds en bravant les sollicitations du vice et les fureurs du crime!

Si, comme on l'a dit, il est dans le cœur humain un écho qui répond au cri

des malheureux, c'est surtout dans le cœur de la femme, qui se console des peines de la vie en consolant ceux qui souffrent. Le Créateur lui a décerné cette mission sublime, car où il n'y a pas de femmes, dit l'Écriture, le pauvre gémit. Avec elles, sans doute, l'homme peut rivaliser par la bonté, et, comme elle, pénétrer sous un toit de chaume pour y déposer son aumône, près d'un grabat, ses entrailles sont émues, mais ses mouvements sont brusques. Sa voix aura-t-elle cet accent sympathique de la douleur? Aura-t-il jamais cette ingénieuse sagacité qui devine et prévient les besoins? La propreté si différente de la beauté et de la parure, auxquelles elle n'est pas toujours unie, la propreté, qui presque partout est une vertu, a spécialement ce caractère quand il s'agit de soigner les malades. Quel homme pourrait sur cet article entrer avec elles en concurrence?

GRÉGOIRE, évêque de Blois.

Ce qu'il y a de plus rare en France, après une femme bête, c'est une femme généreuse. Il n'y a point d'exemple d'une riche héritière qui ait choisi un jeune mari parce qu'il était séduisant et beau : celle-ci a voulu être ambassadrice, celle-là a voulu être duchesse.

Quand la femme d'un vieux maréchal goutteux vient à mourir, toutes les jeunes filles qui ont de belles dots, en s'éveillant pensent à lui... Madame la maréchale !... pour une âme tendre, ce mot est si doux! Mme E. DE GIRARDIN.

Pour les femmes, le cœur est toujours millionnaire.

La femme souffre toujours pour deux.

Les femmes ont un moyen de rendre les hommes petits, — par la grandeur de leur dévouement.

Une femme ne peut plaire longtemps que par le dévouement et l'abnégation.

Le cœur d'une jeune fille de vingt-cinq ans n'est pas plus celui de la jeune fille de dix-huit, que celui de la femme de quarante n'est celui de la femme de trente ans. BALZAC.

Le cœur des femmes est comme bien des instruments ; il dépend de celui qui le touche.

Il y a deux choses qui paraissent difficiles à concilier, et que cependant les femmes accordent très-bien : la fausseté et la sensibilité ; chez elles, l'une aide à l'autre. La fausseté couvre les écarts de la sensibilité, qui, à son tour, lui prête des armes, c'est-à-dire le désespoir, les larmes, les serments, enfin tout ce qui affirme. SAINT-PROSPER.

La même délicatesse d'organes qui rend chez la femme les impressions si dominantes produit la flexibilité, la mobilité des affections

Il résulte de cette combinaison d'une sensibilité active et d'une grande flexibilité, une disposition à s'émouvoir de toute chose, à s'inspirer des émotions toujours nouvelles, à se gouverner d'après les seules impressions du moment.

Qu'on examine combien la femme est avide de tout ce qui peut l'affecter, combien elle recherche les spectacles, même les plus douloureux, quelle attention elle prête aux récits les plus capables d'ébranler l'imagination, comment elle se transporte facilement par des scènes tumultueuses, des querelles, le jeu, les passions ; combien elle aime dans les romans, par exemple, des sentiments exaltés, chevaleresques, de grands coups d'épée, selon le mot de Mme de Sévigné ; comment elle passe tout à coup des larmes au rire ; combien elle est curieuse de nouveautés, de mouvement, d'objets éclatants qui l'agitent, qui lui fournissent matière à sentir, à exercer son talent pour la parole ; combien elle soutient les partis, fomente les intrigues, embrouille les divisions dans les affaires, s'intéresse vivement aux picoteries, aux dissensions, suscite même à plaisir des querelles en amour afin de jouir de l'intimité du raccommodement ; enfin, combien elle se plaît à créer, corriger, inspirer dans tous les petits détails si multipliés du ménage, et l'on aura l'idée du caractère radical de la femme, nous disons en général. Une telle disposition morale exclut fréquemment la force, la profondeur, la persévérance et les qualités les plus solides de l'homme.

J. J. Virey.

Rendons justice aux femmes : elles pratiquent souvent les belles actions que les hommes se contentent de projeter. Aug. Guyard.

Les mâles vertus qui brillent dans une femme lui donnent quelques titres de plus à notre admiration, mais quelques-uns de moins à notre amour.

Ad. d'Houdetot.

La sensibilité, c'est toute la femme.

Sa faculté d'aimer procède de la sensibilité.

Ses passions ne sont, le plus souvent, que le jeu des fibres sensibles de son cœur.

La sensibilité étant à peu près exclusive de raisonnement, les passions de la femme sont toutes à peu près soumises à l'impression, à la sensation.

Bélouino.

Il y a des femmes qui ont besoin d'émotions, n'importe à quel prix.

E. Scribe.

C'est dans le cœur que Dieu a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de ce génie sont toutes des œuvres d'amour. Lamartine.

On raconte d'Hippocrate qu'arrivé à la fin de sa longue carrière, il n'avait plus qu'un seul médicament auquel il eût confiance : par malheur le secret s'en était perdu : mais je l'ai retrouvé : c'est la bonté d'une femme.

Oct. Feuillet.

C'est ici, croyons-nous, le lieu de remarquer, avec Saint-Évremont, que :

Les larmes sont le fort des femmes.

La Fontaine apprend à celles qui pourraient l'ignorer :

Qu'une belle alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.

Selon Jean-Jacques Rousseau :

« Il y a des femmes qui ne savent pas pleurer sans rire: mais elles n'en sont pas pour cela moins sensibles. »

Selon Madame de Puisieux :

« Il y a des hommes qui pleurent comme des femmes: mais il n'y a presque point de femmes qui pleurent comme des hommes. »

Nous avouons ne pas saisir très-distinctement la nuance.

Le même auteur dit encore :

« On peut rire de rien; mais il faut pleurer de quelque chose. Les femmes n'y regardent pas de si près; elles pleurent avec la même facilité qu'elles rient. L'exemple leur suffit. Qu'une femme pleure, a dit le poëte, une autre pleurera, et toutes pleureront autant qu'il en viendra. Que penser de cela? je n'ose le dire; mais les hommes me devineront, et cela me suffit. »

Nous ne croyons pas nous aventurer beaucoup en affirmant, à la suite de cette assertion, que beaucoup d'hommes ne devineront pas, ou tout au moins n'oseront pas, ne voudront pas deviner.

Sedaine ne lance qu'un trait bien innocent quand il affirme que « les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer; » mais faut-il admettre aveuglément, avec Octave Feuillet, que :

« Chez une femme tous les sentiments se traduisent par des larmes?... »

§ 3.

VANITÉ, ORGUEIL, AMOUR-PROPRE.

La vanité, la honte et surtout le tempérament font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes. LA ROCHEFOUCAULD.

Il est peu de femmes sur l'esprit desquelles la vanité n'agisse plus que l'amour; et il n'est rien qu'elles ne soient capables d'entreprendre quand on a le secret de flatter leur vanité. SAINT-RÉAL.

La plupart des femmes se persuadent qu'elles sont aimables sans qu'on le leur dise; elles se l'imaginent parce qu'elles le veulent: et c'est un seul

homme avec de mauvais yeux et quelques fades douceurs, qui fait donner dans cette vanité celles que la nature a le plus mal partagées. SAINT-ÉVREMONT.

Certaines femmes placent leur vanité dans des avantages qui ne leur sont point personnels, tels que la naissance, le rang et la fortune : il est difficile de moins sentir la dignité de son sexe. L'origine de toutes les femmes est céleste, car c'est aux dons de la nature qu'elles doivent leur empire : en s'occupant de l'orgueil et de l'ambition, elles font disparaître tout ce qu'il y a de magique dans leurs charmes : le crédit qu'elles obtiennent ne paraissant jamais qu'une existence passagère et bornée, ne leur vaut point la considération attachée à un grand pouvoir, et les succès qu'elles conquièrent ont le caractère distinct des triomphes de la vanité : ils ne supposent ni estime ni respect pour l'objet à qui on les accorde.

Les femmes animent ainsi contre elles les passions de ceux qui ne voulaient penser qu'à les aimer.

Le seul vrai ridicule, celui qui naît du contraste avec l'essence des choses, s'attache à leurs efforts : lorsqu'elles s'opposent aux projets, à l'ambition des hommes, elles excitent le vif ressentiment qu'inspire un obstacle imprévu ; si elles se mêlent des intrigues politiques dans leur jeunesse, la modestie doit en souffrir ; si elles sont vieilles, le dégoût qu'elles causent comme femmes nuit à leur prétention comme hommes.

La figure d'une femme, quelle que soit la force ou l'étendue de son esprit, quelle que soit l'importance des objets dont elle s'occupe, est toujours un obstacle ou une raison dans l'histoire de sa vie : les hommes l'ont vu ainsi. Plus ils sont décidés à juger une femme selon les avantages ou les défauts de son sexe, plus ils détestent de lui voir embrasser une destinée contraire à sa nature. Mme DE STAEL.

On ne loue point une femme ni un auteur médiocre, comme eux-mêmes se louent. VAUVENARGUES.

Est-il possible qu'un homme d'esprit ignore que les belles veulent être louées sans aucune modération. BERNIS.

Trois choses meuvent puissamment les femmes : l'intérêt, le plaisir et la vanité.

Les femmes avalent à pleine gorge le mensonge qui les flatte, et elles boivent goutte à goutte une vérité qui est amère. DIDEROT.

Rien ne flatte tant la vanité des femmes que de trouver l'occasion de faire parade de leur vertu contre ceux qui ne leur plaisent pas. Malheur au téméraire qui n'est pas aimé ; c'est une victime qu'elles destinent à servir d'exemple, et qu'elles immoleront sans pitié à l'impérieuse nécessité de faire croire à leur sagesse. NINON DE LENCLOS.

Une jeune femme qui entre dans le monde n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité : l'idée confuse qu'elle a du bonheur, le fracas de tout ce qui l'entoure, l'empêche d'entendre la voix de tout le reste de la nature. VOLTAIRE.

En France, la plupart des femmes ne font aucun cas d'un jeune homme jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat. Ce n'est qu'alors qu'il peut flatter la vanité. DUCLOS.

La flatterie perd plus de femmes que l'amour : quand elle ne réussit pas, ce n'est pas sa faute, mais celle du flatteur. DE LÉVIS.

La vanité a fait faire bien des fausses démarches à beaucoup de femmes. Combien de soins, combien de mouvements ne se sont-elles pas donnés pour s'assurer qu'on les méprisait?

La vanité perd plus de femmes que l'amour. Mme DU DEFFAND.

Il est peu de femmes que les autres puissent prendre pour modèles, parce qu'il y en a peu qui méritent d'être imitées. D'ailleurs, l'amour-propre nous persuade presque toujours que nous en valons bien une autre. L'amour-propre exagère à nos yeux les défauts que nous n'avons pas, et rabaisse les qualités qui nous manquent.

Si vous voulez réussir auprès des femmes, obligez leur amour-propre : il est toujours reconnaissant. Mme DE PUISIEUX.

Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes entièrement indestructible, ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois : celui de n'avoir point d'amis; mais, heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment. CHAMFORT.

La vanité fait succomber plus de femmes que le goût des penchants et les sens. DE MEILHAN.

La vanité est le principal mobile qui anime les actions des femmes : les plus sages et les plus sensées n'en sont pas exemptes, il n'y a de différence que dans l'objet : les unes en ont un estimable en lui-même, et les autres n'y sont pas si difficiles, mais presque toutes veulent occuper le public et en être admirées. Les femmes qui se piquent d'être honnêtes et qui manquent de talents propres à les faire distinguer des autres, se rejettent sur le sentiment. Que leurs

maris ou leurs enfants aient la plus légère incommodité, elles sont dans un état violent, elles les voient déjà à l'extrémité : en vain fait-on des efforts pour modérer leur inquiétude : elles ont, disent-elles, le cœur si tendre et la tête si vive, qu'elles ne sauraient se calmer.

Il est vrai qu'elles ne se refusent rien de ce qui peut satisfaire leur luxe et leur vanité.

Les dépenses les plus excessives sont employées à se donner des ornements superflus et futiles.

Elles ne craignent ni de ruiner ce mari auquel elles sont si attachées, ni de diminuer la fortune de ces enfants si chéris ; mais elles fondent en larmes dès qu'ils ont mal à la tête, et cela suffit pour persuader au public qu'elles sont les femmes et les mères les plus tendres : c'est toujours un genre de réputation, il tient sa place dans le monde, il y est même mieux famé que tout autre.

Cette espèce de réputation a d'ailleurs un avantage qui n'appartient qu'à elle, c'est qu'on jouit du plaisir de faire parler de soi et d'être même citée pour exemple sans exciter la jalousie, et sans qu'il en coûte d'autre peine que celle de jouer un sentiment qu'on n'a pas.

La plupart des femmes préféreraient plutôt d'être moins aimées en effet, pourvu qu'elles le parussent davantage, parce que la vanité est le premier de tous leurs sentiments. Mme d'Arconville.

Les femmes jugent de la littérature comme des modes : tout ce qui les flatte leur semble beau. Saint-Prosper.

L'honneur est un moyen adroit par lequel on est venu à bout de faire produire à la vanité des femmes les effets de la vertu. De Bruys.

C'est la vanité qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable et la vieillesse ridicule. Mme de Souza.

Allez à un spectacle, à une cérémonie publique. Qu'est-ce qui flatte le plus la femme? Le spectacle en lui-même. — Non ; une place réservée.
P. J. Proudhon.

La vanité est bien plus fréquente chez les femmes que chez les hommes. Celles qui en sont exemptes méritent d'être citées comme de vrais phénomènes. Bélouino.

L'homme a des yeux pour voir. . la femme en a pour être vue.
Ad. d'Houdetot.

Pour se faire bien venir des femmes, il suffit d'être attentif à saisir leur tournure d'esprit, et d'abonder naturellement dans leur sens. Leur vive imagination aime à effleurer vingt sujets : suivez leur esprit au vol, mais faites en sorte que toujours la conversation ait rapport à quelque objet qui les intéresse ou les touche. Que tout ce qui les environne vous plaise ; un compliment indi=

rect trouve le chemin de leur cœur; vantez ce qui leur plaît, ce qui leur appartient; elles ne se montreront d'ailleurs pas exigeantes sur la valeur et la sincérité de vos louanges: il semble qu'elles prennent plaisir à se faire tromper.

H. Raisson.

Les femmes!... Leur vanité est un abîme où l'on se perd.

Mme E. de Girardin.

Les femmes entendent parler toute leur vie, par les hommes, d'objets prétendus importants, de gros gains d'argent, de succès à la guerre, de gens tués en duel, de vengeances atroces ou admirables, etc. Celles d'entre elles qui ont l'âme fière sentent que, ne pouvant atteindre à ces objets, elles sont hors d'état de déployer un orgueil remarquable par l'importance des choses sur lesquelles il s'appuie. Elles sentent palpiter dans leur sein un cœur qui, par la force et la fierté de ses mouvements, est supérieur à tout ce qui les entoure, et cependant elles voient les derniers des hommes s'estimer plus qu'elles. Elles s'aperçoivent qu'elles ne sauraient montrer d'orgueil que pour de petites choses, ou du moins que pour des choses qui n'ont d'importance que par le sentiment, et dont un tiers ne peut être juge. Tourmentées par ce contraste désolant entre la bassesse de leur fortune et la fierté de leur âme, elles entreprennent de rendre leur orgueil respectable par la vivacité de ses transports, ou par l'implacable ténacité avec laquelle elles maintiennent ses arrêts...

La source la plus respectable de l'*orgueil féminin*, c'est la crainte de se dégrader aux yeux de son amant par quelque démarche précipitée, ou par quelque action qui peut lui sembler peu féminine. Stendhal.

L'un des principaux ressorts de l'esprit féminin est ce fond inépuisable de vanité, dit-on, qui perce dans toutes ses actions et ses pensées. Chez l'homme domine plutôt l'orgueil, une opinion superbe de soi-même; le péché de la femme est plus mignon, plus véniel, plus approprié à sa constitution. Comme elle est destinée à plaire, il faut bien qu'elle ait soin de sa personne, de sa parure; il faut en elle un principe qui l'excite à s'embellir, à rassembler tous ses moyens pour des jours de combat et de gloire, au milieu de tant de rivales ardentes à conquérir les cœurs de leurs soupirants. La vanité dans ses justes bornes n'est donc point blâmable chez la femme, et, sans cet amour-propre, elle serait bien moins parfaite. Est-ce toujours sa faute si cet encens universel l'étourdit, si notre idolâtrie l'enivre, si nos louanges la remplissent d'une plus délicieuse opinion de son mérite et de sa beauté? Quel homme résiste toujours aux séductions de l'orgueil? Quel concert enchanteur, pour un être timide, que celui des hommages? Quel charme ravissant pour une jeune fille de voir l'homme superbe, ce fier vainqueur, prosterné à ses genoux et soumis à son empire? Et ne voyons-nous pas les rois, les princes les plus magnanimes, se laisser doucement captiver par les adorations de leurs courtisans? J. J. Virey.

§ 1.

AMOUR DE L'AJUSTEMENT, MODES, TOILETTES, PARURES, FARD.

Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se fait escorcher pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau. Il y en a qui se sont faict arracher des dents vives et saines pour en former la voix plus molle ou plus grasse, ou pour les renger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons-nous en ce genre! Que ne peuvent-elles, que craignent-elles, pour peu qu'il y ait d'adgencement à espérer en leur beauté?... J'en ai vu engloutir du sable, de la cendre et se travailler à poinct nommé de ruyner leur estomach, pour acquérir les pâles couleurs. Pour faire un corps bien espagnole (élancé), quelle gehenne ne souffrent-elles, guindées et cenglées, à tout de grosses coches (éclisses) sur les costez jusqu'à la chair visve? oui quelques fois à en mourir. MONTAIGNE.

Les femmes sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'études, et qui espèrent de se distinguer par là, ont encore plus d'empressement pour leur livre que pour leurs ajustements. Elles cachent un peu leur science, mais elles ne la cachent qu'à demi, pour avoir le mérite de la modestie avec celui de la capacité.

Je voudrais faire voir aux femmes de nos jours la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines. Elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auraient bientôt un grand mépris pour leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique, il y aurait de l'extravagance à le vouloir; mais elles pourraient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits, si noble, si gracieuse et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes... C'est une chose bien mal entendue, par exemple, que de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées : les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent jamais.

Les femmes naissent avec un désir violent de plaire; les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité, à la gloire, leur étant fermés, elle tâchent de se dédommager par les agréments de l'esprit et du corps; de là vient leur con-

versation douce et insinuante : de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustements : une coiffe, un bout de ruban, un boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation que dans toute autre... chez nous on ajoute à l'amour des ajustements, celui de la nouveauté qui a d'étranges charmes sur de tels esprits ; ces deux folies unies ensemble renversent les bornes des conditions et dérèglent toutes les mœurs...

Bien des maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer pour Gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

FÉNELON.

❧ Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée : c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce qu'on paraît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer ; c'est chercher à imposer aux yeux et vouloir paraître, selon l'extérieur, contre la vérité ; c'est une espèce de menterie.

❧ Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être négligée, et sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté et de sa jeunesse. Une grâce naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions : il y aurait moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement et de la mode.

❧ Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables.

❧ Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson, entre queue et tête.

❧ Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustements et de la parure, suivre leur goût et leur caprice : mais si c'est aux hommes qu'elles désirent plaire : si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix et je leur prononce de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie, que le blanc et le rouge les rendent affreuses et dégoûtantes ; que le rouge seul les vieillit et les déguise ; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la céruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche et des boules de cire dans les mâchoires ; qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides, et que, bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble, au contraire, qu'il leur ait réservé ce dernier et infaillible moyen de guérir des femmes. LA BRUYÈRE.

❧ L'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles. MOLIÈRE.

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. LA ROCHEFOUCAULD.

Il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant : elles en sont entièrement occupées : ce soin de se parer est pour tout le monde aussi bien que pour celui qu'elles aiment ; lorsqu'elles sont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent ; quand elles sont contentes de leur beauté, elles ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie... Quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée ; plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé. L'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien... enfin il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir sa maîtresse, si ce n'est de savoir qu'elle y est et de n'y être pas. Mme DE LAFAYETTE.

Une femme serait au désespoir si la nature l'avait faite telle que la mode l'arrange. Mlle DE LESPINASSE.

Il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce que l'on ne peut lui refuser. La mode serait raisonnable si elle pouvait se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce : mais changer toujours, c'est inconstance, plutôt que politesse et bon goût.

Mme DE LAMBERT.

Une femme qui croit se bien mettre ne soupçonne pas que son ajustement deviendra un jour aussi ridicule que la coiffure de Catherine de Médicis. Toutes les modes dont nous sommes prévenus, vieilliront peut-être avant nous, et même le bon ton. VAUVENARGUES.

On vient à bout de tout en ce monde quand on sait prendre chacun par son faible, les hommes par les femmes, les femmes par les habits.

REGNARD.

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques ; un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite ou son corps de réserve, qu'elle en met à poser une mouche qui peut manquer, mais dont elle espère ou prévoit le succès. MONTESQUIEU.

Les femmes s'habillent moins pour être vêtues que pour se parer, et seules devant un miroir, elles songent encore plus aux hommes qu'à elles-mêmes.

Mettez les modes les plus extravagantes sur une femme, dès qu'elles auront touché sa figure enchanteresse, c'est l'amour et les grâces qui l'ont habillée ; c'est de l'esprit qui lui vient, elle embellit tout. MARIVAUX.

« Réjouissez-vous, chère amie, disais-je un jour à madame de V..., on vient de présenter, à la société d'encouragement, un métier au moyen duquel on fera de la dentelle superbe et qui ne coûtera presque rien.

— Eh! me répondit cette belle, avec un regard d'une souveraine indifférence, si la dentelle était à bon marché, croyez-vous qu'on voudrait porter de semblables guenilles? BRILLAT-SAVARIN.

Une fille aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel et machinal qui prendra soin de sa parure sans qu'elle y pense, c'est presque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes seules.

Climène a fini sa toilette ;
Elle est d'une beauté parfaite,
Et quitte à regret son miroir :
Qu'on la surprenne avant sa prévoyance,
C'est la différence
Du blanc au noir.

SAINT-FOIX.

Toute femme, à l'excès, est folle de parure.

FABRE D'ÉGLANTINE.

L'amour des modes, dont les femmes sont esclaves, est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec les modes, et que, la figure restant la même, ce qui lui sied bien une fois, lui sied toujours.

Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se parer de dentelles, donneraient bien du dépit aux autres si elles n'en portaient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amènent ces modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir.

Les petites filles, presque en naissant, aiment la parure; non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà, et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles.

J'ai remarqué que les plus pompeuses parures annonçaient le plus souvent de laides femmes : on ne saurait avoir une vanité plus maladroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût et qui méprise la mode, des rubans, de la mousseline, de la gaze et des fleurs ; sans diamants, sans pompons, sans dentelle, elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante que tous les brillants chiffons de la Duchape [1].

Une femme qui passe six heures à sa toilette n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, et il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout... Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage et s'occuper dans leur maison, la grande toilette tombera d'elle-même et elles n'en seront mises que de meilleur goût. J. J. ROUSSEAU.

[1] Célèbre modiste de l'époque.

On a remarqué que, de tous les animaux, les chats, les mouches et les femmes sont ceux qui perdent le plus de temps à leur toilette.

Ch. Nodier.

Les femmes prennent des ridicules comme des modes. Il y a des temps où il est du bel air d'avoir des vapeurs; un autre où il est de mode de faire les délicates; un autre temps où on affecte une santé forte. Ne donnez point dans ces travers. Si vous êtes malades, plaignez-vous, et si vous vous portez bien, ne refusez pas à vos amis les satisfactions de vous voir en bonne santé.

Il ne faut rien montrer d'imparfait. Les femmes ont bien cette politique. Elles ne se laissent voir qu'après leur toilette. Celles qui y souffrent compagnie ont mis ordre à tout auparavant.

Les femmes chérissent la mode, parce qu'elle leur donne tous les mois une nouvelle jeunesse. Mme de Puisieux.

L'étude approfondie des modes est la littérature de beaucoup de femmes.

Beauchène.

Jeunes beautés, vous à qui la nature
A prodigué mille attraits séduisants;
Pourquoi du fard d'une vaine imposture
Vouloir flétrir ses plus riches présents?
Or et bijoux ne valent pas quinze ans.

Désaugiers.

Chez les femmes les raffinements bien entendus de la toilette prolongent la jeunesse et la fraîcheur, en affermissant la santé. Plaire est l'unique affaire de leur vie; un tact particulier, un espèce de sixième sens leur révèle tout ce qui peut les embellir; aussi est-il aussi rare de voir une femme habillée sans goût, que de rencontrer un homme parfaitement bien mis. H. Raisson.

Les femmes ne se parent que pour plaire, quoi qu'elles en disent, et l'on ne cherche à plaire par sa figure que parce qu'on a un amant ou qu'on en cherche.

Mme d'Arconville.

La toilette d'une femme est un autel aux dieux inconnus.

Qu'est-ce qui fait la mode? — Des femmes, sans doute.
Qu'est-ce qui la suit? — Toutes les autres.

Vous ne persuaderez jamais aux femmes, par exemple, qu'on peut avoir la taille trop mince, les yeux trop grands, la bouche ou les pieds trop petits. Si elles pouvaient se modifier elles-mêmes, elles marcheraient sur des moignons, elles ne pourraient se nourrir qu'au moyen d'un chalumeau, et leurs yeux se rejoindraient derrière la tête; quelques-unes feraient l'œil gauche si grand, qu'il ne resterait pas de place sur le visage pour y mettre un œil droit.

Si une femme de goût, en se déshabillant le soir, se trouvait faite en réalité

comme elle a fait semblant de l'être toute la journée, j'aime à croire qu'on la trouverait le lendemain matin submergée et noyée dans ses larmes.

Les femmes se trompent bien quand elles croient s'embellir par l'immodestie; elles augmentent singulièrement leurs charmes en les cachant aux yeux; l'imagination est riche, généreuse et leur rend libéralement au centuple tout ce qu'elles dérobent aux regards.

Les femmes passent des tailles longues et des manches larges aux manches justes et aux tailles courtes, pour revenir l'année prochaine à ce qu'elles ont abandonné cette année.

La toilette est la cuisine de la beauté. Chaque femme, chaque jour, imagine des ragoûts pour ses charmes qu'elle doit servir le soir à l'admiration affamée des regards.

Voici une définition du mot « habillée » comme l'entendent beaucoup de femmes du monde :

Moins on est vêtue, plus on est habillée.

ALPH. KARR.

Il y a des femmes qui, parées, ressemblent à ces beaux fruits coquettement arrangés dans une belle assiette, et qui donnent des démangeaisons à l'acier du couteau.

La toilette est pour les femmes le premier des arts. BALZAC.

Défiez-vous des femmes à toilettes jansénistes, de ces robes montantes et collantes qui dessinent tous les contours de la taille comme un corset avec une pudeur si malintentionnée. Ces femmes sont pleines d'orgueil et de jalousie. Elles ont un caractère de fer et les passions de feu. Rien n'échappe à leurs regards toujours baissés.

Défiez-vous des femmes à parures tragiques, à turbans improvisés, qui ont toujours dans un salon l'attitude de Roxane reconnaissant l'écriture de Bajazet : ces femmes-là sont dévorées du besoin de produire de l'effet, cette manie les mène très-loin; quand les moyens permis sont épuisés, elles arrivent à ne plus choisir, et Dieu sait jusqu'où peuvent aller ces actrices de salon!

Défiez-vous des femmes qui, avec une fortune médiocre, ont de magnifiques diamants. Vous ne savez pas ce qu'il leur en coûte pour arriver à cet éclat. Elles se privent de tout, même d'enfant; elles ont une cuisinière pour femme de chambre, un domestique hebdomadaire pour frotter leur appartement, et un mari facticement nourri de pommes de terre et de haricots, pour leur donner la main et les mener dans le monde, couvertes de leurs diamants. « Vous avez là une superbe agrafe, leur dit-on. Ces diamants sont d'une très-belle eau. — J'aimerais mieux de bon vin, » dit le mari. On prend cela pour une plaisanterie assez vulgaire, mais on en rit par politesse. « Puis les haricots sont bien indi-



DALILA

(150 avant Jésus-Christ)

Samson aima une femme qui habitait près du torrent de Sorek, et qui s'appelait Dalila

Les gouverneurs des Philistins montèrent vers elle et lui dirent : « Sache de lui en quoi consiste sa grande force, et comment nous pourrions le dompter, et nous te donnerons onze cents pièces d'argent. »

Dalila donc dit à Samson : « Déclare-moi, je te prie, en quoi consiste ta grande force, comment on pourrait te dompter? »

Samson lui répondit : « Si on me liait de sept cordes fraîches, je deviendrais sans force, et je serais comme un autre homme. »

Les gouverneurs envoyèrent donc à Dalila sept cordes fraiches, et elle l'en lia : et ayant fait cacher des gens chez elle, elle dit : « Samson, voilà les Philistins! » Alors il rompit les cordes, comme se romprait un filet d'étoupes dès qu'il sent le feu; et elle ne connut point en quoi consistait sa force....

Il la trompa encore en lui disant qu'elle le liât de courroies; mais il rompit les courroies comme il avait rompu les cordes....

Il la trompa une troisième fois.. . Alors elle lui dit : « Pourquoi dis-tu que tu m'aimes, tu t'es moqué de moi trois fois, car tu ne m'as point déclaré en quoi consiste ta grande force. »

Et elle le tourmenta si vivement, que son âme en fut affligée jusqu'à la mort. Alors il lui ouvrit son cœur et lui dit : « Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, car je suis Nazaréen : si j'étais rasé, ma force m'abandonnerait, et je serais comme tous les autres hommes. »

Dalila donc envoya appeler les gouverneurs des Philistins en leur disant : « Venez, car il m'a cette fois ouvert son cœur.... »

Et elle l'endormit sur ses genoux; et ayant appelé un homme, elle lui fit raser les tresses de ses cheveux, et sa force l'abandonna.

Les Philistins donc le saisirent et lui crevèrent les yeux, le lièrent de deux chaînes d'airain et le menèrent à Gaza, où il tournait la meule dans sa prison.

LA BIBLE.

gestes, » ajoute-t-il en soupirant; et l'on n'y comprend plus rien. Nous qui connaissons les misères de cette splendeur, nous vous les expliquons.

Voulez-vous savoir ce que nous appelons « toilette d'envieuse? » C'est un assemblage de couleurs vagues et fausses dont le destin est d'exprimer une modestie implacable. la robe d'une envieuse n'est ni rose, ni bleue, ni verte, ni noire, ni rouge, ni blanche, elle est en mousseline de laine tourterelle à dessins brouillés; son châle est couleur suie; son chapeau est marron, orné de rubans glauques à filet brun; elle ne porte jamais de volants pour pouvoir lancer contre eux de vertueuses épigrammes. Elle a des brodequins noirs lacés soir et matin, nuit et jour, des gants de fil écru; cette toilette lui sert à trouver toutes les femmes coupables, et plus ou moins causes de la ruine de leur mari.

Depuis le chapeau d'une femme jusqu'à ses souliers, il n'est pas une pièce de sa toilette qui ne soit un aveu; la fortune ou la pauvreté n'y change rien; le petit bonnet de la repasseuse dit toutes ses pensées, comme le turban de la duchesse dit tous ses projets. Le regard ment, le sourire est perfide; la parure ne trompe jamais. Mme E. de Girardin.

Dans leur jeunesse, les femmes aiment la parure pour attirer des conquêtes, plus tard pour les conserver; et dans leur vieillesse, elles aiment encore la parure, parce qu'elle les rapproche de certains souvenirs.

Saint-Prosper.

La femme qui se débraille oublie que la rose est plus belle sous le feuillage. Boiste.

Selon l'étiquette, une femme décolletée est plus habillée qu'une autre. J'aurais cru le contraire.

Si les femmes savaient combien notre imagination leur prête de perfections, idéales ou réelles, elles voileraient davantage leurs charmes.

Ad. d'Houdetot.

Quels beaux enfants attendez-vous d'une élégante? Dans le torse de la Vénus antique, je devine la forte et puissante mère; dans la taille étranglée de nos jeunes filles, je ne prévois que stérilité, avortons ou pauvres enfants rachitiques... La jeune fille qui se plaît à se serrer la taille a conscience de son indifférence et de sa stérilité. Rien n'est beau comme la belle femme qui, en se parant, ne cherche qu'à indiquer les contours de la nature, au lieu de les diminuer.

Raspail.

§ 5.

COQUETTERIE.

Voici en quels termes, M[me] de Bradi, écrivain de beaucoup de sens, dont le talent égale la distinction, définit, analyse et juge la coquetterie, dans le *Dictionnaire de la Conversation* :

Dire que la coquetterie n'est que le désir de plaire, c'est en donner une idée fausse, car le désir de plaire est un sentiment naturel qui naît du besoin de vivre en société et qui inspire le dévouement, l'indulgence, les égards, la politesse, toutes les vertus et de tous les agréments que les hommes aiment à rencontrer dans leurs semblables. La coquetterie ne saurait être ce sentiment, puisqu'elle ne rend pas meilleur et ne perfectionne point le caractère. La coquetterie est le désir d'inspirer de l'amour sans en ressentir soi-même. Telle est sa définition la plus commune; c'est en parlant des femmes que l'expression coquetterie est spécialement consacrée, quoique beaucoup d'hommes cherchent à faire naître des affections qu'ils n'ont aucune envie de partager.

Une femme commence d'abord par désirer qu'on la trouve belle; bientôt elle veut qu'on le lui dise, peu après c'est à une préférence exclusive qu'elle aspire : vient ensuite l'insuffisance des hommages, ce sont les passions, rien ne lui coûte pour y parvenir; la jalousie, la haine contre les personnes de son sexe, la mettent au pouvoir de l'autre; alors seulement elle sait ce que c'est que la coquetterie : jusque-là elle l'avait confondue avec la légèreté, l'inclination aux plaisirs du monde, l'enjouement de son âge, la faiblesse naturelle de son sexe. Maintenant elle ne s'abuse plus, aussi elle ne s'excuse plus. Elle parlait d'amour, elle parle d'amants, et le premier n'a été que le multiplicateur. Quelques poëtes ont conseillé la coquetterie, quelques philosophes l'ont excusée, mais en accompagnant ce mot d'un commentaire qui classe la coquetterie au nombre de presque tous les penchants de l'homme, dont le bien et le mal peuvent ressortir également ; c'est ainsi que la prudence proviendra de la crainte et de la défiance, l'économie de l'avarice, la douceur de la faiblesse, la générosité de la prévoyance et de l'ostentation. Il n'est ni vices ni vertus qui ne puissent produire leurs contraires.

Si l'on considère la coquetterie non comme une inclination naturelle, mais comme un art, le but qu'elle se proposera et les moyens qu'elle emploiera la feront de même juger innocente ou coupable. Qui condamnera l'adresse mise en usage pour captiver un mari? Qui s'élèvera contre la persévérance, contre les soins destinés à gagner tous les cœurs par l'obligeance, l'égalité d'humeur, les talents profitables à la société?... Mais lorsqu'il faut, en se servant d'un mot, le faire suivre d'une infinité d'autres qui le modifient, nul doute qu'il ne soit pas le mot propre à peindre la pensée, et quelque peine que l'on se donne, la coquet-

terie ne sera jamais comprise au nombre des vertus que les femmes doivent pratiquer. Vainement dirait-on qu'une coquette, contente de vouloir être possédée, ne se livre point; sa pudeur, son innocence seront justement mis en doute, car la pensée du mal suffit pour alarmer l'une et l'autre...

Est-ce d'ailleurs l'expérience qui nous apprend que les coquettes sont chastes? Ne nous dit-elle pas le contraire tous les jours? A-t-on besoin d'amour pour ne plus se soucier de l'estime du monde? Compte-t-on beaucoup de femmes qu'un amant ait perdues? Singulière preuve de continence que celle qui consiste à donner aux hommes l'envie de s'en écarter, et qui leur fait soupçonner que l'on en manque soi-même! L'imagination remplie de scènes d'amour, l'oreille attentive à ses discours, les regards, le maintien calculés pour l'inspirer seraient donc devenus des préservatifs contre les fautes qu'il fait commettre, et le provoquer dans autrui serait un moyen de se défendre de ses erreurs? Cela serait extraordinaire, aussi cela n'est-il point. N'en déplaise aux coquettes, on ne les croira jamais sages. Mais elles ne prétendent guère à cette désignation, et mettent plus d'ardeur à nier l'existence de la sagesse que d'artifice à persuader qu'elles la professent.

Le premier qui compara la coquette au conquérant fut un homme de sens; ils marchent de pair : tous deux ont mis leurs joies dans le désordre, dans les maux d'autrui; ils n'examinent ni la nature des obstacles qui leur sont opposés, ni la nature du succès qu'ils se proposent. Tous deux veulent s'abuser, d'abord sur les moyens qu'ils emploieront, puis sur le but qu'ils veulent atteindre. Le conquérant est le plus sensé : il se promet du repos un jour, et, l'étendue du globe terrestre étant connue, il limite ses travaux d'après les proportions de la terre; il calcule sur la possession du tout, et meurt ordinairement avant d'en avoir dévasté un huitième. La coquette ne se borne point : les générations se renouvelant, son esprit les envahit, et s'il dépendait d'elle, la trompette qui les réunira dans la vallée de Josaphat sonnerait une charge contre les ressuscités que les temps antérieurs au sien lui auraient dérobés. La coquette ne s'arrête ni devant les pleurs d'une mère, ni devant la colère d'un époux, ni devant la honte d'un fils, ni devant l'indignation et le mépris du monde.

Ce que l'on appelle communément honte et déshonneur, s'élève à ses yeux comme un trophée; elle s'ennuie de la vie sédentaire, du travail des mains, du silence, de l'économie, du repos des champs, des soins de la famille; elle fuit la vue des infirmités et de la vieillesse : le mensonge, la calomnie, lui sont familiers et elle réunit l'indiscrétion, l'astuce et la perfidie, présentant aux yeux de la religion, de la morale et de l'humanité, l'être le plus monstrueux et le plus déplorable à la fois; car on ne peut la confondre avec la femme dont une maladie troublant la raison a irrité les sens; avec celle qu'une passion consume; avec celle qui, se plaçant au rang des brutes, se vend comme elles.

La coquette n'a point de sens, n'a point de passion et se croit sans prix. L'avilissement et la misère accompagnent souvent ses derniers moments, et il est rare qu'elle meure résignée.

Telle est la voie funeste où la légèreté, le goût des louanges frivoles, entraînent d'abord une jeune femme, et que l'orgueil, l'envie, une aberration inexplicable, lui font ensuite parcourir. Aussi ce nom de *coquette* n'est-il employé que par les hautes classes de la société; les autres, plus positives, qui désignent un malhonnête homme par l'épithète de *coquin*, n'ont pas pensé à créer une autre expression lorsqu'il s'est agi d'une femme malhonnête. Sous ce rapport, la délicatesse sociale a été nuisible; et quand l'irréflexion a fait donner au goût de la parure le nom de coquetterie, le mal s'est aggravé, puisque l'on a pu sans horreur s'entendre accuser d'être coquette.

Une des plus belles définitions de la coquetterie a été faite par Fielding dans *Joseph Andrews*, et le portrait le plus vrai d'une coquette a été tracé par madame de Genlis dans les *Chevaliers du Cygne*. Armoflède excita l'indignation de beaucoup de femmes, qui crièrent à l'immoralité, comme s'il était possible de présenter le mal sous l'aspect du bien; mais la vérité ne saurait se montrer auprès du premier sans exciter la colère, et l'on n'est point encore parvenu à la faire agréer sans déguisement. C'est parce que la coquetterie dans son principe ne présente point à la vue ce que le vice a de grossier et de hideux, qu'il faut prémunir contre elle les jeunes filles, et la leur montrer d'abord telle qu'elle sera indubitablement. Il faut qu'on la voie inquiète, tracassière, menteuse, perfide, insatiable, fardée, regrettant le passé, mécontente du présent, redoutant l'avenir; car elle a troublé l'innocence des joies de la jeunesse, dérobé à l'âge mûr celles que l'on éprouve dans l'accomplissement de ses devoirs, et privé la vieillesse du respect qui charme les maux de ses derniers jours. Une femme modeste, vraie, sensible, laborieuse, ne sera jamais *coquette*. La *coquetterie* est incompatible avec la vertu.

Le même auteur, reprenant la même thèse, dans une autre publication, dit encore : « Une coquette me semble toujours armée d'une trompette; elle sonne, résonne, on accourt : comme dans les foires, elle étale ce qu'elle peut étaler, les agréments de sa personne, ses parures, puis les saillies de son esprit. On remarque le tournoiement de ses yeux, le pincement de sa bouche, le penchement de son cou, la langueur ou la vivacité de ses gestes; puis on passe aux plis de son écharpe, aux ondulations de ses garnitures; c'est l'étude des yeux; celle des oreilles arrive, elle est courte, parce que ces dames disent toutes la même chose, selon qu'elles se sont lancées dans le genre sentimental ou dans le genre passionné. Mais elle n'en sonnent pas moins de leur instrument, car il faut que la foule augmente et se renouvelle; or, le retentissement de l'airain peut bien attirer, mais certes il ne retiendra point. Auprès d'une femme simple, l'assourdissement n'est point à redouter, et elle ne rappellera jamais ni la renommée des anciens, ni le charlatan des modernes.

Avant Madame de Bradi, Madame Necker avait donné cette définition sommaire :

Qu'est-ce que la coquetterie, me dira-t-on, dans la faible nuance que le

monde croit permise? Peu de chose souvent en apparence, beaucoup en réalité. Des torts plus prononcés, l'envie excessive de briller par son esprit, par sa figure, d'éblouir, de tout éclipser, peuvent ne point mériter le nom de coquetterie; un regard, un sourire, une inflexion de voix le méritent quelquefois. La coquetterie a toujours une direction particulière : on y découvre le dessein de toucher aux cordes sensibles, d'arriver au vif, d'établir une entente, un rapport intime avec celui qu'on veut captiver. Le pas est glissant une fois qu'on admet le désir de plaire, et de là vient que ce désir même est un objet de surveillance constant dans une conscience délicate.

Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes : elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. Sa mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en ruban de couleur.

C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote; une femme devrait opter.

Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette, celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette. LA BRUYÈRE.

Les femmes ne connaissent pas toute leur coquetterie.

Les jeunes femmes qui ne veulent point paraître coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amants, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion.

LA ROCHEFOUCAULD.

Les coquettes croient mieux retenir leurs amants par une petite jalousie que par une grande tranquillité. BUSSY-RABUTIN.

 A UNE COQUETTE

Iris, vous connaîtrez un jour
Le tort que vous vous faites,
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.

Cherchez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

FÉNELON.

Une coquette est un vrai monstre à fuir.

VOLTAIRE.

Les femmes ont un sentiment de coquetterie qui ne désempare jamais leur âme; il est violent dans les occasions d'éclat, quelquefois tranquille dans les indifférentes; mais toujours présent, toujours sur le qui-vive : c'est en un mot le mouvement perpétuel de leur âme, c'est le feu sacré qui ne s'éteint jamais; de sorte qu'une femme veut toujours plaire, sans le vouloir par une réflexion expresse. La nature a mis ce sentiment chez elle à l'abri de la réflexion et de l'oubli : une femme qui n'est pas coquette, c'est une femme qui a cessé d'être.

Il n'y a pas de femme qui n'ait des minauderies, ou qui ne veuille persuader qu'elle n'en a point; ce qui est une autre sorte de coquetterie.

Un homme serait bien honteux de tous les transports qu'il a auprès d'une coquette qu'il adore, s'il pouvait savoir tout ce qui se passe dans son esprit, et le personnage qu'il fait auprès d'elle; car elle n'a point de transports, elle est de sang-froid, elle joue toutes les tendresses qu'elle lui montre, et ne sent rien que le plaisir de voir un fou, un homme troublé, dont la démence, l'ivresse et la dégradation font honneur à ses charmes. Voyons, dit-elle, jusqu'où ira sa folie; contemplons ce que je vaux dans les égarements où je le jette. Que de soupirs! que de serments! que de discours emportés et sans suite! comme il m'adore! comme il m'idolâtre! comme il se tait! comme il me regarde! comme il ne sait ce qu'il dit! alors ma vanité doit être bien contente : il faut que je sois prodigieusement aimable; car il est prodigieusement fou.

Les vraies coquettes n'ont l'âme ni tendre ni amoureuse; elles n'ont ni tempérament ni cœur. Je crois qu'il ne leur en coûterait rien d'être sages, s'il ne fallait quelquefois manquer de sagesse pour garder leurs amants; leurs bontés, toujours rares, ne sont pas des faiblesses, ce sont des prudences. Elles n'ont pas besoin d'être faibles; mais vous avez besoin qu'elles le soient un peu.

Les coquettes ne s'aiment pas et ne sont pourtant bien que lorsqu'elles sont ensemble. Savez-vous ce qu'elles cherchent en se prenant pour compagne? le plaisir de l'emporter l'une sur l'autre : elles vont pourvoir à la nourriture de leur vanité et faire assaut de charmes; ce sont des visages, des tailles, des mises et des bons airs qui vont lutter ensemble.

Nous accusons les femmes d'être coquettes, d'être fourbes et méchantes, laissons-les parler là-dessus.

Si notre coquetterie est un défaut, tyrans que vous êtes (nous diraient-elles), qui devons-nous en accuser, que les hommes?

Nous avez-vous laissé d'autres ressources que le misérable emploi de vous plaire?

Nous sommes méchantes? dites-vous; osez-vous nous le reprocher? Dans la triste privation de toute autorité où vous nous tenez; de tout exercice qui nous

occupe, de tout moyen de nous faire craindre comme on vous craint, n'a-t-il pas fallu qu'à force d'esprit et d'industrie, nous nous dédommageassions des torts que nous fait votre tyrannie? Ne sommes-nous pas vos prisonnières et n'êtes-vous pas nos geôliers? Dans cet état que nous reste-t-il? que la ruse. Que nous reste-t-il?. qu'un courage impuissant, que vous réduisez à la honteuse nécessité de devenir finesse. Notre malice n'est que le fruit de la dépendance où nous sommes. Notre coquetterie fait tout notre bien. Nous n'avons point d'autre fortune que de trouver grâce devant vos yeux. Nos propres parents ne se défont de nous qu'à ce prix-là; il faut vous plaire ou vieillir ignorées dans leurs maisons : nous n'échappons à votre oubli, à vos mépris, que par ce moyen, nous ne sortons du néant, nous ne saurions vous tenir en respect, faire figure, être quelque chose, qu'en nous faisant l'affront de substituer une industrie humiliante, et quelquefois des vices, à la place des qualités, des vertus que nous avons, dont vous ne faites rien et que vous tenez captives.

☙ Menons deux coquettes aux Tuileries; vous les voyez s'y promener : elles se tiennent sous le bras. Ah! les bonnes amies! que croyez-vous qu'elles pensent et que chacune d'elles dise intérieurement à l'autre?

« Venez, madame, venez, coquette que vous êtes; venez orner mon triomphe, et voir confondre la vanité que vous avez sans doute de croire que vous êtes aussi aimable que moi; avancez, que je vous montre un peu le contraire; nous voici en bon lieu pour vider notre différend. »

Et là-dessus elles marchent à grands pas; vous les entendez éclater de rire en parlant.

Eh! de quoi parlent-elles? Elles ne le savent pas elles-mêmes! ce sont des mots qu'elles prononcent, afin d'ouvrir la bouche avec grâce.

De quoi rient-elles? de rien. Ce n'est là qu'une coquetterie; ce n'est que pour faire du bruit, pour en paraître plus vives, plus bruyantes, plus dissipées; pour tenir plus de place; pour attirer l'attention de ces hommes qui se promènent aussi, qui viennent à elles et qui en passant vont juger nos coquettes.

Quatre hommes sont passés: « Il y en a trois qui n'ont regardé que moi, dit Doris en elle-même, et j'aurais eu le quatrième, s'il n'avait pas regardé ailleurs en passant, ou si par hasard ses yeux ne s'étaient pas d'abord trouvés sur Julie.

Ainsi je pense qu'il est clair que je vaux mieux qu'elle, il n'y a pas à en douter; c'est une affaire de calcul; j'ai trois contre un, et cet un je l'aurai au retour. »

Que répond à cela Julie, convient-elle qu'elle a perdu? Oh! que non!...

MARIVAUX.

J. J. Rousseau reconnaît que la femme est coquette par état, car, dit-il :

« La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que les agréments de la parure ne leur suffisent point, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, et l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à

marcher avec légèreté, à prendre des attitudes gracieuses et à choisir partout ses avantages. »

Ces faits constatés, l'auteur de l'*Émile* s'attache, par le raisonnement suivant, à démontrer l'utilité normale de la coquetterie qui, réglée, tempérée, peut selon lui devenir une loi de l'honnêteté.

Le manége de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse; car, pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdrait bientôt son empire par cette uniformité maladroite. A force de vouloir obliger tous ses amants, elle les rebuterait tous. Dans la société, les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences; mais en amour, une faveur qui n'est pas exclusive est une injure.

Un homme sensible aimerait cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, et ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amants persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? Placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrètes, puis observez quelle sotte figure il y fera.

Placez en même cas une femme entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare) : vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux, et fera que chacun se rira de l'autre. Si cette femme leur témoignait la même confiance, et prenait avec eux la même familiarité, comment seraient-ils un moment ses dupes? En les traitant également, ne montrerait-elle bien pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh! quelle s'y prend mieux que cela! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité; elle fait si bien, que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun, content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le désir général de plaire, la coquetterie suggère de semblables moyens. Les caprices ne feraient que rebuter s'ils n'étaient sagement ménagés, et c'est en les dispensant avec art qu'une femme en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines et continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, et qui la dispose à porter à chaque mouvement secret qu'elle aperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer? Cet art s'apprend-il? Non, il naît avec les femmes; elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les

observations fines, font la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les femmes sont fausses, nous dit-on; non, elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse et non pas la fausseté. Dans les vrais penchants de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voila le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort serait trop cruel si même dans les désirs légitimes elle n'avait un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchants sans les découvrir? Combien ne lui importe-t-il pas d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paraître songer à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galatée et sa fuite maladroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'y attirer? Elle mentirait, pour ainsi dire; car alors elle ne l'attirerait plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie, et qu'on en fait une loi de l'honnêteté...

La coquetterie ne peut durer qu'autant qu'on est jeune et jolie, et ce temps passe vite, et ne laisse que le regret d'avoir eu beaucoup d'amants, qui n'ont pas assez estimé pour devenir amis. La dévotion est l'unique ressource des coquettes, quand elles sont devenues vieilles. Il faut avouer que ces retours vers Dieu sont d'un bel exemple! Voilà de belles conversions! Dieu devient par là le pis-aller de toutes les femmes qui ne savent plus que faire. Mme DE PUISIEUX.

LA COQUETTE ET L'ABEILLE.

Chloé, jeune et jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disait à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
Au secours! au secours! crie aussitôt la dame;
Venez, Lise, Marton, accourez promptement.
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. Hélas! lui dit avec douceur

L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur :
La bouche de Chloé me semblait une rose,
Et j'ai cru... Ce seul mot à Chloé rend ses sens,
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère :
D'ailleurs sa piqûre est légère ;
Depuis qu'elle te parle à peine je la sens.
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens !

La moins coquette des femmes sait qu'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux. FLORIAN.

Les coquettes sont comme les chats qui se caressent à nous plutôt qu'ils ne nous caressent. RIVAROL.

Je ne suis point surprise que les femmes soient coquettes, car c'est le plus sûr moyen de plaire aux hommes. Ils disent que la pudeur et la naïveté ont seules le droit de leur plaire ; mais leur cœur désavoue sans cesse un sentiment qui n'est que dans leur discours ; ils admirent la vertu, mais c'est la coquetterie qui les subjugue. Mme D'ARCONVILLE.

CONSEILS A UNE COQUETTE.

Comment veux-tu qu'on aime
Un jeune objet qui tour à tour
Accueille deux amants et leur sourit de même ?
Il est aimé le premier jour,
Négligé le second, oublié le troisième.
Tes grâces qu'embellit un aimable abandon
Ont souvent au désir fait céder la raison ;
Mais le cœur ne prend pas le change,
Et tôt ou tard l'amour se venge
Des traits qu'on lance au mépris de son nom...
. . . .
De la simple candeur, pour charmer, suis la loi.
La modestie est le fard d'une belle.
La nature a tout fait pour toi,
Fais donc quelque chose pour elle.

DÉSAUGIERS.

Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amants que par la coquetterie ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses viles et communes ; dans les choses importantes et graves, elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle en un mot qui soutient l'amour par l'estime, les envoie, d'un signe, d'un bout du monde à l'autre, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui

plaît. Cet empire est beau, ce me semble, et vaut bien la peine d'être acheté.

Psse DE SALM.

La coquetterie vieillit : son instinct et ses ruses ressemblent à l'expérience.

Mme DE GENLIS.

La contrainte est la mère des désirs. S'opposer à ceux d'une femme, c'est donner aux ressorts de son imagination plus de force et plus d'élasticité. Telle qui aurait été sage par tempérament, devient coquette par contradiction.

Mis D'ARGENS.

La coquetterie sauve ordinairement les femmes des grandes passions, et le libertinage en garantit presque toujours les hommes. Il faut penser modestement de soi-même pour aimer sincèrement ; il faut être sage pour aimer longtemps. La plupart des femmes se rendent et n'aiment point ; le grand nombre des hommes jouit sans s'attacher. Les amants véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchaînés mutuellement, et d'autre plaisir que celui de jouir de leur défaite.

DE BERNIS.

Une faiblesse peut être quelquefois plus excusable dans une femme, que la coquetterie qui l'en garantit. BEAUCHÊNE.

Être coquette, c'est se promettre à plusieurs hommes et ne pas se donner.

BALZAC.

La plus belle des coquetteries, c'est l'innocence. LAMARTINE.

Par excès de coquetterie,
Femme ressemble aux conquérants.

BÉRANGER.

Il n'est pas rare que le dernier sourire d'une coquette soit une convulsion d'agonie. La plupart cependant prennent la chose moins à cœur, elles se contentent de déserter le monde et de se plonger avec leur désespoir dans l'ombre des églises.

Comment ! on fera litière sous ses pieds de tout ce qu'il y a de sacré et d'inviolable, on fera vingt fois le jour de la parole un mensonge, des sourires et des larmes une comédie, de l'âme d'un homme un hochet, du nom même du ciel une lâche trahison... et on en sera quitte pour dire : Je suis une femme ! Non, de par Dieu ! OCT. FEUILLET.

Une femme aimante se dit :

JE VAIS LE VOIR !

Et elle s'habille à la hâte pour arriver plus vite là où elle doit rencontrer celui qu'elle aime.

Une femme coquette, au contraire, se dit :

IL VA ME VOIR !

Et elle perd une heure d'amour à sa toilette pour lui paraître belle.

M. de Martignac nous disait un jour : « Les femmes coquettes n'ont jamais froid. » Il avait raison. Mme E. de Girardin.

On accuse souvent à tort les femmes de coquetterie... Quoiqu'elles devinent facilement l'amour qu'elles inspirent, cependant elles ne peuvent guère désespérer une passion qui ne s'avoue pas. Tant que l'homme qu'elles ont séduit se contente d'une confiance fraternelle, elles n'ont pas à s'expliquer d'une façon précise sur la nature et les limites de l'affection qu'elles acceptent et qu'elles encouragent. Sans les accuser de cruauté, il est d'ailleurs permis de croire qu'elles obéissent, en se laissant aimer, aux inspirations de l'égoïsme. Elles sont heureuses du dévouement qui les entoure; leur demander d'y renoncer quand rien ne leur démontre que leur joie est faite du malheur d'autrui, c'est leur imposer un sacrifice au-dessus de la nature humaine. S'il est arrivé à quelques femmes prévoyantes d'aller au-devant d'un aveu, et de décourager une passion qui n'était pas encore déclarée, il leur faut tenir compte de leur prudence sans la proposer pour modèle; car pour sauver l'homme qui les aimait peut-être à son insu, elles ont couru un double danger : elle ont risqué de perdre un ami et d'infliger à leur vanité l'humiliation d'un démenti. Gust. Planche.

En supposant que tout reste dans l'ordre et que la coquetterie, bien loin de s'écarter de l'institution de la nature, se borne au contraire à en remplir les vues, elle contribuera beaucoup aux douceurs et aux agréments de la vie, surtout dans les pays où les femmes vivent avec les hommes, et n'en sont point séparées par les barrières que la jalousie orientale met entre eux. Libres d'y donner l'essor à leur goût naturel pour tout ce qui peut augmenter leurs attraits, elles cultiveront avec fruit les arts agréables sans être tentées d'en abuser, s'exerceront à tirer de la parure des ressources qui sont peut-être encore plus nécessaires que frivoles, s'attacheront à acquérir des grâces qui, pour se trouver quelquefois alliées avec le vice, n'en sont pas plus incompatibles avec la sagesse, et répandront une émulation générale de plaire qui donnera nécessairement à la société un aspect plus riant et plus animé.

Si les agréments du corps attirent, ceux de l'esprit fixent et enchaînent : les femmes y auront donc aussi l'esprit plus exercé; la nécessité de provoquer et de repousser les attaques continuelles des hommes, et de prendre, par conséquent, toutes les formes et tous les tons, selon les circonstances, le rendra en elles plus subtil, plus pénétrant, plus étendu et, par la même raison, plus agréable.

Comme parmi des êtres sociables le bonheur qu'un sexe attend de l'autre dépend de certaines qualités morales qui en assurent la durée, les femmes feront leurs efforts pour les acquérir, et imposeront aux hommes, par leur exemple, l'obligation de les avoir; de sorte qu'en travaillant les uns et les autres à se rendre heureux, ils se trouveront nécessités à devenir meilleurs. Enfin, comme la vertu, qui honore le plus les femmes, parce qu'elle est la plus propre à calmer les inquiétudes des hommes, est un moyen des plus puissants pour plaire, il pourra bien arriver qu'elles soient quelquefois vertueuses par coquetterie. Roussel.

Les femmes ne sont pas toutes promptes à devenir coquettes; en dépit des instructions qu'on leur donne, elles combattent longtemps au profit de leur cœur; en général, il faut que leurs charmes baissent pour qu'elles usent des ressources de la coquetterie : elles la subissent avant de l'imposer.

La coquetterie se compose de ruses qu'on improvise et de secrets qu'on apprend.

On doit aux femmes une multitude d'ouvrages où elles ont peint, avec le plus rare bonheur, tous les sentiments dans leurs nuances les plus délicates comme les plus imperceptibles. Mais nulles d'entre elles n'a encore été tentée d'écrire un traité sur la coquetterie; au milieu des épanchements de leurs correspondances les plus intimes, elles n'ont rien découvert d'important dans ce genre : on dirait que d'instinct elles ont toutes la discrétion de leur puissance.

Le pouvoir du beau sexe n'apparaît ni dans les lois, ni dans les livres; il fait seulement réformer les unes quand elles le gênent, et fait tomber les autres quand ils l'ennuient. Les femmes ne commandent pas : elles entraînent; pour se conserver puissance dans tous les siècles, il ne leur a fallu qu'une habileté unique : la coquetterie.

Il y a une espèce de coquetterie qui n'abandonnera jamais les femmes; elle n'admet ni calculs ni réflexions : c'est l'instinct du sexe. Cette coquetterie éclate dans les campagnes comme dans les villes; c'est un enfantillage qui, naïf, prompt et adroit, amuse, attire et distrait; il s'infiltre dans les gestes, anime la physionomie, et se balance dans des *non* et des *oui* continuels; le lendemain du mariage il disparaît : son rôle est rempli.

La coquetterie est un jeu où les femmes perdent rarement; d'abord elles ne le prennent pas au sérieux, ensuite elles ont au besoin une issue pour la retraite.

Dans ce qui concerne les femmes, les législateurs ont peut-être commis une grande erreur : au lieu de leur constituer des droits, ils ne leur ont imposé que des devoirs. La puissance naturelle des femmes est toujours cependant restée la même, avec cette différence que d'auxiliaires elles sont devenues ennemies obligées. Leur force s'est encore accrue des passions des hommes, qu'elles ont fait tourner à leur profit. Ainsi établies dans le monde, elles y ont donné la loi, et c'est au défaut de la justice que le pouvoir leur est venu. Les femmes connaissent si bien leur position sociale, que chez elles on cultive toujours avec soin les qualités qui leur doivent assurer l'empire. Dès l'enfance, on leur imprime la douceur, la délicatesse, on leur enseigne la finesse et la dissimulation, et tout cela mène droit au pouvoir.

Considérées en masse, les femmes conduisent le monde. Cependant, il faut le dire, nous échappons souvent à leur pouvoir individuel, non par nos qualités, mais bien par leurs défauts. Ainsi leur coquetterie nous guérit de notre amour.

SAINT-PROSPER.

Lorsque je vois une coquette sexagénaire découvrir aux yeux des hommes les débris de ce qui la faisait belle dans sa jeunesse, je songe involontairement à ces vieilles reliques dont l'antiquité nous inspire un si profond respect, qu'on n'ose, en les regardant, les toucher même du bout des doigts.

ADOLPHE RICARD.

Elle est bien à plaindre la coquette qui survit aux débris de ses charmes.

Il est impossible qu'une belle coquette allume tant de feux sans qu'il en tombe une étincelle dans son cœur. BOISTE.

N'accorder rien et laisser tout espérer ; causer sur le seuil de l'amour, mais la porte fermée ; voilà toute la sience d'une coquette.

CHARLES DE BERNARD.

La naïve coquetterie d'une jeune fille emprunte parfois à la femme légère ses armes les plus redoutables.

Voulez-vous savoir si une jeune fille est coquette? Ne la regardez pas.

Le paratonnerre est à la foudre ce que la coquette est aux hommages... elle les attire.

Tu te plains de la coquetterie des femmes, quand ce n'est que leur coquetterie que tu aimes. AD. D'HOUDETOT.

La coquetterie est si naturelle aux femmes, que plus elles semblent renoncer à plaire par le luxe, plus elles y visent par la modestie.

Coquette de corps, c'est bien ; coquette d'esprit, c'est mieux ; coquette de cœur, c'est très-mal ! A. GUYARD.

Que ne peut la coquetterie, même sur le plus ingénu des cœurs féminins !

***

La précédente série nous semble devoir être très-convenablement close par la charmante page qui suit, empruntée à celui de nos écrivains qui, au siècle dernier, a le plus délicatement analysé le cœur féminin :

PORTRAIT D'UNE COQUETTE QUI VOUDRAIT NE PAS LE PARAITRE.

Il y a bien des choses à dire dans ce portrait-là : en gros, je vous dirai qu'elle est vaine, envieuse et caustique ; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités, impitoyablement muette à cet égard et muette de mauvaise humeur ; fière de son caractère sec et formidable, qu'elle appelle austérité de raison ; elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, et se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié, pourvu qu'elle y prime, il faut que son amie soit sa sujette et jouisse avec respect de ses bonnes

grâces : c'est vous qui l'aimez, c'est elle qui vous le permet; vous êtes à elle, vous la servez et elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs, noble dans ses façons ; sans son esprit qui la rend méchante, elle aurait le meilleur cœur du monde : vos louanges la chagrinent, dit-elle, mais c'est comme si elle vous disait : Louez-moi encore du chagrin qu'elles me font. Quant à moi, j'ai là-dessus une manière qui l'enchante, c'est que je la loue brusquement du ton dont on querelle; je boude en la louant comme si je la grondais d'être louable; et voilà surtout l'espèce d'éloge qu'elle aime, et que sa vanité hypocrite peut savourer sans indécence. C'est moi qui l'ajuste et qui la coiffe; dans les premiers jours je tâchai de faire de mon mieux, je déployai tout mon savoir-faire. Eh! mais finis donc, me disait-elle; tu y regardes de trop près, tes scrupules m'ennuient. Moi, j'eus la bêtise de la prendre au mot et je n'y fis plus tant de façons; je l'expédiais un peu aux dépens des grâces. Oh! ce n'était pas là son compte, aussi me brusquait-elle; je la trouvais aigre, acariâtre. Que vous êtes gauche! laissez-moi, vous ne savez ce que vous faites. Je me demandai d'où cela pouvait venir? Je le devinai. C'est que c'était une coquette qui voulait l'être sans que je le susse, et qui prétendait que je le susse pour elle; son intention, ne vous déplaise, était que je fisse violence à la profonde indifférence qu'elle affectait là-dessus. Il fallait que je servisse sa coquetterie sans la connaître, que je prisse cette coquetterie sur mon compte, et que madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art sans qu'il y eût de sa faute. MARIVAUX.

§ 6.

DU CAPRICE.

Les belles font vanité de certains caprices qui ne laissent pas de donner beaucoup de peines à ceux qui les aiment. Mlle DE SCUDÉRI.

Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans ce remède. LA BRUYÈRE.

Les armées sont capricieuses et journalières comme vous, mesdames. NAPOLÉON.

Quand Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture et vint la lui donner.

Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignait pour les humains ses attraits enchanteurs.

Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille :
Elle blessera bien des cœurs;
Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les *caprices*, pour affaiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et les *faveurs* pour en guérir.

FLORIAN.

Quelque vertu qu'ait une femme, le caprice ne perd pas son droit.

E. JOUY.

Vous, mesdames, dont on adore, tout en les maudissant, les tendres faiblesses et les aimables caprices... C. DELAVIGNE.

La femme qui ne reconnaît pas de lois est bien près de n'obéir qu'à ses caprices. BALZAC.

Certes, la femme est bien l'être le plus versatile de la création. Jamais ou presque jamais la raison ne la dirige; c'est presque toujours le caprice. Elle ne se rend compte de rien d'une façon logique; rarement elle cherche un motif à ses actes; aussi elle change d'idées, de sentiments, d'impressions, avec une rapidité vraiment inconcevable. Le même instant la voit rire et pleurer, colère ou caressante. C'est l'hirondelle qui fend l'air sans savoir où diriger le caprice de son vol; c'est le petit oiseau qui sautille sans but et sans volonté.

BÉLOUINO.

On a célébré en prose et en vers les caprices des jolies femmes, et il est des hommes qui ont trouvé dans cette imperfection des motifs d'attachement; mais il faut remarquer que cette indulgence, si on ne veut pas l'appeler une sottise, est bornée par les hommes à leurs maîtresses : les caprices d'une amie, d'une sœur, d'une épouse leur semblent intolérables, parce qu'un peu de mépris se mêle au sentiment que l'on éprouve pour un être raisonnable qui ne fait pas usage de sa raison. Beaucoup de jeunesse, de beauté, de fortune, impose silence sur ce défaut, ainsi que sur bien d'autres, en présence de ceux qui en sont atteints; mais à l'hilarité qu'il excite d'abord succèdent l'ennui et bientôt après l'éloignement; il faut un intérêt présent pour faire surmonter le dégoût qu'inspire toujours une personne sur laquelle la vertu, les talents et l'affection ne peuvent exercer aucun empire, puisqu'elle ne sait pourquoi elle aime, ni pourquoi elle hait. Mme DE BRADI.

Les femmes ont en général plus de caprices que de penchants, et plus de goûts que de passions.

Les caprices des femmes ne sont pas toujours dus à la mobilité de leur imagination; elles s'en servent aussi souvent pour mesurer au juste toute l'étendue de leur empire. SANIAL DUBAY.

§ 7.

FORCE DE CARACTÈRE. — COURAGE.

Quoique les femmes n'aient pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir... Il faut qu'une femme sache résister à de vaines alarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraye que pour de grands sujets, encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. FÉNELON.

C'est dans les chargins domestiques d'où sortent tant de passions cruelles, dans ces efforts sans gloire qui demandent tant de courage, dans les maladies qui semblent les réunir tous, et jusque dans la mort, que paraît la puissance des femmes. De tous les maux destinés au genre humain, les uns sont actifs et les autres passifs comme les sexes qui doivent les supporter. Les femmes, par je ne sais quel charme secret de leur imagination, échappent à ceux-ci en s'y abandonnant; les hommes s'étonnent, au contraire, quand ils ne peuvent aller au-devant d'eux, les saisir par la réflexion. Celui que la vue des armes anime, s'effraye aux approches des évanouissements. C'est au héros à donner l'exemple du courage dans les batailles, et à aller au-devant de la mort; la femme le surpasse à l'attendre dans la maison. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

De tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus est celui de la douleur; ce qui vient sans doute de la foule de maux auxquels les a soumises la nature... Elles aimeraient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveraient bien plutôt la douleur que l'opinion. THOMAS.

Rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime. L'abbé PRÉVOST.

Il faut si peu de chose à l'esprit d'une femme,
Pour l'exalter d'abord et montrer à ses sens
Jusque dans le péril, ses plaisirs ravissants;
Mais comme un rien l'anime, un rien la décourage.

F. D'ÉGLANTINE.

Femme...
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eut formée,
Tu naquis pour aimer comme pour être aimée.
En vain ce Dieu t'impose un long tribut de pleurs,
Ton courage redouble au sein de tes douleurs.

MILLEVOYE.

Les femmes ne se découragent point dans l'adversité, ne se calment point dans les succès, et ne savent point espérer en silence. DE SÉGUR.

Je ne prétends pas déprécier le courage des femmes : j'en ai vu, dans l'occasion, de supérieures aux hommes les plus braves. Il faut seulement qu'elles aient un homme à aimer; comme elles ne sentent plus que par lui, le danger direct et personnel le plus atroce devient pour elles comme une rose à cueillir en sa présence.

J'ai trouvé aussi chez des femmes qui n'aimaient pas l'intrépidité la plus froide, la plus étonnante, la plus exempte de nerfs.

Il est vrai que je pensais qu'elles ne sont si braves que parce qu'elles ignorent l'ennui des blessures.

Quant au courage moral, si supérieur à l'autre, la fermeté d'une femme qui résiste à son amour est seulement la chose la plus admirable qui puisse exister sur la terre. Toutes les autres marques possibles de courage sont des bagatelles auprès d'une chose si fort contre nature et si pénible. Peut-être trouvent-elles des forces dans cette habitude des sacrifices que la pudeur fait contracter.

Un malheur des femmes, c'est que les preuves de leur courage restent toujours secrètes et soient presque indivulgables. STENDHAL.

Pauvres femmes, qu'elles sont courageuses! car les femmes ont beaucoup plus de courage que les hommes : on avouera cela un jour. Regardez la rue, un jour d'orage : les hommes passent en cabriolet, les femmes s'en vont à pied dans l'eau et dans la boue. Sur dix passants, il y a huit femmes. Ce ne sont point des élégantes, non, sans doute; mais ce sont de braves mères de famille laborieuses, qui courent pour affaires, des ouvrières consciencieuses qui reportent leur ouvrage à l'heure dite, des gardes-malades qui rejoignent un lit de douleur, de jeunes filles artistes qui regagnent leur atelier. Ceci est un indice infaillible; vous ne risquez jamais de vous tromper en vous intéressant à la femme que vous voyez courir dans la rue par une averse. Le motif qui la fait sortir par ce temps-là méritera toujours votre intérêt et quelquefois votre admiration.

Les jeunes gens du jour ne savent plus ni souffrir, ni travailler; ils ne savent rien supporter, ni la douleur, ni la pauvreté, ni l'ennui, ni les humiliations honorables, ni le chaud, ni le froid, ni la fatigue, ni les privations; excepté quelques injures, ils ne savent rien endurer.

Voilà pourquoi les femmes ont été forcées de se métamorphoser; elles ont acquis des vertus surnaturelles, et qui certes ne leur convenaient point. Elles sont devenues courageuses, elles dont les frayeurs puériles avaient tant de grâce; elles sont devenues raisonnables, elles dont la légèreté avait tant d'attraits; elles ont renoncé à la beauté par économie, à la vanité par dévouement; elles ont compris, avec ce pur instinct qui est leur force, que dans le ménage humain il faut que l'un des deux époux travaille pour que l'enfant soit nourri. L'homme

s'étant croisé les bras, la femme s'est mise à l'ouvrage, et c'est pourquoi la femme n'existe plus.

Étudiez les mœurs du peuple; voyez la femme de cet ouvrier : elle travaille, elle élève ses enfants, elle s'occupe de la boutique et de son ménage, elle n'a pas dans tout le jour un seul moment de repos. Que fait donc son mari? Où est-il? — Au cabaret.

Regardez cette jeune fille : elle est couturière en linge. Son teint est pâle, ses yeux sont rouges, elle a dix-huit ans, elle n'est déjà plus jolie. Elle ne sort jamais, elle travaille nuit et jour. — Et son père? — Il est là, dans l'estaminet voisin, occupé à lire les journaux.

Suivez cette belle femme. Comme elle marche rapidement! elle regarde à sa montre avec inquiétude, elle est en retard, elle a déjà donné depuis ce matin quatre leçons de chant, elle en a encore trois à donner. C'est un métier bien fatigant! — Et son mari, que fait-il donc? — Elle vient de le rencontrer; il se promène sur le boulevard avec une actrice de petits théâtres.

Regardez encore cette pauvre femme. comme elle a l'air de s'ennuyer! C'est une victime littéraire qui tâche de se faire une existence en écrivant. Ses médiocres ouvrages, qui se vendent assez bien, l'aident à vêtir convenablement sa petite fille. — Et son mari, où est-il donc? — Il est au café là-bas, qui joue au billard, en faisant des plaisanteries contre les femmes auteurs.

Voyez encore chez tous les ministres courir, s'agiter, parler cette petite femme; elle est riche, elle n'a pas besoin de travailler; mais son mari est un homme tout à fait nul, qui ne parviendrait à rien sans elle. Elle veut le faire nommer à telle place, et elle va solliciter pour lui, pendant qu'il joue au whist dans quelque club.

Eh! pensez-vous que ce soit pour leur plaisir que les femmes se fassent ainsi actives et courageuses? Croyez-vous qu'elles ne préféreraient pas mille fois redevenir nonchalantes et petites-maîtresses, et qu'il ne leur semblerait pas infiniment plus doux de passer leurs jours étendues sur de soyeux divans, avec des poses de sultane, entourées de fleurs, parées des plus riches étoffes et n'ayant autre chose à faire que de plaire et d'être jolies! En changeant leur nature, elles font un très-grand sacrifice, et qui leur coûte fort, croyez-le...

Ah! vous ne savez pas ce qu'il faut de courage à une femme pour se dévouer à être toujours vêtue humblement; vous ne savez pas à quelles innombrables et irrésistibles tentations il lui faut à tout moment résister! En fait de parure, être sage, c'est être sublime! Passer devant une boutique engageante et voir suspendu derrière la glace un délicieux ruban bleu de ciel ou lilas, un ruban provocateur qui vous excite à l'admirer; dévorer du regard cette proie charmante; bâtir toute sorte de châteaux en Espagne à son sujet; se parer en idée de ses nœuds coquets et se dire : « Je mettrai deux rosettes dans mes cheveux; le grand ruban sera pour la ceinture, le plus petit servira pour la pèlerine et pour les manches... » et puis tout à coup s'arracher violemment à ces coupables rê-

veries, se les reprocher comme un crime et fuir courageuse et désolée loin du ruban tentateur, sans même vouloir le marchander : cela seul demande plus de force d'âme que les plus terribles combats, et ce mot plein de stoïque résignation et de noble humilité que nous avons entendu l'autre jour nous a plus touché le cœur que toutes les belles paroles des héroïnes de Sparte et de Rome. Une femme devait aller à un bal, à une fête magnifique; elle était occupée à choisir des fleurs. Après avoir admiré ces couronnes à la mode qui sont si jolies, dont la forme est si gracieuse, elle en demanda le prix. Les belles fleurs, les fleurs fines sont très-chères cette année, et ce prix trop élevé l'effraya. Alors, posant tristement la couronne de roses sur le comptoir, elle dit avec un soupir : « C'est trop cher, je mettrai ma vieille guirlande! »

Ma *vieille guirlande!* Sentez-vous ce qu'il y a de douleur et de poignante résignation dans ces deux mots : ma vieille guirlande! Cela fait venir les larmes aux yeux.

Oui les femmes ont perdu en attraits tout ce qu'elles ont gagné en qualités. Chose étrange! elles ont plus de valeur, elles ont moins de puissance; c'est que leur puissance à elles n'est point dans l'activité qu'elles déploient, mais dans l'influence qu'elles exercent; les femmes ne sont point faites pour agir, elles sont faites pour commander, c'est-à-dire pour inspirer : conseiller, empêcher, demander, obtenir, voilà leur rôle; agir, pour elles, c'est abdiquer.

Le courage des femmes est si capricieux! telle perd la tête dans un incendie, qui a été sublime dans un naufrage; telle autre, très-brave au milieu des flammes, ne peut entendre un coup de fusil sans s'évanouir; un danger qui est un souvenir, pour l'une est un motif de sécurité; pour une autre, précisément, c'est un motif de crainte invincible; il y a des mères qui sont courageuses parce que leurs enfants sont là et qu'il s'agit de les protéger; il y en a d'autres, au contraire, qui sont folles d'effroi parce que leurs enfants sont près d'elles, et que l'excès de leur tendresse leur fait perdre toute énergie, toute présence d'esprit.

Il y a des jeunes filles qui ont peur des voleurs, des revenants, des crapauds, des souris, et qui se voient emporter par un cheval fougueux sans pâlir. Interrogez les femmes, elles vous feront toutes une réponse différente — Moi, je n'ai pas peur des revenants, mais j'ai peur des voitures; je reste une heure avant de me décider à traverser le boulevard et quelquefois j'y renonce. — Moi, je n'ai pas peur des voitures; je n'ai peur que des chemins de fer. — Moi, j'ai peur sur un balcon, sur une montagne, j'ai le vertige. — Moi, j'ai peur des voleurs, je ne pourrais pas dormir sans une lampe dans ma chambre. — Moi, je n'ai peur que des morts; je ne peux pas traverser un cimetière sans frémir. — Moi, j'ai peur des fous. — Moi, des gens ivres qui chantent des chœurs. — Moi, des bœufs. — Moi, des chauves-souris. — Moi, des araignées. — Moi, des couleuvres. — Moi, des ennuyeux. — Et vous, madame, oh! vous êtes calme, vous n'avez peur de rien? — Moi! si, j'ai peur des lâches. — Et

moi, j'ai peur de tout ce que vous venez de nommer. — A la bonne heure, vous n'êtes pas une femme inconséquente, vous! Mme E. DE GIRARDIN.

Je défie un portefaix de suivre, pendant tout un hiver, une femme qui s'amuse. J'ai établi que les femmes exagèrent leur peur comme nous exagérons notre courage, et que grâce à leur puissante infirmité de ne voir à la fois qu'un côté des choses, elles sont en général plus résolues et plus braves que nous. Il est à remarquer aussi que c'est à ce sexe faible que la société impose de résister à ses penchants et de les vaincre, de triompher de la nature même et de maîtriser les instincts les plus impérieux et les plus invincibles.

ALPH. KARR.

Les femmes ont rarement le courage physique qui consiste à lutter contre la douleur ou le danger, mais elles ont souvent le courage moral qui s'exalte avec le péril ou la souffrance. GEORGE SAND.

Si l'on savait combien il faut de vertu et de courage à une faible femme, pour lutter à la fois contre l'amour, la misère, les préjugés et contre elle-même, ce ne seraient plus les hommes qu'on décorerait des insignes de l'honneur. AD. D'HOUDETOT.

Les hommes, pris en général, luttent contre la mort : c'est le dernier emploi de leur courage. Les femmes, au contraire, savent si bien se résigner, qu'elles se parent pour mourir avec plus de grâce. SAINT-PROSPER.

RÉFLEXIONS SUR LE COURAGE DES FEMMES.

Essayons de retrouver dans le caractère des femmes les sources et les causes réelles de ce courage si peu compatible en apparence avec leur faiblesse, leur éducation et la timidité qui leur est propre.

J'ai dit que leurs qualités étaient souvent en repos, et leurs agréments presque toujours en action. La raison en est simple. Le désir de plaire est inné en elles, tandis que le besoin d'estime ne paraît être dans leur âme qu'un fruit de l'éducation; mais il existe, de plus, dans ce sexe, un sentiment secret de grandeur d'âme, qui sans donner habituellement des symptômes de sa présence, semble être une flamme précieuse et toujours entretenue jusqu'au moment d'une explosion subite et imposante. Aussi plusieurs femmes qui paraissent légères, insouciantes, portent en elles, comme d'autres et sans le savoir, ce foyer ardent qu'une grande occasion allume. Dès lors un sentiment inconnu les enlève à des volontés frivoles, et les attache à leurs devoirs trop négligés dans des temps paisibles : mais il faut, pour ce changement, que leurs malheurs soient à leur dernier période, que les périls de ce qu'elles aiment soient extrêmes, pressants; car, toujours fortement émues par le présent, elles semblent se jouer de l'avenir. DE SÉGUR.

Charles Nodier, juge assez prévenu du sexe féminin, fait suivre cette réflexion des lignes ci-dessous :

« Comment accorder avec ces pénibles, mais justes réflexions, la douceur et la sensibilité qu'ailleurs l'auteur prête aux femmes? Si quelques-unes donnèrent dans la Révolution des preuves de vertus et d'énergie, le plus grand nombre voyait de sang-froid les horribles catastrophes qui marquèrent cette funeste époque. J'ai longtemps cherché à analyser ces deux conduites, et je suis arrivé à ce point de réflexion. La sensibilité des femmes, qui tient à la faiblesse de leurs organes, a principalement sa source dans les passions particulières. Les exécutions publiques ont ordinairement pour témoins plus d'hommes que de femmes, parce que les hommes ayant l'imagination moins vive, ne jugent que le supplice, et que les femmes jugent le crime. Ensuite, les femmes aiment les spectacles, quels qu'ils soient d'ailleurs ; souvent elles ne voient les malheureux que parce qu'elles éprouvent le besoin de s'attendrir sur leur sort. Quelle triste imperfection de la nature dans le caractère de ce sexe! »

§ 8.

ESPRIT DE DOMINATION.

« Nous aimons naturellement à dominer, » a dit madame de Lambert ; pourquoi contredirions-nous madame de Lambert?

Jean-Jacques a traité fort sérieusement cette question.

« L'empire des femmes, dit-il, n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature : il était à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitius fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, et le fort Samson n'était pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent : si jamais elles pouvaient le perdre, il y a longtemps qu'elles l'auraient perdu. »

Le philosophe fait observer toutefois que :

« L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance ; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'État, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. »

Il vante encore l'empire de « la femme à la fois honnête, aimable et sage, qui force les siens à la respecter, qui est modeste, celle, en un mot, qui d'un

signe les envoie au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît. Cet empire est beau et vaut bien la peine d'être acheté. »

Oui, certes, mais toute médaille a son revers, et Jean-Jacques lui-même signale

« Cette femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amants que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes; dans les choses importantes et graves elle est sans autorité sur eux. »

Et cette épouse qui « méconnait la voix du chef; qui veut usurper ses droits et commander elle-même : de ce désordre il ne résulte jamais que misère, scandale et déshonneur. »

Nous ne croyons pas que l'opinion de Rousseau trouve beaucoup d'adversaires.

C'est contre cet arrogant esprit d'autorité que s'insurge le valet de la comédie quand il s'écrie :

Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auraient pas la parole si haute.
Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute;
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours, dans le siècle où nous sommes.

MOLIÈRE.

Au dire de Fontenelle,

« Une femme peut gouverner toujours à sa fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour. »

Sedaine met les paroles suivantes dans la bouche d'une soubrette :

« Oui, monsieur, notre sexe trouvera toujours le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez. »

Bien parlé, Lisette, ma mie!

❧ Nous sommes femmes, dit *la Fée* de Saint-Foix; tout fléchi devant nous dans l'univers; ces hommes si furieux entre eux rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractère qui les adoucit, cet aimant les attache et les plie à tous nos mouvements, ils n'ont que ceux que nous voulons.

Selon Voltaire :

Fille ou femme, ou veuve, ou laide ou belle,
Ou pauvre ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour veut être...
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.

Touchant accord d'opinions que nous serions peiné de voir détruit par les citations suivantes...

« Mais ne nous forgeons pas de crainte anticipée. »

Ouvrons les *Lettres persanes :*

On se plaint en Perse de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes : c'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, et prennent non-seulement en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

On dit qu'on ne peut jamais connaître le caractère des rois d'Occident jusqu'à ce qu'ils aient passé sous les deux grandes épreuves de leur maîtresse et de leur confesseur. On verra bientôt l'un et l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci, et il se livrera pour cela de grands combats. Car, sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à soutenir : la force du roi fait sa faiblesse; mais l'autre triomphe également de sa faiblesse et de sa force.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs; chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Égyptiens en l'honneur d'Isis, et chez les Babyloniens en l'honneur de Sémiramis. On disait des Romains qu'ils commandaient à toutes les nations, mais qu'ils obéissaient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étaient véritablement dans la servitude de ce sexe; ils étaient trop barbares pour que leur exemple puisse être cité. MONTESQUIEU.

Voici encore Voltaire, mais Voltaire historien :

On prétend que le cardinal Mazarin avouait que plusieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, et qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles se laissassent subjuguer *par des amants incapables de gouverner douze poules*. Cependant, Isabelle en Castille, Élisabeth en Angleterre, Marie-Thérèse en Hongrie, ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal Mazarin. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une législatrice aussi respectée que le souverain de la Grèce, de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte est peu estimé.

Après Voltaire, son ami Saint-Lambert, — ami par les femmes[1], a dit un méchant de l'époque :

« L'homme rougit de céder à l'homme, et il cède à une jeune fille, il souffre qu'elle occupe ses pensées, qu'elle le tourmente. »

[1] On a prétendu, mais le fait n'a jamais été *bien prouvé*, que la tendresse de madame du Châtelet pour Voltaire fut traversée d'un caprice pour l'auteur des *Saisons*.

L'unique moyen de ne pas dépendre des femmes est de les faire dépendre de soi. RÉTIF DE LA BRETONNE.

Comme il n'y a rien de plus éloigné de la femme que la véritable humilité, c'est là précisément la vertu que l'homme voudrait lui inspirer, et c'est à cela même qu'elle se refuse le plus constamment. La femme se ressouvient toujours de ses priviléges, même en oubliant ses devoirs.

Une femme est toujours dupe de vouloir régner autrement que par l'empire des grâces ou par celui de la bonté. MERCIER.

Les femmes aiment la domination par excès d'amour-propre. Elles voient là l'emportement de la passion.

Le jeune homme qui, à son entrée dans le monde, cherche à se rapprocher des femmes, à s'en faire, en quelque sorte, un appui, rencontre d'abord un écueil dangereux : c'est la galanterie ; on la confond trop communément avec l'importunité d'égards, l'affectation de prévenance ; elle ne doit être qu'une politesse attentive et plus délicate.

Certes, c'est un devoir que d'être galant près des femmes, de leur passer mille caprices, d'excuser leur légèreté, leur faiblesse, leur étourderie, qui souvent ajoutent à leurs charmes un charme nouveau. Mais, si l'on doit conserver constamment avec elles un ton de douceur et de respect, il est aussi des bornes qu'on ne peut dépasser. L'homme de bon ton est le très-humble serviteur des dames, mais jamais l'esclave de leurs caprices, et en cela il agit sagement, car ce sexe charmant est toujours trop porté à reculer les bornes de son empire.

H. RAISSON.

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir !

BÉRANGER.

Savoir résister aux femmes, c'est donner une meilleure opinion de son caractère que de son cœur.

Ce que les femmes aiment le plus, c'est d'être louées pour des talents ou des qualités qu'elles n'ont pas. Cette sorte de louange leur offre la preuve qu'elles ont séduit notre raison, qu'elles considèrent ordinairement comme une ennemie; victoire qui leur assure un empire plus absolu que notre cœur.

BEAUCHÊNE.

Femmes, doux liens de la vie, qui nous secourez au berceau comme au bord du cercueil! soyez toujours ce que la nature vous a formées, le charme qui adoucit nos misères et qui embellit le cours de nos ans. N'essayez jamais sur nous l'empire pour l'obtenir toujours; votre puissance est toujours dans votre faiblesse. D'autant plus dignes de régner que vous refusez de nous asservir, vos vertus feront votre bonheur aussi bien que votre gloire.

L'autorité est le but où tendent toutes les femmes. L'amour qu'elles donnent les y conduit ; celui qu'elles prennent les en éloigne. Tâcher d'en inspirer, s'efforcer de n'en point sentir ou de cacher du moins celui qu'elles sentent, voilà toute leur politique et toute leur morale. DESMAHIS.

Rien de plus impérieux que la faiblesse qui se sent étayée de la force : voyez les femmes. NAPOLÉON.

Les femmes ne sont jamais plus fortes que lorsqu'elles s'arment de leur faiblesse.

Quiconque a chez lui des femmes qui s'entendent n'est plus le maître. BOISTE.

Les femmes furent jadis parmi nous de bien cruels tyrans, elles asservirent nos faibles monarques, et portèrent la révolte et le trouble dans l'État. Je voudrais que l'empire des femmes fût uniquement privé. Que dans le sein des familles elles donnent aux mœurs une pente vers la douceur, qu'elles président aux actions de leurs enfants, et leurs droits deviendront plus chers et plus sacrés. Le pouvoir des femmes conduit à la mollesse, la mollesse mine lentement les empires, et chez un peuple aussi ardent, aussi impétueux que les Français, combien leur influence extrême serait dangereuse !

Mais ne privons pas cette belle moitié du genre humain des droits que lui assignent ses grâces, ses vertus et même ses défauts. L'éducation des femmes devient un objet de la plus grande inportance ; cependant on s'en occupe peu, et quand une jeune personne sait lire des romans, écrire des billets voluptueux, danser et chanter, c'est une jeune personne accomplie. Ah ! c'est ainsi que la corruption fait parmi nous des progrès effrayants ! A quoi sert-il que les esprits deviennent sages, si les cœurs s'avilissent ?

Les femmes, par leur nature, influent sur l'existence morale, leurs manières deviennent bientôt les manières des nations : un gouvernement protecteur ne saurait donc trop se hâter de jeter sur leur sort des regards paternels. Tels sont les vœux que nous formons pour les femmes.

Il est à remarquer que les femmes n'ont de l'empire que lorsque les institutions vieillissent, ou que les gouvernements sont corrompus. CH. NODIER.

De ce que l'homme, par toute la terre, est plus robuste que la femme, il ne s'ensuit pas que la nature ait exclusivement accordé l'empire au plus fort sur le plus faible. La violence ne fait qu'une esclave, c'est le consentement qui donne une compagne ; et les lois mêmes de la guerre se plient devant la captive qu'on épouse. L'amour est le règne de la femme ; c'est par lui qu'elle devient souveraine arbitre de son vainqueur ; en se *réservant* le droit de succomber, elle l'asservit par sa faiblesse, autant qu'elle le révolterait par sa force ; et lorsqu'elle paraît céder, ce n'est que pour commander bientôt avec plus d'empire. Sa dou-

cœur, voilà sa puissance; ses charmes, voilà sa gloire; précieux joyaux dont la nature voulut l'orner dans toute sa magnificence. J. J. VIREY.

Les hommes ont occupé l'empire sur les femmes par la force; mais elles le reprennent par la beauté, et surtout par la manière de s'en servir. ALPH. KARR.

Toutes les femmes qui ne prennent du plaisir que par la tête sont impérieuses.

Les rois, comme les femmes, croient que tout leur est dû.

L'instinct de la femme est d'être despote quand elle n'est pas opprimée.

Les femmes doivent aimer le despotisme, — un système de gouvernement qui, en ôtant les livres et la nauséabonde politique, leur laisse les hommes tout entiers.

Peu de femmes osent être démocrates; elles sont alors trop en contradiction avec leur despotisme en fait de sentiments. BALZAC.

Tout nous porte à croire que la femme a l'esprit et le caractère plus républicains que l'homme. » S. DUBAY.

L'aristocratie, pour la femme, est le véritable ordre de la nature, l'ordre social par excellence. L'âge féodal est l'âge de la femme. Dans toutes les révolutions qui ont la liberté et l'égalité pour objet, ce sont les femmes qui résistent le plus. P. J. PROUDHON.

Quel est l'homme qui pense avoir vécu, s'il nie la puissance des femmes? ALF. DE MUSSET.

L'empire des femmes est beaucoup trop grand en France, l'empire de la femme beaucoup trop restreint. STENDHAL.

Reines par l'amour, souveraines de l'empire du cœur, laissez-nous les vanités de la puissance, hochets que vous brisez dans nos mains; laissez-nous les vanités de l'intelligence et le vain orgueil de notre force. Enfants qui désarmez les hommes, soyez heureuses de la part que Dieu vous a faite; à nous celle de l'orgueil, à vous celle de la tendresse. Anges gardiens du berceau, qui nourrissez l'enfance d'amour, de caresses et de foi qui mêlez à votre lait toutes les tendresses qui vivifient le cœur et l'esprit; belles jeunes filles qui poétisez d'un regard l'existence tout entière, qui allumez les feux du génie, qui inspirez les hautes pensées, les dévouements sublimes, qui faites éclore sous vos pas les gloires de l'art, de la science et du courage; mères compatissantes, qui vous penchez sur le lit des douleurs et qui avez reçu de Dieu mission de pleurer avec ceux qui pleurent; ah! laissez-nous sans regret notre pesant diadème de devoirs et de travail, lourd à porter comme un diadème de plomb, dangereux par-dessus tout, à cause des responsabilités qui s'y attachent.

Reines de la terre, gardez toujours cet empire d'amour conquis par Ève, votre mère. C'est bien assez de cette souveraineté-là. P. Bélouino.

Les femmes connaissent si bien leur position sociale, que chez elles on cultive toujours avec soin les qualités qui leur doivent assurer l'empire. Dès l'enfance, on leur imprime la douceur, la délicatesse ; on leur enseigne la finesse et la dissimulation ; et tout cela mène droit au pouvoir. Saint-Prosper.

§ 9.

LOQUACITÉ.

« Les rabbins, — dit de Ségur, — racontent une fable assez plaisante sur l'étymologie du mot *Ève*.

« *Ève*, disent-ils, dérive d'un mot qui signifie *causer*. La première femme prit ce nom, parce que, lorsque Dieu créa le monde, il tomba du ciel douze paniers remplis de *caquets*, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari n'eut le temps de ramasser que les trois autres. »

Étonnez-vous maintenant que la loquacité des femmes soit — à ce qu'on dit — extrême.

Selon le proverbe, « Langue de femme est son épée : elle ne la laisse pas rouiller. » Mais il doit en être nécessairement de cette épée-là comme de toute autre : noble usage doit l'anoblir et vil service l'avilir.

Quoi qu'il en soit, le « babil obstiné » (nous citons) de la gent féminine a de tout temps défrayé la verve des censeurs plaisants et sévères :

« Remède unique contre interminable parlement de femme, c'est surdité du mari, » affirme Rabelais, et cette saillie a été rééditée depuis, sous toutes les formes.

« Qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? — s'écrie le Sganarelle de Molière, — Plut à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir. »

Plus tard, Demoustier trouve cette heureuse variante :

... Du sexe discret dont nous suivons la loi
Tel est l'amour pour le silence,
Que quand il interroge un muet de naissance,
Il faut ou qu'il réponde, ou qu'il dise pourquoi.

De nos jours, Alexandre Dumas — qui, par parenthèse, a reçu le jour dans la chambre où mourut l'auteur des *Lettres à Émilie*, — Alexandre Dumas aurait écrit ces lignes que cite M. Ad. Ricard :

« Dieu, dans sa divine prévoyance, n'a pas donné de barbe aux femmes, parce qu'elles n'auraient su se taire pendant qu'on les eût rasées. »

Enfin, un savant lexicographe moderne, M. Bescherelle aîné, s'exprime ainsi dans un article de son dictionnaire :

« La loquacité excessive est un défaut que les moralistes n'ont pas manqué de reprocher au beau sexe.... Un prédicateur, prêchant le jour de Pâques devant une assemblée de religieuses, dit que Jésus-Christ, après sa résurrection, apparut aux femmes d'abord.... afin que la nouvelle s'en répandît plus rapidement.

« Cette loquacité du beau sexe pourrait être confirmée par l'usage des femmes nègres de la rivière de Gambie, lesquelles, pour se livrer plus attentivement à leurs travaux, ont coutume de se remplir la bouche d'eau pour éviter la médisance et les discours inutiles. »

Mais ne rions plus : voici venir des critiques *sérieux*.

❧ Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile et à dire beaucoup en peu de mots, au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles. Elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit. Elles ne choisissent point entre leurs pensées; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent.

« Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes, c'est qu'elles sont nées artificieuses, et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse, et comment ne l'estimeraient-elles pas, puisqu'elles ne connaissent pas de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose qui leur a été enseignée par l'exemple? Elles ont un naturel simple pour jouer facilement toutes sortes de comédies; les larmes ne leur coûtent rien; leurs passions sont vides, et leurs connaissances bornées, de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendraient pas à des esprits plus réglés leur paraissent bons : elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir. Fénelon.

« Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte, ce qui est encore une source de dissimulation. »

❧ Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plus tôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes. On les accuse aussi de parler davantage; cela doit être, et je changerais volontiers ce reproche en éloge. La bouche et les yeux ont chez elles la même activité, et par la même raison.

L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît; l'un, pour parler, a besoin

de connaissance, et l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre, les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité. J. J. ROUSSEAU.

☙ Si la décence est absolument essentielle à une femme dans son ajustement et dans son maintien, elle est bien d'une autre conséquence dans son langage. On juge d'une femme par sa conversation. Si elle parle mal, elle a été mal élevée; si elle parle bien, son éducation répond à son langage.

Quoique l'on dise que les personnes qui parlent bien n'ennuient jamais, je ne suis pas de cet avis : la grande volubilité de langue étourdit toujours; et les personnes qui parlent beaucoup sont sujettes à dire des choses fort communes et souvent fort inutiles. Les femmes qui ont ce défaut parlent à tort et à travers de ce qu'elles ne savent pas, et n'entendent pas, la plupart du temps, ce qu'on leur dit. Mme DE PUISIEUX.

Demoustier, le poëte *galant* par excellence, après avoir percé d'un trait malin la langue du beau sexe, ne pouvait manquer de changer (selon l'avis de Rousseau) « le reproche en éloge. »

Aussi trouvons-nous dans la *Comédie des femmes*, les passages suivants :

☙ Des femmes, il est vrai, le plus grave entretien,
Tout bien analysé, peut se réduire à rien;
Mais ce rien dans leur bouche a l'air de quelque chose,
Les femmes ont le don de la métamorphose;
Elles savent donner de la réalité
Aux êtres de raison que leur fécondité
Enfante en se jouant. Ces enfants éphémères
Apportent en naissant les grâces de leurs mères.
Aussi, pour soutenir leur conversation,
Leur esprit ne met point à contribution
L'histoire, la science, encor moins la sagesse.
C'est dans ses propres fonds qu'il puise sa richesse;
Et, mieux qu'un certain Grec qui s'en vantait, je croi
Que chacune de vous porte tout avec soi.

D'ailleurs il n'avait pas mené à fin les *Lettres sur la mythologie* (d'où sont tirés les premiers vers que nous avons cités), sans y déclarer que

Il n'appartient qu'aux belles
De pouvoir, sans nous ennuyer,
Éterniser les bagatelles...

Mais se borner à changer le reproche en éloge, ce n'était pas assez pour une âme profondément éprise des mérites féminins. Il fallait de prime abord louer à l'excès ce que d'autres ont osé blâmer.

Écoutons Michelet :

☙ Les insectes et les poissons restent muets. L'oiseau chante, il voudrait arti-

culer. L'homme a la langue distincte, la parole nette et harmonieuse, la clarté du verbe. Mais la femme, au-dessus du verbe, de l'homme et du chant de l'oiseau, a une langue toute magique dont elle entrecoupe ce verbe ou ce chant : le soupir, le souffle passionné.

La parole de la femme, c'est le dictame universel, la vertu pacificatrice, qui partout adoucit, guérit. Mais ce don divin n'est libre chez elle que quand elle n'est plus l'esclave, la muette de la pudeur, quand le progrès des années l'émancipe, lui délie la langue, lui donne toute son action.

Quelle harangue d'homme agira comme le silence de la femme?

Comme sont loin Jean-Jacques et Demoustier!

Pour combler la distance prenons l'avis de Balzac.

Les femmes — dit le grand romancier — savent donner à leurs paroles une sainteté particulière. Elles leur communiquent je ne sais quoi de vibrant qui étend le sens des idées et leur prête de la profondeur. Si, plus tard, l'auditeur charmé ne se rend pas compte de ce qu'elles ont dit, le but a été complétement atteint ; ce qui est le propre de l'éloquence.

Et aussi celui d'un de nos plus charmants écrivains :

Je croirais manquer d'égards envers une femme si j'empiétais sur son droit de diriger la conversation dans le sens qui lui plaît. OCT. FEUILLET.

Profitons du conseil d'Horace Raisson.

Étudiez avec fruit le vocabulaire féminin : il est une foule de mots dont peut-être vous ignorez le sens Que penserait-on de vous si vous entendiez les mots *jamais! toujours!* et tant d'autres, comme les entend le Dictionnaire de l'Académie.

Et, enfin, pour introduire dans *la cause* un témoignage dont nous laissons le lecteur apprécier la valeur, citons ce passage du beau livre de M. Ernest Legouvé[1].

Une pauvre ouvière est transportée dans un hôpital à cause d'une paralysie du larynx qui lui ôte l'usage de la parole. Sa douleur, qui passe toute mesure, éclate en sanglots et en torrents de larmes. Le médecin en chef la soumet à un traitement rigoureux et longtemps inutile. Enfin, une nuit qu'elle essayait selon sa coutume, de faire mouvoir son gosier rebelle, un mot s'en échappe : elle parle, elle est sauvée! Que va-t-elle faire? Sans doute appeler ses compagnes d'infortune, et leur dire : je parle! Le leur dire pour entendre elle-même le son de sa propre voix! Non, elle se tait. Six heures, sept heures sonnent. Les sœurs gardiennes lui apportent sa nourriture, elle se tait toujours, et seulement parfois,

[1] *Les Femmes.*

sa tête sous sa couverture, elle s'assure de sa guérison par quelques syllabes prononcées tout bas. Enfin la porte s'ouvre, le médecin entre et s'approche de son lit; alors, avec un sourire plein de larmes: « Monsieur, lui dit-elle, je parle, et j'ai voulu garder ma première parole pour mon sauveur. »

Une femme seule pouvait dire un tel mot, car l'empire du cœur est à elle.

§ 10.

FRIVOLITÉ. — ÉTOURDERIE.

La frivolité est le caractère des femmes en général, c'est pourquoi celles qui sont sevrées n'aiment point la compagnie des personnes de leur sexe.

Rien n'est plus insupportable pour un vrai philosophe que la conversation des femmes, elle roule ordinairement sur l'extérieur. On parle d'une robe, ou d'une coiffure, un bal est un long sujet d'entretien.

Qu'un homme se présente, elles ne font attention qu'à son maintien, à ses ajustements, et ne pensent jamais aux talents estimables. Voilà pourquoi elles préfèrent un petit-maître, dont les façons sont singulières, étourdies, brusques, contrariantes, qui se distingue par quelque travers d'esprit, une imagination grotesque.

Pour leur plaire, il ne faut être ni un sot ni un homme de bons sens; il ne s'agit que de fournir à la conversation, sans rien qui se suive, qui soit approfondi et bien pensé.

Peu accoutumées à la raison, elles n'ont égard qu'aux attentions, aux assiduités, aux flatteries; elles prisent les petits soins et même les impertinences.

En un mot, elles préfèrent les qualités de néant aux vertus solides.

Comparez deux enfants de différent sexe: ils ont les mêmes goûts, ainsi que le même teint et le même son de voix. Le garçon change à tous égards en devenant grand; la fille conserve les mêmes inclinations et le même visage. Rousseau, de Genève, n'avait pas tort de regarder les femmes comme de grands enfants. Le Père Joly, cité par M. Deschanel.

La femme ayant plutôt des caprices ou un enjouement passager que des volontés constantes, cette mobilité innée l'empêchera toujours de conduire de grands ouvrages à leur perfection. La persévérance n'est pour elle qu'une variété perpétuelle de goûts sur le même objet. La femme trouve encore dans sa timidité naturelle la source de cette sagacité qui lui fait régler son langage, ses actions sur tout ce qui peut plaire, dans la société; elle lui inspire le sentiment si exquis des convenances, un talent de conversation qui mêle à son commerce un charme

délicieux, enfin cette élégante politesse des mœurs capable d'adoucir les caractères les plus farouches. J. J. Virey.

☙ On reproche à notre sexe la légèreté et l'inconstance; ces défauts viennent du peu de solidité de caractère des femmes. Elles s'embarquent dans des liaisons avec une facilité incroyable, sans examiner si elles sont de nature à pouvoir durer, et si les personnes avec lesquelles elles se lient ont les qualités nécessaires à la société ou à leurs humeurs. Comment veut-on que l'amitié ou l'amour puisse être durable entre deux caractères tout à fait opposés, entre deux personnes dont les idées sont différentes, et qui ne peuvent jamais être du même sentiment? Il n'y a que la conformité de sentiments qui puisse rendre les liaisons durables : c'est la sympathie qui rapproche les cœurs, et qui serre les liens de l'amitié ou de l'amour. Combien s'épargnerait-on de chagrins, si l'on choisissait toujours ce qui peut convenir? On ne verrait point tant de haines dans les familles, point tant de femmes oublier leurs devoirs, ni tant d'amants manquer à leurs serments.

☙ L'étourderie et la vivacité ont fait grand tort à des femmes qui n'avaient d'autres fautes à se reprocher que de n'avoir pas veillé avec assez de soin sur leurs actions, et de n'avoir pas pris garde à quelles gens elles confiaient leur réputation.

☙ J'ai peine à me résoudre à parler raison avec les autres femmes en général, soit crainte de les ennuyer, ou crainte de les mortifier en les entretenant de ce qu'elles ne sont pas en état d'entendre. J'en ai pourtant rencontré quelquefois dont le bon sens valait bien la peine d'être mis au jour; mais avec cela il y en a d'autres dont la sottise, le langage et la suffisance me rendent silencieuse, malgré que j'en aie. Mme de Puisieux.

☙ Les devoirs que nous rendons (les femmes) consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y payer et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme. Mme de Graffigny.

☙ Agathe : Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines sur ma tête : il n'y a pas de place seulement pour en mettre la moitié.

Pasquin : Oh! quand il s'agit de placer des fadaises, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne pense. Regnard.

☙ L'étourderie des femmes leur tient lieu de raison : celles qui sont trop folles font rarement des folies. J. J. Rousseau.

☙ Il est bien difficile que le succès d'une compote n'intéresse pas plus une jeune fille que toutes les leçons. Mme Guizot.

Il est... un mot terrible où les hommes résument tout ce qu'ils peuvent concevoir pour notre sexe de mépris, d'indignation et de pitié... Chiffons! disent-ils, et tout est dit sur notre compte. Pauvres gens! savent-ils seulement ce que c'est qu'un chiffon! Ils savent ce que cela coûte, et voilà tout! mais ce que c'est en réalité, je vais vous le dire... C'est la dentelle qui frissonne, le velours qui miroite, le satin qui craque sous les doigts, ce sont mille tissus légers comme l'air, gracieux comme les fleurs, brillants comme les astres, que notre main tourmente, ploie et assouplit à sa fantaisie. Dites tant que vous voudrez que cela est frivole; mais avouez que cela est charmant.

Oct. Feuillet.

On parlait devant mademoiselle X... de la légèreté des femmes : « N'en dites pas de mal, s'écria-t-elle, c'est tout ce que les hommes aiment en nous. »

P. J. Stahl.

§ 11.

CURIOSITÉ. — DISCRÉTION.

Nos docteurs disent que la première femme du monde que les Hébreux nomment Èva, n'eust jamais entré en tentation de manger le fruit de tout sçavoir s'il ne lui eust esté défendu... Le tentateur lui dict : « Il t'est deffendu, tu en doibs doncques manger, ou tu ne serois pas femme. » Rabelais.

Femme ne cèle que ce qu'elle ignore. (*Proverbe.*)

L'Église, comme une bonne mère, a ordonné les prestres confesseurs et non pas les femmes, parce qu'elles ne peuvent rien celer.

Ce n'est point pour cette occasion, mais c'est parce que les femmes sont tant ennemyes du vice qu'elles ne donneroient pas si facilement absolution que les hommes, et seroient trop austères dans leurs pénitences.

Si elles l'estoient autant, elles feroient désespérer plus de pécheurs qu'elles n'en attireroient à salut : pourquoy l'Église, en toute sorte, y a bien pourveu.

Marguerite de Navarre.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

La Bruyère.

Relisez *Barbe bleue*.

LES FEMMES ET LE SECRET.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames :
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : — « O dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;
On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :
— « Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère. »
— « Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits :
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encore tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire ;
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

LA FONTAINE.

La curiosité des femmes est excessive, mais je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles : Ce qu'on pense d'elles en bien, ce qu'on pense des autres en mal. Voilà les deux grands objets de leurs recherches. BERNIS.

La curieuse est rarement discrète :
Qui tout écoute aisément tout répète.

MALFILATRE.

La curiosité a perdu plus de jeunes filles que l'amour.

On demandait un jour dans une compagnie quelle était la vertu qui nous était la plus nécessaire; presque toutes les femmes furent d'avis que c'était la chasteté : il n'y en eut qu'une qui répondit : « Vous vous trompez, c'est la discrétion. J'ai soixante ans, et j'ai la réputation d'avoir été sage : il n'y a que moi qui sache si cela est. » Cette franchise termina la contestation; on jugea que la personne qui venait de parler avait de l'expérience, et on n'en pensa pas plus mal de sa vertu. On fit une autre question : on demanda quel était le défaut le plus insupportable dans une femme; mais on ne put jamais s'accorder sur ce point : chacun jugea à sa fantaisie, et regarda le défaut qu'elle n'avait pas comme le plus insupportable. On laissa les femmes pour passer aux hommes et l'on demanda quelle était la qualité la plus essentielle pour eux : tout le monde dit : la probité ou la valeur, et moi je dis que c'était moins ces vertus que l'art de paraître ce que l'on voulait, sans se démentir. Mme DE PUISIEUX.

Être discrète et femme tout ensemble,
Ce sont deux points que jamais on n'assemble;
Et la moins femme, en ce sexe indiscret,
Garderait mieux son honneur qu'un secret.

LA CHAUSSÉE.

La curiosité a beaucoup d'empire sur les femmes; elles cherchent sans cesse à deviner, et restent plus attachées à leurs propres découvertes qu'à ce qu'on leur apprend. A peine ont-elles compris combien de plaisir et de bonheur l'homme leur doit, que déjà elles ont compris qu'elles peuvent passer de la dépendance à l'empire; alors leur amour-propre commence à se montrer et leur coquetterie à se laisser entrevoir. BEAUCHÊNE.

La discrétion d'une femme est parfaite quand l'amour ou l'amitié en est le sceau. A. GUYARD.

§ 12.

FINESSE. — RUSE. — INTRIGUE.

La femme la plus naïve vend au marché l'homme le plus retors, sans qu'il s'en prenne garde. BRANTOME.

Une femme fine sçaura vivre où tous les hommes mourront de faim.

MARGUERITE DE NAVARRE.

La nature, en ses opérations, ne souffre rien de contrainct; car si vous arrestez le cours d'une rivière, elle se desbordera et gastera tout; le feu, enfermé comme on voit ès mines, fera crever et peter la terre : tenez une femme serrée tant que vous voudrez, si fera-t-elle un saut en rue, malgré vos dents, s'il lui en prend envie. MONTAIGNE.

L'adresse particulière donnée au sexe est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, sans quoi la femme ne serait pas la compagne de l'homme mais son esclave; c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient, et qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle : nos défauts, sa timidité, sa faiblesse: elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidents, elle passe les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe, non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans ce monde et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse, mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, et de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charmes à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfants, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bon ménages que la discorde troublerait sans cela. Les femmes artificieuses et méchantes en abusent, je le sais bien, mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas? Ne détruisons point les instruments du bonheur, parce que les méchants s'en servent quelquefois à nuire.

La ruse est un talent naturel au sexe; et, persuadé que tous les penchants naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes : nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainsi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge, et, si ceux-ci ne paraissent lourds, étourdis, bêtes, auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement... J. J. ROUSSEAU.

Les femmes intrigantes sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps; car, quoiqu'elles se connaissent toutes, ce n'est que pour être en garde les unes contre les autres et s'éviter, de peur de se trouver en concurrence et de se traverser. Il y en a de toute condition, et toutes ont le même tour d'esprit, souvent les mêmes vues, avec des intérêts opposés. Elles ont quelquefois des départements séparés, comme si, par une convention tacite, elles s'étaient partagé les affaires; cependant elles n'excluent rien. Elles peuvent admettre des préférences, mais jamais de bornes. La dévotion et l'amour s'allient également avec l'intrigue. Ce qui serait passion ou genre de vie pour d'autres

n'est qu'un ressort pour les intrigantes : elles n'adoptent rien comme principe, elles emploient tout comme moyen. On les méprise, on les craint; on les menace, on les recherche. Cependant il s'en faut bien que leur crédit réponde à l'opinion qu'on en a ni aux apparences qu'on en voit; leur vie est plus agitée que remplie. On leur fait honneur de bien des événements où elles n'ont aucune part, quoiqu'elles n'oublient rien pour le faire croire; c'est la fatuité de leur état. Elles ont le plus grand soin de cacher le peu d'égards et souvent le mépris qu'ont pour elles ceux dont elles s'autorisent avec le plus d'éclat. Qu'il y a de gens en place dont le nom sert ou nuit à leur insu! Combien d'intrigantes dont le crédit tire son existence de l'opinion qu'on en a! on le détruirait en le niant, c'est un fantôme qui s'évanouit quand on cesse d'y ajouter foi. On commence ce métier-là par ambition, par avarice, par inquiétude; on le continue par habitude, par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait dans le monde.

DUCLOS.

L'homme le plus adroit, eût-il même vécu
Cinquante ans, renommé par sa haute prudence,
D'un siècle tout entier eût-il l'expérience,
S'il se veut mettre en tête et s'avise, en un mot,
De garder une femme, il ne sera qu'un sot.

F. D'ÉGLANTINE.

L'homme acquiert de la finesse; la femme naît avec elle.

SANIAL DUBAY.

Il est des visages de femmes qui trompent la science et déroutent l'observation par leur calme et leur finesse. Il faudrait pouvoir les examiner quand les passions parlent, ce qui est difficile, ou quand elles ont parlé, ce qui ne sert plus à rien; car alors la femme est vieille et elle ne dissimule plus.

BALZAC.

L'homme le plus profond est un innocent à côté de la plus simple femme.

Quel talisman peut égaler la pénétration d'une femme qui a intérêt à deviner?

Mme E. DE GIRARDIN.

En général les femmes sont fort portées à s'exagérer leur propre finesse et l'excès de leur adresse invincible. Deux choses les maintiennent misérablement dans cette pensée, la première est que la femme, attaquée presque toujours par un homme amoureux, avant d'être amoureuse elle-même, a sur lui l'avantage du sang-froid. La seconde consiste dans les plaintes qu'elles entendent les hommes bourdonner à leurs oreilles sur cette prétendue finesse... Voici surtout ce qui donne et doit donner aux femmes en même temps une idée hyperbolique de la finesse de leur sexe et de la stupide crédulité du nôtre. Les femmes s'imaginent que nous avons dans le cœur ou dans la tête, ou n'importe où, un type auquel il faut absolument ressembler pour être belles à nos yeux;

et il n'est sorte de déguisement, de mensonge, qu'elles n'emploient pour arriver à cette ressemblance. ALPH. KARR.

꧁ Il ne faut pas demander aux plus honnêtes de n'avoir point d'astuce, le premier instinct des meilleures comme des pires est la ruse. Pourvu qu'elles se servent de ce don, comme l'abeille de son aiguillon, pour se défendre et non pour attaquer, il faut bien se résigner à les aimer rusées, ou à n'en pas aimer une seule. OCT. FEUILLET.

§ 13.

FAUSSETÉ. — DISSIMULATION. — TROMPERIE.

Le feu, qui sera vif, est ouvert par Rabelais :

꧁ Mon ami, dit-il, le naturel des femmes nous est figuré par la lune, et en aultres choses, et en cette qu'elles se nuisent (se cachent), elles se dissimulent en la vue et présence de leurs marits. Iceulx absents, elles prennent leur advantage, se donnent du bon temps, vaguent, trottent, déposent leur hypocrisie et se déclairent. Comme la lune en conjonction du soleil, n'apparoit au ciel ne en terre, mais en son opposition, estant du soleil au plus eloignée, reluist en sa plénitude, et apparoît toute, notamment autant de nuict. Ainsi sont toutes femmes.

Puis vient Régnier.

꧁ .... L'on connaît que la nature est sage,
Que, voyant les défauts du féminin ouvrage,
Qu'il serait sans respect des hommes méprisé,
L'anima d'un esprit et vif et déguisé;
D'une simple innocence elle adoucit sa face,
Elle lui mit au sein la ruse et la fallace;
En sa bouche, la foi qu'on donne à ses discours,
Dont ce sexe trahit les cieux et les amours!
Et selon, plus ou moins, qu'elle était belle ou laide,
Sage, elle sut si bien user d'un bon remède,
Divisant de l'esprit, la grâce et la beauté,
Qu'elle les sépara d'un et d'autre côté;
De peur qu'en les joignant quelqu'une eût l'avantage,
Avec un bel esprit, d'avoir un beau visage.
La belle, du depuis, ne le recherche point;
Et l'esprit rarement à la beauté se joint:

Puis la Fontaine :

> Femmes savent mentir :
> La moins habile en connaît la science.

Et Molière :

> Malheureux qui se fie à femme...
> La meilleure est toujours en malice féconde
> C'est un sexe engendré pour damner tout le monde !...
> Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
> Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !
> Tout le monde connaît leur imperfection,
> Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;
> Leur esprit est méchant, et leur âme est fragile ;
> Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
> Rien de plus infidèle ! Et, malgré tout cela,
> Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

Et la Bruyère :

Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point, il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

Et Regnard, faisant parler un homme :

> Tout est feinte, monsieur, souvent, dans une fille.
> Ne vous y fiez pas. L'une paraît gentille
> Pour savoir se servir d'une beauté d'emprunt,
> Mettre un visage blanc sur un visage brun ;
> L'autre de faux cheveux compose sa coiffure.
> Cette autre de ses dents bâtit l'architecture.
> ... Des charmes apparents on est souvent la dupe
> Et rien n'est si trompeur qu'animal porte-jupe...

> ... Je ne vois rien de si digne de blâme
> Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme ;
> Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
> Compte tranquillement sur sa frêle vertu,
> Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidèle.
> Il faut faire soi-même en tous temps sentinelle,
> Suivre partout ses pas, l'enfermer s'il le faut ;
> Quand elle veut gronder, crier encor plus haut ;
> Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
> Le plus fin, quel qu'il soit, en est toujours la dupe.

Le même, faisant parler une femme :

> Dieu ! les femmes, déjà si souvent attrapées,
> Seront-elles encor par les hommes dupées ;
> Aimera-t-on toujours ces petits vilains-là ?

Maudit soit le premier qui nous ensorcela !
Mais à bon chat, bon rat : et ce n'est pas merveille
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

Fontenelle s'y montre :

Il n'y a presque plus rien de naturel chez beaucoup de dames du grand monde, ni teint, ni taille, ni sentiment.

Marivaux prend son tour :

La fausseté s'apprend, et les femmes font dans cette science les plus rapides progrès : voyez une jeune femme entre deux yeux, ils vous diront ce qu'elle sent et ce qu'elle sentira ; tout ce qui se passe dans son cœur se peint sur son visage : à peine a-t-elle vu le monde, qu'on peut la regarder tant qu'on voudra, on n'y connaît plus rien ; l'art a gâté la nature.

L'on connaît l'exclamation de Figaro-Beaumarchais :

Femme ! femme ! créature faible et décevante !... Nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?

Diderot place son mot :

Elles simuleront l'ivresse de la passion, si elles ont un grand intérêt à vous tromper ; elles l'éprouveront sans s'oublier...

Et le gai Panard aussi :

Les femmes tous les jours nous paraissent des anges
Par leur grande douceur ; ne vous y fiez pas :
Elles sont à peu près semblables aux oranges
Que l'on cultive en nos climats.
A les voir à l'arbre on les aime ;
Ce fruit quelquefois même est assez désiré ;
Mais il cache souvent une amertume extrême,
Sous un dehors bien coloré.

Enfin Béranger, qui a dit si peu de mal des femmes :

Toute femme est perverse.

Mais voici Jean-Jacques, et quelques autres qui expliquent, tolèrent ou même justifient ce travers tant reproché aux femmes :

Les femmes sont fausses, nous dit-on ; non, elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse, et non pas la fausseté. Dans les vrais penchants de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas

toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort serait trop cruel si, même dans les désirs légitimes, elle n'avait un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchants sans les découvrir? Combien ne lui importe-t-il pas d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paraître songer à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galatée et sa fuite maladroite? Que faudra-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'y attirer? Elle mentirait, pour ainsi dire ; car alors elle ne l'attirerait plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie, et qu'on en fait une loi de l'honnêteté.

Une petite fille qui aimera sa mère ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gène. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères, plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentiments, il faut les étudier et non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées et savent de bonne heure se déguiser. J. J. Rousseau.

Je ne sais pourquoi les hommes taxent les femmes de fausseté, et on fait la vérité femelle ; problème à résoudre. On dit aussi qu'elle est nue, et cela se pourrait bien. C'est sans doute par un amour secret de la vérité que nous courons après les femmes avec tant d'ardeur. Nous cherchons à les dépouiller de tout ce que nous croyons qui cache la vérité, et, quand nous avons satisfait notre curiosité sur une, nous nous détrompons : nous courons tous vers une autre pour être plus heureux. L'amour, le plaisir et l'inconstance ne sont qu'une suite du désir de connaître la vérité. Duclos.

L'homme reproche à la femme d'être dissimulée, et, chaque jour, il lui en apprend la nécessité. Celle qui ne peut pas dire : *Je veux*, est bien obligée d'en traduire l'expression par une périphrase. Basta.

Sur dix hommes de trente-cinq ans qui disent à une femme je vous aime, il n'y en a pas un peut-être qui aime véritablement. Certes, les femmes trompent aussi, nous le savons, mais elles trompent pour cacher ce qu'elles éprouvent, l'homme pour montrer ce qu'il n'éprouve pas. Ernest Legouvé.

Être hypocrite, c'est bon pour une femme. Un homme n'a pas le droit d'être hypocrite, puisqu'il peut être brave et qu'il est libre.

Mme É. de Girardin.

Il y a deux choses qui paraissent difficiles à concilier, et que cependant

CORNÉLIE

MÈRE DES GRACQUES

(Deuxième siècle avant Jésus-Christ.)

On dit que Tiberius Gracchus, époux de Cornelia, fille de Scipion, trouva un jour dans son lit une couple de serpents, et que les devins ayant considéré ce que signifiait ce présage, lui défendirent et de les tuer tous deux, et de les laisser échapper, mais d'en tuer un seulement, lui assurant que s'il tuait le mâle cela lui apporterait la mort à lui-même, et s'il tuait la femelle que ce serait à Cornelia. Tiberius donc aimant sa femme, joint qu'il estimait être plus raisonnable que lui mourût avant elle, attendu qu'il était plus vieux, et elle encore jeune, tua le mâle, et laissa échapper la femelle, mais il mourut tantôt après, laissant douze enfants vivants, lesquels il avait tous eus de Cornelia, laquelle, après le trépas de son mari, prenant tout le soin de sa maison et de ses enfants, se montra si honnête, si bonne, si magnanime, qu'on jugea Tiberius avoir sagement fait d'avoir voulu mourir plus tôt qu'une telle femme. Car étant en son veuvage, le roi Ptolemeus d'Égypte lui voulut communiquer l'honneur du diadème royal, et la faire reine, mais elle refusa. Elle perdit tous ses enfants excepté une fille, qu'elle donna en mariage au jeune Scipion Africain, et Tiberius et Caius, lesquels elle éleva et éduqua si diligemment qu'ils devinrent les plus honnêtes et les plus remarqués entre les jeunes Romains de leur temps.

PLUTARQUE



G. Staal del. L. Massard sc

CORNELIE.

Garnier freres Editeurs

les femmes accordent très-bien : la fausseté et la sensibilité; car chez elles, l'une aide à l'autre.

La fausseté couvre les écarts de la sensibilité, qui, à son tour, lui prête des armes, c'est-à-dire le désespoir, les larmes, les serments, enfin tout ce qui affirme.

A la vérité, il arrive souvent que, lorsque les femmes cherchent à se justifier d'un reproche légitime, elles sont si profondément émues de la douleur qu'elles-mêmes ont causée, que leur cœur, dans cet instant, donne un démenti à leur mémoire. C'est pourquoi elles persuadent si bien contre la vraisemblance. En général, à celui qui aime, les explications coûtent toujours un degré de plus d'asservissement.

Ce qui fait que nous nous apercevons si difficilement de la fausseté des femmes, c'est qu'elles la divisent à l'infini. Mêlée ainsi à toute leur existence, elle trouve moyen de se naturaliser sans qu'on puisse précisément la reconnaître nulle part.

Il y a une certaine fausseté que les femmes peuvent avouer, même avec grâce : celle qui les affermit dans le devoir. Il est sûr que si nous pouvions voir tous les mouvements de leur cœur, nous y trouverions une si grande disposition à nous rendre heureux, qu'elles n'auraient plus ensuite de force pour nous refuser. Il faut donc pardonner leurs petits détours, leurs légers caprices : après tout, elles ne les emploient souvent que pour fatiguer leur propre sensibilité; et quand elles aiment véritablement, il en résulte qu'elles s'épuisent plus vite et tombent plus promptement. SAINT-PROSPER.

§ 14.

MÉCHANCETÉ. — HAINE. — ESPRIT DE VENGEANCE. — COLÈRE.

Il n'est en la puissance d'homme du monde de donner ordre en la malice (méchanceté) d'une femme (*) [1].

Les femmes de grand cœur sont plutôt vaincues de l'ire de la vengeance que de la douceur de l'amour. MARGUERITE DE NAVARRE.

Une femme a toujours une vengeance prête

MOLIÈRE.

... Lorsqu'une femme, à ses devoirs fidelle,
Suit de ses douces mœurs la pente naturelle,

[1] Les cinq passages marqués d'une astérisque, tous dus à des plumes féminines, peuvent donner l'idée de ce que serait un recueil intitulé : *Les femmes jugées par elles-mêmes.*

Un sentiment plus tendre en son cœur répandu,
Par sa délicatesse épure sa vertu.
Mais lorsque la douceur, avec peine abjurée,
Nous fait voir une femme à ses fureurs livrée,
S'irritant par l'effort que ce pas a coûté,
Son âme, avec plus d'art, a plus de cruauté.

DE BELLOY.

Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique. L'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle; les autres sont malades. O femmes! vous êtes des enfants bien extraordinaires!

J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste de mouvements violents avec la douceur de leurs traits les rend hideuses; elles en sont plus défigurées.

DIDEROT.

Il ne faut pas attirer la haine des femmes; elle est vive et implacable : il y a des offenses qu'elles ne pardonnent pas, et on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire; moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible : il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un sexe qui sait haïr et se venger. D'ailleurs les femmes font la réputation des hommes comme les hommes font celle des femmes (*).

Mme DE LAMBERT.

Il faut être femme pour savoir se venger. Je ne sais cependant comment la femme la plus vindicative s'y prendrait avec un homme d'un mérite reconnu : car le mérite n'a jamais tant de partisans que quand il est persécuté; et celui qui s'en venge se fait haïr (*).

Les femmes sont fort sujettes à haïr, sans savoir pourquoi : c'est que la figure des uns ne leur revient pas; c'est aussi quelquefois que la figure des autres leur revient trop. Elles aiment encore avec d'aussi bonnes raisons (*).

Une femme qui s'irrite change de sexe.

Mme DE PUISIEUX.

Il est peut-être moins difficile de triompher de la vertu d'une femme que de son aversion.

BEAUCHÊNE.

Une femme en colère est toujours respectable.

Que la vengeance est douce aux belles âmes,
C'est le plaisir des dieux et le bonheur des femmes.

C. DELAVIGNE.

Oh! les femmes vraiment
Sont cruelles toujours, et rien ne leur plaît comme
De jouer avec l'âme et la douleur d'un homme!

V. HUGO.

La douceur des femmes, la compassion qu'elles témoignent pour tout ce qui souffre, devraient, à ce qu'il semble, les rendre étrangères à la vengeance : mais cette douceur et cette compassion n'appartiennent qu'à la sensibilité dans son état naturel. Si, au contraire, cette même sensibilité est profondément blessée, elle réagit sur toutes les facultés, et s'empare à son profit de tout ce qu'il y a de puissance dans les femmes. Le temps fait peu sur la vengeance des femmes, parce que, chez elles, la mémoire n'étant attachée qu'au service du cœur, ne perd aucun souvenir. SAINT-PROSPER.

Les femmes les plus généreuses ont un instinct de vengeance qui les inspire malgré elles (*). Mme E. DE GIRARDIN.

Dans leur colère contre une rivale, toutes les femmes, même les duchesses, emploient l'invective et s'avancent jusque dans les tropes de la halle : elles font alors arme de tout.

Le mépris chez la femme est la première forme que prend la haine.
BALZAC.

L'homme qui se venge veut frapper au visage : les femmes veulent blesser au cœur.

La haine des femmes est aveugle, en ce sens qu'elle tient rarement à des motifs fournis par la raison ; souvent il leur est impossible de dire pourquoi elles haïssent quelqu'un ou quelque chose. Le sentiment qu'elles éprouvent consiste dans une antipathie inexplicable, une répulsion en quelque sorte magnétique, que la raison n'apprécie point.

D'autrefois, les motifs qu'elles pourraient donner de leur haine sont d'une frivolité inimaginable. Elle naît d'une première impression, se fonde sur des apparences, sans se donner la peine d'examiner davantage. Aussi bien souvent elle disparaît avec une facilité étrange. Il n'est pas rare de voir des femmes passer presque subitement de la haine à la plus vive affection.

Quelqu'un leur déplaît sans qu'elles sachent même pourquoi, elles ne peuvent le voir sans éprouver quelque chose de pénible, mais leur attention est sollicitée, et si la personne qu'elles haïssent ainsi sans motifs détruit cette première impression, en faisant voir des qualités qui n'avaient pas paru d'abord, il est très-probable que l'affection prendra la place de la haine.

La haine des femmes est donc bien souvent très-peu fondée. Mais quand de simple haine, de répulsion instinctive, elle devient inimitié, elle est alors vivace, inextinguible. Le cœur est blessé de part en part, et sans cesse le sentiment qu'il éprouve est ravivé par le souvenir.

Si la reconnaissance est la mémoire du cœur, la haine l'est aussi, surtout chez les femmes. Elles ne pardonnent jamais les blessures faites à leurs affections, à leurs prétentions, à leur amour-propre. Toute haine fondée sur des antipathies

est facile à détruire chez elles ; mais il n'en est plus ainsi quand elle se tourne en inimitié.

L'honneur offensé, la réputation atteinte, l'amour dédaigné ne pardonnent jamais chez les femmes, et la haine produite ainsi en elles a besoin de vengeance ; il faut qu'elle se satisfasse, qu'elle s'assouvisse, le temps ne l'éteint pas, la raison ne la modère jamais.

L'histoire est remplie d'événements tragiques suscités par la haine des femmes. Comme nous l'avons dit, il est peu de vengeances derrière lesquelles une main féminine ne soit cachée. BÉLOUINO.

§ 15.

ENTÊTEMENT. — ESPRIT DE CONTRADICTION.

J'ai cogneu cent et cent femmes, que vous eussiez plustot faict mordre dans le fer chauld que leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conçue en cholère : elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menace et de bastonnade ne cessoit d'appeler son mari pouilleux, et qui, précipitée dans l'eau, haulsoit encore, en s'estouffant, les mains, et faisoit au-dessus de sa teste signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en vérité tous les jours on veoid l'image expresse en l'opiniatreté des femmes.

Ceulx qui ont negocié avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on le jecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux... Elles ne se courroucent qu'afin qu'on se entrecourrouce, à l'imitation des lois de l'amour.

MONTAIGNE

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »
Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps
Pour lui rendre en cette aventure
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que, sur les bords
Du fleuve, auteur de sa disgrâce,

Des gens se promenaient, ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
« Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la rivière. »
Un autre repartit : « Non ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière;
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se raillait hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.

La Fontaine

III

FACULTÉS INTELLECTUELLES

§ 1.

GÉNIE. — RAISON. — LOGIQUE. — APTITUDES ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES. IMAGINATION.

Nous croyons devoir mettre ici à la première place les principaux passages où Jean-Jacques traite des facultés intellectuelles de la femme, et d'en faire en quelque sorte un texte que les autres citations viendront commenter.

Quoi qu'en disent les plaisants, le bon sens est également des deux sexes.

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connaissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes; et quant aux connaissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, et qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles et des lois de la nature.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, et qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes dans les choses morales, et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres, et à en faire à toute force, elles ne se connaissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours

sûrs d'être mal conseillés ; les galants qui les consultent sur leurs parures sont toujours ridiculement mis.

La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

La relation des sexes est admirable ; de cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire.

Si la femme pouvait remonter aussi bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendants l'un de l'autre, ils vivraient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourrait subsister. Mais, dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune ; on ne sait lequel met le plus du sien. Chacun suit l'impulsion de l'autre, chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

Si la raison d'ordinaire est plus faible et s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît et meurt avant un chêne.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les femmes ont le jugement plus tôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plus tôt connus.

Les hommes philosopheront mieux que la femme sur le cœur humain, mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver pour ainsi dire la morale expérimentale, à nous à la réduire en système.

La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie ; la femme observe et l'homme raisonne : de ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que l'entendement humain puisse acquérir dans les choses morales ; la plus sûre connaissance, en un mot, de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce. Et voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le philosophe de Genève ayant prononcé son *dixi*, ouvrons la discussion.

Les femmes sont semblables à la vigne ; elles ne sauraient se tenir debout et subsister par elles-mêmes ; elles ont besoin d'un appui, encore plus pour leur esprit que pour leur corps. Mais souvent elles entraînent cet appui, et le font tomber. NICOLE.

Je crois moins impossible de trouver dans les femmes la saine raison des hommes, que dans les hommes les agréments de la femme. SAINT-ÉVREMOND.

Les femmes ne considèrent que l'écorce des choses. MALEBRANCHE.

On a vu des femmes très-savantes, comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices. VOLTAIRE.

Les femmes ont trop d'imagination et de sensibilité pour avoir beaucoup de logique. M[me] DU DEFFANT.

Faute de réflexions et de principes, rien ne pénètre jusqu'à une certaine profondeur de conviction dans l'entendement des femmes ; les idées de justice, de vertu, de vice, de bonté, de méchanceté, nagent à la superficie de leur âme. Elles ont conservé l'amour-propre et l'intérêt personnel avec toute l'énergie de nature : plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vraies sauvages en dedans.

Toutes machiavélistes du plus au moins, où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a souvent qu'une toile d'araignée pour elles. DIDEROT.

Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a en France plus que partout ailleurs, grâce à la forme de notre société ; et de là nous viennent des avantages dont les autres nations tâcheront inutilement ou de rabaisser ou de dissimuler le prix. FONTENELLE.

Les femmes n'ayant ni profondeur dans leurs aperçus ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir de génie. M[me] DE STAEL.

Chercher l'esprit dans un drame,
Le bon sens dans un roman,
La raison chez une femme, etc.
C'est chercher une aiguille
Dans une botte de foin.

DÉSAUGIER.

Les yeux et le cœur sont trop souvent la source du jugement des femmes. MEILHAN.

Les penseurs cherchent à généraliser les idées : les femmes, au contraire, les ramènent à des objets déterminés. DE LÉVIS.

Le ciel refusa le génie aux femmes pour que toute la flamme pût se porter au cœur. RIVAROL.

Il est rare que, sans être mues par les circonstances, les femmes projettent avec sagesse, avec prévoyance ; aussi voit-on qu'elles s'emploient et ne se destinent pas. Tous les efforts leur sont possibles dans leur enthousiasme, si l'on a

recours à elles; mais elles savent rarement d'elles-mêmes se donner la peine de réfléchir pour éviter le mal qu'elles préparent.

Les femmes ne sont nées que pour perfectionner, pour découvrir, dans les choses déjà conçues, des finesses, des nuances, que nous ne pouvons sans doute apercevoir. De là, le charme de leurs écrits, en certains genres, où leur ambition doit s'arrêter. De là, leur avantage sur nous dans le style épistolaire, dans une classe de romans qui demandent plus de grâce, d'esprit et de finesse, que de force d'invention, tels que ceux de l'inimitable Riccoboni. Mais, chose extraordinaire, elles n'ont pas toujours un goût bien sûr; ce qui pourrait faire croire que ce mérite tient plus à la science des principes, à la profonde méditation que nous enseigne l'art de les appliquer, qu'à un don naturel, à un heureux instinct, seuls guides habituels des femmes, mais trop incertains, pour ne pas les égarer quelquefois. Combien aussi leur talent inné de saisir les nuances, les rapports, les filiations secrètes de nos pensées, de nos goûts, de nos faiblesses, leur donne-t-il de supériorité sur nous ! SÉGUR.

On retrouve les femmes semblables dans tous les climats quand elles sont fidèles à leur vraie nature. Hors un penchant trop général pour la mollesse, la sensualité les domine peu. Assez portées à la gourmandise dans leur enfance, elles ont bientôt surmonté de vulgaires désirs; être admirées, être aimées, est tout à leurs yeux; et lors même que la vanité les a gâtées, on reconnaît encore leur spiritualisme d'instinct. C'est toujours ce qui se passe dans les âmes qui les intéresse, la sensualité de l'amour-propre efface l'autre. Occupées à découvrir ce qu'on pense d'elles, ce qu'ont ressent pour elles, le but de cette recherche est bien égoïste, et néanmoins leur vie est dans autrui.

Cette espèce de divination, ce commerce secret avec le fond intime des âmes, a pu autrefois donner l'idée que les femmes avaient quelque chose de surnaturel. On les a crues aisément en rapport avec les esprits d'un autre monde. Elles-mêmes vraisemblablement ont partagé cette opinion; l'effet qu'elles produisaient se communiquait à elles, car rien ne les émeut aussi fortement que les impressions dont elles sont cause. Leur facilité d'élocution, que des sentiments exaltés élèvent jusqu'à l'éloquence, a pu contribuer à l'illusion, et sans doute les pythonisses, les sibylles se sont crues vraiment inspirées. Qui sait même si leur organisation délicate, si leurs sens mobiles n'ont jamais été ébranlés par ces influences mystérieuses dont on revient de siècle en siècle à soutenir la réalité sans pouvoir leur assigner une cause? Il est du moins certain que chez des peuples entiers l'admiration pour la beauté des femmes, jointe à l'effet de ce mélange d'enthousiasme, de dignité et de pureté angélique qu'on observe en elles, a donné un caractère divin et sacré à l'idée qu'on s'en est formée. Dans des temps moins desséchants que le nôtre, peut-être ce sentiment était-il naturel, et il est permi de regretter qu'il n'en reste pas quelque trace. Serait-ce donc une superstition que de voir dans les femmes une race plus pure, des êtres que le mal ferait déroger, des êtres destinés à inspirer au reste de la race humaine le sentiment de tout ce qui est noble, généreux, dévoué?

Ne supporteraient-elles pas mieux mille privations nécessaires, en y voyant la conséquence d'un rang élevé, plutôt qu'une condamnation arbitraire? Toutefois leur résignation doit se fonder, selon nous, sur des sentiments plus humbles.

Avec une pareille constitution, on conçoit que le sentiment du beau a dû être très-vif chez les femmes. L'aspect de la nature les enchante, et agit parfois religieusement sur leur cœur. Les arts aussi les trouvent sensibles, mais ce sont là chez elles des dons marquants plutôt que distinctifs pour leur sexe. Elles n'ont pas de priviléges à réclamer sous ce rapport. Ce qui les caractériserait plus particulièrement, c'est une sorte de bon sens inné, c'est une certaine justesse de vues qui, dans l'état d'impartialité, les fait tomber droit sur le meilleur parti à prendre. Elles paraissent indiquer par inspiration la chose nécessaire et la chose pressée, sans trop réfléchir, et sans que les raisonnements réussissent à les dérouter. Est-ce un instinct moral, un goût naturel pour l'ordre, une connaissance anticipée, de ce qu'exige le moment? On l'ignore. Elles-mêmes ne motivent guère leur avis. « Nous ne savons pas toujours la raison de notre bon sens, » a dit l'une d'elles. On ne peut mieux désigner, et ce que les femmes ont, et ce qui leur manque.

Les femmes arrivent de plein saut, ou n'arrivent pas. Si admirable chez elles que soit la patience quand il s'agit de soulager les maux d'autrui, elle est nulle dans le domaine intellectuel.

Les femmes croient briller par les écarts de leur imagination; mais ces disparates font pour elles l'effet de ces veines colorées qu'on trouve dans un bloc de marbre, et qui semblent encore ajouter à sa beauté : que l'artiste prenne son ciseau pour faire de ce bloc une statue, la veine moins compacte se brise, et tout le marbre est mis au rebut. Mme Necker.

Les femmes ont plus de tact que de discernement. S. Dubay.

Qui n'a lu souvent, qui n'a souvent entendu dire que les femmes ont en elles une impulsion innée qui les conduit aussi bien que le calme de la réflexion? C'est une faiblesse ou un don attribué à leur sexe que de ressentir et de suivre des instincts égaux et parfois supérieurs aux calculs mêmes de la raison. Les hommes répètent avec complaisance qu'elles n'ont point de plus grand attrait que cette nature vive, indélibérée, qui donne à tous leurs mouvements quelque chose d'involontaire et de naïf, qui embellit pour elles le dévouement le plus pénible et prête de la grâce à leur vertu. Qu'ont-elles donc besoin de maximes froides et stériles qu'elles appliqueraient peut-être mal, qu'elles ne sauraient peut-être ni concevoir ni suivre? Il leur faut des illusions pour croire, de l'émotion pour agir, et vous prétendez imposer la vérité à leur esprit, le sang-froid à leur conduite! Ne craignez-vous pas d'intimider, d'accabler, d'énerver leur nature, en surchargeant leur intelligence? ne risquez-vous pas d'éteindre le foyer intérieur qui les anime? l'enthousiasme seul leur dérobe le secret de leur faiblesse; pour qu'elles demeurent actives, laissez-leur donc l'enthousiasme, quand

même il les égarerait; l'homme n'est-il pas là avec sa raison pour les conduire et son bras pour les défendre? C'est par le cœur qu'une femme s'élève au niveau de la force du compagnon de sa vie: c'est par l'affection qu'il lui inspire qu'il l'appelle jusqu'à lui, et qu'en retour il la dirige et la soutient. Une raison développée en elle exclusivement et sans mesure romprait peut-être cette dépendance naturelle, sans lui donner la force d'une créature indépendante. Élevées ainsi à la prétention plutôt qu'à la puissance de la liberté, en aspirant à se soutenir seules, à se conduire elles-mêmes, les femmes ne réussiraient qu'à perdre l'appui et le guide que leur assure la loi de la création, et, privées bientôt aux yeux des hommes d'un de leurs plus grands charmes, elles seraient tout ensemble moins sages et moins aimées. Qu'auriez-vous fait de leur perfectionnement et de leur bonheur?

☙ Les hommes ont reproché aux femmes d'ignorer en tout ce que c'est que la méthode; ils ont eu raison. Par exemple, on voit aujourd'hui grand nombre de femmes capables de prendre part aux discussions sérieuses qu'excite la situation politique des gouvernements; elles savent y jeter quelquefois une réflexion juste et lumineuse, une vue fine et vraie: et pourtant, si l'on pouvait sans sourire se représenter l'une d'elles aux prises avec le positif de la plus petite administration, on la verrait toute déconcertée, tout empêchée par ces difficultés qui, dans une pratique prolongée, demandent une continuité d'attention au-dessus de la portée de presque toutes les femmes. L'inspiration leur révèle parfois des vérités dont l'application leur échappe, et s'il fallait à toute force qu'elles prissent part aux affaires publiques, elles vaudraient encore mieux pour le conseil que pour l'exécution.

☙ Que les femmes soient plus portées à ces premiers mouvements qu'on refuse d'attribuer à la raison, en ce sens qu'elles soient moins raisonnables que les hommes, cela ne peut guère se contester. Moins fortes, elles sont plus mobiles et plus impatientes. Leur vivacité les dispense souvent de l'examen auquel d'ailleurs leur esprit n'est pas extrêmement propre; car il persiste peu et ne pénètre jamais fort avant. Par suite de cette infériorité, et comme pour y suppléer, il semble que les objets qui les atteignent les touchent plus vivement. Le spectacle qui laisse à l'homme son sang-froid, ou qui ne lui arrache qu'un médiocre intérêt, fait couler leurs larmes, trembler leurs mains, battre leur cœur. Elles éprouvent le besoin de sympathiser avec la joie, la souffrance, l'indignation; de prendre un rôle dans la scène qui se passe sous leurs yeux, et l'on est presque assuré qu'au premier abord d'une impression vive l'inaction leur est impossible: elles partent avant le temps, elles s'ébranlent avant le signal.

De là tous les caractères de leurs sentiments, et aussi de leurs vertus qui, se confondent souvent avec leurs sentiments. Toujours extrêmes et exclusifs, ceux-ci, dès qu'ils sont en jeu, ne laissent guère à leur raison sa liberté: il est rare qu'elle sache juger leur cœur. L'impartialité est le moins commun de leurs mérites. Leur courage n'est d'ordinaire que du dévoûment; il leur manque, là où

ne les anime ni le courroux ni la tendresse. Leur charité a quelque chose d'involontaire, qui tient plus encore de la passion que du devoir. Leur constance ne se soutient pas sans exaltation. Promptes à sacrifier leurs intérêts, jamais leurs sentiments, elles sont plus capables de générosité que de justice, car la justice est de toutes les vertus la moins enthousiaste. Mme DE RÉMUSAT.

On s'appuie de motifs assez plausibles pour refuser à la femme le don du génie. Cette légèreté, ce babil indiscret, dit-on, qui la fait voltiger ou plutôt papillonner à la superficie de tous les objets, qui l'éblouit par l'éclat des choses présentes, l'empêche de percer jusqu'au fond de leur nature; cette frivolité de goûts, cette versatilité éternelle d'idées et des penchants retiendra toujours la femme au-dessous de la perfection dans les sciences, les lettres ou les arts. Elle manque, ajoute-t-on, de cette vigueur de pensée, de cette suite de raisonnement, de cette méditation isolée de toute existence extérieure, qui seule peut creuser les sujets à fond. Aussi ne l'a-t-on jamais vue produire avec succès un poëme épique, une tragédie, une découverte quelconque. Elle n'a pas, ainsi que Voltaire l'avoue, ce germe d'invention et de création qui semble ne se développer chez l'homme qu'avec la faculté d'engendrer son semblable, et qui n'est même accordé qu'à un petit nombre d'intelligences. Mais si elle ne s'élance pas à cette hauteur divine, dont la chute est d'autant plus dangereuse que l'élévation est plus sublime, le lot que la nature lui départit n'en est pas moins brillant. Tout ce qu'il y a de gracieux, de délicat, ces traits fins, ces rapports déliés des choses, ce goût rapide et sûr, ce tact des convenances, et leurs nuances subtiles, ces aperçus d'une exquise sensibilité, cet art de démêler un ridicule, ce talent charmant de conversation qui sait deviner d'un coup d'œil, pénétrer les sentiments qu'on se cache à soi-même, ouvrir, intéresser le cœur, tout cela n'est donné qu'à la femme au plus haut degré. Elle est juge née de tout ce qui plaît, elle polit la société, elle adoucit nos habitudes farouches, elle donne du jeu et du tour au langage, elle orne au moins de fleurs la triste carrière de la vie. Si d'ordinaire elle n'a pas ces grandes vues, si nécessaires pour gouverner les États; si elle se dirige souvent par des idées particulières; si parfois elle cède à des considérations de vanité, d'amour ou de haine; si un crime est moins impardonnable à ses yeux qu'un ridicule; si le clinquant la séduit; si l'esprit de jalousie peut la rendre injuste envers ses rivales; si souvent elle préfère un sémillant petit-maître à l'homme vertueux et modeste; enfin, si la coquetterie est le fond essentiel de son caractère, comme le soutenait la Rochefoucauld, par combien d'aimables qualités ne rachète-t-elle pas ce qui nous paraît des défauts?

J. J. VIREY.

La majeure partie des femmes procède comme la puce, par sauts et par bonds sans suite. Elles échappent par la hauteur ou la profondeur de leurs premières idées, et les interruptions de leurs plans les favorisent.

L'instinct chez les femmes équivaut à la perspicacité des grands hommes.

BALZAC.

Une femme qui a laissé entrevoir qu'elle pense est dès lors traitée en ennemie. — Un vieux monsieur, dont j'ai oublié le nom, disait : « Méfiez-vous d'un domestique qui sait lire, il finit toujours par lire vos lettres. » Eh bien, les hommes traitent avec la même défiance les femmes qui savent réfléchir : « Elles finissent toujours par nous juger, » se disent-ils. Mme E. de Girardin.

La femme est imbécile par nature. Il semble que, pour contre-balancer l'éminente supériorité que ses délicates perceptions lui donnent sur nous, le ciel ait mis à dessein dans son cœur une vanité aveugle, une idiote crédulité. Il ne s'agit peut-être, pour s'emparer de cet être si subtil, si souple et si pénétrant, que de savoir manier la louange et chatouiller l'amour-propre. Parfois les plus incapables d'un ascendant quelconque sur les autres hommes en exercent un sans bornes sur l'esprit des femmes. La flatterie est le joug qui courbe si bas ces têtes ardentes et légères. G. Sand.

Ce qui manque essentiellement à la femme est la méthode : de là le hasard introduit dans leurs raisonnements, et trop souvent dans leurs vertus.

Les femmes ne méditent guère : penser pour elles est un accident heureux plutôt qu'un état permanent. Elles se contentent d'entrevoir les idées sous la forme la plus flottante et la plus indécise. Rien ne s'accuse, rien ne se fixe dans la brume dorée de leur fantaisie.

Dans ses plus brillantes manifestations, le genre féminin n'a point atteint les hauts sommets de la pensée, il est pour ainsi dire resté à mi-côte. L'humanité ne doit aux femmes aucune découverte signalée, pas même une invention utile. Non-seulement dans les sciences et dans la philosophie elles ne paraissent qu'au second rang, mais encore dans les arts, pour lesquels elles sont si bien douées, elles n'ont produit aucune œuvre de maître. Je ne veux parler ni d'Homère ni de Phidias, ni de Dante, ni de Shakespeare, ni de Molière. Mais le Corrége, mais Donatello, mais Delille et Grétry n'ont point été égalés par des femmes.

Daniel Stern.

Toute la philosophie qu'une femme par sa propre force peut acquérir : des à peu près, des analogies, de fausses ressemblances, des drôleries, des variantes tout au plus : mais rien de défini, ni analyse, ni synthèse, pas une idée adéquate, pas ombre d'une conception : à la commandite des idées, la femme n'apporte rien du sien, pas plus qu'à la génération. Être passif, énervant, dont la conversation vous épuise comme les embrassements. Celui qui veut conserver entière la force de son corps et de son esprit la fuira : elle est meurtrière.

La femme, malgré quelques prétentions assez hautement manifestées, ne philosophe pas. L'antiquité a eu son hypatie, le dix-huitième siècle ses esprits forts femelles, et nous en connaissons qui, au lieu de repasser leurs collerettes, écrivent des commentaires sur Spinosa. Tout cela peut faire illusion à la multitude, qui sous le rapport de l'intelligence se rapproche plus de la femme que

de l'homme. Mais on peut toujours, dans le livre d'une femme, après avoir retranché ce qui vient d'emprunt, d'imitation, lieu commun et grapillage, reconnaître ce qui lui est propre : or, à moins que la nature ne vienne à changer ses lois, je puis dire que ce rendu se réduit constamment, comme impression de lecture ou de conversation, à quelques gentillesses, comme philosophie à rien.

La femme n'a pas d'âme intelligente, dit un concile.

D'autres vont jusqu'à refuser toute espèce d'âme à la femme[1].

Hegel et Gœthe remarquent qu'il y a des esprits végétaux et des esprits animaux, et ils ajoutent que la femme appartient à la première catégorie. Qu'est-ce que cela veut dire?

Si la femme, comme être pensant, a été maltraitée par les théologiens et les philosophes, elle l'a été encore plus par les écrivains de son sexe.

La femme est imbécile par nature, dit George Sand, et sur ce principe elle établit la figure d'*Indiana*.

Parlez d'amour à la femme, de sympathie, de charité, elle vous comprend; de justice, elle n'en reçoit mot. Elle se fera sœur de charité, dame de bienfaisance, garde-malade, domestique et tout ce qu'il vous plaira, elle ne songe pas à l'égalité : on dirait qu'elle y répugne... Ce qu'elle rêve, c'est d'être, ne fût-ce qu'un jour, une heure, dame, princesse, reine ou fée. La justice, qui nivelle les rangs et ne fait aucune acception de personnes, lui est insupportable. Comme son esprit est antimétaphysique, sa conscience est antijuridique : elle le montre dans toutes les circonstances de la vie.

Ce que la femme aime par-dessus tout et adore, ce sont la distinction, les préférences, les priviléges.

Un phénomène a étonné longtemps la raison des peuples et prosterné l'homme devant les superstitions de sa compagne. Je veux parler de l'aptitude divinatoire de la femme. La femme, par son irrationalité même, a quelque chose de fatidique. Partout on la trouve prophétesse, devineresse, druidesse, sibylle, etc..., une vraie table tournante... *Inesse quinetiam feminis sanctum aliquid et providum putant*, dit Tacite en parlant des Germains : *ils pensent que les femmes ont en elles quelque chose de divin et de providentiel*. On a cité ce passage en preuve des hautes prérogatives de la femme : c'est juste le contraire qui en résulte. Qu'il arrive à une femme comme à une clef, à un chapeau, à une baguette de coudrier, de découvrir une chose cachée ou perdue, de traduire avec plus ou moins de bonheur ce que pense celui qui l'interroge, il y a plutôt de quoi la plaindre que la féliciter. C'est le miroir qui réfléchit le soleil, le prisme qui en décompose les rayons : demandez à ce miroir une théorie de la lumière, et vous verrez ce qu'il vous dira... P. J. Proudhon.

[1] Voir *Parallèle des deux sexes*, citation de Grégoire, évêque de Blois.

Les femmes sont artistes par tempérament. Comme l'artiste, tout ce qui brille les enivre ; comme l'artiste, le monde réel leur pèse ; et de plus que l'artiste, elles possèdent une qualité éminente. L'artiste, dans l'enthousiasme, dans l'amour même, ne voit que la gloire, c'est-à-dire lui. La femme, dans la gloire même, ne voit que l'amour, c'est-à-dire un autre. Ernest Legouvé.

La femme est antipathique à la logique : elle en a une horreur innée, instinctive. Quiconque veut la convaincre et venir à bout d'elle par le raisonnement est un ignorant ou un maladroit. Le vrai n'arrive à elle qu'en caressant quelque fibre sensible. Il trouve l'intelligence fermée, s'il n'a préalablement passé par le cœur. La femme n'adhère au vrai que par l'amour. Elle le trouve aimable ou désagréable, elle le trouve surtout beau ou laid. Sous la forme logique, il a toujours pour elle ce dernier caractère. Il y a deux chemins pour arriver à elle. La persuasion qui va au cœur, la conviction qui va à l'intelligence. Presque toujours ce dernier est prohibé. Bélouino.

On ne voit pas tous les jours le bon sens et la raison sortir des lèvres d'une jolie femme.

Chez les femmes la folie n'a pas d'âge non plus que la raison ; elles sont folles ou sages dès le berceau. P. J. Stahl.

Les femmes ne se trompent jamais que quand elles réfléchissent.
Alp. Karr.

Prend le premier conseil d'une femme et non le second : les femmes jugent mieux d'instinct que de réflexion. Bescherelle aîné.

§ 2.

ESPRIT.

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison. La Rochefoucauld.

Une femme ne devient guère spirituelle qu'aux dépens de sa vertu.
Mme de Lambert.

Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir.
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, et sans penser le faire.

Molière.

L'homme a le bon sens en partage, mais, sur ma foi, l'esprit n'appartient qu'à la femme. A l'égard de son cœur, si les plaisirs qu'il nous donne étaient durables, ce serait un séjour délicieux que la terre. Nous autres hommes, nous sommes jolis en amour ; nous nous répandons en petits sentiments doucereux ; nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre; nous faisons l'amour réglementairement tout comme on fait une charge. Nous nous faisons des méthodes de tendresse ; nous allons chez une femme, pourquoi ? Pour l'aimer, parce que c'est le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire! Une femme ne veut être ni tendre, ni délicate, ni fâchée, ni bien aise ; elle est tout cela sans le savoir, et cela est charmant. Regardez-la quand elle aime, et qu'elle ne veut pas le dire, nos tendresses les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui passe à travers son silence? Sans l'aiguillon de l'amour et du plaisir, notre cœur est un vrai paralytique : nous resterions comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour se remuer. Le cœur d'une femme se donne sa secousse à lui-même; il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance. Elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le répète-t-elle, vous l'apprenez toujours, vous ne le saviez pas encore ; ici par une impatience, par une froideur, par une imprudence, par une distraction, en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant ; enfin c'est de la jalousie, du calme, de l'inquiétude, de la joie, du babil et du silence de toutes couleurs : le moyen de ne pas s'enivrer du plaisir que cela donne ? le moyen de se voir adoré, sans que la tête vous tourne? Tous les amants ont la vanité de se croire des prodiges, et ne sont que des sots ; leur mérite les étonne. Ah! qu'il est mortifiant d'en rabattre; c'est pourtant ce qu'ils font tous les jours; l'homme prodigieux disparaît, et la dupe se montre.

Nous avons deux sortes d'esprit, nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui est celui que nous recevons de la nature, celui qui nous sert à raisonner, suivant le degré qu'il a, qui devient ce qu'il peut et qui ne fait rien qu'avec le temps.

Et puis nous en avons encore un autre, qui est à part du nôtre, et qui peut se trouver dans les femmes les plus sottes; c'est l'esprit que la vanité nous donne, et qu'on appelle, autrement, la coquetterie.

Oh! celui-là, pour être instruit, n'attend pas le nombre des années, il est fin dès qu'il est venu; dans les choses de son ressort, il a toujours la théorie de ce qu'il voit mettre en pratique. C'est un enfant de l'orgueil, qui naît tout élevé, qui manque d'abord d'audace; mais qui n'en pense pas moins. Je crois qu'on peut lui enseigner des grâces et de l'aisance; mais il n'apprend que la forme et jamais le fond.

La plupart des femmes qui ont beaucoup d'esprit ont un certaine façon d'en avoir qu'elles n'ont pas naturellement, mais qu'elles se donnent.

Personne n'a plus d'esprit que les jolies femmes, quand elles en ont un

peu. Les hommes ne savent plus alors la valeur de ce qu'elles disent ; en les écoutant parler, ils les regardent, et ce qu'elles disent profite de ce qu'ils voient.

MARIVAUX.

Une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine ; elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables. VOLTAIRE.

Voulez-vous donner de l'esprit à la plus ingénue : enfermez-la.

BEAUMARCHAIS.

Les femmes ont l'esprit léger, prompt, fugitif, et peut-être tout autre leur siérait-il moins bien.

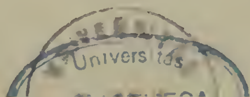
L'esprit des femmes est comme le jardin d'Éden, qui produisait de fort beaux fruits sans avoir besoin de culture. SANIAL DUBAY.

On ne peut contester à la femme de l'esprit, de la grâce, de la délicatesse, un tour fin et animé du charme de son sexe, dans tout ce qui sort de sa plume, de son pinceau, etc. Elle nous surpasse à cet égard, et il y plus de femmes d'esprit que d'hommes d'esprit ; car, d'après la manière dont nous concevons cette qualité, son sexe y doit avoir l'avantage par sa vive sensibilité extérieure, par sa mobilité, le piquant et la finesse de ses réflexions ; la femme sent mieux que nous les rapports des convenances et des disconvenances ; elle observe de plus près les détails, elle a plus d'aptitude à se plier à tout. Mais, enfin, comme elle a moins de force d'organisation, elle doit céder à l'homme la supériorité au moral comme au physique. De même que sa voix est d'un octave moins grave que celle de l'homme, de même ses idées semblent être plus aiguës et plus légères ; et, selon la comparaison de Sainte-Foix, elle a des idées roses, tandis que celles de l'homme sont d'une teinte plus foncée, pour ainsi parler. J. J. VIREY.

Un Italien a plus d'esprit qu'une Italienne.
Un Espagnol a plus d'esprit qu'une Espagnole.
Un Allemand a plus d'esprit qu'une Allemande.
Un Anglais a plus d'esprit qu'une Anglaise.
Un Russe a plus d'esprit qu'une Russe.
Un Grec a plus d'esprit qu'une Grecque.
Mais une Française a plus d'esprit qu'un Français.
Hâtons-nous de dire que nous ne parlons pas des hommes d'esprit, des hommes supérieurs de France.

Dans le monde on exclut la jeunesse de l'âme :
On veut que la langueur soit l'amour d'une femme ;
On la juge insensible alors qu'elle sourit :
On ne croit pas qu'elle aime en gardant de l'esprit.

Mme E. DE GIRARDIN.



Il faut que l'esprit des femmes soit plus délicat, plus observateur que le nôtre, que leur tact ait plus de finesse et de rapidité; car elles sont bien plus promptes à se familiariser avec les usages, les exigences de la société; elles semblent les deviner plutôt que les apprendre. Cette sorte de sentiment inné des convenances manque trop souvent aux hommes, à ceux même qu'une brillante éducation rend recommandables sous tous les rapports. Ce n'est que près des femmes qu'ils peuvent se polir, et donner à leur commerce intime cette aménité qui répand tant de charme dans les rapports sociaux. H. Raisson.

Une femme d'esprit a grand'peine à être toujours et tout à fait bonne, quand elle y réussit, elle a un grand mérite.

On peut tout dire à une femme d'esprit quand on sait parler et se taire.

Trop d'esprit peut faire faire à une femme bien des sottises. Trop de cœur ne peut guère lui faire faire que quelques-unes de ces adorables bêtises qui font d'une femme ce qu'on appelle une bête du bon Dieu.

L'esprit d'abstention n'est pas généralement l'esprit des femmes.

Il n'est pas indispensable qu'une femme soit bossue pour avoir de l'esprit, comme on dit qu'en ont les bossus. Il lui suffit d'être laide. La laideur, le manque de beauté, ont une telle influence sur la vie d'une femme du monde, qu'il est rare que ce défaut ne développe pas chez elle les qualités d'esprit et de malice qui distinguent les bossus. « Je vous affirme que, étant jeune, j'étais fort bête, me disait un jour une femme qui n'était plus ni jeune ni bête; j'étais presque jolie. J'ai eu la maladresse d'avoir à dix-huit ans la petite vérole, qui m'a fait, à la place des yeux passables que j'avais, les petits yeux impossibles que voici. Pour comble de disgrâce, à dix-neuf ans, il me poussa des moustaches. Je commençai par en rire, je finis par en pleurer; car ces hideuses moustaches, au lieu de rester à l'état d'ombre et de duvet, prirent bientôt des proportions formidables. Mon esprit dut naître et grandir avec elles; il fallait bien les défendre. Et ce n'était pas facile. Un rasoir n'y eût pas suffi. »

Sa langue, plus affilée qu'un rasoir, y suffisait, et de reste.

L'esprit n'est pas indispensable à une femme. Il en est un grand nombre qui parviennent, à force de mesure et de ce tact qui manque souvent aux femmes d'esprit et presque jamais aux femmes de cœur, car le tact est une des qualités du cœur; il en est un grand nombre qui parviennent sans esprit, sans ce qu'on peut appeler de l'esprit, à ne jamais dire ni faire une bêtise, à être d'exquises créatures tout bonnement. C'est à quoi n'atteindrait jamais une femme qui n'aurait que de l'esprit.

Une femme qui n'a que du cœur peut suffire à tout. Une femme qui n'a que de l'esprit peut n'être pas bonne à grand'chose. Je dirai même qu'il y a des femmes qui ont tant de cœur, que personne n'a jamais pu s'apercevoir qu'elles manquassent d'esprit. P. J. Stahl.

Il faut qu'une femme soit décidément sotte pour n'avoir pas plus d'esprit qu'un homme qui en a beaucoup, touchant les affaires du cœur.

Oct. Feuillet.

La femme d'esprit modèle, selon la Bruyère :

« Il disait que l'esprit, dans cette belle personne, était un diamant bien mis en œuvre ; et continuant de parler d'elle : C'est, ajoutait-il, comme une nuance de raison et d'agrément qui occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui parlent; on ne sait si on l'aime, ou si on l'admire : il y a en elle de quoi faire une parfaite amie, il y a aussi de quoi vous mener plus loin que l'amitié. Trop jeune et trop fleurie pour ne pas plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne tient compte aux hommes que de leur mérite, et ne croit avoir que des amis. Pleine de vivacité et capable de sentiment, elle surprend, elle intéresse, et, sans rien ignorer de ce qui peut entrer de plus délicat et de plus fin dans les conversations, elle a encore ces saillies heureuses, qui, entre autres plaisirs qu'elles font, dispensent toujours de la réplique. Elle vous parle toujours comme celle qui n'est pas savante, qui doute et qui cherche à s'éclaircir; et vous écoute comme celle qui sait beaucoup, qui connaît le prix de ce que vous lui dites, et auprès de qui vous ne perdez rien de ce qui vous échappe.

IV

PARALLÈLE MORAL ET INTELLECTUEL DES DEUX SEXES

Les masles et les femelles, dit Montaigne, sont jettez en mesme moule : sauf l'institution et l'usage, la différence n'y est pas grande. Platon appelle indifféremment les uns et les autres à la société de toutes études, exercices, charges, et vacations guerrières et paisibles, en sa république : et le philosophe Antisthènes ôtoit toute distinction entre leur vertu et la nôtre. Il est bien plus aisé d'accuser un sexe que d'excuser l'autre ; c'est ce qu'on dit : « Le fourgon se moque de la paële. »

Cette opinion de Montaigne a été admise par de grands esprits.

Dans tous les climats, dit Saint-Lambert, l'homme et la femme naissent avec les mêmes instincts; mais dans tous les climats l'opinion établit des habitudes qui changent la nature.

En tout ce qui ne tient pas au sexe, dit Jean-Jacques, la femme est homme : elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés, la machine est construite de la même manière ; les pièces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable et sous quelque rapport qu'on la considère, ils ne diffèrent entre eux que du plus au moins.

Le génie n'a pas de sexe, dit madame de Staël.

Jusque-là les paroles de Montaigne semblent avoir force de loi : mais, patience! nous arriverons peut-être à trouver des restrictions, des dissidences, voire même des négations formelles. Poursuivons :

Quand les femmes ont du génie, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous. DIDEROT.

Les femmes, pour l'ordinaire, nées avec des organes plus déliés et moins robustes que les hommes, sont plus artificieuses et moins barbares. Cela est si vrai que, dans mille criminels qu'on exécute à mort, à peine trouve-t-on trois ou quatre femmes. Il est vrai qu'on rencontre quelques robustes héroïnes aussi

cruelles que les hommes, mais ces cas sont assez rares... Je crois bien que de cent jeunes femmes qui ont de vieux maris, il y en a quatre-vingt-dix-neuf, au moins, qui souhaitent sincèrement leur mort, mais vous en trouvez à peine une qui veuille se charger d'empoisonner celui dont elle voudrait porter le deuil.

Le physique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adresse dans leurs doigts, beaucoup plus souples que les nôtres; ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue; étant nécessairement chargées des petits travaux légers de l'intérieur de la maison et surtout du soin des enfants, menant une vie plus sédentaire; elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine; elles doivent moins connaître les grands crimes : et cela est si vrai, que dans les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins exécutés à mort contre une seule femme. VOLTAIRE.

Les hommes ont plus de génie; les femmes plus d'esprit. J. J. ROUSSEAU.

Les femmes, à qui la nature a donné une imagination plus vive et un cœur plus sensible, les femmes dont tous les désirs sont plus impétueux par la contrainte même qui les irrite, dont l'âme se soulève plus contre les obstacles par le sentiment même de la faiblesse, sont par là plus susceptibles des tourments d'une passion malheureuse, de ces orages du cœur qui le bouleversent et le précipitent en un instant, par un flux et reflux rapides, vers toutes les extrémités contraires. DUCIS.

Dans les temps modernes, beaucoup d'écrivains et surtout des Italiens du seizième siècle ont publié une foule d'écrits où l'on discute gravement auquel des deux sexes appartiennent la supériorité et le premier rang. Quelques-uns de ces ouvrages sont tissus d'injures, mais la plupart sont dictés par l'adulation, qui est une autre espèce d'injure. Ces discussions puériles, qu'on ne peut considérer que comme un jeu d'esprit, sont au moins un temps perdu; or, après la vertu, le temps est la chose la plus précieuse.

Le christianisme, en accordant aux deux sexes les mêmes avantages spirituels, les place sur la même ligne dans l'ordre de la grâce. « Vous êtes tous enfants de Dieu par la grâce de Jésus-Christ. Il n'y a plus maintenant ni de juif, ni de gentil, ni d'esclave, ni de libre, ni d'homme, ni de femme, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. »

Saint Grégoire de Nysse veut que les deux sexes soient également honorés, car ils pratiquent les mêmes vertus, soutiennent les mêmes combats, attendent les mêmes récompenses.

Théodoret n'admet aucune différence entre l'homme et la femme pour les qualités intellectuelles, et la tradition tient le même langage. Saint Irénée, mais surtout saint Ambroise, se sont constitués les apologistes des femmes. En comparant la faute du premier homme à celle de la première femme, est-il surprenant,

dit ce dernier, que le sexe le plus faible ait fait une chute, quand le plus fort ne l'a pas évitée? La faute de la femme est en quelque sorte excusable, celle de l'homme ne peut l'être d'aucune manière.

Fordyce ne fait que répéter ce que dit saint Ambroise, en reprochant à Adam de rejeter sa faute sur Dieu et sur son épouse.

Dans l'Église primitive, le mépris et l'indignation flétrirent les Sévériens, qui prétendaient que les femmes étaient l'œuvre du démon. On a cependant recueilli quelques passages des Pères et d'autres ascétiques tels que Buquet, qui parlent des femmes d'une manière défavorable ; mais il faut considérer qu'aux époques et dans les pays où ils écrivaient, ils avaient à combattre un libertinage effréné et autorisé par le paganisme ou par l'opinion. Au spectacle d'une dépravation monstrueuse ils opposaient la pureté des vierges chrétiennes, la sainteté du lien conjugal, et réclamaient énergiquement les droits de la pudeur alarmée. Voilà ce qui faisait dire à saint Jérôme qu'il fallait aimer également toutes les femmes ou les haïr également. Ils enseignent à les respecter, et leur recommandent de se respecter elles-mêmes.

Ces observations s'appliquent à d'autres passages des Pères; par exemple, du même saint Jérôme, de saint Basile, de saint Ambroise, de saint Grégoire de Nazianze. Il se récrient contre les moyens de séduction par lesquels la vanité et la lubricité des femmes tendaient des piéges à l'autre sexe. Plusieurs conciles ont fait des décrets dans le même sens. Tel est celui de Strasbourg en 1420, pour réprimer l'abus de vêtements dispendieux et messéants des femmes.

Dans la société circulent une foule d'anecdotes ridicules, inventées par la méchanceté, et répétées par la crédulité. Tel est le conte débité par Sainte-Foix sur le second concile de Mâcon en 585 auquel il impute d'avoir discuté, si le sexe féminin appartient à l'humanité, accusation digne d'être reléguée avec celle qui attribue à saint Bernard d'avoir promis dans le ciel autant d'arpents qu'on lui en donnerait sur la terre.

Voici le fait :

Un évêque très-ignorant ou très-irréfléchi intercale dans une discussion le doute si la femme peut être appelée *homme*. On s'empresse de lui rappeler le texte biblique, portant que Dieu créa l'homme et la femme. Alors l'évêque se tut, *quievit*. Tel est le récit d'Hardouin d'après Grégoire de Tours.

Mais, au lieu de vérifier le texte, un littérateur, d'ailleurs distingué, M. Viennet, brodant ce canevas, assure de nouveau « que la discussion fut agitée dans le concile pendant plusieurs séances ; que la discussion fut très-vive, et que les avis furent très-longuement partagés avant de décider en faveur du beau sexe. » Il n'y a pas là un mot de vrai. Tenez pour certain que ce fait ainsi amplifié, travesti, répété par M. Virey dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, le sera de nouveau dans d'autres ouvrages. La vérité est calme et ne provoque pas le rire; on y substitue un récit romanesque qui amuse.

GRÉGOIRE, évêque de Blois.



BLANCHE DE CASTILLE



BLANCHE DE CASTILLE

— 1187-1252 —

Ce fut un deuil général en France, lorsque, le 1er décembre 1250, la régente succomba tout-à-coup après cinq jours de maladie, à l'âge de soixante-cinq ans. Blanche de Castille est une des plus nobles et des plus belles figures de notre histoire, et nous sommes loin de la flatterie en disant, avec Guillaume de Nangis, « qu'elle fut *la plus sage de toutes les femmes et celle avec qui toutes sortes de bénédictions entrèrent au royaume de France.* »

MENNECHET, *Histoire de France.*

Existe-t-il vraiment des facultés d'une nature particulière chez les femmes? Non, sans doute, dans un sens absolu. Les dons de l'âme et de l'esprit sont essentiellement les mêmes dans les deux sexes, et il n'y a de différences que dans les proportions. Néanmoins, à travers des variations infinies, ces différences sont assez constantes pour devenir faciles à signaler. Mais on peut toujours se demander ce qu'il y a sous ce rapport de nécessaire ou d'immuable, et ce qu'il y a d'accidentel; la question n'est pas aisée à résoudre.

Nous sommes loin de nier l'infériorité des femmes; mais les accuser d'incapacité dans quelque genre que ce soit, c'est parler d'après une expérience peu décisive ou d'après une analogie qui peut tromper. Un fait dont on n'a pas assez tenu compte, c'est la parfaite égalité intellectuelle des jeunes filles et des jeunes garçons pendant tout le temps où on les élève ensemble. On leur voit prendre le même intérêt à toutes les branches de leurs études, et les cultiver avec le même succès; l'inégalité entre eux ne commence que du moment où l'un des sexes vient à recevoir une instruction plus forte que l'autre. Les explications qu'on a données de ce fait ont-elles la même portée que le fait même? c'est bien douteux.

Mme Necker.

L'homme seul contemple toutes choses dans l'univers; la femme ne saisit que les détails. Les hommes l'emporteront toujours sur *nous*, leur nature est supérieure à la *nôtre*...

Supérieure en quoi?... Plus livrés aux passions sensuelles, ils ne sont ni plus religieux, ni plus dévoués, ni plus vertueux, ni peut-être plus spirituels que nous; et cependant nous les sentons faits pour être nos maîtres. Leur *moi* est plus fort que le nôtre.

Comme créature intelligente, la femme n'est pas différente de l'homme. Elle possède sans doute à un moindre degré les mêmes facultés : mais elle les possède, et c'est assez pour qu'elle mérite qu'on les exerce; leur nature étant commune, leur loi doit être la même; pourvue des mêmes moyens pour connaître et remplir les conditions de son existence, l'éducation d'une femme ne doit pas différer essentiellement de celle de l'homme, du moins quant aux principes. En sa qualité d'être doué de raison, d'être moral et libre; parce qu'il est raisonnable, son éducation, si elle est raisonnable aussi, ne peut que vouloir se conformer à sa nature, en assurant sa moralité par l'empire de la raison sur la liberté.

La femme est raisonnable, puisqu'elle a la notion du vrai et du faux; elle est admire, puisqu'elle a le sentiment, sinon la connaissance, du bien et du mal, elle est libre enfin; et que ce mot si redouté n'excite aucune alarme, puisqu'ello nésigne que cette liberté niée des seuls impies et définie par Bossuet le « pouvoir de vouloir ou de ne vouloir pas. » Pourquoi donc laisserait-on sa raison sans aliment, sa conscience sans lumière, sa liberté sans règle? sur quel fondement lui refuserait-on la vérité? La vérité est la loi de l'âme, et jamais la suppression des lois n'a d'autre effet que l'oppression ou la licence. En effet, nous voyons que

ceux qui ont ainsi tenté de dégrader ou de délier la raison des femmes ont presque réussi à en faire tour à tour des esclaves ou des révoltées. C'est le vice des systèmes d'éducation adoptés jusqu'à présent pour elles. Par je ne sais quelle crainte de leur avenir, on a négligé, la plupart du temps, de leur donner ce qu'il faut de force morale pour les circonstances difficiles ou imprévues : une précipitation paresseuse se hâte d'inculquer aux jeunes filles quelques habitudes dont on leur cache les raisons. On ne les avertit de rien, on les préserve soigneusement de toute expérience. La vanité maternelle, si délicatement ombrageuse, voudrait éviter à l'enfant toute occasion d'agir en sens opposé des qualités qu'elle lui souhaite; et, repoussant les épreuves, elle se contente de nourrir son âme d'une morale prise généralement dans des conventions qui manquent de puissance et de vie. Presque toutes les mères préfèrent les préceptes aux principes; en dictant à leurs filles ce qu'elles ont à faire, elles aiment mieux se servir du mot *il faut*, qui ne s'adresse point à la raison, que du mot *vous devez*, qui n'est compris que d'elle. L'emploi habituel de l'une ou de l'autre de ces expressions peut changer tout un système d'éducation.

La femme est sur la terre la compagne de l'homme, mais cependant elle existe pour son propre compte, elle est inférieure, mais non subordonnée. Le souffle divin qui l'anime et qui, par son immortalité, l'appelle à la progression, la connaissance du mal, le sentiment du devoir, le besoin d'un avenir, tous ces dons accordés aux femmes aussi bien qu'aux hommes, leur permettent de revendiquer une certaine égalité, et peuvent expliquer en partie cette sorte de supériorité relative tant prônée par quelques déclamateurs. Mais, pour toutes les choses de cette vie, l'homme a été doué d'une portion de force et dévoué à une sorte d'activité refusées à sa compagne. Tout indique que, dans nos rapports avec ce monde, notre destinée nous place sans appel au second rang. Une construction physique plus délicate et plus fragile, un continuel besoin de secours matériel et de lien moral, nos qualités comme nos défauts, notre faiblesse comme notre force, tout indique que la solitude, qui *n'est point bonne pour l'homme*, serait mortelle pour la femme. Cette dépendance est un signe certain d'infériorité.

En nous rappelant à cette infériorité, notre condition sur la terre, hommage doit être rendu en nous aux dons spirituels que Dieu fait à ses créatures. Car, à moins de refuser aux femmes tout sentiment moral, à moins de prétendre qu'elles n'ont ni raison, ni volonté, ni liberté; enfin, à moins de leur refuser la nature humaine, je ne vois aucun motif de les traiter moins sérieusement que les hommes, de leur dénaturer la vérité sous la forme d'un préjugé, le devoir sous l'apparence d'une superstition, pour qu'elles acceptent et le devoir et la vérité. Elles ont droit au devoir, elles ont droit à la vérité, puisqu'elles sont capables de l'un et de l'autre. Nul n'est fondé à leur ravir le privilége d'obéir à la loi divine révélée par la raison. Dépouiller les femmes de cette faculté c'est violer la volonté de Dieu en dégradant son ouvrage. Mme DE RÉMUSAT.

Non-seulement l'infériorité intellectuelle de la femme est avérée, avouée : cette infériorité est organique et fatale.

L'humanité ne doit aux femmes aucune idée morale, politique, philosophique; elle a marché dans la science sans leur coopération. Elle n'en a tiré que des oracles. *La bonne aventure, ô gué!*

Entre la femme et l'homme il peut exister amour, passion, lien d habitude et tout ce qu'on voudra, mais il n'y a pas véritablement société. L'homme et la femme ne vont pas de compagnie. La différence des sexes élève entre eux une séparation de même nature que celle que la différence des races met entre les animaux. Aussi, bien loin d'applaudir à ce que l'on appelle aujourd'hui émancipation de la femme, inclinerais-je bien plutôt, s'il fallait en venir à cette extrémité, à mettre la femme en reclusion. Le droit de la femme et ses rapports avec l'homme sont encore à déterminer; toute la législation matrimoniale, de même que la législation civile, est à faire.

Parce qu'elle reçoit tant de charmes, qu'elle n'est rien que par l'homme et par l'amour, la femme ne peut aller de pair avec l'homme : ce serait une dénaturation, une confusion de sexe, et nous avons appris où cela mène...

Inférieure à l'homme par la conscience autant que par la puissance intellectuelle et la force musculaire, la femme se trouve définitivement, comme membre de la société tant domestique que civile, rejetée sur le second plan. Au point de vue moral, comme au point de vue physique et intellectuel, sa valeur comparative est encore comme 2 est à 3. P. J. Proudhon

Les premiers mouvements des femmes sont presque toujours meilleurs que ceux des hommes. Beauchêne.

Comme mères, amantes, créatures sensibles et secourables, les femmes l'emportent sur nous.

Est-il bien prouvé que, si les deux sexes étaient soumis à cet égal examen, nous aurions un grand avantage sur les femmes? De Ségur.

Tous ceux qui ont écrit sur l'égalité ou la prééminence des sexes ont souvent erré en les déplaçant. La main qui a ordonné ce vaste univers assigna à chacun son rôle. Chacun naît pour un but qu'il doit remplir : s'il s'en écarte, il nuit à l'ordre général ; il en est puni, par cela même qu'il manque aux lois éternelles, d'où naissent l'ensemble et l'harmonie que la nature ne laisse point violer impunément.

Quoique je me plaise à soutenir la cause des femmes, je ne leur accorde point une supériorité que la nature leur avait refusée; je ne veux que leur conserver le rang qu'elles doivent occuper dans la société, en démontrant qu'elles en sont le charme, comme nous en sommes l'appui. G. Legouvé.

Combien la femme surpasse l'homme dans la sensibilité du cœur !

Nous connaîtrons, par les dispositions naturelles de la femme, quels goûts elle doit introduire dans toutes les choses où elle exerce son influence. Le sexe faible recherche l'agréable et s'adresse au sentiment, le sexe fort s'attache à l'utile et parle à l'intelligence ; celui-ci veut instruire ou donner, l'autre veut charmer ou séduire ; l'un aspire à la renommée, l'autre au plaisir. Autant l'homme considère l'espèce et les choses générales, autant la femme s'attache à l'individu et se fixe à des objets particuliers. L'un se plaît dans une courageuse indépendance, l'autre préfère un doux servage ; celle-ci affecte de la finesse et des détours où celui-là met de la franchise et de la simplicité.

Chacun d'eux n'envisageant les objets qu'à sa manière, ne les voit point en tous sens, et, par une relation admirable, les deux sexes ont besoin d'être unis pour acquérir une parfaite idée des choses. Tout ce qui s'y trouve de fort, de vaste, de sublime est mieux aperçu par l'un ; tout ce qu'il y a de délicat, de gracieux et de fin, est mieux senti par l'autre.

La femme, cette fleur de la nature, rassemble tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus séducteur, de plus ravissant sur la terre, mais l'homme seul est capable des brûlants transports du génie ; il règne par la pensée ; son empire est l'univers, son besoin est l'immortalité.

Par rapport au caractère et même à l'esprit, on trouve moins de différence de femme à femme que d'homme à homme : elles se tiennent plus près de leur nature que nous de la nôtre ; la civilisation semble fortifier leurs penchants, tandis qu'elle tend à diminuer les nôtres. En effet, nous cherchons l'indépendance, tandis qu'elles aiment à donner et à recevoir un doux esclavage. L'homme veut régner par l'autorité et la valeur ; la femme nous enchaîne par les nœuds et les replis de mille affections. Nous tendons à généraliser notre existence ; elle, à la particulariser : nous aspirons à la gloire ; elle, à la félicité domestique. Enfin, l'homme ressemble peut-être à l'altière Injure, qui, selon Homère, marche sur la tête des mortels : la femme, aux molles Prières, qui la suivent en se courbant pour réparer ses outrages. VIREY.

Certes, en énergie éclatante, en puissance de conception, en hardiesse, en force de raisonnement, la femme est inférieure à l'homme. Mais son courage doux et ferme, mais sa compréhension facile, mais la logique de son bon sens, mais la netteté de ses applications, ont eux aussi un mérite propre, que fait ressortir avec avantage le contraste. Mesurer ces deux natures, qui, tout en ayant besoin l'une de l'autre, ne sont pas calquées l'une sur l'autre, c'est fausser le point de vue sous lequel il faut les envisager. Non, la femme n'est pas la contre-épreuve effacée de l'homme ; la femme a son originalité, sa mission, ses vertus spéciales ; voilà qui demeure certain. Mme GASPARIN.

L'homme et la femme ne sont pas égaux et ne pourront jamais le devenir.
DE BONALD

Il n'est pas douteux que la faiblesse des organes de la femme ne lui interdise les efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer, et que son imagination, trop mobile et peu capable de garder une assiette permanente, ne la rende peu propre aux arts qui dépendent de cette faculté de l'âme : mais aussi c'est de cette faiblesse que naissent ces sentiments doux et affectueux qui constituent le principal caractère de la femme; c'est du sentiment de son impuissance qu'elle tire cette disposition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié naturelle qui est la base des vertus sociales. C'est pourquoi les qualités de la femme, sans avoir le même éclat qu'ont les talents supérieurs qu'on admire dans l'homme, et dont l'effet le plus sensible est de nourrir souvent en lui un orgueil sauvage et triste, sont d'un plus grand usage dans la société. Tout le monde convient que les femmes ont une morale plus active, et que celle des hommes est plus en spéculation. Les premières font souvent le bien que les derniers ne font que projeter. Ceux-ci s'occupent des maux possibles, ou qui sont répandus sur la face du globe, tandis que les autres soulagent les malheurs réels qui les environnent. Si les vertus des femmes sont moins brillantes que celles des hommes, elles sont peut-être d'une utilité plus immédiate et plus continue.

Il en est de même de leurs talents. Ceux de l'homme sont plus propres à lui donner une haute opinion de son espèce, ceux de la femme contribuent encore plus au bonheur qu'ils ne flattent la vanité. Si on aime quelquefois à errer avec le premier dans les régions désertes et inaccessibles qu'habite le génie, la difficulté de soutenir longtemps un état peu fait pour notre faiblesse nous fait retomber encore avec plus de plaisir dans la sphère ordinaire où la nature nous a placés, et que la femme embellit par des qualités qui sont toujours de mise et qui font toujours le charme de tous les moments.

Les passions dans tous les êtres animés répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les satisfaire. Qu'on examine toutes les espèces d'animaux, on verra chez eux le moral se rapporter constamment au physique, la colère et la cruauté marcher toujours avec la force, et la timidité être toujours le partage de la faiblesse. A quoi servirait à la femme une audace que son impuissance démentirait à chaque instant? La témérité sied mal lorsqu'on a à peine la force nécessaire pour se défendre. Les passions douces sont les plus familières à la femme, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour sont les sentiments qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent, et chacun sent qu'une bouche faite pour sourire, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses et violentes.

La douceur est si généralement propre aux femmes, que cette disposition morale se trouve aussi dans les personnes d'un autre sexe dont les traits et la conformation extérieure ont quelques rapports avec ceux de la femme. On remarque

que les hommes d'une constitution délicate et molle tiennent beaucoup des goûts et du caractère des femmes. Cela n'est pas surprenant...

Dans ce que nous disons des qualités morales de la femme, nous n'avons égard qu'à ce qui paraît dériver immédiatement de son organisation matérielle; car on ne doute point que l'éducation, les mœurs sociales, et une infinité de circonstances, ne puissent altérer de mille manières, et même effacer presque le caractère primitif que la nature lui a donné : il n'en est pas moins vrai qu'en général les femmes sont et doivent être naturellement douces et timides.

Cependant ces qualités ne les exemptent pas des atteintes de la colère, qui y est directement opposée; elle est même quelquefois assez vive chez elles, parce qu'elle tient en même temps à leur sensibilité physique et à cette fierté que les hommages et les prévenances continuelles des hommes doivent nécessairement entretenir en elles. Mais il est aisé de s'apercevoir, par le contraste frappant que forment les mouvements impétueux de cette passion avec la faiblesse ordinaire de leur sexe, avec combien de désavantage elles sortent de leur état naturel. Leurs traits, plus mobiles que ceux des hommes, se déplacent plus aisément, et l'altération qui en résulte dans leur figure, en les rendant difformes, ne parvient pas même à leur donner un air plus terrible. La même faiblesse qui fait que leur colère est peu redoutable pour les autres, fait aussi qu'elle est moins dangereuse pour elles-mêmes. On a observé qu'elle a des suites plus funestes dans les hommes que dans les femmes. Elle a souvent, dans les premiers, déterminé les paroxysmes des maladies chroniques, produit des ictères, des engorgements des viscères. Quoique les femmes ne soient pas tout à fait exemptes de ces accidents, la flexibilité de leurs organes semble les en mettre plus à l'abri.

Aucun état de l'âme ne cadre mieux avec cette flexibilité d'organes que le caprice, qui consiste dans le passage brusque d'un sentiment à un autre sentiment tout opposé. La sensibilité, qui est une suite naturelle de cette organisation, en livrant les femmes aux impressions d'un plus grand nombre d'objets, doit produire nécessairement dans leur esprit une foule de déterminations qui sont à chaque instant détruites, l'une par l'autre.

La faiblesse et la sensibilité qui en est la suite sont donc les qualités dominantes et distinctives des femmes : elles se retrouvent partout chez elles : elles sont non-seulement la source de certaines affections morbifiques qui leur sont plus particulières qu'aux hommes, mais elles donnent à celles qui leur sont communes avec eux un certain aspect qui les différencie. Quant au moral, tout en elles prend la force du sentiment : c'est par cette règle qu'elles jugent toujours les choses et les personnes. Leurs opinions tiennent peut-être moins aux opérations de l'esprit qu'à l'impression qu'ont faite sur elles ceux qui les leur ont suggérées; et quand elles cèdent, c'est moins aux traits victorieux du raisonnement qu'à une nouvelle impression qui vient détruire la première. Cette organisation était sans doute nécessaire dans le sexe en qui la nature devait confier le dépôt de l'espèce humaine encore faible et impuissante. Celle-ci eût mille fois péri si elle eût été réduite aux secours tardifs et incertains de la froide raison. Mais le

sentiment, plus prompt que l'éclair, aussi vif et aussi pur que le feu dont il émane, pousse une femme à travers les flammes, fait qu'elle s'élance au milieu des flots pour sauver son enfant; il fait plus, il la porte à remplir, avec une patience qu'on n'admire pas assez, et même avec une sorte de satisfaction, les fonctions les plus dégoûtantes et les plus pénibles. Serait-il vrai, comme on l'a dit, que cet instinct précieux, par lequel la nature a pris soin de lier les hommes, s'altère et s'affaiblit à mesure que la raison se perfectionne? Enfin, tel est le pouvoir du sentiment, si énergique dans les femmes, que, tout faible qu'il est dans les hommes, il est encore le plus ferme fondement de la société; car les lois ne furent jamais qu'un lien précaire que les sophismes ou les artifices de l'intérêt particulier éludent presque toujours. Cela supposé, la faiblesse et la sensibilité peuvent servir de données pour évaluer tout ce qui a quelque rapport à ce sexe, et résoudre les problèmes, soit physiques, soit moraux, que sa constitution peut présenter. ROUSSEL.

La femme est un être fort à part, bien plus différent de l'homme qu'il ne semble au premier coup d'œil. MICHELET.

Il est un tact délicat, espèce de seconde vue, qui n'est donnée que par lueurs passagères à l'homme, mais qui, chez la femme, est une lumière toujours vivante. MICHEL MASSON.

Toutes les fois qu'il faudra agir avec la divination et avec l'instinct, les femmes seront supérieures aux hommes; toutes les fois qu'il faudra agir avec le raisonnement, avec la science, les hommes auront sur elles une formidable supériorité. Les femmes ne veulent pas assez comprendre que toute leur force est dans leur faiblesse, dans l'exquise délicatesse de leurs sens, dans la maladive irritabilité de leurs nerfs. Une femme bien organisée, qu'une instruction malfaisante n'a pas encore dénaturée, possède tous les dons merveilleux des dormeurs lucides, tous les phénomènes intelligents des animaux privilégiés. Comme le somnambule, malgré la volonté, elle sait lire dans la pensée; comme l'aigle, à travers la nue, elle sait pressentir sa proie dans l'espace; comme le cheval au milieu des ténèbres, elle sait marcher à travers les précipices; elle aspire et reconnaît comme lui le souffle des abîmes; elle sait tout, quand vous ne lui apprenez rien. Toute femme en naissant contient une pythonisse, et c'est un grand tort qu'elle a d'étouffer en elle la voix vibrante du dieu qui lui dicte la vérité, pour écouter la voix nasillarde des pédants qui lui serinent les vains mots de leur inutile et fausse science. Mme DE GIRARDIN.

Pourquoi les poëtes et les peintres représentent-ils par des femmes les plus grands fléaux de l'humanité, la famine, la peste, la mort, la guerre, etc.? Ajoutons aussi que les plus belles choses sont aussi signifiées par des femmes : la justice, la vertu, la pitié: c'est que les femmes sont extrêmes en tout. La beauté et les vertus des femmes sont supérieures aux vertus et à la beauté des hommes;

mais une femme laide et méchante est plus laide et plus méchante que le plus laid et le plus méchant des hommes. Alph. Karr.

L'homme et la femme sont deux petits astres intelligents et sensibles ayant plus d'une analogie avec le soleil et la lune. La femme tient sa force de l'homme, et le réfléchit. Tantôt en opposition, tantôt en conjonction, les deux sexes règnent alternativement... l'un dans les affaires, l'autre dans les plaisirs.

A. Guyard.

La tendresse conjugale a ses héroïnes. On ne connaît pas ses héros. Quels modèles les hommes peuvent-ils opposer à Alceste, à Éponine, à madame de la Valette? Cet amour est même si naturel au cœur des femmes que, fût-il éteint par une autre passion, il se réveille souvent si le mari court un danger.

Quant à la charité, nul n'y dispute la supériorité aux femmes; elles en ont le génie.

Un homme qui donne ne donne que son or, la femme y joint son cœur. Un louis aux mains d'une femme bonne soulage plus de pauvres que cent francs aux mains d'un homme : la charité féminine renouvelle chaque jour le miracle de la multiplication des pains.

Un mot met tout d'abord un abîme entre l'homme et la femme qui aiment. L'une dit : « Je suis à toi ; » l'autre : « Elle m'appartient. » C'est la différence de celui qui donne à celui qui reçoit. Analysons nos amours masculines d'un œil sévère, nous y trouverons bien des éléments étrangers à l'amour : la vanité, le désir sensuel ne laissent guère à la passion plus d'un quart de notre âme; sans compter que dans ce reste de lui-même il y a toujours une place pour les rêves de gloire et d'ambition. Ernest Legouvé.

Pour résumer ce débat, nous empruntons à Thomas les passages les plus saillants de son *Essai sur les femmes*, ouvrage fort peu lu aujourd'hui, et qui cependant contribua beaucoup à la réputation de l'auteur[1] :

Il semble que pour terminer la grande question d'amour-propre et de rivalité entre les sexes, il faudrait examiner la force ou la faiblesse des organes ; le genre d'éducation dont les deux sexes sont susceptibles; le but de la nature en les formant; jusqu'à quel point il serait possible de la corriger ou de la changer. Ce qu'on gagnerait et ce qu'on perdrait en s'éloignant d'elle; enfin l'effet inévitable et forcé que la différence des devoirs, des occupations et des mœurs doit produire sur l'esprit, l'âme et le caractère des deux sexes.

S'agit-il de talents et d'esprit, il faudrait distinguer l'esprit philosophique

[1] Gilbert écrivait :

Dans un livre où Thomas rêve comme en extase,
Je cherche un peu de sens et vois beaucoup d'emphase.

Voltaire appelait le style de Thomas « du galli-Thomas. »

Ce qu'on lira de cet auteur suffira, pensons-nous, pour amoindrir la force de ces jugements ironiques dont la postérité semble avoir trop tenu compte...

qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'effet politique ou moral qui gouverne. Il faudrait voir ensuite jusqu'à quel degré ces quatre genres d'esprit peuvent convenir aux femmes; si la faiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte leur beauté; si l'inquiétude de leur caractère qui tient à leur imagination; si la multitude et la variété des sensations qui fait une partie de leurs grâces, leur permet cette attention forte et soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées.

. . . .

Descartes outragé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vantait l'esprit philosophique des femmes. Je n'ose croire que sa reconnaissance voulut, par par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvait dans Élisabeth et dans Christine cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, et paraît s'associer à son génie en suivant la marche de ses idées. Peut-être même trouvait-il dans les femmes la clarté, l'ordre et la méthode; mais trouvait-il cette raison froide qui marche sans se précipiter jamais et mesure tous ses pas? Leur esprit pénétrant et rapide s'élance et se repose. Il a plus de saillie que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un instant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il désespère de le voir. Il serait donc moins étonnant qu'elles n'eussent point cette opiniâtre lenteur, qui seule recherche et découvre les grandes vérités.

L'imagination semblerait bien plus devoir être leur partage. On a observé que celle des femmes, a je ne sais quoi de singulier et d'extraordinaire. Tout les frappe, tout se peint en elles avec vivacité. Leurs sens mobiles parcourent tous les objets et en emportent l'image. Des forces inconnues, des liens secrets transmettent rapidement à elles toutes les impressions. Le monde réel ne leur suffit pas : elles aiment à se créer un monde imaginaire, elles l'habitent et l'embellissent. Les spectres, les enchantements, les prodiges, tout ce qui sort des lois ordinaires de la nature, sont leur ouvrage et leurs délices. Elles jouissent de leurs terreurs mêmes. Leur âme s'exalte et leur esprit est toujours plus près de l'enthousiasme. Mais il faudrait savoir jusqu'où cette imagination appliquée aux arts peut développer en elles le talent de créer et de peindre; si elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive et légère, si le genre de la leur ne tient pas nécessairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaisirs, à leur faiblesse même. Je demanderai si leurs fibres plus délicates ne doivent pas craindre des sensations fortes qui les fatiguent, et en chercher de douces qui les reposent.

. . . .

De toutes les passions, l'amour, sans contredit, est celle que les femmes sentent et qu'elles expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que faiblement et par contre-coup : celle-là leur appartient, elle est le charme et l'intérêt de leur vie; elle est leur âme. Elles doivent donc mieux réussir à la peindre. Mais sauront-elles, comme l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre* ou celui de *Laïs*, exprimer les transports d'une âme troublée qui joint les fureurs à l'amour?

. . . .

Pour l'esprit d'ordre et de mémoire qui classe des faits et des idées afin de les retrouver au besoin, comme il tient beaucoup à l'habitude et à des méthodes, on ne voit pas pourquoi les deux sexes n'y réussiraient point également. Cependant, pour la quantité même des matériaux d'où résulte l'érudition, il faudrait encore examiner si dans les femmes l'excès du travail ne produirait pas plus aisément le dégoût.

. . . .

Je viens à un objet plus important, l'esprit politique ou moral qui consiste dans la conduite de soi-même et des autres. Pour balancer sur cet objet les avantages ou les désavantages des deux sexes, il faudrait distinguer l'usage de cet esprit dans la société, et son usage dans le gouvernement.

Dans la société, les femmes, occupées sans cesse à observer, par le double intérêt d'étendre et de conserver leur empire, doivent parfaitement connaître les hommes. Elles doivent démêler tous les plis de l'amour-propre, les faiblesses secrètes, les fausses modesties et les fausses grandeurs, ce qu'un homme est et ce qu'il voudrait être, les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, son estime marquée jusque dans les satires et par ces satires mêmes. Elles doivent connaître et distinguer les caractères, l'orgueil calme et qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux et ardent qui s'irrite, la sensibilité vaine, la sensibilité tendre, la sensibilité brûlante sous des dehors froids, la légèreté de prétention et celle qui est dans l'âme, la défiance qui naît du caractère. Celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'esprit, enfin tous les sentiments et toutes les nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir sur ce qui l'a fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent savoir comment on la dirige sans paraître s'en occuper.

. . . .

Une chose favorise le despotisme des femmes qui gouvernent; c'est que les hommes confondent en elles l'empire de leur sexe et celui de leur rang. Ce qu'on eût refusé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs le pouvoir des femmes, même arbitraire, n'est presque jamais cruel. Elles ont plutôt un despotisme de fantaisies que d'oppression. Le trône même ne peut les guérir de leur sensibilité; elles portent dans leur âme le contre-poids de leur puissance.

Si après avoir comparé les deux sexes par les talents, nous les comparons par les vertus, nous trouverons d'autres rapports. D'abord l'expérience et l'histoire nous apprennent que dans toutes les sectes, tous les pays et tous les rangs, les femmes ont plus que les hommes les vertus religieuses. Naturellement plus sensibles, elles ont plus besoin d'un objet qui sans cesse occupe leur âme; elles portent à Dieu un sentiment qui a besoin de se répandre, et qui, ailleurs, serait un crime. Avides du bonheur et le trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie et vers un monde différents.

. . . .

Il semblerait donc, par une suite même du caractère des femmes, que leur religion devrait être plus tendre et celle des hommes plus forte; l'une tenant

plus à des pratiques et l'autre à des principes ; et qu'en exaltant les idées religieuses, la femme serait plus proche de la superstition et l'homme du fanatisme. Mais si une fois le fanatisme s'empare d'elle, son imagination plus vive l'emportera plus loin : et, plus féroce par la crainte même d'être sensible, ce qui faisait une partie de ses charmes ne contribuera plus qu'à ses fureurs.

Aux vertus religieuses tiennent de très-près les vertus domestiques, et sans doute elles devraient être communes aux deux sexes ; mais ici l'avantage se trouve encore du côté des femmes ; du moins elles doivent plus avoir des vertus qui leur sont plus nécessaires.

. . . .

Après les vertus religieuses et domestiques viennent les vertus sociales, et d'abord les vertus de sensibilité : ce sont toutes les passions affectueuses et douces. On sait qu'au premier rang sont l'amitié et l'amour.

C'est une grande question de savoir lequel des deux sexes est le plus propre à l'amitié.

. . . .

Les femmes, en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé et qui ne savent presque qu'aimer ou haïr, semblent devoir sentir bien plus vivement la liberté et le plaisir d'un commerce secret, et les douces confidences que l'amitié fait et reçoit.

. . . .

L'amitié dans les femmes doit être rare ; mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi plus délicate et plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les grâces de l'amitié. Quelquefois en soulageant ils blessent, et leurs sentiments les plus tendres ne sont pas fort éclairés sur les petites choses qui ont tant de prix.

Les femmes ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe ; elles devinent l'amitié qui se tait ; elles encouragent l'amitié timide ; elles consolent doucement l'amitié qui souffre. Avec des instruments plus fins, elles manient plus aisément un cœur malade, elles le reposent et l'empêchent de sentir ses agitations. Elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas. Il faudrait donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions, mais pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amitié d'une femme.

Les femmes en amour ont les mêmes nuances, les mêmes délicatesses. . .

Après l'amitié et l'amour vient la bienfaisance, et cette compassion qui unit l'âme aux malheureux. On n'ignore point que c'est surtout le partage des femmes.

. . . .

Les femmes ont surtout cette sensibilité d'instinct qui agit avant de raisonner, et a déjà secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active. Elle est aussi plus circonspecte et plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur ?

Mais il faudrait examiner si les femmes, si sensibles en amitié, en amour envers

les malheureux, peuvent s'élever jusqu'à l'amour de la patrie qui embrasse tous les citoyens, et à l'amour général de l'humanité qui embrasse toutes les nations.

. . . .

Dans presque tous les gouvernements du monde, exclues des honneurs et des charges, elles ne peuvent ni obtenir, ni espérer, ni s'attacher à l'État par l'orgueil d'avoir joui des places. Ayant peu de part dans la propriété et gênées par les lois dans celle même qu'elles ont, la forme de législation dans tous les pays doit leur être assez indifférente. . . . .

Existant plus dans elles-mêmes et dans les objets qui les attachent, et peut-être moins dénaturées que nous par les institutions sociales auxquelles elles ont moins de part, elles doivent être moins susceptibles de l'enthousiasme qui fait préférer l'État à la famille et ses concitoyens à la foi. . . . .

Mais, si l'amour de la patrie est peu fait pour les femmes, l'amour général de l'humanité, qui s'étend sur les nations et sur les siècles, et qui est une espèce de sentiment abstrait, semble convenir encore moins à leur nature.

. . . .

Les femmes n'égarent point leur âme au loin. Elles rassemblent autour d'elles leurs sentiments et leurs idées, et veulent tenir à ce qui les intéresse. Ces mesures si vastes sont pour elles hors de nature. Un homme est plus pour elles qu'une nation, et le jour où elles vivent, plus que vingt siècles où elles ne seront pas.

. . . .

On remarque en général que les femmes corrigent ce que l'excès des passions mettrait d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main délicate adoucit, pour ainsi dire, et polit les ressorts de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractère : elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses, la société est un lieu de conquêtes. Peu d'hommes ont fait le système de renvoyer tout le monde content, et tant pis pour ceux qui l'auraient : mais beaucoup de femmes ont eu ce projet, et quelques-unes y réussissent. Plus leur société s'étend, plus ce genre de mérite se perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier et de caractères à réunir. C'est une machine qui se complique, et demande plus de supériorité pour assortir les mouvements.

Mais aussi cette politesse si fine doit quelquefois mener à la fausseté. On met l'expression du sentiment à la place du sentiment même. De là le reproche si répété contre les femmes. Il faut convenir que par leur nature elles sont plus portées à tous les genres de dissimulation. C'est la force qui déploie tous ses mouvements en liberté ; mais la faiblesse et l'art de plaire doivent observer et mesurer les leurs. Ainsi les femmes plus timides apprennent à cacher les sentiments qu'elles ont, et finissent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme peut avoir de la franchise sans vertu, parce que souvent elle est sans effort, et qu'elle peut être en lui le besoin d'une âme impétueuse et libre; mais la sincérité chez les femmes, quand elle est réelle, ne peut être qu'un mérite. Quelquefois l'homme

faux joue la franchise par système : les femmes se piquent rarement de ce genre d'hypocrisie, et quand par hasard elles l'ont, elles donnent leur franchise comme une marque de confiance pour plaire davantage ; c'est un sacrifice qu'elles font à l'amitié. Ainsi l'homme a de la franchise par orgueil, la femme en a par adresse. L'un peut dire une vérité sans autre objet que la vérité ; dans la bouche de l'autre, la vérité même a toujours un but. La fausseté de l'homme va presque toujours à ses intérêts ; elle n'est que pour lui : celle de la femme va presque toujours à plaire. De ces deux faussetés, l'une vous détrompe, l'autre vous séduit. Enfin la flatterie se trouve également dans les deux sexes, mais celle de l'homme est souvent dégoûtante à force d'être basse ; celle de la femme est plus légère, et paraît de sentiment. Même quand elle est outrée, elle est amusante et n'est jamais vile ; le motif et la grâce la sauvent du mépris.

. . . .

Pour achever ce parallèle, il faudrait examiner encore, dans les deux sexes, les vertus rigides qui tiennent à l'équité, et ces qualités vigoureuses et fortes qui tiennent au courage. Mais toutes les distinctions qu'on pourrait faire sur ces objets partiraient toujours des mêmes principes.

. . . .

Telle est, dans la question de l'égalité ou de la supériorité des sexes, une partie des objets qu'il eût fallu discuter et mettre dans la balance. Pour la bien traiter, il faudrait tout à la fois être médecin, anatomiste, philosophe, raisonnable et sensible, et surtout avoir le malheur d'être parfaitement désintéressé.

THOMAS.

V

BEAUTÉ — LAIDEUR

§ 1.

BEAUTÉ. — GRACE.

❧ Quant à la beauté du corps, avant de passer oultre, il me fauldroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne sçavons gueres ce que c'est que la beauté en nature et en général, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la reconnoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à notre appetit...

Les Indes la peignent noire et basannée, aux lèvres grosses et enflées, au nez plat et large; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre jusques à la bouche; comme aussi la baleure de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tumbe sur le menton, et est leur grâce de montrer leurs dents iusques au dessoubs des racines. Au Peru, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les estendent aultant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'aujourd'huy dit avoir veu, en une nation orientale, ce soin de les agrandir en tel crédit, et de les charger de poisants ioyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches : ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non-seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste rase; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrées glaciales, comme dict Pline. Les Mexicaines comptent entre les beautés la petitesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art : et ont en si grande recommendation la grandeur dez tétins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mamelle à leurs enfants par-dessus l'épaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massive, les Espagnols vuidée et estrillée; et, entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune; l'une molle et délicate, l'autre

forte et vigoureuse; qui y demande de la mignardise et de la douleeur; qui de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la préférence en beauté, que Platon attribue à la figure sphérique, les épicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou carrée, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule. MONTAIGNE.

Il ne faut douter que la vue ne soit plus agréable que toutes celles du monde d'une belle femme toute parfaite en beauté; mais malinement se trouve-t-elle :

« L'Espagnol dit que, pour rendre une femme toute parfaite et absolue en beauté, il lui faut trente beaux SI, qu'une dame espagnole me dit une fois dans Toledo, là où il y en a de très-belles, bien gentilles et bien apprises. Les trente sont donc telles :

Trois choses blanches : la peau, les dents et les mains.
Trois noires : les yeux, les sourcils et les paupières.
Trois rouges : les lèvres, les joues et les ongles.
Trois longues : le corps, les cheveux et les mains.
Trois courtes : les dents, les oreilles et les pieds.
Trois larges : la poitrine, le front et l'entre-sourcil.
Trois étroites : la bouche, la ceinture et l'entrée du pied.
Trois grosses : le bras, la cuisse et le mollet.
Trois déliées : les doigts, les cheveux et les lèvres.
Trois petites : les seins, le nez et la tête
« Sont trente en tout. » BRANTOME.

A ces trente choses il en faut ajouter une indispensable : la grâce ou le *je ne sais quoi*.

Qui peut estre chaste et patient avec la beaulté, l'amour, le temps et le loisir des femmes sera assez vertueux, pour vaincre tous les diables.

MARGUERITE DE NAVARRE.

La beauté semble à la rose vermeille
Qui meurt incontinent.

RONSARD.

La grâce, la beauté, la jeunesse et l'amour
Pour les femmes ne sont qu'un empire d'un jour.
L'esprit rarement à la beauté se joint.
S'il y a des dieux, ils ont le cœur de chair,
Ainsi que nous, d'amour ils se laissent toucher,
Et de ce sexe ingrat excusant la malice,
Pour une belle femme ils n'ont point de justice.

RÉGNIER.

Quoique le miroir emporte plus de la moitié de la vie des femmes, qu'elles le consultent à tous les moments, l'art ne saurait si bien faire que la nature; il

demeure toujours beaucoup au-dessous. A dire les choses comme elles sont, ce n'est pas elle qui fait ici la beauté, c'est son imitateur qui la fait; elle n'est que l'image de ce qu'on la croit être; ce n'est qu'une agréable illusion qui ne trompe pas moins la vue qu'elle lui plaît, et qui n'est pas moins fausse qu'agréable. En effet, ici une femme doit toute la beauté de sa taille à son cordonnier et à son tailleur; il y en a qui prennent tous les matins le blanc et l'incarnat de leur teint et de leurs lèvres dans leur toilette; quelques autres y prennent leurs dents et leurs cheveux; le fer et le feu travaillent seuls aux boucles de leur coiffure; les poudres, les pâtes, les pommades et les eaux se peuvent nommer les créateurs de cette beauté postiche. Les mouches dont elles se couvrent le visage prétendent qu'il doit toute sa blancheur à leur noir : les boucles d'oreilles, les bracelets, les bagues et toutes ces autres bagatelles qu'elles portent, y contribuent aussi beaucoup ; rien de tout cela n'entre jamais dans le lit avec ces belles laides quand elles y entrent. Elles étudient tous les matins dans le miroir leurs regards, leurs sourires, l'air de leur visage, la situation de leur bouche, l'art de montrer leurs belles mains, celui de faire voir adroitement la propreté de leurs chaussures; elles concertent le ton de leur voix; elles composent l'air et la grâce de leur port et de leur démarche; et jusqu'à la manière de tousser avec harmonie, tout y est étudié, tout y est appris comme l'on apprend la musique. Celle-ci, qui a les dents belles, rit toujours pour les montrer, eût-elle sujet de verser des larmes; cette autre, qui les a laides, ne l'ouvre non plus que son portrait, et ne rirait pas, pour quoi que ce fût, dans le plus grand sujet de joie. Enfin, l'art fait presque tout à la cour, et ne laisse rien à faire à la nature.

Il n'en est pas de même des beautés de la campagne, où la nature fait tout sans l'art; la fraîcheur et l'éclat de leur teint ne doivent rien à l'artifice; la richesse de leur taille n'a pas besoin de piédestal pour s'élever, ni de la tromperie des tailleurs pour cacher ses défauts. Leur grâce est née avec elles, et le conseil du miroir ne la fait point. La blancheur de leurs dents et la douceur de leur haleine viennent de la régularité de leur vie, de la bonté de leur tempérament, et non pas de leurs drogues et de leurs parfums. Le fer, le feu ni la pommade ne font pas une des boucles de leurs cheveux; et ces riches anneaux qui s'entassent négligemment les uns sur les autres à leur coiffure ne sont point l'ouvrage de l'art et ne lui doivent rien du tout. La neige animée de leur gorge n'emprunte rien du fard ni de l'imposture de l'habillement : les bagues, les bracelets, les pendants d'oreilles, les mouches, et tous ces autres meubles inutiles que le luxe et la volupté ont inventés pour parer les femmes, ne font point l'agrément de celles-ci. Comme toutes leurs actions sont naturelles, la contrainte des autres ne s'y voit jamais; et au lieu que ces autres déplaisent en pensant plaire, ces beautés naïves plaisent sans y penser. Elles n'ont rien d'étudié ni d'affecté. Leur sourire et leurs regards, le ton charmant de leur voix, la majesté de leur port et la grâce de leur démarche ne partent ni de leurs soins ni de leur coquetterie : nous les voyons aimables et nous les voyons aimées sans qu'elles songent à se faire aimer. Mlle DE SCUDÉRY.

Le vice grossier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation, mais la beauté modeste est bien plus dangereuse : en l'aimant on croit n'aimer que la vertu, et insensiblement on se laisse aller aux appâts trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre.

La beauté trompe encore plus la femme qui la possède que ceux qui en sont éblouis. Elle trouble encore l'âme : on est plus sottement idolâtre de soi-même que les amants les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille : mais comment y servira-t-elle si elle n'est pas soutenue par le mérite et la vertu? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fasse rechercher par des hommes d'un esprit réglé, et sensible aux qualités solides. Les femmes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bientôt ridicules; elles arrivent sans s'en apercevoir à un certain âge où leur beauté se flétrit ; et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages.

FÉNELON.

Tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles. MOLIÈRE.

S'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel, celui de la beauté, à qui rien ne résiste.

Le nôtre n'est pas de tous les pays; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilége? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces seraient égales, si l'éducation l'était aussi. Éprouvons-les dans les talents que l'éducation n'a point affaiblis, et nous verrons si nous sommes si forts. MONTESQUIEU.

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ;
A l'examiner il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.

L'on ne sait plus que devenir
Lorsque l'on n'a su qu'être belle.

Je sais que sur les cœurs.....
Que, tant qu'on est belle, on fait naître

Des désirs, des transports et des soins assidus :
Mais qu'on a peu de temps à l'être,
Et de temps à ne l'être plus!

Mme DESHOULIÈRES.

J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusqu'à vingt-deux, et, après cet âge, de devenir un homme.

Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amants qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

LA BRUYÈRE.

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

LA ROCHEFOUCAULD.

Toutes les belles personnes ne touchent pas toute sorte de cœurs.

SAINT-RÉAL.

Ce sexe plein d'attraits, sans secours et sans armes,
Peut assez se défendre avec ses propres charmes.

REGNARD.

Quand on est aimé d'une belle femme, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

VOLTAIRE.

Il n'y a point de jolie femme qui n'ait un peu trop envie de plaire; de là naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites par lesquelles elle vous dit. Regardez-moi.

Une belle femme édifie plus qu'une autre, quand elle est pieuse, parce qu'ordinairement elle a besoin d'un plus grand effort pour l'être.

MARIVAUX.

La plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu que de leur esprit ou de leur beauté.

C'est une jolie condition que celle de jolie femme.

FONTENELLE.

Une belle femme indécente est une espèce de monstre que je comparerais volontiers à un agneau qui aurait de la férocité. On ne s'attend pas à cela.

DIDEROT.

La grande beauté me paraît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; et quand elle serait un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? J. J. Rousseau.

On dit communément : La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a; ce qui est très-faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisque, en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit. Champfort.

La beauté est une : elle est générale : qu'on ne nous dise pas qu'elle est arbitraire.

Si les sauvages se cicatrisent le visage, ce n'est pas pour être plus beaux, mais au contraire plus terribles;

Si les Chinois se déforment le pied, ce n'est pas qu'on ait dans ce pays une fausse idée de la beauté; mais les hommes ont établi cette mode par politique.

Si les habitants des Alpes paraissent estimer les goîtres, croyons que c'est parce qu'ils sont communs chez eux, et qu'ils ont affecté d'en faire une beauté, pour ne pas rougir de ce défaut monstrueux;

De même, si nos dames se fardent, ce n'est pas qu'elles pensent que la couche de blanc et de rouge qu'elles se mettent sur le visage soit une beauté réelle, non, elles ne le pensent pas; mais elles ressemblent aux habitants des Alpes; la vraie beauté étant fort rare, elles ont mis à la mode une beauté factice qui peut être générale.

Les femmes, en général, sont plus belles que les hommes ne sont beaux, parce que la beauté leur est essentielle. Une grande femme est belle, mais il importe plus à une femme d'être jolie que belle. Et cela est si vrai, que lorsqu'on dit d'une grande femme *qu'elle est belle!* on ne sent pas la même émotion que lorsqu'on dit d'une petite femme *qu'elle est jolie!* Ici, l'expression amène le désir de caresser. Auprès d'une belle femme, on éprouve moins ce désir, parce qu'elle inspire plus de respect qu'elle n'est appétissante et voluptueuse.

Rétif de la Bretonne.

La figure d'une femme, quelle que soit la force ou l'étendue de son esprit, quelle que soit l'importance des objets dont elle s'occupe, est toujours une raison dans l'histoire de sa vie. Mme de Staël.

Quand on rencontre dans la société une petite demoiselle bien vive, bien rosée, au nez fripon, aux formes arrondies, aux mains rondelettes, aux pieds courts et grassouillets, tout le monde est ravi et la trouve charmante, tandis que, instruit par l'expérience, je jette sur elle des regards postérieurs de dix ans, je vois les ravages que l'obésité aura faits sur ces charmes si frais, et je gémis sur des maux qui n'existent pas encore. Brillat-Savarin.

Une jolie femme est en butte aux sollicitations, aux empressements de presque tous les hommes qui la voient. Dans le nombre il peut s'en rencontrer un qui lui plaise; et alors adieu les résolutions. On s'étourdit; et l'on apprend, au dépens de sa vertu, et souvent de sa réputation, qu'il ne faut pas trop compter sur ses forces.

Une belle personne n'a pas besoin de dire : j'ai une belle figure; tout le monde le voit. Quant à celles qui ont bien de l'esprit, il y a si peu de gens qui en aient assez pour en juger, que j'excuserais presque la femme qui manquerait de modestie là-dessus.

La beauté sans esprit est d'une dangereuse conséquence. Si une femme plaît seulement par les charmes de la figure, les passions qu'elle inspire sont de courte durée. Une fille qui n'a que des charmes pour tout mérite n'a que deux partis à prendre; l'un, d'être excessivement sage; l'autre, de donner sans ménagement dans la galanterie. Il ne faut point d'esprit pour conquérir beaucoup d'amants, et pour en changer souvent; mais il en faut plus que beaucoup de femmes n'en ont pour en faire un. Qu'une femme sans esprit qui s'attache à un homme qui en a se prépare de chagrins!

Une jolie femme a la politique de prendre une femme de chambre laide : pourquoi une femme d'esprit n'aurait-elle pas celle d'épouser un sot?

Les grâces et les belles manières sont plus nécessaires aux femmes qu'une belle figure.

Quand une femme a le bonheur d'être née avec une jolie figure, il y a de la sottise de chercher des défauts dans celle des autres : le mépris que l'on en fait ne nous embellit pas, et ne rend pas moins aimables celles que nous déprécions. Il faut convenir bonnement de ce que l'on pense là-dessus; les hommes à qui nous parlons ont des yeux, et tout ce que nous pourrions dire au désavantage des personnes qui leur plaisent ne leur persuaderait pas qu'ils sont aveugles.

Personne n'est plus sensible à la beauté que les jeunes gens; j'en ai conjecturé que la beauté n'est point une chose arbitraire; c'est la nature qui donne la justesse des proportions qui forme la beauté des objets; la délicatesse du goût sur la beauté se gâte ensuite par l'habitude des fantaisies et par le libertinage. Le goût s'épure sur les choses d'esprit à trente ans et celui qu'on a pour les femmes se corrompt. Les jeunes gens cherchent ce qui flatte leurs regards : c'est la nature seule qui les conduit; la moindre imperfection extérieure les rebute; j'en ai vu découvrir des beautés auxquelles personne n'avait encore pensé; la légèreté, les grâces, le geste, l'extrême propreté, les dents, les cheveux sont les objets de leurs remarques. Il y en a qui semblent ne penser à rien, et qui forment des conjectures d'une délicatesse extraordinaire. Je demandais un jour à un jeune homme de dix-sept ans ce qu'il aimait le plus dans une

femme. Il me répondit ingénument : « Toutes ses extrémités quand elles sont belles. » C'est-à-dire, lui répliquai-je, que vous en aimez le visage, les mains et les pieds, et quelle est de ces parties celles que vous préférez? Il me répondit, avec la vivacité de son âge, qu'il aimait les jolis pieds à la folie; je lui en demandai la raison : « Ah! me dit-il, un petit pied suppose une femme mignonne et bien faite; les autres n'en ont jamais eu, ni de belles mains non plus; cela n'est pas possible. » Je lui fis encore d'autres questions auxquelles il répondit avec une naïveté si plaisante et si juste que je fus convaincue qu'il fallait consulter la nature seule sur le beau. Nous voyons tous les jours des enfants regarder de beaux visages avec une attention marquée : demandez-leur pourquoi; ils n'en savent d'autre raison, sinon qu'il les trouvent beaux. On est quelquefois surpris de voir des jeunes gens s'en tenir à leurs premières inclinations; c'est qu'ils n'ont aimé que parce que l'objet de leur choix leur a paru plus aimable que d'autres, qu'ils y ont remarqué des beautés de figure dont ils ont été captivés. Le jeune marquis de P..., qui n'a que treize ans, regardait une dame à sa toilette avec beaucoup d'attention : « Vous êtes bien attentif, dit-elle au jeune marquis. — C'est, madame, lui répondit-il, que je faisais une remarque : je crois que si vous aviez moins de gorge, elle serait admirable. — Ah! monsieur le marquis, répondit la dame en souriant, c'est que vous avez encore les mains trop petites et les yeux trop grands. » Cela pouvait être juste quant aux yeux.

Mme DE PUISIEUX.

Que vos grâces soient naturelles;
Ne les contrefaites jamais.
Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

La beauté d'un front sévère
Ne peut toujours s'armer.
L'on est faite pour aimer,
Quand on est faite pour plaire.

La beauté qui vient de naître,
Tant qu'elle échappe au miroir,
Vient chez nous sans le savoir,
Mais il lui suffit d'avoir
Le malheur de se connaître,
Pour nous fuir sans le vouloir.

La sagesse et la beauté
Sont rarement d'accord entre elles.

DEMOUSTIER.

Je crois que l'on peut tirer pour la morale un grand parti de la beauté. Mais il faudrait se garder, dans l'éducation d'une belle fille, d'user de dissimulation. Beaucoup de mères croient de leur devoir de tromper leur enfant sur ses avantages extérieurs, et, fières, au fond, de ses attraits, de lui donner les pre-

mières leçons d'une fausse modestie, en niant assez gauchement cette supériorité dont on augmente l'importance par le mystère. Il est de fait que la beauté est une puissance, et toute puissance ne se peut cacher ; elle se révèle par l'obéissance qu'elle obtient. Ici la nature et la société sont d'accord ; comment ne pas s'enorgueillir d'un succès général qui n'est point débattu? Cacher à une jolie personne la destinée qui l'attend serait élever un prince en lui dissimulant qu'il doit régner.

La beauté incline à l'égoïsme. Une belle personne est ordinairement bienveillante, mais il est rare qu'elle soit sensible. Mme de Rémusat.

Une belle femme animée d'une passion honnête est le plus ravissant spectacle qui soit sous les cieux. Cazotte.

Une belle femme plaît aux yeux ; une bonne femme plaît au cœur ; l'une est un bijou, l'autre est un trésor. Napoléon.

Une femme se souvient toujours qu'elle a été jolie, quelque âge qu'elle ait : et comment l'oublierait-elle, on le lui rappelle sans cesse. On s'aperçoit aisément, à la manière dont on l'aborde et à celle dont elle reçoit, que si le temps lui a enlevé les grâces de la jeunesse et la délicatesse des traits, il ne lui en a pas fait perdre tous les avantages. Il semble que la beauté chez les femmes soit un caractère indélébile ; on leur sait gré de leurs agréments passés, quoiqu'on n'en jouisse plus ; ceux même qui n'en ont jamais joui participent aussi au prestige, et voient une jolie femme surannée d'un autre œil que celle qui ne l'a jamais été.

Le premier mérite des femmes vis-à-vis la plupart des hommes est d'être jolies, et le plus grand plaisir des femmes est de se l'entendre dire.
Mme d'Arconville.

Le mérite d'une femme a besoin d'être éclairé par un rayon de beauté.

Il faut attendre qu'une femme cesse d'être jolie pour juger de son mérite.
Mme Guibert.

On a beaucoup parlé du danger de la beauté ; mais s'est-on assez défié du pouvoir de la grâce dans la jeunesse? Il y a pourtant là un charme souvent trompeur, un charme à redouter pour l'être qui le possède et pour ceux qui l'éprouvent. Mme Necker.

Il est plus facile aux belles personnes d'être chastes que d'en avoir la réputation. E. Cœuilhé.

Quelque porté qu'on soit à se faire illusion sur le principe de ces traits aigus qu'un sexe éprouve à la vue de l'autre, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce principe n'est et ne peut être que la perfection d'une certaine conformité de moyens, avec un besoin pressant à se satisfaire. L'homme voit dans la femme, comme la femme dans l'homme, la seule chose au monde qui

puisse changer ses inquiétudes en plaisirs. Il n'est pas surprenant qu'un intérêt aussi vif que tendre les porte d'abord l'un vers l'autre, et que la passion les amenant par degrés à se prêter mutuellement une importance exclusive, ils en viennent enfin à ne voir qu'eux seuls dans toute la nature. Dans cet état, qui est le dernier période de l'amour, l'homme n'est plus un mortel, c'est un dieu : la femme est une divinité. L'imagination impétueuse du premier accumule surtout en faveur de l'autre toutes les perfections possibles; il s'égare délicieusement dans les idées chimériques et mystérieuses du beau, pour élever l'objet de son délire. Mais lorsque, après avoir fait un chemin immense dans le pays des abstractions, il arrive enfin à la réalité, il est peut-être étonné de se trouver à côté du sauvage stupide, ou de l'animal livré aux pures sensations.

La *beauté*, ce mobile puissant dont jamais mortel sensible ne prononça le nom sans émotion, n'est donc aux yeux du philosophe qui peut un moment échapper à ses prestiges et contempler d'un œil calme les bouleversements et les tempêtes qu'elle excite dans l'univers, qu'un simple rapport de moyens appropriés à un effet naturel; mais un rapport qui, ayant pour objet une nécessité impérieuse, doit à la passion sa principale force, et à l'imagination humaine les traits séduisants qui l'embellissent. Ce qui prouve que la beauté n'est point un être absolu, mais une relation, c'est que, si l'un des termes qui la composent vient à changer, la beauté ne subsiste plus.

Il n'y a pas de beauté sans fraîcheur : lorsque cette qualité manque, tous les autres agréments ne frappent que faiblement, parce qu'un jugement prompt et rapide, que l'instinct nous suggère, nous avertit qu'une femme dont l'individu ne présente point tous les caractères d'une parfaite santé est dans une disposition peu favorable au plan de la nature relativement au maintien de l'espèce.

Comme on n'est jamais plus avantageusement disposé pour cet objet que dans les premières années de la jeunesse et dans le temps de la puberté, il n'y a pas de femme qui ne plaise à cette époque, et la Chaussée a dit avec raison :

... A quinze ans on est du moins jolie.

Sa beauté alors est d'être femme : toute notre prévention, toutes nos idées conventionnelles sur le beau ne sauraient empêcher la femme qui n'en a point d'autre de briller alors un moment, et si son règne est court, c'est parce que des objets de comparaison, qui tirent tout leur prix du préjugé établi, viennent l'éclipser lorsqu'elle n'a plus l'avantage naturel et passager qui la soutenait contre eux.

Les qualités qui font la beauté d'un sexe défigureraient l'autre. Cet air mâle et ces traits bien prononcés dont l'homme tire son lustre feraient dans la femme une impression désagréable, parce qu'ils rendraient équivoque le vrai rapport dans lequel elle doit être avec lui. Une molle délicatesse et des traits fins déplairaient dans l'homme, parce qu'ils choqueraient le rôle auquel on s'attend de sa part. Tout ce qui a un air de force séduit naturellement les femmes : il est aisé

de s'en apercevoir par les qualités et l'état des personnes qui déterminent ordinairement leurs choix. Il n'est pas étonnant que la faiblesse cherche un appui contre les besoins qui l'accompagnent, ou contre les dangers que la crainte lui fait imaginer.

La beauté ne varie pas seulement par rapport aux sexes; elle est encore différente selon les individus du même sexe. Les mêmes choses qui sont capables d'enflammer l'un refroidissent l'autre : on trouve des hommes qui, en avouant que telle femme est belle, parce qu'elle réunit en elle tout ce qui forme le genre de beauté le plus généralement recherché, se décident cependant en faveur d'une autre femme dont les traits sont moins réguliers. Cette différence de goût vient de ce que chacun a en soi un modèle avec lequel il compare les objets qui le frappent. ROUSSEL.

Un jeune homme voit dans Paris une belle demoiselle à traits réguliers. Il est épris. Il épouse, puis il est envieux de connaître le pays de sa femme, la ville d'Arles, son lieu de naissance. Là, il retrouve partout cette personne qu'il croyait unique. Ce miracle court les rues. Il voit cent filles et mille aussi jolies. C'est la beauté d'un peuple tout entier; la beauté arlésienne qu'il a aimée. Le voilà refroidi.

Une sévérité cruelle qu'on a pour les femmes, c'est de les juger précisément sur ce qui se fane le plus : le visage. MICHELET.

Il ne faut pas que la fumée de l'encens brûlé devant une jolie femme noircisse sa réputation. Mme DE MOTTEVILLE.

Ne répétez pas sans cesse à une femme qu'elle est jolie, qu'elle a de l'esprit, de la grâce : les dames savent cela mieux que vous, et elles aiment assez un homme qui leur apprend quelque chose. H. RAISSON.

Il y a toujours un fameux singe dans la plus jolie et la plus angélique des femmes.

En fait de femmes, en France, s'il y a peu d'ensemble, il y a de ravissants détails. BALZAC.

Les jolies femmes meurent deux fois.

Presque toutes les jolies femmes s'adorent.

L'austérité des mœurs est un ajustement que les femmes ajoutent à leur beauté.

Une jeune et jolie personne est une énigme dont le mariage donnera le mot. BOISTE.

En général, ce qui contribue le plus à la beauté du sexe féminin est un genre de vie agréable et libre de toutes les tracasseries des passions ; c'est encore l'usage des aliments sains et adoucissants, un climat tempéré et fertile.

Les Indiens disent qu'il ne se trouve point de belles femmes dans les pays où il y a de mauvaises eaux, et où la terre est avare de ses trésors et de son opulence; mais le contraire n'est pourtant pas généralement établi. Enfin, c'est l'amour, l'amour surtout, c'est ce sentiment enchanteur qui fait naître la beauté, qui la perpétue dans les espèces. Combien l'atonie de l'indifférence, la stupeur de la crainte, l'antipathie de l'aversion, n'ont-elles pas produit d'individus contrefaits et hideux? La nature nous fait rechercher la beauté parce qu'elle tend sans cesse à la perfection des espèces, dont celle-ci est la marque infaillible.

VIREY.

Une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre.

GEORGE SAND.

L'existence mondaine entoure une jolie femme de caresses si enivrantes et de si douces ovations, que la meilleure et la plus sage ne renonce pas à son aimable royauté sans quelques larmes furtives. La jeunesse et la beauté sont des couronnes qu'on ne perd point avec insouciance, même quand on les perd avec honneur.

Rien de plus semblable sous le soleil qu'une femme et une femme. Elles sont rares celles dont l'âme ne dément pas les rêves doux et profonds qu'a fait naître leur beauté.

... Une jolie femme, c'est bon pendant un an, pendant deux ans; mais, dès la troisième année, que vous fait la coupe gracieuse de ce visage? que vous importent cette taille et ce pied, et cette main adorés, admirés et commentés durant une si longue série de lunes? Si vous aimez désormais quelque chose en cette femme, c'est votre femme et non la jolie femme. La jolie femme n'est plus qu'un luxe importun, un apanage inquiétant, une enseigne périlleuse qui a son beau côté tourné vers la rue, et dont vous n'avez que le revers : ce n'est plus qu'un engin à attirer la foudre. OCT. FEUILLET.

Comment la femme qui a été vantée peut-elle se résoudre à ne l'être plus? Se croit-elle vivante si elle reste à l'ombre, et s'il y a silence autour de sa beauté? ALF. DE MUSSET.

Il y a des femmes qui ne sont pas très-sensibles à l'éloge qu'on fait de leur beauté. — Ce sont celles dont la beauté est incontestable et universellement reconnue.

Pour la femme qui aime réellement, c'est un grand bonheur d'être belle, mais pour celle qui ne veux qu'être désirée, il suffit qu'on la trouve belle.

Comme les femmes savent par instinct autant que par expérience que dans leur beauté est leur puissance, leur richesse, leur domination, leur bonheur, elles sont décidées à avoir de la beauté, et tout ce qui tend à leur persuader qu'elles en ont est parfaitement accueilli.

Dites d'une femme qu'elle est méchante, acariâtre, bizarre, étourdie, qu'elle trompe son mari, et même son amant, — mais ajoutez qu'elle est bien belle, — et soyez certain d'avance que le ressentiment qu'elle vous montrera sera un ressentiment de convenance. Essayez de l'offenser réellement : dites qu'elle est douce et bonne, décente, sensée et qu'elle s'acquitte de la meilleure grâce de tous ses devoirs; — mais ajoutez qu'elle est laide, et vous verrez alors que c'est un ressentiment véritable. ALPH. KARR.

Le premier devoir d'une femme est d'être jolie.

Si peu de vanité qu'on ait, il est toujours flatteur d'être salué par une jolie femme.

De tous temps, l'apparition d'une femme idéalement belle sera un événement pour les artistes, pour les poëtes, pour les simples badauds.

Il y a des femmes que l'embarras embellit et d'autres qu'il neutralise ou qu'il métamorphose entièrement.

Il est bien difficile de ne pas trouver un peu jolie une femme dont toutes les paroles, toutes les démarches, toute l'existence signifient : Je veux vous plaire.

On n'a pas besoin d'être jolie pour le paraître, car il y a deux espèces de beauté : la beauté involontaire et la beauté volontaire; la beauté naturelle et la beauté sociale; celle que Dieu a créée, celle que le monde a composée; celle qu'on reçoit et celle qu'on prend.

Vous conviendrez donc qu'une femme est impardonnable quand elle ne sait point se parer d'une beauté qui lui est offerte, et s'approprier un trésor qu'elle peut toujours acquérir.

La femme volontairement belle l'emportera toujours sur la beauté paresseuse qui négligera, qui dédaignera imprudemment les accessoires de la séduction. Une ex-coquette disait un jour à sa fille, femme belle et charmante, qui se complaisait dans son excessive pâleur : « Prends garde, ma chère enfant, les jeunes femmes qui ne mettent pas de rouge sont toujours quittées pour de vieilles femmes qui en mettent trop. » Et la prédiction s'accomplit. La femme vertueuse mais pâle fut trahie par son mari quelques mois après, indignement trahie pour une femme horriblement fanée, mais toujours très-parée, très-endimanchée, et surtout très-panachée. Cet apologue signifie qu'une supériorité sottement négligée ne vaut pas une médiocrité adroitement cultivée. Dans un monde où l'apparence est tout, le fond est moins important que la forme. Mme E. DE GIRARDIN.

Il y a des beautés insupportables, quoique incontestables, et qui, loin de vous attirer, vous feraient fuir au bout du monde. Ce sont celles qu'aucune intelligence, qu'aucun sentiment, qu'aucune passion n'éclaire et n'éclairera jamais. Il y a presque toujours une ou deux de ces beautés dans un salon. Elles y

passent et y repassent avec des mouvements d'une grâce monotone et régulière, si constamment la même, qu'elles finissent par vous prendre sur les nerfs. Elles sont en émail, en porcelaine, je ne dirai pas en cire, la cire ayant sur elles un avantage, celui de pouvoir fondre. Elles ont de ces beaux yeux bêtes qu'on a l'air d'avoir achetés chez les Turcs. On aimerait mieux leur portrait que leur personne. On pense, en les voyant, à des alexandrins sans défaut, mais sans saveur, ou au dedans des coquillages bien polis. C'est de la nacre, c'est de la soie peut-être, c'est quelque chose, mais ce n'est pas quelqu'un. On se fatigue, en un mot, à les voir, comme on se fatigue à regarder nager des cygnes. C'est très-beau pendant cinq minutes ; mais, au fond, les cinq minutes passées, on se dit qu'on aime mieux les oies, qu'on aime mieux les canards, parce que c'est plus pittoresque et plus vivant.

On devrait dire : bête comme un cygne, car il faut en effet qu'un oiseau soit bien bête, pour être si impatientant, étant si beau.

On sait du reste, déjà, que le soleil a pour fonction principale d'éclairer et de faire resplendir la beauté des femmes. Il est vraisemblable que cet astre ne se montre à notre globe que parce qu'elles y sont et pour les voir, car il n'est pas probable que notre seule présence eût suffi à l'attirer.

On peut être une très-jolie femme sans avoir la moindre beauté.

Pour être parfaite, la beauté ne doit pas être seulement extérieure, il faut aussi qu'elle soit intérieure. Il n'y a peut-être de véritablement belles formes que celles qui recouvrent une belle âme. P. J. Stahl.

La perle ignore sa valeur, la fleur son parfum ; pour l'emporter sur la perle et la fleur, jeune fille, ignore ta beauté. Ad. d'Houdetot.

Ce ne sont point les plus belles femmes qui sont le plus aimées. Rarement ce qui nous éblouit nous touche ; on s'en tient à l'admiration.
A. Guyard.

La femme — la femme belle surtout — possède, à un plus haut degré encore que l'empire des coquettes séductions, la puissance communicative des nobles mouvements de l'âme. ***

Quelques femmes ont de la grâce non-seulement dans le refus, mais elles la conservent encore au milieu du trouble des sens ; et c'est ainsi qu'elles font, d'un plaisir souvent répété, une nouveauté dont on ne se fatigue jamais.

Dans les rangs très-élevés, les femmes remplacent la grâce par la hauteur : on se range pour les laisser passer. Quant à celles qui ont de la grâce, on court après elles.

A seize ans, la grâce chez les femmes est légère, craintive et ingénue ; elle offre tous les contrastes, parce qu'elle réunit toutes les séductions. Un peu plus

tard, la grâce chez les femmes devient, pour ainsi dire, grave et réservée; elle a des devoirs à défendre. Enfin, aux jours de la vieillesse, la grâce chez les femmes déride jusqu'à l'âge. SAINT-PROSPER.

En notant plus haut, à la suite d'un passage de Brantôme, que la grâce ou le *je ne sais quoi* est le complément indispensable de la beauté féminine, nous n'avons fait que traduire l'opinion à peu près générale.

Marivaux constate que « la beauté et le *je ne sais quoi* se trouvent rarement ensemble. » Et, comme développement de son assertion, il imagine l'allégorie suivante, qui, bien qu'un peu entachée du ton prétentieux et maniéré de l'auteur, nous a semblé pouvoir être lue avec plaisir.

« J'appelle, — dit Marivaux avant d'entrer en matière, — j'appelle *je ne sais quoi* ce charme répandu sur un visage et sur une figure, qui rend une personne aimable sans qu'on puisse dire à quoi cela tient.

J'ai lu quelque part sur ce sujet une fiction assez singulière : elle est d'un homme qui supposait avoir trouvé la demeure de la Beauté et du *Je ne sais quoi*.

« Un jour, dit-il, en me promenant, je rêvais à une des plus belles femmes du monde, que je voyais depuis huit jours à la campagne où j'étais, que j'avais regardée avec admiration la première fois que je l'avais vue, dont j'avais été moins touché à la seconde, et qu'enfin j'étais parvenu à voir avec indifférence, toute belle que je la trouvais toujours, toute belle qu'elle était en effet; et je me demandais pourquoi cette beauté digne d'admiration m'était devenue si insipide, pourquoi même la beauté en général n'inspirait pas des sentiments d'une plus longue durée.

« Je cherchais donc les raisons de ce que je vous dis là, quand je m'aperçus que j'étais entre deux jardins, dont l'un me paraissait superbe, et l'autre riant.

« Les portes de ces deux jardins étaient l'une vis-à-vis de l'autre.

« Sur celle du jardin superbe on lisait ces mots en lettres d'or :

LA DEMEURE DE LA BEAUTÉ.

« Sur celle du jardin riant était écrit en caractères de toutes sortes de couleurs fondues ensemble, et qui en faisait une qu'on ne pouvait définir :

LA DEMEURE DU JE NE SAIS QUOI.

« La demeure de la Beauté, dis-je d'abord en moi-même : oh ! je la verrai : car
« qui dit Beauté, dit quelque chose de bien plus imposant que le *Je ne sais quoi*,
« et de bien plus considérable à voir. »

« De sorte qu'entraîné par la force du mot, je n'hésitai point à donner la préférence au jardin de Beauté, et à laisser là celui du *Je ne sais quoi*, dont je reviendrais m'amuser ensuite.

« Tout déterminé que j'étais en faveur du premier, je jetai pourtant encore un

regard sur le dernier qui me semblait si riant : j'aurais souhaité qu'il eût été possible de les voir tous deux à la fois; mais vraisemblablement il n'y avait pas de comparaison à faire de l'un à l'autre. Il fallait commencer par le plus curieux. C'est ce que je fis.

« En entrant donc dans le jardin de Beauté, je remarquai les pas de plusieurs personnes qui y étaient entrées aussi : mais j'en remarquai bien autant qui en étaient sorties.

« J'avance, et plus je découvre, plus j'admire.

« Je ne vous peindrai point tout ce que j'y vis de beau, la description de ces lieux me passe : mais je fus étonné, je fus frappé. Figurez-vous tout ce qui peut entrer de grand, de superbe, de magnifique dans un jardin, tout ce que la symétrie la plus exacte et la distribution la mieux entendue peuvent faire de surprenant, à peine vous figurez-vous ce que je vis.

« Mais comment vous peindre ce que c'était que le palais que je trouvai après avoir marché quelque temps! J'y renonce.

« Si j'avais à faire des récits, ce serait de la personne que je vis sur une espèce de trône, autour duquel étaient rangés plusieurs hommes, qui, à ce qu'ils me dirent, ne m'avaient précédé dans ce lieu que d'une heure, qui tous semblaient comme en extase à la vue de cette femme assise sur le trône.

« Jugez s'ils avaient tort : c'était la Beauté même en personne, qui, de temps en temps laissait négligemment tomber sur chacun d'eux, ainsi que sur moi, des regards qui nous faisaient dire à tous : « Ah! les beaux yeux! ah! la belle bouche! ah! le beau tour de visage! ah! la belle taille! »

« A ces exclamations, la Beauté, en souriant, baissait un peu les yeux d'un air plus modeste qu'embarrassé; et, sans rien répondre, recommençait à nous regarder tous, comme pour nous confirmer dans les sentiments d'admiration que nous avions pour elle, et de temps en temps elle redressait la tête avec un air de hauteur qui semblait nous dire : « Joignez le respect à l'admiration » c'était là tout son langage.

« Dans le premier quart d'heure, le plaisir de la contempler fit oublier son silence; à la fin, cependant j'y pris garde, et les autres aussi.

« Quoi ! dîmes-nous tous, rien que des sourires, des airs de tête et pas un « mot, cela ne suffit point. »

« Là-dessus un de nous s'avança pour lui présenter un fruit qu'il avait cueilli dans le jardin : elle le reçut toujours en souriant et avec la plus belle main du monde, mais sans ouvrir la bouche; elle ne remercia que du geste; il fallut nous en tenir à la regarder.

« Apparemment que chacun de nous s'en lassa, car petit à petit notre compagnie diminuait. Bientôt même il ne resta plus que moi, de tous les admirateurs avec qui je m'étais trouvé. Je me retirai à mon tour.

« En traversant une allée, pour m'en retourner, je rencontrai encore une femme qui paraissait très-fière et à qui, en passant, je fis une profonde révérence.

— Où vas-tu? me dit-elle, d'un air dédaigneux et mécontent.

— Je viens d'admirer la Beauté, lui répondis-je.

— Et pourquoi te retirer, me dit-elle encore, la Beauté n'a-t-elle pas dû te fixer auprès d'elle? Que te reste-t-il à voir?

— Rien sans doute, lui dis-je, mais je l'ai assez vue; je sais ses traits par cœur, ils sont toujours les mêmes; c'est toujours un beau visage qui se répète, qui ne dit rien à l'esprit, qui ne parle qu'aux yeux et qui leur dit toujours la même chose; ainsi il ne m'apprendrait rien de nouveau. Si la Beauté entretenait un peu ceux qui l'admirent, si son âme jouait un peu sur son visage, cela le rendrait moins uniforme et plus touchant; il plairait au cœur autant qu'aux yeux; mais on ne fait que le voir beau, et on ne sent pas qu'il l'est : il faudrait que la Beauté prit la peine de parler elle-même et de montrer l'esprit qu'elle a, car je ne pense pas qu'elle en manque.

— Eh! qu'importe qu'elle en ait ou qu'elle n'en ait point? me dit alors cette femme; en a t-elle besoin, faite comme elle est? Va, tu n'y entends rien; s'il était question d'un visage ordinaire, je serais de ton avis; il serait avantageux que l'esprit l'animât, cela lui ferait grand bien et suppléerait aux grâces qu'il n'aurait pas; mais souhaiter que l'esprit aille jouer sur un beau visage, c'est souhaiter l'altération de ses charmes. L'esprit peut ajouter quelque chose à des traits informes, mais il nuirait à des traits parfaits; il ne serait bon qu'à les déranger; un beau visage est aussi achevé qu'il le peut être; il ne saurait mieux faire que de rester tel qu'il est. Ce que les mouvements de l'esprit y mettraient, en troubleraient l'économie, puisqu'il est précisément au point qu'il faut, et qu'il ne peut en sortir qu'à son dommage : ainsi, tu critiques sans jugement, c'est moi qui te le dis, qui suis l'immobile fierté des belles personnes et la compagne de la Beauté, qui ne m'écarte point d'elle et qui ai grand soin de tenir son esprit froid et tranquille, afin qu'il laisse son visage en repos, et qu'il n'en diminue pas la noble décence. Il est vrai qu'heureusement je n'ai pas grand peine à tempérer l'esprit de la Beauté; il est de lui-même assez paisible pour l'ordinaire, ou du moins il n'ignore pas combien il est de conséquence qu'il reste grave, et qu'il ne fasse aucun désordre sur ce beau visage; il en respecte trop les intérêts pour songer aux siens.

« Ce fut là le discours que me tint cette femme, et qui me parut si singulier, que je n'y répondis que par une révérence, après laquelle je la quittai, pour gagner promptement la demeure du *Je ne sais quoi*, où je trouvai tous ceux qui m'avaient laissé chez la Beauté.

« Il n'y avait rien de surprenant dans celui-ci, et, qui plus est, rien d'arrangé; tout y était comme jeté au hasard, le désordre même y régnait; mais un désordre du meilleur goût du monde, qui faisait un effet charmant et dont on n'aurait pu démêler, ni montrer la cause.

« Enfin, nous n'y désirions rien et il fallait pourtant bien que rien n'y fût fini, ou que tout ce qu'on avait voulu y mettre n'y fût pas, puisqu'à tous moments nous y voyons ajouter quelque chose de nouveau.

« Malgré la Fable qui ne compte que trois Grâces, il y en avait là une infinité, qui, en parcourant ces lieux, y travaillaient, y retouchaient partout; je dis en parcourant, car elles ne faisaient qu'aller et venir, que passer, que se succéder rapidement les unes aux autres, sans nous donner le temps de les bien connaître; elles étaient là, mais à peine les voyait-on, qu'elles n'y étaient plus et qu'on en voyait d'autres à leur place, qui passaient à leur tour, pour faire place à d'autres. En un mot elles étaient partout sans se tenir nulle part; ce n'en était pas une, c'en était toujours mille qu'on voyait.

— Eh bien! messieurs, dis-je alors à ceux qui étaient avec moi, ce séjour-ci est charmant, j'y passerais ma vie; mais celui qui l'habite, où est-il? menez-moi à lui, je vous prie, car vous l'avez vu apparemment.

— Pas encore, me répondirent-ils, et depuis que nous sommes ici, nous le cherchons sans avoir encore pu le trouver; nous sommes résolus de le chercher toujours.

— Il faut pourtant qu'il soit ici, répondis-je.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces mots, que nous entendîmes une voix qui nous dit :

— Me voilà !

Nous nous retournâmes tous alors parce que nous n'apercevions rien devant nous, et nous eûmes beau nous retourner, nous ne vîmes rien non plus.

— Où êtes-vous donc, aimable *Je ne sais quoi?* dîmes-nous. Aimez-nous tous à la fois.

— Me voilà! vous dis-je, répondit encore la même voix.

Et nous de nous retourner encore, attendant toujours à le voir, et ne voyant jamais rien.

— Vous nous dites : me voilà, repris-je, et vous ne vous offrez point à nous.

— Vous ne voyez pourtant que moi, nous dit-il. Dans le nombre infini de Grâces qui passent sans cesse devant vos yeux, qui vont et qui viennent, qui sont toutes différentes et pourtant également aimables, dont les unes sont plus mâles et les autres plus tendres, regardez-les bien, j'y suis; c'est moi que vous y voyez et toujours moi. Dans ces tableaux que vous aimez tant, dans ces objets de toute espèce et qui ont tant d'agrément pour vous, dans toute l'étendue des lieux où vous êtes, dans tout ce que vous apercevez ici de simple, de négligé, d'irrégulier même, d'orné ou de non orné, j'y suis, je m'y montre, j'en fais tout le charme, je vous entoure. Sous la figure de ces Grâces je suis le *Je ne sais quoi* qui touche dans les deux sexes; ici, le *Je ne sais quoi* qui plaît en peinture: là, le *Je ne sais quoi* qui plaît en architecture, en ameublement, en jardins, en tout ce qui peut faire l'objet du goût. Ne me cherchez point sous une forme, j'en ai mille et pas une de fixe: voilà pourquoi on me voit sans me connaître, sans pouvoir ni me saisir, ni me définir; on me perd de vue en me voyant; on me sent et on ne me démêle pas: enfin vous me voyez, vous me cherchez et vous ne me trouvez jamais autrement: aussi ne serez-vous jamais las de me voir. »

§ 2.

LAIDEUR. — DÉFAUTS PHYSIQUES.

P. J. Stahl, un bon, un excellent juge, un écrivain d'autant de cœur que d'esprit, a tracé ces lignes :

Une femme laide est un être si malheureux, que je n'ai jamais pu considérer les bonnes sans attendrissement, et les méchantes sans pitié. Il semble que la Providence soit pour quelque chose dans le malheur des unes et dans les fautes des autres, et que cette complicité du ciel doive leur être comptée. Si jamais créature humaine a mérité de l'indulgence, c'est à coup sûr celle qui, née avec l'amour du beau et ne trouvant le beau que dans ce qui est hors de sa portée, est condamnée à l'aimer toujours et à ne le posséder jamais. Tout le monde comprend l'horreur du supplice de Tantale, et que cette soif inextinguible et jamais apaisée eût pu le mener, s'il n'eût été sous le pied du Destin, à toutes les fureurs et à toutes les violences, — et Tantale méritait son sort! Mais les laides, Dieu puissant, pourquoi le sont-elles?

La pitié que la laideur inspire à Stahl n'est pas une pitié de passage, car il revient mainte fois sur ce sujet; le plus souvent pour consoler ou conseiller la déshéritée.

Si une femme laide savait ce qu'elle peut gagner à être laide tout bonnement et simplement, à ne pas agiter, à ne pas secouer sa laideur, elle se résignerait à n'être pas jolie.

Il n'est pas de monstre de laideur qui en soit réduit à mourir vierge et célibataire s'il a deux cent mille livres de rente.

Remarquons en passant le caractère très-aléatoire de cette *consolation* et citons encore :

Quand on parle des femmes d'esprit, on en arrive forcément à parler des laides. Une femme laide peut être méchante, elle n'est jamais tout à fait bête.

La laideur d'une femme est comme la tache du péché originel que l'eau de son baptême n'aurait pu laver, et qui serait restée visible sur sa figure. Elle ne peut s'en racheter que par la vertu et la bonté; le vice laid est deux fois hideux. C'est la laideur de l'âme ajoutée à celle du corps.

Par contre, une femme laide et bonne est un ange qu'on devrait béatifier.

La verve, l'esprit d'observation de l'auteur ne sont pas tués par la commisération, c'est pourquoi il dit encore :

Si spirituelle que soit une femme laide, elle ne l'est jamais assez pour prendre son parti de sa laideur, et aucune ne refuserait de troquer tout son esprit, c'est-à-dire un avantage durable, contre quelques années de beauté éphémère.

Il faut donc toujours se défier un peu de la résignation d'une femme laide; elle n'abdique jamais complétement et triche toujours, même sans s'en rendre compte, dans l'espoir de regagner, à force d'adresse, la partie que le manque d'atouts naturels doit lui faire perdre.

Les femmes laides qui croient avoir de jolies épaules n'ont jamais froid, et elles portent des robes décovertes, par tous les temps et partout.

De même celles qui ont des bras passables en arrivent à ne plus savoir qu'il y a des manches. Pour elles, la mode est toujours de faire voir qu'on a de beaux bras.

Celles qui ont de jolies mains passent leur vie à se déganter. Les plus résolues mettent bravement leurs gants en lambeaux en entrant dans un salon. Leurs gants sont toujours détestables. Elles jouent alors tout à leur aise de leurs dix doigts, comme des branches d'un éventail. Ces mains chargées de bagues, qu'il faut montrer, sont toujours en lumière et miroitent à l'œil comme les boules d'un jongleur indien. On ne peut se reposer de les voir qu'en fermant les yeux.

Quoi qu'en aient dit Balzac et la chanson, il y a un âge où la laideur passe comme le reste : c'est l'âge où les femmes qui ont été jolies cessent de l'être, et où celles qui ont été laides commencent à oser dire qu'elles ont été jolies.

Bien peu ont le courage de se refuser cette innocente satisfaction quand la quarantaine leur arrive; semblables en cela aux chauves qui, s'il fallait les croire, seraient toujours les gens *qui ont eu le plus de cheveux*.

Mais ne nous en tenons pas aux jugements d'un seul.

Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument ; car il faut que ce soit par une étrange faiblesse de son amant; ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté. LA BRUYÈRE.

Les femmes n'inventent point de modes qui ne servent à cacher quelque défaut, — ou a faire valoir quelque avantage, — falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches ; celles qui en ont trop le portent bas ; le cou long et les gorges creuses ont donné lieu à la steinkerke, et ainsi du reste....

REGNARD.

La laideur est la meilleure gardienne d'une jeune fille, après sa vertu.

Mme DE GENLIS.

Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint et qu'elle ensevelit le mérite des femmes ; on ne va point chercher dans une figure disgrâciée les qualités de l'esprit et du cœur. C'est une grande affaire, quand il faut que le mérite se fasse jour au travers d'un extérieur désagréable. Mme DE LAMBERT.

Si l'extrême laideur n'était pas dégoûtante, je la préférerais à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une et l'autre étant nulles pour un mari, la beauté devient un inconvénient et la laideur un avantage, mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs. J. J. ROUSSEAU.

Qu'une femme soit un peu laide, il n'y a pas grand malheur si elle a la main belle; il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là, que d'un visage aimable : la raison de cela, vous la dirai-je? Je crois l'avoir sentie. C'est que ce n'est point une nudité qu'un visage, quelque aimable qu'il soit, nos yeux ne l'entendent pas ainsi; mais une belle main commence à en devenir une, et pour fixer de certaines gens, il est bien aussi sûr de les tenter, que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous voyez, n'est pas le plus honnête; c'est pourtant, en général, le goût le mieux servi de la plupart des femmes, celui à qui leur coquetterie fait le plus d'avances.

Plusieurs difformités de visage jointes ensemble, regardées en bloc, maniées et travaillées par une femme, qui leur cherche un joli point de vue, en dépit qu'elles en aient, prennent une bonne contenance et forment aux yeux d'une coquette un tout qui l'enchante, qui lui paraît préférable à ce tas de beautés fades qu'elle voit souvent à d'autres femmes. C'est avec ce visage de la composition de sa vanité, qu'une femme ose lutter contre un beau visage de la composition de la nature. Eh! qui le croirait? quelquefois cela lui réussit. MARIVAUX.

Une femme laide ne peut réparer ce qui lui manque du côté de la figure, qu'en ornant son esprit, si elle en a; et, si elle en manque, il faut qu'elle renonce à tous les plaisirs, ils ne sont pas faits pour elle. Il n'y a que Dieu qui puisse donner quelques consolations aux femmes laides et sottes : c'est ce qu'elles comprennent elles-mêmes par une sorte d'instinct qui leur est propre, car elles sont ordinairement dévotes. Mme DE PUISIEUX.

La maigreur est un malheur effroyable pour les femmes, car pour elles la beauté est plus que la vie, et la beauté consiste surtout dans la rondeur des formes et la courbure gracieuse des formes. La toilette la plus recherchée, la couturière la plus sublime, ne peuvent masquer certaines absences, ni dissimuler certains angles; et on dit assez communément que, à chaque épingle qu'elle ôte, une femme maigre, quelque belle qu'elle paraisse, perd quelque chose de ses charmes.

Toute femme maigre désir engraisser. Avoir une juste portion d'embonpoint, ni trop, ni peu, est pour les femmes l'étude de toute leur vie.

BRILLAT SAVARIN.

Mercier a dit : « Les plus laides sont presque toujours celles qui se parent le plus richement. » Et il ajoute : « Cela doit être. »

Nous nions cette nécessité, car selon nous : l'excès de parure enlaidit les laides; la simplicité leur sied bien mieux.

Une laide impérieuse et qui veut plaire est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité. CHAMPFORT.

Les laides femmes qui se fardent et qui ont la vanité de se parer, sont comme les champignons, dont on ne peut manger s'ils ne sont bien apprêtés, et qui, avec tout leur apprêt, sont toujours un méchant manger.

On aime d'ordinaire les belles femmes par inclination, les laides par intérêt, et les vertueuses par raison. AM. DE LA HOUSSAYE.

Les jolies femmes veulent être cajolées; les laides veulent être considérées; les vieilles veulent être conseillées et respectées; les beaux esprits femelles veulent être célébrés et admirés; — mais toutes veulent être flattées.
Mme D'ARCONVILLE.

Bienheureuses les femmes ridicules; elles sont de tous les plaisirs. On ne peut se passer d'elles. Plus elles sont laides, sottes, désagréables, et plus elles sont indispensables dans une fête : plus elles sont inconvenantes, et plus elles paraissent aimables. Leur niaiserie donne de l'esprit à tout le monde; il faudrait être bien niais soi-même pour ne pas trouver à dire quelque bonne plaisanterie à propos d'elles. Leur tristesse est une joie universelle. On rit pendant des heures de la plainte qui leur est échappée, de l'accident qui leur est arrivé; la moindre de leurs élégies est une source inépuisable de bouffonneries et de mystifications. Plus ces femmes sont malheureuses, et plus elles sont amusantes; mais tout en se moquant de leurs peines, comme on sait bien les en consoler! avec quelle attention on écoute leurs sentimentales confidences, leurs amoureuses confessions! Comme on a soin d'elles! comme on sympathise avec elles! comme le monde, *qui est toujours juste*, dit-on, les venge noblement de l'ingrat qui ne veut pas les comprendre ou de l'infidèle qui ne les a que trop bien comprises! comme on les dédommage du malheur de n'être point aimées d'un seul en leur prouvant qu'elles sont aimées de tous! Mme E. DE GIRARDIN.

« Une jolie femme doit avoir de la vertu : une laide peut s'en passer, — dit M. Ad. d'Houdetot, — sans doute comme on se passerait d'armée en temps de paix; mais ce qui peut être vrai dans beaucoup de cas ne l'est pas s'il s'agit d'une laide aimable. »

LIVRE DEUXIÈME

CONDITION, ROLE, INFLUENCE DES FEMMES

I

CONDITION DES FEMMES

DE LA CONDITION DES FEMMES AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES ET CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES.

Les femmes des Gaulois jouissaient d'une haute considération depuis l'époque où, intervenues comme médiatrices dans une guerre civile, elles avaient discuté avec sagesse les intérêts respectifs des cités de la Gaule, réglé les droits de chacune, et terminé les différends. Telle est vraisemblablement l'origine dans cette contrée d'un sénat composé de femmes : institution politique dont ailleurs on ne trouve point d'exemple (car pourrait-on citer sérieusement, soit pour son objet, soit à raison de sa durée éphémère, celui qu'avait établi Éliogabale ?) Dans un traité entre les Carthaginois et les Gaulois cisalpins, il fut stipulé que, si les Gaulois avaient à se plaindre d'infractions, ils s'adresseraient au gouvernement établi en Espagne par le sénat de Carthage, et que si les Carthaginois avaient des plaintes à former, elles seraient jugées par les femmes gauloises. D'après ce que raconte Plutarque de la vénération qui les entourait, un écrivain moderne a voulu y trouver l'origine de la noblesse utérine. Mais si dans l'antiquité quelques peuples eurent pour les femmes beaucoup d'égards, combien d'autres en eurent trop peu, même les Israélites ! On voit, en lisant le prophète Malachie, que, déjà de son temps, ils méritaient ce reproche : ce qui prouve au surplus que leur conduite sur cet article était opposée à l'esprit de la loi mosaïque. Cardoso assure qu'ils sont pénétrés de respect à leur égard. Comment con-

cilier son dire avec celui de Flavius Josèphe (il nous apprend que les femmes n'étaient pas admises en témoignage judiciaire à cause de leur légèreté); avec le dire de Philon, aux yeux duquel une femme n'est qu'un mâle imparfait; avec les contes puérils et injurieux des rabbins sur l'embarras où ils supposent que Dieu se trouva pour créer la femme; avec la formule de prière journalière des Juifs : « Béni sois-tu, créateur du ciel et de la terre, de ce que tu ne m'as pas fait femme! » et celle de la femme humiliée qui dit avec résignation : « Béni sois-tu qui m'as faite comme tu as voulu! »

Dans la Grèce (si l'on excepte Lacédémone), les femmes n'étaient pas censées faire partie du peuple; sous ce point de vue, elles étaient assimilées aux esclaves, et l'éducation des filles était extrêmement négligée.

Chez les Athéniens, qu'on pourrait appeler les Français de la Grèce, la beauté, l'esprit et les grâces exerçaient un ascendant funeste, comme dans tous les pays où la politesse s'unit à la dépravation. Les hommages prodigués à Aspasie, et à quelques autres personnes fameuses et non célèbres, n'étant ni adressés à la vertu, ni inspirés par elle, on ne peut en conclure que les femmes aient joui d'une considération marquée dans cette contrée. L'usage et les lois prouveraient même le contraire : l'usage, car on achetait les femmes; la loi, car à Athènes, par exemple, elle leur défendait de faire un marché qui excédât le prix d'une mesure d'orge.

Aucun système des philosophes grecs n'élevât les femmes au rang que leur assigne le christianisme. Qui ne s'indignerait, en lisant dans Aristote, que le sexe féminin est une espèce de monstre et une dégénération commencée.

Les matrones romaines furent honorées aussi longtemps que l'austérité des mœurs maintint la république. On érigea même à Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, une statue qui la représentait tenant un fuseau. Dans certaines fêtes religieuses on leur permettait de boire du vin; mais, à cette exception près, il leur était interdit si sévèrement que la violation de la défense était censée un crime égal à l'adultère. Valère Maxime en donne pour raison que l'ivresse avoisine le libertinage. Fabius Pictor, Pline l'Ancien et Tertullien, racontent qu'un femme ayant pris les clefs de la cave, ses parents la firent mourir de faim. Sous le règne de Romulus, Ménénius tua sa femme pour en avoir bu, et ne fut pas blâmé. Si les femmes étaient autrefois obligées d'embrasser leurs parents sur la bouche, c'était afin qu'on pût reconnaître par l'odeur quand elles avaient violé cette loi. Néanmoins la sévérité de la peine était insuffisante pour réprimer la passion, s'il est vrai, comme le prétend un auteur, qu'elles buvaient au tonneau.

Dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, Bonamy accumule les preuves que les femmes romaines étaient traitées à peu près comme esclaves.

La loi Vaconienne ne permettait pas à un citoyen d'instituer héritière sa femme, ni même sa fille unique. On est affligé de voir que Montesquieu se soit

constitué l'apologiste d'une telle loi. Mais on peut le réfuter par ses propres aveux; car en déclarant qu'elle combat les sentiments naturels, lui-même, sans le vouloir, censure amèrement une loi dont saint Augustin a dit qu'on ne pouvait rien imaginer de plus inique, et qui fut abolie par les empereurs chrétiens.

Les femmes ont été avilies dans tous les pays qui autorisaient ou toléraient les unions incestueuses, comme en Perse;

Dans ceux où régnait un genre de débauche qui outrageait la nature, comme en Grèce, et qui était approuvé par des philosophes tels que Platon;

Dans ceux où un usage criminel autorisait à prêter les femmes comme un meuble. Socrate prêta la sienne à Alcibiade, Caton la sienne à Hortensius. Voilà cependant les prétendus sages que l'incrédulité a préconisés. Chez les Romains, si la femme prêtée n'était pas reprise dans l'année par son mari, le possesseur pouvait lui opposer la prescription;

Dans ceux où l'obscénité et la prostitution sont parties intégrantes de la religion. Plusieurs temples de l'antiquité étaient des repaires de luxure;

Cet usage s'est perpétué aux grandes Indes, où une multitude de femmes immondes sont attachées au service des temples de Brahma, dont le culte est constitutionnellement impur;

Dans ceux où la facilité du divorce et la polygamie réduisent cette portion de l'espèce humaine à n'être que l'objet de passions grossières, comme chez les musulmans et les Gentoux; en sorte qu'à leur contenance seule, un œil exercé les discerne des chrétiennes. Le code de ces derniers renferme beaucoup de décisions qui tendent à ravaler les femmes, à les opprimer; il les assimile aux mineurs, aux octogénaires, aux esclaves, aux lépreux et déclare que jamais il ne faut compter sur leur chasteté; que si une femme est maîtresse de ses actions, elle se comporte toujours mal. Elle ne peut témoigner dans une cause d'assassinat, de vol ou d'adultère. Elle est chassée de la maison si elle mange avant son mari; elle doit le servir et se contenter des restes; elle doit le regarder comme un dieu.

Dans plusieurs cas on inflige aux femmes coupables des peines qui révoltent la nature; telles que de les noyer, de les faire manger par les chiens.

Les annalistes du moyen âge s'accordent à dire que, chez les anciens Slaves, les veuves se brûlaient sur le bûcher destiné à consumer les cadavres de leurs époux; une femme qui eût consenti à survivre était le déshonneur de sa famille. Cet usage barbare fut aboli par le christianisme qui s'efforce actuellement de l'extirper aux grandes Indes, où l'idolâtrie, dit Carey, tue plus que l'épée; car une multitude de personnes périssent en se précipitant sous les roues du char énorme qui promène l'idole de Jangrenat. En 1801, dans l'arrondissement de Calcutta, sur trente milles de rayon (cinq myriamètres), dans l'espace de six mois, cent quinze veuves avaient été brûlées sur les corps de leurs époux. Un calcul approximatif, fait à cette époque, élevait à dix mille le nombre annuel de celles qui périssaient de cette manière. D'après un rapport fait au parlement d'Angleterre, on voit que dans la présidence de Bengale, non compris les pré-

sidences de Bombay et du fort Saint-Georges, le nombre des veuves brûlées fut :

En 1815 de.	378
1816.	442
1817.	707
1818.	839
1819.	650
1820.	597
1821.	654
1822.	583
1823.	575
Total en neuf ans.	5,425

Chez les Rajekomers, qui habitent le district de Juanpore, près le territoire d'Oude, on découvrit, en 1789, qu'ils étaient dans l'usage d'étouffer les filles à leur naissance; ils vont chercher des épouses chez les Rajepoots. La tribu des Jarejahs est dans le même usage, et le nombre des filles détruites en 1807 fut d'environ trois mille. L'antiquité de cet usage, que Buchanan fait remonter à plus de deux mille ans, et la prétendue infériorité du sexe féminin servent de prétexte. Ces atrocités ont lieu chez des peuples qui semblent avoir abjuré toute humanité envers les créatures raisonnables pour en réserver l'exercice envers les animaux. Avant de quitter l'Inde nous rappellerons que dans le Tonquin, quand, en sortant le matin, le premier objet rencontré est une femme, c'est un présage de malheur. A la Chine dont on a tant vanté la civilisation, Macartney a vu des femmes attachées à la charrue.

L'avilissement des femmes, chez plusieurs nations idolâtres, est sanctionné ou par la religion, surtout dans les contrées de l'Asie orientale qui professent le chamanisme, et qui considèrent les femmes comme une marchandise dont on peut se défaire, quand on en est dégoûté; ou par les lois, chez les Kirguis qui, évaluant la vie d'un homme à prix d'argent, punissent le meurtre par une amende; mais on ne paye que la moitié de cette amende pour le meurtre d'une femme, d'un esclave et pour dédommager une fille de lui avoir ravi son honneur.

Les femmes des Coréens, traitées à peu près comme des esclaves, peuvent être congédiées sous le moindre prétexte, et le mari, en les renvoyant, peut les forcer à prendre les enfants et à se charger de leur entretien. A Siam, la puissance du mari s'étend au droit de vendre ses enfants et ses femmes, excepté la principale qu'il peut seulement répudier.

Chez les peuplades nègres de l'Afrique, les femmes n'ont pas l'avantage de dîner avec leurs maris, pas même la favorite appelée *femme de main*. Quand les maris font la conversation ou lorsqu'ils dorment, elles chassent les maringouins. Chez les Mandingues, chaque femme a sa hutte particulière, et se présente tous les matins à genoux devant le mari.



MARIE STUART

MARIE-STUART

— 1542-1587 —

...La moitié de l'Angleterre suivait en secret la religion romaine, et ne désirait que la chute d'Élisabeth, l'autre moitié était anglicane ou puritaine... Il y avait alors en Angleterre un drapeau tout prêt pour les catholiques : c'était une femme intéressante par sa beauté, ses malheurs, ses fautes même ; une reine qu'ils regardaient tout bas comme la seule légitime, et pour laquelle plus d'une noble tête avait roulé sur l'échafaud : c'était Marie Stuart. La reine d'Écosse tenue captive depuis vingt ans, contre tout droit et toute justice, par celle dont elle était la plus proche héritière, se regardait elle-même comme martyre... Elle était la cause ou le prétexte de tous les troubles d'Angleterre. — Du fond de sa prison, elle tourmentait jusque dans son palais sa rivale heureuse et triomphante. « Elle m'a suscité tant d'ennemis, disait celle-ci, que je ne sais plus de quel côté tourner la tête... »

Toute l'Europe avait les yeux sur cette lutte entre deux femmes qui se détestaient, l'une dans sa prison, l'autre sur le trône ; mais la première, aidée par la ligue catholique, son esprit ardent, la magie incroyable de sa beauté non encore flétrie, semblait plus puissante que la seconde, tyrannique, vieille, haïe d'une partie de ses sujets.

Une dernière conspiration éclata : on saisit les papiers de Marie, on mit ses secrétaires à la torture, elle nia tout... Elle fut livrée à une commission qui la condamna à mort. Vainement Henri III supplia la reine d'épargner la veuve de son frère, vainement Jacques VI fit des menaces pour sauver sa mère..., celle qui était petite-fille de Henri VII, héritière du trône anglais, reine de France par mariage, reine sacrée d'Écosse, monta sur l'échafaud.

Ce fut un événement qui fit tressaillir toute l'Europe, et dont le retentissement est venu jusqu'à nous.

Théophile Lavallée.

Le roi des Ashantés n'a communément que six femmes dans son palais ; mais, par les lois du pays, il doit en avoir trois mille trois cent trente-trois pour en donner à des personnages distingués ; en conséquence, il épouse quelquefois une fille au berceau. Si une femme trahit le secret de son mari, on lui coupe la lèvre supérieure, et si elle a découvert ce secret en écoutant à la porte la conversation de son mari, elle perd une oreille. Le voyageur Bondich, qui donne ces détails, ajoute qu'on rencontre fréquemment des femmes ainsi mutilées.

Chez les peuples qui vivent dans l'état sauvage, la condition des femmes est encore plus déplorable. Tous les voyageurs s'accordent à le dire. Lisez spécialement Dampierre, Gumllu, Forster, Labat, Charlevoix. Parmi les tribus américaines du Nord, les présents que fait le mari sont moins des témoignages d'amitié que des symboles et des avertissements d'esclavage. Tels sont le collier, longue et large bande de cuir qui sert à porter des fardeaux, la chaudière et une bûche ; on les présente à la jeune épouse dans sa cabane pour lui faire entendre qu'elle sera obligée de porter des fardeaux, de faire la cuisine et de faire la provision de bois. L'usage même chez plusieurs nations est de porter d'avance tout le bois nécessaire à la saison de l'hiver. Il n'y a pas de peuple où les femmes soient plus méprisées.

Forster remarque qu'à la Nouvelle-Zélande on apprend aux garçons, dès leur bas âge, à mépriser leurs mères. A Nukahiva, dans les temps de famine, les hommes tuent et mangent leurs femmes et leurs enfants.

Le récit d'autres voyageurs viendraient au besoin rembrunir ce hideux tableau, dont on peut voir une exquisse dans les ouvrages des capitaines Lewis et Clarck, qui pour explorer les sources du Missouri, poussant leurs courses jusqu'à la mer Pacifique, ont visité récemment beaucoup de tribus inconnues. On y voit que, parmi ces sauvages, la pudeur, la fidélité conjugale, sont outragées sans retenue. Les femmes n'étant qu'un meuble qu'on prête, qu'on donne, qu'on méprise, sont souvent obligées de suivre à pied leurs maris à cheval.

En compulsant les historiens et les voyageurs, il serait facile d'ajouter aux citations qu'on vient de lire, un bien plus grand nombre de faits desquels résulte la certitude qu'en général, chez les nations idolâtres ou sauvages, les femmes sont avilies et que leur condition est déplorable. Nous opposera-t-on la conduite contraire de quelques peuplades, par exemple, celle des îles de la Société et des îles Tonga, dans l'océan Pacifique ! Des exceptions très-peu nombreuses ne détruiront jamais une assertion étayée par une multitude de faits irrécusables.

Milady Montague prétend qu'en Europe on a des idées fausses sur la captivité des musulmanes. Thornton et Mirza Aboutaleb sont du même avis. Cependant l'énumération que fait ce dernier des avantages attribués aux femmes de son pays, n'est pas de nature à étayer une assertion et à convaincre nos Européennes.

Peut-on croire que la femme soit censée l'égale de l'homme dans une contrée

où la loi autorise à prendre pour un temps des femmes à loyer, où le témoignage de quatre femmes ne vaut que celui de deux hommes? Les musulmans ont peine à concevoir qu'on ait du respect pour des êtres que leur opinion n'élève guère au-dessus du mépris. Il est douteux que lady Montague elle-même ait envié aux femmes turques le bonheur de végéter dans un harem. La véracité de cette femme presque *cynique*, contestée par M. Hennet et contredite par tant d'écrivains, vient de l'être encore par ses compatriotes, du Morier, Macdonald, Kinneir, Maria Graham et Tully. Celui-ci, qui a résidé six ans à Tripoli, assure que les dames maures, voyant la liberté dont jouissent les chrétiennes, témoignent leur douleur de n'avoir pas, comme elle, leur liberté.

Le tableau qu'on vient de présenter est utile, peut-être même nécessaire, pour faire sentir, par le contraste, l'influence du christianisme sur la condition des femmes, influence durable, parce qu'elle résulte de sa doctrine.

Néanmoins, on cite une peuplade chez laquelle le christianisme lutte encore contre les mœurs grossières et demi-barbares, et qui retient dans un état de dégradation cette moitié de l'espèce humaine. Quand les Morlaques nomment une femme, ils ajoutent la formule qu'on emploie ailleurs en parlant du bétail, *sauf votre respect*. Mais l'abbé Fortis, qui fait cette observation, pense que la malpropreté des femmes Morlaques, est en même temps la cause et l'effet de la manière humiliante avec laquelle les maris et les parents les traitent.

Personne ne peut être juge dans sa propre cause : cette maxime était un principe de raison avant d'être un axiome de jurisprudence. L'expérience apprend que l'individu juge et partie fait pencher ordinairement la balance en sa faveur. C'est ce qui est arrivé relativement aux femmes. Les hommes ont fait les partages d'une manière très-inégale dans tous les pays où la force physique n'a pas été contre-balancée par une force morale. Pour trouver ce contre-poids, il fallait une intervention d'une autorité plus qu'humaine.....

Après avoir emprunté ce résumé à un opuscule peu connu, publié au commencement de ce siècle par le célèbre Grégoire, évêque de Blois, qui fut une des illustrations de nos grandes assemblées politiques, nous empruntons au livre si connu et si justement estimé de madame de Rémusat, les principaux passages où l'auteur considère plus particulièrement la condition des femmes depuis le commencement de la nationalité française :

... Longtemps avant que les mœurs se fussent généralement adoucies, d'autres circonstances avaient préparé, assuré même l'amélioration de la condition des femmes, et cette extension de leur influence est un des traits distinctifs des sociétés modernes. Ce progrès paraît venir principalement de ce que chez celles-ci la vie domestique a remplacé la vie publique.

Le régime féodal, en détruisant entre les hommes toute association un peu étendue, isola les existences comme les pouvoirs; la souveraineté se retrancha

dans l'intérieur du château : là furent réunis les vassaux, les compagnons, les serviteurs du seigneur, et la maison, devenue le siége du gouvernement, acquit ainsi une importance que l'antiquité ne lui connut jamais. Ainsi, la femme du châtelain s'associa à tous les actes, à tous les intérêts de sa vie...

... Le mari s'est trouvé plus habituellement enfermé seul avec sa famille; des associations nécessaires à la sûreté se sont formées par les mariages, et les femmes en ont été le lien. Cette circonstance générale de la vie des modernes a décidé peut-être du sort des femmes, en les faisant participer dès le principe à tous les progrès de la civilisation, auxquels, chez les anciens, leur condition était demeurée étrangère...

... Les républiques anciennes rejetaient les femmes hors de l'ordre politique; nos gouvernements monarchiques leur ont été plus favorables. Quand pour réussir, il suffit d'agir auprès d'un seul, les moyens de succès ne sont ni variés ni compliqués; la conduite est dictée par une étiquette générale, à peu près uniforme, qui exclut la force et les voies directes, et qui favorise assez bien l'habileté féminine. Ce *seul*, tout roi qu'il est, n'échappe pas à de certaines séductions: le besoin de plaire sert auprès de lui de voile à l'intrigue qu'il ne démêle qu'à demi. L'ambition alors se donne pour de la coquetterie; la femme qui brigue la faveur semble ne poursuivre qu'une conquête, et, sous couleur de chercher le plaisir, elle aspire au pouvoir. La vanité royale ne se prête que trop à cet artifice : tel prince, en croyant ne donner que son cœur, a déposé sa couronne, et les affaires de l'État sont ainsi flétries avant qu'il soit détrompé...

... Peu à peu on vit naître ce code tout conventionnel qui devait régler les relations d'un monde particulier, distingué depuis en France sous le titre de la *bonne compagnie*. Il appartenait aux femmes d'en déterminer les articles, car il excluait la force pour y substituer la finesse et la grâce : par elles et pour elles fut alors créé le plaisir de la conversation, qui depuis est devenu l'un des premiers besoins des Français.

Les temps étaient accomplis : des hommes de génie et de talent apparurent de tous côtés; ils furent accueillis et protégés par les *grandes dames*. Cette classe nouvelle de gens distingués admis auprès d'elles jeta dans la société cet intérêt nouveau qui naît pour l'esprit du mélange des impressions diverses produites par un même objet, et pour en jouir, elles surent d'abord mieux que les hommes sacrifier quelques préjugés du rang aux agréments de la vie.

On peut remarquer que par un motif pareil le dédain aristocratique n'entre pas toujours dans les idées des rois absolus ni des femmes; leur confiance dans leur propre pouvoir les dispense des précautions de l'orgueil; l'amour-propre est généreux sans peine, quand il sait qu'on ne peut rien lui disputer, et lorsqu'on exerce un empire universel, on est facilement tenté de croire à l'égalité.

... Cette puissance des femmes, qui prit alors un assez grand essor, développa leurs facultés. Ambitieuses de tout atteindre, elles se livrèrent à des

études plus variées, et comme elles s'emparent vite de ce qui suffit de la science pour la conversation, elles furent promptement au courant, c'est-à-dire en état de parler de tout, de juger rapidement, de satisfaire souvent, d'intéresser toujours...

... Une autre influence plus puissante que celle du prince donna encore à ce temps-là un grand air de dignité. Le siècle de Louis XIV s'est élevé sur les croyances religieuses...

... Au temps dont je parle, les femmes surtout conservèrent de l'exactitude dans les pratiques religieuses, même au milieu de certains éclats. La Bruyère se moque un peu des *directeurs* et de celles qui *reçoivent*, dit-il, *au sermon les billets de leurs amants.* Il a raison : le moraliste qui veut donner une leçon ne doit point tolérer de transaction entre le vice et la vertu. Cependant, ne peut-on pas croire qu'un être naturellement pur, mais sensible, mais faible, qui demeure en présence de Dieu alors même qu'il l'offense, se garde une chance de plus pour le repentir?

Quand la duchesse de Longueville portait un cilice sous ses habits de bal, quand madame de Montespan, exacte à toutes les rigueurs du carême, disait : « Parce qu'on fait une faute, faut-il donc les commettre toutes? » n'est-il pas vraisemblable que quelque réflexion grave venait se glisser parmi les désordres de leur conduite, et préparait ces grandes réparations que la miséricorde divine attend longtemps et accueille toujours?...

... Au reste, en ne considérant les habitudes religieuses que par leurs effets apparents, il est au moins certain qu'elle donne de la dignité à l'attitude et aux actions : et que, dans ce temps, par exemple, où les femmes abordèrent des études plus étendues, la religion, qui, si l'on peut parler ainsi, était la grande affaire d'alors, préoccupa leur esprit de pensées élevées et sérieuses...

... Une passion quelconque rapproche de la nature : madame de Sévigné, qui en éprouva une véritable, blâme assez nettement dans ses *Lettres* l'éducation des filles abandonnée au couvent, la froideur des relations de famille, les mariages où les rapports des rangs sont seuls consultés, et ces dénominations encore plus guindées que respectueuses qui, se plaçant toujours entre les parents et les enfants, devaient comprimer ou faire grimacer les sentiments de la nature...

... Si donc sous Louis XIV l'éducation de l'esprit des femmes fut grave et parfois solide, celle du caractère demeura imparfaite...

... Ce qui fait vraiment mal à remarquer sous la Régence et sous Louis XV, c'est l'empressement des femmes à saisir dans les principes de la philosophie du temps tout ce qui pouvait justifier leurs scandales et faciliter leurs écarts. Le vice seul, dans sa nudité, n'est pas si odieux que lorsqu'il se montre honteusement paré d'une doctrine dépravée; et cette doctrine elle-même inspire d'autant plus de dégoût qu'elle est devenue l'apologie d'une faiblesse ardente, plus excusable si elle se passait de sophismes. Les Mémoires publiés depuis quelques années, orgueilleux aveux de tant e tristes excès, nous ont révélé tout ce système

de dissolution morale et religieuse; on y trouve tous les articles de ce code licencieux; on y voit quels conseils, ornés des séductions du beau langage, détournèrent les femmes des devoirs qui leur font la vie sinon toujours heureuse, du moins toujours honorable.

Averties par la philosophie que les vertus opposées à la nature sont fausses, elles reçurent encore de la mode cette leçon, que l'apparence même de la fidélité a l'air de la duperie et prête au ridicule. Aussi non-seulement la foi conjugale fut-elle méprisée, mais l'amour lui-même lorsque, par sa constance, il pouvait ressembler à la vertu. On ne lui sut aucun gré d'être illégitime, parce qu'il était sérieux; et la vraie passion fut proscrite comme un devoir, puisqu'elle était une douleur. Tout ce qui dans une liaison n'avait pas l'aspect d'une fantaisie fugitive se trouva condamné au tribunal du savoir-vivre; la fidélité devint un scandale...

... Je ne parlerai de la Révolution que pour montrer l'influence qu'elle a exercée sur la situation des femmes et sur leur esprit.

Il est juste et nécessaire d'observer que plusieurs années avant qu'elle éclatât, le reflet des vertus de Louis XVI, le tardif et dernier progrès de la raison, un commencement d'expérience, quelques livres prophétiques avaient déjà produit sur les mœurs un salutaire effet. Rousseau avait rangé les mères de son parti; la seule présence d'un enfant dans l'intérieur d'une famille y répandait un air plus pur, et corrigeait du moins les époux de l'ostentation du vice...

... Au moment de la Révolution, la conversation était la grande affaire des Français...

... Une femme qui n'était épouse que de nom, mère sans enfants puisqu'elle ne les élevait point, maîtresse d'user son temps à sa fantaisie, devait avoir de grands avantages dans cette lutte oisive et brillante. Il ne fallait pas une instruction bien étendue pour savoir tenir un cercle, relever un entretien prêt à tomber, parler à chacun de ce qui pouvait le faire valoir. Ce talent fut longtemps pour les femmes la source de leur plus grande importance, l'objet de leur émulation la plus ambitieuse. Que leur fallait-il pour y exceller? Une légère notion des choses, une grande prestesse à saisir le côté inattendu d'une pensée; cette adresse qui déguise l'ignorance au moyen d'un bon mot, en se réservant le droit de la confesser dans un autre moment avec une naïveté qui la rend charmante : voilà ce qui suffisait au succès d'une soirée, et pendant un temps la vie des femmes à Paris (et Paris réglait la France) ne se composa que de soirées...

... Quand la Révolution vint surprendre une société ainsi préparée, on ne la prit d'abord que comme une occasion nouvelle de causer. Nombre de personnes pensèrent que *tout allait se passer en conversation*...

... Les terribles effets d'une Révolution si grave, commencée si peu gravement, donnèrent une forte secousse aux âmes; et quand les âmes sont ébranlées, quelles que soient les fautes, l'expérience n'en est pas absolument perdue. Aussi a-t-on vu, au bout de très-peu de temps, les femmes rendues à la nature déployer des

vertus dont on ne les eût pas crues capables. Soit en France, soit au dehors, elles ont excité l'intérêt par leur dévouement, par leur intelligence à surmonter une pauvreté inattendue, à faire briller un rayon de bonheur là où sans elles on n'eût trouvé que détresse et découragement. C'est aux femmes surtout qu'on doit le changement heureux qui s'est opéré dans les mœurs françaises. En présence du danger, redevenues mères, filles, épouses, elles ont oublié les délaissements, pardonné les trahisons, accepté la communauté du malheur, et par là redonné de la puissance à des liens qu'elles reconnaissaient pour sacrés dès qu'il fallait mourir ensemble.

Depuis cette époque, on a pu observer dans notre nation et chez beaucoup de femmes une disposition plus réfléchie qui préparait un retour aux idées morales et religieuses. Le malheur en réveillait le besoin au fond des cœurs; et la persécution, aussi odieuse qu'absurde, qui s'acharna contre les croyances pieuses eut au moins ce premier effet d'inspirer un grand dégoût pour toutes les licencieuses moqueries qui l'avaient préparée.

A la suite de nos calamités, si l'expérience eût porté sur le champ les Français vers cette forme de gouvernement qu'elle vient enfin de leur donner, je ne doute point que les femmes, préparées pour le devoir par la souffrance, n'eussent accepté avec empressement la direction qu'elles doivent maintenant recevoir de l'influence du nouvel ordre de choses. Mais toutes les phases du mal n'étaient point parcourues : une situation plus calme, presque aussi dénuée de morale, vit remplacer un sanglant désordre, et la position des femmes se trouva encore une fois compromise et faussée. La tradition des usages était rompue, les bienséances annulées, l'opinion muette, la société dispersée...

... Du temps seul la société attendait ses lois, et la jeunesse son éducation : c'est pourquoi celle des filles ne fit pas alors tous les progrès que leur promettaient l'expérience et le malheur. Les mœurs étaient devenues plus naturelles, les relations intimes plus affectueuses; la mère et la fille se montraient partout ensemble. On ne rougissait plus dans un ménage de se connaître ni même de s'aimer; au sein des familles, le cœur plus à l'aise finissait quelquefois par se féliciter des revers auxquels il devait sa liberté. Que des réflexions solides, des principes religieux, une opinion publique qui malheureusement ne se forme qu'avec peine là où les institutions sont vacillantes, que tous ces appuis de la raison se fussent unis à cette révolution touchante des sentiments, et les femmes auraient vu fixer leur sort selon le devoir et le droit...

Il faut le dire, à leur justification, combien de difficultés présentait une si complète réforme! Dans les temps de dissensions civiles, la politique, en déterminant l'attitude de la société, influe directement sur les individus. Les hommes n'étaient pas non plus alors très-éclairés sur leur avenir, ni même sur un présent qu'ils exploitaient sans le bien juger. On ne savait plus quel gouvernement désirer; les passions générales, les convictions systématiques; semblaient avoir disparu des affaires publiques; on n'y était plus guidé que par l'intérêt ou l'habitude : la France, en un mot, ne savait plus que penser. Comment les femmes

auraient-elles été plus décidées? Que peut le plus faible, quand le plus fort est incertain?...

... Les femmes n'étaient plus les Françaises d'autrefois...

... La plupart des romans d'alors furent écrits par des femmes. Ce genre de compositions faciles qui admettent le vague dans les sentiments et l'hésitation dans les croyances, ces confidences d'un cœur agité qui tout à la fois se passionne et s'interroge, et qui ne connaît point d'autre alternative que le doute ou l'entraînement, convenaient sans doute à une époque d'incertitude et d'oisiveté, où l'absence de traditions et d'enthousiasme, de respect pour le passé et de foi dans la nouveauté n'avait laissé à l'existence ni règle ni but assuré. Dans un temps de passage, les esprits trouvent encore plus d'appui et de certitude dans des fictions que dans des réalités. Trompé par les événements, on se fie plus à ce qu'on imagine qu'à ce que l'on voit. Cette disposition d'âme qui s'étendait aux femmes devait donc tourner au profit de ces sortes d'ouvrages qui font, ainsi que l'a dit madame de Staël, une transition entre la vie réelle et la vie imaginaire...

... Disons-le sans crainte, la Révolution a eu sa morale; car elle a remis en valeur les idées sérieuses, et c'est aussi un genre de restauration qu'il ne faut pas dédaigner. La raison des femmes y a gagné, il serait par trop pénible de la voir retomber encore; c'est bien assez que deux fois elle ait failli nous donner ce triste spectacle. Après le temps qui suivit la Terreur, elle pensa succomber de nouveau sous l'influence du pouvoir absolu. Lorsque dans sa défiance il s'efforçait de ramener les hommes à des intérêts purement individuels, lorsqu'il ranimait par calcul les sèches prétentions d'une vanité surannée, lorsqu'il se défendait si savamment des tentatives de l'indépendance de la pensée, il risquait de replonger la société française dans le désœuvrement et la personnalité : quand les hommes sont oisifs, les femmes sont puissantes, et leur puissance les corrompt. Ainsi l'ennui eût de nouveau banni la morale... mais le temps manqua heureusement. D'ailleurs les dangers de la guerre, exposant sans cesse les jours de ce qu'on avait de plus cher, tinrent en haleine la nature et l'amour : cruellement froissés, l'une et l'autre firent enfin résistance, et la plainte des mères et des épouses fut le premier cri de la liberté...

Aujourd'hui une route droite et paisible est offerte aux femmes; franchement, le passé les a trop souvent compromises pour qu'elles s'obstinent à le regretter.

Mme DE RÉMUSAT.

La nature semblait avoir mis les femmes dans la dépendance, et les en avoir retirées : le désordre naissait entre les deux sexes, parce que leurs droits étaient réciproques. Nous sommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie; nous avons mis entre les femmes et nous la haine, et entre les hommes et les femmes, l'amour.

MONTESQUIEU.

Si l'on parcourt les pays et les siècles, on verra presque partout les femmes adorées et opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occasion d'abu-

ser de sa force, en rendant hommage à leur beauté, s'est partout prévalu de leur faiblesse. Il a été tout à la fois leur tyran et leur esclave. La nature elle-même, en formant des êtres si sensibles et si doux, semble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur.

La société ajoute encore pour les femmes aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe est couverte de sauvages; et chez tous les peuples les femmes sont très-malheureuses. L'homme sauvage, tout à la fois féroce et indolent, actif par nécessité, mais porté par un goût invincible au repos, ne connaissant presque que le physique de l'amour, et n'ayant aucune de ces idées morales qui seules adoucissent l'empire de la force, accoutumé par ses mœurs à la regarder comme la seule loi de la nature, commande despotiquement à des êtres que la raison fit ses égaux, mais que la faiblesse lui assujettit. Les femmes sont chez les Indiens ce que les Ilotes étaient chez les Spartiates, un peuple vaincu obligé de travailler pour les vainqueurs. Aussi a-t-on vu sur les rives de l'Orénoque des mères, par pitié tuer, leurs filles et les étouffer en naissant. Elles regardaient cette pitié barbare comme un devoir.

Chez les Orientaux, vous trouverez un autre genre de despotisme et d'empire, la clôture et la servitude domestique des femmes, autorisées par les mœurs et consacrées par les lois...

L'Asie entière est couverte de ces prisons où la beauté esclave attend les caprices d'un maître...

Là, des multitudes de femmes rassemblées n'ont des sens et une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne sont que d'un moment; et les rivalités, les haines, les fureurs sont de tous les jours. Là, elles sont obligées de payer leur servitude même par l'amour le plus tendre ou, ce qui est plus affreux, par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là, le plus humiliant despotisme les soumet à des monstres qui, n'étant d'aucun sexe, les déshonorent tous deux. Là, enfin, leur éducation ne tend qu'à les avilir, leurs vertus sont forcées, leurs plaisirs même tristes et involontaires; et, après une existence de quelques années leur vieillesse est longue et affreuse.

Dans les pays tempérés où le climat, donnant moins d'ardeur aux désirs, laisse plus de confiance aux vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté; mais la législation sévère les a mises partout dans la dépendance. Tantôt, elles furent condamnées à la retraite et séparées des plaisirs comme des affaires. Tantôt, une longue tutelle semblait insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes habituelles leurs rivales; asservies dans un autre à des nœuds indissolubles qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité, et la sensibilité à la haine; dans les pays où elles sont le plus heureuses, gênées dans leurs désirs, gênées dans la disposition de leurs biens, privées de leur volonté même dont la loi les dépouille, esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même; environnées de toutes parts de juges qui sont en même temps

leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui, après avoir préparé leurs fautes, les en punissent par le déshonneur, où on usurpe le droit de les flétrir sur des soupçons; tel est à peu près le sort des femmes sur la terre. L'homme à leur égard, selon les climats et les âges, est ou indifférent ou oppresseur. Mais elles éprouvent tantôt une oppression froide et calme, qui est celle de l'orgueil; tantôt une oppression violente et terrible, qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime pas, elles ne sont rien; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presque à redouter également et l'indifférence et l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur.

THOMAS.

Chez les républicains, les femmes ne sont que des ménagères. Mais les femmes sont pleines de lumières, de sens et d'expérience. Lorsque la nation n'existe point encore, ou bien lorsqu'elle n'existe plus, c'est alors qu'il faut les consulter: car, étrangères aux liens du patriotisme, elles tiennent merveilleusement les doux liens de la sociabilité.

Voilà leur véritable empire à Paris. Elles sont riantes, douces et aimables, tant qu'elles représentent. Dans l'intérieur domestique, elles font payer à ce qui les environne la contrainte qu'elles s'imposent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires du globe; elles se piquent de perfectionner leurs vertus patentes et de les subjuguer de toute manière. Il est néanmoins une classe de femmes très-respectables: c'est celle du second ordre de la bourgeoisie. Attachées à leurs maris, à leurs enfants, soigneuses, attentives à leurs maisons, elles offrent le modèle de la sagesse et du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amasser, sont peu brillantes, encore moins instruites. On ne les aperçoit pas, et cependant elles sont à Paris l'honneur de leur sexe.

MERCIER.

Les femmes sont, si j'ose le dire, une seconde âme de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées, qu'elles éveillent; à tous nos désirs, qu'elles font naître et partagent; à nos faiblesses, qu'elles peuvent plaindre sans en être atteintes. L'homme est-il malheureux? il demande à son âme une force dont il a besoin pour résister aux souffrances physiques, aux douleurs morales, encore plus difficiles à supporter. Mais ce secours, ne venant que de lui, participe nécessairement de l'abattement qui se communique à tout son être. Appellera-t-il sa seconde âme? c'est alors qu'il retrouve ces femmes dignes d'être adorées, ces femmes qui, sous des formes enchanteresses, lui apportent un calme inattendu; lui font sentir, par tous les points de son existence, que, paraissant autres que lui, elles sont encore lui. Sans cesse il trouve à ses côtés ces anges de la terre, qui font pressentir la consolation avant même de l'avoir offerte, qu'on croit d'avance avant d'être persuadé, et qui semblent un asile contre le malheur.

La force étant de notre côté, les femmes sont nées esclaves ou soumises.

Dépendantes de nos passions, de nos caprices; attendant les lois que leur dicteront la forme des gouvernements, la religion, la morale, les préjugés; ici, déifiées; là, compagnes et égales; autre part, asservies ou méprisées, on les voit garder toujours, dans ces différentes situations leurs qualités distinctives, leur inépuisable patience, leur courage inconcevable. On ne voit point leurs défauts s'augmenter dans le malheur et l'humiliation. DE SÉGUR.

Les femmes d'un rang inférieur et nées pauvres n'ont de ressources que le travail, les talents ou les vices. Mlle CLAIRON.

Et les hommes donc?

La coutume qu'on appelle *Loi salique* a exclu les femmes du royaume de France, et ce n'est pas, comme le dit Mézeray, qu'elles fussent incapables de gouverner puisqu'on leur a presque toujours accordé la régence.

VOLTAIRE.

Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles. Nulle sorte de vexations que, chez les peuples policés, l'homme ne puisse exercer impunément contre la femme. La seule représaille qui dépende d'elle est suivie du trouble domestique et punie d'un mépris plus ou moins marqué, selon que la nation a plus ou moins de mœurs... Femmes, que je vous plains! Il n'y avait qu'un dédommagement à vos maux, et si j'avais été législateur, peut-être l'eussiez-vous obtenu. Affranchie de toute servitude, vous auriez été sacrées en quelque endroit que vous eussiez paru. DIDEROT.

La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

CHAMFORT.

Les femmes sont des bêtes de somme chez les sauvages, des animaux de ménagerie chez les barbares, alternativement despotes et victimes chez les peuples livrés à la vanité et à la frivolité. Ce n'est que dans les pays où règnent la liberté et la raison qu'elles sont les heureuses compagnes d'un ami de leur choix, et les mères respectées d'une famille tendre élevée par leurs soins.

DE TRACY.

La société refuse à la femme les grandes occupations de l'esprit et l'exercice des passions politiques. L'éducation première, dont elle est victime, la rend presque toujours impropre aux travaux de la science, et le préjugé en outre lui rend toute action publique impossible ou ridicule. On lui permet de cultiver les arts, mais les émotions qu'ils excitent ne sont pas sans danger, l'austérité des mœurs est peut-être plus difficile à un caractère ascétique qu'à tout autre. L'amour, considéré sous ses rapports grossiers, n'est qu'une tentation dont on est à moitié délivré quand on rougit de l'éprouver, on peut le surmonter sans souffrance morale. L'amour, considéré comme l'idéal de la vie, ne laisse point de repos à

ceux qui en sont privés. C'est l'âme qui est attaquée dans son plus divin sanctuaire par de nobles instincts, par de magnifiques désirs. Elle ne pourra chercher à les satisfaire qu'en se donnant le change, en se laissant abuser par de fausses apparences et de menteuses promesses. Sous chacun de ses pas s'ouvrira un abîme. Lente à sortir du premier, attachée par sa nature même à de funestes illusions, elle retombera dans un second, dans un troisième, jusqu'à ce que, brisée dans ses chutes, épuisée par ses combats, elle succombe et s'anéantisse. Parmi les femmes corrompues, j'en ai vu peu qui le fussent par besoin des sens; à celles-là un époux jeune et stupide peut suffire; beaucoup, au contraire, avaient cédé à des besoins de cœur que l'esprit ne dirigeait pas et que la volonté ne savait pas vaincre. . . . .

En réduisant les femmes à l'esclavage pour se les conserver chastes et fidèles, les hommes se sont étrangement trompés. Nulle vertu ne demande plus de force que la chasteté, et l'esclavage énerve. Les hommes le savent si bien qu'ils ne croient à la force d'aucune femme. GEORGE SAND.

Un enfant vient de naître. « Qu'est-ce? qu'est-ce? demande-t-on avec angoisse. — C'est une fille. » Pendant combien de siècles, chez combien de nations, ce mot : C'est une fille! a-t-il été une parole de désolation, même un signe de honte !

Une contradiction étrange se manifeste à nous dès que nous ouvrons les annales du monde. Partout les femmes sont à la fois honorées et méprisées.

ERNEST LEGOUVÉ.

Nos rues sont attristées pendant le jour par la vue de pauvres petites filles en haillons, se tenant, pieds nus, pâles, chétives, accroupies dans l'angle de portes qui ne doivent pas s'ouvrir, et de là tendant la main et demandant d'une voix suppliante l'aumône que mille d'entre nous refusent contre un qui la donne, et vous vous étonnez de rencontrer le soir de jeunes femmes couvertes d'oripeaux et d'un luxe plus triste que les haillons des enfants dont je viens de parler, offrant d'une main leur personne et demandant de l'autre le prix de ce marché! Mais vous ne pensez donc à rien! Quelles mères, quelles sœurs voulez-vous donc qu'aient les petites mendiantes de la journée, et que croyez-vous que puissent devenir celles qui ne meurent pas avant l'âge, quand elles ont fait leurs premiers pas dans la boue de nos rues, quand elles ont débuté par la mendicité, quand les premiers mots qu'on leur a fait bégayer ont été ceux-ci : « Un sou, s'il vous plaît! » P. J. STAHL.

La vilité des femmes est une des grandes erreurs du monde ancien.

THÉOPHILE LAVALLÉE.

Dans ce qui concerne les femmes, les législateurs ont peut-être commis une grande erreur : au lieu de leur constituer des droits, ils ne leur ont imposé que des devoirs. La puissance naturelle des femmes est toujours cependant restée

la même, avec cette différence, que d'auxiliaires elles sont devenues ennemies obligées. Leur force s'est encore accrue des passions des hommes, qu'elles ont fait tourner à leur profit. Ainsi établies dans le monde, elles ont donné la loi; et c'est au défaut de la justice que le pouvoir leur est échu. SAINT-PROSPER.

On comprendra sans peine que la nature et le cadre de ce recueil nous aient interdit de faire figurer ici les passages que nous aurions pu emprunter à beaucoup d'œuvres remarquables, où la question de la condition actuelle des femmes est traitée au point de vue de la philanthropie ou des réformes sociales.

II

DU ROLE DES FEMMES

L'auteur de la grande harmonie universelle a dû nécessairement, dans sa haute et mystérieuse sagesse, assigner à la femme, ainsi qu'à tous les êtres de la création, un rôle normal; mais la nature de ce rôle a bien souvent échappé aux investigations de la sagesse humaine, si restreinte et si inconséquente, puisque, dans les différents âges et dans les différents lieux, il fut subordonné aux institutions, aux mœurs établies, ainsi que nous avons pu le voir dans la précédente série.

Aujourd'hui, — nous voulons dire à l'époque moderne, — il semble y avoir, tout au moins sur le fond de cette grave question, une sorte d'unanimité d'opinions. En faut-il conclure que l'esprit moderne soit dans la vérité, ou s'en rapproche? Fidèle autant que possible à la neutralité que nous nous sommes imposée, nous laissons au lecteur le soin de répondre, après qu'il aura parcouru si bon lui semble, et médité s'il en a le loisir, les passages réunis dans les pages suivantes.

Aristote, sans donner atteinte en aucune sorte au solide mérite et aux qualités essentielles du sexe, a marqué avec sagesse la différente destination de l'homme et de la femme, par la différence des qualités du corps et de l'esprit que l'auteur même de la nature a mise entre eux, en donnant à l'un une force de corps et une intrépidité d'âme qui le mettent en état de porter les plus dures fatigues et d'affronter les plus grands dangers, et donnant à l'autre au contraire une complexion faible et délicate, accompagnée d'une douceur naturelle et d'une modeste timidité, qui la rendent plus propre à une vie sédentaire, et qui la portent à se renfermer dans l'intérieur de la maison et dans les soins d'une industrieuse et prudente économie.

Xénophon pense comme Aristote, et pour relever les travaux de la femme qui se renferme dans l'enceinte de la maison, il la compare agréablement à l'abeille mère, appelée ordinairement le roi des abeilles, qui seule gouverne toute la ruche et en a l'intendance; qui distribue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la construction des petites cellules, qui veille à la nour-

riture et à la subsistance de sa nombreuse famille, qui règle la quantité de miel destinée à cet usage, et qui, régulièrement dans les temps marqués, envoie en colonie au dehors les nouveaux essaims pour décharger la ruche. Il remarque, comme Aristote, la différence de constitution et d'inclinations que l'auteur de la nature a mise avec dessein dans l'homme et dans la femme, pour leur marquer ainsi à l'un et à l'autre leur destination particulière et les fonctions qui leur sont propres.

Ce partage, loin d'avilir et de dégrader la femme, l'élève et l'honore véritablement, en lui confiant une espèce d'empire et de gouvernement domestique, qui ne s'exerce que par la douceur, la raison, l'équité et le bon esprit, et en lui donnant lieu souvent de cacher et de mettre en sûreté les plus rares et les plus estimables qualités sous le précieux voile de la modestie et de l'obéissance. Car, il faut l'avouer de bonne foi, il s'est rencontré dans tous les temps et dans toutes les conditions des femmes qui, par un mérite solide, se sont élevées au-dessus de leur sexe; comme il y a une infinité d'hommes qui ont déshonoré le leur par leurs défauts; mais ce sont des cas particuliers, qui ne font point la règle, et qui ne doivent point prévaloir contre une destination fondée dans la nature et prescrite par le Créateur même. ROLLIN.

La femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs désirs; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins; nous subsisterons plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dépendent de nos sentiments, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus.

Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfants, sont à la merci du jugement des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public; mais la femme, en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. L'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes et son trône parmi les femmes.

La femme doit-elle être élevée dans l'ignorance de toute chose et bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne? se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître? en fera-t-il un véritable automate? non, sans doute : ainsi ne le dit pas la nature, qui

donne aux femmes un esprit si agréable. Du soin des femmes dépend la première éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utile, se faire aimer, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre ; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris : ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres : il ne les fit point faibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre; mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène et triomphe tôt ou tard de lui. J. J. Rousseau.

Quel est donc le rôle particulier des femmes dans ce monde-ci? Selon nous, elles sont appelées à perfectionner la vie privée dans les limites imposées par la loi de Dieu. Ceci s'applique à tous les états. Pauvres ou riches, mariées ou libres, les femmes ont de l'influence sur la vie privée ; le bonheur des familles dépend d'elles en grande partie ; nous disons la vie privée par opposition à la vie *politique*, aux fonctions publiques; car nous n'entendons nullement que l'action des femmes doive se renfermer dans l'enceinte de leur domicile, nous les croyons, au contraire, destinées à exercer un bien fort étendu; mais toujours leur influence est du même genre. C'est aux âmes considérées séparément qu'elles s'adressent; leurs conseils regardent l'individu et les relations qu'il soutient avec ses proches. Sans rapport direct avec le public, elles sont libres aussi de tout engagement à l'égard des masses. Leur sort est toujours de n'être soumises ici-bas qu'à un chef unique : leur père ou leur époux, voilà leur maître; ainsi l'ont voulu leurs affections et la société.

Cette vocation est belle néanmoins. Perfectionner la vie privée, l'aimer, l'embellir, la sanctifier, c'est là une grande et noble carrière. Les femmes, selon nous, sont institutrices nées, car, tandis qu'elles ont immédiatement entre leurs

mains la moralité des enfants, ces futurs souverains de la terre, l'exemple qu'elles peuvent donner, le charme qu'elles peuvent répandre sur la destinée des autres âges, leur fournissent des moyens d'amélioration de tous les moments. Sous le toit domestique se forment ces opinions et ces mœurs qui soutiennent les institutions ou qui en préparent la chute. Tout ce qui, dans l'organisation politique, ne se fonde pas sur les vrais intérêts de la famille, dépérit bientôt ou ne produit que du mal. Et comme ces intérêts sont pour la plupart confiés aux femmes, comme ils le sont d'autant plus que l'attention des hommes s'est portée ailleurs; comme, dans l'ordre matériel, c'est aux femmes que sont dévolus les soins de santé et les soins de la conservation des fortunes, et que, dans l'ordre spirituel, ce sont elles qui communiquent et qui raniment les sentiments, vie de l'âme, mobiles éternels des actions, il leur est assigné un rôle obscur peut-être, mais immense, dans les vicissitudes de la destinée qui se déploient sous nos yeux.

Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines : on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux.

C'est en étudiant la vie des femmes qu'on trouve la destinée humaine dégagée des obligations variées qu'imposent les diverses carrières sociales, et ramenée à ses éléments les plus simples. Il devient possible alors de demander aux événements qui s'y succèdent habituellement s'ils ont une signification cachée, s'ils sont faits pour nous rapprocher du but véritable de notre existence, et si nous avons le droit d'espérer que tant de scènes passagères soient ordonnées de Dieu pour nous préparer à l'éternité.

D'où vient encore que la masse entière des femmes, ce peuple de même sang que les hommes, ce peuple de sœurs, ait jamais pu être traité en esclave, en race conquise? Comment à la sainte égalité de l'enfance a-t-il pu succéder un régime d'oppression? Peut-être faut-il l'attribuer d'abord à la jalousie, au féroce amour d'êtres livrés à leurs passions. Néanmoins on doit surtout reconnaître ici le double effet d'un mauvais penchant et d'un mauvais principe, d'un abus de la force d'une part et d'une idée fausse de l'autre. L'homme a pu asservir la femme parce qu'elle était faible, et il s'est justifié à lui-même son usurpation en se disant qu'elle avait été créée pour lui, qu'elle était à lui, et n'avait autre chose à faire ici-bas que de le servir ou de lui plaire; oubliant à l'égard d'elle et de lui-même les saints droits de Dieu. Mme NECKER.

Les femmes ne jouent presque jamais de rôle dans le monde par elles-mêmes que par l'indécence, l'intrigue ou le ridicule. Mme D'ARCONVILLE.

Les femmes ne sont bonnes que pour une chose, et ce n'est pas pour vivre en société. Mme DE PUISIEUX.

L'homme se doit à la patrie, la femme au bonheur d'un seul homme.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

« Je me passionne pour cet ouvrage, — écrivait à son fils madame de Rémusat, dans le temps où elle travaillait à l'*Essai sur l'éducation des femmes*, — je ne sais encore où il me conduira. Je ne puis vous dire combien, à propos de mes pauvres femmes, toutes ces grandes questions qu'on agite aujourd'hui, et qui vous occupent tant, me reviennent à l'esprit. Il me semble que je ne peux rien écrire sur le mariage, sur la famille, sur l'éducation des enfants, sans avoir pris un parti sur toutes ces autres questions qu'on dit n'être que politiques. Il y a des moments où je suis près de croire que je fais, moi aussi, un ouvrage politique; et cependant je serais bien fâchée qu'il y parût. Non que je défende aux femmes de penser à ce qui se passe dans leurs pays : ce serait les faire indifférentes au bonheur comme à la dignité de leurs maris ou de leurs fils. Mais leur bonheur à elles comme leur dignité ne doivent point dépendre de là. Je veux qu'elles se fassent un intérieur d'idées élevées, d'affections sérieuses, de saintes croyances, qui les isole, qui les préserve; et que leur âme y vive, quand même leur personne serait ailleurs. Je veux que, sans être Romaines le moins du monde, elles puissent dire à toutes les révolutions, à tous les despotismes :

Mais le cœur d'Émilie est hors de ton pouvoir.

J'aime ce vers, en le prenant dans mon sens; je l'ai quelquefois répété tout bas dans le palais d'Auguste, et je ne conspirais pas pour la république... Les femmes n'ayant qu'une activité d'intérieur, leur liberté est mieux assurée que celle des hommes. Elle n'a jamais d'ennemi que dans leur propre cœur. »

Et ailleurs, dans le cours de son ouvrage :

Supposons la vie politique une grande partie de jeu dont les règles auraient été déterminées d'avance, et dont le gain serait employé pour l'utilité du plus grand nombre : eh bien, la femme n'y devrait jamais *tenir les cartes;* sa place serait auprès du joueur pour l'avertir, lui montrer une chance inaperçue, partager son succès, le consoler surtout, si la fortune lui manquait. Ainsi tout ce qu'elle aurait de bon serait occupé, tout ce qu'elle aurait de faible ne commettrait aucun enjeu.

Il ne faut pas conclure que je veuille réduire les femmes à la condition d'une humiliante oisiveté. Bien loin, dans la situat'on où je les conçois, jamais elles n'auraient pu sentir, penser, agir avec plus d'intérêt et de vivacité. Il est souhaitable que toute occasion de manége et d'intrigue leur soit interdite : mais de l'intérieur de la maison elles seront attentives aux choses importantes qui se passeront au dehors ; elles y appliqueront leur intelligence et leur sollicitude, afin de suivre, de seconder toujours le compagnon de leur vie. « Les hommes même qui ont toute l'autorité en public, dit Fénelon, ne peuvent par leurs

délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter. »

J'en appelle à la conscience des femmes : n'est-il pas cent fois plus honorable d'exercer pour ainsi dire légalement des droits reconnus, mais sagement limités; que de payer de la considération et souvent de la vertu une usurpation toujours disputée?

Les femmes sont les secondes; elles sont soumises à l'influence des premiers, et, comme eux, à celle de l'organisation sociale qu'ils se sont donnée. Si celle-ci a été conçue dans un système dont toutes les parties soient liées, elles s'y assujettiront forcément, et demeureront là où les lois les auront mises. Si ces lois, sans accord entre elles, sont un résultat confus d'incidences fortuites ou de volontés individuelles, les hommes n'auront point de caractère national; la société, de forme fixe : elle sera exposée à tous les genres d'empiétements, et ceux des femmes auront leurs jours de succès...

Tant que l'homme ne cherchera que son avantage à lui dans la direction qu'il imprimera à la destinée des femmes, sa personnalité le trompera, et il n'obtiendra pas le bonheur qu'il a en vue. En vain il changera cent fois de système, en vain il demandera tour à tour à l'éducation l'odalisque, l'artiste ou la ménagère, il n'aura pas d'épouse, pas de compagne, pas l'être vraiment fait pour charmer et consoler ses jours.

C'est que l'homme ne sait pas ce qu'il veut, c'est qu'il y a de l'infini dans ses espérances et des bornes étroites dans les conceptions de son esprit. Semblable à un miroir brisé, son imagination faussée ne lui offre que des traits détachés de la céleste beauté dont l'ensemble seul peut le satisfaire. Et quand ses vœux terrestres paraissent remplis, les traits qu'il n'a pas su désirer sont précisément ceux qu'il regrette. Il ne demande que des fragments, tandis que le tout seul pourrait le contenter, et ce tout, il ne le rencontrera jamais sur la terre.

Mme de Rémusat.

Revenons donc enfin de nos erreurs envers les femmes. Qui sont ces êtres que nous opprimons? Leur sein nous porte et nous nourrit; leurs mains dirigent nos premiers pas, leur voix tendre nous apprend à bégayer nos premiers mots; elles essuyent nos premières larmes, nous leur devons nos premiers plaisirs. L'homme semble confié par la nature à leurs soins éternels; le berceau de son enfance n'est protégé que par elles, et souvent leur pitié bienfaisante enferme encore ses restes dans le tombeau. Ségur.

Que les hommes sont heureux d'aller à la guerre, dit madame de Staël dans *Corinne*, qu'ils sont heureux d'exposer leur vie, de se livrer à l'enthousiasme de l'honneur et du danger! Mais il n'y a rien au dehors qui soulage les femmes.

La destinée des femmes, en effet, s'accomplit tout entière dans l'enceinte du foyer domestique. Un mot résume toute la poésie de leur existence : l'amour! un mot en exprime les devoirs : la famille!

L'homme peut partager sa pensée entre mille préoccupations diverses. Ouverte de toutes parts aux soucis de l'ambition, à l'avidité des richesses, aux émotions de la gloire, son âme trouve quelquefois le repos, ne fût-ce qu'en changeant d'agitation et de fatigue. Il a pour échapper au vide du cœur, mille issues que lui offrent sans cesse les événements auxquels se mêle sa vie. Il n'en est pas ainsi de la femme. Quand elle souffre, qui pourrait la distraire de sa souffrance? Qui l'empêchera de se consumer dans la contemplation muette de sa blessure? Oui, c'est pour les femmes surtout qu'écrivent ceux qui cherchent les moyens de rendre plus douce la vie de famille. La famille! association primordiale, unité élémentaire de toute nation, société antérieure à l'individu même, institution vraiment sacrée et indestructible, parce qu'on ne détruit pas la nature.

LOUIS BLANC.

La femme est née pour la souffrance. Chacun des grands pas de la vie est pour elle une souffrance. MICHELET.

Que tous les hommes en masse aiment, respectent, défendent toutes les femmes en masse, regardant toutes les femmes âgées comme leurs mères, et toutes les jeunes femmes comme leurs sœurs, et par ce fait le christianisme métamorphosera la société en la perfectionnant. Si l'homme est plus fort que la femme, c'est, non pour l'opprimer, mais pour la défendre et la soulager.

CABET.

A chaque sexe le respect des attributions de l'autre sous peine de se dégrader tous les deux. AD. D'HOUDETOT.

La soumission de la femme n'est point un esclavage, et la domination de l'homme ne doit pas être arbitraire et tyrannique. L'homme ne doit commander, la femme ne doit obéir que dans les limites du droit et du juste. Du reste, Dieu a réglé admirablement ce rapport. L'homme, c'est la force, l'intelligence; la femme, c'est la faiblesse, c'est le cœur. L'union constitue une harmonie dans laquelle le commandement et l'obéissance doivent être comme l'union de l'âme et du corps, comme l'accord du cœur et de l'esprit. Ni l'un ni l'autre ne doivent se faire sentir, parce qu'ils doivent exister si naturellement, que les froissements, que les heurtements soient impossibles. C'est l'idéal, dira-t-on. Eh bien! c'est du moins ce à quoi on doit tendre.

Dans la femme, l'homme ne doit pas voir une chose faite pour lui, pour ses jouissances, pour les caprices de ses désirs, pour les tyrannies de ses volontés; il doit voir la compagne de son existence, son égale en nature, en dignité, en destinées futures; il doit voir l'être faible qui a besoin d'être protégé par son bras, éclairé, guidé par sa raison. La femme ne doit pas voir dans l'homme un

maître, à plus forte raison un tyran. Elle doit le considérer comme un appui, comme un protecteur, comme un guide. Ils doivent marcher dans la vie en se donnant la main, comme le frère et la sœur. Ainsi s'adoucira la suprématie; ainsi s'élèvera la subordination. De cette union de la force et de la faiblesse, de l'intelligence et du cœur, résultera un tout harmonieux dans lequel le droit et le devoir se marieront si intimement qu'ils ne se feront sentir ni l'un ni l'autre. L'affection, le respect de la dignité mutuelle élèveront les deux rôles jusqu'à l'oubli des deux individualités. Ce sera un tout, ce sera l'être humain, magnifique unité couronnant l'édifice de la création et fait à l'image de Dieu. C'est ainsi que s'exercera, suivant les desseins du Créateur, la suprématie de l'homme sur la femme.

Quand la femme veut prendre la suprématie, l'autorité, qui appartiennent à l'homme, elle fait une chose contre nature. Elle quitte son rôle pour en aborder un autre impossible. Elle prouve une seule chose, c'est qu'elle manque des qualités de son sexe, et qu'elle est envieuse de celles de l'autre.

Une femme qui veut prendre l'autorité, ou manque de cœur et n'a qu'une sotte vanité, ou aime autre chose que son mari : mauvais symptôme dans les deux cas, insuffisance ou vice.

Ne mettez pas ainsi en question ce que Dieu a voulu ; daignez trouver bien ce qu'il a fait et vous y soumettre; suivez d'instinct les voies de ses commandements. Soyez, restez faibles, douces et charmantes, comme la nature vous a faites. Ne devenez pas cet être déclassé, cette caricature hybride, qui se nomme un *virago*, et qui, cessant d'être une femme, ne saurait devenir un homme. Chacun dans son rôle et chacun à sa place : la nature le veut ainsi. Viser plus haut, c'est pire que de l'absurde, c'est du ridicule.

Quand les femmes voudront se grandir, il faut qu'elles se rendent capables de remplir, sous toutes leurs faces, les fonctions sublimes pour lesquelles elles sont faites. A l'homme l'empire de l'extérieur; à elles l'empire de la vie privée.

La femme a, dans sa nature et dans sa sensibilité, quelque chose qui se prête à merveille au rôle d'institutrice et d'apôtre : elle emploie avec un succès immense les ressources de persuasion, nous dirions presque de séduction, dont elle est douée. Presque toujours, c'est par les femmes que commencent les conquêtes des religions, c'est toujours par elles qu'elles se propagent. Nous aurions trop à citer, si nous voulions rapporter toutes les conversions célèbres, toutes les conquêtes religieuses qu'elles ont opérées. BÉLOUINO.

D'où vient l'amour qu'inspire la femme? De sa faiblesse même. Tout être délicat, timide, impuissant et comme abandonné dans la nature, attendrit le cœur humain naturellement par la pitié; tel est l'enfant, le malheureux, l'opprimé, l'être sensible qui a le don des larmes. D'ailleurs, la nature attribua les grâces, les formes potelées et enfantines, l'air de la jeunesse, de l'innocence,

la douce voix de la prière à ce sexe pour enchanter le cœur de l'homme. Il entre de la générosité, de la noblesse, l'orgueil peut-être de la protection dans nos amours; le choix, la préférence qu'une femme accorde entre plusieurs rivaux à un homme, semblant désigner le plus digne, le plus courageux, et paraissant avouer le doux triomphe de celui-ci, flatte surtout son amour-propre. Cette confiance le séduit; mais la violence détruirait au contraire l'amour.

Aussi la colère chez la femme, l'affectation de dominer, l'air de violence, de supériorité, d'arrogance même, les qualités viriles dans une constitution si frêle et qui n'est nullement formée pour exercer le pouvoir, rompent les liens avec lesquels le puissant est vaincu par le faible. La femme sera toujours maîtresse par la délicatesse, et toujours opprimée en voulant employer la force, soit au moral, soit au physique. Il faut donc qu'elle use de détours, qu'elle paraisse céder pour obtenir, qu'elle conserve les habitudes contraires à celles du sexe masculin. Si celui-ci doit être, selon sa nature, magnanime, ouvert, généreux, ardent, plein de courage et d'audace, la femme sera timide, modeste, chaste, économe, réservée; l'un doit s'occuper de vastes objets et d'actions fortes, comme de défendre, de protéger sa famille et l'État contre les maux extérieurs; la femme, renfermée dans le cercle plus étroit de la vie domestique, s'intéressera plus spécialement à des détails du ménage, montrera de plus doux soins et des attentions plus vigilantes, une tendresse active et prévenante. Elle règne dans l'intérieur du gynécée, tandis que l'homme est formé pour vivre en dehors. J. J. VIREY.

L'une des gloires de la société, c'est d'avoir créé la *femme* là où la nature avait fait une femelle, d'avoir créé la perpétuité du désir là où la nature n'a placé que la perpétuité de l'espèce, d'avoir enfin inventé l'amour, la plus belle religion humaine. BALZAC.

Stendhal a dit : « Vous prétendez que le vrai théâtre des vertus d'une femme, c'est la chambre d'un malade. — Vous faites-vous donc fort d'obtenir de la bonté divine qu'elle redouble la fréquence des maladies pour donner de l'occupation à nos femmes? C'est raisonner sur l'exception. »

Mais, quoi qu'en dise le spirituel écrivain, il est généralement adopté par les meilleurs esprits que le rôle de consolatrice, de *garde-malade* (pour employer l'expression vulgaire), de confidente, est le premier, le plus naturel des rôles de la femme.

La femme, dit Rousseau, semble n'exister que pour offrir un appui secourable aux malheureux, ne vivre que pour calmer les peines de l'homme, et ne respirer enfin que pour aimer; c'est là sa première, son unique destination; c'est la seule loi qui lui soit imposée. Combien elle sort de la sphère qui lui est assignée, combien elle est coupable, lorsqu'elle transgresse ces saints devoirs de la nature!

Et bien d'autres, comme on va le voir, ont été de son avis.

Est-il quelques projets que votre esprit enfante?
Vous aimez qu'une femme en soit la confidente;
Elle pèse avec vous dans un commerce heureux
Ce qu'ils ont de certain, ce qu'ils ont de douteux.
Êtes-vous tourmenté d'une peine profonde?
C'est un charme à vos yeux qu'une femme y réponde;
Elle prend mieux le ton qui calme les douleurs
Son œil aux pleurs d'autrui sait mieux rendre des pleurs,
Et son cœur que jamais l'égoïste n'isole
Dit mieux au malheureux le mot qui le console.

LEGOUVÉ.

Le lot des femmes est d'adoucir nos traverses. NAPOLÉON.

Dès qu'il s'agit de félicité ou de consolation, c'est aux femmes que le cœur s'adresse; et le cœur conduit la pensée.

Les soins d'une femme
Avec les maux du corps soulagent ceux de l'âme.

DUCIS.

Les femmes sont éminemment propres à la science de la charité; elles y portent le sentiment prompt des maux à soulager et des peines qui ajoutent aux maux; une observation pénétrante, le talent de l'économie de détail, si important dans un ordre de soins où le verre d'eau donné en ce monde compte comme dans l'autre, où chaque calcul d'économie est un calcul de bienfaisance.

Mme GUIZOT.

Les femmes savent manier un cœur malade avec des instruments plus délicats et qui nous sont inconnus. THOMAS.

Qu'un homme passe avec une femme près d'un être souffrant, c'est toujours à la femme que, par une sorte d'instinct, sa première plainte et sa prière s'adressent de préférence.

Si, dans les souffrances physiques, les femmes sont inappréciables, dans la douleur morale on ne peut attendre que d'elles un adoucissement salutaire. Un ami veut-il vous calmer ou soutenir votre courage, il vous apporte trop de force à la fois; il ne sait pas la mesurer avec l'abattement qui suit toujours le malheur. Ce secours est brusque, sans préparation, sans degrés. C'est un jour trop vif pour des yeux affaiblis qui veulent retrouver lentement la lumière.

Les femmes sont nées pour nous aimer et nous consoler dans nos peines; nous, pour les aimer et les protéger contre tous les dangers. DE SÉGUR.

☙ La femme a cela de commun avec l'ange, que les êtres souffrants lui appartiennt.

☙ Il existe, dans les consolations que donne une femme, une délicatesse qui a toujours quelque chose de maternel, de prévoyant et de complet; mais quand à ces paroles de paix et d'espérance se joignent la grâce des gestes, cette éloquence de ton qui vient du cœur, et que surtout la bienfaitrice est belle, il est impossible d'y résister.
BALZAC.

☙ La femme est encore plus indispensable à l'homme dans ses douleurs que dans ses joies.
AD. D'HOUDETOT.

III

INFLUENCE DES FEMMES

Boiste rapporte ce dire de Louis IX :

« Si vous donnez à une femme la liberté de vous parler de choses importunes, il est impossible qu'elle ne vous fasse faillir. »

Ces paroles, il faut le reconnaître en dépit du respect que nous devons à la mémoire du pieux monarque, paraissent quelque peu malséantes sur les lèvres de l'homme qui, au dire de l'historien, « se laissait gouverner par sa mère dans sa vie privée comme un enfant, en toute occasion suivait ses conseils et même ses vouloirs, et semblait s'en glorifier, en appuyant toujours ses ordres de la volonté de sa dame et mère très-chérie ; » de l'homme qui partait pour la croisade emmenant sa femme avec lui et laissait le royaume « en la régence d'une femme ; » de l'homme qui, traitant avec le sultan, ne voulait souscrire aux conditions imposées qu'autant que la reine les aurait acceptées, et qui répliquait placidement au musulman étonné d'une pareille condescendance pour une femme : « C'est ma dame et compagne. »

Nous croyons pouvoir nous dispenser de remonter aux sources pour trouver en quelles circonstances, atténuantes sans doute, le saint roi a tenu le propos que rapporte le lexicographe. Quoi qu'il en soit, Dieu merci, depuis l'époque où ce jugement fut porté, plus d'un auteur en a rappelé... Mais combien aussi se sont trouvés pour le rééditer sous diverses formes! Nous allons citer ceux-ci et ceux-là. Devra-t-on les regarder comme plus compétents que leur royal devancier, surtout lorsque nous les trouverons les uns emphatiquement favorables, les autres systématiquement hostiles? Non, sans doute, et à quelque sexe qu'ils appartiennent, nous devrons les avoir en prudente méfiance. Toutefois, pour peu que leur caractère, ou les traits saillants de leur existence nous soient connus, il sera, croyons-nous, possible, en faisant la part des influences personnelles ou étrangères, d'obtenir une certaine conclusion approximative des vérités admissibles.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi absolument gouverné par les femmes ; et cependant, dans l'âge où il était, je crois que c'était le monarque

de la terre qui en avait le moins de besoin. J'entendis un jour une femme qui disait : Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel, sa valeur m'est connue; j'en parlerai au ministre. Une autre disait : Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié : il faut qu'il soit évêque : il est homme de naissance, et je pourrais répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant qu'on s'imagine que celles qui tenaient ces discours fussent des favorites du prince; elles ne lui avaient peut-être pas parlé deux fois en leur vie : chose pourtant très-facile à faire chez les princes européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris ou dans les provinces, qui n'ait une femme par les mains de laquelle passent toutes les grâces et quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, et forment une espèce de république dont les membres, toujours actifs, se secourent et se servent mutuellement, c'est comme un nouvel État dans l'État; et celui qui est à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des ministres, des magistrats, des prélats, s'il ne connaît les femmes qui les gouvernent, est comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connaît point les ressorts.

La société des femmes gâte les mœurs et forme le goût.

MONTESQUIEU.

Les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé. FÉNELON.

... Les hommes ne sont que ce qui plaît aux femmes.

LA FONTAINE.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables.

Il semble, généralement parlant, que les femmes soient faites pour adoucir les mœurs des hommes. VOLTAIRE.

Formez-vous pendant quelques moments l'idée d'une république où il n'y ait point de femmes; vous verrez que le luxe, la sotte vanité, la médisance, le meurtre, le carnage, en seront presque bannis.

Entre les gens d'un certain rang, la plupart des duels et des combats sont occasionnés par l'amour et la jalousie. Qu'on examine attentivement les affaires qui arrivent à la cour et à la ville, on verra que de dix, les femmes ont part à neuf, directement ou indirectement.

Dans les guerres civiles, dans les troubles les plus dangereux, combien les femmes n'ont-elles point influé? Il ne serait pas difficile de prouver que les plus grands événements n'ont été causés que par elles. Cléopatre fit perdre à Antoine la bataille d'Actium et la moitié de l'empire du monde. Personne n'ignore les maux que fit au royaume cette reine qu'on appelle à juste titre *la Furie* de

la France. La sœur de François Ier fut la source des guerres civiles qui durèrent près de deux siècles : elle alluma les feux qui éclatèrent sous Charles IX, François II et Henri III. Madame de Chevreuse était l'âme du cardinal de Retz, elle fomentait plus elle seule les troubles de Paris que la moitié des Frondeurs.

On ne peut s'empêcher d'avouer que les femmes ont été très-souvent les premiers mobiles des guerres, et ont causé la destruction des empires et la ruine des peuples. LE MARQUIS D'ARGENS.

Je ne sais comment il arrive qu'aussitôt qu'une femme est mêlée dans une affaire, l'âme la plus farouche s'amollit et devient austère : un vernis d'égards et de procédés se répand sur les discussions les plus épineuses ; le ton devient moins tranchant, l'aigreur s'atténue : les démentis s'effacent, et, tel est l'attrait de ce sexe, qu'il semblerait qu'on dispute moins avec lui pour éclaircir des faits, que pour avoir occasion de s'en rapprocher. BEAUMARCHAIS.

Femmes ! femmes ! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément ! beauté, charme, attrait, sympathie ! être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs et de volupté ! beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. J. J. ROUSSEAU.

L'esprit de société est communément le partage des femmes. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes. VOLTAIRE.

Quand un peuple n'est pas civilisé, il y a trop peu de relation morale entre la femme et l'homme, pour contre-balancer les forces corporelles de ce dernier ; mais lorsque la femme peut compenser son infériorité physique par les charmes de la vertu, de l'esprit et du sentiment, son empire adoucit les mœurs, et l'homme, en chérissant son épouse, s'habitue à respecter son égale. En général, la considération pour les femmes est la mesure des progrès d'une nation dans la vie sociale ; mais le développement de leurs facultés morales et l'ascendant qu'il leur donne, sont communément l'ouvrage de la législation, surtout de la religion et de l'opinion, souvent plus énergiques et plus durables que les lois. GRÉGOIRE, évêque de Blois.

Le plus grand bonheur qui puisse arriver à un jeune homme, c'est que la première personne à laquelle il s'attache, soit une femme d'esprit et de cœur ; l'empire qu'elle prend sur lui ne peut tourner qu'à son avantage. C'est un ter-

rible mot qu'un *je le veux* d'une femme aimable : mais quand l'honneur et la raison dictent ses volontés, un honnête homme n'est-il pas trop heureux que nous lui commandions, et de nous obéir? Mme DE PUISIEUX.

Les naturalistes disent que, dans toutes les espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation dans la société civilisée. CHAMFORT.

Les femmes polissent les manières; elles donnent le sentiment des bienséances ; elles sont les vrais précepteurs du bon ton et du bon goût.

L'homme qui chérit les femmes est rarement un barbare. LEGOUVÉ.

Femmes ! vous êtes responsables du bonheur de la terre, soit que vous exerciez l'empire de la vertu ou le pouvoir de la beauté. Tel caprice de femme, en irritant l'homme puissant soumis à ses lois, a fait couler le sang d'un peuple de malheureux. Tel mot, sorti d'une bouche enchanteresse, a désarmé le bras de la fureur et donné la paix à la moitié de l'univers. DEMOUSTIER.

L'influence des femmes est plus salutaire aux guerriers qu'aux citoyens : le règne de la loi se passe mieux d'elles que celui de l'honneur.

Mme DE STAEL.

Combien d'hommes ne sont coupables qu'à cause de leur faiblesse pour leur femme ! NAPOLÉON.

Sans les femmes combien de sentiments se refroidiraient! C'est à elles que le pouvoir d'aimer a été donné dans une mesure presque surabondante. Les femmes restées fidèles à leur nature aiment immensément; elles aiment depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse sans désirer d'autre bonheur que celui d'aimer. Le mouvement du cœur n'est jamais suspendu chez elles ; une mère se sent mère dans tous les moments, tandis que chez un homme le sentiment le plus indestructible, l'amour paternel, répond, il est vrai, toujours à l'appel, mais n'occupe pas constamment la pensée. Une affection est presque à coup sûr le mobile des actions les plus diverses chez les femmes, si du moins la vanité n'a pas gâté leur naturel. Il suit de là que ce mobile toujours agissant entretient et réveille sans cesse un sentiment tendre dans l'âme des hommes. Il est de fait que dans les pays où les femmes captives et peu développées n'exercent moralement aucune influence, les hommes ont à peine de l'amitié entre eux.

Mme NECKER.

Accoutumés à se rendre esclaves de femmelettes, les hommes deviennent plus faibles qu'elles. Ils ne savent plus penser que d'après les objets de leurs adorations; ils ne s'occupent que de niaiseries, de futilités. Combien l'on voit de poupins à barbe noire et même à cheveux gris, avec des caractères de petites filles ! F. C. LÉVESQUE.

Notre influence auprès des princes a précédé de beaucoup celle que nous avons exercée dans ce qu'on appelle le monde. Les cours se façonnent vite et

changent peu; loin d'elles se conserve une liberté que la diversité des caractères entretient, et qui enfante des résistances plus imprévues. Aussi, dès que les grands commencèrent à quitter leurs provinces pour venir se disputer autour du prince l'exercice du pouvoir royal, et retrouver en son nom la souveraineté qui leur échappait, on vit des femmes figurer aux concours des ambitions; et, redoutables dans le crédit comme dans la disgrâce, éclipser les favoris ou rallier les mécontents. Mme DE RÉMUSAT.

Chez les barbares les femmes ne sont rien : les mœurs de ces peuples s'adoucissent-elles, on compte les femmes pour quelque chose; enfin, se corrompent-elles, les femmes sont tout.

Leur sort est une boussole sûre pour le premier regard d'un étranger qui arrive dans un pays inconnu. Par le principe contraire, on peut dire que, grâce aux écarts de la révolution, longtemps notre peu de galanterie, de politesse même, avec les femmes, semblait nous menacer de retourner vers un siècle de barbarie.

Nous ne régnons que par la force; elles gouvernent par l'effet de leur art et de leur persévérance. Nous ne cessons de les observer, sans les bien connaître; elles nous connaissent sans nous observer. Peut-être cette différence ne tient-elle qu'à celle de l'esclave au maître. Rarement celui qui tient la chaîne connaît-il bien son captif : au contraire, celui-ci étudie constamment son gardien, et c'est de son instinct que naissent les lumières. Aussi voyons-nous les femmes nous deviner au premier coup d'œil. De là, leur crédit en particulier, et leur influence en général.

Il semble que les femmes aient deux âmes : l'une noble, tendre, sensible, formée pour adoucir la férocité de l'homme; l'autre adroite, ambitieuse, barbare, créée pour combiner des atrocités, et pour les exiger dans ces instants où la faiblesse ne sait rien refuser à l'amour.

Il est à remarquer que la déférence, les égards pour les femmes, sont toujours la suite et la preuve certaine qu'un peuple marche à la civilisation.

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

Tout pays où les femmes ne tiennent pas, dans l'ordre social, la place à laquelle elles sont appelées par la nature, est plus loin de l'état de civilisation que les sauvages mêmes. DE SÉGUR.

Si les femmes n'ont pas, sous tous les règnes, une influence marquée sur les mœurs et les choses de l'État, elles ont toujours partiellement un empire qui console quelquefois l'humanité des fureurs de ses maîtres. CH. NODIER.

Les manières et les mœurs s'établissent par les femmes, tandis que les principes et les lois se règlent par les hommes.

Nous avons vu l'influence des femmes sur la littérature et les arts éclore en France dès le règne de François Ier, se développer surtout sous Anne d'Autriche, briller du plus vif éclat sous Louis XIV, dégénérer au temps de la régence de Philippe d'Orléans, corrompre le goût sous Louis XV, perdre enfin son empire vers les derniers temps du dix-huitième siècle. Nous en recueillerons cette vérité morale, que la politesse et les beaux-arts n'existent point partout où les femmes ne participent à aucun droit de la vie civile, comme chez les peuples barbares ou sous le despotisme asiatique; que l'égalité des sexes dans ses justes rapports entre le plus fort et le plus faible, établit la civilisation et tous les arts qui l'accompagnent; mais que la supériorité abandonnée aux femmes, ou le mépris que l'on fait de leur sexe, apportent toujours la corruption du goût dans les arts aussi bien que dans les mœurs de la société civile. J. J. VIREY.

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire, et il ignorerait la grâce qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

Les femmes, chez les peuples modernes, indépendamment de la passion qu'elles inspirent, influent encore sur tous les autres sentiments. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans la nôtre; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé, et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à la fois quelque chose d'incertain et de tendre.

CHATEAUBRIAND.

Il y avait eu je ne sais combien de Rousseaux avant Rousseau, tous raisonneurs, ergoteurs, éloquents. Et pas un n'avait entraîné le monde. Une femme souffle sur lui, d'amour et d'amour maternel. Et Jean-Jacques est resté.

MICHELET.

Celui qui ne voit que par les yeux d'une femme voit toujours double et souvent faux. BOISTE.

Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses. LAMARTINE.

C'est par les femmes que, dans toutes les classes de la société, les sentiments nobles et généreux s'acclimatent, et que les procédés délicats se naturalisent et s'étendent. C'est à elle que l'on doit la douceur, la bonté et tout ce qui lie et attache dans la vie. Que deviendrait le monde si, durant vingt-quatre heures, les vertus des femmes s'en retiraient? Que de maux sans pitié, que d'angoisses sans consolation! Alors nul soulagement ne défendrait du désespoir; seul on serait trop faible. Pour résister même aux adversités de tous les jours, il faut que les femmes nous soutiennent et nous appuient. Il y a plus, sans elles que serait la félicité? une quiétude morte et insipide, une joie sans délicatesse; la fortune? de l'or entassé, mais que nul ne sentirait, puisque la main qui donne est absente. Sans les femmes, que deviendraient la société et ses plaisirs?

une foule qui s'étourdit ou qui échange des idées sans connaître le charme des émotions. Enfin, les femmes, pour nous mettre au monde, souffrent jusqu'à la mort. Elles nous ravissent à tous les périls de l'enfance, dirigent nos penchants, et nous donnent cette éducation du cœur, qui plus tard multiplie autour de nous tous les attachements. Et lorsque, comme filles, mères et épouses, elles ont rempli tant de devoirs, nous les retrouvons au moment suprême pour adoucir des maux dont, cette fois, il ne leur est pas permis de triompher. Mais à la vue de tant de liens qui vont être brisés, leur tendresse et leur sensibilité les resserrent comme pour les rendre indestructibles. On ne peut le jour les détacher de notre chevet, et la nuit, immobiles et respirant à peine, elles nous veillent. Seules elles pansent nos plaies, et de leurs soins suspendent nos douleurs. Les larmes les étouffent : elles les arrêtent; et, pour tromper nos inquiétudes, commandent à leurs lèvres de nous sourire; l'homme s'affaiblit, il glisse dans la mort et le sent, alors il se tourne vers sa compagne, la cherche, la rencontre et tombe s'appuyant sur elle : il en a besoin pour mourir. SAINT-PROSPER.

Ce sont les femmes qui mettent un peu d'ordre et de raison dans la société; elles seules ont le courage, dans un salon, d'assigner son rang à un grand poëte, à un artiste distingué, fussent-ils pauvres, et de remettre à leur place les gens qui n'ont que de l'argent ou le nom de leurs ancêtres.

Les femmes ont un goût naturel pour tout ce qui est beau, élégant, éclatant et riche : c'est un goût auquel il faut attribuer les plus grands progrès de l'industrie et des arts. ALPH. KARR.

Dans les grands mouvements de l'humanité, les femmes ont exercé une influence toujours puissante et souvent décisive, en donnant aux hommes l'exemple de la persévérance, du courage et du dévouement. CABET.

Sœur, épouse, mère ou fiancée, la femme a plus contribué, par la douceur de son regard, à la civilisation des peuples, que tous les législateurs du monde.

Les femmes font les poëtes.

Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire,
Vous avez le fatal pouvoir
De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.
Oui, deux mots, le silence même,
Un regard distrait ou moqueur,
Peuvent donner à qui vous aime
Un coup de poignard dans le cœur.
Oui, votre orgueil doit être immense;
Car, grâce à notre lâcheté,
Rien n'égale votre puissance...
Sinon votre fragilité.

ALF. DE MUSSET.

⁂ L'influence des femmes embrasse la vie entière. Une maîtresse, une épouse, une mère, trois mots magiques qui renferment toutes les félicités humaines! C'est le règne de la beauté, de la coquetterie, de l'amour et de la raison; c'est toujours un règne. L'homme se consulte avec sa femme, il obéit à sa mère, il lui obéit longtemps après qu'elle a cessé de vivre, et les pensées qu'il en reçoit deviennent des principes souvent plus forts que ses passions.

⁂ Quelles que soient les coutumes et les lois d'un pays, les femmes y décident des mœurs. Libres ou soumises, elles règnent, parce qu'elles tiennent leur pouvoir de nos passions. Mais cette influence est plus ou moins salutaire, suivant le degré d'estime qu'on leur accorde...

Il semble que la nature attache leur intelligence à leur dignité, comme nous attachons notre bonheur à leur vertu. C'est donc ici une loi d'éternelle justice : l'homme ne saurait abaisser les femmes sans tomber dans la dégradation; il ne saurait les relever sans devenir meilleur. Il faut que les peuples s'abrutissent dans leurs bras, ou se civilisent à leurs pieds.

⁂ Jetons les yeux sur le globe, observons les deux grandes divisions du genre humain, l'Orient et l'Occident. Une moitié de l'ancien monde reste sans mouvements et sans pensées sous le poids d'une civilisation barbare; les femmes y sont esclaves : l'autre marche vers l'égalité et la lumière; les femmes y sont libres et honorées.

⁂ Femmes! vous régnez, et l'homme est votre empire! Vous régnez sur vos fils, vos amants, vos époux! Vainement ils se disent vos maîtres, ils ne sont hommes que lorsque vous avez complété leur existence; vainement ils se vantent de leur supériorité; leur gloire et leur honte viennent de vous, cela se voit partout, dans la fable comme dans l'histoire : dans le palais de Circé, où les guerriers se changent en pourceaux, et dans le palais de Médicis, où les hommes deviennent des bêtes féroces!

En parlant d'une action généreuse, un homme généreux, Byron, déclare qu'il ne saurait l'entreprendre : ses amis le pressent, il les repousse; puis une réflexion le frappe : il s'arrête, il s'écrie : « Eh bien! si X... eût été ici, elle me l'eût fait entreprendre! » Voilà une femme qui, au milieu de toutes ses séductions et de tous ses charmes, a toujours poussé un homme vers la gloire et vers la vertu; elle eût été mon génie tutélaire!... AIMÉ MARTIN.

⁂ Par le degré de liberté dont jouissent les femmes, se mesure exactement, dans chaque pays, dans chaque siècle, le degré de civilisation que les hommes ont atteint. ÉMILE DE GIRARDIN.

⁂ Il n'existe pas un homme à Paris, en province, qui n'agisse par la volonté d'une femme, ou fatalement ou à son insu. Presque tous les actes de nos hommes politiques répondent à des noms de femmes. A Paris, tous les gens impor-

tants sont menés par une intrigante de la société ; en province, l'influence est légitime. Nous avons habité pendant six mois une petite ville de la Touraine : là tous les maris étaient menés par leurs femmes, excepté un, un seul qui était mené par la femme d'un autre.

Les hommes se croient bien forts, bien ingénieux, et ils n'ont pas une bonne idée qui ne leur vienne des femmes.

L'influence des femmes n'est grande et salutaire que précisément dans les choses auxquelles elles n'entendent rien du tout. En politique et en affaires, par exemple, les femmes sont quelquefois très-heureusement inspirées. Là, comme leur instinct n'est point faussé par un demi-savoir, il les guide merveilleusement; elles ont alors des hallucinations fiévreuses qui les avertissent avant tout le monde des événements qui sont dans l'air... Elles ont des frissons prophétiques qui leur annoncent bien avant l'heure le danger qui est menaçant... Elles ont des répugnances mystérieuses et invincibles qui leur font pressentir les trahisons avant que les traîtres eux-mêmes n'aient arrêté leur plan de perfidie. En politique et en affaires, le jugement des femmes n'est pas à dédaigner. Mais dans les choses qu'elles croient de leur compétence, et qui cependant exigent des connaissances étendues, des études approfondies, comme les arts et la littérature, l'influence des femmes est toujours mauvaise. Leur demi-instruction les égare, elles prennent leurs opinions toutes faites dans les livres, et elles perdent ainsi ce qui donnerait de la valeur à leur jugement : la fraîcheur et la sincérité de leurs impressions.

Molière avec raison consultait sa servante.

Sa servante, oui; mais il ne consultait pas sa femme. Les femmes bien élevées ont, en général, le goût faux en littérature. O poëtes! aimez-les, chantez-les, mais ne les consultez pas. Demandez-leur des inspirations toujours, ne leur demandez jamais de conseils; ce sont souvent des muses bienfaisantes, ce sont rarement des juges éclairés. Écrivez pour elles, mais malgré elles. Chaque fois que l'on remarque une mode monstrueuse, un excès de ridicule dans une époque littéraire, on doit tout de suite en accuser les femmes de ce temps-là; elles seules en sont coupables.

L'autorité de l'hôtel de Rambouillet a été funeste à la langue française, elle l'a privée de ses mots les plus sonores, de ses plus poétiques images. L'influence des femmes en littérature n'est guère plus salutaire aujourd'hui. C'est à cette douce influence que nous devons les horreurs à la mode. Ces adorables créatures aiment les crimes, les descriptions détaillées des lieux infâmes; on les sert selon leur goût. Vous criez contre les auteurs et contre les journalistes: est-ce leur faute s'ils sont forcés de vous offrir de telles peintures! Ils avaient tous commencé par de riants tableaux, on ne les a point regardés : alors il leur a bien fallu chercher d'autres sujets pour attirer les yeux. Mme É. de Girardin.

ꕥ L'homme naît deux fois ; c'est à la femme seule qu'il peut devoir sa seconde naissance, aussi bien que la première : la vie de l'âme après celle du corps. Malheur à qui ne rencontre pas sur sa route, à son entrée dans le monde, la sœur ou l'amie qui, en dehors même de l'amour, doit lui faire comprendre combien est grave et beau, ce rôle de second et de témoin qui appartient à la femme, dans ce combat de tous les jours que tout homme doit livrer à la vie. Faute de cette lumière, la meilleure part de son cœur restera dans les ténèbres; car celui-là n'est que la moitié de lui-même qui ne voit dans la femme qu'un instrument plus ou moins perfectible de distraction ou de plaisir.

ꕥ Il y a des hommes à qui il a suffi, pour n'être pas bêtes, de prendre pour femme une femme d'esprit, et dont on ne découvrira la nullité que quand ils seront veufs, s'ils font la sottise de ne pas précéder leur femme dans la tombe. Les Égéries sont moins rares qu'on ne croit. C'est un bon second qu'une brave et intelligente femme dans la vie, et il est des hommes haut placés qui oublient trop que certaines étoffes ne doivent leur prix qu'à leur doublure.

P. S. Stahl.

ꕥ Sagesse, modération, bon génie, réhabilitation et bonheur de l'homme, quand elle est instruite, bonne et pieuse, la femme devient pour l'homme, quand elle est méchante, ignorante ou corrompue, le plus grand empêchement du bien et la source du malheur.

ꕥ Partout et toujours l'homme s'agite : la femme le mène.

ꕥ Creusez, creusez bien au fond de tous les désirs, de tous les projets, de toutes les actions de l'homme, vous rencontrerez une femme. A. Guyard.

ꕥ Il y a toujours à gagner dans la société des femmes; la conversation de celles que la nature a le moins favorablement dotées de ses charmes extérieurs, convient toutefois davantage aux jeunes gens. Trop certaines de plaire au premier coup d'œil, les autres, orgueilleuses d'une beauté qu'elles mettent au-dessus de tout, négligent communément de se donner la peine d'être aimables. Leur futile parlage, la légèreté qu'elles apportent dans les choses les plus graves, ont mille agréments chez elles. Mais le jeune homme qui croirait trouver là le type du bon ton, et se proposerait un semblable modèle, se repentirait bientôt de son erreur.

ꕥ Les femmes moins jolies, moins brillantes, joignent presque toujours à de l'esprit les qualités du cœur et la pureté des mœurs. Près d'elles on s'instruit à mettre de l'élégance et du goût dans ses manières comme dans ses expressions. Leur gracieuse indulgence fait tout excuser, et pour instruire ou reprendre, leurs ménagements sont si délicats, que la leçon qu'elles donnent toujours inoffensive, devient constamment profitable, quoiqu'elle reste souvent inaperçue.

H. Raisson.

LIVRE TROISIÈME

DIVERS AGES DE LA VIE DES FEMMES

Madame de Girardin divise la vie des femmes en quatre âges qu'elle compare aux saisons :

1° L'âge où l'on danse, mais où l'on n'ose pas valser, — c'est le printemps.
2° L'âge où l'on danse et où l'on valse, — c'est l'été.
3° L'âge où l'on danse encore, mais où l'on préfère valser,— c'est l'automne.
4° Enfin, l'âge où l'on ne danse plus, — c'est l'hiver... l'hiver toujours rigoureux de la vie.

Le poëte Millevoye donne aussi quatre âges à la femme :

> Quatre bijoux sont le présent fidèle
> Dont Providence a doté chaque belle,
> Pour signaler sa bienvenue au jour :
> Boîte aux bonbons se montre la première ;
> Un peu plus tard boîte aux billets d'amour;
> Puis, boîte au rouge, adroite auxiliaire ;
> Mais l'âge vient, quand beauté douairière
> A renvoyé son miroir à Vénus,
> Non sans regret sa tendresse dernière
> S'ensevelit dans la boîte aux agnus.

Selon Saint-Prosper, observateur souvent très-éclairé :

« L'on peut diviser la vie des femmes en trois époques : dans la première, elles rêvent l'amour; dans la deuxième, elles le font; dans la troisième, elles le regrettent.

Madame Necker semble réduire ces époques à deux :

« A considérer en grand le cours de la vie, on voit que la première moitié s'offre sous un aspect peut-être plus riant pour les femmes que pour les hommes. Chez les jeunes gens, le choix embarrassant d'une carrière, le travail aride auquel il faut se soumettre pour s'y préparer, et plus tard les difficultés du début forment un contraste désagréable avec les vœux naturels de leur imagination. La jeunesse chez les femmes est plus poétique. Il s'y trouve une belle unité entre leurs désirs et leur destinée. Aimer et être aimées, voilà leur sort, du moins à leurs yeux, et elles n'en rêvent pas un autre. Mais le printemps de la vie une fois passé, la scène change. Les hommes ont surmonté les obstacles que toutes les vocations humaines présentent d'abord, et il s'ouvre devant eux une perspective de succès croissante. Ils se flattent d'avancer rapidement dans la route de l'ambition, de la fortune ou de la gloire; partout s'offre un avenir paré des charmes qu'ils lui désirent, et s'ils viennent à changer de goûts, la liberté leur reste encore.

Combien le sort des femmes n'est-il pas différent, à leurs propres yeux, si c'est du moins sous des rapports frivoles qu'elles l'envisagent! Les plus vives jouissances, elles les ont eues ou doivent à jamais y renoncer. Le retour des mêmes impressions de plus en plus affaiblies est tout ce qu'elles attendent de l'avenir. Le monde et ses promesses se retirent au moment où leurs facultés bien développées pourraient embrasser le plus d'objets. La jeunesse de l'âme est encore dans sa vigueur chez elles, une vie plus régulière et moins de contact avec des êtres corrompus leur ont conservé cette chaleur de sentiment, cette vivacité d'imagination que les hommes n'ont souvent plus au même âge. Et le moment où elles commencent vraiment à vivre, où, revenues d'un premier étourdissement, elles marcheraient dans le monde d'un pas plus ferme et avec un plus juste espoir de succès, est précisément le moment où elles se plaignent de voir que la société se refroidit pour elles, et que la vie domestique même a perdu de son intérêt.

Alphonse Karr va plus loin : il supprime ces divisions arbitraires et fait de la vie de la femme quelque chose d'uniforme et d'indivisible : à l'en croire,

« Les petites filles sont des femmes plus petites que les autres, mais ce sont des femmes. Dès l'âge de dix ans une femme n'a plus guère à gagner qu'en dimension.

« Mais si les femmes ne sont jamais enfants, en revanche elles ne sont jamais vieilles.

« ... Les femmes ne changent qu'extérieurement; il vient un moment où la femme que nous avons vue jouer à la poupée, puis devenir à elle-même sa propre poupée, se réveille dans une peau terne et ridée, comme la sœur de Phaéton dans l'écorce des peupliers; mais au dedans elle est toujours jeune, son esprit et son cœur n'ont pas vieilli; il faut qu'elle les déguise pour les mettre en harmonie avec son extérieur, comme un homme costumé en polichinelle met *une pratique* dans sa bouche pour se faire la voix de son personnage. »

L'on comprendra que professant une égale déférence pour chacun des auteurs que nous venons de nommer, il nous est impossible de prendre l'un ou l'autre pour guide dans la classification que nous sommes forcés d'établir.

Lors donc que nous diviserons, nous aussi, la vie de la femme en quatre âges, il est bien entendu que ce sera sans admettre ni condamner l'échelle *chorégraphique* dressée par madame de Girardin, non plus que la succession des *boîtes* inventée par Millevoye.

I

1er AGE

ÉDUCATION

ꕥ Élever une fille, dit Michelet, c'est élever la société elle-même, car la société procède de la famille, dont l'harmonie est la femme.

Et, en regard de cette grande vérité que tous les plus nobles génies ont reconnue, le célèbre écrivain constate cette autre vérité bien triste :

ꕥ L'éducation des femmes est presque toujours négative et stérilisante.

Nous avons cité Michelet (comme nous aurions pu citer Fénelon, Fleury, madame de Rémusat, Aimé Martin), parce que ces deux lignes, extraites d un de ses derniers livres, résument magistralement cette importante question de l'éducation des femmes, qui, depuis plus de deux siècles, est posée à peu près dans ces mêmes termes : superlativement nécessaire et délicate, et superlativement négligée et vicieuse.

Ecoutons d'abord mademoiselle de Scudéry (qui ne s'est pas bornée, ainsi que pourraient le faire croire les satires de Boileau, à dresser la carte de *Tendre* et à narrer les aventures de *Clélie*) :

ꕥ Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comme on agit, pour l'ordinaire, en l'éducation des femmes? On ne veut point qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ou occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur adresse dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller pas d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis? Et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une femme, qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six; et, à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement ni la faire agir avec plus de

conduite: et, vu la manière dont il y a des femmes qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne dire que des sottises.

Lisons ensuite le traité de l'*Éducation des filles* par Fénelon, ce livre qu'un généreux écrivain moderne [1] appelle « un chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce et de génie, où la vertu est douce comme la bonté, et dont la doctrine simple et maternelle n'est que l'amour de Jésus-Christ pour les petits enfants. Modèle inimitable, parce qu'il est empreint de l'âme de son auteur, trésor de vérité et de sagesse, le plus beau traité d'éducation pratique qu'on ait donné aux hommes, même après le second livre de l'*Émile*, qui en est sorti tout entier. »

Le même auteur ajoute : « L'éducation des femmes, plus importante que celle des hommes, puisque celle des hommes est toujours leur ouvrage ! telle est la doctrine de Fénelon, tel est le résumé de son livre.

Les pensées de Fénelon furent peu comprises de son siècle, et sont trop négligées du nôtre. »

Citons quelques passages de ce beau livre :

☙ Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout; on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction... Pour les filles, — dit-on, — il ne faut pas qu'elles soient savantes; la société les rend vaines et précieuses; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on se croit en droit d'abandonner les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études auxquelles elles pourraient s'entêter. Elles ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées : ainsi elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie, à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas : elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps aussi bien que leur esprit est moins fort et moins robuste que celui des hommes; en revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont le fondement de toute la vie humaine? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent et qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de tout ce qui touche

[1] Aimé Martin.

le plus près au genre humain. Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison : elle y met l'ordre pour le bien temporel et pour le salut.

Le monde est l'assemblage de toutes les familles. Qu'est-ce qui peut le policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives. Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelques douceurs dans la vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever.

Il faut considérer, outre le bien qu'elles font quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes a fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leur mère, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quels renversements des lois et des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nouveautés contre la religion, quelles révolutions d'État, causés par le déréglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire. Mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité; elle se trompe : c'est qu'elle ne connaît pas l'importance et l'étendue des choses dont elle devrait s'instruire...

La plupart des femmes négligent l'économie comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des paysans ou des fermiers, tout au plus à un maître d'hôtel, ou à quelque femme de charge; surtout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail; elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de mesure, etc., elles croient que vous les voulez réduire à des occupations indignes d'elles.

Il faut sans doute — à une femme — un génie bien plus élevé pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de bien policer une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur des modes, et s'exercer à de petites gentillesses de conversation.



ELIZABETH



ÉLISABETH D'ANGLETERRE

— 1533-1603 —

Élisabeth, fille de Henri VIII et de Anne de Boulein, naquit le 8 septembre 1533 ; sa sœur, la reine Marie, lui fit subir une longue captivité. Le malheur affaisse les âmes communes et redouble l'énergie des âmes supérieures. Élisabeth, dans sa longue captivité, trouva le moyen de s'instruire et de cultiver son esprit. Elle apprit les langues et l'histoire, mais le grand art de régner fut son étude principale. Connaissant à fond le pays auquel elle devait donner des lois, sa politique adroite et profonde s'exerça de bonne heure à ménager tous les partis... A peine fut-elle souveraine par la mort de sa sœur Marie, qu'elle convoqua un parlement, et établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui.

Elle se fit chef de la religion sous le nom de *Souveraine gouvernante de l'Église d'Angleterre* pour le spirituel et le temporel.

On peut lui reprocher les cruautés qu'elle exerça pour soutenir cette religion...

Élisabeth se signala plus encore par ses qualités personnelles que par le secours des armes et des conquêtes, moyen toujours brillant, mais qui laisse autant de chances au hasard qu'au véritable mérite.

C'est par une politique aussi sûre que savante qu'elle parvint à repousser tous les coups qu'on lui portait... On ne peut nier que ses cruautés envers Marie Stuart ternissent l'éclat de ses qualités, mais quant à ces barbaries politiques, on peut dire que tout le monde n'a pas le droit d'apprécier la conduite des grands hommes. Élisabeth ne doit être jugée que par les hommes d'Etat, les ministres et les rois. Cette dissimulation profonde, qui faisait la première base de son caractère, est une science coupable dans la société, mais peut-être trop nécessaire sur le trône.

Élisabeth qui, dans la crainte de se donner un maître, avait refusé pour époux les plus puissants princes de l'Europe, ne put résister à la douleur que lui causa la mort du comte d'Essex, qu'elle aimait et qu'elle avait elle-même condamné.

Élisabeth mourut dans la langueur et les regrets, à soixante-dix ans, après avoir gouverné l'Angleterre quarante-quatre ans.

DE SÉGUR.

Voici l'opinion de madame de Lambert :

☙ On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles : l'on n'a d'attention que pour les hommes, et, comme si les femmes étaient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours : sans penser qu'elles composent la moitié du monde; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances; qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables, et c'est par elles que les maisons s'élèvent ou se détruisent; que l'éducation des enfants leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions se font plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puisque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes qui, étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentiments bas, qui réveillent toutes les passions timides, la superstition à la place de la religion? Il fallait bien plutôt penser à rendre héréditaires certaines vertus, en les faisant passer de la mère aux enfants, qu'à y conserver les biens par des substitutions. Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes : on les destine à plaire, et on ne leur donne des leçons que pour les agréments; on fortifie leur amour-propre, on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions; on ne leur donne jamais des leçons de vertu et de force. Il y a une injustice, ou plutôt une folie, à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elle.

☙ Les femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles aient un esprit qui ne leur coûte rien? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a données la nature : nous commençons par négliger leur éducation; nous n'occupons leur esprit à rien de solide; et le cœur en profite : nous les destinons à plaire, et elles ne nous plaisent que par leurs grâces ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agréments, et se laissent aisément entraîner au penchant de la nature; elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la nature pour les combattre.

Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en les formant pour l'amour, nous leur en défendons l'usage.

Madame de Puisieux a dit :

☙ Les hommes ont si mauvaise opinion de l'esprit des femmes, qu'ils nous font des livres à part, des méthodes particulières, comme l'on fait aux enfants des catéchismes à leur portée.

☙ On croit que quand on a mis une fille au couvent pendant sept ou huit ans, qu'on lui a donné des maîtres qui, la plupart du temps, ne lui ont rien appris, on a tout fait. Avec cette façon de penser, on a des filles pétries de préjugés, d'orgueil, de vanité, d'impertinence.

☙ Les mères d'un certain rang se croiraient déshonorées si elles élevaient

leurs filles près d'elles. Les soins qu'elles sacrifieraient à leur éducation leur coûteraient un temps qui leur est trop cher ; elles le doivent au plaisir, et elles n'en ont jamais de reste. Elles ont donné le jour à des filles, et elles s'embarrassent fort peu si elles auront jamais de la raison, et puis il faudrait prêcher d'exemple, et cela ne se peut.

C'est encore une femme qui fait faire par une héroïne de roman la critique ingénieuse du même système.

Il m'a fallu beaucoup de temps, — écrit la Péruvienne, — pour découvrir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découverte dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont et ce que l'on s'imagine qu'elles devraient être. On voudrait qu'elles eussent du mérite et de la vertu, mais il faudrait que la nature les fît ainsi, car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paraît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence française...

Du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse pour leur apprendre à vivre dans le monde ; on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de former leur cœur, qu'elles ne connaissent pas. On ne connaît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur des jeunes vierges de notre pays. Au peu de soin qu'il prennent de l'âme des femmes, on serait tenté de croire que les Français sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parents se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce; ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'âme. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amants, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose, et le temps le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talents imparfaits dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé. Mme DE GRAFFIGNY.

Si l'œuvre de Fénelon passa pour ainsi dire inaperçue, il n'en fut pas ainsi de l'*Émile*, ce livre précurseur d'une des plus grandes commotions sociales que l'histoire ait enregistrées. Nous nous bornerons à extraire de ce volumineux ouvrage, que tout le monde connaît, mais que l'on ne lit plus guères, quelques passages saillants.

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme et la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit

qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses ; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différents, et par conséquent les goûts qui les dirigent...

Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse : Les femmes ont tel ou tel défaut que nous n'avons pas. Votre orgueil vous trompe ; ce seraient des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles ; tout irait moins bien si elles ne les avaient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer, mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de collége ! grand malheur ! Eh ! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons ! ils seraient plus sensément et plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries ? Leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré ?...

☙ Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire et nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjugent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur ! Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront, et c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

A force d'interdire aux femmes le chant, la danse et tous les amusements du monde, on les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Pour moi, je voudrais qu'une jeune Anglaise cultivât avec autant de soin les talents agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanaise les cultive pour le harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talents : vraiment, je le crois, quand ces talents, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudents qui les déshonorent.

☙ Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme et négliger celles qui leur sont propres, c'est visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre et perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites pas de votre fille un honnête homme, comme pour

donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne? Se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute; ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié : au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque, et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir...

L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, et dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses; ce n'est pas tout : elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances. Il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles voulaient toujours travailler, on devrait quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissements, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même : il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a nous causés.

J. J. ROUSSEAU.

Grimm ne diffère guère d'opinion avec ses devanciers.

Tous les défauts qu'on peut reprocher aux femmes sont l'ouvrage de la société et surtout d'une éducation mal conçue. Doit on s'étonner, en effet, de les voir artificieuses, hypocrites et rusées, lorsque tous nos soins tendent à leur inspirer et à nourrir en elles des sentiments que les injustes lois d'une bienséance chimérique leur ordonnent de cacher sans cesse? Partagées entre ces sentiments autorisés par la nature et les usages qu'une coutume bizarre a érigés en devoirs, comment se tireraient-elles d'un labyrinthe où ce qui est réel et naturel est sacrifié à ce qui est imaginaire et factice? Aujourd'hui, une femme jetée dans le monde, dont elle ignore les dangers, saura-t-elle comment s'y prendre pour démêler ce qui est l'essence de la vertu et de l'honneur d'avec les préceptes de ces devoirs imaginaires dont on a bercé son enfance? Reconnaissant bientôt la futilité de ces derniers, ne risquera-t-elle pas d'étendre le mépris qui leur est

dû jusqu'aux vertus les plus indispensables? A force d'avoir senti les entraves, elle ne connaîtra plus de bornes; et, confondant les devoirs réels avec des pratiques arbitraires, en substituant ces dernières aux premiers, elle se trouvera perdue avant que d'avoir pu faire la première réflexion sensée. Comment, au milieu de ce trouble, échappera-t-elle à la séduction des hommes?

Grégoire, évêque de Blois, a, lui aussi, abordé l'importante question.

⸎ L'enfance et la jeunesse de la femme doivent être dirigées de manière à correspondre au but du Créateur et à sa destination dans la société; malheureusement, elle participe au vice général de ce qu'abusivement on appelle chez nous l'éducation, l'utile est sacrifié à l'agréable. Les talents séducteurs sont plus cultivés, plus vantés que toutes les qualités de la femme forte dont parle l'Écriture. On fait beaucoup pour l'esprit, presque rien pour le cœur, et cette précocité de développement intellectuel, qui devrait seconder la vertu, devient souvent une arme contre elle.

⸎ L'exemple est le plus puissant des instituteurs; mais que deviendront des enfants si, au lieu de les entourer de modèles à imiter, tout ce qui frappe leurs oreilles et leurs yeux reproduit sans cesse les images de la dépravation? Une fille pubère fait son entrée dans le monde : si la religion ne l'a pas prémunie contre les dangers, résistera-t-elle aux attraits du vice qui tentera d'envahir son cœur, tantôt en ébranlant sa foi, et peut-être sous le voile même de la dévotion? Dans la société, elle entendra des sarcasmes contre la piété, qu'on traitera de petitesse, contre la pudeur, qu'on traitera de pruderie; des libertins révoqueront en doute la vertu de toutes les personnes de son sexe pour lui ravir même l'honneur du combat et hâter sa défaite. Elle écoutera des discours, lira des ouvrages, fréquentera des sociétés où l'on s'efforce d'innocenter le vice, en le déguisant sous des noms honnêtes. Au théâtre, elle entendra ridiculiser la fidélité conjugale, et, actuellement surtout, vanter sans cesse un monarque dont on chante les amours adultères. A la chanson très-connue qui les rappelle est adapté un air que l'on fait même retentir dans les églises. L'impression du scandale sera d'autant plus fâcheuse qu'elle verra les puissants de la terre passer sans scrupule d'une chapelle au théâtre, de la messe à l'opéra. N'en conclura-t-elle pas qu'on peut associer des choses inconciliables, des pratiques ascétiques aux plaisirs mondains? Quel prix attachera-t-elle à la vertu quand elle verra qu'on fréquente sans répugnance des femmes, les unes appelées veuves du public, les autres tenant académies de jeux, ce qui (dit Duclos) les engage certainement à plus d'un métier. Faut-il s'étonner qu'au lieu de cette modestie qui défend une femme contre la témérité du vice, la plupart aient cette contenance audacieuse qui défie les regards et semble dire qu'elles seraient affligées d'être trop respectées! Faut-il s'étonner que la sainteté conjugale soit profanée, et que souvent le mariage ne soit qu'un voile pour couvrir des désordres!

⸎ Personne ne contestera l'importance de l'éducation des femmes, puisque

nous recevons d'elles ces premières impressions morales, dont l'influence s'étend sur toute la durée de la vie. Avec le lait d'une mère, sur son sein, on puise les notions élémentaires de la morale. La femme, plus que son époux, contribue à établir l'ordre, à faire régner le bonheur dans sa famille; et quand les mœurs domestiques sont pures, les mœurs publiques s'améliorent nécessairement.

Dans tous pays il est une foule d'établissements soit d'instruction, soit d'industrie qui, par leur nature, ne peuvent être accessibles qu'aux hommes : mais les lois et l'usage ont multiplié les exclusions, au lieu d'agrandir le cercle des occupations auxquelles des femmes pourraient se livrer sans déroger aux convenances de leur sexe.

Nous trouverons encore plus d'une voix autorisée pour corroborer les précédentes assertions.

Chez presque tous les peuples, l'éducation, relativement à l'instruction, a été infiniment moins soignée pour les femmes que pour les hommes.

Mme DE COICY.

Lorsque les hommes ont daigné songer à l'éducation des femmes, ils se sont toujours livrés à des pensées personnelles. Ils ont voulu qu'on les élevât de manière, tantôt à leur inspirer des passions, tantôt à servir leurs intérêts de vanité ou d'économie. Maintenant les vues se sont étendues; on espère avec grande raison trouver en elles de bons instruments d'éducation, et on cherche à les développer pour cet objet, mais c'est toujours dans le même esprit. Il ne semble pas que la moitié du genre humain vaille la peine d'être perfectionnée pour son propre compte. On ne voit pas dans la femme une œuvre divine qu'il s'agit de traiter conformément à sa nature, et d'amener au point de grandeur morale et de bonheur dont elle est ici-bas susceptible; on lui assigne d'avance un rôle, et on la rend propre à le remplir, mais elle n'est pour rien dans l'éducation qu'on lui donne. D'après l'opinion, sa fin n'est pas en elle-même, et malheureusement n'est pas non plus en Dieu...

Dans les sciences, dans la morale, dans les connaissances sociales, on n'a longtemps présenté aux femmes que des vérités voilées, rétrécies, arrangées pour certaines vues...

La religion elle-même a été un moyen plutôt qu'elle n'a offert un but.

Nous sommes persuadée qu'une culture d'esprit plus judicieuse, plus rationnelle, plus digne d'un être immortel, ferait éclore chez les femmes une variété de dons qu'on ne leur soupçonne guère, et donnerait aux intelligences calmes et sérieuses la part de développement qui leur est si injustement refusée.

Mme NECKER.

Cette généralisation de la bonté, qui ne marche pas sans un développement de l'esprit, est particulièrement nécessaire aux femmes. Disposées à mettre

de la passion dans tous leurs intérêts, elles donnent facilement de l'intolérance à leurs préjugés.

Enfin, l'esprit des femmes même n'est point en sûreté tant qu'il demeure fermé aux idées générales. Qu'il vienne en effet un temps où le préjugé et l'usage, seuls liens qui les contiennent, soient ébranlés; quel principe de conduite ou de foi leur restera-t-il? Tant que les combinaisons politiques et sociales ne sont point troublées, tant que les formes religieuses sont encore intactes, la règle établie donne à leur conduite une apparence uniforme qui peut leur suffire, elles vivent dans l'ordre : mais cet ordre, des événements inattendus peuvent tout à coup l'interrompre; le seul mouvement des esprits, la seule diversité des caractères peuvent faire surgir mille circonstances nouvelles. Surprise par l'imprévu, la faible raison des femmes se confond et s'égare; n'eût-il pas été désirable qu'on donnât à leur esprit une éducation plus large et plus profonde, qui leur assurât la ressource d'une morale primitive là où la convention vient à leur manquer?

Les choses sont arrangées ou dérangées de manière que depuis douze ans jusqu'à dix-huit nos filles se ressemblent à peu près toutes. Élevées dans les mêmes formes, condamnées à la même nullité, on exige de leur jeunesse qu'elles ne laissent apercevoir que les qualités absolument nécessaires à cet éloge banal qu'on fait si facilement d'une jeune personne *qu'il faut établir*. Après avoir parlé plus ou moins de sa figure, beaucoup de sa fortune, vanté ses talents, son air modeste, qui n'est peut-être que l'affectation d'un silence prescrit; sur cette fade et mensongère énumération, on la livre à qui ne la connaît point, quand vraisemblablement elle s'ignore elle-même. Mme DE RÉMUSAT.

Je ne connais rien qui ait moins de rapport avec la vie réelle et raisonnable d'une femme que celle d'une jeune personne élevée au milieu de soixante autres, et dans ce mouvement de petits intérêts, de petites intrigues, de petits mystères, de petites confidences, de babil et de commérages de toutes les sortes, inévitables entre un si grand nombre. Mme GUIZOT.

C'est une chose très-difficile à décider que le système d'éducation le plus propre à former ces êtres précieux, qui doivent réunir à la fois tous les agréments et toutes les vertus, toutes les qualités essentielles dans leurs familles et tous les moyens de plaire dans les cercles brillants. Cette question n'a peut-être pas été discutée avec assez d'importance. Si l'on réfléchit mûrement, on en trouvera peu de plus intéressantes. Le ciel, en créant une femme, semble dire à l'homme : « Voilà le tourment ou le charme de ton présent et de ton avenir; dirige cet être, formé par l'heureuse mobilité de ses organes pour recevoir toutes les impressions que tu voudras lui donner; c'est un autre toi-même que je t'offre; pour t'en occuper, il ne faut en quelque sorte que de la personnalité. »

Former l'esprit et le cœur d'une femme, voilà, je crois, quel doit être le but presque unique de cette éducation. Le cœur des femmes répond de leur caractère, et leur esprit, de leur conduite.

Je sais qu'on doit également éviter de donner trop ou trop peu d'instruction aux femmes : je sais que le penchant habituel qui les porte à dominer doit les exposer à quelques formes de pédanterie, si elles sont savantes ; mais l'ignorance est pour elles le danger le plus véritable. De Ségur.

L'éducation actuelle des femmes, ce mélange bizarre de pratiques pieuses et de chansons fort vives, est la chose du monde la mieux calculée pour éloigner le bonheur. Cette éducation fait les têtes les plus inconséquentes. Madame de R..., qui craignait la mort, vient de mourir parce qu'elle trouvait drôle de jeter les médecines par la fenêtre. Ces pauvres petites femmes prennent l'inconséquence pour de la gaieté, parce que la gaieté est souvent inconséquente en apparence. C'est comme l'Allemand qui se fait vif en se jetant par la fenêtre.

Quel est l'homme, dans l'amour ou dans le mariage, qui a le bonheur de pouvoir communiquer ses pensées, telles qu'elles se présentent à lui, à la femme avec laquelle il passe sa vie? Il trouve un bon cœur qui partage ses peines, mais toujours il est obligé de mettre ses pensées en petite monnaie s'il veut être entendu, et il serait ridicule d'attendre des conseils raisonnables d'un esprit qui a besoin d'un tel régime pour saisir les objets. La femme la plus parfaite, suivant les idées de l'éducation actuelle, laisse son partenaire isolé dans les dangers de la vie, et bientôt court risque de l'ennuyer.

Quel excellent conseiller un homme ne trouverait-il pas dans sa femme si elle savait penser! un conseiller dont, après tout, hors un seul objet, et qui ne dure que le matin de la vie, les intérêts sont exactement identiques avec les siens!

Supposons une jeune fille avec quelque talent ; trois ans après qu'elle est mariée, elle ne prend pas sa harpe ou ses pinceaux une fois par mois : ces objets de tant de travail lui sont devenus ennuyeux, à moins que le hasard ne lui ait donné l'âme d'un artiste, chose toujours fort rare et qui rend peu propre aux soins domestiques.

C'est ainsi que, sous un vain prétexte de décence, l'on n'apprend rien aux jeunes filles qui puisse les guider dans les circonstances qu'elles rencontreront dans la vie ; on fait plus, on leur cache, on leur nie ces circonstances afin d'ajouter à leur force : 1° l'effet de la surprise, 2° l'effet de la défiance rejetée sur toute l'éducation comme ayant été menteuse. Je soutiens qu'on doit parler de l'amour à des jeunes filles bien élevées. Qui osera avancer de bonne foi que dans nos mœurs actuelles les jeunes filles de seize ans ignorent l'existence de l'amour? Par qui reçoivent-elles cette idée si importante et si difficile à bien donner? Voyez Julie d'Étanges se plaindre des connaissances qu'elle doit à la Chaillot, une femme de chambre de la maison. Il faut savoir gré à Rousseau d'avoir osé être peintre fidèle en un siècle de fausse décence.

On fait contre l'éducation des femmes cette objection qu'elles sont chargées des petits travaux du ménage. Mon colonel, M. S***, a quatre filles, élevées dans les meilleurs principes, c'est-à-dire qu'elles travaillent toute la journée :

quand j'arrive, elles chantent la musique de Rossini que je leur ai apportée de Naples; du reste, elles lisent la Bible de Royaumont, elles apprennent le bête de l'histoire, c'est-à-dire les tables chronologiques et les vers de Le Ragois; elles savent beaucoup de géographie, font des broderies admirables, et j'estime que chacune de ces jolies petites filles peut gagner, par son travail, huit sous par jours. Pour trois cents journées, cela fait quatre cent quatre-vingts francs par an, c'est moins que ce qu'on donne à un de leurs maîtres. C'est pour quatre cent quatre-vingts francs par an qu'elles perdent à jamais le temps pendant lequel il est donné à la machine humaine d'acquérir des idées.

On dit encore : Si les femmes lisent avec plaisir les dix ou douze bons volumes qui paraissent chaque année en Europe, elles abandonneront bientôt le soin de leurs enfants. C'est comme si nous avions peur, en plantant d'arbres le rivage de l'Océan, d'arrêter le mouvement de ses vagues. Ce n'est pas dans ce sens que l'éducation est toute-puissante. Au reste, depuis quatre cents ans l'on présente la même objection contre toute espèce d'éducation. Non-seulement une femme de Paris a plus de vertus en 1820 qu'en 1720, du temps du système de Law et du Régent, mais encore la fille du fermier général le plus riche d'alors avait une moins bonne éducation que la fille du plus mince avocat d'aujourd'hui. Les devoirs du ménage en sont-ils moins bien remplis? Non certes. Et pourquoi? C'est que la misère, la maladie, la honte, l'instinct forcent à s'en acquitter. C'est comme si l'on disait d'un officier qui devient trop aimable, qu'il perdra l'art de monter à cheval; on oublie qu'il se cassera le bras la première fois qu'il prendra cette liberté.

Éclairez l'esprit d'une jeune fille, formez son caractère, donnez-lui enfin une bonne éducation dans le vrai sens du mot : s'apercevant tôt ou tard de sa supériorité sur les autres femmes, elle devient pédante, c'est-à-dire l'être le plus désagréable et le plus dégradé qui existe au monde. Il n'est aucun de nous qui ne préférât, pour passer la vie avec elle, une servante à une femme savante.

Au lieu de la société et de la conversation des hommes-femmes, une femme instruite, si elle a acquis des idées sans perdre les grâces de son sexe, est sûre de trouver parmi les hommes les plus distingués de son siècle une considération allant presque jusqu'à l'enthousiasme.

Par l'éducation actuelle des jeunes filles, qui est le fruit du hasard et du plus sot orgueil, nous laissons oisives chez elles les facultés les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous. Mais quel est l'homme qui ne se soit écrié au moins une fois en sa vie :

Une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Les Femmes savantes, acte II, scène VII.

A Paris, la première louange pour une jeune fille à marier est cette phrase : « Elle a beaucoup de douceur dans le caractère, et par habitude montonne. » Rien ne fait plus d'effet sur les sots épouseurs. Voyez-les deux ans après, déjeunant tête à tête avec leur femme par un temps sombre, la casquette sur la tête et entourés de trois grands laquais...

Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles qu'elles ne doivent oublier bien vite dès qu'elles seront mariées.

Les ignorants sont les ennemis-nés de l'éducatoin des femmes.

Un sot de trente ans se dit, en voyant au château d'un de ses amis des jeunes filles de douze : « C'est auprès d'elles que je passerai ma vie dans dix ans d'ici. » Qu'on juge de ses exclamations et de son effroi s'il les voyait étudier quelque chose d'utile. STENDAHL.

Parle-t-on d'instruire les épouses et les mères : Prenez garde, disent tous les hommes de cette doctrine, vous allez renverser la famille. Parle-t-on de leur donner des droits : Prenez garde, vous allez détruire la nature féminine ; et ainsi, cachant leur envieux despotisme sous un masque de respect, interdisant aux femmes tout développement intellectuel ou vital, sous le prétexte de leur laisser l'empire dans la famille, et les asservissant ensuite dans la famille sous le prétexte de leur laisser leur caractère de femmes, ils transforment la tyrannie même en un hommage menteur ! Eh bien ! je vous le dis, c'est au nom de la famille, au nom du salut de la famille, au nom de la maternité, du mariage, du ménage, qu'il faut réclamer pour les filles une forte et sérieuse éducation.

ERNEST LEGOUVÉ.

Quel sort que celui des femmes ! également en proie à toutes les séductions des plaisirs, à toutes les angoisses de la douleur, comme amante, comme épouse, comme mère, sans autres armes que leur faiblesse. Qui ne comprendra combien il est important de leur donner une éducation large, profonde, qui leur prépare la ressource d'une vertu plus puissante que les douleurs qui les attendent et que les séductions qui les menacent !

Autrefois la religion les instruisait du haut de la chaire. Mais en concentrant sa morale dans la pénitence, elle donnait plus de ressort au repentir qu'à la vertu. Les Massillon, les Bourdaloue, les Bossuet travaillaient à étouffer les passions : ils auraient dû apprendre à les diriger.

Vouloir borner les femmes au gouvernement matériel de leur maison, ne les instruire que pour cela, c'est oublier que c'est de la maison de chaque citoyen que sortent les erreurs et les préjugés qui gouvernent le monde.

Si la vie des femmes devait se concentrer dans les ateliers et dans les fêtes, s'il s'agissait pour elles seulement d'éblouir et de plaire, le grand problème se-

rait résolu par cette éducation de soirées ; mais les heures de plaisir sont courtes, et à leur suite arrivent les heures lentes de réflexion.

La vie intérieure, la vie morale, les devoirs de mère et les devoirs d'épouse, tout cela arrive, et tout cela a été oublié. Alors on se retrouve dans le vide au sein de sa famille, avec des passions romanesques, une exaltation sans frein, et l'ennui, ce grand destructeur de la vertu des femmes. Des suites funestes de cet état de choses, les gémissements en battent nos oreilles, c'est le cri de toutes les mères, la plainte de tous les maris; et dans ces étreintes douloureuses, où chacun s'agite, se désespère, le pis est que l'insouciance termine tout.

Aimé Martin.

On élève trop généralement les femmes dans un seul but, qui est de plaire et d'être, nous ne dirons pas aimées, mais admirées et adorées : deux mots qui répondent à l'excessive vanité qu'on cultive en elles, et au romanesque qui vient compléter l'œuvre.

A voir comment on dirige l'éducation féminine, on serait tenté de croire que cette moitié de l'espèce humaine ne vaut pas la peine d'être formée, instruite, améliorée pour son compte. Comme si la femme n'était pas un être raisonnable et libre, responsable de ses actes à Dieu, qui lui a assigné de même qu'à l'homme un but éternel : on lui trace un rôle égoïste, personnel, entièrement factice et mensonger, circonscrit dans la coquetterie comme moyen, dans la vanité comme ressort, dans le romanesque comme perspective à atteindre. Oubli de la nature de la femme qu'on ne songe à grandir ni à développer; oubli de sa dignité, de sa noblesse comme être intelligent. On la dresse à captiver les hommes, à leur plaire; sans s'occuper de lui donner, à elle, cette bonté intrinsèque, cette vertu, cette valeur personnelle, but de l'être intelligent, et qui produisent toutes les qualités, toutes les aptitudes nécessaires à son rôle naturel.

Les femmes qui raisonnent se plaignent, à un certain âge, de cette éducation fausse qu'on leur a donnée. Elles en sentent le vide. Elles comprennent, après les illusions tombées et les réalités venues, qu'en soignant seulement les apparences, les superficies et les faux-semblants, on a fait une chose indigne d'elles, de leur but, et, par conséquent, sacrifié complétement leur bonheur. Quand les fleurs de la jeunesse sont fanées, que les coquetteries ne sont plus de mise et que le miroir donne de sévères avertissements, les femmes descendent en elles-mêmes. Elles s'indignent alors de leur nullité. Elles voient avec désespoir qu'elles ne sont plus bonnes à rien. Elles jettent aux hommes le reproche de les avoir élevées pour n'être que vaines et coquettes, de les avoir enfermées dans le culte des choses puériles, pour rester plus facilement les maîtres. Elles se plaignent de n'avoir été façonnées qu'à être les jouets de nos passions, en un mot, seulement pour nous et aucunement pour elles-mêmes.

Ces reproches sont souverainement injustes et mal fondés. Les hommes ne s'opposent en aucune façon à ce que les femmes reçoivent une éducation convenable et digne; au contraire, ils en seraient ravis. Bélouino.

La femme charmante qui s'appelait le comte de Launay quand elle voulait faire de l'esprit *toutes voiles dehors*, s'est un jour écriée :

Oh! les femmes! les femmes! elles ne comprennent point leur vocation; elles ne savent point que leur premier intérêt, leur premier devoir est d'être séduisantes. Qu'elles s'instruisent... bien, mais qu'elles ne négligent pas pour s'instruire ce qui doit faire leur véritable attrait; qu'elles lisent, mais qu'elles chantent; qu'elles sachent parler l'anglais comme une Anglaise, mais qu'elles sachent porter un chapeau à la française; qu'elles fassent des vers, si elles peuvent, mais qu'elles sachent rire et danser, plaire enfin, plaire avant tout. L'*homme* ne demande pas à sa *compagne* de partager ses travaux, il lui demande de l'en distraire. L'instruction pour les femmes, c'est le luxe; le nécessaire, c'est la grâce, la gentillesse, la séduction : les femmes sont un ornement dans la vie, et la loi de tout ornement est de paraître fin, léger, délicat et coquet; ce qui ne l'empêche pas d'être en cuivre ou en pierre, en or ou en marbre.

Peut-être madame de Girardin traçait-elle ces lignes fantaisistes pendant que son mari, sous l'empire des plus austères préoccupations, écrivait les sérieuses pages suivantes, par lesquelles nous clorons cette série de citations :

Tout projet de loi en faveur de l'instruction élémentaire qui néglige l'organisation des écoles de filles, ou qui ne l'établit que comme secondaire, n'atteint pas le but qu'il se propose : chaque jeune fille qu'on instruit devient, aussitôt qu'elle est mère, le *moniteur* de sa famille.

Il n'y a pas d'exemple d'une femme sachant lire et écrire dont les enfants ne sachent ni lire ni écrire. Si des circonstances font qu'il soit impossible à une mère de se priver de ses enfants pour les envoyer à l'école, quels que soient ses travaux et ses soins, elle trouvera toujours le temps de leur apprendre ce qu'elle sera à même de leur enseigner.

Si depuis trente années l'instruction des jeunes filles avait été l'objet de l'attention qu'elle mérite, on pourrait à cette heure parcourir toute la France sans trouver un enfant au-dessous de quinze ans ne sachant ni lire, ni écrire...

L'instruction d'un père de famille ne profite souvent qu'à lui seul : celle d'une mère de famille, au contraire, toujours se retrouve dans la personne de ses enfants.

Instruire les filles, c'est ouvrir une école au sein de chaque famille...

La question de l'instruction qu'il convient de donner aux femmes se réduit, selon nous, à des termes très-simples...

Déclarons d'abord qu'en France toute tentative d'*émancipation de la femme* ou *des femmes* ne saurait être sérieuse, le ridicule lui sera toujours un obstacle insurmontable; de fait les lois françaises, en harmonie avec la nature et la hauteur de la civilisation, n'asservissent point les femmes, elles les respectent et les protégent.

Dans l'éducation des femmes, ce dont il faut s'occuper avant tout, c'est de

l'utilité de leur mission. Or, c'est la méconnaître que de ne voir en elles que des *compagnes* données à l'homme pour embellir sa vie, charmer ses loisirs, partager ses souffrances et doubler ses joies.

Considérée sous ce point de vue, plus pastoral que social, l'instruction superficielle des femmes s'explique : il n'est pas nécessaire, en effet, que leur instruction soit profonde si elles n'ont pas d'autre destinée que celle d'idole ou de victime.

Mais si à l'idylle du poëte vous substituez la pensée du législateur, si à la place de l'épouse vous ne voyez plus que la mère, les rôles changeront aussitôt ; — à la femme appartiendra le premier, — à l'homme le second : dans ce dernier vos yeux ne verront plus que le fils élevé par sa mère.

C'est alors que l'instruction des femmes vous paraîtra incomplète et superficielle, entièrement contraire au but qu'elle devrait se proposer; c'est alors qu'involontairement votre esprit se surprendra faisant justice de ce lieu commun qui étiole les sociétés : « *La femme est faite uniquement pour plaire et pour aimer...* » C'est alors que votre esprit s'empressera de reconnaître que, des deux conditions de la femme, celle de mère est la première, que celle d'épouse n'est que la seconde; la maternité est sa vocation, elle élève la femme au-dessus de l'homme; le mariage n'est, au contraire, qu'une fonction qui met la femme dans la dépendance de l'homme.

Pour déterminer judicieusement quelle est l'éducation et l'instruction que doivent recevoir les femmes, il importe donc, avant et par-dessus tout, de se rendre un compte exact de la mission que leur préparent les tendances de la société.

Les femmes portent l'avenir des sociétés dans leur sein; jamais il n'y aura de progrès rapides et réels que ceux qui leur seront dus.

L'amélioration du sort des classes populaires et leur moralisation se lient étroitement à l'amélioration de l'instruction des femmes : l'une ne sera possible qu'après que l'autre aura été réalisée... Aux mères de famille, plus qu'aux lois, il appartient d'exercer une salutaire influence sur les mœurs du peuple et les progrès de la raison humaine.

Soyez assurés que la fille sera toujours bonne épouse si l'éducation d'une bonne mère l'a faite à son image.

Deux lignes renferment tout le programme de l'éducation des filles :

« Il faut apprendre aux femmes ce qu'elles doivent plus tard enseigner aux enfants qui naîtront d'elles. »

En d'autres termes : il faut donner aux filles et aux garçons *nés dans la même condition* la même instruction, afin que, dans l'avenir, les filles, devenues mères, accomplissent ce que l'Université ne fait qu'à demi et qu'ainsi soit assurée l'instruction et l'éducation des enfants. E. de Girardin.

II

2e AGE

LA JEUNE FILLE

Ornée des grâces de la jeunesse, au printemps de la vie, la femme est la plus belle des créatures. Voyez avec quelle profusion la nature l'a ornée de ses dons les plus enchanteurs. Quelle délicatesse de formes, quelle pureté dans ces lignes arrondies! Pas une saillie ne heurte le regard ; partout la peau mollement étendue ondule avec grâce et donne à toutes les parties du corps le moelleux le plus parfait. Le tissu cellulaire, au sein duquel reposent les muscles, les tendons, efface les creux, arrondit les angles. Un sang rosé donne au tissu blanc qui le recouvre les teintes les plus tendres et les plus délicates.

Admirez ce visage enchanteur où brillent tout à la fois la douceur angélique et la puissance magnétique de la beauté! Voyez descendre sur les épaules les boucles flottantes de cette longue chevelure qui baigne de ses ondes le corps tout entier. Voile charmant, le premier qu'eut jadis la pudeur et qui lui prête toujours, avec l'attrait le plus séduisant, la plus dangereuse protection. Sur ce front uni, qu'aucune ride n'a encore sillonné, apparaissent l'innocence, le calme, la pureté de l'âme et la fraîcheur de ses illusions. Toutes les séductions, toutes les puissances de la beauté, Dieu les a réunies dans cet œil enchanteur qui semble, sous sa longue paupière mobile, appartenir à quelque chérubin venu du ciel. Douceur, tendre prière, espérance, rêves d'amour et d'avenir : tout est là.

BÉLOUINO.

Il nous serait facile de trouver dans les divers auteurs de nos diverses époques littéraires maint portrait physique de jeune fille, répétant, avec plus ou moins de bonheur, ce tableau de l'idéale beauté féminine. Chaque roman, par exemple, nous en fournirait un, sinon plusieurs, mais ce seraient des répétitions. Nous avons cru rester mieux dans l'idée première qui a présidé à la formation de ce recueil, en donnant la préférence à des peintures de l'idéale perfection morale. Comme on le verra, nous avons emprunté ces tableaux à des auteurs placés tous à des points de vue différents. Fénelon, J. J. Rousseau, Marivaux, Brillat-Savarin, c'est-à-dire un pieux prélat écrivant pour la cour, un philosophe écrivant

pour le peuple, un romancier écrivant pour les femmes désœuvrées, et un matérialiste[1] écrivant pour les gens du monde, sont les peintres que nous avons choisis, et qui nous montreront successivement quel est, selon eux, l'idéal moral d'une jeune fille.

ANTIOPE

OU LA JEUNE FILLE ACCOMPLIE

SELON FÉNELON

Antiope est douce, simple, sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit à tout; elle sait se taire, et agit de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos; le bon ordre de la maison de son père est sa gloire, elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (chose qui fait haïr presque toutes les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté, et, en reprenant, elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre... Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements; son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion; elle ne parle que pour la nécessité, et, si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle aperçoit qu'on l'écoute attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler...

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour où son père la fit venir? Elle parut les yeux baissés, couverte d'un grand voile, et elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui voulait faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvait excuser ce malheureux, et, sans faire sentir au roi qu'il s'était trop emporté, elle lui inspira des sentiments de justice et de compassion. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords... Si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins (que vous l'aimez), elle les aurait rejetés et aurait cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne, elle se

[1] Matérialiste au moins par le titre et la donnée de son livre.

laissera donner par son père; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, et qui remplisse toutes les bienséances. FÉNELON.

SOPHIE

LA FUTURE COMPAGNE D'ÉMILE, OU LA JEUNE FILLE ACCOMPLIE

SELON J.-J. ROUSSEAU

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel; elle a le cœur très-sensible, et cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile et pourtant inégale, la figure commune mais agréable; une physionomie qui promet une âme et qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent, d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, et si elle était plus parfaite, elle plairait beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, et les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit et plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, et ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne saurait avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéresse, elle charme, et l'on ne saurait dire pourquoi.

Sophie aime la parure et s'y connaît; sa mère n'a point d'autre femme de chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillements. On voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paraisse mise avec moins de recherche et dont l'ajustement soit moins recherché; pas une pièce du sien n'est prise au hasard, et l'art ne paraît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence et très-coquette en effet; elle n'étale pas ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant, on dit: Voilà une fille modeste et sage; mais tant qu'on reste auprès d'elle les yeux et le cœur errent sur sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, et l'on dirait que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talents naturels; elle les sent et ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est con-

tentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste et avec goût, ses petits pieds à marcher légèrement, facilement, avec grâce, à faire la révérence en toutes sortes de situations, sans gène et sans maladresse.

Ce que Sophie sait le mieux et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire et qu'elle ne fasse avec plaisir, mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office ; elle sait les prix des denrées, elle en connaît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même ; en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne : elle peut suppléer aux fonctions des domestiques et le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même, c'est la raison de sa mère pour l'occuper ainsi ; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, et c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mère et de la soulager d'une partie de ses soins.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, et solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas orné, que selon l'idée nous avons de la culture de l'esprit des femmes; car le sien ne s'est pas formé par la lecture, mais seulement par les conversations de son père et de sa mère, par ses propres réflexions et par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté, elle était même folâtre dans son enfance ; mais peu à peu sa mère a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avait rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste et réservée avant le temps de l'être ; et maintenant que ce temps est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris qu'il ne lui serait de le prendre, sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois, par un reste d'habitude, à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux et rougir : il faut bien que le terme intermédiaire, entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs, son père ou sa mère la rappelle et dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer et rire en s'essuyant adroitement les yeux et tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout à fait exempte de caprices. Son humeur, un peu trop poussée, dégénère en mutinerie, et alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle, et sa manière d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile et soumise, et l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de sa faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement et de si bonne grâce, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiserait la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine, et sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie et ses caresses montrent de quel poids son cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres et répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice : vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'élève et se révolte en eux contre l'injustice ; la nature ne les fit point pour la tolérer.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable et simple, peu de dogme et moins de pratique de dévotion, ou plutôt ne connaissant de pratique essentielle que la morale; elle dévoue sa vie entière à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parents lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse, en lui disant toujours : « Ma fille, ces connaissances ne sont pas de votre âge; votre mari vous en instruira quand il sera temps. » Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, et cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, et qu'une femme vertueuse lui paraît presque égale aux anges; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, et parce qu'elle ne voit que misère, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête; elle l'aime, enfin, comme chère à son respectable père, à sa tendre et digne mère; non contents d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, et son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentiments lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'âme et tient tous ses petits penchants asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste et honnête jusqu'à son dernier soupir; elle l'a juré dans le fond de son âme dans un temps où elle sentait déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en aurait dû révoquer l'engagement, si ses sens étaient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Française, froide par tempérament et coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement et non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire et troubler son cœur dans les fêtes; elle a perdu son ancienne gaieté; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle; loin de craindre l'ennui de la solitude, elle le cherche; elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce : tous les indif-

férents l'importunent, il ne lui faut pas une cour, mais un amant; elle aime mieux être à un seul honnête homme, et lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode, qui dure un jour et le lendemain se change en huée.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes; cela est de leur droit réciproque, et ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connaît ce droit et en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, et elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absents qu'avec la plus grande circonspection, surtout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisantes et satiriques est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe; et pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, et cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde; mais elle est obligeante, attentive, et met de la grâce à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire et qui plaît. Elle ne sait point les compliments triviaux et n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit point qu'elle est fort obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, etc. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Par une attention, par une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple « Je vous remercie; » mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service, elle laisse parler son cœur, et ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage français l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main sur un bras sexagénaire qu'elle aurait grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier et s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts; elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence et dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, et reprendra la sienne au-dessous sitôt qu'elle le pourra; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, et elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes et réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'in-

nocence seront badins, mais décents; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles; s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser; car elle méprise surtout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, et jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'âme que lui donne la pureté de ses sentiments, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, et qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid, auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses grâces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : « Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces choses-là mieux que vous; si nous n'avons rien de plus curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien. » Accompagner ces mots d'une grande révérence, et puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables, s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, et qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paraître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier mais tout galant persiflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talents d'un baladin. J. J. ROUSSEAU.

MADEMOISELLE DE FARRE

OU LA JEUNE FILLE ACCOMPLIE

SELON MARIVAUX

Je n'ai encore rien vu de l'âge de mademoiselle de Farre qui lui ressemble, jamais la jeunesse n'a tant paré personne; il n'en fut jamais de si agréable, de si riant à l'œil que la sienne. Il est vrai que la demoiselle n'avait que dix-huit ans; mais il ne suffit pas de n'avoir que cet âge-là pour être jeune comme elle l'était, il faut y joindre une figure faite exprès pour s'embellir de ces airs lestes, fins et légers, et de ces agréments sensibles mais inexprimables que peut y jeter la jeunesse; et on peut avoir une très-belle figure sans l'avoir propre et flexible à tout ce que je dis.

Il est question ici d'un charme à part, de je ne sais quelle gentillesse qui répand dans les mouvements, dans le geste même, dans les traits, plus d'âme et plus de vie qu'ils n'en ont d'ordinaire.

On disait l'autre jour à une dame qu'elle était au printemps de son âge; ce terme de printemps me fit ressouvenir de la jeune demoiselle dont je parle, et je gagerais que c'est quelque figure comme la sienne, qui a fait imaginer cette expression-là.

Je ne lis jamais les mots de Flore ou d'Hébé que je ne songe tout d'un coup à elle; représentez-vous une taille haute, agile et dégagée. A la manière dont mademoiselle de Farre allait et venait, et se transportait d'un lieu à un autre, vous eussiez dit qu'elle ne pesait rien.

Enfin c'était des grâces de tout caractère : c'était du noble, de l'intéressant; mais de ce noble aisé et naturel qui est attaché à la personne, qui n'a pas besoin d'attention pour se soutenir, qui est indépendant de toutes contenances que ni l'air folâtre, ni l'air négligé n'altèrent, et qui est comme un attribut de la figure; c'était de cet intéressant qui fait qu'une personne n'a pas un geste qui ne soit au gré de votre cœur. C'était de ces traits délicats, mignons, et qui sont une physionomie vive, rusée et non pas maligne.

« Vous êtes une espiègle, » lui disais-je quelquefois, et il y avait en effet quelque chose de ce que je dis-là dans sa mine; mais cela y était comme une grâce qu'on aimait à y voir, et qui n'était qu'un signe de gaieté dans l'esprit.

Mademoiselle de Farre n'était pas d'une forte santé, mais ses indispositions lui donnaient l'air plus tendre que malade : elle aurait souhaité plus d'embonpoint qu'elle n'en avait, mais je ne sais si elle y aurait tant gagné; du moins si jamais un visage a pu s'en passer, c'était le sien : l'embonpoint n'y aurait ajouté qu'un agrément, et lui en aurait ôté plusieurs de plus piquants et de plus précieux.

Mademoiselle de Farre, avec la finesse et le feu qu'elle avait dans l'esprit, écoutait volontiers en grande compagnie, y pensait beaucoup, y parlait peu, et ceux qui y parlaient bien ou mal n'y perdaient rien.

Je ne lui ai jamais rien entendu dire qui ne fût bien placé et de bon goût.

Avec ses amies elle avait dans sa façon de penser et de s'énoncer toute la franchise du brusque, sans en avoir la dureté.

Elle avait une sagacité de sentiment prompte, subite, naïve, une grande noblesse dans les idées, avec une âme haute et généreuse, mais mêlée de je ne sais quelle douceur qui la rendait très-aimable.

MADEMOISELLE DE BOROSE

OU LA JEUNE FILLE ACCOMPLIE

SELON BRILLAT-SAVARIN

Mademoiselle Herminie de Borose est grande, et sa taille réunit la légèreté d'une nymphe à la grâce d'une déesse.

Fruit unique d'un mariage heureux, sa santé est parfaite, sa force physique

remarquable; elle ne craint ni la chaleur, ni le hâle, et les plus longues promenades ne l'épouvantent pas.

De loin on la croirait brune; mais, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que ses cheveux sont châtain foncé, ses cils noirs et ses yeux bleus d'azur.

La plupart de ses traits sont grecs, mais son nez est gaulois; ce nez charmant fait un effet si gracieux qu'un comité d'artistes, après en avoir décidé pendant trois dîners, a décidé que ce type tout français est au moins aussi digne que tout autre d'être immortalisé par le pinceau, le ciseau et le burin.

Le pied de cette jeune fille est remarquablement petit et bien fait; le *professeur* (Brillat-Savarin) l'a tant louée et même enjolie, qu'au jour de l'an 1825 et avec l'approbation de son père, elle lui a fait cadeau d'un joli petit soulier de satin noir, qu'il montra aux élus, et dont il se sert pour prouver que l'extrême sociabilité agit sur les formes comme sur les personnes; car il prétend qu'un petit pied, tel que nous le recherchons maintenant, est le produit des soins et de la culture, ne se trouve presque jamais parmi les villageois et indique presque toujours une personne dont les aïeux ont longtemps vécu dans l'aisance,

Quand Herminie a relevé sur son peigne la forêt de cheveux qui couvre sa tête, et serré une simple tunique avec une ceinture de rubans, on la trouve charmante, et on ne se figure pas que des fleurs, des perles, ou des diamants puissent ajouter à sa beauté.

Sa conversation est simple et facile, et on ne se douterait pas qu'elle connaît tous nos meilleurs auteurs; mais, dans l'occasion, elle s'anime, et la finesse de ses traits trahit son secret. Aussitôt qu'elle s'en aperçoit, elle rougit, ses yeux se baissent, et sa rougeur prouve sa modestie.

Elle joue également bien du piano et de la harpe, mais elle préfère ce dernier instrument par je ne sais quel sentiment enthousiastique pour les harpes célestes dont sont armés les anges et pour les harpes d'or tant célébrées dans Ossian.

Sa voix est d'une douceur et d'une rectitude célestes, ce qui ne l'empêche pas d'être timide. Cependant elle chante sans se faire prier; mais elle ne manque pas, en commençant, de jeter sur son auditoire un regard qui l'ensorcelle, de sorte qu'elle pourrait chanter faux comme tant d'autres, qu'on n'aurait pas la force de s'en apercevoir.

Elle n'a point négligé les travaux de l'aiguille, sources de jouissances bien innocentes et ressources toujours prêtes contre l'ennui; elle travaille comme une fée...

Le cœur d'Herminie n'a point encore parlé, et la piété filiale a jusqu'ici suffi à son bonheur; mais elle a une véritable passion pour la danse, qu'elle aime à la folie.

Quand elle se place à une contredanse, elle paraît grandir de deux pouces, et on croirait qu'elle va s'envoler. Cependant sa danse est modérée et ses pas sans prétention. Elle se contente de circuler avec légèreté, en développant ses formes aimables et gracieuses; mais, à quelques échappées, on devine ses pouvoirs, et

on soupçonne que, si elle usait de tous ses moyens, madame Montessa aurait une rivale.

Même quand l'oiseau marche on voit qu'il a des ailes.

Quand elle perdit son père... Herminie fut atterrée d'un malheur si grand et si inattendu; mais elle n'eut pas de convulsions, elle n'eut pas de crises de nerfs, elle n'alla pas cacher sa douleur dans son lit; mais elle pleura son père avec tant d'abandon, de continuité et d'amertume que ses amis espérèrent que l'excès de sa douleur en deviendrait le remède; car nous ne sommes pas trempés assez fortement pour éprouver pendant longtemps un sentiment vif.

Le temps a donc fait sur ce jeune cœur son effet immanquable. Herminie peut nommer son père sans fondre en larmes; mais elle en parle avec une piété douce, un regret si ingénu, un amour si actuel et un accent si profond, qu'il est impossible de l'entendre et de ne pas partager son attendrissement.

Heureux celui à qui Herminie donnera le droit de l'accompagner et de porter avec elle une couronne funéraire sur la tombe de *leur* père[1]...

[1] Voir les *Pensées diverses*, à la fin du volume. *Glanes : Jeunes filles*.

III

3ᵉ AGE

L'AMOUR — LE MARIAGE — LA MATERNITÉ

§ 1.

L'AMOUR

Chateaubriand affirme avec raison que :

« Ce que nous appelons proprement amour parmi nous est un sentiment dont l'antiquité a ignoré jusqu'au nom. Ce n'est que dans les siècles modernes qu'on a vu se former ce mélange des sens et de l'âme, cette espèce d'amour dont l'amitié est la partie morale. »

P. S. Stahl ajoute :

« L'amour est d'invention moderne. Les anciens n'ont point, à proprement parler, connu l'amour : aussi ont-ils tous, et avec un concert auquel il n'a manqué qu'une voix (celle d'Homère, il est vrai, qu'Hélène trouva indulgent), maudit et, qui pis est, insulté et la femme et l'amour[1]. »

A cette double remarque il est bon de faire succéder un avis emprunté à la Rochefoucauld; à savoir, que :

« L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se passe à Venise. »

Dûment avertis de la sorte, et avant d'aborder la définition, apprenons encore sur la foi d'excellents juges à nous défier de ceux qui ont cru à la possibilité de définir cette chose, ce sentiment, cette passion, qui, selon les premiers, serait indéfinissable :

[1] Voir le morceau intitulé : *L'Amour chez les anciens.*

Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. La Rochefoucauld.

Peu de gens savent ce que c'est que l'amour, et, parmi ceux qui le savent, il en est bien peu qui le disent. Mme Guizot.

L'amour est, je crois, un poëme entièrement personnel. Il n'y a rien qui ne soit à la fois vrai et faux dans tout ce que les auteurs nous en écrivent.

Balzac.

Ce que c'est que l'amour?

Question qu'il faudrait peut-être pouvoir adresser à Dieu lui-même, parce que Dieu seul pourrait y répondre...

L'amour — bien suprême! disent les uns.

Le pire des maux! s'écrient les autres.

Il est un vieil air d'opéra dont les paroles charmantes me reviennent à l'esprit toutes les fois que je suis sur le point de médire de l'amour :

> ... Si l'amour ne causait que des peines,
> Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant.

Qui sait! c'est peut-être aux chansons, c'est peut-être aux oiseaux qu'il faut demander *ce que c'est que l'amour*. P. J. Stahl.

Tout le monde parle de l'amour. Chacun suppose l'avoir éprouvé, une fois au moins, en quelque rencontre de jeunesse, et se croit le droit d'affirmer dans l'âge mûr, suivant que ses souvenirs lui en ont laissé une image riante ou fâcheuse, que l'amour est une charmante faiblesse, excusable dans les années d'inexpérience; ou bien que l'amour est une ardeur des sens aussitôt éteinte que satisfaite; ou bien encore que c'est la chimère des imaginations romanesques, et qu'on s'égare et se perd à la poursuivre. Mais la passion, la passion de l'amour, qui l'a connue? Un homme peut-être dans un siècle; et celui-là, voudra-t-il, saura-t-il dire ce qu'il a ressenti? Et s'il le dit, qui le comprendra?

Daniel Stern.

Il est tout aussi difficile de définir l'amour que le bonheur; ce sont deux sentiments que chacun éprouve et exprime d'une manière différente : ils échappent, par conséquent, à l'exactitude de l'analyse. Saint-Prosper.

Amour, amour, qui pourra sonder un seul de tes mystères? Depuis la naissance du monde et son éclosion sous ton aile, tu les suscites toujours inépuisables dans les cœurs, et tu les varies. Chaque génération de jeunesse recommence comme dans Éden, et t'invente avec le charme et la puissance des premiers jours. Tout se perpétue, tout se ranime chaque printemps, et chaque coup de tes miracles est toujours nouveau. Le plus incompréhensible et le plus magique des amours est encore celui que l'on voit, et, s'il est possible, celui que l'on sent;

mais de tous, le plus parfait pourtant et le plus simple, à les bien comparer, sera toujours celui qui est né le plus sans cause. SAINTE-BEUVE.

L'amour, qu'est-ce, et comment vient-il?

Comme on a écrit là-dessus! et combien inutilement! Ni le récit, ni l'analyse n'y sert, ni la comparaison.

L'amour est l'amour, une chose qui ne ressemble à aucune. MICHELET.

— Qu'est l'amour? Ah! prêt à le nommer,
Ma bouche, en le niant, craindrait de blasphémer.
Lui seul est au-dessus de tout mot qui l'exprime;
Éclair brillant et pur du feu qui nous anime...
Il est... il serait tout, s'il ne devait finir,
Si le cœur d'un mortel pouvait le contenir;
Ou si, semblable au feu dont Dieu fit son emblème,
Sa flamme en s'exhalant ne l'étouffait lui-même.

LAMARTINE.

Nous nous promenions dans les allées du jardin :

— Qu'est-ce que l'amour? — lui demandai-je.

Il réfléchit un instant; puis, traçant au hasard sur le sable avec une baguette qu'il avait à la main, des lignes entre-croisées qui ne ressemblaient à aucuns caractères lisibles, il me dit :

— Lisez. MICHEL MASSON.

DÉFINITIONS

L'amour est une passion entrepreneuse de grandes choses.

MONTAIGNE.

Amour est un charmeur.

RONSARD.

L'amour est je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, et qui finit je ne sais comment. Mlle DE SCUDÉRI.

L'amour est un désir d'être aimé de ce qu'on aime. BUSSY-RABUTIN.

L'amour est le dispensateur d'un bien près de qui la gloire et la richesse sont des poupées! LA FONTAINE.

L'amour est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse de toutes les illusions. Mme DE LAMBERT.

L'amour : c'est le plus grand de tous les plaisirs lorsqu'il est violent : c'est la plus sotte de toutes les occupations lorsqu'elle est médiocre. DE BERNIS.

L'amour est le premier auteur du genre humain. VAUVENARGUES.

L'amour est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée.

BUFFON

L'amour est de toutes les passions la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois la tête, le cœur et le corps. VOLTAIRE.

L'amour est le roman du cœur, et le plaisir en est l'histoire. BEAUMARCHAIS.

Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui la poésie, l'héroïsme et la religion! Mme DE STAEL.

L'amour, transport des sens, ivresse involontaire, oubli de tous les intérêts, de tous les devoirs!... B. CONSTANT.

L'amour est une fièvre ardente dont l'attribut est de tout changer, et sa folie de se croire éternelle. Mme COTTIN.

L'amour n'est pas une seule passion; il éveille et réunit toutes les autres. Mme DE FLAHAUT.

L'amour, c'est l'égoïsme en deux personnes. BOUFFLERS.

L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. CHAMFORT.

L'amour est l'occupation de l'homme oisif, la distraction du guerrier, et l'écueil du souverain. NAPOLÉON.

Aimer, ce n'est pas penser si l'on vous aimera. DE SÉGUR.

L'amour est la chaleur inépuisable qui rajeunit les êtres, les fait fleurir et les revêt d'espérance; c'est l'attrait inséparable de tout signe de perfection. L'amour bien senti suppose le goût de ce qui est beau, de ce qui est honnête, sincère et généreux.

L'amour est ce feu paisible et fécond, cette chaleur des cieux qui anime et et renouvelle, qui fait naître et fleurir, qui donne les couleurs, la grâce, l'espérance et la vie. DE SÉNANCOUR.

L'amour est le médiateur du monde et le rédempteur de toutes les races humaines. Qui dit l'amour dit la paix, la concorde et l'unité. MICHELET.

L'amour est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre être vers l'inconnu.

L'amour, c'est comme la foi aux miracles : c'est un travail de l'imagination pour exciter le cœur et paralyser le raisonnement GEORGE SAND.

L'amour! c'est être deux et n'être qu'un. Un homme et une femme qui se fondent en un ange. C'est le ciel. V. HUGO.

L'amour est la plus mélodieuse de toutes les harmonies.

L'amour est bien exactement pour la nature morale ce que le soleil est pour la terre.

L'amour est un trésor de souvenirs.

L'amour..., c'est toutes les petitesses et toutes les grandeurs ensemble. Quand on se sent la tête dans les cieux, la terre fait mal aux pieds.

L'amour est une admiration qui ne se lasse jamais. BALZAC.

L'amour est la plus noble des passions du cœur humain; c'est elle qui, pour trouver le bonheur, a besoin de l'inspirer au même degré qu'elle le sent.
STENDHAL.

L'amour, c'est du bonheur pour ce monde et pour l'éternité.
AIMÉ MARTIN.

L'amour est l'origine, la cause est le but de tout ce qu'il y a de grand, de beau et de noble. ALPH. KARR.

Aimer est tout; l'amour est Dieu. LÉON GOZLAN.

L'amour est un roman du cœur dont le récit n'appartient qu'aux amants.
A. DUFRESNE.

Qu'est-ce que l'amour? Une fièvre passagère qui prend par un frémissement et finit par un bâillement. BASTA.

L'amour est la destinée des femmes. Le Bibliophile JACOB.

Aimer, c'est apprendre à être dupe et des autres et de soi-même.
MICHEL MASSON.

Aimer est tout ce que l'imagination peut deviner de la félicité des cieux
BOISTE.

TOUTE-PUISSANCE, UNIVERSALITÉ DE L'AMOUR

Il respand de toutes parts
Feux et dards,
Il donte sous sa puissance
Hommes, bestes et oyseaux,
Et les eaux
Lui rendent obéissance.

RONSARD.

Dans l'univers tout aime, tout désire :
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire;
Les fleurs en s'agitant semblent se caresser :

Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser;
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre;
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

RACAN.

L'amour est un tyran qui n'épargne personne.

P. CORNEILLE.

L'amour est quelque chose de bien ingénieux, et lorsqu'il a dessein sur quelqu'un, il trouve admirablement bien le moyen de s'en rendre maître.

BUSSY-RABUTIN.

Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour? Quelle situation dans la vie peut nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire? CRÉBILLON.

Amour! désir inné! âme de la nature! principe inépuisable d'existence! puissance souveraine qui peux tout, et contre laquelle rien ne peut, par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle! divine flamme, germe de perpétuité répandu dans tout avec le souffle de la vie! précieux sentiment qui peux seul adoucir les cœurs féroces et glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur! cause première de tout bien, de toute société, qui réunis sans contrainte et par tes seuls attraits les natures sauvages et dispersées! source unique et féconde de tous plaisirs, de toute volupté! Amour! comment ne t'aurait-on pas divinisé?

BUFFON.

Aimer est un destin charmant;
C'est un bonheur qui nous enivre,
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre;
Hélas! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les serments sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe.

PARNY.

Quand la belle Vénus, sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers :
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrasse Vénus,
Et se reconnaissant, sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Comme ils approchaient du rivage,
L'Amour, qu'elle portait, s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : Terre! terre!

Que faites-vous, mon fils? lui dit alors sa mère.
Maman, répondit-il, j'entre dans mes États.

FLORIAN.

..... L'amour est un puissant potentat :
Le guerrier courageux, le grave magistrat,
Le doucereux abbé, le procureur avide,
L'avocat babillard et l'usurier perfide,
Le vautour son confrère, et tous les animaux,
Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre et dans les eaux,
Tout est, bon gré, mal gré, soumis à son empire.

DESTOUCHES.

Sur des ailes de feu l'amour parcourt le monde,
Il embrase les airs, il brûle au fond de l'onde.

LEGOUVÉ.

Les traits de l'amour se rencontrent partout : dans le monde, dans la solitude, dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une gaze, dans les reflets d'une glace, dans les romans, dans les lettres, même de l'amitié.

DEMOUSTIER.

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde,
Il est le plus petit et le plus grand des dieux,
Il remplit de ses feux le ciel, la terre et l'onde,
Et cependant Églé le loge dans ses yeux.

PANARD.

L'amour est une chose si puissante, qu'entrevu par son reflet seul, il enflamme tout. MICHELET.

L'histoire de l'amour est l'histoire du genre humain. CH. NODIER.

J'aime ! voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !
Sombre et dernier soupir que poussera la terre,
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit !
Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Étoiles du matin, ce mot triste et charmant !
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes,
Mais une autre l'aimait elle-même; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

ALFRED DE MUSSET.

Tout ce qu'on a voulu opposer à la force de l'amour n'a pu la diminuer, et l'a rendue plus forte. Vainement on a lutté contre la puissance de cette loi naturelle : l'amour n'en est pas moins, comme le dit Helvétius, le ressort presque unique des sociétés policées.

Le besoin d'aimer subsisté chez ceux même qu'on pourrait croire étrangers aux affections aimantes. On en retrouve des modifications plus cachées dans les cœurs les plus austères, dans les tempéraments les plus froids et jusque dans l'âge éteint. Souvent l'erreur ou les singularités de l'amour sont encore la passion secrète et méconnue de l'infortuné qui oublie l'amour, de l'arbitraire qui le fuit, du fanatisme qui le méprise. De Sénancour.

Hélas ! dans une longue vie
Que reste-t-il après l'amour?
Dans notre paupière éblouie
Ce qu'il reste après un beau jour !
Ce qu'il reste à la voile vide
Quand le dernier vent qui la ride
S'abat sur le flot assoupi !
Ce qui reste au chaume sauvage
Lorsque les ailes de l'orage
Sur la terre ont couché l'épi !

Lamartine.

L'amour, c'est du bonheur pour ce monde et pour l'éternité. Aimez, et vos désirs seront remplis; aimez, et vous serez heureux; aimez, et toutes les puissances de la terre ramperont à vos pieds. L'amour est une flamme qui brûle dans le ciel, et dont les doux reflets rayonnent jusqu'à nous. Deux mondes lui sont ouverts, deux vies lui sont données. C'est par l'amour que nous doublons nos êtres; c'est par l'amour que nous touchons à Dieu. Aimé Martin.

Il y a de l'amour dans tout; il y a de tout dans l'amour.

La vie ne devrait avoir d'autre limite que l'amour; tout ce qui peut encore aimer devrait vivre. Ad. d'Houdetot.

On peut dire qu'il est presque impossible de se préserver de l'amour. En effet, on n'a de force contre lui qu'au moment où il s'approche du cœur; et comme les formes sous lesquelles il pénètre changent et varient sans cesse, on n'a pas encore eu le temps de le reconnaître qu'il est déjà sûr de sa puissance. Il faut encore remarquer que l'amour s'adapte de lui-même aux circonstances les indifférentes de la vie, comme il se glisse au milieu des plus nobles sentiments.

Saint-Prosper.

L'amour est une fatalité qu'on ne peut vaincre. Cette passion, qui naît d'un regard, d'une parole, ne cède que rarement à la volonté énergique, à la lutte énergique. Ce sentiment, qui vient germer au cœur de l'homme comme une graine légère que le vent porte aux fentes du rocher, s'y implante, y grandit sans qu'on puisse l'arracher. ***

Que l'amour soit une loi fatale et irrésistible, tel n'est pas l'avis de ce héros de Thomas Corneille, qui s'écrie :

... Ce n'est que des âmes communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes!

« Mais faut-il faire foi des propos d'un personnage fictif? Bossuet dit dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse :

« L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde, il peut bien y soulever des tempêtes et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés, mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le ciel qu'il ne peut rompre.

Mais l'épouse délaissée de Louis XIV n'est qu'une douloureuse exception peu faite pour détruire le caractère d'universalité de la loi.

DES DIFFÉRENTES SORTES D'AMOUR

Selon la Rochefoucauld :

Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies.

Selon Stendhal :

Il y a quatre amours différents :

1° L'amour-passion, celui de la Religieuse portugaise, celui d'Héloïse pour Abélard, celui du capitaine de Vésel, du gendarme de Cento.

2° L'amour-goût, celui qui régnait à Paris vers 1760, et que l'on trouve dans les Mémoires et romans de cette époque, dans Crébillon, Lauzun, Duclos, Marmontel, Chamfort, madame d'Épinay, etc., etc.

C'est un tableau où, jusqu'aux ombres, tout doit être couleur de rose, où il ne doit entrer rien de désagréable sous aucun prétexte, et sous peine de manquer d'usage, de bon ton, de délicatesse, etc. Un homme bien né sait d'avance tous les procédés qu'il doit avoir et rencontrer dans les diverses phases de cet amour; rien n'y étant passion et imprévu, il a souvent plus de délicatesse que d'amour véritable, car il a toujours beaucoup d'esprit; c'est une froide et jolie miniature comparée à un tableau des Carrache; et, tandis que l'amour-passion nous emporte au travers de tous nos intérêts, l'amour-goût sait toujours s'y conformer. Il est vrai que, si l'on ôte la vanité à ce pauvre amour, il en reste bien peu de chose; une fois privé de vanité, c'est un convalescent affaibli qui peut à peine se traîner.

3° L'amour physique.

A la chasse, trouver une belle et fraîche paysanne qui fuit dans le bois. Tout le monde connaît l'amour fondé sur ce genre de plaisir; quelque sec et malheureux que soit le caractère, on commence par là à seize ans.

4° L'amour de vanité.

L'immense majorité des hommes, surtout en France, désire et a une femme à la mode, comme on a un joli cheval, comme chose nécessaire au luxe d'un jeune homme. La vanité plus ou moins flattée, plus ou moins piquée, fait naître des transports...

L'amour de deux personnes qui s'aiment n'est presque jamais le même.

L'amour-passion a ses phases durant lesquelles, et tour à tour, l'un des deux aime davantage. Souvent la simple galanterie ou l'amour de vanité répond à l'amour-passion, et c'est plutôt la femme qui aime avec transport. Quel que soit l'amour senti par l'un des deux amants, dès qu'il est jaloux, il exige que l'autre remplisse les conditions de l'amour-passion; la vanité simule en lui tous les besoins d'un cœur tendre.

Enfin, rien n'ennuie l'amour-goût comme l'amour-passion dans son partner.

Souvent un homme d'esprit, en faisant la cour à une femme, n'a fait que la faire penser à l'amour et attendrir son âme. Elle reçoit bien cet homme d'esprit qui lui donne ce plaisir. Il prend des espérances.

Un beau jour cette femme rencontre l'homme qui lui fait sentir ce que l'autre a décrit.

ஐ Tous les amours, toutes les imaginations, prennent dans les individus la couleur des six tempéraments :

Le sanguin, ou le Français, ou M. de Francueil (Mémoires de madame d'Épinay) ;

Le bilieux, ou l'Espagnol, ou Lauzun (Peguilhen des Mémoires de Saint-Simon);

Le mélancolique, ou l'Allemand, ou le don Carlos, de Schiller;

Le flegmatique, ou le Hollandais;

Le nerveux, ou Voltaire;

L'athlétique, ou Milon de Crotone.

Le prince de Ligne, un esprit original et primesautier, a fait cette ingénieuse paraphrase de la pensée de la Rochefoucauld :

ஐ On nomme toujours l'amour comme s'il n'y en avait qu'un. Il y en a une centaine de milliards, car chacun a le sien. C'est encore comme le visage, qui ne ressemble pas à un autre visage.

A n'aime pas, s'il n'a l'espérance de réussir.
B n'aime que lorsqu'il a réussi.
C si on l'aime sans le faire réussir.
D n'aime plus quand il a réussi.
E aime davantage.
F est furieux contre celle auprès de qui il a réussi.
G n'est amoureux que le premier moment, semblable à l'eunuque du sérail; mais, une heure après, il se remet encore à aimer.
H veut aimer sans être aimé.
I veut être aimé sans aimer.
J est plus jaloux qu'amant.
K est celui-ci sans être celui-là.
L est enthousiaste.
M est froid.
N est soupçonneux.

O est confiant.
P est despote.
Q a de l'humeur.
R prend tout au tragique.
S est prudent, toujours occupé de sa réputation et de celle de la femme qu'il aime.
T est gai et insouciant sur tout cela.
U fait un métier de ce personnage d'amant.
V craint la constance et l'air de ménage.
X a besoin de la variété, et, non content d'aimer et d'être aimé dans une société, la recherche dans une autre, sans réussir.
Y cherche l'égalité dans l'amour, c'est-à-dire à aimer dans la classe où le sort l'a fait naître.
Z etc.

Je pourrais compter depuis un jusqu'au centième milliard de milliards d'amours, si je voulais encore nuancer tout cela. Occupé, épris, aimant, amoureux, amant passionné, fanatique... voyez ce que chacun de ces mots peut produire encore de différences imperceptibles, voyez ce que les coutumes, les préjugés, les climats produisent encore dans les divers genres d'amour; cela ne finit pas.

On entend dire : « Ces deux personnes sont faites l'une pour l'autre, tant elles se ressemblent! » On dit : « Il ne faut pas que les deux caractères soient de même, pour se convenir. »

Il y en a qui écrivent trois fois par jour, d'autres qui n'écrivent jamais; il y a des assidus, il y a des négligents.

Les gens de guerre, les politiques, les artistes ont tous la même marche, à peu près : il y a une école, et la différence de manière tient à un peu plus ou un peu moins de conception; mais, dans ce métier d'amour, les cent millards de milliards d'individus ont chacun leur manière; c'est comme leur nez, plus ou moins grand, aquilin, camus, etc.

Il y a l'amour poëte, l'amour journaliste ou journalier, c'est-à-dire qui rend compte de tout, tant il est minutieux. Il y a l'amour financier, qui est le plus mauvais genre; l'amour théâtral, qui est le plus dangereux; l'amour de galerie, qui est le plus fat; l'amour de maintien, de circonstance ou d'oisiveté; voilà pour les hommes.

Que l'on compte à présent l'amour de la part des femmes. Avec leur mobilité, leur imagination, leur constitution, le plus ou moins de principes, préjugés, pudeur, humeur, coquetterie, dissimulation, et, par-ci par-là, naïveté, de combien de couleurs doit être cet amour? — Entendez leur confidence, voyez la fin de toutes les lettres; on aime à la folie, à la raison, à tort et à travers... La partie du roman est encore mieux traitée par ces dames que par ces messieurs.

L'AMOUR EST PARTOUT LE MÊME

L'Amour ne fait que changer de costumes et de conventions; il faut remonter la source des siècles pour le rencontrer à l'état de nature. Il est nu, près des puits de la Genèse, lorsqu'il inspire les filles de patriarches donnant à boire aux pasteurs. Il est nu encore, dans l'*Iliade*, quoique déjà à demi drapé de sublimité, lorsqu'il pousse Hélène rougissante dans le lit nuptial de Pâris. Mais au delà de cette antiquité vénérable, que de métamorphoses et que d'artifices! La Grèce le traite en enfant; elle lui apprend toute sorte de gentillesses et de mignardises anacréontiques. Rome l'enivre dans ses orgies. Le moyen âge le spiritualise; il en fait un ange, une fée, une étoile, quelque chose d'aérien et d'incorporel que la chevalerie poursuit en rêvant. A la Renaissance, l'Amour reprend son beau corps païen, mais il garde l'auréole mystique dont le christianisme l'avait entouré. Son culte sensuel et subtil se complique de rites nouveaux et de pratiques infinies. Au dix-septième siècle, il devient le maître des cérémonies du cœur, et lève théoriquement le cours des fleuves du pays de Tendre. Sous Louis XV, il prend les ailes du désir et s'évapore en caprices. — Ainsi l'histoire de l'Amour n'est qu'un carnaval; il varie à l'infini ses masques et ses modes, ses idiomes et ses élégances; mais, ce qu'il y a de plus maniéré dans une société quelle qu'elle soit, c'est lui, toujours lui. Qu'il soit ardent ou transi, qu'il s'enveloppe du voile des vierges ou qu'il dénoue sa ceinture, qu'il monte, le poignard aux dents, l'échelle de soie de l'Espagne, ou qu'il tienne à deux genoux, sur un tabouret, l'écheveau que roule sa maîtresse, ce sera toujours avec des mines et des afféteries adorables. Il a son dialecte à lui dans chaque langue, son sanscrit sacré dans chaque idiome; une langue de concetti, d'hyperboles et de délicieuses gasconnades. Il se fait, pour ainsi dire, un sérail de toutes les sensualités et de toutes les grâces du vocabulaire. — Prenez au hasard un verset de Salomon, une strophe d'Hafiz, une élégie de Properce, un sonnet de Pétrarque, une déclaration d'amour de Shakspeare, une tirade de Racine, un rondeau de Voiture, une épître de Gentil-Bernard, vous y trouverez partout le même luxe de métaphores, les mêmes recherches de la parole se chargeant, pour mieux séduire, de toutes les parures, joyaux ou clinquants qu'elle peut recueillir. — Que d'étoiles, que de lis, que d'yeux de gazelle, que de perles, que de flocons de neige, que de rayons de soleil, que de croissants de lune! Toutes les fleurs du ciel et de la terre versées pêle-mêle dans le giron de la bien-aimée!

PAUL DE SAINT-VICTOR.

DIVERS CARACTÈRES ET FACULTÉS DE L'AMOUR

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit;
On le rappelle quand il fuit,

On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre;
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue;
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

DESMOUTIERS.

Il est aveugle :

Pour ses méfaits et certain stratagème,
Avec l'Olympe Amour était brouillé ;
Des attributs de son pouvoir suprême
En plein conseil Amour fut dépouillé.
Vénus supplie, et Jupiter compose :
« Eh bien, dit-il, parmi ses attributs
Il peut choisir : mais, de crainte d'abus,
D'un seulement je permets qu'il dispose. »
Que reprit-il? ses ailes? son flambeau ?
Son carquois? Non : il reprit son bandeau.

MILLEVOYE.

Il fascine (Amour est un charmeur, a dit Ronsard) :

... L'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable,
Ils comptent les défauts pour des perfections
Et savent y donner de favorables noms :
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable !
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux,
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

MOLIÈRE.

Il transforme :

... L'Amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais il nous apprend à l'être;

Et souvent de nos cœurs l'absolu changement
Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets subits ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal.
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.

MOLIÈRE.

Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour n'en fait pas trouver.

LA BRUYÈRE.

L'amour ne meurt jamais de besoin, souvent d'indigestion.

Cette remarque en prose de Ninon de l'Enclos a été mise en vers par Alfred de Musset.

L'amour — hélas! l'étrange et la fausse nature! —
Vit d'inanition et meurt de nourriture.

L'amour est une divinité jalouse qui s'irrite dès qu'on cesse de la craindre, et l'on aime quelquefois seulement parce qu'on a promis de ne pas aimer.

ALFRED DE MUSSET.

C'est le caractère de cette passion de remplir le cœur tout entier; on ne peut plus s'occuper que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve partout: tout en retrace les funestes images; tout en réveille les injustes désirs; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir.

Aimer, c'est chercher la félicité dans ce qu'on aime; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir; c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Mais cet amour des créatures est suivi des plus cruelles incertitudes : on doute toujours si l'on est aimé comme on aime; on est ingénieux à se rendre malheureux et à former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies; plus on est de bonne foi, plus on souffre; on est le martyre de ses propres défiances. MASSILLON.

De toutes les passions, l'amour est celle qui dérègle le plus la raison, qui met le plus l'âme en désordre, et qui lui fait commettre les plus grandes fautes. On ne met presque point de différence entre un amant et un insensé : les actions de l'un ont beaucoup de rapport avec les actions de l'autre; et si la folie trouble l'esprit, l'amour trouble le jugement et déconcerte la raison. Si nous considérons

ceux qui aiment, nous verrons, en effet, que l'un a de l'amour pour ce qui n'est point aimable, que l'autre a de la haine pour ce qui est digne d'être aimé; que l'un trouve beau ce qui est laid, que l'autre trouve laid ce qui est beau; que celui-ci estime ce qu'il devrait mépriser, et que celui-là méprise ce qui mérite son estime. On en voit qui suivent ce qui les fuit; d'autres, au contraire, fuient ce qui les suit; et des aveugles choisiraient mieux que ne font ces insensés; de sorte que si la raison est le plus grand de tous les biens, il s'ensuit nécessairement que ce qui nous la fait perdre est le plus grand de tous les maux. Pour connaître le peu de discernement de cette passion, il ne faut que voir les choses dont elle se satisfait, dont elle fait ses plus chers trésors, et dont toute son ambition est remplie. Un regard, un sourire, une parole, un méchant petit billet, un misérable bout de ruban sont le terme de tous ses désirs, l'objet de toutes ses espérances, la récompense de toutes ses peines et le payement de tous ses services. Cependant, pour obtenir de si grands biens, il faut soupirer, il faut gémir, il faut endurer longtemps, et endurer même sans se plaindre; il faut avoir un soin continuel, une inquiétude éternelle, perdre le repas et le repos, ne parler point, ne dormir point, ne rire point, être pâle et défiguré, maigre, rêveur et mélancolique. Il faut négliger ses amis, ses intérêts, sa réputation, pour se donner tout entier à une chose si agréable; il faut agir comme s'il n'y avait qu'une seule personne en toute la terre; ne regarder qu'elle, n'estimer qu'elle, ne la quitter non plus que l'ombre abandonne le corps; devenir son importun, après être devenu son amant, et se faire haïr à force de vouloir se faire aimer.

Mais tout cela n'est rien, en comparaison de la jalousie qui suit inséparablement l'amour. Non, l'enfer n'a point de supplice assez cruel pour le comparer à cette passion enragée qui transporte l'âme, déconcerte la raison, trouble l'usage des sens, évoque des fantômes qui ne sont point, fait prendre des mensonges pour des vérités, et des chimères pour des corps réels. La jalousie se nourrit de poison, et en nourrit l'âme qu'elle possède; c'est un de ces serpents qui font mourir ceux qui les font naître; ses plus douces rêveries n'ont pour objet que des précipices ou des cordeaux, des poisons ou des poignards, la mort d'un rival ou la sienne propre. De cette furie déchaînée sont venus mille meurtres, mille assassinats et mille autres crimes horribles. Aussi, les poëtes qui nous ont fait la peinture de cette passion qui fait aimer, ont-ils représenté l'Amour enfant, pour exprimer son peu de conduite. Ils l'ont peint aveuglé par un bandeau, pour nous figurer l'égarement de ceux que cette folie emporte; ils lui ont donné des armes, pour lui représenter les maux qu'il fait; et, comme aux Furies, ils lui ont mis un flambeau à la main; pour nous faire comprendre ce fatal embrasement par qui l'âme est consumée, et qui a détruit quelquefois des maisons, des villes, des provinces et des monarchies tout entières. Mlle DE SCUDÉRI.

Il ne faut pas croire tout ce que les poëtes et les faiseurs de romans font débiter aux personnes amoureuses. Il y a de l'hyperbole dans leur description, mais il faut pourtant convenir que l'amour est une source inépuisable de malheur et de désordre. C'est une passion très-nécessaire sur la terre pour y conserver

les animaux. C'est l'âme du monde à l'égard de cette espèce de créature, et il est même très-certain que la Providence a uni à une passion si nécessaire mille charmes, mille douceurs, mille agréments; mais, d'autre côté, elle y a joint une infinité d'amertume. Combien y a-t-il de gens qui en perdent le boire, le manger, le dormir, la santé, l'esprit? Le nombre de ceux qui en meurent est plus grand que l'on ne pense : ceux qui s'en pendent sont rares en vérité, mais il s'en trouve.

Tout cela regarde ceux qui aiment sans être aimés. Quant à ceux qui sont aimés autant qu'ils aiment, ils payent bien cher leurs plaisirs, car, pour ne rien dire des égarements de leur raison ni de l'opposition qui se trouve si souvent entre leurs véritables intérêts et celui de leur amour, qui les expose à une foule de traverses, ne sont-ils pas assez malheureux par la jalousie à laquelle ils sont exposés? BAYLE.

Nous avons dans le cœur de quoi toujours aimer, et, par conséquent, de quoi toujours pleurer. MIRABEAU.

L'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être vif et durable, que la douleur lui prête ses larmes; enfant de la mélancolie bien plus que de la joie, jamais ses feux ne sont plus ardents que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs, et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel. Mme COTTIN.

Volage essaim, les abeilles de Gnide,
Dans les bosquets de ce riant séjour,
Vont composer un miel doux, mais perfide,
Et qui jamais ne se garde qu'un jour.
Fleur de souci, d'amertume arrosée,
Est le nectar de ces filles du ciel,
Et trop souvent, pour détremper leur miel,
Pleurs douloureux leur serve de rosée.

MILLEVOYE.

Qu'il est doux d'être aimé!

Tout le monde a dit cela et tout le monde l'a pensé, et cependant, si l'on était de bonne foi avec soi-même, chacun avouerait que toutes les inquiétudes, tous les orages, toutes les larmes, toutes les angoisses, tous les remords de sa vie lui sont venus de ce bonheur si doux... Être aimé, c'est de tous les succès celui que l'on pardonne le moins. Le véritable amour attire les tempêtes du monde comme les hauts rochers attirent les tempêtes des cieux. Deux êtres s'aiment, ce sont des parias, mais des parias qu'on envie.

La société tout entière se ligue contre eux. Les femmes, les hommes, en les montrant du doigt, se disent avec rage : ils s'aiment! c'est-à-dire : ils nous méprisent et nous ne sommes plus rien pour eux! ils s'aiment! c'est-à-dire : ils passent devant nous sans nous voir; ces richesses que nous avons acquises avec tant de peine, ils n'en font point de cas; ces titres pompeux auxquels nous avons

sacrifié notre cœur et notre jeunesse, ils ne les désirent point ; ils ont un orgueil plus haut que notre orgueil, ils possèdent un trésor plus précieux que nos trésors... ils ont leur amour! M[me] E. de Girardin.

DE LA NAISSANCE DE L'AMOUR

(DESCRIPTIONS DU MAL D'AMOUR)

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
« Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom? —
L'amour. — Ce mot est beau! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connaître. Que sent-on? —
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi, cependant, on soupire;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'est pas nouveau; je pense le connaître. »
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

La Fontaine.

Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Éden parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disait au retour



Madame de Sevigne



MADAME DE SÉVIGNÉ

MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, MARQUISE DE SÉVIGNÉ

— 1627-1696 —

Aux absences de la fille nous devons les *Lettres* de la mère. Ces intervalles, qu'elle regardait comme son mauvais temps, sont devenus les bons moments de la postérité. Nous jouissons de ses privations, et dès qu'elle rentre en jouissance, nous sommes privés à notre tour, tellement qu'on se surprend à regretter que, pour nos plaisirs, elle n'ait pas été plus longtemps affligée par cette séparation.

Ses contemporains, encore qu'ils fussent loin de penser qu'elle dût devenir un auteur, ont pourtant apprécié son talent.

On lisait ses lettres au milieu des cercles les plus renommés par le bon goût. Madame de Coulanges les prêtait à ses trois sœurs, qui ont rendu célèbre l'esprit des Mortemart. Bussy-Rabutin en enrichissait ses Mémoires, qu'il faisait lire au roi pour recouvrer ses bonnes grâces. Madame de Maison, à qui Bussy avait communiqué ces lettres, voulut absolument les copier.

Plus tard, dès qu'on eut imprimé quelques-unes de ces lettres, auteurs et gens du monde, tous furent d'accord pour les regarder comme des modèles inimitables.

GROUVELLE.

de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand du haut de la montagne je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver; quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux, le chant des bengalis moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulants de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords, j'étais déjà bien fatigué; mais, quand je t'eus prise sur mon dos, il me semblait que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit? Mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? Mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la rivière Noire pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt, tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais, auparavant, repose-toi sur mon sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondait : « O mon frère! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne; mais, quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes; mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux : élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous; ils sont toujours ensemble comme nous. Écoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, surtout depuis le jour où tu voulais te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois : Ah! mon frère a un bon cœur; sans lui je serais morte d'effroi. Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs; mais, quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal. Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs? N'en avons-nous pas assez dans le jardin? Comme te voilà fatigué. » Et, avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait le front et les joues; elle lui donnait plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir; son teint jaunissait; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sou-

rire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux et la société de sa famille bien-aimée. Elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant; puis, tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait, un rouge vif colorait ses joues pâles et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait : « La verdure couvre ces rochers; nos oiseaux chantent quand ils te voient; tout est gai autour de toi : toi seule est triste. » Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant; mais elle détournait la tête et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée des caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. . . . .

.....Dans une nuit ardente, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, elle ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à les baigner avec Paul dans ce même lieu; que Paul, ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle conservait dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, ces reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis, et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul; mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osait elle-même lui en parler... « Mon enfant, lui disait-elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui, pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu. »

Des chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois,

les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. . . . .

..... Sur le soir, la pluie cessa, le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon. . . . .

..... Paul et Virginie sortirent ensemble de la case. Il n'y avait plus, aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient, par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre; il n'y a que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit : « Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel ! Mais je ne possède rien, même sur la terre. » Virginie reprit en rougissant : « Vous avez à vous le portrait de saint Paul. » A peine eut-elle parlé qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature représentant l'ermite Paul. Marguerite y avait une grande dévotion. Elle l'avait porté longtemps suspendu à son cou, étant fille; ensuite, devenue mère, elle l'avait mis à celui de son enfant. Il était arrivé qu'étant enceinte de lui et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avait contracté quelque ressemblance, ce qui l'avait décidée à lui en faire porter le nom et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient elle-même abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde. A ce ton d'amitié inespéré, de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa et le laissa hors de lui, ne comprenant rien à une conduite aussi extraordinaire.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

❧ Ta joue est pâle, jeune fille.
Est pâle comme un lis en fleur.
Dans tes yeux une larme brille,
Chaque jour tu dis à ton cœur :
« Oh ! mon cœur, ne bats pas si vite,
« Sommeille, mon cœur, si tu peux. »
Et tu souffres, pauvre petite,
Et tu ne sais ce que tu veux.

LAMARTINE.

❧ Se livrer tout entier sans rien garder de soi, renoncer à sa possession et à son libre arbitre, remettre sa volonté entre les bras d'un autre, ne plus voir par ses yeux, ne plus entendre avec ses oreilles, n'être qu'un en deux corps, fondre et mêler ses âmes de façon à ne plus savoir si vous êtes vous ou l'autre,

absorber et rayonner continuellement, être tantôt la lune et tantôt le soleil, voir tout le monde et toute la création dans un seul être, déplacer le centre de vie, être prêt, à toute heure, aux plus grands sacrifices et à l'abnégation la plus absolue, souffrir à la poitrine de la personne aimée, comme si c'était la vôtre; ô prodige! se doubler en se donnant. — Voilà l'amour. THÉOPHILE GAUTIER.

Voici ce qui se passe dans l'âme :

1° L'admiration.

2° On se dit : « Quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir! » etc.

3° L'espérance.

On étudie les perfections; c'est à ce moment qu'une femme devrait se rendre, pour le plus grand plaisir physique possible. Même chez les femmes les plus réservées, les yeux rougissent au moment de l'espérance; la passion est si forte, le plaisir si vif, qu'il se trahit par des signes frappants.

4° L'amour est né.

Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime.

5° La première cristallisation commence.

On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous y trouverez :

Aux mines de sel de Saltzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'orangers à Gènes, sur le bord de la mer, durant les jours brûlants de l'été; quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle!

Un de vos amis se casse le bras à la chasse; quelle douceur de recevoir les soins d'une femme qu'on aime! Être toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur; et vous partez du bras cassé de votre ami pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

Ce phénomène, que je me permets d'appeler la *cristallisation*, vient de la nature, qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau; du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'ob-

jet aimé, et de l'idée : Elle est à moi. Le sauvage n'a pas le temps d'aller au delà du premier pas. Il a du plaisir, mais l'activité de son cerveau est employée à suivre le daim qui fuit dans la forêt et avec la chair duquel il doit réparer ses forces au plus vite, sous peine de tomber sous la hache de son ennemi.

A l'autre extrémité de la civilisation, je ne doute pas qu'une femme tendre n'arrive à ce point de ne trouver le plaisir physique qu'auprès de l'homme qu'elle aime. C'est le contraire du sauvage. Mais, parmi les nations civilisées, la femme a du loisir, et le sauvage est si près de ses affaires qu'il est obligé de traiter sa femelle comme une bête de somme. Si les femelles de beaucoup d'animaux sont plus heureuses, c'est que la subsistance des mâles est plus assurée.

Mais quittons les forêts pour revenir à Paris. Un homme passionné voit toutes les perfections dans ce qu'il aime ; cependant l'attention peut encore être distraite, car l'âme se rassasie de tout ce qui est uniforme, même du bonheur parfait.

Voici ce qui survient pour fixer l'attention :

6° Le doute naît.

Après que dix ou douze regards, ou toute autre série d'actions qui peuvent durer un moment comme plusieurs jours, ont d'abord donné et ensuite confirmé les espérances, l'amant, revenu de son premier étonnement, et s'étant accoutumé à son bonheur, ou guidé par la théorie qui, toujours basée sur les cas les plus fréquents, ne doit s'occuper que des femmes faciles, l'amant, dis-je, demande des assurances plus positives et veut pousser son bonheur.

On lui oppose de l'indifférence, de la froideur ou même de la colère, s'il montre trop d'assurance ; en France, une nuance d'ironie qui semble dire : « Vous vous croyez plus avancé que vous ne l'êtes. » Une femme se conduit ainsi, soit qu'elle se réveille d'un moment d'ivresse et obéisse à la pudeur, qu'elle tremble d'avoir enfreinte, soit simplement par prudence ou par coquetterie.

L'amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait ; il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir.

Il veut se rabattre sur les autres plaisirs de la vie, *il les trouve anéantis*. La crainte d'un affreux malheur le saisit, et avec elle l'attention profonde.

7° Seconde cristallisation.

Alors commence la seconde cristallisation, produisant pour diamants des confirmations à cette idée :

Elle m'aime.

STENDHAL

M. Michelet, dont l'opinion peut faire loi en l'*espèce* (pour nous servir d'une expression bazochienne), s'est exprimé ainsi sur cette allégorie devenue célèbre :

☞ Une comparaison ingénieuse est celle que fait M. de Stendhal, celle du rameau qu'on jette aux sources salées de Saltzbourg. Deux mois après, on le retire changé, embelli d'une riche et fantastique cristallisation, girandoles, diamants, fleurs de givre. Tel est l'amour jeté aux sources profondes de l'imagination.

La comparaison allait à son joli livre ironique et sensuel sur l'amour. Le fond pour lui est fort sec; c'est une pauvre branche de bois, un bâton; voilà le réel, et le reste serait le rêve, la broderie, de vaine poésie, que nous y faisons à plaisir.

Excellente théorie pour stériliser à fond le plus fécond des sujets. Théorie banale, en réalité, malgré le piquant de la forme. C'est toujours la vieille thèse: « L'amour n'est qu'une illusion. »

L'amour, je n'ai rien trouvé de plus réel en ce monde.

Réel, comme seconde vue. — Seul il donne la puissance de voir cent vérités nouvelles, impossibles à voir autrement.

Réel comme création. — Ces choses vraies, qu'il voyait, il les faisait telles. Pour la femme, par exemple, il est si doux d'être aimée que, quand elle s'en aperçoit, ravie et transfigurée, elle devient infiniment belle. Belle on la voit, mais elle l'est.

Réel, comme création double et réfléchie. — Où le créé crée à son tour. Ce rayonnement de la beauté que notre amour fait dans la femme, il agit et rayonne en nous par nos puissances toutes nouvelles de désir, de génie et d'invention.

Comment le nommerons-nous? Qu'importe?... C'est le maître, le puissant et le fécond... Qu'il nous reste, et nous sommes forts. Lui de moins sur cette terre, nous n'aurions rien fait de grand. MICHELET.

A peine un léger duvet commence à couvrir les joues délicates de l'adolescent, qu'un nouveau sentiment germe dans son cœur et semble lui donner une existence nouvelle. Le sang coule dans ses veines avec plus de chaleur, et porte dans toutes ses fibres le frémissement d'un désir inconnu. La nature entière change de face à ses yeux. Il se plaît dans la solitude, il aime à se plonger dans de douces rêveries. La mélancolie s'empare de son âme; heureuse tristesse qui ressemble au plaisir! Tout l'appelle à l'amour, tout nourrit le feu divin qu'il recèle.

Une jeune fille s'offre à sa vue. Il tremble, il frémit, ses genoux le soutiennent à peine; il est dans un état cruel, et cependant il éprouve un sentiment délicieux. Il reconnaît l'objet qu'il désirait, sans savoir qu'il eût des désirs. Il baisse les yeux; il les lève un instant, il les baisse encore, il n'ose regarder celle qu'il voudrait dévorer de ses regards. Il l'aime, il l'adore et craint que de l'aimer ce ne soit lui faire une injure. Il faut du temps avant qu'il ose lui parler, il en faudrait bien davantage avant de lui dire qu'il l'aime. Mais que ses complaisances, ses soins, son accent devenu plus doux, plus touchant, son œil humide et enflammé, savent bien le dire au défaut de sa voix! Il voudrait se confondre avec l'objet de ses vœux, et cependant il craint de s'approcher de trop près. Il s'enhardit enfin. On sait qu'il aime, il sait qu'il est aimé.

P. C. LÉVESQUE.

DES DIFFÉRENCES ENTRE LA NAISSANCE DE L'AMOUR
DANS LES DEUX SEXES

223 Les femmes s'attachent par les faveurs. Comme les dix-neuf vingtièmes de leurs rêveries habituelles sont relatives à l'amour, après l'intimité, ces rêveries se groupent autour d'un seul objet; elles se mettent à justifier une démarche aussi extraordinaire, aussi décisive, aussi contraire à toutes les habitudes de pudeur. Ce travail n'existe pas chez les hommes; ensuite, l'imagination des femmes détaille à loisir des instants si délicieux.

Comme l'amour fait douter des choses les plus démontrées, cette femme qui, avant l'intimité, était si sûre que son amant est un homme au-dessus du vulgaire, aussitôt qu'elle croit n'avoir plus rien à lui refuser, tremble qu'il n'ait cherché qu'à mettre une femme de plus sur sa liste.

Alors seulement paraît la seconde cristallisation, qui, parce que la crainte l'accompagne, est de beaucoup plus forte.

Une femme croit de reine s'être faite esclave. Cet état de l'âme et de l'esprit est aidé par l'ivresse nerveuse que font naître des plaisirs d'autant plus sensibles qu'ils sont plus rares. Enfin une femme, à son métier à broder, ouvrage insipide, et qui n'occupe que les mains, songe à son amant, tandis que celui-ci, galopant dans la plaine avec son escadron, est mis aux arrêts s'il fait un faux mouvement.

Je crois donc que la seconde cristallisation est beaucoup plus forte chez les femmes, parce que la crainte est plus vive : la vanité, l'honneur sont compromis, du moins les distrations sont-elles plus difficiles.

Une femme ne peut être guidée par l'habitude d'être raisonnable, que moi, homme, je contracte forcément à mon bureau, en travaillant six heures tous les jours à des choses froides et raisonnables. Même hors de l'amour, elles ont du penchant à se livrer à leur imagination, et de là l'exaltation habituelle; la disparition des défauts de l'objet aimé doit donc être plus rapide.

Les femmes préfèrent les émotions à la raison; c'est tout simple : comme, en vertu de nos plats usages, elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, *la raison ne leur est jamais utile;* elles ne l'éprouvent jamais bonne à quelque chose.

Elle leur est au contraire *toujours nuisible*, car elle ne leur apparaît que pour les gronder d'avoir eu du plaisir hier, ou pour leur commander de n'en plus avoir demain.

Donnez à régler à votre femme vos affaires avec les fermiers de deux de vos terres, je parie que les registres seront mieux tenus que par vous, et alors, triste despote, vous aurez au moins le *droit* de vous plaindre, puisque vous n'avez pas le talent de vous faire aimer. Dès que les femmes entreprennent des raisonnements généraux, elles font de l'amour sans s'en apercevoir. Dans les choses de détail, elles se piquent d'être plus sévères et plus exactes que les hommes. La

moitié du petit commerce est confiée aux femmes, qui s'en acquittent mieux que leurs maris. C'est une maxime connue, que si l'on parle d'affaires avec elles, on ne saurait avoir trop de gravité.

C'est qu'elles sont toujours et partout avides d'émotion : voyez les plaisirs de l'enterrement en Écosse. STENDHAL.

DU PREMIER AMOUR

PENSÉES DIVERSES

L'on n'aime bien qu'une seule fois; c'est la première : les amours qui suivent sont moins involontaires. LA BRUYÈRE.

O premières promenades de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortunes vous remuez encore le cœur du vieux Chactas CHATEAUBRIAND.

O mes premières amours!
O le bon temps! j'étais bien malheureuse! »
SOPHIE ARNOULD (citée par Lebrun).

Madame de Staël semblait avoir en vue cette charmante exclamation lorsqu'elle a fait la remarque suivante :

Ce n'est pas le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer; mais lorsque, après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l'esprit et l'âme que l'on avait jusqu'alors vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité, et l'on a raison d'être malheureuse.

C'est un âge, ce bel âge des amours naïves, qui éclôt de soi, et qui, d'ailleurs, doit à cette spontanéité même une grande partie de son charme indescriptible...

On ne choisit pas pour aimer du premier amour. L'heure sonne d'aimer, et l'on aime au hasard, en hâte, comme s'il n'était qu'une femme, et comme si la puissance d'aimer devait se retirer du cœur qui s'attarde... C'est la loi, que nous trouvons illogique et bizarre quand nous en sommes affranchis, et que pourtant nous voudrions subir encore. ***

Stendhal, le peintre, l'anatomiste « ironique et sensuel, » parle ainsi du premier amour :

L'image du premier amour est la plus généralement touchante; pourquoi? c'est qu'il est presque le même dans tous les pays, dans tous les caractères. Donc ce premier amour n'est pas le plus passionné.

On fait l'amour à seize ans pour faire un roman, et l'on se demande à chaque démarche et presque à chaque larme : « Ne suis-je pas bien comme Julie d'Étange? »

Le même auteur dit encore ;

ƐЗ Le premier amour d'un jeune homme qui entre dans le monde est ordinairement un amour ambitieux. Il se déclare rarement pour une jeune fille douce, aimable, innocente. Comment trembler, adorer, se sentir en présence d'une divinité? Un adolescent a besoin d'aimer un être dont les qualités l'élèvent à ses propres yeux. C'est au déclin de la vie qu'on en revient réellement à aimer le simple et l'innocent, désespérant du sublime. Entre les deux se place l'amour véritable, qui ne pense à rien qu'à soi-même.

Déjà la Bruyère avait dit :

ƐЗ Il n'y a point, dans le cœur d'une jeune personne, un si violent amour auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

Les deux font la paire!... mais faudra-t-il les en croire? Dans le jeune homme ou la jeune fille qui aime pour la première fois, d'ordinaire avec tant de spontanéité, d'élan, de générosité, faudra-t-il ne voir qu'un ambitieux, qu'un *poseur*? et considérer comme un épisode froid et banal cette « première étape du cœur » que Balzac appelle « une seconde enfance jetée à travers nos jours de peine et de labeur? » — Non, sans doute, à moins qu'on ne veuille tenter une profanation.

J. J. Rousseau, lui, n'admet pas cette prétendue spéculation quand il dit :

ƐЗ Les premières voluptés sont toujours mystérieuses; la pudeur les assaisonne et les cache : la première maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, et tremble de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

Marivaux l'a niée aussi :

ƐЗ La première fois qu'on aime on éprouve un mélange de trouble, de plaisir et de peur; oui, de peur, car une jeune fille, qui en est là-dessus à son apprentissage ne sait point où tout cela mène; ce sont des mouvements inconnus qui l'enveloppent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possède point, qui la possèdent; la nouveauté de cet état l'alarme. Il est vrai qu'elle y trouve du plaisir, mais c'est un plaisir fait comme un danger, sa pudeur même en est effrayée, il y a là quelque chose qui la menace, qui l'étourdit et qui prend déjà sur elle.

On se demanderait volontiers, dans ces instants : Que vais-je devenir? Car, en vérité, l'amour ne nous trompe point; dès qu'il se montre, il nous dit ce qu'il est et de quoi il sera question; l'âme sent la présence d'un maître qui la flatte, mais avec une autorité déclarée qui ne la consulte pas et qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Et après Marivaux, Demoustiers :

Le premier jour qu'on aime on se plaît en secret
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore;
Et s'il était un rang plus éclatant encore,
Ce serait là celui que le cœur choisirait.

Et bien d'autres qu'on pourrait citer.

PREMIER AMOUR DU JEUNE HOMME

Je brûlais pour une personne qui aurait pu, à la rigueur, être ma mère. Je passais mes journées près d'elle. Debout à ses côtés pendant qu'elle travaillait à quelque ouvrage d'aiguille; faute d'oser soupirer, je jasais, je tenais son écheveau, ou je courais après son peloton s'il venait à rouler sur le plancher. Que si quelque soin domestique l'appelait à sortir de la chambre, je profitais des instants pour baiser avec transport des objets qu'elle avait touchés. Je passais mes mains dans ses gants, et, pour que le chapeau qui avait pressé ses cheveux pressât aussi les miens, me voilà affublé d'un chapeau de femme, ayant horriblement peur d'être surpris et rougissant de ma rougeur même...

R. Topffer.

PREMIER AMOUR DE LA JEUNE FILLE

Il est un amour que toutes les jeunes filles ont subi, l'amour de l'inconnu, l'amour à l'état vague, et dont toutes les pensées se concrètent autour d'une figure qui leur est jetée par hasard, — comme les floraisons de la gelée se prennent à des brins de paille suspendus par le vent à la marge d'une fenêtre.

Balzac.

... Amour de jeune fille qui rêve à l'inconnu. Sensation que le cœur vierge éprouve sans trop savoir s'en expliquer la douceur : énigme dont le mot lui échappe, mais dont le sens qu'il entrevoit leur semble charmant; bonheur non goûté, encore distant, dont la radieuse aperçue l'étonne, le ravit. * * *

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnait. Bernardin de Saint-Pierre

On ne sait pas quel sentiment délicieux, quelle fascination magique produit souvent chez la jeune fille l'idée d'être aimée, on ne se figure pas dans quel monde enchanté elle croit entrer. Ce bonheur si ravissant lui suffit, sa pensée ne va point au delà, et rien ne lui paraît moins criminel. Disons-le pour l'excuse de cet âge, ce qui perd tant d'infortunées, c'est peut-être moins une ardeur coupable que la reconnaissance pour un tel bonheur. Mme Necker.

La première fois qu'une femme aime, elle est timide et embarrassée : à peine ose-t-elle l'avouer; les plus légères faveurs lui paraissent des crimes; elle se les laisse ravir plutôt qu'elle ne les accorde, et se les reproche sans cesse : elle voudrait se faire violence et résister à son penchant. Cet état de contrainte tourne au profit de la passion, et elle n'en aime que davantage. La seconde fois elle est plus libre; les fautes lui coûtent moins à commettre; elle se livre avec moins de retenue et presque sans remords; elle sent plus l'empire des sens, et beaucoup moins celui du sentiment. Mme d'Arconville.

Puisse faire Dieu qu'il l'aime et soit digne d'elle, celui que la jeune fille aime du premier amour!...

Quel homme, s'il a un cœur, en resterait maître alors que l'aveu d'un amour dont il est l'objet s'échappe tout bas à son oreille d'une lèvre de jeune fille qui balbutie cet aveu pour la première fois ! ***

PENSÉES DIVERSES SUR L'AMOUR

Que l'homme est malheureux qui pour l'amour soupire.

L'absence amoureuse
A l'amant qui espère est toujours dangereuse.

Pour être bien aimé,
Il faut aymer bien peu, beaucoup promettre et feindre.

L'amour qui vole,
Toujours les hommes affole,
Et jamais ne fait que du mal.

Ronsard.

Toutes choses ont certain prix ; fors l'amour. Brantome.

L'amour, pour être bien reçu dans les âmes, y fait d'ordinaire son entrée, accompagné de la joie et de la beauté, et n'y fait point de mal et de violence, que lorsqu'il croit être maître de la place, et qu'il s'est rendu assez puissant pour ne plus craindre d'en être chassé.

L'amour entre les personnes de haute condition est comme un feu sur une tour qui ne se peut cacher, et qui est vu de loin.

A tous ses martyrs
L'amour donne en leurs maux de secrets plaisirs.

De tant de déplaisirs que l'amour traîne après soi, l'absence en est un des plus sensibles. Voiture.

L'on ne peut s'exempter de l'amoureuse flamme,
Le cœur cherche l'amour comme l'œil fuit le jour.

Celles qu'on n'aime point ou qui n'ont point d'amour
Sont des corps sans beauté, ou des beautés sans âme.

MOTIN.

En amour l'innocence est un savant mystère.

L'amour est un enfant nu, sans fard, et sans crainte,
Qui se plaît qu'on le voie, et qui fuit la contrainte.

Il n'est homme ici-bas
Qui soit exempt d'amour non plus que de trépas.

L'amour n'est qu'un enfant dont on se peut défendre.
Et l'homme qui fléchit sous sa jeune valeur
Rend par ses lâchetés coupable son malheur.
Il se défait soi-même et soi-même s'outrage,
Et doit son infortune à son peu de courage.

REGNIER.

C'est une passion — l'amour — qui mêle à bien peu d'essence solide beaucoup de vanité et rêverie fiévreuse. MONTAIGNE.

Certes, c'est lâchement qu'un tas de médisants,
Imputant à l'amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent;
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,

. . . .

On se peut assurer
Qu'il est maître équitable, et qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

MALHERBE.

L'inclination est une chose effective où la raison n'a point de part; car il se trouve quelquefois que la raison veut une chose, et notre inclination une autre; et, quoique nous connaissions que ce que nous aimons est moins aimable que ce que nous n'aimons pas, nous ne laissons cependant pas de l'aimer. Mille effets prodigieux de cette inclination aveugle en prouvent évidemment la force. On a vu des hommes de grand esprit aimer des femmes qui n'en avaient point, et des femmes de beaucoup de mérite favoriser des hommes méprisés de tout le monde, tandis qu'elles en méprisaient d'autres qui étaient dignes d'estime.

Une grande haine qui succède à un grand amour marque encore de l'amour caché.

L'amour aime, de sa nature, tellement le secret et le mystère, qu'on peut dire que tout ce qui n'est ni secret ni mystérieux n'est point amour.

M[lle] DE SCUDÉRI.

Bien souvent l'amour à la mort nous marie.

JODELLE.

Ah! vous ne connaissez ni l'amour, ni ses traits.
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un père engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi.
Il entre avec douceur, mais il règne par force,
Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut.
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

Un cœur qui veut aimer et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

Qui se croit aimé aime bientôt après.

On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

P. CORNEILLE.

Avant d'aimer on ne vit point encore,
On ne vit plus dès qu'on cesse d'aimer.

QUINAULT.

Aimez! aimez! tout le reste n'est rien.

Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
Élevez ses sommets jusqu'aux voûtes des cieux,
Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage.
Dans l'espace entre eux deux, par différents détours,
Disposez plus d'argus qu'un siècle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles.
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles:
L'un pour descendre en bas osera tout tenter;
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter;
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable,
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira.
Des verrous par leurs soins le ressort se rompra,
De moment en moment enjambant l'intervalle.
Enfin ils feront tant qu'au milieu du dédale,
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et, malgré vos efforts, ils se rencontreront.

Plus d'amour, partant plus de joie.

LA FONTAINE.

L'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. BOSSUET.

... Hélas! il n'est point d'éternelles amours.

On n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer.

BOILEAU.

On ne tient pas longtemps contre un amant soumis.

L'amour, par le respect dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent plus il se voit gêné.

L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse.

Quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de souffrir, se convertit en rage.

TH. CORNEILLE.

Il n'y a point de passions où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour; et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien.

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

On passe souvent de l'amour à l'ambition; mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre que par lui-même.

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel; et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie.

Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour; mais il n'y en a point d'infaillibles.

Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs.

Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus.

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus guère.

C'est presque toujours la faute de celui qui aime, de ne pas connaître quand on cesse de l'aimer.

Les violences qu'on se fait pour s'empêcher d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.

En amour, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri.

On pardonne tant que l'on aime.

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé.

On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime que d'en être détrompé.

Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne.

La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits, elle y donne un lustre qui s'efface aisément, et qui ne revient jamais.

Dans l'amour, la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance.

Plus on aime une maîtresse, plus on est prêt de la haïr.

La Rochefoucauld.

... Aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite.

L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme,
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Racine.

L'amour vient de l'aveuglement,
L'amitié de la connaissance.

Bussy-Rabutin.

Un roi n'est qu'un esclave où l'amour est le maître.

Crébillon.

Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme, n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est « un je ne sais quoi; » et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

L'amour n'a point d'âge : il est toujours naissant. Pascal.

Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.

Choisit-on qui l'on veut aimer,
Et, pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

Lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

L'absence de ce qu'on aime
Quelque peu qu'elle dure a toujours trop duré.

En aimant tout nom plaît dans la vie;
Deux cœurs unis de leur sort sont contents.
Cette ardeur, de plaisir suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps.

L'amour rend inventif.

... On est aisément dupé par ce qu'on aime.

La grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

Les inclinations naissantes ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à séduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté; à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait; à combattre, par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes; à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose; à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais, lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne.

L'amour est souvent un fruit du mariage.

Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue,
Et ce dont on chérit la vue
Ne revient jamais assez tôt.

MOLIÈRE.

L'amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui n'en ont point.

SAINT-ÉVREMOND.

On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant.

L'amour seul est plus à craindre que tous les naufrages. FÉNELON.

❧ C'est faiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre faiblesse que de guérir.

❧ On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer, et toujours aimer.

❧ Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour.

❧ Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié, au contraire, a besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.

❧ Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

❧ L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre.

❧ Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié, et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

❧ L'amour commence par l'amour, et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible.

❧ Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.

❧ Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

❧ Cesser d'aimer : preuve sensible que l'homme est borné et que le cœur a ses limites.

❧ L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament, ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !

❧ L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudrait persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas, et l'on demande s'il ne lui serait pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé qu'à celle qui ne l'aime point.

❧ L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

❧ L'amour qui croît peu à peu et par degrés ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

❧ L'on confie son secret dans l'amitié ; mais il échappe dans l'amour.

❧ Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

L'on est encore longtemps à se voir par habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.

La Bruyère.

L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve; le mérite de la personne aimée n'en est que l'occasion ou l'excuse, et non pas la véritable cause. Tout le prestige de ce manége sublime rentre toujours dans le désir de contenter un besoin purement physique; et les prudes ne s'efforcent de le décorer de beaux noms que pour n'être pas obligées d'en rougir.

Au commencement, deux amants se croient animés des sentiments les plus délicats. Ils épuisent les finesses, les exagérations, l'idée de leur excellence les enivre quelque temps. Mais suivons-les dans leur liaison, bientôt la nature va reprendre ses droits; la vanité, satisfaite par l'étalage de ces propos alambiqués, va laisser au cœur la liberté de sentir et de s'exprimer, et, tout en méprisant les plaisirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver, après un long circuit, au même point qu'un paysan qui, de bonne foi, aura commencé par où ils auront fini. Ninon de Lenclos.

L'amour est un commerce si agréable qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu : Que serait-ce si l'on était reçu dès que l'on s'offrirait? Que deviendraient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent, quand on se reproche de n'avoir pas assez plu? — Tous ces empressements avec lesquels on cherche un moment heureux, tout cet agréable mélange de plaisirs et de peines, qu'on appelle amour, tout cela serait bien insipide, si l'on ne faisait que s'entr'aimer. Fontenelle.

Le plaisir d'aimer est le plus grand bonheur.

Il y a une espèce de douceur à pardonner à ce qu'on aime; c'est un nouveau droit qu'on acquiert d'être aimé; et on s'en aime soi-même davantage.

Un amant, et surtout un amant malheureux, prend comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ses rivaux.

Le véritable amour est plein de confiance. Mme de Tencin.

L'amour n'est pas si délicat que l'amour-propre.

La pitié est moins tendre que l'amour. Vauvenargues.

La passion de l'amour est la plus forte impression que le péché ait faite sur nos âmes, ce qui paraît assez par les désordres horribles qu'elle produit dans le monde. Nicole.

... C'est une joie extrême
De trouver innocent un coupable qu'on aime,
Et que, sans nul effort, on fait un prompt retour
Des mouvements jaloux aux transports de l'amour

En amour, les serments ne prouvent rien : c'est le langage du pays.

REGNARD.

Quand on aime ardemment, et qu'on perd ce qu'on aime,
On se fait un plaisir de se perdre soi-même.

...Parmi les amours il n'est rien si cruel
Que d'avoir de l'amour qui n'est pas mutuel.

BOURSAULT.

L'amour est plus nécessaire à la vie de l'esprit que les aliments ne le sont à celle du corps.

La différence de l'amour aux autres plaisirs est aisée à faire à ceux qui en ont été touchés. La plupart des plaisirs ont besoin, pour être sentis, de la préférence de l'objet. La musique, la bonne chère, les spectacles, il faut que ces plaisirs soient présents pour faire leur impression, pour rappeler l'âme à eux et la tenir attentive. Nous avons en nous une disposition à les goûter; mais ils sont hors de nous, ils viennent du dehors. Il n'en est pas de même de l'amour; il est chez nous, il est une portion de nous-mêmes; il ne tient pas seulement à l'objet, nous en jouissons sans lui. Cette joie de l'âme que donne la certitude d'être aimée, ces sentiments tendres et profonds, cette émotion de cœur vive et touchante, que vous donnent l'idée et le nom de la personne que vous aimez; tous ces plaisirs sont en nous et tiennent à notre propre sentiment. Quand votre cœur est bien touché et que vous êtes sûre d'être aimée, tous vos plus grands plaisirs sont dans votre amour; vous pouvez donc être heureuse par votre seul sentiment, et associer ensemble le bonheur et l'innocence.

Il y a toujours une sorte de cruauté dans l'amour. Les plaisirs de l'amant ne se prennent que sur les douleurs de l'amante. L'amour se nourrit de larmes.

L'amour, dans les commencements, ne vous présente que des fleurs et vous cache le danger; il vous trompe : il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne. Le cœur, d'intelligence avec lui, sait vous cacher son penchant, de peur d'alarmer la raison et la pudeur. C'est un simple amusement; c'est l'esprit qui nous touche; enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu maître, il est presque toujours ignoré.

L'amour agit selon les dispositions qu'il trouve : il prend le caractère des personnes qu'il occupe. Pour les cœurs qui sont sensibles à la gloire et au plaisir, comme ce sont deux sentiments qui se combattent, l'amour les accorde : il prépare, il épure les plaisirs, pour les faire recevoir aux âmes fières, et il leur donne pour objet la délicatesse du cœur et des sentiments. Il a l'art de les élever et de les ennoblir. Il inspire une hauteur dans l'esprit qui les sauve des abaissements de la volupté. Il les justifie par l'exemple, il les déifie par la poésie; enfin il fait si bien que nous les jugeons dignes d'estime, ou tout au moins d'excuse.

L'esprit que l'amour donne est vif et lumineux; il est la source des agréments. Rien ne peut plaire à l'esprit qui n'ait passé par le cœur.

Mme DE LAMBERT.

Il faut toujours être bon à quelque chose à ceux que l'on aime, et les faire dépendre ou par les plaisirs, ou par les services, ou par l'habitude. Les amusements étrangers, les distractions amènent l'inconstance. Le lien de la dépendance est bien fort, pour s'en apercevoir, il faut être sur le point de le rompre. Il y a des gens qui vivent ensemble comme s'ils s'aimaient, faute de pouvoir se passer l'un de l'autre.

En amour, la plus belle conquête, à mon sens, c'est celle qui coûte; et la plus difficile à conserver, celle qui n'a rien coûté.

On ne peut avoir deux passions dominantes à la fois. L'ambitieux n'aime pas; celui qui aime bien ne peut qu'aimer; le joueur veut perdre ou gagner. Celui qui rassemblerait plusieurs grandes passions dans un même degré de force serait une espèce de monstre fort dangereux; mais, en y réfléchissant un peu, ces sortes de monstres me paraissent impossibles; si l'on aime le jeu passionnément, on n'aime pas sa maîtresse.

Tout le monde convient que les plus beaux jours sont ceux que l'on passe auprès de ce qu'on aime. Ah! comme le temps coule rapidement! quel état délicieux! Que ne peut-il toujours durer! L'âme se déploie; l'esprit s'égare quelquefois, mais il se retrouve toujours pour dire des choses obligeantes. Les mouvements involontaires qui font faire tant de chemin aux personnes sensibles les transportent jusqu'à leur faire oublier tout l'univers.

Une certaine fatalité, que je crois attachée aux folies suggérées par l'amour, me ferait presque croire qu'il y a du mal à aimer.

C'est quelque chose que de pouvoir se demander à soi-même pourquoi l'on aime, et se répondre qu'on en a de bonnes raisons.

La nonchalance tue l'amour. Cette passion veut être tenue en exercice; l'amant qui se néglige n'aime plus. La négligence est la première marque du changement; ainsi les femmes, qui, ordinairement, ont de l'expérience sur ces matières, devraient rompre au premier oubli. L'amour ardent n'en a jamais eu; il est contraint quelquefois, mais il n'oublie point : l'objet aimé s'empare impérieusement du souvenir, et quand il y règne bien il faut qu'il y soit seul.

Il y a des femmes qui n'aiment pas le clavecin, parce qu'elles n'en jouent pas. Il en est de même de l'amour délicat; et l'envie n'entrerait-elle pour rien dans le prétendu mépris qu'on en fait.

La grande estime que l'on fait de la personne aimée ajoute mille plaisirs à l'amour. C'est de l'estime que nous tirons la satisfaction pour l'amour-propre, et

sans la vanité l'amour serait peu de chose. Le mérite de ce que nous aimons nous toucherait bien moins s'il n'était pas sensible pour les autres. Et plus on entend donner de louanges à ce qu'on aime, plus on sent augmenter sa tendresse. Quel souverain bonheur de posséder une personne dont le mérite est connu, qui fait l'ambition de tous ceux qui la fréquentent, de lire dans ses yeux l'impression qu'on a fait sur son cœur, d'être l'objet de ses pensées, de ses démarches, de ses désirs, de mériter sa confiance, de savoir tous ses secrets : c'est l'estime que nous faisons de la personne aimée qui nous procure cette émotion si douce, si voluptueuse, que l'on sent auprès d'elle; sans l'estime, l'amour n'est qu'une frénésie qui ne donne que des sentiments passagers qu'on doit plutôt appeler des besoins de la nature que des mouvements de tendresse.

Les affections tendres donnent toujours du chagrin; tout est sensible quand on aime. Les procédés, les moindres circonstances, un mot suffit quelquefois pour alarmer un cœur touché; mais aussi on fait ses délices de bien peu de chose : la vue de ce qu'on aime, un instant; une main serrée tendrement, une petite préférence, les moindres bagatelles, sont d'un prix infini avec de la sensibilité. Nos amants de ce temps riront sans doute en lisant cette maxime, et les dévots diront encore que j'écris sur des sujets dangereux pour les mœurs; mais que les premiers se livrent moins au libertinage; que les dévots quittent pour un moment leurs actes extérieurs de piété, et qu'ils daignent un peu consulter leur propre cœur, ils en porteront certainement un jugement moins sévère; mais la justice et la sensibilité ne sont pas les vertus des dévots, j'en appellerais en vain à leur tendresse et à leur équité.

Un homme ne devrait plaire à une femme qu'autant qu'il lui montre de la passion. Que m'importe que D... soit fait comme l'Amour, si son cœur n'est pas à moi? Je l'admirerai sans doute, mais quel feu peut-il m'inspirer, s'il n'en ressent pas lui-même? Je crois qu'il n'y a aucun danger pour la vertu avec l'homme le plus aimable, quand tous ses discours sont glacés; on s'échauffe auprès d'un grand feu, et des yeux pleins de passion nous remuent malgré nous, si l'on les fixe avec attention; il n'y a qu'un cœur prévenu qui soit à l'abri de cette émotion. Encore on rencontre de si beaux yeux qu'il est difficile de baisser les siens. D'ailleurs on n'est point obligé de rendre compte de ce qui se passe dans l'âme : elle éprouve des mouvements qui lui sont chers et qui font tant de plaisir qu'il n'y a pas grand mal à s'y livrer, pourvu que les autres ne les devinent pas et qu'ils ne donnent pas de regrets.

En cherchant les moyens de plaire on trouve ceux de se désennuyer. On s'occupe de l'objet aimé, on imagine ce qu'on lui dira, on médite sur les plaisirs passés et sur ceux qu'on espère avoir encore; on rêve aux preuves d'amour qu'on a reçues et quelquefois à celles qu'on donnera. Ensuite viennent les peines, un peu de jalousie, beaucoup d'inquiétude, des impatiences, de l'espérance, de la crainte, des désirs plus qu'on n'en peut satisfaire, et surtout de la folie, car

l'amour ne va guère sans elle. Je ne parlerai pas du temps passé auprès de la personne aimée : les amants n'oseraient s'ennuyer. Il faut laisser aux maris cet excès d'impolitesse; ils sont sans conséquence. Il n'est permis qu'à l'hymen d'introduire la lassitude et l'ennui; l'amour ne les amène que quand il disparaît, et il leur cède la place quand il n'a plus rien à désirer. On a beau lui faire signe de revenir, il tourne la tête et s'envole.

Je ne permets aux personnes qui s'aiment que la crainte de perdre la tendresse l'un de l'autre. Cette crainte est toujours bien placée. Si elle se laisse apercevoir, que ce soit d'une façon douce; point de reproches, point de tracasseries, jamais d'invectives; on se passe une fois toutes ces choses, mais, à la fin, elles jettent des soupçons et de la froideur dans le commerce; on en vient à se cacher quelque chose; on s'accoutume insensiblement à n'être plus vrais; l'amour perd sa délicatesse, et l'amour qui n'est pas délicat n'est pas fait pour être senti par les âmes bien nées.

On a tort de dire que l'amour n'est plus qu'un amusement. Il y a encore des gens qui en ressentent plus qu'ils ne veulent. Que je les plains, s'ils sont honnêtes et s'ils ont fait un mauvais choix!

L'estime qu'on fait de ce qu'on aime est d'une grande ressource contre les peines d'une absence prolongée ou d'une rupture nécessaire. Mais le comble de l'infortune est de conserver de la passion pour un objet indigne qu'on est forcé de mépriser. Ces situations paraissent, et cependant elles se rencontrent souvent. Une honnête femme peut s'attacher à un coquin, comme un galant homme à une créature indigne. On ne connaît, dans les commencements d'une passion, que les charmes et les qualités extérieurs; on a soin de cacher les vices et les défauts que l'habitude découvre trop tôt pour le bonheur de ceux qui aiment les derniers. Les vices nous éloignent, mais ne nous détachent pas toujours.

Voulez-vous être aimé d'une femme? Étudiez ses goûts, consultez ses plaisirs, contentez ses fantaisies, passez-lui ses caprices, fermez les yeux sur ses défauts, louez les qualités qu'elle a, prêtez-lui celles qui lui manquent, ne faites point l'éloge des autres femmes en sa présence; surtout point de gêne : on ne pardonne ni ce qui nuit aux plaisirs, ni ce qui mortifie l'amour-propre; du moins c'est mon avis. Mme DE PUISIEUX.

Il n'est point de forme sous laquelle l'amour ne se déguise pour s'insinuer dans un cœur, non pas même celle de la raison et de la vertu.

Il n'est point de rencontre dans la vie où la dissimulation soit de si grand usage qu'en amour, ni où il soit plus difficile de dissimuler. SAINT-RÉAL.

Ce n'est point par effort qu'on aime;
L'amour est jaloux de ses droits;
Il ne dépend que de lui-même;
On ne l'obtient que de son choix.

Tout reconnaît sa loi suprême;
Lui seul ne connaît point de lois.

J. B. ROUSSEAU.

On ne peut empêcher un homme d'être amoureux, mais il ne prend guère le titre d'amant qu'on ne le lui permette. DIDEROT.

Blâmer un jeune homme d'être amoureux, c'est reprocher à quelqu'un d'être malade.

Les amants n'ont pas toujours quelque chose à se dire, mais ils ont toujours à se parler. DUCLOS.

L'habitude d'aimer est très-facile à prendre et très-difficile à perdre.

L'amour, voilà la vie véritable, voilà la seconde âme de notre être, l'âme la meilleure, sans laquelle l'autre n'existe qu'à moitié!

En fait de passions, on n'est point aimé parce qu'on aime, mais parce qu'on plaît.

En amour, on mérite d'être dupe quand on ne cesse pas de l'être aussitôt qu'on s'en aperçoit. Mme D'ARCONVILLE.

Il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie. D'un coup d'œil on aperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle vaut, et l'amour extrême suit toujours une aussi profonde connaissance : en un mot, c'est la sottise des amants qui cause la lenteur de l'amour.

On ne connaît jamais si bien l'amour que lorsqu'on en ressent les peines. Elles ont un caractère distinctif qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions.

Quand on ne sait pas craindre on ne sait pas aimer. BERNIS.

L'amour est comme les liqueurs fortes pour ceux qui les aiment; ils ont beau se dire qu'elles les tuent, ils y reviennent.

A peindre l'amour, comme les cœurs constants le traitent, on en ferait un homme.

A le peindre suivant l'idée qu'en donnent les cœurs volages, on en ferait un enfant, et voilà justement comme on l'a compris de tout temps.

Il faut cependant convenir qu'il est mieux rendu et plus joli en enfant qu'il ne le serait en homme.

L'amour honnête et vertueux est le seul digne de nos cœurs; le vice a beau faire avec ses douceurs brutales et rassasiantes, il ne lui appartient pas de piquer l'âme autant que le sentiment tendre et délicat dont je parle. Ah! si l'on savait bien ce que c'est que cet amour, quelles sont ses ressources et le charme

des progrès qu'il fait dans l'âme, combien il la pénètre et tient sa sensibilité en vigueur, en combien de façons délicieuses il l'a remué; si l'on savait combien à mille moments, avec cet amour, deux amants se trouvent grands, nobles et délicats, combien ils sont glorieux et contents de se trouver tels. Si l'on savait avec quelle satisfaction ils souffrent d'être sages; car on s'imagine qu'il n'y a point de plaisir à cela; on se trompe, la vertu dédommage de la peine qu'elle coûte, et, de cette vertu, on en devient alors tout aussi amoureux que de la personne qu'on aime; on les confond tous deux, ce n'est plus qu'un; cela ne fait-il pas un objet bien aimable? N'a-t-on pas bien du plaisir à l'aimer? Et par-dessus le marché, n'est-ce rien que d'avoir une passion si distinguée et d'en inspirer une pareille? Eh! l'on a de la sagesse à l'envi l'un de l'autre, pour se rendre à l'envi plus digne d'être aimé. Voilà le plus grand bonheur qu'on puisse éprouver sur la terre; mais peut-être n'est-il qu'une belle chimère.

Pour savoir de quelle manière il faudrait gouverner l'amour, voyez combien un amant est aimé quand il est ingrat, ou combien lui est chère une ingrate dont il se plaint.

L'amour a ses expressions, l'orgueil a les siennes; l'amour soupire de ce qu'il perd, l'orgueil méprise ce qu'on lui refuse.

Quelque aimé que soit un amant, quelque amour qu'il ait lui-même, s'il n'est pas glorieux d'avoir acquis le cœur de sa maîtresse, c'est un amant manqué.

Je me suis toujours défié en amour des passions qui commencent par être extrêmes; c'est mauvais signe pour leur durée. Les gens faits pour être constants, destinés à cela par leur caractère, sont difficiles à émouvoir.

Tout ce qui sent la règle, tout ce qui n'est que conduite mesurée, enfin tout ce qui n'est qu'estimable, est trop froid aux yeux de l'amour. Il veut plus de grâces que de vertus.

Aussi les amants constants ne sont-ils pas les plus aimés. La constance leur donne quelque chose de grave et d'arrangé qui glace l'amour, qui n'est plus dans son esprit, et qui ne s'ajuste pas à son humeur folâtre.

Rien ne nuit tant à l'amour que de s'y rendre sans façon, bien souvent il vit de la résistance qu'on lui fait, et ne devient plus qu'une bagatelle quand on le laisse en repos.

MARIVAUX.

Combien trouve-t-on de déserteurs de la sévère vertu, et combien en trouverez-vous peu de l'amour... Il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l'amour que de lui en décrier les douceurs, et de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir; je défie qu'on s'en forme une autre idée. Or le cœur n'a pas besoin de se consulter longtemps pour sentir que, de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'amour.

Il s'aperçoit bientôt qu'on le trompe, lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmants, et cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides.

Prédicateurs, qui voulez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire; mais ne me déguisez pas qu'elle est sévère et pénible. Établissez bien que les délices de l'amour sont passagères, qu'elles sont défendues, qu'elles seront suivies d'éternelles peines; et c'est ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi; que plus elles sont douces et charmantes, plus le ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice; mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici-bas nos plus parfaites félicités.

Amour! amour! ne te réconcilieras-tu jamais avec la sagesse!

L'abbé Prévost.

Lorsque Buffon a dit qu'il n'y avait en amour que le physique de bon, il a tiré cette maxime du code Helvetius. Grimm.

Tromper l'amour est chose peu facile.

Malfilatre.

L'amour a un caractère si particulier qu'on ne peut le feindre où il n'est pas, ni le cacher où il est. Mme de Sablé.

Les serments de l'amour prouvent son inconstance.

L'Amour est un enfant qui veut être conduit :
L'espérance est son guide, en aveugle il la suit;
Il veut qu'on le séduise, et non pas qu'on l'éclaire :
Voilà de son bandeau la cause et le mystère.

Marmontel.

L'amour peut faire excuser bien des fautes, mais jamais celles qui vont directement contre les droits sacrés de la nature. Cazotte.

Tant que l'on hait beaucoup, l'on aime encore un peu.

Qu'une bouche et des yeux sont à charge lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce qu'on aime! Mme Deshouillères.

CONSEILS AUX AMANTS

Retenez bien, jeunes amants,
Ces règles infaillibles :
Si vous voulez être charmants,
Paraissez pendant quelque temps
Sourds, muets, insensibles...

Rendez aux yeux indifférents
Vos cœurs inaccessibles :

Pour tromper les plus vigilants
Paraissez à tous les instants
Sourds, muets, insensibles...
De votre amour, de vos soupirs,
Au seul objet de vos désirs,
Prodiguez le charmant spectacle;
Joignez le mystère aux plaisirs...

CONSEILS AUX BELLES

L'Amour vous tend, objets charmants,
Des piéges invisibles :
Pour fuir les perfides amants;
Paraissez à tous leurs serments
Sourds, muets, insensibles;
Mais après ces sages combats,
Aux cœurs tendres et délicats
N'opposez point d'auguste obstacle
Éprouvez : ne rebutez pas...

SAINT-FOIX.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchants.

L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise et qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, et l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourrait-elle honorer un homme qui se déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur et n'auront pas trouvé la félicité.

On n'aime point si l'on n'est aimé; du moins on n'aime pas longtemps. Ces passions sans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens. Si quelques-unes pénètrent jusqu'à l'âme, c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé.

On aime bien plus l'image qu'on se fait que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyait ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y aurait plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimait reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe et l'amour s'évanouit.

On n'est point sans plaisir quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, et le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si l'amour éteint jette l'âme dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la conscience de sa victoire, une élévation nouvelle et un attrait plus vif pour tout ce qui est grand et beau.

L'amour, qui rapproche tout, n'élève point la personne; il n'élève que les sentiments.

Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qui reste à l'amour sans espoir?

L'argent tue l'amour infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être longtemps aimé. Bientôt il payera pour un autre...

Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur et rend l'amour mercenaire! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne serait pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne en mettant le premier ses faveurs à prix?

Quand l'amour s'est insinué trop avant dans la substance de l'âme, il est bien difficile de l'en chasser; il en renforce et pénètre tous les traits comme une eau forte et corrosive.

L'amour en lui-même est-il un crime? N'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne et louable? Ne dédaigne-t-il pas les âmes basses et rampantes? N'aime-t-il pas les âmes grandes et fortes? N'ennoblit-il pas tous les sentiments? Ne double-t-il pas leur être? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes? Ah! si pour être honnête et sage il faut être inaccessible à ses traits, que reste-t-il pour la vertu sur la terre? Le rebut de la nature et les plus vils des mortels. J. J. Rousseau.

Amants, connaissez les belles
Si vous voulez être heureux,
Elles ne font les cruelles
Que pour allumer vos feux.

Si votre fière maîtresse
Fait voir un petit courroux,
Profitez de sa faiblesse,
Elle souffre plus que vous.

Quand tout bas elle soupire,
N'en soyez pas interdit :
Écoutez ce qu'on veut dire
Et non pas ce que l'on dit.

Maucroix.

Il y a des gens pour qui aimer c'est être galant et parler d'amour.

On ne médit pas de la vie, le jour où l'on reçoit des lettres de ce qu'on aime.

Quel fardeau que l'existence, si l'amour ne versait pas sur nos plaies quelques gouttes de ce filtre dont il a abreuvé nos cœurs.

Pourquoi tous les amours, même les plus délicats, finissent-ils? C'est qu'on s'imagine y goûter des plaisirs qu'on n'y trouve pas, c'est que chez presque tous ses mortels l'imagination est plus active que le cœur n'est sensible.

Il est plus facile à un homme adroit et rusé, qui n'est pas amoureux, de persuader à sa maîtresse qu'il aime, et d'arriver à son but, qu'à celui qui sent vraiment une passion violente.

L'amour sincère est accompagné de mille soucis, d'impatiences, de ressentiments, qui rendent un homme peu aimable aux yeux de la personne qu'il veut toucher, si elle n'est blessée du même trait.

Quel consolateur plus délicat que l'amour?

L'animal le plus timide, le plus pusillanime, devient audacieux lorsqu'il s'agit de garantir ou de défendre l'objet de son amour. Si l'homme faible et méprisable ne montre pas le même courage, c'est qu'il n'aime pas, c'est qu'il est incapable d'aimer. Il est des constitutions débiles et des cœurs dépravés où l'amour vrai ne saurait germer : ceux où il peut naître sont incapables d'une lâcheté, surtout lorsque sa flamme divine leur a communiqué toute son énergie.

MIRABEAU.

L'Amour n'eut point d'aile en naissant,
L'innocence est toujours fidèle;
Il n'en eut point en grandissant,
L'enfance n'est jamais cruelle.
Dans l'âge où naissent les soupirs,
Il ne voltigea point encore;
La constance est sœur des désirs,
Que ce bel âge voit éclore.
Mais dès le premier baiser
Que sa bouche obtint des belles,
Les deux pointes de ses ailes
Commencèrent à percer.
Nouveaux baisers; le plumage
En deux jours se déploya.
Enfin, par son doux langage,
Il obtint bien davantage!...
Dès qu'il en fut venu là,
Aussitôt il s'envola.

Platon rapporte qu'au banquet céleste que donnèrent les dieux pour célébrer la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'abondance, s'étant enivré de nectar, rencontra, dans les jardins de Jupiter, Pénia, déesse de la pauvreté, qui était venue pour recueillir les restes du repas; qu'il la rendit mère de Cupidon, et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre; Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs de Zéphire et de Flore. Enfin il n'y a point de financier parvenu, sur l'origine duquel on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'était ni dieu, ni roi.

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
Sans trop penser à ce qu'il dit;
Le désordre est son éloquence :
Quand le cœur parle, adieu l'esprit.

L'Amour est tellement enfant,
Et pour son âge, a tant de complaisance,
Que d'un regard il fait souvent
Tomber la vieillesse en enfance.

Qu'une fille a d'esprit quand l'amour la conseille!

L'amour, caché sous le voile de l'amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe. Il perce peu à peu ce tissu léger. On l'entrevoit avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paraissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les désire.

L'amour finit. Pourquoi? — C'est qu'il a commencé :
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.

DEMOUSTIERS.

L'amour est un état de guerre continuelle, c'est pour cela sans doute que les termes qui sont le plus en rapport avec lui sont tous militaires : amour vainqueur, amour vaincu, amour invincible, conquête des cœurs, cœurs indomptés, subjuguer un cœur, etc., etc. Mme NECKER.

Amour, substantif des deux genres; échange de deux fantaisies; privilége pour toutes les folies que l'on peut faire, pour toutes les sottises que l'on peut dire. — On a de l'amour pour les fleurs, pour les oiseaux, pour la danse, pour son amant, quelquefois même pour son mari; jadis on languissait, on brûlait, on mourait d'amour; aujourd'hui on en parle, on en jase, on le fait, et le plus souvent on l'achète. E. JOUY.

L'amour est l'histoire de la vie des femmes; c'est un épisode dans celle des hommes.

Il est si beau d'aimer et d'être aimé, que cet hymne de la vie peut se moduler à l'infini, sans que le cœur en éprouve de lassitude.

Rien n'est motivé dans l'amour ; il semble que ce soit une puissance divine qui pense et sent en nous, sans que nous puissions influer sur elle.

Mme DE STAEL.

L'Amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.
La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
Dans le fond d'une rose, un matin du printemps,
Le trouva nouveau-né...
Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
L'ôta de son berceau d'une timide main,
Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.

ANDRÉ CHÉNIER.

L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute; et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé.

CHAMFORT.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur ; séduisant, mais volage,
C'était l'amour. Il s'enfuit. Quel dommage !
Au vieux berger : Mon enfant, dit le sage,
Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage :
Il reviendra bientôt, pour ton malheur,
Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur.

« D'aimer d'amour ne ferai la folie,
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las ! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer. »
Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend sans se décourager ;
Espoir d'amour vient lui sourire encore,
Car Laure est femme, et Laure peut changer.
D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cache le danger ;
Baiser d'amour d'amitié fut le gage.
Plus ne restait que les noms à changer.

Comme Diane, Amour a ses chasseurs :
Ce point diffère entre la double armée,
Que l'une attend sous la verte ramée
Les jeunes daims, l'autre les jeunes cœurs.
Chasseur adroit que chez Diane on prise
Au son du cor proclame ses exploits ;

En ses filets quand la proie est surprise,
De son triomphe il étourdit les bois;
Mais quand la sienne est réduite aux abois,
Chasseur d'amour, ne doit sonner la prise.

MILLEVOYE.

L'amour, dans l'état social, n'a peut-être de raisonnable que sa folie.

RIVAROL.

Malheur à l'homme qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle!

L'amour supplée aux longs souvenirs par une sorte de magie. Toutes les autres affections ont besoin du passé; l'amour crée, comme par enchantement, un passé dont il nous entoure. Il nous donne, pour ainsi dire, la conscience d'avoir vécu, durant des années, avec un être qui naguère nous était presque étranger. L'amour n'est qu'un point lumineux, et cependant il semble s'emparer du temps; il y a peu de jours qu'il n'existait pas; bientôt il n'existera plus; mais, tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, comme sur celle qui doit le suivre.

Dès qu'il existe un secret entre deux cœurs qui s'aiment, dès que l'un d'eux a pu se résoudre à cacher à l'autre une seule idée, le charme est rompu, le bonheur est détruit. L'emportement, l'injustice, la distraction même se réparent; mais la dissimulation jette dans l'amour un élément étranger qui le dénature et le flétrit à ses propres yeux.

C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime; mais c'en est un bien plus grand d'être aimé avec passion quand on n'aime plus.

Quand l'amour est éteint, il arrive aux amants de se prodiguer des caresses, de parler d'amour; mais ils parlent d'amour de peur de parler d'autre chose.

L'amour s'identifie tellement à l'objet aimé, que dans son désespoir même il y a quelque charme. Il lutte contre la réalité, contre la destinée; l'ardeur de son désir se trompe sur ses forces, et l'exalte au milieu des douleurs.

B. CONSTANT.

Les femmes aiment mieux inspirer de l'amour que de l'estime; peut-être même ont-elles une secrète aversion pour ceux qui n'ont que de l'estime pour elles.

BEAUCHÊNE.

L'amour est un grand enfant, la femme est sa poupée.

Mme WOILLEZ, citée par M. Deschanel.

Cette maladie de l'âme, l'amour, se déclare avec fureur aussitôt que paraît l'objet qui doit en développer le germe.

Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune lorsque le soleil est couché, et que le soleil plane sur les huttes des sauvages. CHATEAUBRIAND.

L'amour doit gouverner la terre, que l'ambition fatigue.

L'homme a deux manières de sentir sa vie, amitié et amour : le reste est douleur ou fumée.

L'amour est le grand mystère de la vie, et les beautés secrètes du monde sont perdues pour l'homme seul. Il n'y a point d'amour dans l'âme sans profondeur; mais à quel ordre appartient donc et ce mystère et cette espèce d'infinité? Il est des hommes profonds, on les dit tels, et ils restent incapables d'aimer.

Puisque l'amour est naturel, il est essentiellement bon. Il est honnête, il est sublime; car le beau est l'objet de l'amour, l'harmonie est son principe et son but. Le sentiment de l'honnête et du juste, le besoin de l'ordre et des convenances morales, conduisent au besoin d'aimer. Une âme basse, un cœur étroit, peuvent être égarés par l'amour; mais il élève, il affermit un cœur vaste, une âme droite et noble.

C'est l'objet particulier de cette passion (l'amour) qui en détermine les effets ; elle affermit l'âme ou l'énerve, elle purifie les affections ou les dégrade, selon que nous aimons ou ce qui nous plaît seulement, ou ce qui mérite d'être aimé, selon que nous cherchons le bonheur des sentiments nobles et des plaisirs justes, ou que nous cédons à la fantaisie d'un lien trivial et illégitime dont il faudra dissimuler les vils avantages. Si le cœur est intègre ou pervers, grand ou méprisable, l'amour est louable ou condamnable, élevé ou honteux.

Quand on désire aimer, quand on est près d'aimer, l'amour est une partie essentielle de la vie; quand on est aimé, c'est la vie elle-même. Mais aux bornes de l'existence du cœur, quand l'espoir éteint endort les désirs, quand on n'aimera pas, quand on ne vivra plus, alors, si l'on n'a pas aimé, si l'on n'a connu que des songes sans objet, le jour vient où l'amour paraît oublié, où le songe qui tue cesse enfin d'être bien senti. Quelquefois pourtant le nom seul de l'amour rappelle encore ce rêve profond ; il fait frémir comme ces idées qui ramènent les maniaques à leur folie; mais, dans l'oubli habituel, on croit juger que l'amour n'est qu'une ombre. Et, en effet, que serait-il autre chose? Mais, de toutes ces ombres dont se compose le fantôme de l'existence morale, c'est la moins bizarre peut-être et la moins déplorable; et si la vie n'est qu'une suite de vanités, il faut bien avouer que le premier de nos songes est une des choses les plus importantes de la vie.

Plusieurs sages ont dit : « L'amour est vanité. » Je le veux. L'amour est vain, comme tous les incidents de notre vie périssable : il est vain comme les affections d'un cœur mortel, comme le sont et l'homme et cette terre humaine

qu'il fatigue de son inquiétude, et toutes les choses qui passent, qui peuvent finir, que les désirs embellissent, et qui ne sont qu'un souvenir alors qu'on croit les posséder.

Dépouillez la vie de ces couleurs poétiques dont on étale aux yeux du vulgaire les trompeuses apparences, vous verrez alors comme elle est misérable dans le secret des cœurs. Et cette vie humaine, qui n'a presque rien pour le bonheur, quel en peut être le prix chez l'homme obscur? Sa destinée est moins triste encore qu'inutile; et il la voit se consumer plus stérile pour la raison que pour les désirs. Si vous ôtez l'amour, que restera-t-il à celui qui a reçu le sentiment des choses? Quand l'œuvre est trop petite pour notre puissance, ou l'âme trop agitée pour notre repos, les pensers de l'amour sont comme un exercice pour distraire des forces qui n'ont point d'emploi. C'est l'amour qui soutient l'âge incapable de renoncer aux songes; c'est lui qui maintient quelque mouvement dans les volontés, que la connaissance des choses aurait éteintes; mobile chez les uns, consolation chez d'autres, il entraîne tout, rien ne le remplace, et l'on dirait qu'il remplace toutes choses.

Tous ne sont pas dignes d'aimer, tous ne sont pas faits pour être aimés. Presque tous pourtant aiment et sont aimés; mais de quelle manière? et quelle distance d'un amour à un autre!

S'il arrive souvent que l'amour paraisse nous avilir, c'est qu'effectivement il découvre très-bien la bassesse intérieure, rien ne la prouvant mieux que le mauvais usage d'une chose bonne par elle-même, et l'abus d'un sentiment heureux.

L'hypocrisie de l'amour est un des fléaux de la société.

L'amour doit une grande partie de son pouvoir à la mobilité même des désirs, au mélange des objets de répugnance ou de crainte, au soin de s'éviter lui-même, à ce que cette opposition des contraires peut mettre d'incertitude dans sa marche. Cette incertitude le rappelle toujours, cette délicatesse le fait admirer en paraissant le redouter; ce sont des moyens naturels quoique détournés, et s'ils paraissent aller moins directement au but, ils n'y vont pas moins sûrement. L'amour a une grâce irrésistible dans cette marche lente et mystérieuse, il entraîne par l'expression secrète du désir, il attache par ce qu'il donne lorsqu'il n'a pas encore tout accordé. Mais il est heureux surtout dans les plaisirs de l'affection, dans les soins de la pensée; jouissances modérées, mais durables et fécondes, qui perpétueront la jouissance passagère, ce plaisir trop grand peut-être, trop certain du moins pour faire seul une passion.

En Occident, l'amour est une harmonie délicate; il soutient habituellement l'âme; il est dans le cœur comme une occupation douce et qui répand de la grâce sur les sensations, sur les affections, sur les rapports actifs et passifs de la vie.

Dans le Midi, l'amour est un appétit absolu, une fermentation comme la fièvre de la colère; il irrite, il excite les affections despotiques et haineuses. Dans le Nord, c'est une agitation modérée, qui entretient la vie, qui soutient les affections aimantes.

Les peuples actifs et qui luttent sans cesse contre les besoins directs, les hordes demi-sauvages, les peuples chasseurs, ne voient presque dans l'amour qu'une diversion, qu'un amusement; il n'a chez eux que des saisons. On s'en occupe quand on n'est occupé ni de chasser ou de se venger, ni de boire, de danser ou de fumer.

Dans les hommes l'amour atteint la pensée; mais il est surtout dans les affections; il tient au besoin d'éprouver de la joie et des plaisirs; c'est l'objet qu'on envisage comme propre à donner au cœur un but actuel, au milieu des soucis qui reculent toujours le but de la pensée. DE SENANCOUR.

L'hymen vient quand on l'appelle.
L'amour vient quand il lui plaît.

DE BRETEUIL.

On rend volontiers l'amour responsable de l'abus qu'on en fait.

SANIAL DUBAY.

Peu de choses, peu de passions même ont le pouvoir de nous attirer assez fortement pour nous faire sortir de notre être; l'amour seul nous place entièrement hors de nos propres limites; nous lui devons le bonheur d'une vie nouvelle. DE SÉGUR.

L'homme est brutal et la femme mobile. Ces deux êtres si semblables et si dissemblables sont faits de telle sorte qu'il y a toujours entre eux de la haine, même dans l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre. Le premier sentiment qui succède à leurs étreintes est le dégoût et la tristesse. C'est une loi d'en haut, contre laquelle vous vous révolterez en vain. L'union de l'homme et de la femme devait être passagère dans les desseins de la Providence. Tout s'oppose à leur éternelle association, et le changement est une nécessité de leur nature.

GEORGE SAND.

L'amour et la toilette, — fard et parfum de la femme.

L'amour feint est plus parfait que l'amour véritable; voilà pourquoi tant de femmes s'y trompent!

Quand on aime, tout arrive à l'amour.

L'homme va de l'aversion à l'amour; mais quand il a commencé par aimer et qu'il arrive à l'aversion, il ne revient jamais à l'amour.

Plus on juge, moins on aime.

En amour, toute âme mise à part, la femme est comme une lyre, qui ne livre ses secrets qu'à celui qui sait en bien jouer.

Tout amour durable commence par de rêveuses méditations.

Qu'y a-t-il dans l'amour, pour que, nonobstant ses délices secrètes, on soit accablé de chagrin?

L'amour ne pardonne rien ou pardonne tout.

L'amour est la seule passion, peut-être, qui ne souffre ni avenir ni passé.

Le repentir est la grâce de l'amour. BALZAC.

Hommes, vous voulez tous qu'une femme ait longtemps
Des fiertés, des hauteurs; puis vous êtes contents
Dans votre orgueil que rien ne brise,
Quand aux feux de l'amour qui rayonne sur nous,
Pareille à ces fruits verts que le soleil fait doux,
La hautaine devient soumise.

... Oh! l'amour serait un bien suprême
Si l'on pouvait mourir de trop aimer!

V. HUGO.

L'amour est inépuisable; il vit et renaît de lui-même, et plus il s'épanche, plus il surabonde. LAMENNAIS.

Qui a aimé ne vit plus sans amour.

Prenez de l'amour ce qu'un homme sobre prend de vin, ne devenez pas ivrogne.

Qu'il aime peu celui qui peut dire de quelles paroles s'est servie sa maîtresse pour lui avouer qu'elle l'aimait. ALF. DE MUSSET.

Même quand il nous fait souffrir,
Oh! combien l'amour a de charmes!
Ne pas manger, ne pas dormir,
Ne se nourrir que de ses larmes;
Puis ne plus travailler jamais,
Se promener triste et rêveuse.
Ah! ma chère, si tu savais
Quel bonheur d'être malheureuse!

Quand on aime, les privations coûtent si peu; elles deviennent des plaisirs.

Celui qui jure d'être toujours amoureux est un fou, un insensé qui s'abuse lui-même... Est-ce que ça dépend de lui? est-ce qu'il en est le maître?... Autant vaudrait jurer de toujours se bien porter. E. SCRIBE.

Science, esprit, beauté, jeunesse, fortune : tout ici-bas est impuissant à donner le bonheur, — sans l'amour. X. B. SAINTINE.

Je crois que l'amour est le besoin de tous et le plaisir seulement de quelques-uns. A ce dernier titre, il devient un sentiment si exquis que, pour en jouir, la masse des hommes a quelque chose de trop grossier. Il existe dans le cœur une délicatesse comme dans l'esprit; elle échappe au grand nombre.

Ce n'est pas l'amour véritable qui inspire de grandes sottises aux puissants de ce monde; ils s'en garent en général; mais comme ils laissent leur vanité s'infiltrer partout, ils se ruinent pour des femmes à la mode, se déshonorent pour des prostituées, et s'affichent pour des comédiennes. Dans ce genre, ils mettent à si haut prix l'opprobre de la publicité, qu'ils en perdent la mémoire de leurs titres et la dignité de leur position. L'habitude survient qui les enterre tout entier dans des liaisons qui les rapprochent de ce qu'il y a de plus bas. Ils meurent quelquefois beaux-frères de leur cocher et cousins germains de leur laquais. SAINT-PROSPER.

Il est trois mots, dans toutes les langues, que la nature la plus grossière prononce aussi bien que la plus sublime, et ces trois mots sont : je t'aime.

Si l'amour laissait faire la nature, on n'aimerait que pour vivre, et si la nature laissait faire l'amour, on ne vivrait que pour aimer.

Secret d'amour!... Fais-toi aimer et attends.

En amour, l'autorité revient de droit à celui qui aime le moins.

On ne devrait jamais dater une lettre d'amour, le temps est la seule bonne excuse de l'oubli.

Une affaire d'amour est plus périlleuse qu'une affaire d'honneur : celle qui nous provoque ne nous laisse pas le choix des armes.

Être audacieux en amour, c'est jouer quitte ou double; quel homme réellement amoureux consentirait à faire cette partie-là?

L'amitié et l'amour sont proches parents; mais ils héritent rarement l'un de l'autre.

Les amants devraient se quitter s'aimant encore, crainte de se quitter ne s'aimant plus.

Un amour malheureux est le plus doux souvenir qu'on garde de l'amour.

Un dernier amour est une dernière planche de salut.

Les suicides les plus fréquents sont occasionnés par l'amour; mais les statistiques ne disent pas ceux que l'amour a empêchés. AD. D'HOUDETOT.

L'amour, comme la petite vérole, ne *s'attrape* pas deux fois.

Ce n'est pas par l'austérité qu'on sauve un homme de la débauche, — c'est par l'amour.

Il y a un jugement sans appel : c'est celui de l'amour.

Relativement aux femmes et à l'amour l'homme est bien faible, surtout quand il est fort.

L'amour est entièrement à celui qui aime ; l'aimé n'est qu'un prétexte.

ALPH. KARR.

L'amour est l'amour ; on n'aime pas quelqu'un pour les services qu'il a pu vous rendre ; on aime avec sa nature et ses impressions, et non avec sa reconnaissance et ses souvenirs. Si un faisan avait sauvé la vie à une colombe, elle ne se croirait pas obligée de l'épouser ; elle lui préférerait un simple ramier qui n'aurait fait que roucouler, mais qui aurait cet avantage d'être un ramier. Alors pourquoi demander à l'amour d'autres droits que son attrait même? — Ah! c'est un des priviléges de l'état social : on veut bien se permettre d'aimer, mais on veut savoir pourquoi ; et l'on exige, en fait d'amour comme en fait de projets de loi, un exposé des motifs. Hélas! presque toujours on en trouve.

On est toujours un peu jésuite dans les commencements d'un amour. Comment voulez-vous qu'une femme, une femme raisonnable, s'avoue franchement qu'un monsieur, qu'elle ne connaissait pas la veille, est déjà plus pour elle que tous ses parents, amis ou ennemis? Elle passera des mois entiers, une année peut-être, à chercher à ses préoccupations, à son trouble, toutes sortes de noms, avant de leur donner leur nom véritable.

En amour, les bons sentiments portent malheur ; loin d'être récompensés, ils sont punis! Cela doit être, car ils sont presque toujours une offense à l'amour, et l'amour ne vous pardonne point le courage que vous avez contre lui.

L'amour n'est si beau que parce qu'il est involontaire ; on n'a pas le droit de dire : « Aimez-moi ; » l'amour ne se commande pas, il s'inspire.

En amour, les résolutions héroïques sont toujours celles qu'on adopte, parce qu'elles sont impossibles à tenir. On les prend, et l'on satisfait sa conscience ; on les abandonne, et l'on contente sa faiblesse ; on se persuade que l'on a cédé à la force des choses. Mme E. DE GIRARDIN.

L'amour est le frère de la mort. On l'a dit et répété, mais qui a sondé encore à quelle profondeur il est le frère de la douleur?

Une des causes les plus ordinaires des illusions de l'amour et de ses exagérations, c'est de croire que l'objet aimé est un miracle, est unique par tel mérite, qu'on trouve ensuite chose commune, quand on sait un peu plus le monde.

MICHELET.

Quand on aime, à chaque nouvel objet qui frappe les yeux ou la mémoire, serré dans une tribune et attentif à écouter une discussion des Chambres ou allant au galop relever une grand'garde sous le feu de l'ennemi, toujours l'on ajoute

une nouvelle perfection à l'idée qu'on a de sa maîtresse, ou l'on découvre un nouveau moyen, qui d'abord semble excellent, de s'en faire aimer davantage.

Chaque pas de l'imagination est payé par un moment de délices. Il n'est pas étonnant qu'une telle manière d'être soit attachante.

L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part. Voilà une des principales différences de l'amour-goût et de l'amour-passion, et l'on ne peut s'applaudir des belles qualités de ce qu'on aime que comme d'un hasard heureux.

Enfin l'amour est de tous les âges : voyez la passion de madame du Deffant pour le peu gracieux Horace Walpole.

Ne pas aimer quand on a reçu du ciel une âme faite pour l'amour, c'est se priver, soi et autrui, d'un grand bonheur. C'est comme un oranger qui ne fleurirait pas de peur de faire un péché ; et remarquez qu'une âme faite pour l'amour ne peut goûter avec transport aucun autre bonheur.

L'amour est la seule passion qui se paye d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même.

L'amour tel qu'il est dans la haute société, c'est l'amour des combats, c'est l'amour du jeu.

L'amour est une fleur délicieuse, mais il faut avoir le courage d'aller la cueillir sur les bords d'un précipice affreux. Outre le ridicule, l'amour voit toujours à ses côtés le désespoir d'être quitté par ce qu'on aime, et il ne reste plus qu'un *dead blank* (lettre morte) pour tout le reste de la vie.

Le véritable amour rend la pensée de la mort fréquente, aisée, sans terreurs, un simple objet de comparaison, le prix qu'on donnerait pour bien des choses.

Pour trouver l'amour à Paris, il faut descendre jusqu'aux classes dans lesquelles l'absence de l'éducation et de la vanité et la lutte avec les vrais besoins ont laissé plus d'énergie.

Les gens heureux en amour ont l'air profondément attentif, ce qui, pour un Français, veut dire profondément triste. STENDHAL.

Qui peut remplacer dans l'âme d'un amant la belle image qu'il s'est plu à parer tous les jours d'un nouveau vestige? Celle-là n'existe pas en réalité sur la terre; elle est gravée seulement au fond du cœur fidèle, et nul portrait ne pourra jamais rendre son impérissable beauté. G. DE NERVAL.

Dieu ! que l'amour peut faire faire de sottises à un homme grave !

C. DELAVIGNE.

L'amour est un feu qui vivifie, non une flamme qui dévore.

L'amour est supérieur à l'esprit, mais l'esprit est indépendant de l'amour. Unir l'amour et l'esprit, c'est donc peut-être tenter l'impossible. Unir l'esprit à l'esprit ne l'est pas moins. L'union amoureuse de deux êtres également spirituels offre le même danger qu'offrait jadis la rencontre des augures. Il arrive toujours un moment où ils ne peuvent se regarder sans rire.

Où est l'amour il n'y a point de nuages, point de douleurs.

Les amours sincères sont comme les grandes douleurs. Ils ne s'expriment d'abord que par un profond silence. Il semble que leur première œuvre soit de faire sentir au cœur dont ils s'emparent, qu'où ils dominent tout langage serait superflu, et qu'il n'est besoin d'aucun témoignage pour que se manifeste leur présence.

N'est-ce pas le privilége de l'amour qu'il prétende purifier comme l'amour tout ce qu'il va consumer? P. J. STHAL.

Il y a dans l'amour même le plus pur quelque chose qui ne relève ni de l'intelligence, ni du cœur, une certaine ardeur puérile, si l'on veut, mais dont l'amour ne peut jamais se passer et que la jeunesse seule peut exciter et nourrir.
GUST. PLANCHE.

Que c'est bête, aussitôt que ce n'est plus charmant, l'amour!
J. JANIN.

Celui qui a le cœur de pousser dans les bras d'un autre la femme qu'il a aimée, celui qui, pour servir ses desseins, fait de la beauté de sa maîtresse une enseigne et un piége, celui-là peut prétendre à tout dans le monde... hormis à la confiance d'un honnête homme.

S'il y a un amour qui ait quelque valeur, ne pensez-vous pas que ce soit celui qui naît avec connaissance de cause? OCT. FEUILLET.

En amour, c'est toujours la victime qui s'accuse et s'humilie.
JULES SANDEAU.

La patrie est partout où nous attend l'amour.
J. SOULARY.

La misère fait évanouir l'amour.

L'amour et l'ambition sont des hôtes bien turbulents. BOISTE.

Le trouble est le berceau de l'amour. Le secret de se faire aimer, c'est de savoir inquiéter un cœur.

La plus sacrilége des simonies, c'est le commerce de l'amour; car l'amour est la plus sainte des choses saintes. Que penser d'un siècle comme le nôtre où tout se met en actions et coupons d'actions, jusqu'au cœur des femmes?

Le bonheur est un X, une inconnue morale qu'excellent à dégager les amants.

Si tu veux être aimé longtemps, obéis et commande, oblige et désoblige, console et désole tour à tour. A. Guyard.

L'amour : poëme sublime que de nous peu lisent longtemps !...

L'amour : ravissant mal, seul mal dont il soit bien triste, bien navrant de guérir...

Le propre de l'amour est d'éprouver un penchant irrésistible à se trahir, à se confier. C'est la nymphe de l'églogue, se cachant pour être vue. S'il n'aime pas, celui qui prône à tout venant son amour, il n'aime pas non plus, celui qui peut réussir à toujours le dissimuler.

L'absence est à l'amour ce que l'eau est à la flamme : un peu l'avive, beaucoup l'éteint.

Il faut être parvenu à éteindre l'amour dans le mépris, pour savoir à quel prix s'achète l'indifférence où s'engourdit le cœur après un amour déplacé.

Une fois qu'on aime et qu'on se croit aimé, y a-t-il une méfiance possible ?

***

Amour jouait parmi les fleurs,
Il fut piqué par une abeille.
Jamais une douleur pareille.
Ne lui fit verser tant de pleurs.
« Ma mère, dit-il, je me meurs ! »
Il court, trépigne, se désole.
Vénus l'embrasse, le console,
Et, souriant, elle lui dit :
« Si d'un aiguillon si petit
Tu ressens des douleurs mortelles,
Combien plus doit souffrir un cœur
Poursuivi par ton œil vainqueur,
Percé par tes flèches cruelles. »

P. Lachambeaudie.

DE LA FEMME EN AMOUR

PENSÉES DIVERSES

L'amour de la femme, bien fondée sur Dieu et sur honneur, est si juste et raisonnable que celuy qui se départ de telle amitié doibt estre estimé lasche et meschant envers Dieu et les hommes.

Si les hommes pensoient les dames sans amour, les femmes vouldroient estre sans vie.

Quand l'amour est forte, on ne cognoist aultre pain ne aultre viande que le regard et la parolle de celle que l'on ayme.



LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

ADÉLAIDE DE SAVOIE

— 1686-1712 —

Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et, toute légère et vive qu'elle était, très-capable de vues et de suites de la plus longue haleine, la contrainte jusqu'à la gêne, dont elle sentait tout le poids, semblait ne lui rien coûter. La complaisance lui était naturelle, coulait de source; elle en avait jusque pour sa cour... Sa gaieté jeune, vive, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ordonnait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals... elle aimait le jeu... En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec madame de Maintenon qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux... Avec elle s'éclipsèrent joies, plaisirs, amusements; les ténèbres couvrirent la surface de la cour... Si la cour subsista après elle, ce ne fut que pour languir.

SAINT-SIMON.

Ceux qui poursuivent les femmes ne prennent point tant de peine pour l'amour d'elles, car c'est seulement pour l'amour d'eux et de leur plaisir.

MARGUERITE DE NAVARRE.

L'habileté des femmes en amour est une discipline qui naît dans leur veine.

Une femme se peult rendre à tel personnage que nullement elle ne vouldroit avoir epousé : je ne dis pour les conditions de la fortune, mais par celles mesme de la personne.

Dès que les femmes sont à nous, nous ne sommes plus à elles.

MONTAIGNE.

C'est toujours une honte à une femme de confesser qu'elle aime.

VOITURE.

De tout ce que nous possédons, les femmes sont les seules qui prennent plaisir d'être possédées.

MALHERBE.

... C'est comme un miracle en ce siècle où nous sommes,
Tant l'aveugle appétit ensorcelle les hommes,
Qu'encore qu'une femme aux amours fasse peur
Que le Ciel et Vénus la voie à contre-cœur;
Toutefois, étant femme, elle aura ses délices,
Relèvera sa grâce avec des artifices,
Qui dans l'état d'amour la sauront maintenir,
Et par quelques attraits les amants retenir.

RÉGNIER.

Rien n'est plus propre à augmenter une inclination naissante dans le cœur de la plupart des femmes, que d'apprendre que ceux qu'elles aiment sont aimés.

Mlle DE SCUDÉRI.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes, mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse, au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que, de son côté, il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement soit emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse, et que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, et celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime que de s'assurer si elle est aimée.

Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console ; une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure longtemps inconsolable.

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent ; les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce soit un héros qui doive un jour la charmer ; son choix est fait : c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amants que son argent.

Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer :

Il y avait à Smyrne[1] une très-belle fille qu'on appelait Émire, et qui était moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité de ses mœurs, et surtout par l'indifférence qu'elle conservait pour tous les hommes, qu'elle voyait, disait-elle, sans aucun péril et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvait pour ses amies ou pour ses frères. Elle ne croyait pas la moindre partie de toutes les folies que l'on disait que l'amour avait fait faire dans tous les temps, et celles qu'elle avait vues elle-même, elle ne les pouvait comprendre : elle ne connaissait que l'amitié. Une jeune et charmante personne à qui elle devait cette expérience la lui avait rendue si douce, qu'elle ne pensait qu'à la faire durer, et n'imaginait pas pour quel autre sentiment elle pourrait jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance, dont elle était si contente. Elle ne parlait que d'Euphrosine, c'était le nom de cette fidèle amie, et tout Smyrne ne parlait que d'elle et d'Euphrosine : leur amitié passait en proverbe. Émire avait deux frères, qui étaient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étaient éprises : il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de Jupiter qui avait accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant à sa naissance et en ses grands biens, avait eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphait cependant, et c'était jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard, qu'elle se disait insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvait toucher. De trois amants que ses charmes lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute

[1] Nous n'avons pas cru qu'il nous fût permis de séparer de cette dernière pensée du grand moraliste le récit dont il l'a fait suivre dans son livre, et qui nous paraît être une des plus belles pages écrites sur l'histoire du cœur féminin.

la passion, le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de Crète, et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devait venger n'avait pas encore paru. Ce vieillard qui avait été si malheureux dans ses amours s'en était guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il voulait plaire; il désira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui était jeune, d'une physionomie agréable, et qui avait une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt, et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avait pas assez d'esprit et désira qu'il en eût davantage. Il la vit seul, parla assez et avec esprit, et comme il la regarda peu et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie, qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine; il lui dit qu'elle était belle; et Émire, si indifférente, devenue jalouse, comprit que Ctésiphon était persuadé de ce qu'il disait, et que non-seulement il était galant, mais qu'il était tendre. Elle se trouva, depuis ce temps, moins libre avec son amie; elle désira de les voir ensemble une seconde fois, pour être mieux éclaircie, et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignait de voir et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connaît plus le mérite qui l'avait charmée, perd le goût de sa conversation; elle ne l'aime plus, et ce changement lui fait sentir que l'amour, dans son cœur, a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosine se voient tous les jours et songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville, et l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimaient. Émire l'apprend et s'en désespère. Elle ressent tout son amour; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme et trouve une maîtresse dans sa nouvelle épouse; il ne voit dans Émire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil et ne veut plus manger; elle s'affaiblit, son esprit s'égare; elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à son amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement; elle retombe bientôt dans de plus grands et n'en rougit plus; elle ne les connaît plus; alors elle craint les hommes, mais trop tard; c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison lui revient et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie.

La Bruyère.

Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités.

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes c'est l'amour.

Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant, et dans les autres, elles aiment l'amour.

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour. LA ROCHEFOUCAULD.

Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation à une femme que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas.

Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables. Ce qui est difficile, c'est de ne s'abandonner pas au plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par la peur de laisser paraître en public, et quasi à elles-mêmes, les sentiments que l'on a pour elles. Et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on était, et de n'avoir plus d'ambition, ni de plaisirs, après avoir été toute sa vie occupés de l'un et de l'autre.

Mme DE LA FAYETTE.

Il faut convenir que les femmes sont plus délicates que les hommes en fait d'attachement. Il n'appartient qu'à elles de faire sentir par un seul mot, par un seul regard, tout un sentiment. Mme DE LAMBERT.

La plupart des femmes sont affaiblissantes par les attachements tendres qu'elles causent. NICOLE.

Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

... Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque si faiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.
On s'en défend d'abord, mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connaître assez que notre cœur se rend.

MOLIÈRE.

On doit tout craindre de l'inégalité des femmes : ce n'est ni le mérite qu'elles reconnaissent en nous, ni les assiduités qu'on leur rend, ni l'amour que l'on a pour elles, ni l'indifférence que l'on témoigne à celles qui pourraient

leur donner de l'ombrage, qui décident de leur constance; c'est le défaut des occasions où elles sont sujettes à nous trahir. Une femme, pour être égale dans son choix, a besoin de ne voir que la personne qu'elle aime.

Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine que par ce qu'on lui dit.

Il faut avoir bien plus de ménagement pour une femme que l'on cesse d'aimer que pour une femme que l'on aime encore. On revient de tout avec les femmes, pourvu qu'on les aime : le manque de respect, l'impolitesse, l'emportement, les injures même sont des fautes qu'elles pardonnent sans peine et qui leur font un secret plaisir, quand elles sont un effet de la passion qu'elles ont fait naître. Il n'en est pas de même quand nous cessons de les aimer; quelque circonspection, quelque délicatesse que nous nous prescrivions à leur égard, elles nous savent bien plus mauvais gré de l'outrage que notre indifférence fait à leurs attraits que de celui que notre indiscrétion peut faire à leur honneur.

Le premier mérite auprès des femmes est de les aimer; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux; car enfin il faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être. Leur cœur n'est jamais vide de cette passion.

Les femmes savent mieux feindre de ne pas aimer qu'elles ne savent aimer véritablement; elles ont plus de plaisir à devoir un cœur à leur adresse qu'à leur sincérité. Leur vanité se trouve flattée de tous les tourments qu'elles font souffrir, et je ne doute point qu'elles ne soient plus touchées de l'embarras d'un amant qui ne sait à quoi s'en tenir que du plaisir de le rendre parfaitement heureux. SAINT-ÉVREMOND.

Les véritables amants sont toujours trop crédules : une maîtresse écrit des injures, sans songer que son cœur les dément; un amant y est sensible, sans s'imaginer que l'amour en est le véritable auteur. BERNIS.

Les femmes sont des anges quand on les recherche; sont-elles obtenues, tout finit là. L'âme du plaisir est dans la recherche du plaisir même. La femme aimée ne sait rien si elle ne sait pas cela. PASCAL.

Il n'est pas toujours nécessaire que l'amour s'en mêle pour faire succomber une femme : il est de malheureux moments où la plus vertueuse est la plus faible. La raison de cette bizarrerie est que la nature veille sans cesse et tend toujours à sa fin. Le besoin d'aimer fait dans une femme une partie d'elle-même; sa vertu n'est qu'une pièce de rapport.

Il n'appartient qu'à un homme de peu d'expérience de faire une déclaration en forme. Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine que par ce qu'on lui dit. NINON DE L'ENCLOS.

Que servirait d'enfermer les femmes dans nos pays du nord, où leurs mœurs sont naturellement bonnes, où toutes leurs passions sont calmes, peu actives, peu raffinées, où l'amour a sur le cœur un empire si réglé que la moindre police suffit pour les conduire.

Il est heureux de vivre dans ces climats qui permettent qu'on se communique, où le sexe qui a le plus d'agréments semble parer la société, et où les femmes, se réservant aux plaisirs d'un seul, servent encore à l'amusement de tous.

MONTESQUIEU.

Vous connaissez l'humeur des femmes : méprisantes
Quand on leur laisse voir trop d'amour; complaisantes
Dès qu'on lâche le pied : qui veut les retenir
Doit paraître toujours prêt à les prévenir.
Tendresses, empressements, ardeurs toujours nouvelles,
Tout cela va fort bien, tant qu'elles sont fidèles;
Mais dès que la douceur engendre le mépris,
Alors faites-leur voir que chacun vaut son prix.
Que l'on sait de son cœur ménager l'équilibre :
Et que pour être amant, on n'en est pas moins libre.

J. B. ROUSSEAU.

Près des femmes, avec un rien on obtient tout, et bientôt, le dégoût de la possession succédant au plaisir, ce tout charmant n'est plus à nos yeux qu'un rien très-ordinaire, qui n'a de prix que pour celui qui ne le connaît pas.

MARMONTEL.

Dire en face à une femme qu'on ne l'aime pas, c'est l'assassiner.

Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire :
Dans les femmes, s'entend...

Un homme qui se croit aimé de toutes les femmes en est aisément la dupe.

REGNARD.

Les hommes mettent si peu d'importance à l'amour qu'il finit toujours par de mauvais procédés avec les femmes,

Les femmes ne sont jamais si bien liées que par des confidences d'amour.

Mme DE TENCIN.

Si les faiblesses de l'amour sont pardonnables, c'est principalement aux femmes, qui règnent par lui. VAUVENARGUES.

La femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance; il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'est celle de la nature, qui est antérieure à l'amour même.

La femme qui aime purement goûte un plaisir délicieux.

❧ Si l'amour est faible chez la femme, on peut le vaincre; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violents.

❧ Ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles.

❧ Ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire est de douter si c'est la faiblesse qui cède à la force, ou si c'est la volonté qui se rend; et la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle et lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur faiblesse, elles en font gloire; leurs tendres muscles sont sans résistance; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux; elles auraient honte d'être fortes : pourquoi cela? Ce n'est pas seulement pour paraître délicates, c'est par une précaution plus adroite; elles se ménagent de loin des excuses et le droit d'être faibles au besoin.

❧ Il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir leur empire et rendre dominant le sexe qui devrait obéir.

J. J. Rousseau.

❧ N'avez-vous jamais vu des enfants qu'on amuse avec des contes de fées? Ils croient tout ce qu'on leur dit; une femme livrée à une passion violente y ressemble fort : elle devient enfant comme eux, et ce sont de vrais contes de fées que les idées dont son imagination est remplie.

❧ L'ambition d'être aimée joue souvent de mauvais tours aux femmes.

❧ De toutes les indifférences que peut essuyer une femme, la plus humiliante pour elle, c'est l'indifférence d'un homme qui l'aimait, et dont elle a fait cesser l'amour.

❧ Allez dire à une femme que vous trouvez aimable, et pour qui vous sentez de l'amour : Madame, je vous désire beaucoup; vous me feriez grand plaisir de m'accorder vos faveurs. Vous l'insulterez; elle vous appellera brutal.

Mais dites-lui tendrement : je vous aime, vous avez mille charmes à mes yeux; elle vous écoute, vous la réjouissez, vous tenez le discours d'un homme galant.

C'est pourtant lui dire la même chose; c'est précisément lui faire le même compliment : il n'y a que le tour de changé; et elle le sait bien, qui pis est.

Non, me répondrez-vous, elle ne le sait pas, elle ne l'entend pas ainsi.

Et moi je vous dis qu'elle ne saurait l'entendre autrement, et que je défie de s'y tromper.

Rien de ce qu'il y a de grossier dans ce « je vous aime » ne lui échappe. Vous dirai-je plus? C'est le grossier même qui fait le mérite de la chose, qui rend la déclaration si piquante et si flatteuse : elle n'est de conséquence qu'à cause de cela.

Plus une femme a craint l'amour, plus scrupuleusement le sert-elle, quand les forces lui ont manqué et qu'elle ne peut plus s'en défendre; c'est en aimant de tout son cœur qu'elle se délasse de la fatigue qu'elle a soufferte en combattant; mais elle aime comme une autre remplit un devoir, je veux dire avec une exactitude de sentiments qui n'est jamais en défaut, et dont elle se fait comme une obligation religieuse.

Une femme peut être surprise d'avoir pris de l'amour; mais elle ne l'est jamais d'en avoir donné. MARIVAUX.

La plus grande faute qu'une femme puisse faire, quand elle a un amant, c'est de dire trop de bien de lui à lui-même : cela le rend vain, et il abuse tôt ou tard de l'empire qu'il croit avoir acquis. Si on l'attache en flattant son amour-propre, on se prépare en revanche bien du chagrin, en lui montrant ce que l'on pense de trop à son avantage. Pour bien faire, il faudrait lui persuader qu'il ne doit notre tendresse qu'à son attachement et qu'à ses soins. L'envie qu'il aurait de plaire davantage lui ferait redoubler d'attention; au lieu qu'en lui répétant sans cesse qu'il est aimable, il le croit, et en conclut qu'on ne fait, en l'aimant, que lui rendre justice, trop heureuse encore s'il ne devient point insolent, ce qui arrive quelquefois.

Disconvenir de son choix, c'est en rougir. Les femmes ne craignent pas d'être soupçonnées de plusieurs amants, et elles ne voudraient pas en avouer un. Il est pourtant moins indécent de montrer son attachement pour un homme aimable, que de passer pour en favoriser plusieurs, et de fort ordinaires : les hommes n'ont pas coutume de garder tant de ménagement. Ils laissent croire qu'ils sont aimés, pour peu qu'une femme en vaille la peine; ils aident même à la persuasion, en devenant indiscrets, quand c'est le seul moyen de réussir. C'est pourtant l'ingratitude la plus noire que de ternir la réputation d'une femme qui a osé l'exposer pour rendre un homme heureux. Convenez de la tendresse que vous avez, mais ne faites pas supposer le retour. La constance est la seule indiscrétion qui soit excusable.

Une femme bien née ne devrait non plus pardonner l'indiscrétion que l'infidélité. Si l'une blesse la délicatesse, l'autre blesse l'amour-propre. Je ne vois qu'une femme, qui a eu plusieurs amants, avec laquelle les derniers soient dispensés du silence. La discrétion ne regarde que le premier; ils parlent pourtant presque tous : à qui la faute? Il y a telles femmes avec qui les hommes feraient bien de prendre date. Mme DE PUISIEUX.

La bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité qui bien souvent ne veut rien dire. HAMILTON.

Les femmes ont tant d'amour-propre, que lors même qu'elles ne nous aiment plus, elles éprouvent du dépit ne nous voir suivre leur exemple.

Mis D'ARGENS.

Il faut que les femmes le sachent bien : Les hommes ne goûtent dans le plaisir d'être aimés que celui de triompher de la personne qui les aime; et les amants heureux ne sont heureux que parce qu'ils sont conquérants.

FONTENELLE.

Quand on est aimé d'une belle femme, on se tire toujours d'affaire.

VOLTAIRE.

Croire que le mérite détermine les femmes à faire un choix, c'est les connaître bien peu. Si j'en juge par ce que j'ai vu, elles s'engagent sans délibération. L'amour est un déréglement d'esprit qui les entraîne vers un objet, et les y attache malgré elles : c'est une maladie qui leur vient comme la rage aux animaux.

LESAGE.

Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe : c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme que de la manière dont elle le voit elle-même.

Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

CHAMFORT.

L'amour est l'affaire d'une danseuse, le rêve d'une artiste, la vie d'une cantatrice. LEMONTEY.

Il n'y a point d'ami aussi agréable qu'une maîtresse[1] qui nous aime. Il y a, de plus, dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Les grâces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les doux attraits de la confiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie? Quel front ne se déride à son sourire? Quelle colère résiste à ses larmes?

B. DE SAINT-PIERRE.

Pour gagner l'estime d'une femme, et pour achever les triomphes de l'amour, qui souvent ne seraient qu'imparfaits, il est dans le cœur de toutes un endroit toujours délicat, toujours sensible; il ne faut qu'y frapper.

C'est un précieux trésor pour l'homme qu'une femme qui l'aime. Il n'y a point de cœur dont l'amour tombe de plus haut, et à flots plus larges et plus pressés, que du cœur de la femme. La tendresse n'a point de source plus profonde, le dévouement n'a point d'abandons plus sublimes, le sacrifice n'a point d'actes plus saints et plus complets que chez elle. SAINT-FOIX.

Une femme n'est jamais offensée de l'amour qu'on a pour elle, mais l'aveu

[1] Le mot *maîtresse* n'a pas ici l'acception actuelle. C'est *femme aimée*, ou plutôt *amante* qu'il faut lire, encore ce dernier tend-il à se dépoétiser.

qu'on lui en fait peut lui déplaire, parce qu'il exige du retour et suppose toujours l'espérance de l'obtenir. DUCLOS.

Une femme croit souvent regretter son amant, tandis qu'elle ne regrette que l'amour.

Il ne faut pas être trop aimée pour être respectée. L'amour et la vénération ne vont point ensemble. M[me] D'ARCONVILLE.

Jeunes beautés, qu'amour enflamme,
Jeunes beautés, écoutez-moi ;
Craignez d'abandonner votre âme
Au dieu dont vous suivez la loi :
Source de joie et de tristesse,
C'est un ingrat, c'est un enfant ;
Il faut user d'un peu d'adresse,
Et l'enchaîner en lui cédant.

L'amour pour vous est une affaire,
L'amour pour l'homme est un plaisir ;
S'il est jaloux par caractère,
Il est volage par désir :
Imitez-le lorsqu'il s'envole,
Dès qu'il s'irrite, osez le fuir,
Quand de sa perte on se console,
Il est prompt à reconquérir.

Quelque transport qui vous agite,
Ne pardonnez qu'avec effort :
Un pardon accordé trop vite
Semble permettre un nouveau tort.
Que le mépris seul vous anime,
Si l'on blesse encor votre cœur ;
Un second outrage est un crime,
Un premier peut être une erreur.

Ne pleurez jamais un volage,
Ne cherchez point à l'outrager ;
Ce n'est qu'en montrant du courage
Qu'une femme doit se venger :
Pourtant évitez le coupable,
Vos feux pourraient se rallumer ;
On trouve toujours trop aimable
L'amant qu'on doit cesser d'aimer.

Vous-même, en votre humeur légère,
N'élevez point de vains débats :
Quand un objet cesse de plaire
On lui croit des torts qu'il n'a pas.
Le repentir suit les coquettes ;

Plus on change moins on est bien.
Restez toutes comme vous êtes,
Aimez longtemps, ou n'aimez rien.

Souvent plus amoureux que tendre,
Un amant choque innocemment;
Il voit nos pleurs sans les comprendre,
Et blesse encore en s'excusant :
D'une fausse délicatesse
N'allez point alors vous armer;
Songez qu'un peu de maladresse
N'empêche pas de bien aimer.

Quand du temps la faux redoutable
Viendra moissonner vos attraits,
Qu'un esprit toujours plus aimable
Fasse oublier un teint moins frais :
On attire par la figure,
Mais on conserve par l'esprit,
Et l'esprit est une parure
Que jamais le temps ne flétrit.

Si la vieillesse enfin vous glace,
Sachez renoncer aux amours;
Que l'amitié, prenant leur place,
Embellisse vos derniers jours :
Un vieux et paisible ménage
Connaît encor quelques douceurs;
L'hiver a des jours sans nuage,
Et sous la neige il est des fleurs.

La femme qui n'a point vu son amant de la journée regarde cette journée comme perdue pour elle; l'homme le plus tendre la regarde seulement comme perdue pour l'amour.

Lorsqu'une femme sensible et dont l'âme est généreuse a pour un homme un véritable attachement, soit d'amour, soit d'amitié, elle sent en elle, dans toutes les relations qu'elle a avec lui, quelque tendre qu'il puisse être, une supériorité de sensation et de dévouement qui le rabaisserait extrêmement à ses propres yeux s'il lui était possible de s'en faire une juste idée.

P. DE SALMS.

La femme est toujours femme, et qui veut l'attendrir
Doit flatter son humeur, et jamais ne l'aigrir.
La jeunesse répugne à des airs trop farouches
Et c'est avec le miel qu'on attrape les mouches.

F. D'ÉGLANTINE.

Que l'on me donne à garder un trésor,
J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde

Une hydre, un monstre à figure hagarde,
Fût-il sorcier, j'en répondrais encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble et dont l'œil étincelle,
Amour et moi ne répondons de rien.

❧ Les femmes font toujours
L'aveu de leur tendresse en changeant de discours.

DEMOUSTIER.

❧ Des lèvres d'une femme un seul mot échappé,
Blesse d'une trace profonde
Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde.

❧ Les belles font aimer : elles aiment. Les belles
Nous aiment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles.

❧ A l'amour jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire.

ANDRÉ CHÉNIER.

❧ La plus douce harmonie est la voix d'une amante.

E. LEBRUN.

❧ Une fille qui haït l'amour avant de le connaître est en danger de ne le pas haïr longtemps. RIV. DUFRESNY.

❧ Les hommes n'aiment pas toujours ce qu'ils estiment : les femmes n'estiment que ce qu'elles aiment. SANIAL DUBAY.

❧ La femme que l'on aime le plus est souvent celle à laquelle on le dit le moins.

❧ On est toujours disposé à trouver la plus belle la femme qu'on aime davantage, par la raison que la beauté est faite pour être sentie et non jugée.

❧ Quand l'amour a détruit la coquetterie chez les femmes, elles deviennent trop maladroites pour gouverner longtemps.

❧ Tant qu'on aime une femme, on lui parle beaucoup d'elle ; quand on ne l'aime plus, on lui parle beaucoup de soi.

❧ Les femmes sont plus flattées des qualités brillantes que le public remarque dans leur amant que du vrai mérite qu'elles lui reconnaissent.

❧ En amour, les femmes ne tiennent compte que des préférences.

BEAUCHÈNE.

❧ L'amour, qui n'est qu'un épisode dans la vie des hommes, est l'histoire entière de la vie des femmes.

Les hommes ont un but dans l'amour; la durée de ce sentiment est le seul bonheur des femmes. Mme DE STAEL.

Il n'y a pas une de ces femmes passionnées, dont le monde est plein, qui n'ait protesté qu'on la ferait mourir en l'abandonnant; il n'y en a pas une qui ne soit encore en vie et qui ne se soit consolée.

Le sentiment le plus passionné ne saurait lutter contre l'ordre des choses. La société est trop puissante, elle se reproduit sous trop de formes, elle mêle trop d'amertumes à l'amour qu'elle n'a pas sanctionné... — Malheur donc à la femme qui se repose sur un sentiment que tout se réunit pour empoisonner, et contre lequel la société, lorsqu'elle n'est pas forcée à la respecter comme légitime, s'arme de tout ce qu'il y a de mauvais dans le cœur de l'homme pour décourager tout ce qu'il y a de bon! B. CONSTANT.

On a depuis longtemps observé que rien, autant que l'amour, n'inspire aux femmes d'heureuses inventions, et qu'elle l'emportent sur nous en moyens, en finesses de tous genres, pour tromper leurs tyrans. DE SÉGUR.

Rien n'est plus explicable que l'insensibilité des femmes pour les maux qu'elles causent. Dans tous les autres maux on leur demande des secours : leur pitié les accorde, parce qu'ils dépendent d'elles. Dans ceux qu'elles causent, on eur demande de l'amour qui n'en dépend pas; on leur demande l'abandon de leur personne, c'est-à-dire *soyez malheureuse pour que je sois heureux*. Cet égoïsme de l'amour rend insensible à ses plaintes. Au reste, dans ce cas comme dans mille autres, les deux sexes se ressemblent; nul homme, je crois, n'aime par complaisance. CH. NODIER.

Une femme n'est pas un instrument grossier que le premier rustre venu peut faire vibrer : c'est une lyre délicate qu'un souffle divin doit animer avant de lui demander l'hymne de l'amour.

L'amour c'est la vertu de la femme, c'est pour lui qu'elle se fait une gloire de ses fautes, c'est de lui qu'elle reçoit l'héroïsme de braver ses remords. Plus le crime lui coûte à commettre, plus elle aura mérité de celui qu'elle aime. C'est le fanatisme qui met le poignard aux mains des religieux.

Une femme ne peut pas aimer d'amour un homme qu'elle sent inférieur à elle; l'amour sans vénération et sans enthousiasme n'est plus que de l'amitié. GEORGE SAND.

Quand bien même les femmes seraient immortelles, elles ne connaîtraient jamais leur dernier amant. LAMENNAIS.

Horreur de la destinée des femmes! Privées de tous les moyens d'action que possèdent les hommes, elles doivent attendre quand elles aiment.

Lorsque les femmes nous aiment, elles nous pardonnent tout, même nos

crimes; quand elles ne nous aiment pas, elles ne nous pardonnent rien, pas même nos vertus!

Une des plus savantes manœuvres des femmes est de voiler leurs manières quand les mot sont trop expressifs, et de faire parler les yeux quand le discours est restreint. Ces habiles dissonances, glissées dans la musique de leur amour, faux ou vrai, produisent d'irrésistibles séductions.

L'homme qui ne s'appartient pas est précisément l'homme dont les femmes sont friandes. L'amour est essentiellement voleur.

A moins d'être un ange descendu des cieux, et non l'esprit purifié qui s'y rend, une femme aimante préférerait voir son amant souffrant une agonie, à le voir heureux par une autre; plus elle aime, plus elle sera blessée.

L'amour qui économise n'est jamais le véritable amour. Propos de femme.

Les femmes voient tout ou ne voient rien, selon leur disposition d'âme; — l'amour est leur seule lumière. BALZAC.

Tout ce qui manque naturellement à la femme... c'est par l'amour qu'elle le reçoit. Tout ce qu'elle pense est rêve d'amour; toute sa philosophie, sa religion, sa politique, son économie, son industrie se résolvent en un mot : amour.

Malgré tous les petits talents que nous lui reconnaissons, la femme n'a pas d'autre inclination, d'autre aptitude que l'amour. P. J. PROUDHON.

Être aimé, c'est vivre d'abnégation et de défiance. Pour un homme, être aimé, c'est renoncer à la fortune, à toutes les affections de famille, à toutes les douceurs du foyer, à tous les succès, à toutes les gloires, quelquefois même c'est se laisser déshonorer.

Pour une femme, être aimée, ou du moins consentir à être aimée, c'est mentir à toutes heures, c'est perdre le repos, la gaieté, la raison, la pudeur et l'esprit.

Il ne faut pas plaisanter avec les femmes, dont la tête s'enflamme facilement, dont la pensée incessamment travaille. Un mot soudain les refroidit, et ce que l'on a médité pour entraîner leur amour est quelquefois précisément ce qui l'éteint.

La première pensée d'une femme passionnée est son amour. Aimer, c'est là ce qui l'occupe.

L'ironie est souvent la coquetterie des femmes spirituelles et sensibles, de même que la langueur est celle des femmes qui n'aiment rien.

Une femme ne pardonne jamais à celui qu'elle aime la joie qu'elle ne cause pas.

Un savant hollandais raconte qu'il y avait, à Rotterdam, une femme très-

belle et très-honnête qui aimait également deux jeunes gens de sa famille; elle est morte sans avoir jamais pu se décider à choisir entre eux. On a ouvert son corps, et il s'est trouvé qu'elle avait deux cœurs. La fable est ingénieuse... C'est pour nous faire croire que les femmes aiment avec leur cœur, mais on sait bien qu'elles n'aiment qu'avec leur tête. Mme E. DE GIRARDIN.

Que notre préférence pour une femme ne nous rende pas inattentifs et insensibles pour les autres. Celle que vous aimez doit seule s'apercevoir de votre amour. Songez bien qu'une femme a presque autant d'amour-propre pour son amant que pour elle-même. Madame de Staël le savait bien quand elle appelait l'amour l'égoïsme à deux. H. RAISSON.

En amour, les femmes vont vite, surtout quand elles vont seules. Lorsqu'on essaye de leur donner une impulsion trop rapide, un instinct naturel les porte à la contradiction et à la résistance; mais, que le goût leur vienne de prendre d'elles-mêmes leur élan, elles font d'un seul pas plus de chemin que les efforts de leur amant n'en eussent obtenu pendant un mois. CH. DE BERNARD.

En amour, la femme vertueuse dit non. La passionnée, oui. La capricieuse, oui et non. La coquette, ni oui ni non. FRÉD. SOULIÉ.

La femme qui ne sait pas donner des vertus à celui qu'elle aime lui donnera ses vices ou prendra les siens. A. DUFRESNE.

La femme qui fait payer l'amour vend ce qu'elle n'a pas. BASTA.

Dans les hommes, l'amour atteint la pensée, mais il est surtout dans les affections; il tient au besoin d'éprouver de la joie et des plaisirs; c'est l'objet qu'on envisage comme propre à donner au cœur un but actuel au milieu des soucis qui reculent toujours le but de la pensée.

Dans les femmes, l'amour est la grande affaire de la vie. L'homme est en possession de toutes les autres; il n'a point laissé de but aux femmes ordinaires; elles n'ont rien à espérer que par les hommes, et rien à faire que d'espérer d'eux. DE SENANCOUR.

L'homme désire, et la femme aime.

Le but de la femme ici-bas, sa vocation évidente, c'est l'amour.

L'amour est chose très-haute et très-noble dans la femme; elle y met sa vie pour enjeu.

Le point secret, essentiel, capital et fondamental, c'est que toute femme se sent comme un centre puissant d'amour, d'attraction, autour duquel tout doit graviter.

La femme, considérée dans son aspect supérieur, c'est le médiateur de l'amour.

Madame, permettez-moi de vous dire franchement : Vous êtes jolie, vous n'êtes pas belle ; vous l'êtes, et pourquoi? Vous avez aimé.

Pourquoi généralement les veuves sont-elles plus jolies que les filles? On l'a dit : « L'amour y passa. » Mais, il faut le dire aussi : « C'est que l'amour y est resté. » MICHELET.

Les femmes aiment assez l'amour de tout le monde, mais il y a bien peu de gens dont elles aiment la personne.

Les femmes sont loin de connaître toute la timidité des hommes (amoureux, bien entendu).

Chaque femme trouve l'amour qu'elle voit les hommes éprouver pour les autres (femmes) si aveugle, si bête, qu'elles en conçoivent une médiocre opinion du sexe tout entier.

Ce n'est qu'à une femme que l'on peut parler d'un amour véritable, et il est peu de femmes auxquelles on puisse parler d'un amour qui n'est pas pour elle.

S'il y a des hommes que les femmes n'aiment pas, il n'y en a guère dont elles n'aiment l'amour.

Il y a une chose dont il serait dangereux que les femmes s'aperçussent, — c'est qu'il n'est pas d'amants aussi aimables que ceux qu'elles rendent malheureux.

Quand la femme obéit à ses instincts, ce qu'elle aime le plus dans l'homme, c'est la force et l'audace.

Une femme qui aime un homme d'esprit, l'aime moins pour l'esprit qu'il a que pour l'esprit qu'on lui trouve. ALPH. KARR.

La femme qu'on aime fait-elle rien comme une autre?

C. DELAVIGNE.

L'amour est vraiment la beauté de la femme, car il embellit la plus belle, il ennoblit la plus noble.

Toute femme est maternelle quand elle aime.

Veux-tu savoir, toi qui aimes et qui crois être aimé, si la femme que tu aimes mérite ton amour? Évoque son souvenir devant les grandeurs de la nature ou de l'art. Si ce souvenir, au lieu de doubler ta puissance d'émotion, la restreint ou la gêne, dis-toi, sans hésiter, que tu as mal placé ton cœur.

Quel exemple les fleurs donnent aux femmes! En connaissez-vous une qui se retienne de fleurir?

Il n'y aurait pas grand mal à aimer un peu trop les femmes en général. Le vrai danger, c'est qu'on en vient toujours à en préférer une.

Ce que je reproche à la femme, ce n'est point d'être ce qu'elle est, mais de se taire, de se laisser faire ce qu'elle ne doit pas être. C'est qu'au lieu de se mettre à côté de celui qu'elle aime pour l'aider dans la bataille de la vie, c'est qu'au lieu de lui faire voir le chemin, elle le lui barre, n'imaginant pas qu'arrivé jusqu'à elle il puisse lui rester un pas à faire.

Je médis, non point de l'amour, mais du rang qu'on lui donne et de l'usage qu'on en fait. Pour une femme qui comprend que la place du devoir doit être faite avant celle de l'amour dans le cœur d'un homme digne d'être aimé, il en est mille qui mesurent la tendresse de leur amant à ses faiblesses ; si bien que telle qui s'est éprise d'un homme pour sa valeur est capable, ô singulière perversité! de lui demander comme preuve suprême d'amour une lâcheté!

La femme la plus niaise, si elle n'est pas amoureuse, a toujours plus d'esprit que l'homme qui l'aime.

S'il est difficile de ne pas aimer une femme d'esprit, il est plus difficile encore de l'aimer avec persévérance. P. J. STAHL.

Pour l'homme le corps est presque tout dans les relations des sexes ; pour les femmes, c'est l'âme qui est souveraine. ERNEST LEGOUVÉ.

Prenez le temps comme il vient, le vent comme il souffle, la femme comme elle est. Les Espagnoles, les premières des femmes, aiment fidèlement : leur cœur est sincère et violent ; mais elles portent un stylet sur le cœur. Les Italiennes sont lascives, mais elles prennent mesure de leurs amants avec des aunes de tailleur. Les anglaises sont exaltées et mélancoliques, mais froides et guindées. Les Allemandes sont tendres et douces, mais fades et monotones. Les Françaises sont spirituelles, élégantes et voluptueuses, mais elles mentent comme des démons.

Avant tout n'accusez pas les femmes d'être ce qu'elles sont, c'est nous qui les avons faites ainsi, détruisant l'ouvrage de la nature en toute occasion.

Une femme ne vit et ne meurt que d'amour ;
Elle songe une année à quoi lui (l'homme) pense un jour.
ALFRED DE MUSSET.

Il n'y a pas moyen d'être indifférent pour une femme qui vous aime.

... Le plus beau collier :
Les deux bras d'une femme aimée et que l'on aime.
VICTOR HUGO.

La voix d'une femme aimée qui vous parle à des heures de silence et de mystère, sous le ciel étincelant et sur la mer grandiose, a sur l'âme une puissance bien pénétrante et bien souveraine. OCT. FEUILLET.

Une femme est capable d'aimer, et, dans un an entier, de ne dire que dix ou douze mots à l'homme qu'elle préfère. Elle tient note au fond de son cœur

du nombre de fois qu'elle l'a vu ; elle est allée deux fois avec lui au spectacle, deux fois elle s'est trouvée à dîner avec lui, il l'a saluée trois fois à la promenade.

Un soir, à un petit jeu, il lui a baisé la main; on remarque que depuis elle ne permet plus, sous aucun prétexte et même au risque de paraître singulière, qu'on lui baise la main.

꙳ A moins d'une grande passion, prise peu à peu et dans la première jeunesse, une femme d'esprit n'aime pas longtemps un homme commun.

꙳ Une femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même.

De là les succès des princes et des officiers.

꙳ On dirait que, par une étrange bizarrerie du cœur, la femme aimée communique plus de charme qu'elle n'en a elle-même. L'image de la ville lointaine où on la vit un instant jette dans une plus profonde et plus douce rêverie que sa présence elle-même. C'est l'effet des rigueurs.

꙳ Femme tendre, qui cherchez à voir si l'homme que vous adorez vous aime d'amour-passion, étudiez la première jeunesse de votre amant. Tout homme distingué fut d'abord, à ses premiers pas dans la vie, un enthousiaste ridicule ou un infortuné. L'homme à l'humeur gaie et douce, et au bonheur facile, ne peut aimer avec la passion qu'il faut à votre cœur.

꙳ .... J'ai vu l'aimable et noble Wilhelmine, le désespoir des *beaux* de Berlin, mépriser l'amour et se moquer de ses folies. Brillante de jeunesse, d'esprit, de beauté, de bonheurs de tous les genres..., une fortune sans bornes, en lui donnant l'occasion de développer toutes ses qualités, semblait conspirer avec la nature pour présenter au monde l'exemple si rare d'un bonheur parfait accordé à une personne qui en est parfaitement digne. Elle avait vingt-trois ans; déjà à la cour depuis longtemps, elle avait éconduit les hommages du plus haut parage ; sa vertu modeste, mais inébranlable, était citée en exemple, et désormais les hommes les plus aimables, désespérant de lui plaire, n'aspiraient qu'à son amitié. Un soir elle va au bal chez le prince Ferdinand, elle danse dix minutes avec un jeune capitaine.

« De ce moment, écrivait-elle par la suite à une amie, il fut le maître de mon cœur et de moi, et cela à un point qui m'eût remplie de terreur, si le bonheur de voir Hermann m'eût laissé le temps de songer au reste de l'existence. Ma seule pensée était d'observer s'il m'accordait quelque attention.

« Aujourd'hui, la seule consolation que je puisse trouver à mes fautes est de me bercer de l'illusion qu'une force supérieure m'a ravie à moi-même et à la raison. Je ne puis par aucune parole peindre, d'une manière qui approche de la réalité, jusqu'à quel point, seulement à l'apercevoir, allèrent le désordre et le bouleversement de tout mon être. Je rougis de penser avec quelle rapidité et

quelle violence j'étais entraînée vers lui. Si sa première parole, quand enfin il me parla, eût été : « M'adorez-vous? » en vérité je n'aurais pas eu la force de ne pas lui répondre : « Oui. » J'étais loin de penser que les effets d'un sentiment pussent être à la fois si subits et si peu prévus. Ce fut au point qu'un instant je crus être empoisonnée.

« Malheureusement vous et le monde, ma chère amie, savez que j'ai bien aimé Hermann : eh bien, il me fut si cher au bout d'un quart d'heure, que depuis il n'a pas pu me le devenir davantage. Je voyais tous ses défauts, et je les lui pardonnais tous, pourvu qu'il m'aimât.

« Peu après que j'eus dansé avec lui, le roi s'en alla; Hermann, qui était du détachement de service, fut obligé de le suivre. Avec lui, tout disparut pour moi dans la nature. C'est en vain que j'essayerais de vous peindre l'excès de l'ennui dont je me sentis accablée dès que je ne le vis plus. Il n'était égalé que par la vivacité du désir que j'avais de me trouver seule avec moi-même.

« Je pus partir enfin. A peine enfermée à double tour dans mon appartement, je voulus résister à ma passion. Je crus y réussir. Ah! ma chère amie, que je payai cher, ce soir-là et les journées suivantes, le plaisir de pouvoir me croire de la vertu! »

Ce que l'on vient de lire est la narration exacte d'un événement qui fit la nouvelle du jour, car au bout d'un mois ou deux la pauvre Wilhelmine fut assez malheureuse pour qu'on s'aperçût de son sentiment. Telle fut l'origine de cette longue suite de malheurs qui l'ont fait périr si jeune et d'une manière si tragique, empoisonnée par elle ou par son amant. Tout ce que nous pûmes voir dans ce jeune capitaine, c'est qu'il dansait fort bien[1].

ஐ Quel moment que le premier serrement de main de la femme qu'on aime! Le seul bonheur à comparer à celui-ci est le ravissant bonheur du pouvoir, celui que les ministres et rois font semblant de mépriser.

ஐ Quand on vient de voir la femme qu'on aime, la vue de toute autre femme gâte la vue, fait physiquement mal aux yeux.

ஐ Lorsqu'on doit voir le soir la femme qu'on aime, l'attente d'un si grand bonheur rend insupportables tous les moments qui en séparent.

Une fièvre dévorante fait prendre et quitter vingt occupations. L'on regarde sa montre à chaque instant, et l'on est ravi quand on voit qu'on a pu faire passer dix minutes sans la regarder; l'heure tant désirée sonne enfin, et quand on est à sa porte prêt à frapper, l'on serait aise de ne pas la trouver; ce n'est que par réflexion qu'on s'en affligerait; en un mot, l'attente de la voir produit un effet désagréable.

Voilà de ces choses qui font dire aux bonnes gens que l'amour déraisonne.

C'est que l'imagination, retirée violemment de rêveries délicieuses où chaque pas produit le bonheur, est ramenée à la sévère réalité.

[1] Cette histoire est une sorte de pendant à celle que raconte plus haut la Bruyère.

L'âme tendre sait bien que, dans le combat qui va commencer aussitôt que vous la verrez, la moindre négligence, le moindre manque d'attention ou de courage sera puni par une défaite empoisonnant pour longtemps les rêveries de l'imagination, et hors de l'intérêt de la passion si l'on cherchait à s'y réfugier, humiliante pour l'amour-propre. On se dit : « J'ai manqué d'esprit, j'ai manqué de courage; » mais l'on n'a du courage envers ce qu'on aime qu'en l'aimant moins. STENDAHL.

Ce que les femmes aiment le plus dans l'homme, ce sont les blessures qu'elles lui font. ARS. HOUSSAYE.

Il faut reconnaître que l'amour, comme sentiment moral, est une création qui appartient aux femmes; ainsi, aux époques où la législation les a exilées de la société, il n'y avait plus d'amour, mais seulement union des deux sexes : alors le monde était bien à plaindre, puisque la force régnait sans que la grâce pût adoucir sa rigueur. L'ancien système social a disparu au jour que la force sur laquelle il comptait est venue à fléchir, et le Nord a renversé l'édifice de la puissance romaine. Mais, tout en apportant la destruction, il y avait quelque chose de tendre dans le cœur de ces barbares : ils rendaient hommage aux femmes, comme à la divinité qui donne le bonheur. Cette touchante disposition acquit de nouveaux développements. Le christianisme, disciplinant la conquête, en tira la civilisation moderne. Comme il donne de la dignité à tout ce qu'il touche, il éleva la femme au rang de compagne en même temps qu'il laissait à l'époux la supériorité, puisque lui seul devait rester chargé de tout ce qui exigeait courage et résolution.

Les rapports du cœur une fois reconnus, les femmes devinèrent bientôt que le plaisir de la possession ne devait plus être que secondaire. D'un autre côté, la retraite où elles étaient confinées, et d'où elles ne sortaient que pour être exposées aux périls des fréquentes guerres de la féodalité, rendait indispensable à leur faiblesse la générosité des hommes. Il lui fallait un prix : les femmes cherchèrent, et après avoir épuisé tout ce qu'elles avaient de délicatesse, elles inventèrent pour les hommes un nouveau genre de bonheur d'autant plus précieux, qu'elles en firent la récompense des plus brillantes vertus. L'amour, tel que je le conçois, naquit alors, et les femmes devinrent souveraines du monde. Il faut le dire, elles n'usèrent de cet empire que pour mieux nous aimer, et par instinct de bonheur leur commandement nous était cher. Malheureusement les premières d'entre elles furent appelées à la cour de nos princes, où elles eurent encore le pouvoir; mais leur honneur en paya quelquefois les conditions, et malgré leurs efforts elles ne purent échapper à l'influence des mœurs établies dans un lieu où le bien et le mal ont tour à tour puissance de se constituer usage. Quelques femmes dégradèrent donc l'amour; cependant il n'en resta pas moins un noble sentiment, car ce que nous appelons esprit de société n'existait pas encore, et la corruption, suivant le caractère particulier de nos princes, naissait ou mourait à la cour. Là même les formes chevaleresques imprimaient au désordre de

l'éclat et de la magnificence. Mais la civilisation, qui plus tard pénétra partout, détruisit insensiblement l'empire des femmes : elle rapprocha de trop près les deux sexes, et combla l'intervalle dont l'imagination a besoin pour féconder l'amour. En se voyant toujours, on sut de part et d'autre les côtés qui étaient faibles : on s'attaqua, on se vainquit, et l'amour, changé en une sorte de tactique, dut trop à l'adresse pour valoir encore beaucoup comme sentiment.

Cependant il restait toujours aux femmes les dehors de l'admiration et du respect : l'enthousiasme survivait même dans quelques âmes privilégiées; on se battait encore pour l'honneur ou l'amour de sa dame ; et dans les guerres du grand siècle, toute l'armée vit un preux blessé à mort suspendre, pour ainsi parler, son dernier soupir, afin de tracer encore une fois le nom de sa bien-aimée. Enfin, si le cœur jouissait moins en général auprès des femmes, il les reconnaissait encore comme le plus précieux ornement du monde. Ce dernier reste d'hommage, elles le perdirent sous un prince (le Régent) qui parvint à naturaliser la débauche parmi nous, parce qu'elle était l'unique plaisir qui réveillât encore sa langueur.

Les femmes des hautes classes, menacées de tomber au rang des courtisanes, n'avaient plus qu'un dernier moyen de salut, c'était de se tenir à l'écart. Sorties pour un instant de la société, le cœur des hommes les y aurait rappelées plus puissantes que jamais; mais le courage leur manqua à la seule pensée de ce léger exil : elles aimèrent mieux, armes égales, combattre leurs rivales; et il leur fut donné quelquefois de les vaincre. La mode s'avisa ensuite de légitimer ce qui n'avait été que calcul de situation, et l'esprit, à son tour, en fit un système de bonne compagnie.

Les femmes furent alors immiscées aux affaires et habiles aux intrigues; mais dans l'intimité il n'y eut plus pour elles ni amour ni galanterie, et leur possession ne servit désormais qu'à égayer le persiflage. Les femmes de la haute société, convaincues à la fin que le désordre des mœurs avait été poussé trop loin pour être encore illustration, s'enrôlèrent sous les drapeaux de la philosophie moderne. Elles n'étaient plus honorées comme femmes, elles voulurent l'être comme savantes. La fausse réputation que les gens de lettres leur concédèrent, elles en firent don à leur tour. Par là elles acquirent un nouveau degré d'importance, et firent monter au pouvoir des hommes qui ne leur paraissaient grands que parce qu'ils les dépassaient d'un peu.

Les fautes de ces pygmées hâtèrent la révolution que tant d'autres causes avaient préparée. Déchirant sans pitié les affections les plus douces, elle révéla tant de douleurs aux femmes des hautes classes, que de longtemps elles en resteront purifiées. Aussi les mœurs que je viens de retracer leur sont devenues si étrangères, qu'elles ne les connaissent plus que de souvenir.

Cette série d'observations, qui repose sur des faits incontestables, prouve que l'amour, dont on parle tous les jours avec tant de légèreté, exerce une véritable influence sur la société. S'il se conserve comme sentiment moral, il répand partout la vigueur et la pureté; s'il est dégradé ou banni, l'homme s'af-

faisse, privé de soutien; car la force n'est pas dans l'esprit, elle jaillit du cœur.

Il ne faut pas que l'amour domine les héros, mais il ne doit pas non plus leur manquer tout à fait; car il suffit quelquefois de lui seul pour populariser leur gloire.

L'amour le plus vrai a ses ruses et ses mensonges, non pas qu'il veuille tromper, mais il devine sur-le-champ tout ce que le cœur lui demande; il se mesure alors à ses besoins ou à ses faiblesses, s'y prête ou s'y refuse, et se modifiant sans cesse, rajeunit ainsi le bonheur qu'il nous donne.

L'amour se compose d'un si grand nombre de sensations qu'il laissera toujours de nouvelles choses à dire. En général, on ne le connaît qu'à proportion de ce qu'il coûte au cœur. Cette idée qui, au premier instant, semble paradoxale, est, au fond, de la plus grande justesse. Lorsque l'amour est d'accord avec les convenances sociales, il conduit par une pente si rapide au bonheur, qu'à peine on peut le sentir tout entier; puis la sainteté du mariage, réglant l'amour, le condamne à une sorte de quiétude qui, à force d'être douce et paisible, le berce et l'endort. Mais si la fortune, la naissance, le rang séparent ceux qui s'aiment, il y aura lutte entre le cœur qui s'efforcera de combler la distance, et la raison, qui, par intervalle, la laissera apercevoir. Les sacrifices venant de la part de l'homme, multiplieront encore ses douleurs; car il est à remarquer que, dans une pareille position, il doute et hésite sans cesse, tandis que la femme qui, pour devenir heureuse, a besoin de sa générosité, redouble d'efforts pour plaire. Il est impossible que l'homme refuse constamment : il cède donc aujourd'hui sur un point, demain sur un autre; mais la considération publique, les préjugés conservateurs l'avertissent et le conseillent à leur tour. Il s'indigne de ses liens, les brise en partie, arrache des larmes à celle qui lui est chère, se repent, pleure avec elle, et, pour obtenir pardon, retombe en de nouvelles faiblesses. Je ne parle ici que d'un sentiment réprouvé par la raison et les convenances : à supposer maintenant un amour que le devoir condamne, et qu'il est impuissant à étouffer, jusqu'au souvenir, tout est remords. Il faut se détacher à la fois et du cœur qui ne doit pas sentir, et de la mémoire qui ne doit pas rappeler; il faut enfin sortir de soi, ou se résoudre à l'éternelle amertume d'un sentiment qui, dans ce cas, a toujours quelque chose de nouveau à faire souffrir.

L'amour laisse quelquefois de si longs regrets, que le monde, touché de pitié, le relève de ses fautes, et lui crée de ses remords mêmes une sorte de considération nouvelle.

Il y a dans l'amour quelque chose de trop exclusif pour qu'on ne le découvre pas vite; s'il se décèle différemment il ne s'en décèle pas moins.

☙ Dans le commerce de l'amour, les hommes ont l'habitude des grands discours, les femmes des demi-mots. Cela tient à ce que les hommes veulent persuader; les femmes, au contraire, refuser.

☙ L'amour produit dans les deux sexes des effets bien opposés : chez les hommes, l'agitation; chez les femmes, la taciturnité.

Il est certains hommes que les femmes aiment éperdument, qu'elles détestent ensuite avec fureur, mais qu'elles ne peuvent jamais oublier : ceux pour qui elles ont fait de grandes fautes.

Quelques femmes ont d'abord plus de malice que de tendresse; elles promettent pour ne pas tenir, et rient à gorge déployée des mystifications qu'elles font éprouver à l'amour. Cette gaieté de cœur ne dure pas; elles sentent enfin, et un unique et tardif attachement torture tout le reste de leur vie. A cette condition, l'amour leur rend les arrhes qu'elles ont données à sa vengeance.

Les femmes qui plaisantent avec l'amour sont comme les enfants qui jouent avec les couteaux: elles se blessent toujours.

Les hommes ne sont bien délicats que dans leur premier amour; encore faut-il qu'ils soient très-jeunes et qu'ils aiment une femme un peu plus âgée qu'eux. A entière égalité sur ce point, on sent trop l'un comme l'autre; on se devine plutôt qu'on ne s'étudie. Mais la femme compte-t-elle quelques années de plus, on lui tient compte de tout ce qu'elle doit savoir; c'est un bonheur inouï dont on lui sera redevable : de là ces attentions si continuelles, ces prévenances si délicates, ce dévouement si absolu, ces désirs si pleins tout à la fois de pudeur et d'impétuosité. Les femmes, dans ce cas, se défendent avec habileté; elles font espérer et elles retardent; elles promettent et elles reprennent; mais, attendries par tant d'amour, elles succombent enfin; leur triomphe est court, elles ne pouvaient régner que par le refus. SAINT-PROSPER.

Une femme qui ne s'appartient pas ne peut aimer sans rendre son amant le plus malheureux des hommes. ERN. FEYDEAU.

Il est peu de femmes entièrement dépourvues d'attraits : aussi sont-elles aimées presque toutes.

Aucune femme ne se croit dépourvue de moyens de plaire, quand elle en a le désir. BOISTE.

L'amour persiste au cœur des femmes,
Il y sommeille ou fait le mort.

Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence;
Bientôt viennent les courtisans,
Comme les rois on vous encense;
Comme eux, de piéges séducteurs
L'artifice vous environne;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.

BÉRANGER.

La femme est tout amour, parce que c'est elle qui produit l'humanité, et que pour produire il faut aimer. BÉLOUINO.

ꕤ Admirez en amour la supériorité des femmes : elles jouent le rôle de dupe et nous laissent celui de fripon, que notre vanité nous fait toujours accepter avec reconnaissance.

ꕤ A un homme on demande son amitié pour obtenir un peu moins ; à une femme, pour obtenir un peu plus.

ꕤ Il entre toujours un peu d'amour dans la haine d'une femme.

ꕤ Celui qui aime passionnément une femme éprouve pour toutes un sentiment de reconnaissance qui semble personnel à chacune d'elles.

ꕤ Nous pardonnerions volontiers à une femme de ne pas nous aimer, si elle nous faisait la politesse de n'en pas aimer d'autres.

ꕤ La femme, et c'est là son plus beau titre, n'a aucune initiative en amour : elle aime qui l'aime.

ꕤ La femme, selon qu'elle aime ou qu'elle est aimée, ne peut être qu'esclave ou souveraine.

ꕤ Les plus grands triomphes des femmes ressemblent un peu trop à des défaites.

ꕤ Les femmes pures de toute pensée vénale n'associent jamais l'intérêt à l'amour, mais elles mettent tant d'amour et de passion dans les questions d'intérêt qu'elles sont impossibles en affaires.

ꕤ La femme qui aime trop perd son empire : grande leçon pour les souverains.

AD. D'HOUDETOT.

ꕤ L'amour est généralement plus cher aux femmes que leur honneur; c'est pour cela qu'elles accordent quelquefois à l'occasion ce qu'elles ont obstinément refusé à l'amant. Dans le premier cas, elles ne sacrifient au plaisir que la pudeur; dans le second, elles s'exposent à perdre à la fois et la pudeur et l'amour.

ꕤ Les femmes ont toutes beaucoup de cœur dans la cervelle; les hommes ont, en général, beaucoup trop de cervelle dans le cœur. En d'autres termes, les hommes aiment avec la tête, les femmes pensent avec le cœur.

ꕤ Le meilleur livre pour un jeune homme, c'est une femme aimable et estimée. Une réprimande de sa part n'est qu'une légère égratignure. On se fait peu l'idée de la douceur et de l'efficacité d'une réprimande placée entre deux baisers.

AUG. GUYARD.

QUERELLES D'AMOUR

Plus les amoureux s'aiment, moins il leur est possible de rester longtemps sans se quereller, se brouiller. — C'est une vérité aussi ancienne que le monde — et que l'amour. La querelle semble être un aliment à la flamme amoureuse, un excitant à l'ardeur. Les rapatriages sont, on peut l'affirmer, les grandes fêtes des amants.

Rabelais l'a fort bien dit :

Ces petites noisettes, ces riottes, qui par certains instants sourdent entre les amants sont nouveaux rafraîchissements et aiguillons d'amour.

Sganarelle, de Molière, pousse la chose plus loin, car il va jusqu'à prétendre que :

Cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection.

Selon Thomas Corneille :

L'amour n'est que plus doux après les démêlés,
Et l'on s'en aime mieux de s'être un peu brouillés.

Et J. B. Rousseau n'a fait que mettre en vers un adage universel quand il a fait dire à un personnage d'une de ses comédies oubliées :

Les amants ne sauraient vivre sans se gronder.

Partant de ce point que, « en amour, querelle vaut encore mieux qu'éloge, » Marivaux donne aux amants le conseil suivant :

Tenez toujours les gens inquiets, et jamais tranquilles. Paraissez plutôt coupable que trop innocent. Du moins soyez constant avec art; je veux dire qu'il ne soit jamais bien décidé si vous le serez, ni même si vous l'êtes.

On se plaindra quelquefois de vous avec cette méthode; tant mieux; rassurez ces gens : répondez à leur reproche par plus d'amour que de bonnes raisons; soyez plus tendre que bien justifié.

Voilà en quoi consiste toute l'industrie des amants de part et d'autre. Est-elle praticable? Peut-être que non : la raison la recommande bien, mais le cœur n'en saurait faire usage.

Les colères des amants sont comme les orages d'été, qui ne font que rendre la campagne plus verte et plus belle. Mme NECKER.

En amour, on n'est bien profondément passionné l'un pour l'autre qu'à la suite de longues et de fréquentes brouilleries : on sait alors tout ce que l'on vaut dans la résistance comme dans la concession. SAINT-PROSPER.

Stendhal, dans sa classification des divers genres d'amours, fait figurer l'*amour à querelles*.

Il y en a deux espèces, dit-il :

1° Celui où le querellant aime;
2° Celui où il n'aime pas.

Si l'un des deux amants est trop supérieur dans les avantages qu'ils estiment tous les deux, il faut que l'amour de l'autre meure, car la crainte du mépris viendra tôt ou tard arrêter tout court la cristallisation.

Rien n'est odieux aux gens médiocres comme la supériorité de l'esprit : c'est là, dans le monde de nos jours, la source de la haine; et si nous ne devons pas à ce principe des haines atroces, c'est uniquement que les gens qu'il sépare ne sont pas obligés de vivre ensemble. Que sera-ce de l'amour, où, tout étant naturel, surtout de la part de l'être supérieur, la supériorité n'est masquée par aucune précaution sociale?

Pour que la passion puisse vivre, il faut que l'inférieur maltraite son partner; autrement celui-ci ne pourra pas fermer une fenêtre sans que l'autre ne se croie offensé.

Quant à l'être supérieur, il se fait illusion, et l'amour qu'il sent, non-seulement ne court aucun risque, mais presque toutes les faiblesses, dans ce que nous aimons, nous le rendent plus cher.

Immédiatement après l'amour-passion et payé de retour, entre gens de la même portée, il faut placer, pour la durée, l'*amour à querelles* où le querellant n'aime pas. On en trouvera des exemples dans les anecdotes relatives à la duchesse de Berry. (*Mémoires de Duclos*.)

Participant à la nature des habitudes froides fondées sur le côté prosaïque et égoïste de la vie et compagnes inséparables de l'homme jusqu'au tombeau, cet amour peut durer plus longtemps que l'amour-passion lui-même. Mais ce n'est plus l'amour, c'est une habitude occasionnée par l'amour, et qui n'a de cette passion que les souvenirs et le plaisir physique. Cette habitude suppose nécessairement des âmes moins nobles. Chaque jour il se forme un petit drame, « Me grondera-t-il? » qui occupe l'imagination, comme, dans l'amour-passion, chaque jour on avait besoin de quelque nouvelle preuve de tendresse. Voir les anecdotes sur madame d'Houdetot et Saint-Lambert.

Il est possible que l'orgueil refuse de s'habituer à ce genre d'intérêt; alors, après quelques mois de tempêtes, l'orgueil tue l'amour. Mais on voit cette noble passion résister longtemps avant d'expirer. Les petites querelles de l'amour heureux font longtemps illusion à un cœur qui aime encore et qui se voit maltraité. Quelques raccommodements tendres peuvent rendre la transition plus supportable. Sous le prétexte de chaque chagrin secret, de quelque malheur de fortune, l'on excuse l'homme qu'on a beaucoup aimé; on s'habitue enfin à être querellée. Où trouver, en effet, hors de l'amour-passion, hors du jeu, hors de la possession du pouvoir, quelque autre source d'intérêt de tous les jours, comparable à

celle-là pour la vivacité? Si le querellant vient à mourir, on voit la victime qui survit ne se consoler jamais. Ce principe fait le lien de beaucoup de mariages bourgeois; le grondé s'entend parler toute la journée de ce qu'il aime le mieux.

La querelle et le rapatriage de Lucile et d'Éraste, dans *le Dépit amoureux*, sont à peu près universellement connus; nous croirions cependant priver ce recueil d'un de ses plus réels ornements, si nous manquions d'y faire figurer cette scène, une des plus admirables, des plus vraies du théâtre français.



MARINETTE.

Je l'aperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonnez pas d'être faible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ÉRASTE.

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encore vous parler de ma flamme.
C'en est fait; je me veux guérir, et connais bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairé de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étais de mes fers
Les aurait préférés à des sceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous sans doute était extrême,
Je vivais tout en vous; et, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout, j'aurai, quoique outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé :
Possible que, malgré la cure qu'elle essaye,
Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe; et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des opportunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encore cette dernière.

ÉRASTE.

Eh bien, madame, eh bien, ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,

Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole; eussé-je un faible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce serait bien en vain.

ÉRASTE.

Moi-même de cent coups je percerais mon sein,
Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait; il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon!

LUCILE.

Et moi pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ÉRASTE.

Il est à vous encor, ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE lit.

« Vous m'aimez d'un amour extrême,
« Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci;
« Si je n'aime Éraste de même,
« Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.
« LUCILE. »

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service ;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE lit.

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
« Et jusqu'à quand je souffrirai,
« Mais, je sais, ô beauté charmante !
« Que toujours je vous aimerai.
« ÉRASTE. »

Voilà qui m'assurait à jamais de vos feux ;
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ, à Éraste.

Poussez.

ÉRASTE.

Elle est de vous. Suffit, même fortune.

MARINETTE, à Lucile.

Ferme!

LUCILE.

J'aurais regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ, à Éraste.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, à Éraste.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ÉRASTE.

Et, grâce au ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé si je ne tiens parole !

LUCILE.

Me confonde le ciel si la mienne est frivole!

ÉRASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE, à Lucile.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, à Éraste.

Vous triomphez.

MARINETTE, à Lucile.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, à Éraste.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE, à Lucile.

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ, à Éraste.

Que faut-il davantage?

ÉRASTE.

Ah! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraste, Éraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non, cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurais tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger :
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus songer.
Mais personne après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence avoir l'âme saisie;
Mais, alors qu'on les aime, on ne peut, en effet,
Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Éraste, était mal enflammé.

ÉRASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Eh! je crois cela que faiblement vous soucie,
Peut-être en serait-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je... Mais laissons là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui, vraiment; quoi! n'en est-ce pas fait?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait.

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'est faiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? Point du tout. C'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE.

Moi? je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE.

Point. Vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE.

Mais, si mon cœur encore revoulait sa prison,
Si, tout fâché qu'il est, il demandait pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma faiblesse est trop grande;
J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE.

Ah! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander:
Consentez-y, madame; une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer éternelle,
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous [1].

REMÈDES A L'AMOUR

Le saut de Leucade était une belle image dans l'antiquité. En effet, le remède à l'amour est presque impossible. Il faut non-seulement le danger qui rappelle fortement l'attention de l'homme au soin de sa propre conservation, mais il faut, ce qui est bien plus difficile, la continuité d'un danger piquant et que l'on puisse éviter par adresse, afin que l'habitude de penser à sa propre conservation ait le temps de naître. Je ne vois guère qu'une tempête de seize jours, comme celle de don Juan, ou le naufrage de M. Cochelet parmi les Maures; autrement l'on prend bien vite l'habitude du péril, et même l'on se remet à songer à ce qu'on aime, avec plus de charme encore, quand on est en vedette, à vingt pas de l'ennemi.

[1] L'on sait avec quelle étonnante souplesse de talent le grand comique parvint à refaire, sans la copier, cette scène pour la placer dans *Tartuffe*. (Acte II, sc. IV.)

Nous l'avons répété sans cesse, l'amour d'un homme qui aime bien *jouit* ou *frémit* de tout ce qu'il s'imagine, et il n'y a rien dans la nature qui ne lui parle de ce qu'il aime. Or, jouir et frémir fait une occupation fort intéressante, et auprès de laquelle toutes les autres pâlissent.

Un ami qui veut procurer la guérison du malade doit d'abord être toujours du parti de la femme aimée, et tous les amis qui ont plus de zèle que d'esprit ne manquent pas de faire le contraire.

C'est attaquer, avec des forces trop ridiculement inégales, cet ensemble d'illusions charmantes que nous avons appelé autrefois cristallisation.

L'ami guérisseur doit avoir devant les yeux que, s'il se présente une absurdité à croire, comme il faut pour l'amant ou la dévorer ou renoncer à tout ce qui l'attache à la vie, il la dévorera, et, avec tout l'esprit possible, niera dans sa maîtresse les vices les plus évidents et les infidélités les plus atroces. C'est ainsi que, dans l'amour-passion, avec un peu de temps, tout se pardonne.

Dans les caractères raisonnables et froids, il faudra, pour que l'amant dévore les vices, qu'il ne les aperçoive qu'après plusieurs mois de passion.

Bien loin de chercher grossièrement et ouvertement à distraire l'amant, l'ami guérisseur doit lui parler à satiété, et de son amour et de sa maîtresse, et en même temps faire naître sous ses pas une foule de petits événements. Quand le voyage *isole*, il n'est pas remède, et même rien ne rappelle plus tendrement ce qu'on aime que les contrastes.

L'ami guérisseur doit bien se garder des mauvaises raisons, par exemple de parler d'*ingratitude*. C'est ressusciter la cristallisation que de lui ménager une victoire et un nouveau plaisir.

Il ne peut pas y avoir d'ingratitude en amour; le plaisir actuel paye toujours et au delà les sacrifices les plus grands en apparence. Je ne vois pas d'autres torts possibles que le manque de franchise; il faut accuser juste l'état de son cœur.

Pour peu que l'ami guérisseur attaque l'amour de front, l'amant répond : « Être amoureux, même avec la colère de ce qu'on aime, ce n'en est pas moins, pour m'abaisser à votre style de marchand, avoir un billet à une loterie dont le bonheur est à mille lieues au-dessus de tout ce que vous pouvez m'offrir, dans votre monde d'indifférence et d'intérêt personnel. Il faut avoir beaucoup de vanité, et de la bien petite, pour être heureux parce qu'on vous reçoit bien. Je ne blâme point les hommes d'en agir ainsi dans leur monde. Mais, auprès de Léonore, je trouvais un monde où tout était céleste, tendre, généreux. La plus sublime et et presque incroyable vertu de votre monde, dans nos entretiens, ne comptait que pour une vertu ordinaire et de tous les jours. Laissez-moi au moins rêver au bonheur de passer ma vie auprès d'un tel être. Quoique je voie bien que la calomnie m'a perdu et que je n'ai plus d'espoir, du moins je lui ferai le sacrifice de ma vengeance. »

On ne peut guère arrêter l'amour que dans les commencements...

STENDHAL.

L'AMOUR ANCIEN

Le brillant génie d'Ovide, l'imagination riche de Properce, l'âme sensible de Tibulle, leur inspirèrent sans doute des vers de nuances différentes, mais ils aimèrent de la même manière des femmes à peu près de la même espèce. Ils désirent, ils triomphent, ils ont des rivaux heureux, ils sont jaloux, ils se brouillent et se raccommodent; ils sont infidèles à leur tour, on leur pardonne, et ils retrouvent un bonheur qui bientôt est troublé par le retour des mêmes chances.

Corinne est mariée. La première leçon que lui donne Ovide est pour lui apprendre par quelle adresse elle doit tromper son mari; quels signes ils doivent se faire devant lui et devant le monde, pour s'entendre et n'être entendus que d'eux seuls. La jouissance suit de près; bientôt des querelles, et, ce qu'on n'attendrait pas d'un homme aussi galant qu'Ovide, des injures et des coups : puis des excuses, des larmes et le pardon. Il s'adresse quelquefois à des subalternes, à des domestiques, au portier de son amie pour qu'il lui ouvre la nuit, à une maudite vieille qui la corrompt et lui apprend à se donner à prix d'or, à un vieil eunuque qui la garde, à une jeune esclave pour qu'elle lui remette des tablettes où il demande un rendez-vous. Le rendez-vous est refusé : il maudit ses tablettes, qui ont eu un si mauvais succès. Il en obtient un plus heureux : il s'adresse à l'Aurore pour qu'elle ne vienne pas interrompre son bonheur.

Bientôt il s'accuse de ses nombreuses infidélités, de son goût pour toutes les femmes. Un instant après, Corinne est aussi infidèle : il ne peut supporter l'idée qu'il lui a donné des leçons dont elle profite avec un autre. Corinne à son tour est jalouse; elle s'emporte en femme plus colère que tendre; elle l'accuse d'aimer une jeune esclave. Il lui jure qu'il n'en est rien, et il écrit à cette esclave; et tout ce qui avait fâché Corinne était vrai. Comment l'a-t-elle pu savoir? Quels indices les ont trahis? Il demande à la jeune esclave un nouveau rendez-vous. Si elle le lui refuse, il menace de tout avouer à Corinne. Il plaisante avec un ami de ses deux amours, de la peine et des plaisirs qu'ils lui donnent. Peu après c'est Corinne seule qui l'occupe. Elle est toute à lui. Il chante son triomphe comme si c'était sa première victoire. Après quelques incidents que, pour plus d'une raison, il faut laisser dans Ovide, et d'autres qu'il serait trop long de rappeler, il se trouve que le mari de Corinne est devenu trop facile. Il n'est plus jaloux; cela déplaît à l'amant, qui le menace de quitter sa femme s'il ne reprend sa jalousie. Le mari lui obéit trop; il fait si bien surveiller Corinne, qu'Ovide ne peut plus en approcher. Il se plaint de cette surveillance qu'il a provoquée, mais il saura bien la tromper; par malheur il n'est pas le seul à y parvenir. Les infidélités de Corinne recommencent et se multiplient; ses intrigues deviennent si publiques, que la seule grâce qu'Ovide lui demande, c'est qu'elle prenne quelque peine pour le tromper, et qu'elle se montre un peu moins évidemment ce qu'elle est. Telles furent les mœurs d'Ovide et de sa maîtresse, tel est le caractère de leurs amours.

Cynthie est le premier amour de Properce, et ce sera le dernier. Dès qu'il est heureux, il est jaloux. Cynthie aime trop la parure; il lui demande de fuir le luxe et d'aimer la simplicité. Il est livré lui-même à plus d'un genre de débauche. Cynthie l'attend; il ne se rend qu'au matin auprès d'elle, sortant de table et pris de vin. Il la trouve endormie; elle est longtemps sans que tout le bruit qu'il fait, sans que ses caresses mêmes la réveillent; elle ouvre enfin les yeux et lui fait les reproches qu'il mérite. Un ami veut le détacher de Cynthie; il fait à cet ami l'éloge de sa beauté, de ses talents. Il est menacé de la perdre: elle part avec un militaire; elle va suivre les camps, elle s'expose à tout pour suivre son soldat. Properce ne s'emporte point, il pleure, il fait des vœux pour qu'elle soit heureuse. Il ne sortira point de la maison qu'elle a quittée; il ira audevant des étrangers qu'il l'auront vue; il ne cessera de les interroger sur Cynthie. Elle est touchée de tant d'amour. Elle quitte le soldat et reste avec le poëte. Il remercie Apollon et les Muses; il est ivre de son bonheur. Ce bonheur est bientôt troublé par de nouveaux accès de jalousie, interrompue par l'éloignement et par l'absence. Loin de Cynthie, il ne s'occupe que d'elle. Ses infidélités passées lui en font craindre de nouvelles. La mort ne l'effraye pas, il ne craint que de perdre Cynthie; qu'il soit sûr qu'elle lui sera fidèle, il descendra sans regret au tombeau.

Après de nouvelles trahisons, il s'est cru délivré de son amour, mais bientôt il reprend ses fers. Il fait le portrait le plus ravissant de sa maîtresse, de sa beauté, de l'élégance de sa parure, de ses talents pour le chant, la poésie et la danse; tout redouble et justifie son amour. Mais Cynthie, aussi perverse qu'elle est aimable, se déshonore dans toute la ville par des aventures d'un tel éclat, que Properce ne peut plus l'aimer sans honte. Il en rougit, mais il ne peut se détacher d'elle. Il sera son amant, son époux; jamais il n'aimera que Cynthie. Ils se quittent et se reprennent encore. Cynthie est jalouse, il la rassure. Jamais il n'aimera une autre femme. Ce n'est point en effet une seule femme qu'il aime: ce sont toutes les femmes. Il n'en possède jamais assez, il est insatiable de plaisirs. Il faut pour le rappeler à lui-même que Cynthie l'abandonne encore. Ses plaintes alors sont aussi vives que si jamais il n'eût été infidèle lui-même. Il veut fuir. Il se distrait par la débauche. Il s'était enivré comme à son ordinaire. Il feint qu'une troupe d'Amours le rencontre et le ramène aux pieds de Cynthie. Leur raccommodement est suivi de nouveaux orages. Cynthie, dans un de leurs soupers, s'échauffe de vin comme lui, renverse la table, lui jette les coupes à la tête; il trouve cela charmant. De nouvelles perfidies le forcent enfin à rompre sa chaîne; il veut partir; il va voyager dans la Grèce; il fait tout le plan de son voyage, mais il renonce à ce projet, et c'est pour se voir encore l'objet de nouveaux outrages. Cynthie ne se borne plus à le trahir, elle le rend la risée de ses rivaux; mais une maladie vient la saisir, elle meurt. Elle lui reproche ses infidélités, ses caprices, l'abandon où il l'a laissée à ses derniers moments, et jure qu'elle-même, malgré les apparences, lui fut toujours fidèle. Telles sont les mœurs et les aventures de Properce et de sa maîtresse; telle est en abrégé

l'histoire de leurs amours. Voilà la femme qu'une âme comme celle de Properce fut réduite à aimer.

Ovide et Properce furent souvent infidèles, mais jamais inconstants. Ce sont deux libertins fixés qui portent souvent çà et là leurs hommages, mais qui reviennent toujours reprendre la même chaîne. Corinne et Cynthie ont toutes les femmes pour rivales : elles n'en ont particulièrement aucune. La muse de ces deux poëtes est fidèle si leur amour ne l'est pas, et aucun autre nom que ceux de Corinne et de Cynthie ne figure dans leurs vers. Tibulle, amant et poëte plus tendre, moins vif et moins emporté qu'eux dans ses goûts, n'a pas la même constance. Trois beautés sont l'une après l'autre les objets de son amour et de ses vers. Délie est la première, la plus célèbre et aussi la plus aimée. Tibulle a perdu sa fortune, mais il lui reste la campagne et Délie ; qu'il la possède dans la paix des champs, qu'il puisse en expirant presser la main de Délie dans la sienne ; qu'elle suive en pleurant sa pompe funèbre, il ne forme point d'autres vœux. Délie est enfermée par un mari jaloux : il pénétrera dans sa prison malgré les Argus et les triples verrous. Il oubliera dans ses bras toutes ses peines. Il tombe malade, et Délie seule l'occupe. Il l'engage à être toujours chaste, *à mépriser l'or*, à n'accorder qu'à lui ce qu'il a obtenu d'elle. Mais Délie ne suit point ce conseil. Il a cru pouvoir supporter son infidélité : il y succombe et demande grâce à Délie et à Vénus. Il cherche dans le vin un remède qu'il n'y trouve pas ; il ne peut ni adoucir ses regrets, ni se guérir de son amour. Il s'adresse au mari de Délie, trompé comme lui ; il lui révèle toutes les ruses dont elle se sert pour attirer et pour voir ses amants. Si ce mari ne sait pas la garder, qu'il la lui confie : il saura bien les écarter et garantir de leurs piéges celle qui les outrage tous deux. Il s'apaise, il revient à elle, il se souvient de la mère de Délie, qui protégeait leurs amours ; le souvenir de cette bonne femme rouvre son cœur à des sentiments tendres, et tous les torts de Délie sont oubliés. Mais elle en a bientôt de plus graves. Elle s'est laissé corrompre par l'or et les présents, elle est à un autre, à d'autres. Tibulle rompt enfin une chaîne honteuse, et lui dit adieu pour toujours.

Il passe sous les lois de Némésis et n'en est pas plus heureux ; elle n'aime que l'or et se soucie peu des vers et des dons du génie. Némésis est une femme avare qui se donne au plus offrant; il maudit son avarice, mais il l'aime et ne peut vivre s'il n'en est aimé. Il tâche de la fléchir par des images touchantes. Elle a perdu sa jeune sœur; il ira pleurer sur son tombeau et confier ses chagrins à cette cendre muette. Les mânes de la sœur de Némésis s'offenseront des larmes que Némésis fait répandre. Qu'elle n'aille pas mépriser leur colère. La triste image de sa sœur viendrait la nuit troubler son sommeil... Mais ces tristes souvenirs arrachent des pleurs à Némésis. Il ne veut point à ce prix acheter même le bonheur. Nééra est sa troisième maîtresse. Il a joui longtemps de son amour ; il ne demande aux dieux que de vivre et mourir avec elle; mais elle part, elle est absente; il ne peut s'occuper que d'elle, il ne demande qu'elle aux dieux; il a vu en songe Apollon, qui lui a annoncé que Nééra l'abandonne. Il refuse de

croire à ce songe; il ne pourrait survivre à ce malheur, et cependant ce malheur existe. Néæra est infidèle; il est encore une fois abandonné. Tel fut le caractère et le sort de Tibulle, tel est le triple et assez triste roman de ses amours.

C'est en lui surtout qu'une douce mélancolie domine, qu'elle donne même au plaisir une teinte de rêverie et de tristesse qui en fait le charme. S'il y eut un poëte ancien qui mit du moral dans l'amour, ce fut Tibulle; mais ces nuances de sentiment qu'il exprime si bien *sont en lui;* il ne songe pas plus que les deux autres à les chercher ou à les faire naître chez ses maîtresses : leurs grâces, leur beauté, sont tout ce qui l'enflamme; leurs faveurs, ce qu'il désire ou ce qu'il regrette; leur perfidie, leur vénalité, leur abandon, ce qui le tourmente. De toutes ces femmes devenues célèbres par les vers de trois grands poëtes, Cynthie paraît la plus aimable. L'attrait des talents se joint en elle à tous les autres; elle cultive le chant, la poésie; mais, pour tous ces talents, qui étaient souvent ceux des courtisanes d'un certain ordre, elle n'en vaut pas mieux : le plaisir, l'or et le vin n'en sont pas moins ce qui la gouverne; et Properce, qui vante une ou deux fois seulement en elle ce goût pour les arts, n'en est pas moins, dans sa passion pour elle, maîtrisé par une tout autre puissance.

GINGUENÉ.

DE LA GALANTERIE

Aujourd'hui nul ne s'aviserait d'assimiler la galanterie à l'amour, mais il fut un temps où la confusion fut possible, ainsi que le prouve ce passage de mademoiselle de Scudéri :

C'est aux femmes à qui il s'en faut prendre de la mauvaise *galanterie* des hommes; si elles savaient bien se servir de tous les priviléges de leur sexe, elles leur apprendraient à être véritablement galants, et elles n'endureraient pas qu'ils perdissent jamais devant elles le respect qu'ils leur doivent. En effet, si les femmes ne voulaient devoir leurs amants qu'à leur propre mérite, sans les devoir à leurs soins et à leurs faveurs, la conquête de leur cœur étant plus difficile à faire, les hommes seraient plus complaisants, plus soumis et plus respectueux qu'ils ne sont, et les femmes seraient aussi moins intéressées, moins lâches, moins fourbes et moins faibles qu'on ne les voit.

Comme on le voit, l'auteur de *Clélie* pensait qu'il y avait une bonne, une véritable galanterie, puisqu'elle flétrit de tout son mépris la mauvaise. Mais son opinion n'a pas prévalu, et, du vivant même de mademoiselle de Scudéri, la Rochefoucauld écrivait :

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

Plus tard, Montesquieu s'exprime ainsi :

Notre liaison avec la femme est fondée sur le bonheur attaché au plaisir

des sens, sur le charme d'aimer ou d'être aimé, et encore sur le désir de plaire, parce que ce sont des juges très-éclairés sur une partie des choses qui constituent le mérite personnel. Ce désir général de plaire produit la galanterie, qui n'est point l'amour, mais le délicat, mais le léger, mais le perpétuel mensonge de l'amour.

J. J. Rousseau protesta à son tour :

☙ J'ai peine à concevoir, dit-il, comment on rend assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants, ces compliments insultants et moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi ; les outrager par ces évidents mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon? Ceux même qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, et ne seraient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'inquiètent pas. Il faudrait avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, et rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie.

☙ Rien n'était si gênant autrefois, dit madame de Puisieux, que la galanterie et la politesse. Les hommes s'en sont défaits ; les femmes se sont habituées peu à peu à une liberté qui n'est pas fort respectueuse, mais dont elles s'accommodent faute de mieux. On ne dit plus en tremblant à une femme qu'on l'aime ; cet aveu ne fâche plus, et souvent on leur manque de respect avant qu'elles se soient aperçues qu'on les aimait. Je ne m'étonne plus de la longueur des liaisons, et de la façon dont elles finissent.

Ailleurs, le même auteur dit encore :

☙ L'art de parler finement galanterie, ou de dire des choses obligeantes à une femme, n'est que celui de pallier un mauvais dessein.

§ 2.

DE LA JALOUSIE.

☙ On dit que la jalousie est amour ; je le nie, car, quoique l'amour en sorte comme la cendre fait du feu, il est certain néanmoins que la jalousie éteint l'amour comme les cendres éteignent le feu. MARGUERITE DE NAVARRE.

La jalousie est de toutes les maladies d'esprit celle à qui plus de choses servent d'aliment, et moins de choses de remède. MONTAIGNE.

Un jaloux trouve toujours plus qu'il ne cherche. Mlle DE SCUDÉRI.

La jalousie est un accident inséparable et fortuit de l'amour.

VOITURE.

... La jalousie... entends-tu bien, Georgette?
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète,
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère et voudrais le charger?
... C'est justement tout comme.
La femme est, en effet, le potage de l'homme;
Et, quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper les doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

Partout la jalousie est un monstre odieux,
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux,
Et, plus l'amour est cher qui lui donne naissance,
Plus on doit ressentir les coups de cette offense.

C'est aimer froidement que n'être point jaloux.

... Témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit.

... L'amour des jaloux est fait comme la haine.

MOLIÈRE.

En tous temps, en tous lieux et de toutes façons,
Un jaloux, malgré lui, découvre ses soupçons.

QUINAULT.

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

La jalousie naît toujours avec l'amour; mais elle ne meurt pas toujours avec lui. LA ROCHEFOUCAULD.

La jalousie est l'aliment et le poison de l'amour. C'est elle qui fait les époux délicats et les épouses emportées. Quand elle est douce et modérée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue, on ne la voit soupçonner qu'avec précaution.

Aussi enfant que l'Amour, elle se joue avec lui et le corrige en badinant; c'est sous cette forme, c'est sous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la quand, sur les pas des Furies, elle se précipite un poignard à la main; quand elle gémit, quand elle hurle auprès du tombeau qu'elle a creusé, et qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait répandre. Astrée inquiète est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat et jamais jaloux; la délicatesse est toujours tendre; la jalousie est souvent cruelle. De Bernis.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire.
Montesquieu.

Un homme n'est jamais plus disposé à pester contre les femmes en général, que lorsqu'il sait que celle qu'il aime écoute agréablement les douceurs que d'autres lui disent; qu'elle s'engage volontiers à un tête-à-tête; qu'elle se divertit fort bien où il n'est pas. Il voudrait que, dès qu'une femme a lié avec lui une intrigue d'amour, elle regardât de haut en bas tous les autres hommes, et rejetât dédaigneusement toutes leurs cajoleries, et devînt, à leur égal, chagrine, incivile, farouche, brutale; et quand il voit tout le contraire, comme cela lui arrive assez souvent, il se dépite, et il s'emporte avec si peu d'équité, qu'il faut que tout le beau sexe en pâtisse. Il se déchaîne contre toutes les femmes; il les accuse toutes d'être coquettes essentiellement; et, s'il faisait alors une logique et qu'il en fût au traité des *Universaux*, il donnerait la coquetterie pour le *proprium quarto modo* du sexe féminin... C'est donc la jalousie qui le fait tant déclamer, non-seulement sur la femme infidèle, mais aussi sur toutes les femmes en général, comme si la coquetterie en était inséparable. Bayle.

La jalousie en tous les cœurs domine!
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.

Voltaire.

On croit que la jalousie marque beaucoup d'amour; mais l'expérience prouve que l'amour le plus violent est ordinairement le moins soupçonneux. La jalousie ne prouve qu'un amour faible, un sot orgueil, le sentiment forcé de son peu de mérite, et quelquefois un mauvais cœur. L'amour, chez les hommes, ne vit que d'amour-propre, il n'y a que des jaloux d'orgueil. Duclos.

Quelle passion! quelle triste et cruelle passion que celle de la jalousie! D'abord ressemblant à l'amour, dont elle a reçu la naissance, elle est douce, tendre et timide; honteuse d'elle-même, elle se cache et dévore en secret le fiel qui la consume. Mais tout à coup elle se dresse et s'élance, comme un serpent gonflé de son propre venin. Et qu'est-ce qui l'irrite? bien souvent on l'ignore. D'autant plus redoutable que l'apparence la plus faible et l'indice le plus léger en est le germe le plus imperceptible, et qu'une fois jeté dans l'âme, ce germe empoisonné change tout en poison. Marmontel.

La jalousie est une passion furieuse, qui ne laisse ni repos, ni tranquillité à ceux qui en sont possédés, et qui fait à coup sûr le malheur au moins de deux personnes. C'est le poison de l'amour : elle met le désordre dans une famille, elle rend injuste, vindicatif, cruel. Quand une fois une personne est jalouse, elle n'agit plus que comme une insensée ; toutes ses démarches, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait se sent du dérangement de sa tête. L'amour n'a jamais subsisté sans un peu de jalousie, mais il faut savoir la cacher ; en montrer à ce que l'on aime, c'est lui marquer peu de confiance ; l'on n'a jamais conservé les cœurs avec de la mauvaise humeur. Mme DE PUISIEUX.

La jalousie, qui semble n'avoir pour objet que la personne qu'on aime, prouve cependant mieux que toutes les autres passions que l'on n'aime que soi-même.

La jalousie semble annoncer sans cesse qu'elle veut cacher un trésor qu'on peut enlever avec facilité. ET. CŒNILHÉ.

La jalousie tient plus à la vanité qu'à l'amour. Mme DE STAEL.

La jalousie est parmi les passions ce qu'est parmi les maladies la rage : la plus inconcevable dans son principe, la plus difficile à guérir, la plus funeste dans ses effets.

Ce n'est que d'un extrême amour que peut naître une extrême jalousie. L'homme qui aime ainsi abandonne à l'objet qu'il adore toutes les affections, toutes les facultés, tout le bonheur de son être. Le soupçon ou la certitude, pour lui, c'est la même chose ; le soupçon qui lui ravit cet objet l'arrache à lui-même, et par le plus profond, le plus sensible de tous les déchirements. La vengeance de Nessus, le supplice de Prométhée en offrent à peine une assez vive image.

DIDEROT.

Pour cette inquiète passion qui s'appelle jalousie, qui n'est que la crainte d'être aimé moins, je soutiens qu'il n'y a qu'un faible amour qui en soit exempt.

MIRABEAU.

La jalousie est désobligeante. On la dit fille de l'amour et de la délicatesse ; ne le serait-elle pas plutôt de l'orgueil et de la défiance ? Elle suppose une crainte d'être trompé qui s'accorde mal avec l'objet qu'on a choisi comme le plus digne de son attachement. Mme RICCOBONI.

L'amour, par ses douceurs et ses fureurs étranges,
Offre aux amants le ciel et l'enfer tour à tour ;
La jalousie est la sœur de l'amour,
Comme le diable est le frère des anges.

BOUFFLERS.

La jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on immolait le chevreau ;



CATHERINE II

CATHERINE II

IMPERATRICE DE RUSSIE

Elle avait mérité son surnom de *Grande*, grande dans le crime, grande dans le vice, grande dans l'empire, grande dans l'admiration, mais grande aussi dans l'horreur des hommes. Elle avait civilisé, elle avait illustré, elle avait étendu l'empire, mais elle avait perverti la Russie. Quand l'histoire n'affectera plus de se séparer de la conscience, elle dira si une femme infidèle et conspiratrice, maîtresse et complice des assassins de son mari, usurpatrice du trône, marâtre de son fils, meurtrière à froid d'un compétiteur involontaire de l'empire, conquérante par ruse de la Crimée, spoliatrice par violence de la Pologne, présentant aux regards de son peuple douze favoris successifs, étagés comme des cariatides obscènes sous les marches du trône, impie en France, hypocrite à Moscou, fomentant la révolution dans ses doctrines et la proscrivant dans ses actes, femme à trois faces et à trois langages, barbare avec les barbares, libérale avec les philosophes, révolutionnaire avec les peuples, contre-révolutionnaire avec les rois, comédienne souvent, tragédienne quelquefois, actrice toujours, mais grande actrice ; l'histoire, à ce point de vue de l'honnêteté morale, qui est le point de vue de la véritable politique, dira si une telle femme doit être comptée au rang des bienfaitrices de son peuple ou des corruptrices de l'humanité.

LAMARTINE.

elle a régné sous la tente d'Abraham, et dans ces couches mêmes où les patriarches goûtaient tant de joie qu'ils oubliaient la mort de leurs mères.

CHATEAUBRIAND.

... Pour être jaloux, par air ou par dépit,
Il ne faut point d'amour, l'amour-propre suffit.

ANDRIEUX.

Je ne sais quels sont les effets de la jalousie d'un homme sur le cœur de la femme qu'il aime. De la part d'un amoureux qui ennuie, la jalousie doit inspirer un souverain dégoût qui va même jusqu'à la haine, si le jalousé est plus aimable que le jaloux, car l'on ne veut de la jalousie que de ceux dont on pourrait être jalouse, disait madame de Coulanges.

Si l'on aime le jaloux et qu'il n'ait pas de droits, la jalousie peut choquer cet orgueil féminin si difficile à ménager et à reconnaître. La jalousie peut plaire aux femmes qui ont de la fierté, comme une manière nouvelle de leur montrer leur pouvoir.

La jalousie peut plaire comme une manière nouvelle de prouver l'amour. La jalousie peut choquer la pudeur d'une femme ultra-délicate.

La jalousie peut plaire comme montrant la bravoure de l'amant, *ferrum est quod amant*. Notez bien que c'est la bravoure qu'on aime, et non pas le courage à la Turenne, qui peut fort bien s'allier avec un cœur froid.

A l'instant où naît la jalousie, chaque perfection que vous ajoutez à la couronne de l'objet que vous aimez, et qui peut-être en aime un autre, loin de vous procurer une jouissance céleste, vous retourne un poignard dans le cœur. Une voix vous crie : Ce plaisir si charmant, c'est ton rival qui en jouira.

On a regardé la jalousie comme une affection mâle et noble. Ce sont de pareilles bévues qui mènent si longtemps des millions d'hommes.

Cet honneur jaloux date apparemment des temps réels ou supposés de l'enfance du monde; il provient de l'isolement où les hommes étaient alors, de l'isolement où se sont trouvés les hommes de certaines contrées.

Dans un ordre établi, dans une morale raisonnée, la jalousie n'est qu'une faiblesse ou une sottise. Mettez de l'importance à la possession quand vous aimez; mais alors vous aimez avec confiance, vous n'êtes point inquiets, vous n'avez point besoin d'être jaloux. Si vous n'aimez pas avec confiance, vous n'aimez pas. Si vous aimez sans être aimé, cessez d'aimer. Cela est très-difficile quelquefois; aussi la jalousie est une faiblesse, quand elle n'est pas une sottise.

Mais, dira-t-on, l'on aime sans estimer. Alors l'amour est une démence, et je ne sais point de lois morales pour les maniaques.

Mais enfin la jalousie est dans la nature. Que m'importe? Les haines, les fureurs, l'ingratitude sont aussi dans la nature.

Les restes inconsidérés d'un noble enthousiasme faisaient de l'honneur une déité mystérieuse. Les passions seules réglaient alors les opinions. Ce n'était

plus l'honneur, première loi de l'homme de bien ; c'était la manie de l'honneur : et l'on consacrait comme des lois sociales les sottises que cet honneur-là mettait à la mode. L'homme le plus vertueux était déshonoré pour des fautes qu'il n'avait pu ni partager ni prévoir. Il était compromis, si quelque étourdi venait compromettre, ou soupçonner, ou calomnier sa femme. Ce caprice d'un honneur trop sévère, pour être toujours juste, paraît cesser parmi nous; mais beaucoup de peuples en suivent encore les écarts.

On prétendra que ces préjugés, peu équitables, mais respectés, servaient à maintenir les mœurs et l'union domestique. Je ne le nie pas : c'est un moyen, comme tant d'autres que nous avons trouvés ou conservés : comme la sécurité qu'on obtient par la mutilation des eunuques ; comme le déshonneur des fils pour le crime du père, dont la conduite leur était apparemment soumise ; comme les tortures, qui ne laissent pas de faire découvrir quelques complices ; comme les avantages que l'anatomie retire de nos exécutions sanglantes, digne reste des codes barbares.

Nos jalousies sont ridicules parce qu'elles sont insensées. Si d'ailleurs elles montrent quelque force dans l'amour, ce n'est que celle d'un amour erroné, d'un amour sans noblesse. La jalousie ne convient qu'à l'animal qui ne réfléchit point; elle est dans l'instinct plus que dans la volonté. Ses soupçons, ses démarches, tant d'excès, d'impuissance et d'angoisses, sont d'un cœur étroit, incertain, extrême, et qui échappe aux lois d'une raison infirme. Il est de justes précautions : l'inquiétude, le désir de s'assurer du vrai, sont alors une affaire et non point une passion ; c'est souvent prudence ou nécessité, ce n'est pas jalousie. Mais dans le véritable amour on n'a rien à craindre, à savoir, à découvrir : une belle âme ignore ces sollicitudes.

Si la jalousie annonce quelque force, c'est la force d'un amour insensé. Lorsqu'on aime en conservant la raison, nécessairement on estime ce qu'on aime, et l'estime doit exclure toute idée de perfidie. SÉNANCOUR.

Il y a deux sortes de jalousies : l'une grossière, qui tourmente l'objet aimé de ses défiances perpétuelles; l'autre délicate, qui est une défiance de soi-même et ne fait souffrir que le jaloux. A. GUYARD.

Tout ce que j'ai pu observer de cette fameuse passion de l'amour, tant célébrée, me persuade que sa forme la plus fréquente et la plus saisissable est la jalousie. L'amour tranquille est indolent; il s'endort volontiers, volontiers il passe du sommeil à la mort; enfin il ne se mène pas généralement comme on voit dans les livres et sur les théâtres, et c'est une affection qui est plus forte et plus turbulente dans l'esprit que dans le cœur. Je crois bien que, si on lisait moins de romans, il y aurait moins d'amoureux. Mais la jalousie, voilà vraiment une flamme.

J'en conclus que l'amour est, au fond, un très-vif sentiment d'adoration pour nous-même. On veut avoir un esclave et être un dieu, et ce qui lèse cette sou-

veraineté où nous prétendons sur une autre créature nous blesse véritablement au cœur. Être repoussé est une peine légère, régner sans combat est un médiocre plaisir. Voir s'établir et régner un autre, lorsque l'on est soi-même exclu, voilà le dard, voilà ce qui chasse le sommeil, voilà ce qui indigne, ce qui étouffe, ce qui fait rêver de mourir. LOUIS VEUILLOT.

La jalousie, égoïsme sacré, qui est la preuve de l'amour comme le vide est la preuve de l'atmosphère. Cela ne s'explique pas, cela se souffre, s'endure. On se sent mordre sans savoir où porter la main pour écarter les têtes de l'hydre aux dents acérées. * * *

DE LA JALOUSIE CHEZ LES FEMMES

Lorsque la jalousie saisit ces pauvres âmes faibles et sans résistance, c'est pitié comme elle les terrasse et tyrannise cruellement : elle s'y insinue soubs tiltre d'amitié; mais depuis qu'elle les possède, les mesmes causes qui servoient de fondement à la bienveillance servent de fondement de haine capitale. C'est des maladies d'esprit celle à qui plus de choses servent d'aliment et moins de choses de remède : la vertu, la santé, le mérite, la réputation du mary, sont les boute-feux de leur maltalent (dépit) et de leur rage... Cette fiebvre corrompt et laidit tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs; et d'une femme jalouse, quelque chaste qu'elle soit et ménagière, il n'est action qui ne sente à l'aigre et à l'importun : c'est une agitation enragée qui les rejecte à une extrémité du tout contraire à sa cause.

De donner conseil aux femmes pour les desgouster de la jalousie, ce seroit temps perdu : leur essence est si confite en souspeçon, en vanité et en curiosité, que de les guarir par voye légitime, il ne fault pas l'espérer. Elles s'amendent souvent de cet inconvénient par une forme de santé beaucoup plus à craindre que n'est la maladie mesme ; car, comme il y a des enchantemens qui ne savent pas oster le mal qu'en le rechargeant à un autre, elles rejectent volontiers cette fiebvre à leurs marys, quand elles la perdent. Toutefois, à vrai dire, je ne sçais si on peult souffrir d'elles pis que la jalousie; c'est la plus dangereuse de leurs conditions comme de leurs membres la teste. Pittacus disoit que chascun avoit son default; que le sien estoit la mauvaise teste de sa femme. MONTAIGNE.

C'est la coutume des femmes qui ont de la jalousie, de haïr presque également les amants qui les abandonnent et celles pour qui elles sont abandonnées
Mlle DE SCUDÉRI.

Fiez-vous aux femmes jalouses du soin de vous connoître, vous ne perdez rien avec elles; la nécessité de bien voir est attachée à leur misérable passion, elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez, en vous cherchant tous les défauts que vous n'avez pas. MARIVAUX.

La jalousie est un mal si commun chez les femmes, elle influe tellement sur leur bonheur, elle les compromet si souvent et de tant de manières, qu'il est impossible qu'une suite de développements qui leur montrent, à chaque mot, jusqu'à quel point cette passion peut les égarer, ne leur offre pas une utile et grande leçon. Psse DE SALM.

Quant à la jalousie chez les femmes, elles sont méfiantes, elles risquent infiniment plus que nous, elles ont plus sacrifié à l'amour, elles ont beaucoup moins de moyens de distraction, elles en ont beaucoup moins surtout de vérifier les actions de leur amant. Une femme se sent avilie par la jalousie; elle a l'air de courir après un homme; elle se croit la risée de son amant, et qu'il se moque surtout de ses plus tendres transports; elle doit pencher à la cruauté, et cependant elle ne peut tuer légalement sa rivale.

Chez les femmes, la jalousie doit être un mal encore plus abominable, s'il se peut, que chez les hommes. C'est tout ce que le cœur humain peut supporter de rage impuissante et de mépris de soi-même sans se briser.

Je ne connais d'autre remède à un mal si cruel que la mort de qui l'inspire ou de qui l'éprouve.

Les femmes fières dissimulent leur jalousie par orgueil. Elles passent de longues soirées silencieuses et froides avec cet homme qu'elles adorent, qu'elles tremblent de perdre, et aux yeux duquel elles se voient peu aimables.

STENDHAL.

La plupart des femmes se livrent sans réserve à l'impétuosité des sentiments jaloux qu'elles éprouvent. Leurs bouches ne s'ouvrent plus que pour les plaintes les plus amères et les plus durs reproches. P. C. LEVESQUE.

Une des plus mauvaises passions du cœur des femmes, c'est la jalousie.
Les femmes sont plus jalouses que les hommes.

Quand une femme est jalouse, rien ne la fléchit : ni la vue des douleurs qu'elle fait endurer, ni les larmes, ni les protestations, ni les prières. A chaque instant elle épie les actions et les pensées. Le jour, la nuit, à toute heure elle se forge des chimères, poignards qu'elle aiguise pour les enfoncer ensuite dans le cœur de sa victime, de sa victime qu'elle aime pourtant, qu'elle aime trop. Mais, hélas! la pauvre folle, elle n'a plus sa raison; peu à peu son esprit et ses facultés se sont fait un besoin d'exaltation factice qui ne rendent plus possible pour elle la vie commune, calme et tranquille, avec ses joies et ses bonheurs. Il lui faut du drame et de la tempête; de jour en jour elle s'exaspère, elle devient furieuse, puis quelquefois il arrive un moment où, finissant par ajouter foi aux chimères qu'elle invente, elle croit vraiment criminel celui qui est l'objet de ses fureurs, et alors elle se change en haine, elle maudit et repousse le cœur le plus dévoué, le plus aimant, et cet amour qu'elle craignait tant de perdre, c'est elle qui le tue, sans s'inquiéter des souffrances de celui qui le garde dans son cœur.

Parfois la jalousie la pousse au parjure, à la trahison, car elle a ses vengeances aussi absurdes, aussi exagérées que les chimères qu'elle se forge. Une femme exaspérée par cette passion est capable de tout : elle devient infidèle sans amour, pour se venger des infidélités qu'elle suppose. D'autres fois même elle ouvre son cœur aux séductions extérieures. BÉLOUINO.

On remarque dans les maisons d'aliénés beaucoup plus de folles par jalousie que de fous pour cette cause. J. J. VIREY.

PRIÈRE D'UNE FEMME JALOUSE

« Mon Dieu ! il y a trois heures, trois siècles que je l'attends ! faut-il attendre, faut-il espérer, faut-il souffrir encore ? Faites, ô mon Dieu ! qu'il ne soit nulle part où mon amour ne puisse être avec lui ! faites que ce qui le retient loin de moi ne soit ni le vœu ni l'oubli de son cœur ! Faites que ces heures lui soient longues, qu'elles soient éternelles comme à moi ! faites, grand Dieu ! que, pendant que je verse ces larmes amères et que ma poitrine éclate en sanglots, la joie ne soit point dans son âme et le sourire sur ses lèvres ! faites que rien de léger, que rien de sérieux surtout ne l'arrête !

« Où est-il, Dieu puissant ?... Dieu cruel, où peut-il être ?... Une autre, ah ! peut-être une autre !... mais non, non. Mon Dieu, soyez béni ! celui que j'aime n'est point coupable, je l'accuse à tort. Une voix amie me dit que je fais mal de me plaindre, que mes pleurs l'outragent.

« Lui, infidèle ? lui, lâche ? oh ! loin de moi, Seigneur, le soupçon d'une misère si grande ! quelque obstacle imprévu, matériel, insurmontable à son courage, à l'amour lui-même, nous sépare, et non sa volonté. Merci, Seigneur ! un accident, un piége... que sait-on ? un danger... il est blessé peut-être, et non parjure... »

« Tout à coup on entend le canon gronder dans le lointain ; une vive fusillade s'engage dans la rue voisine ; la maison s'ouvre avec fracas ; un homme entre, pâle et sanglant ; il tombe épuisé aux pieds de Pauline : c'est George de C...

« — Je le savais bien, Dieu juste ! reprend la femme jalouse en se redressant, le regard plein de reconnaissance et, je dois le dire, de triomphe. — Je le savais bien, Dieu clément, que vous l'auriez tué plutôt que de le laisser se couvrir d'une tache si noire ! » P. J. STAHL.

§ 3

CONSTANCE. — INCONSTANCE — FIDÉLITÉ. — INFIDÉLITÉ.

Boiste établit (dans son *Dictionnaire des synonymes*) cette différence entre la constance et la fidélité :

⁂ L'amant constant aime constamment la même personne; l'amant fidèle n'en aime point d'autre. Il est inconstant s'il a cessé d'aimer, mais il est fidèle; de même la constance peut n'être pas toujours accompagnée de la fidélité

M. Bescherelle est plus concis :

⁂ La constance, dit-il, ne suppose point d'engagement; la fidélité en suppose un.

Quoi qu'il en soit, la nuance, tout au moins au point de vue du langage usuel, nous a semblé trop délicate à bien saisir, pour que nous ayons cru devoir former plus d'un groupe des pensées suivantes :

⁂ La constance en amour est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet.

⁂ Il y a deux sortes de constances en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer, et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant.

⁂ Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux, que quand on est maltraité. La Rochefoucauld.

⁂ Hyacinthe. — La douce chose que d'aimer lorsqu'on ne voit point d'obstacles à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble.

Scapin. — Vous vous moquez : la tranquillité en amour est un calme désagréable... les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

⁂ Ah! qu'il est doux d'aimer
Quand deux cœurs sont fidèles.

Molière.

⁂ Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.

Racine.

⁂ Les Français ne se piquent guère de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se

portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable, et si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur. MONTESQUIEU.

On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne pas.
Mme DE SÉVIGNÉ.

On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie pas.
Mme DE LA FAYETTE.

Ne trouvez-vous pas qu'en rapprochant les deux précédentes assertions, nous voilà bien renseignés?

L'inconstance et l'amour sont incompatibles : l'amant qui change ne change pas; il commence ou finit d'aimer. J. J. ROUSSEAU.

L'inconstance naît souvent de la certitude d'être aimé; on ne le croirait pas; mais les âmes tendres et délicates ont volontiers le défaut de se relâcher dans leur tendresse, quand ils ont obtenu toute la vôtre; l'envie de vous plaire leur fournit des grâces infinies, leur fait faire des efforts qui sont délicieux pour elles; mais, dès qu'elles ont plu, les voilà désœuvrées.

En fait d'amour, ce sont des âmes d'enfant que les âmes inconstantes. Aussi n'y a-t-il rien de plus amusant, de plus aimable, de plus agréablement vif et étourdi que leur tendresse. MARIVAUX.

On peut jurer qu'on sera fidèle, parce que la fidélité dépend de nous, mais non pas qu'on aimera toujours. Il faudrait donc ne pas donner aux serments plus de force qu'ils n'en peuvent avoir. N'est-ce pas assez d'y tenir, tant que l'on n'a pas de bonnes raisons d'y manquer?

L'infidélité, peste du repos et de la vertu, vient troubler les liaisons les mieux cimentées. C'est de l'infidélité que naît le désordre dans les familles; c'est de l'infidélité que vient la perte de la santé, de l'honneur, et quelquefois celle de la vie; l'infidélité a produit plus de mal que tous les autres vices ensemble. C'est à quoi l'on ne songe guère quand on contracte des engagements; on se promet bien d'y tenir, on s'imagine même qu'on y tiendra facilement; mais on revient de cette promesse à mesure que les occasions d'y manquer se présentent.

Quand une fois on a perdu le cœur d'un amant, c'est en vain qu'on fait des efforts pour le retenir. C'est un temps éclipsé sans retour. Le cœur ne se gouverne pas comme l'esprit; on ne lui commande rien; c'est lui plutôt qui nous conduit. Il faut qu'une femme connaisse quand son règne est passé, et qu'elle prévienne, s'il se peut, la honte d'être abandonnée, en usant de diligence.

On peut jurer qu'on sera fidèle, parce que la fidélité dépend de nous; mais non qu'on aimera toujours : il faudrait donc, avant que de faire un serment, en bien examiner l'objet, ou se résoudre à jurer comme des enfants.

On promet d'aimer toute sa vie; mais n'est-ce pas aux conditions tacites qu'on sera toujours aimé, qu'un amant ne se négligera point, qu'il n'aura point de mauvais procédés, etc., etc.? N'est-il pas constant que, sans cela, on se dirait cent fois le jour qu'il faut continuer, qu'on n'en ferait pas davantage? Pourquoi donner aux serments plus de force qu'ils n'en peuvent avoir? N'est-ce pas assez d'y tenir tant que l'on n'a pas de bonnes raisons d'y manquer? et puis il y a des choses qui ne sont pas en notre pouvoir.

Une femme dit qu'un homme est ingrat, on entend à merveille qu'elle l'a mis à portée de l'être. Les femmes trompées n'ont qu'un parti à prendre : c'est d'oublier leurs bontés, ou, si elles y tiennent, de s'en venger secrètement, en disant publiquement du bien de celui qu'intérieurement elles voudraient accabler.

Si j'étais homme, je ne ferais pas grand fond sur la bonne foi d'une femme qui m'aurait pardonné de lui en avoir manqué. On est ordinairement sévère sur les fautes qu'on ne commet pas. Mme DE PUISIEUX.

L'infidélité afflige les femmes en raison du plaisir qu'elle fait à leurs rivales. BEAUCHÊNE.

Il n'y a de mérite à n'être pas infidèle que lorsqu'on commence à devenir inconstant. DE LÉVIS.

Quand l'Éternel la femme fabriqua,
Pour l'achever l'étoffe lui manqua;
Lors, sans façon, nous volant une côte,
Il l'enrichit de ce bien qu'il nous ôte,
De son avoir tout homme est né jaloux :
Pour rattraper cette côte enlevée,
Nous la cherchons... belles, chacun de nous
Sera content, quand il l'aura trouvée.

MILLEVOYE.

Lorsqu'une femme pardonne une infidélité, c'est presque toujours pour déjouer les projets d'une rivale dont le triomphe l'importune.

DE STASSART.

La plupart des hommes et des femmes se reprochent mal à propos leurs infidélités. Ils se juraient autrefois un amour vif, un amour que la sympathie avait assorti. Infidèles à la vérité qu'ils attestaient alors, doivent-ils s'étonner aujourd'hui de devenir perfides en amour? On n'aime guère dans le monde, mais on s'amuse. Parler sérieusement de l'amour, c'est tomber dans le ridicule. Cependant, aux yeux de la véritable probité, un amant et un ami infidèles sont

également méprisables. Cesser d'aimer par inconstance est un défaut dans la nature; trahir ce qu'on aime est toujours un vice dans l'amant. De Bernis.

N'allons pas jurer d'aimer toujours : nul n'est certain d'aimer demain.
De Sénancour.

L'infidélité est comme la mort, elle n'admet pas de nuances.
Mme E. de Girardin.

Qui est-ce qui n'a pas rougi, dans le fond de son âme, d'avoir trompé quelque belle et noble femme, pour une sotte qui était à cent lieues de la valoir?
P. J. Stahl.

L'infidélité est une trahison envers soi-même. Ad. d'Houdetot.

Être fidèle est, pour ainsi dire, même chose qu'être jaloux : par la jalousie, l'on demande la fidélité à autrui; par la fidélité, l'on exerce la jalousie sur soi-même. * * *

CONSTANCE ET INCONSTANCE DE LA FEMME

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.
François Ier.

L'onde est moins agitée, et moins léger le vent,
Moins volage la flamme,
Moins prompt est le penser que l'on va concevant,
Que le cœur d'une femme.
H. d'Urfé

La femme est une mer aux naufrages fatale,
Rien ne peut aplanir son humeur inégale.
Les flammes d'aujourd'hui seront glace demain,
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'advienne,
Fais compte qu'elle a...
... Quelque chose de plus qu'humain.
Malherbe.

... Tout ce que d'ardeur font paraître les femmes
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Molière.

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus; une légère, celle qui déjà en aime un autre; une volage, celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime; une indifférente, celle qui n'aime rien.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne; c'est, dans une femme, l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des serments et des promesses, qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle; s'il la croit fidèle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.

La Bruyère.

On garde longtemps son premier amant, quand on n'en prend point de second.

La Rochefoucauld.

Lorsque Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
Il l'aima fort; elle, de son côté
(Dont bien nous prend), ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors, en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidèle.
Mais comme quoi ne l'aurait-elle été?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle!

Or, en cela, nous nous trompons tous deux :
Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de cœur et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme et ne point coqueter.

Sarrazin.

« On croirait, dit Bayle, après avoir rapporté ce sonnet, que Sarrazin écrivit cela pendant l'accès d'une furieuse jalousie, et ayant appris tout fraîchement que sa maîtresse avait eu beaucoup de civilité pour quelques jeunes blondins qui l'avaient louée. »

Les précautions ne font rien contre l'infidélité; et souvent une femme, qui ne songerait point à mal si on la laissait en repos, s'y voit portée par vengeance ou réduite par nécessité.

Hamilton.

Il faut autant de frais pour conserver les femmes
Qu'on en a prodigué pour attendrir les âmes.

De Bièvre.

Prenez la fillette
Au premier mouvement,
Car elle est sujette
Au changement.
Souvent la plus tendre,

Qu'on fait trop attendre,
Se moque de nous,
Au rendez-vous.

REGNARD.

Lorsque Dieu créa l'homme, il le créa pour être bon et vertueux : il fit la femme pour lui donner une compagne fidèle, qui par sa fidélité le rendît heureux : voilà, je crois, les deux choses que le libre arbitre a le plus éloignées de la volonté de Dieu.

La plupart des hommes se récrient sur l'infidélité des femmes : les amants se plaignent de leurs maîtresses, les maris de leurs épouses ; les assemblées particulières en font la matière de leurs conversations : les tribunaux de justice en retentissent ; cependant on voit peu de gens faire assez usage du bon sens et de la raison. pour éviter de donner dans des piéges où l'on voit tomber tous les jours un grand nombre de personnes. Le vieillard et le jeune homme, le courtisan et le bourgeois, l'homme de lettres et l'ignorant, tous les hommes enfin semblent se disputer à qui se rangera sous l'empire des femmes. Y sont-ils engagés, ils se plaignent et maudissent leur état. Sont-ils assez heureux pour en sortir, leur félicité fuit comme l'ombre et passe dans un instant ; ils ne brisent leurs chaînes que pour se donner de nouveaux fers. Leur conduite extraordinaire semble assez justifier que Dieu créa les femmes pour être le fléau perpétuel des hommes, en attribuant un pouvoir irrésistible à ces tyrans des cœurs. L'infidélité n'est pas le plus insupportable défaut des femmes : un mari, dont l'épouse est coquette ou galante, n'en est que plus tranquille dans son ménage ; elle a du moins beaucoup plus d'égards pour lui que n'en aurait une vertueuse, qui fait acheter par mille tourments une sagesse dont elle se défera peut-être à la première occasion, et qu'elle n'a conservée que parce qu'elle n'a pas trouvé le moyen de s'en débarrasser. Combien n'y a-t-il pas de femmes à qui la vertu est un pesant fardeau, qu'elles portent faute de trouver des gens qui soient assez officieux pour les en décharger ! Le marquis D'ARGENS.

Les femmes ressemblent aux girouettes; quand elles se rouillent, elles se fixent.

Cette ligne de prose est de Voltaire, qui ne manqua pas, à l'occasion, de la traduire en vers :

... La femme est comme la girouette :
Quand elle est neuve encore à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée !

Fiez-vous donc, tristes amants,
Aux soupirs, aux faveurs, aux transports de vos belles.
Ah ! croyez-moi, saisissez les instants
Qui vous sont accordés par elles.

Il n'est point d'amours éternelles,
Il n'est point de plaisirs constants.

BERTIN.

Il n'est pas de femme si fidèle qui n'ait cessé de l'être, au moins par la pensée. DIDEROT.

Généralement les hommes sont moins constants que les femmes, et se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, et s'en inquiète ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les soins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent guères.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, et vous voulez inspirer des feux constants! Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur ; soyez toujours la même, et l'on vous aimera toujours, si l'on peut.

J. J. ROUSSEAU.

Quand une femme est fidèle, on l'admire ; mais il y a des femmes modestes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées. MARIVAUX.

La cour vous a oublié, chantez ; une jolie femme vous a quitté pour un de vos amis, chantez ; demain vous aurez la sienne, et il sera bien plus à plaindre que vous, parce qu'il ne sait peut-être pas qu'il faut chanter.

Quand vous voyez qu'une femme a changé d'avis, d'opinion et d'amant, dites qu'elle n'en a ni l'honneur ni le démérite, mais qu'elle n'a pu faire autrement. Elle est malade. L'inconséquence est une maladie. Je prie Dieu, son père, son mari, son amant et son ami de la lui pardonner. Prince DE LIGNE.

Un des plus grands maux est d'avoir à regretter un bien qui existe encore, mais qui n'existe plus pour nous. C'est pour cette raison qu'on se console plus aisément de la mort de sa maîtresse que de son infidélité.

Mme D'ARCONVILLE.

Pour être aimé des belles,
Aimons ;
Un beau jour changent-elles,
Changeons.

DÉSAUGIERS.

On ne peut guère avoir femme fidèle
Qu'en attirant l'amusement chez elle.

FAVART.

L'honneur dont le sexe se pique
Est semblable au nectar bachique
Que le coteau de Reims produit.
Quelque soin, quelque vigilance
Dont use l'humaine puissance
Pour l'enfermer dans son réduit,
Souvent ce petillant breuvage,
Qu'irrite un trop long esclavage,
Fait sauter le cercle et s'enfuit.

PANARD.

Trop fatale beauté, sexe aimable et trompeur,
Enflammer est ton art, et trahir est ta gloire.

E. LEBRUN.

Une femme dont on croit être aimé et qui nous trompe ne nous fait aucun mal; une femme qui nous détrompe quand nous croyons qu'elle nous aime, nous en fait beaucoup. BEAUCHÊNE.

Les femmes sont toujours constantes à l'amour, mais pas toujours à l'amant.

L'homme qui conserve de la haine pour une femme qui lui a été infidèle prouve qu'il n'était pas digne d'elle et qu'elle a bien fait de le délaisser.

On peut accuser de mensonge une femme qui se vante d'être fidèle; quant à celle qui ne s'en vante pas, pensez-en ce qu'il vous plaira. J. DUPATY.

Pour juger de l'amour de votre maîtresse, rappelez-vous :

Que plus il entre de plaisir physique dans la base d'un amour, dans ce qui autrefois détermina l'intimité, plus il est sujet à l'inconstance et surtout à l'infidélité.

La différence de l'infidélité dans les deux sexes et si réelle, qu'une femme passionnée peut pardonner une infidélité, ce qui est impossible à un homme.

STENDHAL.

Il y a des femmes que leur bon naturel est la sincérité de leur cœur empêchent d'avoir deux amants à la fois. ALF. DE MUSSET.

Un prince ami des dieux, une *femme fidèle*,
Des léopards sans ongle, et des oiseaux sans aile,
Un fleuve impétueux qui remonte son cours,
Sont des choses vraiment qu'on ne voit pas toujours.

F. PONSARD.

La femme la plus héroïquement constante veut bien n'être qu'à un seul, mais elle voudrait que tous les autres en mourussent de chagrin.

ALPH. KARR.

Fussiez-vous par delà les colonnes d'Alcide,
Vous y pourriez encor trouver une perfide.

C. DELAVIGNE.

On n'a pas encore pu décider qu'une femme est poussée à devenir infidèle plutôt par l'impossibilité où elle serait de se livrer au changement que par la liberté qu'on lui laisserait à cet égard. BALZAC.

On blâme l'inconstance des femmes, mais seulement quand on en est victime; on la trouve charmante quand on en est l'objet. LOUIS DESNOYERS.

La vengeance, la haine, l'intérêt, l'amour-propre, l'orgueil et le caprice sont bien souvent la cause de l'infidélité des femmes. SAINT-OMER.

Ithaque est restée célèbre : une femme y fut fidèle.

Les femmes sont plus inconstantes, les hommes sont plus infidèles.

Il n'est pas une femme fidèle qui ne soit fière de ne pas tromper son mari. La fidélité est donc un effort.

Le chrétien qui se parjure la main sur l'Évangile est moins coupable que la femme infidèle qui, la main sur son cœur, jure qu'elle est innocente; elle renie du même coup son Dieu d'hier et son Dieu d'aujourd'hui. P. J. STAHL.

... Tu ne connais pas les femmes; tu ne sais pas ce qu'il y a souvent d'honnêteté dans leurs trahisons. E. FEYDEAU.

Les maris infidèles ne manquent jamais, pour s'excuser, de calomnier leurs femmes; plus généreuses, celles-ci les trompent, mais ne les calomnient pas. AD. D'HOUDETOT.

§ 4.

DU MARIAGE.

De Bonald définit le mariage :

Un acte social, domestique, civil et religieux à la fois, acte fondateur de la société domestique, dont l'autorité civile, venant au secours de l'accord domestique, doit garantir les intérêts, et où l'autorité religieuse fait intervenir la Divinité d'une manière extérieure et sensible pour conserver l'union des cœurs et épurer celle des corps.

Nous regardons comme satisfaisante cette définition à l'austérité de laquelle nous opposerons le tableau ci-dessous, qui, pour appartenir à une école maniérée

et essentiellement mythologique aujourd'hui tombée en désuétude, nous semble mériter tous les honneurs de la reproduction :

L'HYMEN

Vous vous attendez peut-être, Émilie, à la généalogie de l'Hymen ? Votre attente sera trompée; je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce dieu. La plupart des auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et, par conséquent, frère utérin de l'Amour. Si cette opinion était fondée, elle prouverait plus que jamais l'ancien proverbe : *Rara concordia fratrum.* Vous allez me demander le sens de cette maxime ; vous n'en avez pas besoin :

Avec un cœur fidèle et tendre
Vous y répondrez sans l'attendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existait longtemps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette déesse à Vulcain.

En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

C'est que l'Amour, pour l'ordinaire,
En étranger traite son frère,
Et que souvent l'Hymen sur le retour
Est un faux frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement; cependant le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de palais, c'est la gravité même,
En costume de cour, un sourire apprêté
Déride son visage
Qui s'allonge avec dignité.
En habit de traitant, d'abord il se recueille,
Puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
Il prend en souriant la main de sa moitié,
Comme l'on prend un portefeuille.
En seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur, et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux,
Il joue en cheveux gris la pastorale antique;
Sur ses tours et sur ses crénaux
Il enlace les noms de sa douairière étique
Et fait à soixante ans l'amour en madrigaux.
En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire;
Brusque chez le marchand, froid chez le financier,
Grave chez le docteur, fier chez le marguillier;

Et souple chez l'apothicaire;
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir
Ou du repos ou du plaisir,
Près des vieux il s'endort, près des jeunes il veille,
Près de vous il attend, comme au matin l'abeille
Guette la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu de tout temps accès dans tous les temples; cependant il avait lui-même un temple particulier où on l'adorait avec Amour. Ce temple, qui existait jadis à Cythère, est tellement détruit qu'il n'en reste plus de vestiges; mais la confrérie des époux l'a fait depuis peu relever à ses frais, vers le dernier degré du pôle glacial.

Là, dans un sombre labyrinthe,
Après mille et mille détours,
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les Amours,
Souvent attiré par la feinte,
Vendeur, vendu, trompé toujours,
On arrive à la noire enceinte
Où l'Hymen et le dieu Plutus,
Calculant, au taux de la place,
L'esprit, la jeunesse, la grâce,
Le sentiment et la vertu,
Font jurer, par-devant notaire,
Sans s'être ni vu ni connu,
De s'adorer et de se plaire,
Moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule
On entrevoit les noirs Soucis,
Des Dégoûts, frère des Ennuis,
Voltigeant dans le crépuscule;
Et fuyant la clarté du jour.
Plus près, sous les traits de l'Amour,
Paraît la triste Indifférence,
Soufflant au cœur son froid mortel,
Et plus loin la fausse Espérance,
Qui conduit au pied de l'autel.
C'est là que la foule égarée
Des deux moitiés du genre humain,
Du portique assiégeant l'entrée,
Implore le joug de l'Hymen.
Le dieu, les prenant par la main,
Sous le voile du sanctuaire,
D'un fer doré forge les nœuds.
Qui les enchaînent deux à deux,
Pour ramer sur cette galère.

Où princes, robins, financiers,
Sont conduits par la convenance,
Les vrais amants par la constance,
Les marquis par leurs créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre,
Les époux sont toujours d'accord,
Pourvu qu'il soit dans le grand livre
Écrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime on se dispense;
A l'autel on fait connaissance,
Et tout à coup on se promet
D'avoir le même caractère,
D'être bon époux, bonne mère,
Fidèle amie, amant discret;
De n'avoir qu'un cœur et qu'une âme,
De nourrir mutuellement
Jusqu'au trépas la même flamme
Qu'on allume dans le moment,
Et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte
Sur le passage vous attend,
S'empare de vous en sortant,
Et jusqu'au logis vous escorte.
Jamais dans ce temple, dit-on,
L'on ne voit entrer Cupidon,
Sinon par une fausse porte.

Quand le Plaisir l'ouvre en secret
Aux amants pressés et fidèles,
L'Hymen, secourable et discret,
Les unit, et coupe les ailes
Du Plaisir, qui pourrait s'enfuir
Avec le temps et la jeunesse,
Et, pour remplacer la tendresse,
Ne laisser que le repentir.
Il est plus d'un heureux ménage
Que je pourrais ici nommer,
Notre siècle en a vu former
Trois, et peut-être davantage.

Il a vu des époux s'aimer
Le lendemain du mariage,
Et huit jours après s'estimer.
Ces couples, qui du premier âge
Nous retracent l'heureux tableau,
Sans cortége, sans équipage
Arrivent à pied du hameau.

Dans leur retraite fortunée
L'Amour les reconduit le soir
Et pose en riant l'éteignoir
Sur le flambeau de l'hyménée.
Mais à la ville ce bonheur
Ne se voit que par intervalle,
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale,
Passe pour être possesseur
De la pierre philosophale.

DESMOUTIERS.

Comment définir le mariage? Une société qui a pour objet la perpétuation de notre espèce? Non, ce n'est là qu'une fin commune aux animaux de toute sorte, et que l'homme ne peut accepter comme le dernier mot de la Providence. Le mariage, selon la belle expression de Modestin, est : *Juris humani et divini communicatio*, une association pour la poursuite des choses humaines et divines.

Or, cette association suppose nécessairement l'influence de la femme sur l'homme, comme celle de l'homme sur la femme : cette influence suppose à son tour un sentiment qui la produit et lui imprime un caractère particulier : ce sentiment, c'est l'amour. ERNEST LEGOUVÉ.

Pour prouver que cette dernière *vérité* n'a pas été généralement admise, il suffit d'y opposer les passages suivants, signés de deux noms célèbres :

Un bon mariage, s'il en est, refuse la compagnie et condition de l'amour : il tasche à représenter celle de l'amitié. C'est une doulce société de vie, pleine de constance, de fiance, et d'un nombre infini d'utiles et solides offices et obligations mutuelles...

Ce qu'il s'en voit de peu de bons est signé de son prix et de sa valeur. A le bien façonner et le bien prendre, il n'est point de plus belle pièce en nostre société : nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui se voit aux cages : les oiseaux qui en sont dehors désespèrent d'y entrer, et d'un pareil soing en sortent ceulx qui sont en dedans. Socrate, enquis qui estoit plus commode prendre ou ne point prendre femme : « Lequel des deux on fasse, dit-il, on s'en repentira... »

On ne se marie pas pour soy, quoiqu'on die; on se marie autant et plus pour sa postérité, pour sa famille... Aussi est-ce une espèce d'inceste d'aller employer à ce parentage vénérable et sacré les efforts et les extravagances de la licence amoureuse... Ceulx qui pensent faire honneur au mariage pour y joindre l'amour font, ce me semble, de mesme que ceulx qui, pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse n'est autre chose que la vertu. MONTAIGNE.

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges

que de caractères et d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux et n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance et de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfants. Les amants ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, et la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

J.-J. Rousseau.

Il y a deux cents ans, la Bruyère constatait que :

Faire une folie et se marier *par amourette*, c'est épouser *Mélite*, qui est jeune, belle, sage, économe, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine*, qu'on vous propose, et qui, avec une riche dot, apporte de riches dispositions à la consumer, et tout votre fonds avec sa dot.

De nos jours, Théophile Gautier a dit :

Dans le monde, on appelle folie aimer une jeune fille gracieuse et charmante ; et raison épouser une femme laide, revêche et qui vous déplaît.

Rien n'est donc changé.

On a prétendu, il est vrai, pour justifier sans doute les unions où le cœur n'a point de part, que

L'hymen est trop souvent un écueil pour l'amour.

Regnard.

Que

L'hymen vient après l'amour comme la fumée après la flamme.

Chamfort.

Que

Se marier par amour, c'est souvent se loger par 40 degrés de chaleur, sans songer que l'on peut retomber au-dessous de zéro. Boiste.

Rivarol a dit, au siècle dernier :

Un jour, je m'avisai de médire de l'amour; il m'envoya l'hymen pour se venger. Depuis je n'ai vécu que de regrets.

Dernièrement Alph. Karr affirmait que

Le mariage sans l'amour, c'est le jour sans l'aurore.

Quoi qu'il en soit, quoi qu'il en puisse être, voyons comment on se marie, comment les mariages se font, qu'elles sont les raisons qui y portent.

Je marie ma fille, tel est le mot de presque tous les parents, et le mot dit la chose. Alléguant toujours la jeunesse des fiancés, comme si cette jeunesse n'était pas le premier abus à réformer, ils substituent trop souvent leur goût ou les intérêts de leur vanité à l'intérêt de leurs enfants. Une jeune fille de noblesse ne peut se marier qu'à un titre, une fille riche qu'à un million. Toutes les classes se concentrant égoïstement en elles-mêmes, ne permettent pas à la sympathie de s'étendre au delà de leur cercle étroit, et dans ce cercle même elles commandent le choix qui satisfait le mieux à leurs mesquines passions. Une jeune fille pleurait, dans le sein de sa mère, sur la laideur de son fiancé. « J'en conviens, repartit la mère, tu as raison ; mais, dans ce mariage, tout est si bien, excepté lui ! » Et cette mère persista, et cette fille se maria, et l'on jura qu'elle avait consenti parce qu'elle avait dit oui. ERN. LEGOUVÉ.

Ceci est écrit par un auteur vivant. En fut-il de même autrefois ? Regnard répond :

Les femmes sont toujours d'innocentes victimes
Que des lois d'intérêts, et de fausses maximes,
Immolent lâchement à des maris trompeurs,
On ne s'informe plus ni du sang ni des mœurs.

Vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur... Vous vous donnez à lui sans le connaître ; vous vivez avez lui sans l'aimer ; c'est un marché qu'on a fait sans vous, et bientôt après les deux parties se repentent.

Ainsi parlait Voltaire à une jeune fille.

Voyez à quoi l'on expose une fille quand on la marie trop jeune, et que l'on ne consulte ni son goût, ni sa raison, ni ce qui lui convient, — écrivait, en 1750, madame de Puisieux, qui était censée répéter le récit d'une de ses amies.

Je fus mariée en 17... Mon père, qui était seul, me retira du couvent à seize ans, et, quatre jours après en être sortie, il me présenta M. D..., âgé de trente ans. Sa figure était aimable ; et j'étais une enfant. Vous pensez bien que je ne m'amusai pas à examiner s'il avait de l'esprit, et quel était son caractère. Ce ne fut point à ces choses que je pris garde ; bien d'autres attiraient mon attention : j'entendais parler d'une berline dorée, d'une belle livrée, de beaux diamants, de jolis chevaux, et l'idée d'une liberté prochaine m'occupait si agréablement que mon père, je crois, m'aurait proposé l'homme du monde le moins aimable que, pour avoir la berline et les diamants, mettre du rouge et des mules, j'aurais épousé.

Je vis tous les jours M. D... jusqu'à mon mariage, qui se fit un mois après. J'en regardais les préparatifs avec un plaisir qui ne se conçoit pas ; ils ne furent pas d'une grande dépense ; M. D... était dans la robe, comme vous savez ; enfin je fus mariée. Peu de temps après je devins grosse et j'eus une fille, qui fut fort

mal reçue de mon mari. Il comptait apparemment sur un garçon. Je fus à l'extrémité dans mes couches, et je m'aperçus que mon mari me rendait des devoirs de politesse, mais fort peu de ces soins que l'on rend à une femme que l'on aime, et que l'on a raison d'aimer. Ma grande jeunesse me tira d'affaire, et je me rétablis avec une fort bonne santé.

Je m'étais si bien mis dans la tête qu'une honnête femme ne devait aimer que son mari, que je regardais de mauvais œil toutes celles qui étaient soupçonnées d'avoir des amants, et je n'avais pas tort : une femme n'a jamais de bonnes raisons de s'écarter de ses devoirs ; je m'étais fait une loi de n'y jamais manquer, et peut-être aurais-je été inébranlable sans les mauvais procédés de mon mari ; mais tous les jours il me donnait quelques nouveaux sujets de mécontentement. J'avais une femme de chambre jeune et vive qui, sans être fort jolie, pouvait convenir à merveille à un de mes gens. M. D... trouva qu'elle était assez bonne pour lui et s'en prit tout de bon. Je fus la dernière de la maison qui s'aperçut de ce petit commerce, et je ne l'appris pas sans chagrin. Ce n'était pas tant de l'infidélité de mon mari que je me chagrinais que de l'objet qu'il me préférait ; cependant je ne fis point de bruit, mais j'allais trouver mon père, à qui je découvris mes peines. Il me dit que j'étais bien simple de me chagriner de si peu de chose, qu'il fallait chasser de chez moi cette créature et n'y plus penser, qu'il se chargeait de faire à mon mari les reproches qui convenaient, et que, si je voulais suivre ses conseils, je m'en trouverais bien. D'abord il me fit entendre qu'il n'y avait point à compter sur la fidélité d'un homme qui manquait à une femme jeune et jolie dans les commencements de son mariage, et qu'il fallait prendre son parti là-dessus ; qu'il ne convenait pas d'ailleurs à une femme de ma sorte de courir après un mari. Je répondis à mon père que ce qu'il m'apprenait me paraissait surprenant. « Est-ce qu'on ne se marie pas, monsieur, pour s'être fidèle ? » lui dis-je. Mon père se mit à rire de ma question, et me répondit que quand j'aurais plus d'usage du monde, je verrais que l'on ne s'embarrassait pas de ces bagatelles-là, qu'une femme ne prenait pas garde à la conduite de son mari, que c'était à elle d'être sage ; mais qu'un homme n'avait pas moins d'honneur pour avoir quelques intrigues et aimer les femmes hors la sienne. Enfin je revins chez moi le cœur gros, les yeux humides et le regret dans l'âme de m'être mariée. Hélas ! me disais-je, que je suis fâchée de n'être pas restée au couvent !

La première expédition que je fis en rentrant, ce fut de renvoyer ma digne rivale, qui s'attendait sans doute à son congé, car elle le reçut sans surprise quand je le lui donnai. M. D... apprit en rentrant que je troublais ses plaisirs, gronda ses gens et les miens, m'adressa des choses fort désobligeantes, que j'entendis avec ma modération ordinaire et sans rien répondre. Le lendemain, mon père l'envoya prier de passer chez lui, et il me demanda si c'était pour lui payer deux mille écus qu'on lui redevait de ma dot. Je haussai les épaules et ne lui répondis pas un mot. Mon père lui fit des reproches apparemment fort durs, puisqu'il rentra une heure après comme un forcené, murmurant et disant qu'il

se vengerait bien des tracasseries que je lui attirais, et qu'il me trouvait bien hardie de rendre compte de ce qui se passait chez lui. Je fus fort choquée de la façon dont il me traitait, et je lui répondis sur le même ton. Enfin nous nous brouillâmes. De ce jour M. D... commença à ne rentrer qu'à deux heures du matin, à ne dîner au logis que quand il y avait du monde, et à n'y souper presque plus. D'abord cette conduite me parut odieuse ; mais je vis, en fréquentant plusieurs maisons, que presque tous les maris en usaient de même, et l'exemple me consola. Je devins joueuse et un peu coquette ; je reçus grand monde chez moi ; j'en vis beaucoup ailleurs, et je fus la première à plaisanter des aventures de mon mari. J'appris qu'il avait meublé très-légèrement un appartement à sa petite, qui en avait décampé un beau matin, parce qu'elle avait trouvé à M. D..., entre autres qualités, beaucoup d'économie ; et, à ce sujet, je fus moi-même obligée de m'adresser plusieurs fois à mon père, qui lui fit encore des remontrances qui ne furent pas mieux reçues que les premières. Enfin mes parents se mêlèrent de nous raccommander ; mon mari ne demandait pas mieux, et moi, je me fis beaucoup prier ; cependant je proposai mes conditions, et je donnais toutes les preuves que je pardonnais cordialement, quoique dans le fond de l'âme il n'en fût rien. M. D... se lassa bientôt de la vie unie et régulière d'un ménage ; il recommença à courir et à faire de nouvelles connaissances, et à moi de coucher seule. Je le fis prier de passer un matin dans mon cabinet, et je lui dis que, sa conduite l'exposant à des dangers qu'il ne me convenait point de partager avec lui, il ne trouvât pas mauvais si je couchais désormais dans mon appartement, et lui dans le sien ; qu'il n'allait pas à des gens comme nous de donner des scènes ; qu'il pouvait vivre à l'avenir à sa fantaisie, que je ne trouverais à redire à rien ; mais que je le priais de ne faire dorénavant aucune tentative pour un raccommodement, que je ne pardonnais jamais deux fois ; je lui recommandai encore de ne faire part de nos différends à personne. Il sortit sans me répondre, et depuis il suivit exactement ce dont je l'avais prié.

Voici maintenant une esquisse d'intérieur tracée par Mercier, qui, on le sait, écrivait son *Tableau de Paris* un peu avant nos grandes commotions sociales :

☞ Le père entre dans la chambre de sa fille, qui est à sa toilette et qui a appris de sa femme de chambre qu'on allait la marier. Le père s'avance : « Mademoiselle, lui dit-il, je vois à vos yeux que vous n'avez point dormi. — Non, mon père. — Tant pis, ma fille, il faut être belle quand on se marie, et on est laide quand on ne dort pas. — Je ne le suis pas assez, reprend-elle avec un soupir. — Vous n'êtes pas assez laide, dites-vous ? C'est sans doute pour l'être davantage que vous prenez l'air triste et maussade que je vous vois ; allons, ne faites pas l'enfant, je vous prie ; il faut de la modestie le jour du contrat, mais la modestie n'est pas l'humeur, et c'est de l'humeur que votre visage annonce. — Oh ! mon visage a bien raison. — Il a grand tort et vous aussi ; je vous ordonne d'être riante. — Vous m'ordonnez l'impossible. — L'impossible ? et pourquoi, s'il vous plaît ? quel mal vous fait-on de vous marier avec un homme bien né, très-aimable

et surtout fort riche? — Je crois tout cela, puisque vous le dites; mais il est toujours bien cruel d'être livrée à un homme que l'on ne connaît pas. — Bon! est-ce que l'on connaît jamais celle ou celui qu'on épouse? Ton futur ne te connaît pas davantage. Crois-moi, ma chère enfant, je ne vois dans le monde de mauvais mariages que les mariages d'inclination; le hasard est encore moins aveugle que l'amour. Penserais-tu mieux connaître ton futur après l'avoir vu dix ans; rien n'est si dissimulé que les hommes, si ce n'est peut-être les femmes. Celui qui désire et celui qui possède sont deux; on ne sait jamais ce qu'un amant sera le lendemain de la noce; et comment le saurait-on? il ne le sait pas lui-même; c'est un hasard qu'il faut courir. Ta mère et moi, par exemple, nous nous étions beaucoup vus avant de nous marier. Eh bien! elle m'a dit cent fois que je l'avais trompée; je lui ai dit cent fois qu'elle m'avait surpris. Tout cela s'est arrangé, car il faut bien que cela s'arrange. — En vérité, mon père, voilà d'étranges maximes! — Ce sont les maximes du monde, et le monde n'est pas un sot. Les petites gens ont besoin de s'aimer pour être heureux dans leur ménage; mais, pourvu que les gens riches vivent décemment ensemble, leur aisance les met d'accord. Allons, ma fille, de la résolution, du courage, de la gaieté, tout ira bien! »

Et Mercier ajoute, en prévoyant les conséquences inévitables d'un pareil état de choses :

« Le père sort, après avoir prononcé ces mots. La fille, qui cache dans son sein une amoureuse faiblesse, écrit à son amant qu'on la marie malgré elle, mais que l'hymen lui rendra ce que l'usage lui ravit. Elle signe le contrat; la noce n'est pas différée, et, six semaines après, elle a l'art d'installer son amant dans la société. Celui qui s'en doute le moins, c'est le mari. S'il voulait en parler, on aurait une harangue toute prête pour lui démontrer qu'il n'est qu'un visionnaire.

Revenons à notre époque :

« Au moins si les mariages se contractaient sous la loi des sympathies réciproques, des affections du cœur, des convenances de caractère! Mais, ceci est une vérité bien triviale, tout mariage aujourd'hui n'est-il pas un *mariage d'argent?* Hélas! ce grossier mercantilisme a si bien envahi nos mœurs qu'il s'est glissé jusque dans notre grammaire. On épouse dix, vingt, trente mille livres de rente; car telle est l'élégante expression qui caractérise le plus important contrat de la vie. O Montaigne! Montaigne! c'est aujourd'hui surtout que vous pourriez pousser ce cri accusateur : *On se marie sans s'espouser!* Et c'est quand on donne au mariage une base aussi fragile qu'on ose en décréter la pérennité! On en fait un objet de négoce, une manière d'entreprise industrielle, la condition de quelque place accordée, un moyen d'achalandage pour quelque boutique; que sais-je? Puis on le déclare trois fois saint, et on prononce le mot *éternel!*

BÉLOUINO.

Ainsi, encore une fois, rien n'est changé, et de même qu'autrefois :

C'est aujourd'hui un accident, une sorte de prodige, quand un homme épouse une femme uniquement parce qu'elle est belle — ou parce qu'il l'aime.

Alph. Karr.

Ce sont les fortunes, les maisons, les titres, les industries que l'on marie. Dufresny a sagement apprécié les diverses espèces de raisons qui poussent au mariage :

Ce n'est point se marier, c'est négocier que de prendre une femme pour son bien ; ce n'est point se marier, c'est se contenter que de prendre une femme pour sa beauté ; ce n'est point se marier, c'est radoter, à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société ; se marier, c'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination et sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même.

Aussi les mariages bien assortis sont l'exception. Balzac.

« Comment peut-on être tyran des femmes ? » demande le jeune amant de Virginie.

Le vieillard lui répond :

« En les mariant sans les consulter : une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un indifférent. »

Et Paul s'écrie :

« Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent : les jeunes avec les jeunes, les amants avec les amantes ?... »

Naïf enfant !

Les mariages de jeunes filles avec des hommes très-âgés sont assez rares ; mais que de jeunes filles données à de jeunes vieillards, et par des parents qui voient dans ce disparate une garantie de bonheur ! — Être vieux de cœur, cela s'appelle être raisonnable, être mûr.

Une jeune fille pleine d'illusions et un homme qui n'en a plus sont les deux termes fort ordinaires du mariage, surtout dans la condition où nous sommes. On considère même, avec quelque apparence de raison, cette différence d'âge et de sentiments comme une garantie de bon augure ; on s'imagine qu'un homme éprouvé et mûri apporte dans la barque d'un jeune ménage un contre-poids utile, une sorte de lest indispensable. Oct. Feuillet.

C'est probablement en pensant à ces mariages disproportionnés par l'âge des cœurs, que M. Ad. d'Houdetot a dit, avec la délicate originalité qui lui est propre :

Il y avait dans l'antiquité un supplice qui consistait à attacher un être vivant à un cadavre. Hélas ! combien de jeunes femmes subissent encore de nos jours un supplice pareil !

Balzac prétend que :

Les mariages disproportionnés ressemblent à ces anciennes étoffes de soie et de laine — dont la soie finit toujours par couper la laine.

Le résultat de ces unions contractées en seule vue de la fortune est de produire cette sorte de célibat en partie double que plus d'un écrivain a signalé.

Il était délicat autrefois de se marier : c'était un long établissement, une affaire sérieuse et qui méritait qu'on y pensât; l'on était pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise; même table, même demeure, même lit; l'on n'en était point quitte pour une pension; avec des enfants et un ménage complet, l'on n'avait pas les apparences et les délices du célibat.

LA BRUYÈRE.

De nos jours l'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode
Où chaque époux brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

GILBERT.

Y a-t-il de bons mariages?

Oui, mais il n'y en a pas de délicieux, répond la Rochefoucauld.

Demandez aux maris :
Les experts, les doyens de cette confrérie
Vous diront que l'hymen est une loterie
Où l'on perd plus ou moins suivant la chance ; mais
Tous vous attesteront qu'on n'y gagne jamais.

répond Demoustiers.

S'il faut en croire Saint-Prosper :

Le mariage a été calomnié de siècle en siècle; on n'a entendu sur son compte que les philosophes qui en ont deviné plutôt que senti les inconvénients; de là à les grossir il n'y a eu qu'un pas. Le bonheur, dans le mariage, est le résultat d'une multitude de détails qui traversent si vite qu'on n'a pas le temps de les remarquer. On s'entend sans se parler; on se communique par tous les points de contact que renferme le cœur; on est soi, mais partagé avec un autre, mais augmenté de ce qu'il vous apporte. Il existe dans un pareil état quelque chose de si intimement délicieux que, pour le connaître, il faut y être mêlé; il faut plus, y passer tout entier. Les philosophes, à cet égard, sont récusables; s'égarent-ils dans le mariage, ils en vivent trop loin pour être aptes à l'apprécier; ils le touchent plus qu'ils ne le sondent, et c'est un ensemble où, pour devenir bon juge, il faut être partie continuelle.

Nous voyons, dit Rabelais, bon nombre de gents tant heureux en leur mariage qu'il semble réduire quelque idée et représentation des joies de paradis.

Aultres y sont tant malheureux que les diables qui tentent les ermites par les déserts de Thébaïde et Montserrat ne le sont pas davantage. C'est pourquoi, lorsqu'on se veult mettre en mariage, il s'y convient mettre à l'aventure, les yeulx bandés, baissant la tete, baisant la terre, et se recommandant à Dieu au demourant; et advienne que pourra!

Le meilleur mariage — dit Jean-Jacques — expose à des hasards, et comme une eau pure et calme commence à se troubler aux approches de l'orage, un cœur timide et chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son état.

Donc, selon Rousseau, qui s'y « veult mettre » doit trembler.

Voilà deux opinions bien opposées; à laquelle se ranger???

Un mariage n'est bon qu'autant qu'on n'en pourrait pas faire un meilleur, écrit madame E. de Girardin.

N'en est-il pas un peu de même de toute chose et de toute condition?

Chateaubriand, qui est mort célibataire, semble vouloir nier la possibilité d'un bon mariage, car, dit-il,

Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la vie insupportable.

Selon Saint-Prosper,

On fait grand bruit des différends du mariage; il est vrai qu'on s'y dispute quelquefois, mais on ne peut vivre longtemps brouillé en présence de ses enfants; leur tendresse vous rapproche. L'estime publique et les devoirs réciproques vous condamnent à l'accord, vous lient à l'union. Si vous vivez mal ensemble, on ne vous plaint pas, on vous méprise; il y a un joug pour tous les deux, celui du bien; la raison vous fait plier sous lui.

Au dire de Boileau :

Ainsi que ses chagrins, l'hymen a ses plaisirs.

Mais l'on sait que Boileau a commenté ainsi cette assertion :

Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime,
De s'entendre appeler *petit cœur* ou *mon bon*,
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
De petits citoyens dont on croit être père!

Et l'on peut ajouter que le célèbre satirique est récusable sur cette question.

Ce juge éliminé, que le lecteur tire la conclusion des affirmations contradictoires que nous avons rapportées.

PARENTHÈSE

Il est contre la raison et contre la nature que les femmes soient maîtresses dans une maison, comme cela était établi chez les Égyptiens, mais il ne l'est pas qu'elles gouvernent un empire. Dans le premier cas, l'état de faiblesse où elles sont ne leur permet pas la prééminence; dans le second, leur faiblesse même leur donne plus de douceur et de modération, ce qui peut faire un bon gouvernement, plutôt que les vertus dures et féroces. MONTESQUIEU.

La poule ne doit point chanter devant le coq :
... Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

MOLIÈRE.

Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas l'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. SEDAINE.

Se peut-il qu'une femme mette de l'amour-propre à prouver qu'elle est restée maîtresse chez elle; qu'elle dise avec satisfaction *ma* maison, *ma* voiture, *mes* domestiques; qu'elle se plaise à éviter le mot charmant de *nous*, qui semble l'emblème du mariage? Y a-t-il de la gloire à montrer que l'être auquel elle a confié son sort ne s'en embarrasse guère, et qu'elle le lui a livré sans se soucier de lui? C'est se mettre à trop bas prix, ce me semble.

Mme NECKER.

La volonté d'une femme doit être subordonnée à celle de son mari; mais, de bonne foi, les maris sont-ils donc aujourd'hui si tyranniques qu'on ne leur fasse entendre raison sur rien? S'ils ont dans leur intérieur tous les droits d'un pouvoir moins contesté qu'éludé, n'avons-nous pas, nous, l'adresse d'exercer à notre profit bien des secrètes influences? Combien de femmes, toujours prêtes aux yeux du public à satisfaire les fantaisies frivoles, à exécuter les ordres de détail, usent l'autorité d'un mari sur une foule de minuties, pour ressaisir la liberté dans les occasions qui les intéressent, et acquièrent par ce mélange habile de la complaisance et de la ruse une indépendance très-effective! Qu'on leur demande, et qu'elles répondent ingénument, si elles voudraient, reprenant cette obéissance toute calculée, l'échanger contre une autre plus sincère et plus morale. Une femme galante, ou seulement coquette, peut facilement être la plus douce des épouses, mais une femme vertueuse seule peut-être la plus soumise.

Mme E. DE GIRARDIN.

DU MARI

Les Hébreux défendaient que l'année que l'homme estoit marié il allast à la guerre, de paour que l'amour de sa femme ne la retirast des hazards que l'on

y doibt sercher (chercher). — Je trouve ceste loy sans grande raison; car il n'y a rien qui face plustost sortir l'homme hors de sa maison que d'estre marié, pour ce que la guerre du dehors n'est pas plus insupportable que celle du dedans, et croy que, pour donner envye aux hommes d'aller en pays estranger et ne se amuser en leurs foyers, il les fauldroit marier.

MARGUERITE DE NAVARRE.

Un mari est un emplâtre qui guérit tous les maux des filles.

MOLIÈRE.

Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre au contraire par ses mauvais endroits; qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie. LA BRUYÈRE.

En France, les maris ne parlent presque jamais de leurs femmes. C'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connaissent mieux qu'eux.

MONTESQUIEU.

Quand un mari laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut, c'est un homme adorable : on ne peut pas lui demander autre chose. REGNARD.

Rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari, si ce n'est peut-être celui d'une bonne femme. J. J. ROUSSEAU.

Les qualités bonnes ou mauvaises d'un mari influeront toujours sur la conduite de sa femme : elles la contraindront à des précautions pour répondre aux unes, pour éviter les inconvénients des autres. Mais si, par une prudence timide, on ne l'a instruite qu'à plier sans bruit et seulement pour *avoir la paix*, cette soumission toute politique n'est point une vertu, c'est un art dont le mariage lui enseigne la pratique : il est singulier de faire honneur au mari de cette éducation-là. Mme DE RÉMUSAT.

Ne confiez jamais les réflexions malignes que vous inspirera une dame à l'homme qui s'occupe le moins d'elle, et qui a l'air de ne pas la connaître : il y a cent à parier que c'est son mari. H. RAISSON.

On a beau rire, faire des vaudevilles, des physiologies et des chansons contre l'hymen et ses avaries, il y a dans le mariage un prestige indestructible. La majesté du mari est sacrée. C'est la religion de la propriété et du droit. Un voleur respecte toujours un peu l'homme qui a le pouvoir de le faire prendre.

Mme E. DE GIRARDIN.

Les maris ne manquent jamais de raconter à leurs femmes les équipées des hommes qui leur font la cour. ALPHONSE KARR.

Il est plus facile d'être amant que mari, par la raison qu'il est plus difficile d'avoir de l'esprit tous les jours que de dire de jolies choses de temps en temps.

C'est une immense preuve d'infériorité chez un homme, que de ne pas savoir faire de sa femme sa maîtresse. BALZAC.

DE LA FEMME

Il n'est pas à douzaines — de bonnes femmes — comme chacun sçait et notamment aux debvoirs du mariage ; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entière longtemps : les hommes, quoyqu'ils y soient avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire.

En nostre siècle elles (les femmes) réservent plus communément à estaler leurs bons offices et la véhémence de leur affection envers leurs maris perdus, cherchant au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté : tardif tesmoignage et hors de saison ! Elles preuvent plustôt par là qu'elles ne les aiment que morts ; la vie est pleine de combustion, et le trespas d'amour et de courtoisie. Comme les pères cachent leur affection envers les enfants; elles, volontiers, de mesme, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honnête respect. Ce mystère n'est pas de mon goust : elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, je m'en voys à l'oreille d'une femme de chambre : comment estoient-ils ? comment ont-ils vescu ensemble? Il me souvient toujours de ce bon mot : *Jactantius mœrent quæ minus dolent* (celles qui sont le moins affligées pleurent avec le plus d'ostentation). Leur rechigner est odieux aux vivants et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on pleure aprez, pourvu qu'on nous rie pendant la vie. Est-ce pas de quoi ressusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que j'estois me vienne frotter les pieds nus quand que je ne suis plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix : regardez ce port, ce teinct en l'embonpoint de ces joues soubs ces grands voiles : c'est par là qu'elles parlent françois : il en est peu de qui la santé n'aille en s'amendant, qualité qui ne sçait pas mentir…

Il est toujours proclive (agréable) aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures (prétextes) de leur contraster (de les contrarier) ; la première excuse leur sert de plesnière justification. J'en ai veu une qui desrobbait gros à son mari, pour, disait-elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation ! Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary : il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fièrement, et toujours injurieusemen , pour leur donner de la grâce et de l'auctorité. MONTAIGNE.

Le sage dict : Là où n'est femme, — j'entends mère de famille, et en mariage légitime, — le malade est en grand estrif (peine). RABELAIS.

Lorsqu'on a épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau, la tête la première. MOLIÈRE.

Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante.

BOILEAU.

Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir, au moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

Ne pourrait-on pas découvrir l'art de se faire aimer de sa femme?

Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention. Vit-il encore? ne vit-il plus? On en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni douaire, ni conventions ; mais, à cela près, et qu'il n'accouche pas, il est la femme, et elle le mari. Ils passent les mois entiers dans une même maison, sans le moindre danger de se rencontrer ; il est vrai seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paye le rôtisseur et le cuisinier, et c'est toujours chez madame qu'on a soupé. Ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la romaine ou à la grecque, chacun a le sien ; et ce n'est qu'après le temps, et après qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sait enfin que M. B.... est publiquement depuis vingt années le mari de madame L.... LA BRUYÈRE.

On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférents.

Les femmes honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris. J. J. ROUSSEAU.

Les lois permettent bien à une femme de quitter son mari ; mais elles ne lui accordent point le privilége de la renvoyer. Aussi a-t-elle eu grand soin en l'épousant de se faire assigner un bon fonds pour son entretien, en cas qu'elle vienne à se séparer. Peut-on rien voir de plus extravagant qu'une pareille coutume? Et ne faut-il pas qu'un homme soit entièrement privé de l'usage de sa raison pour fournir à sa femme un sujet de rébellion, et pour lui en faire acquérir le droit par contrat public? Le marquis D'ARGENS.

Dans les mariages mal assortis, les femmes sont moins coupables que les hommes ; il a moins dépendu d'elles de choisir. Mme DE PUISIEUX.

Une femme d'esprit, au lieu de s'affliger,
De quereller, faire tapage,

Vient toujours à bout d'arranger
Les petits tracas du ménage.

De Piis.

Une honnête femme doit être contente de son mari quand il ne la bat, ne la gronde pas et ne la laisse manquer de rien. Mme de Brissac.

Le mariage, lien sacré de la famille, soutien de la société, sans lequel la civilisation ne se conçoit pas, le mariage est encore, selon nous, l'état le mieux fait pour rapprocher le plus possible une femme de la perfection.

Si l'on pouvait savoir ce que les femmes pensent de leur sort dans le mariage, on verrait que rien n'y répond aux vœux ambitieux de leur jeunesse.

Mme Necker.

Regardez une femme du peuple ; elle est placée entre son mari et ses enfants, elle serre la main de l'un, elle sourit aux autres. Il y a dans cette simple attitude une félicité si paisible et si pure, une harmonie si parfaite et si élevée ; tant d'affections et de devoirs se trouvent confondus, que cette pauvre femme inspire le respect ; on a beau sentir la détresse, la qualité de mère se fait jour : elle devient une grandeur.

Il y a dans certaines femmes mariées un tel aplomb de bonheur, une conviction si complète de la dignité de leur position, qu'elles en écrasent même les jeunes filles : par intervalle seulement celles-ci prennent leur revanche. Ainsi, au milieu du bal, elles éprouvent un étourdissement de louanges et d'hommages qui dure autant que le bruit de la musique. Mais le lendemain, à leur réveil, elles sont seules ; elles n'ont tout au plus que l'espérance : les autres ont la certitude.

Perdre une épouse ! Se voir ravir celle pour qui l'on donnerait mille fois sa vie : voilà qui surpasse toutes les forces ! Cette femme qui, pâle et abattue, s'éteint sur un lit, elle a partagé vos affections les plus secrètes, elle a séché vos larmes, elle a souri à toutes vos joies, elle a pris part à tous vos maux, plus d'une fois elle vous les a fait oublier : seule, elle savait bien votre cœur. Elle souffre... c'est sur vous que ses yeux se reposent ; c'est pour vous qu'ils s'ouvrent, se raniment et luttent d'un dernier effort. Ses idées se mêlent, se confondent ; elle a peine à les suivre ; mais les jours qu'elle a passés avec vous, elle les garde dans sa mémoire : ils sont tous à leur place. Si, par intervalle, elle prononce à demi-voix quelques mots entrecoupés, ce n'est pas pour se plaindre, c'est de vous dont elle s'occupe ; vos souvenirs l'enveloppent, la raniment et la remontent dans la vie. Des douleurs plus atroces la déchirent, elle en surmonte la torture ; et c'est silencieuse qu'elle se désespère : vous avez besoin d'être rassuré. De minute en minute, elle ressent l'amertume d'une séparation qui l'envahit sans qu'elle puisse la comprendre ; elle la reçoit néanmoins avec calme et douceur ; ses habitudes sont toujours les mêmes. Vaincue par tant d'efforts, ses larmes coulent ; elle s'efforce de les arrêter, ou les essuie sans qu'on s'en aperçoive...

Saint-Prosper.

L'un des plus grands supplices des femmes, c'est d'avoir accouplé leur âme généreuse à celle d'un homme de qui elles enterrent journellement les lâchetés.

N'est-ce pas beaucoup pour une femme vertueuse que d'avoir épousé un homme incapable de faire des sottises?

La femme mariée est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône.

En tout pays, avant de juger un homme, le monde écoute ce qu'en dit sa femme. BALZAC.

Toute femme, dès le lendemain de son mariage, se trouve en présence d'une rivalité bien redoutable : celle des souvenirs de son mari. C'est une tâche difficile, croyez-moi, que de faire oublier tous les biens qu'on nous a sacrifiés; — que d'apaiser... seules, dans le cœur de l'époux, les regrets de son âge d'or, — regrets plus vifs chaque jour, à mesure que le lointain s'accroît et que la jeunesse s'efface.

Toutes les femmes sont folles de vouloir enterrer leur amant dans la souquenille d'un mari. On voit des savants désagréables, qui vous coupent une belle fleur au soleil pour en faire une vieille chose sèche dans un herbier : les femmes sont de même.

En général les nouvelles mariées sont un peu délaissées dans le monde. La lune de miel est une égide qui pétrifie les plus audacieux. On ne voit point d'apparence à supplanter un mari qui est encore un amant; on laisse le jeune ménage à ses faveurs printanières, et l'on attend les premiers froids.

OCT. FEUILLET.

Votre femme est une rose, disait-on à un poëte aveugle. — Je m'en doutais aux épines, répondit-il. ALPH. KARR.

La maison est le poste d'honneur confié à la femme : la femme qui se respecte ne le quitte jamais. E. FEYDEAU.

Une femme fait presque toujours reposer sur elle la fortune ou la misère d'une maison, comme elle en garde ou perd l'honneur. S'il arrive malheur, il est bien rare que la femme n'ait pas à se reprocher d'avoir manqué d'économie ou de sagesse. * * *

RÉFLEXIONS, CONSEILS

ET AULTRES MENUS DEVIS, TANT POUR QUI EST EN ESTAT DE MARIAGE QUE POUR QUI S'Y VEULT METTRE

Il y a bien peu de mariz, que patience et amour de la femme ne puisse gaingner à la longue, ou ilz sont plus durs qu'une pierre que l'eau faible et molle, par la longueur du temps, vient à caver (creuser).

MARGUERITE DE NAVARRE.

C'est trahison de se marier sans s'espouser.

❧ Celuy-là s'y entendoit, ce me semble, qui dict qu'un bon mariage se dressoit d'une femme aveugle et d'un mari sourd.

❧ C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage.

❧ Ceulx qui nous déconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque réelle commodité pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison que par dessus une aultre : elles s'aiment le mieulx où elles ont le plus de tort : l'injustice les alleiche, comme les bonnes l'honneur de leurs actions vertueuses ; et en sont débonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers et glorieusement chastes de ce qu'elles sont plus belles. MONTAIGNE.

❧ Jamais votre femme ne sera ribaulde (libertine) si la prenez issue de gens de bien, instruite en vertu et honnesteté, non ayant fréquenté compagnies que de bonnes mœurs, aimant et craignant Dieu, aimant à complaire à Dieu par foi et par observation de ses saincts commandements, craignant l'offenser et perdre sa grâce par défault de foi et transgression de sa divine loi, en laquelle est rigoreusement défendu adultère, et commandé adhérer uniquement à son mari, le chérir, le servir, totalement l'aimer après Dieu. Pour renfort de cette discipline, vous, de votre costé, l'entretiendrez en amitié conjugale, continuerez en preudhommie, lui montrerez bon exemple, vivrez pudiquement, chastement, vertueusement en votre mesnage comme voulez que de son costé vive ; car, comme le miroir est dict bon et parfaict, non celui qui plus est orné de dorures et pierreries, mais celui qui véritablement représente les formes objectes ; aussi celle femme n'est la plus à estimer laquelle seroit riche, belle, élégante, extraicte de noble race, mais celle qui plus s'efforce avec Dieu se former en bonne grâce, et conformer aux mœurs de son mari.

Voyez comment la lune ne prend lumière ne de Mercure, ne de Jupiter, ne de Mars, ne d'aultre planète ou estoile qui soit au ciel : elle n'en reçoipt que du soleil son mari... Ainsi serez-vous à votre femme un patron et exemple de vertus et honnesteté, et continuellement la grâce de Dieu à vostre protection.

❧ En l'entreprise de mariage chascun doibt être arbitre de ses pensées et de soi-mesme conseil prendre. RABELAIS.

❧ Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne pas trouver dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros ; elle voudrait vivre sans cesse comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

La femme forte se renferme dans son ménage, croit et obéit : elle ne dispute point contre l'Église. Fénelon.

Il n'en est pas des réconciliations des maris et des femmes comme de celles des amants et des maîtresses : celles-ci ont mille douceurs, et celles des autres ne sont, à proprement parler, qu'une trêve de querelles et de persécutions. Mlle de Scudéri.

C'est une terrible affaire que de s'engager d'aimer par contrat.
Bussy-Rabutin.

Votre femme est modeste : laissez-lui cette pudeur qui va si bien, et que tant d'insensés maris ôtent à leur femme. Mme de Maintenon.

Homme qui femme prend, se met en un état
Que de tous, à bon droit, on peut nommer le pire.

Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fait un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.
La Fontaine.

Si j'épouse, Hermas, une femme avare, elle ne me ruinera point ; si une joueuse, elle pourra s'enrichir ; si une savante, elle saura m'instruire ; si une prude, elle ne sera point emportée ; si une coquette, elle voudra me plaire ; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer ; si une dévote, répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même ?

Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti ; elles n'en laissent guère échapper les premières occasions, sans se préparer un long repentir. Il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté. Tout favorise, au contraire, une jeune personne, jusqu'à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

Quelques femmes ont, dans le cours de leur vie, un double engagement à soutenir, également difficile à rompre et à dissimuler : il ne manque à l'un que le contrat, à l'autre que le cœur.

Qu'on évite d'être vu seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée ; qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée, cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme et l'empêche de paraître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joie, ses délices et toute sa société ; avec celle qu'il aime et qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mé-

rite, la vertu, l'alliance lui font honneur? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage? La Bruyère.

Le mariage étant de toutes les actions humaines celle qui intéresse le plus la société, il a bien fallu qu'il fût réglé par les lois civiles.

Le mariage n'a que des peines pour ceux qui n'ont plus de goût pour les plaisirs de l'innocence.

Il y a des hommes très-malheureux que personne ne console : ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait : ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent : ce sont encore les maris jaloux.

Montesquieu.

Sachez que d'une fille on risque la vertu
Lorsque dans son hymen son goût est combattu ;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont;
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle :
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.

Molière.

On fait des reproches à un amant, mais en fait-on à un mari quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour.

Tous ceux qui épousent des maîtresses dont ils sont aimés tremblent en les épousant et regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux. Mlle de la Fayette.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes, qui partout ont fait les lois, sont nés avec trop d'amour-propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui est fort ordinaire, surtout dans les anciens voyageurs, c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

Voltaire.

Je connais quelques bonnes âmes
Qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,
Dans Paris affichent encor
La sottise d'aimer leurs femmes,
Et qui d'un chaste hymen respectant le saint nœud,
Près d'une épouse tendre et sage,
Trouvent l'amour dans leur ménage,
Et le bonheur au coin du feu.

... Il est des hommes généreux,
Tendres, reconnaissants et dignes d'être heureux:
Oui, mais il est encor plus de femmes peut-être
Qui rendraient l'homme heureux si l'homme savait l'être.

... Le dieu d'Hymen est un maître
Dont on se plaint depuis longtemps;
C'est un perfide; c'est un traître;
C'est un monstre qu'à dix-huit ans
On n'est pas fâché de connaître.

DEMOUSTIERS.

Les charmes d'une jeune femme s'embellissent de la décrépitude de son mari. Mme DE GRAFFIGNY.

La grande beauté me paraît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; et quand elle serait un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis?

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur; faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce; l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés de leurs maris; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres, il ne les fit point faibles pour être impérieuses: il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient: elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente, mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène et triomphe de lui tôt ou tard. J. J. ROUSSEAU.

Il n'est pas possible que des personnes qui se marient sans se connaître vivent longtemps fort unies. Vous ferez cependant un de ces mariages, mademoiselle, et vous ferez comme les autres. Vous épouserez dans la ferme résolution d'être sage; vous ne penserez jamais qu'une femme puisse cesser de l'être, même avec un mari qu'elle n'aime point. Puissiez-vous conserver toujours ce préjugé, et n'éprouver jamais de quel courage et de quelle vertu il faut être armée pour ne pas céder à l'occasion, et combien il est difficile de ne pas se laisser entraîner par l'exemple! Une jeune femme est en butte aux sollicitations, aux

empressements de presque tous les hommes qui la voient. Dans le nombre il peut s'en rencontrer un qui lui plaise, et alors, adieu les résolutions. On s'étourdit, et l'on apprend bientôt aux dépens de sa vertu qu'il ne faut pas trop compter sur ses forces.

Si je pouvais me faire entendre des femmes, je leur crierais du fond de ma retraite : Femmes, aimez vos maris, si vous pouvez ; mais si vous faites des folies, qu'elles vous amusent sans vous donner de chagrin.

La plupart des maris qui n'aiment pas leurs femmes les regardent comme un meuble qui leur appartient, et dont ils ne veulent pas qu'on les prive, malgré le peu de cas qu'ils semblent en faire.

A peine une fille a-t-elle le temps de l'être. On nous marie presque enfants. Les premières années sont employées à nous donner des talents qu'une fille de condition ne peut se dispenser d'avoir. A peine a-t-on atteint l'âge de dix-huit ans qu'on se trouve à la tête d'une maison qu'on ne gouverne point. Le temps des réflexions arrive avant l'âge d'en faire, et le temps où l'on en fait ne vient quelquefois jamais. On s'abandonne au torrent des passions et des plaisirs ; on passe quarante ans sans avoir pensé ni réfléchi ; on a des enfants mal élevés, et l'on meurt n'ayant vécu que pour soi, après avoir fait beaucoup de mal et fort peu de bien.

Il y a un temps limité aux filles pour se marier. Quand elles ont passé une fois trente ans, il faut qu'elles soient folles pour s'exposer aux inconvénients qui se rencontrent pour elles en épousant des hommes plus jeunes qu'elles ; le dégoût d'un mari et ses infidélités sont les moindres malheurs qui les attendent. Une fille qui passe le temps de son établissement et à qui la fureur prend de se marier se jette aveuglément sur tout ce qui se rencontre ; elle s'attache avec une ardeur incroyable au premier qui lui parle sacrement ; à peine se veut-elle donner le temps nécessaire pour faire les choses dans les formes, et elle craint encore qu'il ne lui échappe.

Un mari se lasse bientôt d'une femme qui est sur le retour, et qui ne l'a accepté pour époux que parce qu'elle n'en a pas trouvé d'autres. On ne pardonne point d'être un pis-aller, et un homme l'est toujours d'une vieille fille.

Je n'approuve pas non plus les mariages faits par le seul entêtement et malgré l'avis des parents. Les parents sont sans passion et peuvent mieux que nous juger de ce qui nous convient. D'ailleurs nous tenons d'eux la vie et la fortune ; il est bien juste de les consulter sur l'emploi que nous en voulons faire ; car c'est ce dont il s'agit dans un établissement.

Il n'y a rien de si incommode qu'un mari jaloux, mais je ne connais rien de si humiliant qu'un mari qui ne l'est pas.

L'affaire la plus importante de la vie, c'est de prendre un établissement. Cependant il semble que l'on se marie comme s'il dépendait de la volonté de

rompre ses engagements quand une fois on les a formés et qu'on n'en est pas satisfait.

✠ Il faut, autant que l'on peut, ne point se mésallier; l'assortiment des conditions est presque aussi essentiel que la conformité des inclinations. Les filles qui épousent des hommes fort au-dessous d'elles s'avilissent et se mettent dans l'occasion de leur faire sentir plus d'une fois leur supériorité. Celles qui se marient à des hommes fort au-dessus courent les mêmes risques et sont souvent méprisées. Il n'y a que le plus ou moins de fortune à quoi l'on ne doit pas prendre garde.

✠ Il ne peut y avoir trop de conformité entre les personnes qui se marient : c'est une démarche trop importante pour y rien négliger; mais surtout on doit s'attacher au caractère et à l'éducation. L'éducation est l'indice de la naissance : pour le caractère, il faudrait qu'un homme fût bien insensé pour fermer les yeux là-dessus : le bonheur en dépend. Au reste, je ne parle que du petit nombre de ceux qui se marient pour vivre ensemble. Les autres peuvent s'unir sans tant de façons.

✠ Une femme doit avoir de la complaisance, de la douceur, de l'indulgence pour son mari. Mais elle s'avilit au-dessous d'une domestique si elle lui est trop soumise. La soumission marque de la subordination, et entre des gens mariés tout est égal. Un mari n'a pas moins de devoirs à remplir qu'une femme. Les hommes ne sont que ce que nous les avons faits, et s'ils ont pris de la supériorité, c'est que nous avons bien voulu la leur laisser prendre. Je ne sais si mon cœur me trompe, mais il me dit qu'ils n'étaient pas destinés à nous imposer la loi, et l'expérience m'apprend qu'ils l'auraient peut-être reçue, si les femmes d'autrefois avaient eu autant de fermeté et de résolution qu'il y en a dans la plupart de celles d'à présent; mais le joug est donné, il faut s'y soumettre.

✠ On ne fait guère de mauvaises propositions à une femme mariée qu'on n'y soit encouragé par le mépris qu'elle fait elle-même de son mari.

Si une femme pouvait être unie à un époux qu'elle aimât et dont elle fût aimée, il est certain qu'avec de la vertu et de la constance, elle serait trop heureuse : la vie se passerait dans l'innocence, et l'on mourrait sans avoir que peu de chose à se reprocher.

Mais ces avantages touchent peu les parents aujourd'hui. On vous présentera un jour l'époux qu'on vous aura destiné; en moins d'un mois votre mariage sera proposé, arrangé et conclu ; l'obéissance et le respect que vous devez à M. votre père vous empêchera de trouver à redire à son choix. Vous prendrez aveuglément un mari qui peut-être ne vous conviendra ni d'humeur, ni d'inclination, ni d'âge ; et alors vous verrez combien il faut de force et de vertu pour fermer son cœur aux passions étrangères. Trop heureuse si votre mari se donne la peine d'approfondir et de connaître votre caractère ! Vous êtes aimable et faite pour le bonheur d'un époux que vous choisiriez et qui vous aimerait, cependant

toutes vos belles qualités ne vous garantiraient pas encore de ses infidélités. Les personnes qui s'aiment le plus s'en font quelquefois. Il faut qu'une femme s'attende à partager les affections d'un mari, et qu'elle se félicite si on ne lui associe pas une créature. Les choses en sont au point qu'on doit presque savoir gré à son époux d'un attachement sortable. Il faut du moins fermer les yeux : les reproches, les querelles ne font qu'aigrir les esprits et éloigner un homme qui ne demande qu'un prétexte pour être mal avec sa femme. Il se venge ordinairement des criailleries par des dépenses. D'ailleurs vous concevez combien il y a d'indécence à une femme de condition de donner des scènes au public. Il faut donc ensevelir dans le silence des mystères qui ne sont faits que pour être connus de deux personnes. Si vous avez des différends, tâchez que vos domestiques les ignorent. Une femme aime-t-elle son mari, elle n'a d'autre voie pour le faire revenir, s'il se dérange, que la douceur, une complaisance marquée dans sa conduite, et beaucoup de retenue. Il n'est guère d'homme assez féroce pour refuser de l'estime et des égards à celle qui en userait ainsi ; et l'on doit compter pour beaucoup l'estime et la confiance de son mari. Il y a toujours des circonstances où un homme fait des réflexions, et où il rend justice à une femme qui ne lui a jamais donné aucune peine, et à qui il n'a aucun reproche à faire. Le temps s'écoule, les passions s'amortissent, et il vient un âge où l'on se renferme dans sa famille; alors une femme est sûre de recouvrer la tendresse de son époux, et de devenir sa meilleure amie. Il faut laisser au temps le soin de calmer les passions : vouloir y mettre un frein c'est folie, surtout dans les hommes qui, n'étant pas gênés comme nous par des préjugés, s'y livrent avec emportement. Une jeune personne qui se résoudrait à prendre pour époux un homme déjà avancé en âge, pourrait se promettre de le fixer ; mais elle risquerait de passer ses plus beaux jours d'une façon fort ennuyeuse. Les maris vieux qui ont de jeunes femmes en sont ordinairement jaloux, et les tiennent dans une contrainte d'autant plus gênante qu'ils n'ont rien qui dédommage de leur bizarrerie et de leur mauvaise humeur. Cependant c'est un bonheur pour une femme d'avoir un mari qui ait quelque défaut. La femme la plus parfaite serait un personnage humiliant aux yeux d'un homme à qui elle n'aurait rien à pardonner.

Comment s'acquitterait-elle avec lui de ses petitesses, de son ignorance, de ses caprices, etc. Mme de Puisieux.

Une idée se présente, c'est celle de priver les femmes de dot. Cette loi porterait un coup mortel au luxe, et ne mettrait d'autre différence entre elles que celle qui naît de la beauté et de la vertu. Cette idée, non encore approfondie, ainsi qu'elle le mériterait, pourrait être la matière d'un ouvrage réfléchi. Quelque éloignée qu'elle soit de nos mœurs et de nos lois, comme tout doit être subordonné peu à peu à la vérité et à la raison, il viendra un siècle où l'on sentira la nécessité de cette loi pour le bon ordre domestique, l'avantage des mœurs et le repos public. Cette situation de tant de femmes qui couvrent la France, à qui il est défendu tout à la fois d'être concubines et d'être mariées, exige un change-

ment prompt dans les lois que le temps, les mœurs et le luxe ont si prodigieusement altérées. MERCIER.

Des agréments de l'hyménée
Les filles se font une idée
Qui les prévient d'un grand espoir :
Combien diront, après l'expérience,
C'est la différence
Du blanc au noir.

SAINT-FOIX.

Quant il s'agit de se marier, on est bien embarrassé de choisir; le meilleur est, je crois, de ne choisir point. FONTENELLE.

Quand une fois l'amour s'est envolé,
Le pauvre hymen ne bat plus que d'une aile.

J. B. ROUSSEAU.

Il en est du mariage comme d'une charrue à laquelle sont attelés le mari et la femme : tant qu'ils tirent tous deux de concert, la charrue va bien ; mais si la femme se met quelque fantaisie dans la cervelle, le mari se chagrine; la femme alors tire d'un côté, le mari de l'autre, et tout va mal. DANCOURT.

Dans le mariage, pour bien vivre ensemble, il faut que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de sa femme, et cela est difficile; car de ces deux volontés, il y en a toujours une qui va de travers, et c'est assez la manière d'aller des volontés d'une femme. MARIVAUX.

Le but du mariage est le mariage.

La femme est, à un certain degré, responsable de la moralité d'un époux. Qu'elle en ait ou non la conscience, qu'elle le veuille ou qu'elle s'y refuse, elle exerce une influence quelconque sur cette âme. De telles relations confèrent à chacun des êtres qu'elles rapprochent un pouvoir qu'il ne peut pas ne pas étendre sur l'autre.

Cette action sera négative, les résultats en paraîtront contradictoires; mais elle sera, mais elle aura des résultats; et cette loi poursuivra son accomplissement, toujours le même, au travers des accidents les plus variés et les plus inattendus.

Mme GASPARIN.

Une famille ne peut être divisée sur le droit de la régir, et tous les naturalistes accordent à l'homme le trône domestique; mais si commander est le droit de l'homme, trop souvent c'est le goût de la femme. Le conflit des volontés pourrait introduire l'anarchie ; le christianisme, essentiellement ami de l'ordre, trace la ligne séparative et assigne à chacun son lot. En prescrivant à l'épouse d'obéir et à l'époux d'honorer, d'aimer sa cohéritière du ciel, il tempère par l'affection ce que l'obéissance peut avoir de répugnant, et protége la faiblesse contre l'abus de la force; mais, en qualité de chef, l'époux, dit saint Isidore de Séville,



LA PRINCESSE DE LAMBALLE



MADAME DE LAMBALLE

— 1749-1792 —

Malgré la répugnance de Danton à faire égorger des femmes, madame de Lamballe est arrachée de sa prison le 3 septembre, au matin, et conduite devant le tribunal que présidaient cette fois Lhuillier et Hébert. On lui demande de jurer haine à la royauté, au roi et à la reine. — Non, s'écrie-t-elle, je les aime et honore à jamais! — Aussitôt, elle tombe frappée de plusieurs coups de sabre, et sa tête, si belle encore, est placée au bout d'une pique et promenée dans Paris jusque sous les fenêtres du Temple.

Mennechet, *Histoire de France.*

doit précéder son épouse dans le sentier de la vertu et lui servir de modèle. La soumission de la femme, dit saint Chrysostome, est celle d'une personne libre, égale à l'homme par le rang qu'elle occupe. L'époux et l'épouse, dit-il ailleurs, ne constituent pas deux êtres, mais un seul dont celui-là est la tête. Saint Ambroise d'Amasée, qui s'exprime de même, y ajoute la peinture attendrissante des consolations qu'une épouse répand sur sa famille dans toutes les vicissitudes de l'existence. Grâce au christianisme, le mariage cessa d'être pour la femme un esclavage, pour l'autre une domination injuste.

Il fut un temps où le mot concubine, qui actuellement n'a qu'une acception flétrissante, désignait une épouse légitime. La disparité de dénomination étendait ou restreignait les droits de la femme et de sa progéniture. Jusqu'à nos jours, en Allemagne, s'est maintenu ce reste de barbarie nommé vulgairement mariage *de la main gauche*, et nommé par les jurisconsultes mariage *morganatique*. S'il en résulte des enfants, ils ne peuvent succéder à la dignité paternelle parce que la mère est plébéienne ou d'une condition inégale. C'est l'orgueil féodal qui a établi cet usage. Tels ont été le mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon, divers mariages de plusieurs rois de Prusse et d'autres princes allemands, le second mariage du roi de Naples dernier décédé, celui du prince Constantin de Russie, et cependant le czar Pierre Ier avait épousé une paysanne, Catherine Alexiowna. Mais le christianisme, étranger aux préjugés de la noblesse comme à ceux de la couleur, ne connaît pas ce qu'on appelle mésalliance. Quelles que soient les distinctions civiles sur l'état des femmes, la qualité d'épouse les place toutes au même rang.

Ces notions sacrées ont été travesties dans le moyen âge par des chevaliers toujours prêts à se battre pour Dieu et leurs dames, ensuite exagérées par les quakers, la seule société chrétienne où, en contractant mariage, la femme ne promet pas d'obéir à son mari. Ils n'admettent entre les deux sexes aucune inégalité, et par cette raison (comme les Colliridiens dont parle saint Épiphane) ils accordent aux femmes le ministère de la prédication. Les femmes elles-mêmes, suppléant à la force par l'adresse, ont tenté quelquefois de franchir les limites qui leur sont tracées. On connaît l'histoire de Vlasta, qui, au commencement du sixième siècle, entreprit en Bohême d'émanciper entièrement son sexe de toute subordination à l'autre, et qui, à la tête d'une armée de femmes, après sept ans de combats, périt les armes à la main. Mais les torts des passions et l'erreur n'infirment pas les principes.

Quand la propension d'un sexe vers l'autre n'est pas une vertu, elle est, dit un auteur, le plus honteux des vices. Pour la combattre plus efficacement lorsqu'elle est vice, il fallait la sanctifier lorsqu'elle est vertu. Le christianisme imprime un caractère sacré à l'union conjugale; auparavant elle n'était qu'une institution civile. On voit, dans Tertullien, que déjà de son temps l'usage était de bénir les mariages dans l'assemblée des chrétiens. Dans la suite, les prêtres devinrent simultanément, sur cet article, officiers de l'état civil. Il en est ré-

sulté des notions fausses et conséquemment fâcheuses, par la confusion du contrat et du sacrement.

Entre les observations légales imposées aux femmes par la loi mosaïque, était la purification, ou obligation de se présenter au temple quarante jours après leurs couches si le nouveau-né était un garçon, quatre-vingts jours si c'était une fille. Dans l'Église catholique, cet usage est admis seulement comme pratique pieuse, sans fixation d'époque autre que celle du rétablissement de la santé, et en la dégageant du caractère d'observance légale; cérémonie touchante, où une mère, au pied des autels, remercie Dieu de l'avoir préservée, dans les incommodités de la grossesse, dans les douleurs de l'enfantement, lui offre son enfant, appelle sur lui les bénédictions célestes, et demande les grâces nécessaires pour l'élever dans la piété chrétienne. La bénédiction des femmes après leurs couches se trouve dans tous les eucologes grecs et les rituels latins. La plupart contiennent une formule instructive à laquelle un pasteur peut adapter les exhortations que suggère la circonstance. Mais, ce qu'il faut remarquer, c'est que l'Église, ne donnant cet honneur qu'aux épouses légitimes, a voulu par là faire sentir la dignité, la sainteté du mariage. GRÉGOIRE, évêque de Blois.

Dans les classes peu aisées, les parents se refusent à marier leurs enfants jusqu'à ce que ceux-ci soient en état de pourvoir à leur entretien, et, comme on dit, de se tirer d'affaire. Mais est-il une situation au monde où l'on se tire d'affaire dans le mariage autrement que par la raison? Mme NECKER.

Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion. Sa pompe est grave et solennelle; l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de sa vie, qu'il va devenir le chef d'une nouvelle famille, qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : « O Ève! sais-tu bien ce que tu fais? Sais-tu qu'il n'y a plus pour toi d'autre liberté que celle de la tombe? Sais-tu ce que c'est que de porter dans tes entrailles mortelles l'homme immortel et fait à l'image de Dieu? »

Chez les anciens, un hyménée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli la dignité.

L'homme, en s'unissant à la femme, ne fait que reprendre une partie de sa substance; son âme ainsi que son corps sont incomplets sans elle : il a la force, elle a la beauté; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie, mais il n'entend rien aux détails domestiques; il a des chagrins, et sa compagne est là pour les adoucir. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire. La femme

suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent, meurent ensemble; ensemble ils élèvent les fruits de leur union; en poussière ils retournent ensemble, et ils se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau.

CHATEAUBRIAND.

A un homme d'esprit il ne faut qu'une femme de sens : c'est trop de deux esprits dans une maison. DE BONALD.

Dans le cœur de toute jeune femme il y a un fonds d'idées exaltées; elle les cache, les comprime, sans réussir à les étouffer. Tant que ces idées chez votre femme se portent sur vous, elles sont sans doute bien innocentes, mais faites qu'elles ne soient pas accompagnées de trop de douleur. Ménagez encore à d'autres égards sa délicatesse. Que tous les antécédents de votre vie, s'il y en a eu qui puissent lui être pénibles, lui soient cachés; son bonheur ou son respect pour vous souffriraient de ces confidences déplacées. Laissez-lui cette fleur de pureté qui la distinguera à vos yeux de toute autre femme. En elle seule vous trouverez ce que vous appelez amour uni avec l'innocence. Double charme réservé au lien le plus saint de tous.

Hors votre connaissance d'un monde corrompu, communiquez, s'il se peut, toutes vos pensées à votre femme; qu'elle soit pour ainsi dire une âme hors de vous, mais à vous. C'est alors seulement que vous aurez une compagne. Ne mettez pas toujours votre générosité à lui dérober une autorité tutélaire, et si quelque chose vous déplaît dans sa manière de se conduire, dites-le-lui avec douceur, mais sans détour. Prenez garde qu'un mécontentement trop longtemps contenu ne se fasse jour tout à coup avec irritation, avec rudesse. Il est trop injuste d'exiger qu'elle vous devine toujours. La vérité exprimée avec sentiment est une preuve d'estime; plus vous montrerez de confiance à votre femme, plus sa valeur morale s'élèvera. Quelle union peut subsister sans une sincérité parfaite?

Que la nouvelle épouse le sache bien, les hommes n'ont pas notre fond de roman dans l'âme; ils ne sont exaltés que passagèrement. Les émotions qu'ils recherchent sont d'un genre gai, vif, restaurant; le mélodrame au logis leur est désagréable. Aussi la jeune personne qui s'est livrée à de longs épanchements de cœur avec sa mère ou avec une amie, trouve rarement, à cet égard, de la sympathie dans son mari. De tels entretiens ont presque toujours une teinte de mélancolie; on se plaît à signaler le côté faible de toutes choses, les inconvénients de tel séjour, de telle société; on appuie sur la difficulté d'accorder les vœux d'un goût délicat avec les réalités de la vie. Un mari comprend mal ordinairement ces lamentations; il ne sait pas qu'on cause entre femmes pour causer, qu'on se plaint uniquement pour se plaindre. Avec son esprit positif, il croit toujours qu'on en veut venir à un résultat, et que sa femme cherche à obtenir quelque chose. Cela même doit imposer silence à celle-ci quand elle a du sens et de la dignité naturelle.

Pense-t-on à ce qu'est l'isolement dans le mariage, dans un mariage même où tous les dehors sont sauvés? Plus d'espérance pour une femme, plus d'avenir; sa perspective semble murée; rien d'agréable et d'innocent à la fois ne peut plus s'offrir. Ah! combien elle regrette son état de fille et les chances variées que lui présentait alors l'imagination! Une teinte grise et sombre ne s'étendait pas sur le tableau de sa destinée, elle portait la vie légèrement. Avec quel plaisir n'échangerait-elle pas les priviléges si vantés de sa situation nouvelle pour ses douces rêveries d'autrefois!

Plaignons cette jeune femme!

Serait-il donc vrai qu'il ne peut se trouver de bonheur dans le mariage? serait-il vrai que la femme aussi ne peut s'attacher de cœur et d'âme à son époux? A Dieu ne plaise! En portant leur espoir plus haut, ils s'aimeront autant qu'on puisse aimer ici-bas et bien plus qu'on ne s'aime ordinairement. Deux êtres appuyés l'un sur l'autre, qui s'élèvent d'un même élan vers l'éternité, deux êtres qui se savent imparfaits, et dont chacun se connaît à soi-même plus de défauts qu'il n'en peut découvrir chez l'autre, cultivent d'un commun accord, dans leur âme, tous les germes d'immortalité, et se reposent sur l'avenir pour l'accomplissement de leur destinée.

Quel plus beau sort peut-on concevoir! Toutes les douleurs ici-bas ne sont à leurs yeux que passagères; toutes les joies dignes d'être senties se prolongeront pour eux dans le ciel. Et ce même christianisme du cœur qui rend l'épouse à la fois si tendre et si résignée, soutiendrait encore la femme restée solitaire et ne la laisserait jamais sans affections et sans appui. Mme NECKER.

Une épouse doit se complaire dans la conversation d'un mari occupé des affaires publiques. Elle peut avoir d'elle à lui un avis sur son opinion s'il est membre d'une assemblée, sur son livre s'il est écrivain, sur son vote s'il n'est que citoyen; elle doit entrer dans ses projets relativement au progrès de la science, de l'art ou du métier qu'il exerce. Éclairée et sensible, dévouée et prudente à la fois, presque toujours la raison s'applaudira de l'avoir consultée, et l'amour lui reportera une part du succès. Son affectueuse approbation affaiblira l'impression des jugements légers ou sévères, et devancera quelquefois aussi, par l'enthousiasme, cette estime nécessaire que le plus juste n'obtient jamais des hommes aussitôt qu'il l'a méritée.

Une femme peut avoir sans inconvénient sa part d'action dans les chances sérieuses de la vie sociale. Elle y portera le charme qui s'attache toujours à l'union d'une faiblesse naturelle et d'un courageux dévouement. Notre devoir à nous n'est point de dissimuler nos efforts, nous ne perdons rien à laisser voir que la victoire nous ait coûté.

Il est assez inutile, je pense, d'insister sur ce que la tendresse et la raison d'une épouse peuvent offrir de consolations à cet homme ainsi devenu pauvre et solitaire. Il n'est pas nécessaire non plus de la peindre associée par lui à l'évi-

dence d'une situation publique. Qui ignore aujourd'hui comment une femme peut utilement aider son mari par sa manière d'accueillir ceux qui ont affaire à lui? Qui n'a ressenti dans le monde l'influence de ce tact, de cette politesse égale pour tous dans l'intention, différente dans les formes, selon les diversités de caractère, que nous démêlons toujours si vite et si finement?

Mais pour conserver nos vrais avantages il nous faut, je dois le redire, éviter soigneusement les usurpations. Elles ne sont honorables ni pour qui les tente, ni pour qui les supporte. Les droits n'ont pas de plus dangereux ennemis que les prétentions; la légitimité est la base du repos des États et des ménages. Confidentes nées du projet d'un mari, nous ne pouvons convenablement agir que selon son ordre; et notre soumission, résultat du devoir et du sentiment, contente le cœur autant que la conscience. La plupart des actions des femmes s'exercent dans un cercle si resserré qu'elles ne peuvent guère s'enorgueillir que des motifs qui les ont inspirées; les petites choses obligées donnent de médiocres satisfactions et de grands ennuis, il faut les relever par un sentiment tendre ou par une pensée sérieuse : la liberté d'en disposer à sa fantaisie ne vaudra jamais à la longue, pour une femme, le plaisir de les faire tourner au profit de celui qu'elle aime.

M[me] DE RÉMUSAT.

Damon disait à son épouse Hortense :
« Les sacrements sont objets d'importance,
Sais-tu leur nombre?
— Oui : sept.
— C'est trop commun.
— Six.
— Depuis quand?
— Depuis que pénitence
Et mariage, hélas! ne font plus qu'un. »

MILLEVOYE.

La gourmandise, quand elle est partagée, a l'influence la plus marquée sur le bonheur qu'on peut trouver dans l'union conjugale.

Deux époux gourmands ont, au moins une fois par jour, une occasion agréable de se réunir : car, même ceux qui font lit à part (et il y en a un grand nombre) mangent du moins à la même table; ils ont un sujet de conversation toujours renaissant : ils parlent non-seulement de ce qu'ils mangent, mais encore de ce qu'ils ont observé chez les autres, des plats à la mode, des inventions nouvelles, etc., etc.; et on sait que les causeries familières (*chit chat*) sont pleines de charme.

La musique a sans doute aussi des attraits bien puissants pour ceux qui l'aiment; mais il faut s'y mettre, c'est une besogne.

D'ailleurs, on est quelquefois enrhumé, la musique est égarée, les instruments sont discords, on a la migraine, il y a du chômage.

Au contraire, un besoin partagé appelle les époux à table, le même penchant les y retient; ils ont naturellement l'un pour l'autre ces petits égards qui an-

noncent l'envie d'obliger; et la manière dont se passent les repas entre pour beaucoup dans le bonheur de la vie. BRILLAT-SAVARIN.

Le pays du mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter : et les habitants naturels voudraient en être exilés.
RIV. DUFRESNY.

Rien de plus ridicule que la supériorité affectée par un sot sur une femme prudente et d'une grande âme, si ce n'est celle d'une femme qui, affectant sur son époux un empire suprême, une domination écrasante, l'avilit, le rend méprisable, en fait son jouet et celui de la société. F. L. LÉVESQUE.

Avant qu'à l'hymen on se range
A deux fois faut y regarder...
Car pour les amants, on les change,
Mais les maris, faut les garder.

Quelques honneurs, quelque rang qu'il cumule,
C'est par sa femme qu'un mari
Est honorable ou ridicule.
Le public juste, et circonspect,
Qui dans leurs rapports les contemple,
A pour le mari le respect
Dont la femme donne l'exemple.

Quand il y a dans un ménage le chapitre des dépenses secrètes, quand elles ne sont point tenues ostensiblement et à partie double, cela va toujours mal.

Quand monsieur trompe madame, madame trompe monsieur; l'un va de son côté, l'autre va du sien; il n'y a plus d'accord, plus d'ordre et de bonheur. A qui la faute? à celui des deux qui a commencé; car, dans un ménage, dès qu'un et un font trois, on ne peut plus se retrouver.

C'est la règle commune
Qu'en ménage on doit observer.
C'est le mari qui gagne la fortune,
La femme doit la conserver.
Pour tous les siens son active tendresse
Dans tous les temps doit savoir amasser,
Car le bonheur est une autre richesse
Qu'elle n'a pas le droit de dépenser.

L'ordre et l'économie, qui font la fortune des États, font aussi ceux des jeunes ménages. E. SCRIBE.

Je suis loin d'approuver la coutume absurde que l'on a trop suivie, de marier une fille en consultant plus l'intérêt des convenances que celui de son cœur; mais l'excès contraire n'est-il pas aussi dangereux? Lorsqu'un consente-

ment mutuel de la fille et de ses parents formé une union aussi sacrée, elle est raisonnable et doit réussir; mais faut-il que son choix soit fait sans l'approbation de sa famille, combien de nœuds dès lors mal assortis! Malheureusement le cœur se trompe trop souvent. Que d'exemples on en pourrait donner! lorsque les femmes livrées au monde et mal avec leurs maris choisissent une autre chaîne où leur volonté seule les engage, combien de fois ne prouvent-elles pas, par leur malheur, que les sentiments même ont besoin de conseils!

De Ségur.

Dans le mariage, les promesses sont pour la vie. C'est quelque chose de bien hasardé que cette institution.

L'imagination d'une femme qui cherche dans l'inconnu quelque espoir opposé aux contraintes habituelles de sa vie, doit se peindre le moment du mariage comme l'époque d'une nouvelle existence et l'instant extrême de la félicité. Son éducation, son intérêt, les conseils directs ou maladroits de ceux qui la gouvernent, avaient mis ce but dans sa tête, avant que le besoin d'être admirée et le désir d'être aimée en eussent fait le triomphe unique et comme l'objet de la vie même. Tout est mystérieux, vague, interdit; toutes les facultés d'inventer s'y portent nécessairement, et c'est là que se dirigent tous les songes secrets.

Mais quand on a éprouvé que cette chose si grande est une chose comme une autre; quand on a vu que cette situation extraordinaire nous laisse bientôt où nous étions auparavant, et que les jours qui suivent ce grand jour sont semblables aux jours passés, qu'ils sont remplis d'indifférence, de regrets, d'ennui, qu'ils sont chargés de misères et dérangés par des sollicitudes qu'on n'avait pas entrevues dans la vivacité de ces beaux songes; alors tout s'évanouit, on n'imagine plus, on n'espère plus; la vie n'a plus rien à donner, et l'âme, vide de bonheur, achève son travail sur la terre, sans y chercher ni aliment ni joie.

Pourquoi voit-on les femmes chercher cette chaîne souvent si pesante pour elles avec un empressement étranger aux raisons d'intérêt et au juste désir d'assurer leur sort? Elles y sont portées, dit-on, par le besoin de jouissances honnêtes : pour moi, je crois que le besoin d'un maître les entraîne plus souvent encore que le besoin d'un mari. Cela paraîtra moins paradoxal quand je me serai expliqué.

Presque toutes les manières de vivre que nous supposerions, toutes celles que nous pouvons supporter, trouvent dans l'étendue de nos facultés et l'aptitude de nos organes des rapports en quelque sorte tout préparés. Toutes les situations peuvent nous convenir, au moins momentanément : elles sont même douces par quelque endroit, uniquement parce qu'elles sont possibles, parce que nous aimons à nous exercer dans tous les sens, parce que nous sommes avides d'incidents nouveaux. De tous les mouvements corporels, il n'en est aucun que l'on ne fasse volontiers dans l'âge des essais; il n'est aucune situation des membres que quelquefois on ne cherche et l'on ne préfère même dans les jeux de l'âge actif. Sans doute la liberté est un besoin de l'individu, sans cela il n'aurait point

d'existence propre; mais la dépendance lui convient aussi, sans elle il serait étranger dans le monde. Ces deux besoins se balancent en proportion très-différente, selon les caractères, les habitudes, les âges, et plus encore les sexes. Or, comme l'âme n'est jamais plus calme que quand elle sait se soumettre aux choses par un sage consentement, elle trouve aussi du repos dans la dépendance portée plus loin, dans un certain assujettissement aux volontés humaines. La femme, particulièrement, a le goût naturel de ce repos, de cet abandon apparent de son être, de cette portion d'oubli, d'un joug enfin qu'elle ait choisi, pour y réunir la mollesse de l'insouciance aux ressources d'une autorité secrète et toute industrieuse. Ce joug volontaire la délivre de la responsabilité extérieure : elle dépend de l'homme pour régner sur les choses; elle s'ouvre par là une sphère d'activité où elle pourra exercer, à l'abri des orages, un pouvoir indirect bien plus séduisant pour elle, et s'attribuer la puissance des détails, dédommagement analogue à ses forces et tout à fait conforme à ses goûts.

On doit se marier, cela est prouvé; mais ce qui est devoir sous un rapport peut devenir folie, bêtise ou crime sous un autre. Il n'est pas si facile de concilier les divers principes de notre conduite. On sait que le célibat en général est un mal; mais que l'on puisse en blâmer tel ou tel particulier, c'est une question très-différente.

Le mariage est un engagement civil; on peut s'y promettre civilité, bienveillance et protection; mais s'y promettre un amour durable, c'est une chose absurde. Imaginer que l'amour subsiste, qu'il existe dans tous les mariages, ce serait une erreur trop manifeste. Tous doivent être mariés, et si peu sont capables d'avoir de l'amour!... si peu sont faits pour en donner!...

De Sénancour.

Le mariage n'est point une institution arbitraire; il est l'union physique et morale d'un seul homme avec une seule femme, qui se complètent l'un l'autre en s'unissant; et toute atteinte portée au mariage, à son unité, à sa sainteté, est une violation des lois naturelles, une révolte insensée contre le Créateur, une source de désordres et de maux sans nombre. Plus d'une fois on a vu se répandre dans le monde d'abjectes et licencieuses doctrines destructives du lien conjugal. Repoussez avec horreur et dégoût ces hideux enseignements de quelques esprits dépravés qui voudraient ravaler l'homme au niveau de la brute, et même au-dessous de la brute, car, en plusieurs espèces d'animaux, on aperçoit déjà comme une faible ombre de ce qui devient, en s'élevant, l'union sainte d'où dépend la perpétuité du genre humain.

N'ayez point à rougir devant la colombe fidèle et pudique, et ne dégradez point le sacré caractère imprimé sur votre front par le doigt de Dieu...

Entre l'homme et la femme, l'époux et l'épouse, les droits sont égaux, les aptitudes et les fonctions diverses...

La femme n'est point la servante de l'homme, encore moins son esclave; elle est sa compagne, son aide, les os de ses os, la chair de sa chair.

A mesure que le sens moral se développe chez un peuple, elle croît en dignité et en liberté, en cette sorte de liberté qui n'est point l'exemption du devoir et de la règle, mais l'affranchissement de toute dépendance servile..

Mari, vous devez à votre femme respect, amour et protection; femme, vous devez à votre mari déférence, amour et respect. En lui donnant la force, Dieu l'a chargé des plus rudes travaux; en vous donnant la grâce, la tendresse et la douceur, il vous a départi ce qui allége le poids et fait du labeur même une source intarissable de joies pures.

Lorsque votre main essuie son visage mouillé de sueur, toutes ses fatigues ne sont-elles pas à l'instant oubliées? Lorsque son âme est triste et sa pensée soucieuse, une de vos paroles, un de vos regards ne ramène-t-il pas le calme en son cœur et le sourire sur ses lèvres? LAMENNAIS.

Plus leur époux montre de beauté, de mérite, de jeunesse, de qualités brillantes et aimables, plus les femmes conçoivent de soupçons, de défiances sur son infidélité, plus elles sentent de fureur contre toute autre femme qu'il approche. Qui ne connaît la rage d'une Médée envoyant à sa rivale une robe empoisonnée et égorgeant ses propres enfants? Qui n'a pas entendu retentir la scène des douleurs d'une Hermione dédaignée par Pyrrhus?

Le délaissement d'un ingrat paraît à la beauté un sanglant outrage, et c'est ainsi qu'on voit se faner, dès leur printemps, de brillantes fleurs, par le souffle empoisonné de ce mépris pour leurs charmes : telle union formée sous les plus fortunés auspices ne présente plus que d'atroces querelles jusque sur la couche nuptiale. De là les chagrins rongeurs qui font un tourment infernal de la vie domestique. J. J. VIREY.

La tourterelle se lamente;
Que veut la tourterelle? Elle veut un époux.
« Apaisez, dit le coq, le feu qui me tourmente;
Beau, brave, vigilant, je suis digne de vous!
— Je ne puis vous aimer, répond la tourterelle,
Car je veux un époux fidèle. »
En ce moment l'aigle arrive des cieux :
« Des oiseaux, lui dit-il, soyez la souveraine. »
Elle répond : « L'amour n'est pas ambitieux. »
Le rossignol survient : « Pour adoucir ta peine
Je filerais les plus doux sons.
— Le chant ne suffit pas à mon âme brûlante;
L'amour ne vit pas de chansons. »
Le paon déploie en vain sa roue étincelante;
Elle lui dit : « L'éclat, la vanité
Ne font pas la félicité. »
Les amants éconduits quittent la tourterelle,
Et la pauvrette pleure encor.
Un tourtereau venant : « Soit mon époux, » dit-elle.

Pour plaire qu'avait-il? de la gloire, de l'or?
Il avait son amour pour unique trésor.

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

Il n'y a d'unions à jamais légitimes que celles qui sont commandées par une vraie passion. STENDAHL.

Le mariage doit incessamment combattre un monstre qui dévore tout : l'habitude.

S'inquiéter fort peu de ce que fait la femme, pourvu qu'elle fasse tout ce qu'on veut, c'est la secrète transaction de la plupart des ménages.

Le mariage ressemble à un procès : il s'y trouve toujours une partie mécontente.

En ménage, le moment où deux cœurs peuvent s'entendre est aussi rapide qu'un éclair, et ne revient plus quand il a fui.

La femme mariée est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône.

Un homme ne peut se flatter de connaître sa femme et de la rendre heureuse que quand il la voit souvent à ses genoux.

La femme est pour son mari ce que son mari l'a faite.

La vie de la femme est dans la tête, dans le cœur ou dans la passion. A l'âge où sa femme a jugé la vie, un mari doit savoir si la cause première de l'infidélité qu'elle médite procède de la vanité, du sentiment ou du tempérament. Le tempérament est une maladie à guérir; le sentiment offre à un mari de grandes chances de succès; mais la vanité est incurable. La femme qui vit de la tête est un fléau. Elle réunira les défauts de la femme passionnée et de la femme aimante, sans en avoir les excuses. Elle est sans pitié, sans amour, sans sexe.

Il y a quelque chose de pis pour un ménage que d'être un tombeau, c'est d'être un couvent.

Pour arriver au bonheur conjugal, il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant.

Le viatique du mariage est dans ces mots : résignation et dévouement.

Aux hommes supérieurs il faut des femmes orientales, dont l'unique pensée soit l'étude de leurs besoins.

La femme du poëte doit l'aimer longtemps avant de l'épouser. Elle doit se résoudre à la charité des anges, à leur indulgence, aux vertus de la maternité.

Aucun homme n'a pu découvrir le moyen de donner un conseil d'ami à aucune femme, pas même à la sienne.

Les passions vraies ont leur instinct. Mettez un gourmand à même de prendre un fruit dans un plat, il ne se trompera pas et prendra, même sans y voir, le meilleur. De même, laissez aux jeunes filles bien élevées le choix absolu de leurs maris; si elles sont en position d'avoir ceux qu'elles désigneront, elles se tromperont rarement. La nature est infaillible. L'œuvre de la nature en ce genre s'appelle *aimer à première vue*. En amour, la première vue est tout bonnement la seconde vue.

Les femmes peuvent se faire faire la cour par les hommes supérieurs; mais les épouser, c'est une faute. BALZAC.

Voyez le soin que prend cet habitant de la campagne d'accoupler ensemble des animaux de bonne race, pour avoir toujours du bétail de la meilleure qualité. Cet homme que vous méprisez, rendu plus intelligent que vous par l'expérience, vous dicte la leçon que vous devez suivre.

Nous tirons de nos parents, quelquefois de nos aïeux, souvent peut-être de nos ancêtres plus éloignés (car les observations ne peuvent remonter bien haut), une partie de nos traits, de nos habitudes extérieures, du son de notre voix. Eh! qui osera dire que nous ne leur devons pas aussi une grande partie de nos qualités intérieures? On le peut prouver par analogie. On a remarqué, dans les haras, que, par la génération, un étalon bien choisi communique presque toutes ses qualités naturelles et acquises. On pourrait faire à peu près les mêmes observations sur les autres animaux domestiques. Et l'on voudra que l'homme ne tienne tout au plus que quelques traits de ceux qui lui ont donné l'être! Non, sans doute. Notre caractère, nos vertus, nos vices, notre génie viennent souvent en grande partie de nos ascendants. C'est une vérité dont bien des peuples ont paru convenir, en accordant la noblesse aux descendants de ceux qui s'étaient ennoblis par leurs vertus.

Père de famille, tu connais les vertus de ton fils; tu désires qu'elles soient encore reproduites dans sa postérité. Prends donc garde où tu lui choisiras une épouse. Ne va pas la chercher, séduit par l'attrait de l'or, dans une famille où règnent des vices. Étudie le caractère des parents, celui de la fille. Prends soin que ce caractère ait d'heureux rapports avec celui de ton fils. Tu travailleras à son bonheur, tu pourras lui promettre des enfants vertueux comme lui-même.

Dans le mariage, il faut donner tous ses soins à adoucir son caractère, se mettre sans cesse à la place de la personne dont on doit faire le bonheur, lui épargner ces désagréments, légers peut-être en eux-mêmes, mais qui, renouvelés sans cesse, suffisent pour empoisonner la vie; car de faibles maux multipliés sont plus insupportables qu'un grand malheur qui passe et s'oublie.

Loin des époux qui veulent être heureux ces emportements de colère qui avilissent l'homme plus qu'aucune autre passion. P. C. LÉVESQUE.

Quand je pense qu'il y a des hommes assez hardis pour regarder une femme

en face, pour l'aborder, pour lui serrer la main, et pour lui dire sans mourir de frayeur : « Voulez-vous m'épouser ? » je ne puis m'empêcher d'admirer jusqu'où va l'audace humaine. P. J. Stahl.

Une femme avant tout doit estimer son mari. Oct. Feuillet.

Amants, on s'adorait; époux, on se déplaît, quand le mérite et la vertu n'ont pas été de la noce.

Il en peut être de deux bons caractères unis par le mariage comme de deux vins excellents dont le mélange fait une détestable ripopée.

Combien d'époux attelés au char de la Destinée le tirent à contre-sens, l'un d'un côté, l'autre de l'autre!

Le dépit contre un mari est le plus grand écueil d'une jeune femme. Boiste.

Si l'indifférence ne fait jamais les bons ménages, elle n'empêche pas les mauvais.

Règle générale : une fille qui ne se veut point marier est celle qui ne peut le faire selon son goût. * * *

Chercheurs de bonnes fortunes, adressez-vous aux femmes qui sourient de leurs amants ou de leurs maris. A. Guyard.

J'ai connu, dit un auteur peu célèbre, un seigneur portugais qui fut assez heureux pour épouser la maîtresse qu'il adorait et pour la voir mourir dès qu'elle fut sa femme. Léon Gozlan.

La civilisation n'existe que dans le mariage. A. Martin.

Dans les ménages parisiens, sur dix maris, il y en a... combien ? il y en a dix pour lesquels la chambre de leur femme est le temple de Vesta — un sanctuaire impénétrable. Je connais deux hommes qui se voient beaucoup dans le monde; chacun est l'amant de la femme de l'autre, ce qui n'empêche pas chacune des deux femmes de dénoncer son mari à son amant comme un homme fort abandonné du ciel... et ils vivent en paix, se tenant l'un l'autre en grande pitié et commisération. Alph. Karr.

DE L'INFIDÉLITÉ DANS LE MARIAGE

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.

Ainsi chante un personnage de Beaumarchais, dans le vaudeville qui termine la *Folle Journée*[1].

De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi?
— Les plus forts ont fait la loi.

Et, comme « la raison du plus fort est toujours la meilleure, » il s'ensuit qu'on envisage la faute du mari d'un tout autre œil que celle de la femme.

Tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution qui change les opinions des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous les deux souffrira, a dit madame de Staël.

Cette révolution est encore à faire; mais, dans l'état actuel des choses — qui est depuis longtemps l'état actuel, — il y a à côté de l'injustice une bien étrange inconséquence. On ne blâme pas le mari infidèle — c'est vrai; — on blâme, on méprise, on châtie la femme coupable — c'est encore vrai; mais, après la faute commise par elle, on rit du mari au détriment duquel elle a été commise. Il a son honneur flétri, il est bafoué, il est ridiculisé.

L'adultère (de la femme, bien entendu) est une banqueroute, et c'est la personne à qui l'on fait banqueroute qui est déshonorée. CHAMFORT.

Est-ce une revanche prise par le bizarre préjugé qui, tout en autorisant (pour ainsi dire) l'infidélité du mari, s'amuse à le châtier avec la réciproque?

On a beaucoup discuté sur cette question, sur cette sorte de problème, et la solution n'a pas été trouvée; le préjugé continue à régner, en dépit de cette assertion de Montesquieu, qui nous paraît erronée :

Un homme qui, en général, souffre les infidélités de sa femme, n'est point désapprouvé; au contraire, on le loue de sa prudence; il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage.
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme;
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos :
Elles font la sottise et nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devraient bien régler une telle injustice.

[1] Sous-titre du *Mariage de Figaro*.

N'avons-nous pas assez des autres accidents
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, soif et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai point tort?
En tous cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie;
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme et n'en témoigner rien
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.

MOLIÈRE.

Ainsi parle ce mari, qui a eu « des visions cornues, » et bien des gens le trouvent sage! C'est l'avis sérieusement énoncé par Sénancour :

L'infidélité de la femme ne fait la honte du mari que lorsqu'il s'avilit réellement par une conduite faible et inquiète. Il faut que le ridicule soit en lui : s'il n'est pas sot, il n'est que malheureux. Une femme protégée en tout genre par l'homme qui ne veut pour prix que sa fidélité, fidélité solennellement promise, par un homme qui ne consent à se charger de tout le poids d'une famille que dans cette persuasion que les enfants du moins lui appartiendront, et que l'union domestique adoucira ses sollicitudes; cette femme rendrait malheureux celui par qui elle vit, et l'on s'attacherait à la séduire pour ce rôle infâme! et l'imbécile opinion tournerait en plaisanterie cette séduction et cette perfidie!

Mais, en dépit de Sganarelle et de Sénancour, le préjugé vit encore.

Voici maintenant établie une sorte de comparaison entre les faiblesses des époux.

Les hommes disent que les femmes ont la faiblesse en partage. Cela peut être vrai en soi; mais, avons-nous le droit de le dire, ou même de le croire? Examinons, par exemple, la distinction des devoirs que nous avons faits dans le mariage entre des créatures qui sont si faibles et nous qui sommes si forts; nous verrons si la balance est égale.

Marions une fille à un brutal : il n'y a que trop de ces messieurs-là; de quel ton quelquefois ne parle-t-il pas à sa femme? Taisez-vous, madame; je le veux : laissez-moi en repos; vous ne savez ce que vous dites : je le veux!

Que ce superbe, je le veux, est humiliant! le dernier des esclaves s'y accoutume-t-il? Y a-t-il d'âme pour qui il ne soit pas sanglant? Il écrase l'amour-propre; et j'ai pitié d'une femme, dont on outrage jusqu'à la dignité de compagne, dont on a anéanti la volonté, jusqu'à cet excès.

L'infortunée se plaint-elle? (vous diraient les femmes) c'est encore pis : ce brutal s'en offense. Se révolte-t-elle à force de récidives? Elle est perdue : les lois l'attendent pour la condamner, pour la punir de n'avoir pas la force de mourir dans le silence.

Que faut-il donc qu'elle fasse? Hélas! lui dira-t-on, cela est bien fâcheux; tâchez de prendre patience; vous n'avez de ressources que dans vos vertus; et c'est comme si on lui disait : Souffre, pleure, gémis, soupire, pratique des vertus impraticables, et tâche de traîner ainsi jusqu'à la mort, d'attraper le mieux que tu pourras la fin de ta vie; voilà tous les remèdes qu'on sache à ta peine, la patience et la mort.

Qu'on nous cite un seul article où nous ne soyons pas maltraitées? ajouteront les femmes : car ce sont toujours elles que je fais parler.

Une femme se comporte mal; elle a des amants : elle trahit la fidélité conjugale. Point de quartier pour elle : on l'enferme, on la séquestre, on la réduit à une vie dure et frugale, on la déshonore, et elle le mérite.

Mais que fait-on à un mari qui est infidèle, qui a des maîtresses, qui vit avec elles, qui ruine, pour elles, lui, sa femme et ses enfants? Que lui fait-on, le voilà dans le cas où on enferme sa femme?

Remarquez que cette femme a caché son libertinage autant qu'elle l'a pu; elle était même hypocrite, de peur d'être scandaleuse. Son vice était timide, il se sauvait dans les ténèbres, à peine en a-t-elle joui.

Jetez les yeux sur un mari infidèle. Y a-t-il rien de plus effronté que son libertinage? Prend-il quelques mesures pour le cacher à sa femme? Eh! qu'importe qu'elle le sache? Il en sera quitte pour la voir pleurer. Le cachera-t-il à ses amis? Ils n'en feront que rire. Aux indifférents? Que lui diront-ils? N'est-il pas le maître de ses actions? Ne lui est-il pas permis de corrompre les mœurs, et de donner des exemples de vices? Bagatelle que tout cela.

Mais sa femme est punie encore une fois. Eh! que lui fait-on? Nous le demandons. Que lui en arrive-t-il?

Où sont les maris qu'on enferme, qu'on séquestre? Sont-ils seulement déshonorés dans le monde? Point du tout.

Monsieur un tel est un homme qui se dérange, dira-t-on. Sa femme est aimable, sa maîtresse ne la vaut pas.

Qu'est-ce que cela signifie, sa femme est aimable? Est-ce là tout ce qu'il y a à dire?

Et quand lui-même n'est qu'un magot, qu'il est laid de visage et d'esprit, vous ne pardonnez pas à cette aimable femme de le trahir; pendant que vous lui pardonnez, à lui, de la trahir avec éclat, tout aimable qu'elle est. Cette injustice-là passe toute imagination. MARIVAUX.

Jean-Jacques Rousseau, lui, ne transige ni avec le mari ni avec la femme :

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois

que deux époux s'unissent par un nœud solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; et c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocents à brûler d'une flamme adultère. Le public est, en quelque sorte, garant d'une convention passée en sa présence ; et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous gens de bien. Ainsi, quiconque ose la corrompre pèche : premièrement, parce qu'il fait pécher, et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique et sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

M. Michelet juge très-sévèrement la question :

L'adultère de la femme et l'adultère du mari sont-ils également coupables ? Oui, comme déloyauté, violation de l'engagement. Non, sous mille autres rapports.

La trahison de la femme a des conséquences énormes que n'a pas celle de l'homme. La femme ne trahit pas seulement, elle livre l'honneur et la vie du mari ; elle le fait chansonner, montrer au doigt, siffler, charivariser ; elle le met au hasard de périr, de tuer un homme ou de rester ridicule ; c'est presque la même chose que si elle donnait le soir la clef à un assassin.

Il sera assassiné moralement tout le reste de sa vie, ne sachant jamais si l'enfant est bien son enfant, forcé de nourrir, de doter une progéniture équivoque, ou de donner au public l'amusement d'un procès, dans lequel, gagnant, perdant, il assure toujours à son nom une illustration de risée.

Il est insensé de dire que la femme n'a pas plus de responsabilité que l'homme. Lui, il est une activité, une force qui soutient la famille ; mais elle, elle en est le cœur. Seule elle en sait le mystère. Seule elle garde le secret de la religion domestique, le titre qui fait tout l'avenir. Seule elle peut affirmer la légitime hérédité. Un mensonge de l'épouse peut fausser l'histoire pour mille ans.

Boiste a dit :

Les époux infidèles se jouent l'un de l'autre, et le mépris se joue d'eux.

Puis, Octave Feuillet :

Si l'infidélité d'une femme met le trouble dans sa famille, les infidélités des hommes ne mettent-elles pas le désordre dans la famille des autres ?

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'existe « cet accident. »

Qu'en leur vieux langage,
Nos pères, tout crûment, appelaient, c...uage.

ÉMILE AUGIER.

Et que Balzac appelle : *la prédestination.*

A bon droit, l'île d'Ithaque est demeurée célèbre : une femme y fut fidèle, dit P. J. Stahl.

Elles sont donc bien rares les femmes fidèles ?
Boileau répond :

> La chasteté même
> Sous ce beau nom d'épouse entrât-elle chez toi,
> De retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
> Fais toujours du logis avertir la maîtresse.
> Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrèce,
> Qui, faute d'avoir pris ce soin judicieux,
> Trouva... tu sais...

Diderot :

Il n'est pas de femme si fidèle qui n'ait cessé de l'être, au moins par la pensée.

Alphonse Karr :

Pour n'être pas à son amant, croyez-vous qu'une femme soit à son mari? Elle garde, il est vrai, son corps pour un seul, mais elle donne sans scrupule son âme et son cœur à un autre.
Et elle ne place le crime que dans l'adultère du corps. Le corps est-il donc tellement au-dessus de l'âme? Et la vertu n'a-t-elle d'autre effet que de rendre une femme coupable envers deux hommes à la fois, de faire de l'amour un supplice et du mariage une prostitution ?

P. de Musset :

Les femmes qui n'ont jamais aimé que leurs maris sont plus rares que les perles enfouies au sein de la mer; et l'amoureux qui se tait ne tarde pas à voir un autre s'emparer du bien qu'il a respecté.

Déjà Montaigne disait :

La fréquence de cet acident en doibt meshuy avoir modéré l'aigreur, le voyla tantost passé en coustume.
Misérable passion! qui a cecy encore, d'estre incommunicable; car, à quel amy osez-vous fier vos doléances, qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre luy-même sa part à la curée?

La Bruyère avait sans doute vérifié de son temps la vérité de cette dernière réflexion, quand il a dit, en amplifiant les choses :

Un mari n'a guère un rival qui ne soit de sa main, et comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. Il le loue devant elle de ses belles dents et de sa belle tête, il agrée ses soins, il reçoit ses visites, et, après ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paraît de meilleur goût que le gibier et les truffes que

cet ami lui envoie. Il donne à souper, et il dit aux conviés : Goûtez bien cela ; il est de Léandre, et il ne me coûte qu'un grand merci.

P. J. Stahl a fait une sorte de réponse à ce passage, quand il a dit :

On a grand tort de s'étonner que les maris aiment presque toujours les amants de leurs femmes. Quoi de plus complaisant, de plus officieux, de plus prêt à tout, de plus servile, de plus plat, d'ordinaire, que l'amant d'une femme dans ses rapports avec le mari qu'il trompe?
Ce dont il faut s'étonner, ce n'est donc pas du rôle que joue le mari, mais de celui que joue l'amant.

Que de semonces terribles n'a-t-on pas adressées aux femmes pour les maintenir dans l'honneur, depuis que le vieil Arnolphe fit lire à Agnès *les Maximes du mariage ou les devoirs de la femme mariée, avec son exercice journalier.*

PREMIÈRE MAXIME

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui...

Car,

Il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes...
... S'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
... Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité.

Les voilà bien averties. — Mais Arnolphe n'est qu'un moraliste de comédie : voici des juges plus sérieux :

Mettre le fer entre les mains d'un mari pour venger son propre honneur ce n'est pas violer les lois, c'est les observer. SAINT-ÉVREMOND.

L'infidélité est, chez la femme, comme l'incrédulité chez un prêtre, le dernier terme des forfaitures humaines. DIDEROT.

Il n'importe pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un père aime ses enfants, il importe qu'il estime leur mère. J. J. ROUSSEAU.

La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire d'une femme.

Quel être dégradé ne serait-elle pas, sans l'une et sans l'autre! Mais le bonheur général et la dignité de l'espèce humaine ne gagneraient pas moins peut-être à la fidélité de l'homme dans le mariage. En effet, qu'y a-t-il de plus beau dans l'ordre moral qu'un jeune homme qui respecte cet auguste lien? L'opinion ne l'exige pas de lui, la société le laisse libre; une sorte de plaisanterie barbare s'attacherait à flétrir jusqu'aux plaintes du cœur qu'il aurait brisé; car le blâme se tourne facilement contre les victimes. Il est donc le maître, mais il s'impose des devoirs; nul inconvénient ne peut résulter pour lui de ses fautes, mais il craint le mal qu'il peut faire à celle qui s'est confiée à son cœur, et la générosité l'enchaîne d'autant plus que la société le dégage.

La fidélité est commandée aux femmes par mille considérations diverses; elles peuvent redouter les périls et les humiliations, suites inévitables d'une erreur; la voix de la conscience est la seule qui se fasse entendre à l'homme; il sait qu'il fait souffrir, il sait qu'il flétrit par l'inconstance un sentiment qui doit se prolonger jusqu'à la mort et se renouveler dans le ciel; seul avec lui-même, seul au milieu des séductions de tous les genres, il reste pur comme un ange; car, si les anges n'ont pas été représentés sous des traits de femme, c'est parce que l'union de la force avec la pureté est plus belle et plus céleste encore que la modestie même la plus parfaite dans un être faible. Mme DE STAEL.

L'infidélité de l'homme détruit le bonheur conjugal; celle de la femme détruit le mariage lui-même : elle vicie son but et annule ses effets.

P. J. STAHL.

L'infidélité d'une femme peut avoir pour la famille, pour la société, des conséquences désastreuses que n'a point celle du mari... Croyez-vous qu'une femme de quelque valeur,—bien entendu, je ne parle que de celles-là,— qu'une femme puisse avoir un amour en dehors de son ménage, sans s'y donner tout entière et sans être coupable de trahison à tous les chefs envers son mari? Un homme, mon Dieu! un homme dépensera dans une intrigue passagère un peu d'esprit, s'il en a, et ce sera tout... mais une femme ne se donne pas pour si peu.

OCT. FEUILLET.

L'on s'est adressé non moins sévèrement à ceux qui *prennent* la femme des autres.

... La femme de l'homme est son corps et son âme;
Dérober ce trésor de son cœur à ses bras,
C'est lui voler sa part de son ciel ici-bas!

LAMARTINE.

Quel spectacle touchant! Une épouse adorée d'un époux qu'elle adore, une confiance mutuelle, des caresses également partagées, une amitié aussi vive et surtout plus précieuse que l'amour même, ce calme de deux cœurs qui n'ont point de reproches à se faire! Couple à présent fortuné, vous allez éprouver à la fois tous les tourments!

L'époux, sans défiance, présente à l'épouse son ami. Quel ami! Sous ce titre auguste et saint, il est admis dans l'intimité d'une femme dont l'âme est trop pure pour connaître la défiance. Il reçoit dans son traître sein le dépôt des faibles chagrins qui ne font qu'assaisonner le bonheur d'un ménage bien uni; mais il sait les exagérer. Il fait remarquer dans l'époux qu'on aime de ces légers défauts dont l'humanité ne peut être exempte; il s'étudie à se parer des qualités contraires; il se rend aimable pour perdre celle qu'il attaque; il n'épargne aucune de ces complaisances insidieuses, armes toujours fortes contre un sexe faible, semblable à ces serpents cruels qui lèchent d'abord la proie qu'ils s'apprêtent à dévorer. Comment une femme innocente pourrait-elle résister à tant d'embûches! Elle se rend et perd en même temps sa tranquillité.

Femme honnête, ce n'est pas encore notre sexe que tu dois craindre le plus. Il saura te respecter, si tu te montres respectable. Timide devant toi, il n'osera te confier un sentiment qui t'outrage, et, pour défendre ta vertu, tu n'auras besoin d'autres armes que de l'empreinte auguste de cette vertu même, qui brillera sur ton front. Crains les femmes surtout. Crains cette amie dangereuse qui te familiarisera d'abord par des saillies agréables avec l'image du vice, qui t'accoutumera insensiblement à ne point regarder comme un malheur affreux la perte de l'innocence. Bientôt elle osera te faire confidente de ses plaisirs furtifs. Elle rira de ta rougeur, elle t'apprendra à ne rougir que de ta vertu. Sa voix lascive enhardira l'amant timide qui tremble devant toi; ses plaisanteries écrasantes lui feront une honte de sa retenue. Elle l'encouragera à prendre des libertés dont tu n'oseras t'offenser devant elle. S'il est besoin d'un aiguillon plus fort, elle recevra sous tes yeux les caresses de celui qu'elle aime...

Défenseurs de l'adultère (car il y en a), vous pouvez devenir pères de famille. Trouveriez-vous bien juste qu'un faux ami vous laissât la charge des enfants qu'il aurait eus d'un commerce furtif avec votre épouse? Ne verriez-vous pas avec une profonde douleur que, par ce commerce adultérin, vos propres enfants seraient dépouillés d'une partie de votre héritage? Avec quelle tendresse élèveriez-vous des enfants dont vous vous soupçonneriez n'être pas le père, que vous regarderiez comme les usurpateurs des biens de votre progéniture? Ne sentez-vous pas, par ces effets du vice, qu'il attaque l'une des premières institutions sociales, le droit de propriété? Vos descendants ont le droit légitime de succéder à vos possessions. Celui qui les en prive n'est-il pas un homme injuste?

Quand donc il résulterait de ces commerces condamnés quelque avantage pour la population, il faudrait le sacrifier à la justice. P. C. Lévesque.

L'on a recherché les causes de l'infidélité des femmes. George Sand en a fait une fatalité; selon l'illustre écrivain,

Une femme ne peut répondre de son cœur, même quand son mari serait le plus grand et le plus parfait des hommes.

Lorsqu'il n'y a pas d'amour, dit Stendhal, la fidélité des femmes dans le mariage est probablement une chose contre nature.

On a essayé d'obtenir cette chose contre nature par la peur de l'enfer et les sentiments religieux; l'exemple de l'Espagne et de l'Italie montre jusqu'à quel point on a réussi.

On a voulu l'obtenir en France par l'opinion; c'était la seule digne capable de résister, mais on l'a mal construite. Il est absurde de dire à une jeune fille : « Vous serez fidèle à l'époux de votre choix; » et ensuite de la marier par force à un vieillard ennuyeux.

Il n'y a qu'un moyen d'obtenir plus de fidélité des femmes dans le mariage : c'est de donner la liberté aux jeunes filles et le divorce aux gens mariés.

En fait de raisons, en voici une singulière :

L'honneur d'une fille est à elle : elle y regarde à deux fois; l'honneur d'une femme est à son mari : elle y regarde moins. MERCIER.

On a souvent trouvé que c'était la faute du mari, — de l'état de mariage lui-même. Que le lecteur discerne.

Il n'est pas surprenant qu'une femme irréfléchie trouve dans un homme qui lui fait la cour plus d'amabilité que dans son mari, lors même que cet homme en a généralement moins. Outre ce qu'il y a de plus séduisant dans une nouvelle progression de sentiments, le mari ne peut plus être aimable à la manière d'un étranger; il se trouve dans un autre rapport avec sa femme, et c'est selon ce rapport-là qu'il doit se conduire. De plus, le soin d'être aimable ne peut l'occuper beaucoup; il a bien d'autres sollicitudes.

Toutes les harmonies humaines s'établissent entre l'étranger et la femme à qui il veut plaire. Toutes les discordances embarrassent les époux, et ils sont bien plus unis pour les misères de la vie qu'ils ne le sont pour ces prestiges dont l'amour se nourrit. Les femmes seraient moins promptes à se laisser ainsi abuser par des apparences agréables, si elles faisaient attention que les amants sont des heureux qui se cherchent, tandis que les époux sont des infortunés qui se soutiennent. DE SÉNANCOUR.

Sans recherche ni document,
Sans lire Bible, ni fable,
Instruite par le sentiment,
La femme très-naïvement
Se fait Dieu d'après son amant,
Et d'après son mari, le diable.

E. LEBRUN.

Les femmes se croient obligées à réparer l'*injustice* des maris, et cela les place, vis-à-vis de l'amant, dans une situation de miséricorde et de protection qui leur plaît et qu'elles payent quelquefois un peu cher aux dépens des maris.
ALPH. KARR.

Combien de femmes n'auraient jamais eu une pensée d'infidélité, si leurs maris avaient eu la patience de les aimer de la *bonne façon*. Mais une femme a

aussi sa fierté; les trois quarts du temps, un mari ne daigne pas même s'apercevoir qu'on fait la cour à sa femme, ni se donner la peine d'une petite lutte pour la garde de ce trésor qu'il tient de Dieu et d'une mère.

Par quels arguments arrache-t-on d'ordinaire une femme à son devoir? Les roués eux-mêmes sont contraints d'affecter pour cette tâche une poésie d'imagination et un luxe de sensibilité qui semblent promettre les plus étroites intimités où deux âmes puissent se fondre. C'est ce qui vous attire. Pourquoi voit-on tous les jours, la main dans la main, le cœur dans le cœur, impossible à distraire l'un de l'autre, deux vieillards qui furent amis de collége? Et pourquoi est-on si souvent le bienvenu quand on interrompt le tête-à-tête soucieux d'un mari et de sa femme? C'est que ces derniers sont unis, enchaînés, mais non amis.

Oct. Feuillet.

En tout cas, et de quelque humeur que puisse être un mari, il est bon de l'avertir, avec Molière, des vérités suivantes :

Renfermer sa femme est le mauvais parti.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

Lorsqu'un mari se met à notre discrétion (c'est une femme qui parle), nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse et nous disent : Prenez; nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de peu. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

Et d'ailleurs, quoi qu'il arrive, selon Sophie Arnould,

Ce qui doit consoler un mari d'être trompé par sa femme, c'est qu'il reste reste toujours propriétaire d'un bien-fonds dont les autres n'ont que l'usufruit.

Nous ne nous portons pas répondant pour la sagesse de cette *maxime*.

LA FEMME ET LA MAITRESSE.

Le grand Albert, dans son fameux *Traité d'histoire naturelle*, a écrit un chapitre fort érudit et fort ingénieux où il déroule la vaste série des êtres antipathiques; il les nomme tous, excepté deux qu'il a oubliés : la femme et la maîtresse. Autant vaudrait passer sous silence Adam et Ève en racontant l'histoire de la création du monde.

CE QU'EST LA MAITRESSE AUX YEUX DE LA FEMME PRISE DANS LE SENS D'ÉPOUSE

Fût-elle belle comme Ninon, elle est sans beauté, sans grâce, surtout sans pudeur.

Fût-elle spirituelle comme Aspasie et madame de Sévigné, elle n'a pas l'ombre d'intelligence ; elle est sotte, ennuyeuse, stupide.

Eût-elle la distinction d'une reine, elle est commune, vulgaire et grisette.

Ce jugement est injuste et faux, quoique la femme, dès qu'elle se croit trahie par son mari, fasse un retour sur elle-même pour savoir en quoi elle est inférieure à sa rivale. Jamais conseil de révision n'a soumis les conscrits à un examen aussi rigide. Il est rare que la femme ne finisse pas par découvrir la cause physique ou morale de sa défaite, et plus rare encore qu'elle ne la jette un jour comme un reproche à la tête de son mari.

Ce fut après s'être convaincue avec raison de sa supériorité, qu'une femme dit à la maîtresse de son mari, qui avait été autrefois son amie : « Ah ! ma chère, si j'avais pu prévoir que mon mari aimât les dents gâtées ! »

CE QU'EST LA FEMME AUX YEUX DE LA MAITRESSE

La maîtresse parisienne a une peur instinctive de la femme de son amant. Elle s'attend toujours à la voir tomber sur elle. Cette erreur est la cause d'un dédain sans exemple. La maîtresse se dépeint la femme sous le jour le plus désavantageux et le plus ridicule. D'abord elle la voit très-vieille, fût-elle plus jeune qu'elle — ce qui arrive fréquemment ; — laide, cela va sans dire ; mal mise, portant le cabas, un parapluie rouge et un tartan ; tenant le milieu entre la sage-femme et la marchande de cigares de contrebande. LÉON GOZLAN.

MORALITÉ DE L'HISTOIRE DE GENEVIÈVE DE BRABANT, PAR BERQUIN

Laissez là les méchantes âmes.
Eh ! qu'importent les faux discours !
Époux, n'en croyez que vos femmes,
Dormez en paix sur vos amours.
Pour de vains bruits faut-il contre elles
Armer votre cœur prévenu ;
Tel qui vous les dit infidèles
Ne se plaint que de leur vertu.

DU DIVORCE [1]

Bien des gens considèrent la question du rétablissement du divorce comme une question définitivement résolue dans le sens négatif. Ceux-là sont dans l'er-

[1] Le divorce fut établi une première fois en France par un décret du 20 septembre 1792. Les lois du 25 décembre 1793 et du 24 avril 1794 (5 nivôse et 5 floréal an II) le rendirent si facile et autorisèrent de si graves scandales qu'elles furent rapportées par une loi du 2 août 1794 (15 thermidor an III). Le titre VI du livre Ier du Code Napoléon (promulgué le 3 mars 1803) rétablit l'institution du divorce, en apportant à son exercice les restrictions les plus sévères. Aboli de nouveau le 8 mai 1816, il ne fut plus rétabli. Toutefois deux projets de loi pour le rétablissement du divorce furent adoptés par la Chambre des

reur. Le divorce a, dans toutes les classes de la société, des partisans zélés et convaincus. La solution de ce grand problème social a préoccupé et préoccupe encore les meilleurs esprits. La question, qui paraît morte et qui n'est qu'endormie, peut se réveiller d'un jour à l'autre, un débat solennel peut s'ouvrir. Il y aurait donc une lacune dans ce recueil si nous n'y faisions figurer aucune des *plaidoiries* entendues déjà dans ce grave procès encore pendant.

Nous étant interdit en principe le droit de prendre parti dans la cause, et fidèles à notre principe de neutralité, nous nous sommes bornés à former deux groupes distincts de quelques principaux arguments émis par les principaux adversaires engagés dans le débat, pour les rapporter sans le moindre commentaire, sous les simples *rubriques : Pour* et *Contre*.

POUR [1]

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissouldre, mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrecy; et, au rebours, ce qui tient les mariages, à Rome, si long-temps en honneur et en seureté, feut la liberté de les rompre qui vouldroit; ils gardoient mieulx leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre; et, en pleine licence de divorce, ils se passa cinq cents ans, et plus, avant que nul s'en servist. MONTAIGNE.

L'indissolubilité du mariage fait les adultères : on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs si différents dans leur physique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées! Ici, la chaîne a été lâche; là, trop tendue; ici, tyrannique; là, servant de voile à la cupidité. Le soldat, le matelot, le juge, le militaire, le négociant, l'écrivain, le cultivateur, le postillon sont asservis aux mêmes usages.

Après cela un homme qui veille sur sa femme passe pour jaloux, on le blâme. Est-elle infidèle? on ridiculise le mari. La loi qui empêche le divorce, sans avoir égard à l'antipathie des caractères, est une loi bizarre. Elle règne à Paris. Mais qu'en arrive-t-il? Vous le savez! Le lendemain des noces bourgeoises, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opère dans l'esprit de l'amoureux mari. De quelle hauteur tombent les espérances de tel honnête artisan! Il croyait avoir épousé une femme économe, rangée, attentive à ses devoirs; il lui trouve tout à coup l'humeur dissipatrice; elle ne peut plus rester à la maison, elle joint la dépense à la paresse. L'inconséquence, la légèreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avait été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans son mé-

députés, après 1830, mais la Chambre des pairs les repoussa. Une troisième tentative échoua devant la même Chambre qui avait voté les deux premiers projets. Enfin la question portée à la Constituante de 1848 n'eut pas un meilleur succès.

[1] *Pour* l'établissement du divorce.

nage l'aisance et la paix par un sage travail, elle se livre à la frénésie des parures.

Qui l'eût dit que le mariage altérerait à ce point ses premières dispositions? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maison paternelle, est devenue une femme exigeante, altière, qui ne songe qu'à ses propres jouissances, parce qu'elle a mis dans sa tête que tout l'entretien d'une maison devait rouler sur le mari, tandis que le rôle de la femme était de se livrer à une vie dissipée.

Cet artisan aura beau être laborieux et économe, l'insouciance journalière de son épouse ruine une maison qui s'abîme insensiblement, parce que la mère de famille a manqué de vigilance, de tendresse et d'économie. Tous les désordres sont nés du premier désordre ; les enfants héritent de la misère de leurs parents, et voilà l'histoire de la moitié des mariages qui se font à Paris dans le second ordre de la bourgeoisie.

Voyez, dans toutes nos comédies, si l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris : voyez les petits vers de nos poëtes légers ; ils plaisentent incessamment sur le mariage, avec un sel qui réjouit tout le monde. Ces gentillesses ne sont qu'une apologie perpétuelle de l'adultère ; on dirait qu'on a peur que les femmes ne comprennent pas assez tôt que leurs charmes ne sont pas faits pour un seul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empressent à les confirmer dans cette idée, à achever d'étendre tout scrupule dans leurs âmes. Nos tableaux, nos statues et nos estampes, qu'offrent-ils? Tous les tours heureux et triomphants joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne sont pas plus chastes que nos vers. MERCIER.

Le mariage n'est pas toujours, comme on le suppose, la conclusion de l'amour. Une jeune personne consent à se marier pour se conformer à la mode, pour arriver à l'indépendance et à un établissement. Elle accepte un mari d'un âge disproportionné, dont l'imagination, les goûts, les habitudes ne s'accordent pas avec les siens : la loi doit donc lui ménager une ressource pour le moment où l'illusion cessant, elle reconnaît qu'elle se trouve dans des liens mal assortis, et que sa volonté a été séduite. NAPOLÉON.

Il ne faut pas de divorce, dit-on, parce que le mariage est un *mystère*; et quel mystère? l'emblème de l'union de Jésus-Christ avec son Église. Et que devenait ce mystère si l'*Église* se fût trouvée un nom du genre masculin?

Ce sera quelque pauvre jeune femme vertueuse et éperdument amoureuse qui demandera le divorce, et qui se fera honnir par des femmes qui ont eu cinquante hommes.

Il n'y a qu'un moyen d'obtenir plus de fidélité des femmes dans le mariage : c'est de donner la liberté aux jeunes filles et le divorce aux gens mariés.

Je voudrais, si j'étais législateur, qu'on prît en France, comme en Allemagne, l'usage des soirées dansantes. Trois fois par semaine, les jeunes filles

iraient avec leurs mères à un bal commencé à sept heures, finissant à minuit, et exigeant pour tous frais un violon et des verres d'eau. Dans une pièce voisine, les mères, peut-être un peu jalouses de l'heureuse éducation de leurs filles, joueraient au boston; dans une troisième, les pères trouveraient les journaux et parleraient politique. Entre minuit et une heure, toutes les familles se réuniraient et regagneraient le toit paternel. Les jeunes filles apprendraient à connaître les jeunes hommes; la fatuité et l'indiscrétion qui la suit leur deviendraient bien vite odieuses; enfin, *elles se choisiraient un mari*. Quelques jeunes filles auraient des amours malheureuses, mais le nombre des maris trompés et des mauvais ménages diminuerait dans une immense proportion. Alors il serait moins absurde de chercher à punir l'infidélité par la honte, la loi dirait aux jeunes femmes : « Vous avez choisi votre mari; soyez-lui fidèle. » Alors j'admettrais la poursuite et la punition par les tribunaux de ce que les Anglais appellent *criminal conversation*. Les tribunaux pourraient imposer, au profit des prisons et des hôpitaux, une amende égale aux deux tiers de la fortune du séducteur et une prison de quelques années.

Une femme pourrait être poursuivie pour adultère devant un jury. Le jury devrait d'abord déclarer que la conduite du mari a été irréprochable.

La femme convaincue pourrait être condamnée à la prison pour la vie. Si le mari avait été absent plus de deux ans, la femme ne pourrait être condamnée qu'à une prison de quelques années. Les mœurs publiques se modèleraient bientôt sur ces lois et les perfectionneraient.

Alors les nobles et les prêtres, tout en regrettant amèrement les siècles décents de madame de Montespan ou de madame du Barry, seraient forcés de permettre le divorce.

Il y aurait, dans un village, en vue de Paris, un élysée pour les femmes malheureuses, une maison de refuge où, sous peine de galères, il n'entrerait d'autre homme que le médecin et l'aumônier. Une femme qui voudrait obtenir le divorce serait tenue, avant tout, d'aller se constituer prisonnière dans cet élysée; elle y passerait deux années sans sortir une seule fois. Elle pourrait écrire, mais jamais recevoir de réponse. Un conseil, composé de pairs de France et de quelques magistrats estimés, dirigerait, au nom de la femme, les poursuites pour le divorce, et réglerait la pension à payer par le mari à l'établissement. La femme qui succomberait dans sa demande serait admise à passer le reste de sa vie à l'élysée. Le gouvernement compterait à l'administration de l'élysée deux mille francs par femme réfugiée. Pour être reçue à l'élysée, il faudrait avoir eu une dot de plus de vingt mille francs. La sévérité du régime moral serait extrême.

Après deux ans d'une totale séparation du monde, une femme divorcée pourrait se remarier.

Une fois arrivés à ce point, les Chambres pourraient examiner si, pour établir l'émulation du mérite entre les jeunes filles, il ne conviendrait pas d'attribuer aux garçons une part double de celles des sœurs dans le partage de l'héritage paternel. Les filles qui ne trouveraient pas à se marier auraient une part égale

à celle des mâles. On peut remarquer en passant que ce système détruirait peu à peu l'habitude des mariages de convenance trop inconvenants. La possibilité du divorce rendrait inutiles les excès de bassesse.

Il faudrait établir, sur divers points de la France et dans des villages pauvres, trente abbayes pour les vieilles filles. Le gouvernement chercherait à entourer ces établissements de considération, pour consoler un peu la tristesse des pauvres filles qui y achèveraient leur vie. Il faudrait leur donner tous les hochets de la dignité.

Voyez l'Allemagne, ce pays des bons ménages ; une aimable princesse (madame la duchesse de Sa...) vient de s'y marier en tout bien tout honneur pour la quatrième fois, et elle n'a pas manqué d'inviter à la fête ses trois premiers maris, avec lesquels elle est très-bien. Voilà l'excès; mais un seul divorce, qui punit un mari de ses tyrannies, empêche des milliers de mauvais ménages. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Rome est l'un des pays où l'on voit le plus de divorces. STENDHAL.

☞ Le mot latin *divortium* a été formé, s'il faut en croire Justinien, des deux mots *diversitas mentium*, dont le sens est assez exactement rendu par l'expression d'incompatibilité d'humeur. *Divortium*, comme *diversitas* (divergence), exprime littéralement l'action de deux personnes qui quittent une route qu'elles suivaient ensemble pour prendre deux chemins différents, où chaque pas les éloigne l'une de l'autre.

La nullité ne peut être invoquée que contre le mariage qui a été vicié dès le principe, et dont l'existence n'a été en aucun instant régulière. Il n'y a là de remède que contre le vice antérieur au contrat, et il restait à prévoir le cas où le lien conjugal, valablement et régulièrement formé, devait être relâché ou brisé par la loi. Ce cas a été prévu par toutes les législations religieuses ou civiles, et c'était une nécessité, car quel législateur eût osé dire aux époux : « Le lien qui vous unit restera toujours aussi étroitement serré qu'à l'instant du contrat, quelques changements qui surviennent dans vos relations réciproques. Alors même que le lit conjugal aura été souillé par les plus sales débauches, alors que le pain de vos enfants aura été prodigué pour alimenter l'adultère, alors que dans le délire de la passion l'un de vous aura attenté à la vie de l'autre, et que, saisi dans son crime par les ministres de la loi, il aura été flétri de l'infamie, ne me demandez pas une issue hors du domicile conjugal, je vous la refuserais; ne me demandez pas d'allonger au moins votre chaîne pour laisser entre vous et le coupable la place de la haine et du mépris, je serais sans pitié. Vainement vous me crieriez que votre cœur est flétri, votre vie empoisonnée; que la misère, le vice, les maladies viennent assiéger votre foyer! Je serais sourd! » Aucune législation, disons-nous, n'a osé pousser jusqu'à cet excès le principe de l'inviolabilité du lien conjugal. Il n'en est pas une seule qui n'ait reculé devant l'idée de refuser tout remède au désordre, toute protection à la victime, et celles-là ont relâché le lien qui n'ont pas cru devoir le rompre. — De là la séparation de corps,

de là le divorce. — Tous les dogmes religieux, toutes les lois civiles, sont d'accord sur ce point, que par cela seul qu'il y a eu de la part d'une des parties violation de ses obligations, il y a nécessité de modifier le contrat primitif, et de relever l'autre partie de tout ou portion des engagements contractés par elle. Le dissentiment ne s'élève que sur la question de savoir si on laissera seulement à l'époux outragé le choix entre les tortures de la cohabitation conjugale et la séparation de corps, ou bien si on lui permettra d'opter entre la cohabitation, la séparation et le divorce. — C'est, en effet, dans ces termes que la question du divorce est aujourd'hui posée en France. Il ne s'agit plus d'opter entre deux institutions et de proscrire l'une en accueillant l'autre. Cette nécessité n'existe heureusement pas. Si la loi du 20 septembre 1792 a admis le divorce à l'exclusion de la séparation, le Code civil, plus tolérant, a su concilier le respect dû à d'honorables scrupules religieux avec les droits de l'individu et les intérêts de la société ; et il a laissé à la conscience de l'époux outragé le choix entre les deux issues qu'il lui ouvrait pour fuir la persécution et l'infamie. — Mais si les partisans du divorce sont d'accord aujourd'hui que la séparation de corps doit avoir sa place à côté de lui dans la loi, les partisans de la séparation se montrent plus excessifs, et ne veulent pas que le législateur laisse à l'époux outragé d'autre refuge que la séparation. Le divorce est-il donc quelque chose d'impie, quelque chose d'impolitique, quelque chose d'immoral ? — C'est, en effet, sous ce triple aspect politique, moral et religieux, que se présente cette question du divorce qui, depuis tant de siècles, divise les esprits ; et, chose singulière, dans chacun de ces trois ordres d'idées, le divorce a eu ses partisans et ses adversaires, et il n'y a pas eu plus d'unanimité parmi les théologiens pour lui lancer l'anathème que parmi les philosophes pour le défendre et le préconiser. . . . . . .

Chez tous les peuples on trouve, au commencement de l'histoire du divorce, le droit de répudiation de la femme par le mari. C'est ce principe, fondé sur le droit despotique du mari dans le ménage, qui, chez les Juifs, chez les Grecs, chez les Romains, recèle le germe d'une réforme fondée sur l'idée de l'égalité de l'homme et de la femme. C'est Hérode, chez les Juifs ; c'est Solon, en Grèce ; à Rome, c'est Domitien, qui, rendant à l'épouse son rang et sa dignité, lui attribuent le droit de demander la dissolution du mariage contre son mari, comme son mari a ce droit contre elle. Le divorce a été un progrès moral sur la répudiation. Mais il est remarquable que la répudiation est, comme le divorce, une rupture complète d'un lien conjugal, et que, pour passer de l'une à l'autre, le législateur n'a eu qu'à appeler la femme au partage des droits du mari pendant la durée du mariage, et non à créer à sa dissolution des conséquences que la répudiation entraîne aussi bien que le divorce. — Lorsque le christianisme commence à s'établir, les Pères de l'Église se partagent sur la question de l'indissolubilité du lien conjugal. Saint Épiphane et saint Ambroise admettent le divorce ; saint Augustin le repousse. Quand arrive la grande scission entre les Églises d'Orient et d'Occident, l'Église grecque tout entière se déclare pour l'opinion favorable au divorce, et aujourd'hui encore ses dogmes le reconnaissent et l'ad-

mettent. Les décisions de l'Église romaine à cet égard sont longtemps empreintes d'hésitations et d'incertitudes. Elle autorise vingt de nos rois à répudier leurs femmes pour en épouser d'autres, et notre histoire nous offre presque autant de reines répudiées que de reines qui sont mortes avec leur couronne. Le dogme se fixe enfin, et interdit la répudiation et le divorce; mais l'Église alors multiplie les causes de nullité au point de laisser croire qu'elle veut reproduire sous un autre nom cette institution qu'elle proscrit. — La Réforme adopte le divorce, et il est aujourd'hui consacré par les lois dans tous les pays protestants. Lorsque après la réforme religieuse accomplie vient le tour de la réforme politique, la loi du 20 septembre 1792 accorde plus même que le divorce et donne aux époux une sorte de droit de répudiation réciproque, qu'elle appelle incompatibilité d'humeur; et, dans sa haine contre le catholicisme, elle proscrit la séparation de corps, seule institution que le dogme catholique avoue. — Le Code civil, en réintégrant dans la loi la séparation de corps, place à côté d'elle, non plus la répudiation réciproque de 1792, mais le divorce sévèrement restreint dans ses causes et entouré des formes les plus lentes et les plus solennelles. — Cependant l'institution du divorce, réduite à ces termes, n'a pu trouver grâce devant la réaction religieuse de 1818, et le 8 mai une loi est rendue qui efface le divorce du Code civil, et cette loi, malgré deux tentatives infructueuses faites en 1831 et 1832 pour l'abolir, est encore aujourd'hui celle qui régit la France. . . . .

L'intérêt des mœurs en général, l'intérêt de la femme, l'intérêt des enfants, tels sont les seuls éléments de la discussion. — Le divorce, par cela seul qu'il offre aux époux l'éventualité d'une dissolution du mariage avec faculté d'en former un nouveau, est un véritable encouragement aux désordres intérieurs. On ne se plie pas aux exigences d'un état qu'on peut changer, et la loi se rend complice de notre penchant à l'inconstance quand elle dépouille l'union conjugale du caractère de la perpétuité; elle fait naître le mal auquel elle veut remédier. — Tel est l'argument capital contre le divorce, celui qui se reproduit sous diverses formes dans les discours, les écrits, qui ont pour but de le combattre. Cet argument n'est pas resté sans réponse. — S'il est vrai, a-t-on dit, que l'époux souffrira moins patiemment le mal auquel il pourra se soustraire, il faut bien reconnaître aussi que rien ne corrompt comme le pouvoir de faire le mal impunément; que tel époux qui, certain de conserver sa victime sous la main, se jouera de tous ses engagements, de tous ses devoirs, les respectera davantage s'il sait que cette victime peut demander le secours de la loi et demander à un autre le bonheur légitime qui lui avait été promis; si donc, dans certains cas, le divorce doit rendre l'époux plus rebelle à la persécution domestique, dans d'autres aussi il préviendra cette persécution même. Et puis, à côté de l'inconvénient du divorce, il faut voir le danger de son absence, et se souvenir que notre nature sait toujours se venger du despotisme des lois, soit par le crime, qui est une réaction violente, soit par la corruption, qui est une sourde protestation. — D'ailleurs, quels sont les caractères que la perspective d'un nouveau mariage portera à jeter le trouble au sein de la famille? Ce ne seront pas, à coup sûr, les caractères re-

ligieux et résignés : la passion seule ou l'immoralité pourraient se préoccuper de cet avenir de liberté. La passion? Mais elle ne sait pas calculer et combiner des chances légales ; elle est aveugle, et si elle ne l'était pas elle se souviendrait que l'adultère, aux termes de la loi, sépare les deux complices par une barrière insurmontable, bien loin de les rapprocher? L'immoralité. Mais, pour elle, quel besoin du divorce? La séparation lui offre tous les avantages que le divorce lui offrirait, et, de plus, cette sécurité que les enfants qui naîtront pendant sa durée recevront un père de la loi. — Quant aux droits de la femme, les objections qu'on en tire partent de deux principes opposés. Les résultats du divorce, disent les uns, ne sont pas égaux pour les deux époux : l'homme sort du mariage avec son autorité et sa force, la femme n'en sort pas avec toute sa dignité et, de tout ce qu'elle y a porté, pureté virginale, jeunesse, beauté, fécondité, fortune, elle ne retrouve que son argent. — Est-ce une loi protectrice de l'ordre, disent les autres, que la loi qui, dans un acte aussi important que la dissolution du mariage, donne un droit égal, ou, pour mieux dire, une juridiction éventuelle à l'épouse, d'où naît inévitablement une prétention habituelle à l'égalité et par conséquent l'anarchie domestique? — A la première de ces objections, on peut répondre que si c'est la femme qui est exposée à perdre le plus par le divorce, c'est elle aussi qui a le plus besoin de ce secours de la loi. Le divorce ne rend pas à la femme sa virginité, sa pureté, cela est vrai, il la jette dans le monde dans cette situation fausse qui n'est ni celle de la fille ni celle de la femme ou de la veuve; eh bien, c'est une garantie que la femme ne recourra pas à ce moyen extrême sans la plus impérieuse nécessité. A la seconde objection, la réponse est dans ces deux mots : la prééminence du mari sur la femme ne peut jamais être le droit d'oppression du fort sur le faible. Reste l'intérêt des enfants. Ici nous devons rappeler que le désordre existe quand il s'agit d'y remédier ; que la famille est troublée; que la question n'est pas entre la réconciliation et la rupture, mais entre un mode de rupture et un autre.

L'intérêt des enfants est compromis dès que le désordre existe, leur intérêt moral par les mauvais exemples qu'ils reçoivent, leur intérêt de fortune par les dissipations que le déréglement entraîne d'ordinaire après lui.

Une considération puissante domine toute cette question du divorce. Le divorce ne sera jamais réclamé que dans les pays où il y aura un intérêt, et il n'y a d'intérêt que là où le mariage est respecté. Dans les pays où le dogme religieux, constituant la loi elle-même, a établi de la manière la plus absolue l'indissolubilité du mariage, le mariage, par une réaction forcée de la nature contre le despotisme de la loi, est devenu à peu près purement nominal, et des unions illégitimes s'y sont emparées de ce que le mariage a de réel et de sérieux. Là, quel serait l'intérêt du divorce? C'est le concubinage qui est devenu le véritable mariage, c'est-à-dire l'union des affections et des existences. On peut dire de ces pays ce qu'on a dit de la France du seizième siècle : ils ont traversé le divorce comme elle a traversé la Réforme ; ils restent dans les liens du mariage indissoluble parce qu'ils ne pratiquent plus la sainteté du mariage, comme la

France est restée nominalement catholique parce qu'elle n'a plus même assez de foi religieuse pour être protestante. Ce qui serait déplorable, c'est que les mœurs pussent se façonner à cet état de choses, de telle manière qu'il n'y aurait plus dans les cœurs ni indignation ni réaction contre un tel désordre, tandis que si la loi, moins absolue, eût offert aux époux la possibilité d'échapper aux conséquences d'une union mal assortie par le divorce et par de nouveaux mariages, le mariage eût peut-être recouvré la sainteté et le respect qui lui appartiennent, en recevant un peu de liberté. Le désordre que le divorce eût fait sortir du mariage y a été refoulé par son abolition.

C'est avec l'appui d'hommes purs et éclairés que le divorce demande aujourd'hui sa réintégration dans nos lois. Deux fois il a échoué dans ces derniers temps; mais la question intéresse trop de souffrances pour n'être pas soulevée de nouveau.

ODILON BARROT.

Les adversaires du divorce ont cherché à s'appuyer sur l'intérêt de la femme. N'est-il pas souverainement injuste, ont-ils dit, que la femme, entrée dans la famille avec la jeunesse et la fécondité, puisse en sortir avec la stérilité et la vieillesse? Oui, cela serait souverainement injuste, si cela était. Mais ne dirait-on pas, à entendre ces singuliers raisonneurs, que le divorce est la faculté donnée au mari de chasser sa femme quand il lui plaît, comme il lui plaît, et sans rendre compte à qui que ce soit de la brutalité de ses caprices? Et qui donc, grand Dieu! a jamais entendu le divorce de cette étrange sorte? Relisez ce Code civil que vous attaquez avec tant de fureur, vous verrez que les causes du divorce y sont clairement spécifiées, qu'elles sont graves, qu'elles sont toutes protectrices de la femme, qu'elles consacrent en sa faveur un droit de réciprocité qui exclut toute idée de tyrannie de la part du plus fort sur le plus faible, que ses causes enfin sont appréciées par le magistrat, gardien naturel de la stabilité et de la paix des familles.

Oui, c'est l'intérêt de la femme surtout qui exige le rétablissement du divorce. Car, dans l'état actuel de nos mœurs, l'indissolubilité du mariage leur crée la plus intolérable de toutes les servitudes. Comparez les situations. Pour l'homme, le mariage est une contrainte; pour la femme, il est une chaîne. L'homme trouve mille moyens de se soustraire à la rigueur de ses devoirs d'époux; la société dédaigne de s'arrêter à ses infidélités, que dis-je? il peut s'en faire gloire : l'approbation ne lui manquera pas; le titre d'*homme à bonnes fortunes* lui rapportera au besoin, en jouissances de vanité, de quoi le consoler des atteintes de quelques rares probités grondeuses. Tandis que la femme, que les lois ont en quelque sorte rivée à sa destinée, pleurera dans le silence du foyer désert un malheur dont la confidence même serait pleine d'humiliation et d'amertume; il affichera, lui, ses caprices, ses prétentions, ses conquêtes, et, avec tout cela, les tristesses mortelles et la honte irréparable de l'épouse abandonnée, abandonnée et cependant toujours épouse. Voilà l'accueil que la société garde aux erreurs triomphantes du mari : quel accueil garde-t-elle aux faiblesses de la femme? Ah! qui

ne sait qu'ici l'opinion est sans pitié? Pour la femme innocente, pas de liberté : tous les regards l'épient; la malignité publique prend possession de sa conduite; on cherche un commencement de roman dans son sourire; on interprète méchamment son moindre geste, et souvent sa vertu n'est pas un sûr abri pour sa réputation : elle fait des envieuses quand elle ne fait pas des mécontents. Mais que dire de la femme coupable d'un moment d'oubli? Pour elle, plus de repos : la voilà irrévocablement perdue. Les femmes se détournent d'elle avec insulte ou dédain, quelques-unes avec pitié. Les hommes se croient autorisés à la poursuivre de leurs plus insolents hommages. Vainement donnerait-elle comme excuse de sa conduite son amour trahi, son foyer devenu solitaire, ses caresses brutalement repoussées, ses larmes raillées, sa couche flétrie; il lui est défendu d'oublier qu'elle est épouse devant celui à qui il est permis d'oublier qu'il est époux. Elle a succombé; elle portera son châtiment jusqu'au tombeau. En butte à la fois au mépris qui la fuit et au mépris qui la poursuit, où trouverait-elle consolation et asile? Toute une vie de repentir, de larmes, de vertus ne suffit point, aux yeux du monde, pour faire oublier une heure d'égarement et la défaite d'un cœur séduit.

Et quelle raison donne-t-on pour justifier cette monstrueuse inégalité? Prétendre que l'infidélité de la femme met dans la famille des enfants étrangers, au lieu que les désordres du mari sont sans conséquence pour la famille, n'est-ce pas se jouer des mots? Si le mari n'introduit point par ses désordres des enfants dans sa propre famille, il en introduit dans celle des autres. Pour la société, considérée dans son ensemble, le résultat n'est-il pas absolument le même?

Rétablir le divorce, ce serait donner aux âmes faibles le pouvoir de se décider librement entre les plaisirs de l'infidélité et la crainte de l'opinion; ce serait rendre au blâme public toute sa puissance, parce qu'alors seulement il serait répressif avec intelligence, et sévère sans cruauté.

Car voyez ce qui se passe aujourd'hui (ceci est souvent vrai dans les villes; mais c'est principalement sur ces tumultueux théâtres qu'il faut étudier l'effet des lois, les campagnes ne communiquant jamais leur pureté aux villes, et les villes communiquant avec une facilité désastreuse leur corruption aux campagnes) : on marie une jeune fille. Que son cœur se soit donné ou qu'il lui reste, on s'en inquiète peu. Un *bon parti* se présente, cela suffit; les parents sauront bien conclure le marché sans elle. Un *bon parti*, du reste, c'est, comme on sait, un homme qui a beaucoup d'argent, eût-il avec cela beaucoup de sottise et beaucoup de vices. Quelque temps après la célébration du mariage ou la conclusion du marché, la pauvre épouse s'aperçoit qu'on la délaisse et qu'on l'outrage. Chaque jour lui révèle un vice nouveau dans celui qu'on lui a imposé pour mari; chaque jour vient ajouter à la vivacité de ses répugnances. Elle les avait combattues d'abord : peu à peu elle arrive à les trouver légitimes. L'irrévocabilité du mariage donne aux injures, aux emportements, aux mépris dont la pauvre femme est victime, tous les caractères d'une tyrannie qui lui paraît sans mesure, par cela seul qu'elle est sans terme. Eh bien! lorsqu'elle aura longtemps fait

taire les plaintes de son cœur, lorsqu'elle se sera vertueusement aveuglée sur la profondeur de sa blessure, lorsque, oubliant la violence primitivement faite à sa volonté, elle se sera épuisée en efforts douloureux pour faire au moins accepter son sacrifice, lorsqu'elle aura courageusement renfermé au dedans d'elle-même le trésor de ses affections condamnées; si on continue à rire de ses pleurs, à abuser insolemment de sa patience, à s'autoriser de son calme apparent pour accroître ses humiliations, ne craignez-vous pas que le découragement ne la saisisse, et que la fatalité de son destin ne la pousse enfin à la corruption par le désespoir? Ne craignez-vous pas que sa douleur ne lui fournisse de dangereux sophismes, et qu'elle n'en vienne à considérer l'infidélité comme une protestation contre le despotisme?

Que si elle a le courage de repousser jusqu'au bout toute tentation périlleuse, quelle existence que la sienne! Elle sera donc d'autant plus malheureuse, qu'elle aura plus de vertu, et la dignité de ses douleurs n'aura fait que mieux assurer l'impunité de la tyrannie qui pèse sur elle!

Ces conséquences sont odieuses, et comment y échapper?

Écoutez M. de Bonald : « Toute femme séparée de son époux, même pour violence et mauvais traitements, devrait, à l'avenir, se retirer dans le sein de la société religieuse, seule société à laquelle elle appartienne encore. »

On invoque contre le divorce l'intérêt des enfants. Si l'objection a quelque force, pourquoi ne pas interdire aussi les séparations de corps? Les enfants sont bien plus malheureux dans le cas d'une séparation, qui ôte à leurs parents toute considération et les livre à tous les entraînements d'une vie illicite, que dans le cas du divorce, qui leur permet de retrouver dans la société une place honorable et fixe.

D'ailleurs, est-ce veiller d'une manière bien intelligente sur leur bonheur et leur moralité, que de les emprisonner dans la famille lorsqu'elle est devenue le théâtre d'une lutte affreuse et de tous les instants? Comment! alors même que les époux laissent éclater leurs antipathies ou leurs ressentiments dans l'amertume des reproches, la violence bruyante des accusations, l'emportement des querelles, on veut que les enfants restent là, toujours là, pour apprendre à mépriser leurs parents, à les haïr, peut-être! Mais c'est donner à ces pauvres créatures une précocité désastreuse, c'est dévoiler à leurs yeux les plus hideux mystères de la société à un âge où tout savoir est le plus grand de tous les malheurs!

Que le divorce ait des inconvénients graves lorsqu'il a été prononcé, qui le nie? Mais cela même est une garantie contre l'abus possible de la faculté de divorcer. Un père peut bien vouloir enlever leur mère à ses enfants, lorsqu'elle a trahi ses devoirs; mais le fera-t-il sans hésitation, lorsque, au lieu de les trahir, elle les remplira avec courage et dignité? Une mère peut bien vouloir priver ses enfants de leur protecteur naturel et premier ami, lorsqu'elle en est venue à ne plus voir dans leur père qu'un homme qui les pervertit par ses leçons ou ses exemples: mais quand de tels motifs n'existent pas, ne trouvera-t-elle rien dans

son cœur qui la retienne? Eh quoi! braver l'éclat d'un procès, affronter le ridicule, s'humilier devant la censure publique, ouvrir en quelque sorte aux passants toutes les portes de sa maison, provoquer la dispersion d'une famille... tout cela est-il donc chose si simple, qu'on en vienne à de semblables extrémités sur un frivole prétexte, par pur caprice? Ne calomnions pas gratuitement la nature humaine. Non-seulement il est faux de dire que le divorce serait une provocation continuelle à la rupture des mariages, mais on peut affirmer que la crainte d'une demande en divorce agirait puissamment dans beaucoup de cas, préviendrait bien des désordres, et introduirait en général dans les familles un système de ménagements et d'égards qui ne saurait exister dans un régime où la femme est considérée moins comme la compagne de l'homme que comme sa propriété. Encore faut-il ajouter que ce qui est forcé en devient d'autant moins tolérable. L'esprit humain est ainsi fait. Trop de gêne et trop de laisser-aller mènent également à la licence. Montaigne a critiqué l'indissolubilité absolue des mariages d'une manière charmante, lorsque, en parlant du mariage, il a dit : *Il en advient ce qui se voit aux cages : les oiseaux qui sont dehors désespèrent d'y entrer, et d'un pareil soing en sortir ceux qui sont au dedans.*

Et puis, la séparation de corps! quelle contradiction grossière! La séparation de corps dissout le mariage matériellement; elle le dissout moralement : que faut-il de plus? Elle rend, dit-on, un rapprochement possible. Eh! mon Dieu, non. Quand deux époux en sont venus à rompre aussi violemment tout commerce, même extérieur, c'est qu'à leurs yeux l'impossibilité d'une union plus longue est constatée. Être marié tout à la fois et ne l'être pas; porter le nom d'une famille de laquelle on est exclu ; ne pouvoir réparer une erreur que, souvent, on vous a forcé de commettre; ne pouvoir retrouver dans la société une place que, souvent, on n'a pas mérité de perdre... Voilà la situation ridicule et dangereuse que crée la séparation de corps; vous craignez de consacrer le divorce, et vous légalisez l'adultère!

L'indissolubilité du mariage n'est donc pas un préservatif contre la dépravation des mœurs.

Pour ce qui est du scandale, s'imagine-t-on qu'il ne puisse résulter que de l'éclat rapide du divorce et du retentissement des procès? Ah! ce n'est pas là qu'est le plus grand danger. Le danger est dans la malignité publique, si prompte à dévoiler les mystères des familles, si habile à donner à ses divulgations l'attrait de la confidence.

La preuve que la faculté du divorce est loin d'exercer sur la société une influence corruptrice, c'est que les mœurs en général ont toujours été plus sévères dans les pays protestants, où le divorce est admis, que dans les pays catholiques, où il ne l'est pas...

Or, s'il est des lieux où l'on ne profite pas du divorce, quoiqu'on en ait la faculté, que conclure de là? Que le divorce n'est point par lui-même un encouragement à la rupture du lien conjugal; que c'est à de tout autres causes qu'il faut rapporter la dépravation des mœurs dans une société; en un mot, que l'établis-

sement du divorce est parfaitement compatible avec l'ordre et l harmonie au sein des familles. LOUIS BLANC.

Le divorce étant permis à Jérusalem, comme il le fut à Rome, il le fut dans les premiers temps de l'Église ; et la séparation qui disjoint de fait ce qui reste uni par le droit, et condamne deux individus au célibat est-elle plus morale? BOISTE.

CONTRE

Entre le célibat et le mariage, le christianisme ne reconnaît pas d'intermédiaire; par là même il réprouve les conjonctions vagues et temporaires autorisées chez les Grecs, les Romains, chez d'autres peuples, et il consacre l'indissolubilité du lien conjugal. Pour affaiblir les conséquences de cette loi, un censeur déjà cité allègue les divorces fréquents des rois mérovingiens, occupés sans cesse, dit-il, à se marier et à se démarier, et qui cependant ne furent point excommuniés par les évêques. Veut-il insinuer par là que ces divorces étaient approuvés par les évêques? L'induction serait absurde. L'excommunication est-elle donc une peine canonique qu'il faille appliquer à tous les crimes, à tous les vices? Versez l'opprobre sur des rois qui veulent plier l'Évangile au gré de leurs passions, et sur des évêques s'ils sont coupables d'un lâche silence; mais leurs torts peuvent-ils infirmer la règle ; le christianisme consacre également les principes de justice, d'humilité, de tempérance ; sera-t-il reprochable parce qu'il y a des débauchés, des orgueilleux, des magistrats prévaricateurs, etc. Diverses sociétés chrétiennes qui ont admis des exceptions à la loi du divorce se sont trouvées embarrassées pour fixer la limite à laquelle elles s'arrêteraient. On peut citer en preuve des discussions fréquentes sur cet article au Parlement d'Angleterre, et la lettre encyclique publiée il y a peu d'années par les évêques protestants des États danois. La loi civile, qui, chez nous, avait donné tant de facilité à divorcer, n'a produit que des scandales multipliés, à tel point que, dans les vingt-sept premiers mois où cette loi fut en usage à Paris, il y eut dans cette ville 5,994 divorces, dont les deux tiers demandés par les femmes.
GRÉGOIRE, évêque de Blois.

La répudiation, tolérée chez les Juifs, était une loi dure tout à l'avantage du mari contre la femme, et qui faisait de l'un un despote, de l'autre un esclave. Elle ne peut donc pas convenir à des peuples chrétiens, dont la charité est la première loi, et chez qui le mariage, ramené à l'institution du commencement, fait de la femme non un être égal à l'homme, mais un aide (ou ministre) semblable à lui. . . . .

Le divorce est une loi dure et fausse à la fois, puisqu'elle permet non-seulement au mari la faculté de répudier sa femme, mais qu'elle l'accorde à la femme contre son mari. . . . .

Le divorce est aujourd'hui plus que jamais une loi faible et oppressive pour les deux sexes, parce qu'elle les livre à la dépravation de leurs penchants, précisément à l'époque où leurs passions, exaltées par le progrès des arts, ont le plus besoin d'être contenues par la sévérité des lois. . . . .

Le divorce n'est toléré chez les peuples commerçants, que parce qu'ils se représentent la société domestique, et même la société politique, comme une association de commerce, un contrat social. Ce n'est qu'un jeu de mots, dont la plus légère attention suffit pour dissiper l'illusion. . . . .

La société domestique n'est pas une association de commerce, où les associés entrent avec des mises égales, et d'où ils puissent se retirer avec des résultats égaux. C'est une société où l'homme met la protection de la force; la femme, les besoins de la faiblesse; l'un le pouvoir, l'autre le devoir; la société où l'homme se place avec autorité, la femme avec dignité; d'où l'homme sort avec toute sa dignité : car, de tout ce qu'elle a porté dans la société, elle ne peut, en cas de dissolution, reprendre que son argent. Et n'est-il pas souverainement injuste que la femme, entrant dans la famille avec la jeunesse et la fécondité, puisse en sortir avec la stérilité et la vieillesse, et que, n'appartenant qu'à l'état domestique, elle soit mise hors de la famille à qui elle a donné l'existence, à l'âge auquel la nature lui refuse la faculté d'en former une autre. . . . .

Le mariage n'est donc pas un contrat ordinaire, puisqu'en le résiliant, les deux parties ne peuvent se remettre au même état où elles étaient avant de le former. Je dis plus : et si le contrat est volontaire lors de sa formation, il peut ne plus l'être, et ne l'est presque jamais lors de sa résiliation, puisque celle des deux parties qui a manifesté le désir de la dissoudre ôte à l'autre toute liberté de s'y refuser, et n'a que trop de moyens de forcer son consentement. . . . .

Le divorce, qui peut être favorable dans quelques cas à la perpétuité d'une famille, est contraire à la conservation de l'espèce humaine; parce que des époux qui voudront divorcer n'auront point d'enfants, pour acquérir un motif de divorce, et que l'abandon où il laisse trop souvent les enfants nuit à leur conservation, même quand un second mariage n'exposerait pas leur vie; et comme une société se forme de ce qui subsiste, et non de ce qui naît; si la polygamie fait naître plus d'enfants, la monogamie en conserve davantage.

Mais si la nature ne veut pas que le lien du mariage soit jamais dissous, la société ne demande-t-elle pas qu'il puisse quelquefois se dissoudre?

Une société qui est à son premier âge n'a d'autre passion que la guerre. C'est un enfant qui croît, et dont le goût dominant est l'exercice nécessaire à son développement physique. Alors la dissolution du lien conjugal est sans danger, parce que sa dissolution est sans exemple; et quelquefois même, comme chez les Juifs, la dissolubilité est tolérée, pour favoriser la multiplication d'un peuple naissant.

Mais l'âge de la puberté arrive pour la société comme pour l'homme, et les passions prennent un autre caractère. Dans le premier âge, l'homme faisait la guerre à l'homme; dans le second, il fait la guerre à la femme; et la volupté

opprime un sexe, comme la guerre détruisait l'autre. Les progrès de la civilisation éveillent le goût du plaisir, et les arts se disputent le soin de l'embellir : tout devient art, et même la nature, et les nécessités mêmes de l'humanité ne sont plus que des jouissances factices, que l'homme poursuit avec ardeur, et souvent aux dépens de ses semblables. A cet âge de la société, permettre la dissolubilité du lien conjugal, c'est en commander la dissolution. Alors, la loi ne peut autoriser le divorce sans introduire une polygamie illimitée pour les deux sexes. A une nation qui a des plaisirs publics et jusqu'à des femmes publiques, il faut un frein public aussi et des lois publiques, toutes générales, toutes impératives, qui maintiennent l'ordre général entre tous, et non des lois privées, en quelque sorte, qui ne statuent que sur un ordre particulier de circonstances ; des lois de dispenses facultatives pour les passions et les faiblesses de quelques-uns.

Ainsi, du côté que l'homme penche, la loi le redresse, et elle doit interdire aujourd'hui la dissolution à des hommes dissolus, comme elle interdit, il y a quelques siècles, la vengeance privée à des hommes vindicatifs et féroces ; et c'est uniquement dans cette amélioration des lois, et non dans les progrès des arts, que consiste cette perfectibilité de l'espèce humaine sur laquelle on ne dispute que faute de s'entendre. . . . .

D'ailleurs, s'il y avait des motifs légitimes de divorce, ce seraient ceux qui viennent de la nature même, comme les infirmités corporelles qui sont hors du domaine des volontés humaines et que l'homme n'a aucun moyen de faire cesser; et c'est pour cette raison que la loi des Juifs en faisait des motifs de répudiation. Mais permettre aux époux de se quitter, lorsque, livrés par l'espoir même du divorce à l'inconstance de leurs goûts et la violence de leurs penchants, ils ont formé ailleurs des amours adultères ; dissoudre leur union parce qu'ils ne veulent pas commander à leur humeur, ou parce que la loi ne veut pas veiller sur leur conduite; leur permettre de rompre le lien, lorsqu'ils l'ont relâché par une absence volontaire : c'est affaiblir la volonté, c'est dépraver les actions, c'est dérégler l'homme (et il ne faut pas plus de loi pour dérégler que de plan pour détruire); c'est placer la famille et l'État dans une situation fausse et contre nature, puisqu'il faut que la famille oppose la force de ses mœurs à la faiblesse de la loi, au lieu de trouver dans la force de la loi un appui contre la faiblesse de ses mœurs. Mais là où la loi est faible, la règle des mœurs est faussée, et il n'y a plus de remède à leur corruption inévitable; et là où la loi est forte, l'autorité publique a une règle fixe, immuable, sur laquelle elle peut toujours maintenir les mœurs ou les redresser. . . . .

Si la dissolution du lien conjugal est permise, même pour cause d'adultère, toutes les femmes qui voudront divorcer se rendront coupables d'adultère; les femmes seront une marchandise en circulation, et l'accusation d'adultère sera la monnaie courante et le moyen convenu de tous les échanges; car c'est à ce point de corruption que l'homme est parvenu en Angleterre; et dans les débats qui ont eu lieu, il n'y a pas longtemps, au Parlement, sur la nécessité de restreindre la faculté de divorcer, l'évêque de Rochester, répondant à lord Mul-

grave, avança que, sur dix demandes en divorce pour cause d'adultère, car on ne divorce pas en Angleterre pour d'autres motifs, il y en avait neuf où le séducteur était convenu d'avance avec le mari de lui fournir des preuves de l'infidélité de sa femme. . . . .

Dans les premiers temps, l'interdiction du mariage était au nombre des peines canoniques que l'Église infligeait à l'assassin et à l'incestueux; et cette peine pourrait encore être employée avec succès par une administration vigilante. Quand même on considérerait le célibat comme une peine, l'époux qui aurait éloigné de lui une femme coupable, empêché d'en épouser une autre, ne serait pas toujours injustement puni, parce que les torts de la femme sont trop souvent ceux du mari et accusent presque toujours son choix d'intérêt ou de légèreté, son humeur de tyrannie, sa conduite de faiblesse ou de mauvais exemple. . . . .

Le divorce est une véritable polygamie. Les auteurs protestants eux-mêmes ne le considèrent pas autrement, et Théodore de Bèze commence ainsi son *Traité de la polygamie et du divorce*, imprimé à Deventer. . . . .

« J'appelle polygamie la pluralité des mariages; il y en a de deux espèces : ou un homme épouse à la fois plusieurs femmes, ou, le mariage précédent dissous, il épouse une autre femme. . . . .

Dans les premiers temps de la Réforme, les tribunaux considérèrent le divorce comme une tolérance tacite de la polygamie. On trouve dans un recueil d'arrêts le fait suivant, cité en abrégé dans le *Journal de jurisprudence* de le Brun : « T. Gauthier et Jacquette Pourceau, mari et femme, après une séparation de fait, se marièrent chacun de leur côté. Le gouverneur de la Rochelle les condamna à être exposés pendant deux heures devant le palais, attachés chacun à un collier, l'homme avec deux quenouilles, la femme avec deux chapeaux. Il leur fut enjoint de retourner ensemble, et défendu d'habiter ni de se marier avec d'autres, sous peine de la vie. Cette sentence fut confirmée par arrêt donné à la chambre de l'édit, le 23 novembre 1608. Et ce jugement ajoute l'arrêtiste, fut ainsi modéré, attendu que les accusés étaient de la religion prétendue réformée. » Le journal de M. le Brun rapporte ainsi ce fait ou un autre semblable : « Au rapport d'un ancien arrêtiste, dit-il, N... et sa femme, convaincus de bigamie, au parlement de Paris, furent condamnés seulement à l'exposition, attendu qu'ils étaient calvinistes et que leur loi permet le divorce; » ce qui veut dire que la bigamie ou la polygamie, que nos lois punissaient d'une peine capitale, parurent aux tribunaux plus dignes d'excuse chez des hommes à qui leur religion permettait la dissolution du lien conjugal. Ainsi la police ne tolérerait pas que des Orientaux établis en France y pratiquassent publiquement la polygamie; mais les lois ne les puniraient pas pour en avoir fait usage et n'y verraient qu'une conséquence de leurs mœurs et de leurs lois. . . . .

Mais si la polygamie des Orientaux est aussi funeste à la famille que le divorce, le divorce est, en général, plus dangereux pour l'État. En effet, la polygamie laisse les enfants auprès de ceux qui leur ont donné le jour; le divorce les sépare forcément de l'un ou de l'autre. La polygamie, renfermée dans le secret de la fa

mille, se pratique sans trouble et sans scandale; le divorce fait retentir les tribunaux de ses plaintes et amuse l'oisiveté des cercles de ces révélations indiscrètes. Les Turcs achètent la fille de leur voisin; nous, avec le divorce, nous enlevons la femme de notre ami. En Orient, les femmes sont réservées. « Rien n'égale, dit Montesquieu, la modestie des femmes turques et persanes. » Partout où la faculté du divorce permet à une femme de voir dans tout homme un mari possible, les femmes sont sans pudeur, ou du moins sans délicatesse, parce que la pluralité des hommes, qui est la suite du divorce, est plus contraire à la nature et aux mœurs publiques que la pluralité des femmes que permet aux hommes la polygamie d'Orient : « Si on laisse, dit madame Necker, aux femmes mariées la liberté de faire un nouveau choix, bientôt leurs regards erreront sur tous les hommes, et bientôt le seul privilége du parjure les distinguera des actrices, qui ont le droit des préférences et le goût des changements. . . . . . . »

Que sont, auprès de ces raisons naturelles en faveur de l'indissolubilité du lien conjugal, tous les motifs humains qu'on peut alléguer pour justifier la faculté de le dissoudre? Qu'importe, après tout, que quelques individus souffrent dans le cours de cette vie passagère, pourvu que la raison, la nature, la société ne soient pas en souffrance! Et si l'homme porte quelquefois avec regret une chaîne qu'il ne peut rompre, ne souffre-t-il pas, à tous les moments de sa vie, de ses passions qu'il ne peut dompter, de son inconstance qu'il ne peut fixer, et la vie entière de l'homme de bien est-elle autre chose qu'un combat continuel contre ses penchants? C'est à l'homme à assortir dans le mariage les humeurs et les caractères, et à prévenir les désordres dans la famille par l'égalité de son humeur et la sagesse de sa conduite. Mais, lorsqu'il s'est décidé dans son choix contre toutes les lois de la raison et uniquement par des motifs de caprice ou d'intérêt; lorsqu'il a fondé le bonheur de sa vie sur ce qui ne fait le plaisir que de quelques instants; lorsqu'il a empoisonné lui-même les douceurs d'une union raisonnable par une conduite faible ou injuste; malheureux par sa faute, a-t-il le droit de demander à la société compte de ses erreurs ou de ses torts? Faut-il dissoudre la famille pour ménager de nouveaux plaisirs à ses passions ou de nouvelles chances à son inconstance, et corrompre tout un peuple, parce que quelques-uns sont corrompus? . . . .

Combien plus sage est la religion chrétienne! Elle interdit aux hommes l'amour des richesses et des plaisirs, cause féconde de mariages mal assortis; elle ordonne aux enfants de suivre les conseils de leurs parents dans cette action la plus importante de leur vie. Une fois l'union formée, elle commande le support au plus fort, la douceur au plus faible, la vertu à tous. Elle s'interpose sans cesse pour prévenir les mécontentements ou terminer les discussions. Mais si, malgré ses exhortations, les défauts et les vices changent le lien de toute la vie en un malheur de tous les jours, elle le relâche, mais sans le rompre; elle sépare les corps, mais sans dissoudre la société, et, laissant aux humeurs aigries le temps de s'adoucir, elle ménage aux cœurs l'espoir et la facilité de se réunir; et cette religion, qui défend tout aux passions et pardonne tout à la fragilité; cette reli-

gion, qui ordonne à l'homme coupable d'espérer en la bonté de son Créateur, ne veut pas que la femme imprudente ou légère désespère de la tendresse de son époux. La philosophie élève le divorce entre des époux comme un mur impénétrable; la religion place entre eux la séparation comme un voile officieux. La philosophie, qui rejette de la société humaine comme de la religion tous les moyens de grâce et de rémission, flétrit sans retour une femme plus faible que coupable, par le sceau ineffaçable du divorce qu'elle imprime sur son front; et, lui ôtant la dignité d'épouse, qu'une seconde union ne saurait lui rendre et avec laquelle, comme dit Tacite, on transige une fois pour la vie, *cum spe votoque uxoris semel transigitur*, elle la livre sans défense à toute l'inconstance de ses penchants; mais la doctrine de celui qui a pardonné la femme adultère, plus indulgente pour la faiblesse humaine, conserve à la partie infidèle le nom de son époux, au moment où, par la séparation, les hommes lui ôtent les droits d'une femme, et veille encore sur l'honneur de celle qui n'a pas eu soin de son bonheur.

C'est à la loi civile à faire le reste; et les séparations, devenues si communes depuis quelque temps, seraient bien moins fréquentes si la loi imposait aux époux séparés des conditions qui en fissent une peine pour tous, et non une complaisance pour aucun d'eux. . . . .

Il faut répondre à quelques objections. On oppose l'exemple de la Pologne, où la religion catholique permet le divorce, et celui des pays protestants qui le pratiquent, dit-on, sans inconvénient; on va même jusqu'à prétendre que les mœurs y sont meilleures que dans le pays où le divorce est défendu.

1° On nie, à perte de cause, que la dissolution du lien conjugal, formé avec toutes les conditions requises pour sa validité, soit permise en Pologne; et, pour ne pas interrompre la suite de ces réflexions par des citations trop longues, on renvoie à la fin de l'ouvrage, les pièces justificatrices qui établissent formellement la fausseté d'une opinion que les hommes instruits ne peuvent plus se permettre de soutenir.

Il en résulte que le mariage est indissoluble en Pologne comme dans les autres États catholiques, mais que les motifs de nullité y sont plus fréquents ou plus légèrement prononcés; et c'est, à mon avis, une dernière preuve, mais concluante et décisive, du principe si souvent répété dans cette ouvrage, de l'homogénéité des deux sociétés domestique et publique, religieuse et physique, et de l'analogie de leurs constitutions respectives dans toute nation. En effet, comme la Pologne est le seul État monarchique de l'Europe qui n'ait pu parvenir à sa constitution naturelle, la famille même catholique y est moins fortement constituée que dans les autres États de la même religion, et le christianisme lui-même y est en souffrance par un mélange de Grecs, de Juifs, de sociniens, d'anabaptistes, ou même des sectes occultes qu'on soupçonne avoir pris naissance dans ce malheureux pays et y avoir encore leur foyer. Nation infortunée qui, retombée depuis quelques siècles dans l'état d'enfance, a péri en voulant revenir à la virilité.

2° Les mœurs, dit-on, sont meilleures dans les pays protestants que dans les



MADAME ROLAND

MADAME ROLAND

— 754-1793 —

Si quelque prophétique vision, quelque miroir enchanté lui avait déroulé à l'avance sa carrière publique si courte et si remplie, ses dépêches au pape et au roi du fond du boudoir austère, son apparition toujours applaudie à la barre des assemblées, et pour clore le drame, elle-même en robe blanche, la chevelure dénouée, montant triomphalement à l'échafaud, si elle eût pu choisir, elle n'aurait certes pas hésité. Comme l'antique Achille, elle eût préféré la destinée militante, tranchée à temps et immortelle, à quelque obscure félicité du coin du feu. Et avec cela, pourtant, elle ressentait la vie domestique, la vocation maternelle, pratiquait le ménage dans sa simplicité et savait écouter la nature dans ses secrètes solitudes. Le détail des champs, la couleur des vignes, la sueur des vignerons, la récolte, la basse-cour....

SAINTE-BEUVE.

États catholiques. Cette assertion, mille fois répétée par les nombreux ennemis du christianisme, demande quelque développement; et c'est ici qu'il faut distinguer la faiblesse de l'homme et la faiblesse des lois.

La licence dans les mœurs de l'homme naquit, il est vrai, en Italie, des progrès des arts, suite nécessaire des progrès du commerce, favorisé par des princes qu'il avait enrichis et élevés; mais la licence dans les règles mêmes des mœurs ou dans les lois commença au Nord, avec les opinions de Luther, appuyée par des princes avides de nouveautés et de richesses. Les désordres en Italie étaient personnels et cherchaient l'ombre du mystère; en Allemagne, ils furent publics ou autorisés, et tandis que l'Italien ourdissait une intrigue pour séduire la femme de son voisin, l'Allemand la lui enlevait en vertu d'une sentence du juge et l'épousait par-devant notaire; et c'est ce que les Allemands appelaient la bienheureuse réforme, comme nous disions, en 1790, la superbe constitution. Bientôt, s'il faut en croire les plus zélés disciples de Luther, la dissolution des mœurs, suite infaillible de pareilles lois, fut au comble en Allemagne, et comparable à la licence du mahométisme, et nous avons déjà vu que Luther lui-même permit la polygamie au landgrave de Hesse, mais en grand secret, et même sous le sceau de la confession . . . .

Le christianisme fut donc attaqué aux deux extrémités de la chrétienté à la fois, dans les mœurs de l'homme et les lois de la société, lorsque la chrétienté elle-même était attaquée dans son territoire par les armes alors si redoutables de l'empire ottoman. Ces deux causes de désordre, la licence dans les arts et la faiblesse dans les lois, ont depuis ce temps marché parallèlement dans la société, jusqu'au moment où la philosophie moderne, qui se compose à la fois des opinions les plus faibles sur les lois et du goût le plus décidé pour les arts, a combiné en France, comme dans un foyer placé au centre de l'Europe, ces deux principes de désordre domestique et public : épouvantable combinaison dont l'explosion violente a réagi à la fois contre le Nord et contre le Midi, semblable à ces détonations terribles subitement produites par le mélange de deux liqueurs.

Les arts du Midi avaient pénétré au Nord, quoique avec lenteur, à la suite des richesses que le commerce produit, mais des causes politiques et religieuses avaient empêché dans le Midi la propagande publique des principes de la Réforme. Il y avait donc, dans l'Europe protestante, un principe de licence de plus que dans l'Europe catholique; et comment la raison pourrait-elle admettre que des causes en plus grand nombre produisissent moins d'effet, surtout si l'on considère que la religion catholique, avec son culte sensible et ses pratiques gênantes, impose à nos passions un frein plus présent et plus sévère, en même temps qu'elle nous offre, dans les règles austères de quelques institutions, toujours plus fortes que les hommes, des modèles de détachement de tous les plaisirs ?

Je ne crains donc pas d'affirmer qu'il y avait, depuis longtemps, plus de désordre du genre de ceux dont il est question ici chez les peuples protestants que

dans les États catholiques. Je dis les peuples, car là où, comme en France, il n'y a que des individus mêlés à une population nombreuse de catholiques, on ne distingue pas de différence dans les habitudes. Je citerai à l'appui de mon assertion le major Weiss, sénateur de Berne, connu par son attachement à la révolution française, dont il a voulu trop tard empêcher les progrès dans sa patrie, et qui montre dans ses écrits un extrême prévention pour les nations protestantes. « Les deux nations les plus mâles de l'Europe, dit-il dans ses principes philosophiques, l'anglaise et la prussienne sont celles où les faiblesses de l'amour sont traitées avec le plus d'indulgence. » Chez les Anglais, le théâtre est d'une indécence révoltante, et M. Hugh Blair, célèbre professeur de belles-lettres d'Edimbourg, remarque que les Français, particulièrement, en sont choqués. Berlin est la ville de l'Europe la plus corrompue. Depuis longtemps, à Genève, la licence des principes l'avait emporté sur le rigorisme des formes, il y avait plus de désordres que dans toute ville de France de même rang. Les mœurs, en France, étaient bonnes dans les campagnes et décentes au moins dans les grandes villes. Il y a des départements où, même aujourd'hui, le divorce est inouï et où le peuple n'en verrait le premier exemple qu'avec horreur. Enfin, là où l'identité de climat, de productions, d'aliments, les mêmes institutions politiques, les mêmes habitudes domestiques, une ignorance égale des arts agréables, permettent d'établir entre les peuples des deux communions un parallèle parfaitement exact, je veux dire en Suisse, l'avantage reste tout entier aux catholiques, et les mœurs étaient aussi pures à Fribourg qu'elles étaient dissolues à Berne. Je m'appuie encore ici de l'autorité de l'écrivain bernois : « Je ne connais pas, dit-il, de pays en Europe où le peuple soit moins continent que dans le canton de Berne ; » et il cite des exemples fort étranges qui rappellent les usages des Lapons envers leurs hôtes, où ceux des insulaires de la mer du Sud.

D'ailleurs il faut observer que, même à égalité de désordres, la faiblesse des mœurs est plus apparente là où elle contraste davantage avec la sévérité des lois. L'ivresse, qui n'est pas même remarquée en Angleterre, est un phénomène en Espagne ; et, dans tous les pays où le divorce est permis, c'est un bon ménage que celui où les époux ne forment pas ailleurs de nouveaux liens. . . . .

C'est en vain, dit madame Necker, qu'on voudrait faire valoir, en faveur du divorce, la bonne intelligence des époux dans les pays protestants et la pureté des mœurs domestiques dans les premiers siècles de Rome. Cet argument me paraît nul, car il prouve seulement que la permission du divorce n'a aucune influence dangereuse dans les lieux où l'on n'en profite pas . . . .

Attribuer les bonnes mœurs d'un peuple à la faculté du divorce dont il n'use pas, c'est faire honneur de la santé des habitants d'une contrée à un médecin du voisinage qui n'y serait jamais appelé. . . . .

Mais comment, après tout, ose-t-on alléguer, en faveur du divorce, la pratique des nations protestantes, lorsqu'on les voit elles-mêmes, fatiguées de la licence qu'il a introduite, chercher dans les mœurs un remède contre la loi ; des protestants eux-mêmes (Madame Necker et de Hume, 18[e] *essai*) écrire contre le

divorce ; et le parlement d'Angleterre, persuadé qu'il n'est plus aujourd'hui qu'un moyen d'adultère, occupé à se préserver des effets désastreux d'une loi dont il fut le premier auteur ? . . . .

Il est temps de le dire : le divorce est une opinion purement humaine, et certes, lorsque tous les partis convenaient de l'indissolubilité naturelle du lien conjugal, il y avait peu de philosophie à en conclure qu'il pouvait être humainement dissous. C'est cependant cette conclusion que tirèrent les réformateurs du seizième siècle. . . . .

On parle de population que le divorce favorise, et l'on ignore que si l'union des sexes peuple un pays inhabité, la seule société des époux maintient et accroît la population chez une nation formée, et que le divorce, là où le législateur a l'imprudence d'en introduire ou d'en conserver la faculté, tue plus de familles qu'il ne fait naître d'enfants. Les peuplades sauvages, où tous les individus se marient, sont faibles et misérables ; et chez les peuples civilisés, où les besoins de la société condamnent au célibat une grande partie de la nation, l'État est populeux et florissant. On plaint les simples époux que la simple séparation condamne à une austère viduité ; mais est-ce au législateur à soigner les plaisirs de l'individu aux dépens de la société ? Pense-t-on, avec la faculté du divorce, remédier à tous les désordres de l'incontinence ? et ne sait-on pas qu'une chasteté absolue est moins pénible à l'homme qu'une tempérance sévère ? . . . . .

Le divorce pour infidélité, dit madame Necker, est une flétrissure pour le coupable et un malheur pour l'offensé ; mais il ne peut pas plus être permis au parjure de former de nouveaux liens, qu'à un homme mis hors la loi de rentrer dans son pays où il est condamné ; et, quant à l'époux ou l'épouse outragés, le sort est tombé sur eux pour donner un grand exemple de délicatesse. Ils pleureront dans le désert, comme la fille de Jephté ; mais ils vivront solitaires comme elle, par respect pour des vœux prononcés en présence du ciel. Beaucoup de gens se sont destinés au célibat, qui n'ont pas eu des motifs si purs et si respectables.

Vous reprochez à la loi de l'indissolubilité sa perfection, et il n'est question que de notre perfectibilité ; vous taxez cette loi d'impraticable, et elle est presque partout pratiquée, au moins de fait ; car, là même où le divorce est permis, il est toujours plus rare que le mariage non dissous. . . . .

Tout ce qui n'est que fâcheux dans le mariage indissoluble devient insupportable dans le mariage qui peut être dissous. Des époux, alors, sont comme des malheureux captifs qui ont entr'ouvert la porte de leur prison et qui sont occupés sans relâche à l'élargir, pour s'y pratiquer une issue. Dans le mariage indissoluble, la femme est *de* l'homme ; dans le mariage dissoluble, la femme est *à* l'homme ; et l'homme, fort quand elle est faible, jeune quand elle ne l'est plus, a, pour la renvoyer, autant de moyens que de désirs.

Ce sont là des lois pour des esclaves, et non des lois pour les enfants ; des lois de crainte, et non des lois d'amour ; et il vaut mieux tolérer l'adultère, et même l'homicide, que de détruire la société pour les punir.

La loi de l'indissolubilité du lien conjugal est une loi parfaite; ses adversaires mêmes en conviennent, puisqu'ils ne lui reprochent que sa perfection; elle n'est point impraticable, puisqu'elle est partout pratiquée. . . . .

Les nations qui admettent le divorce ou la polygamie sont les plus faibles de toutes les nations européennes, moins de force d'agression que de force de stabilité et de conservation. La France, qui rejette le divorce, était la plus forte des nations chrétiennes, parce qu'elle était la plus raisonnable, la plus naturelle dans ses lois. Si elle décrète la dissolubilité du lien conjugal, avec quelques restrictions d'ailleurs qu'elle en permette la dissolution, elle posera solennellement au dix-neuvième siècle, après trois siècles de discussions, de connaissances et de lumières, à la face de l'univers et en présence de tous les grands esprits qu'elle a produits, de Descartes, de Bossuet, de Fénelon, de Domat, de d'Aguesseau, elle posera comme un principe : Que les lois doivent être plus faibles, à mesure que les mœurs sont plus corrompues, et que, lorsque les hommes ne voient dans le mariage qu'une jouissance et se font de la licence un jeu, le divorce doit être la peine de l'adultère; le changement, la peine de l'inconstance; les plaisirs, le frein de la volupté. De Bonald.

Rien ne prouve mieux la nécessité du mariage indissoluble que l'instabilité de la passion.

Les deux sexes doivent être enchaînés, comme des bêtes féroces qu'ils sont, dans des lois fatales, sourdes et muettes. Balzac.

Placer à côté du mariage le divorce, c'est ressembler à des principaux de collége qui, en interdisant à leurs élèves toutes sorties particulières, les préviendraient qu'il y aura toujours à leur service une porte de derrière toute grande ouverte. Le mariage a ses dégoûts ; il faut être réduit à les vaincre. Eh bien, avec la certitude de l'indissolubilité, on commence du moins à prendre pied contre eux.

Il ne devrait être permis qu'aux hommes d'État de toucher au mariage; leurs mains sont habituées aux plus hauts intérêts. Mais, aux jours des révolutions, le mariage, pour son malheur, tombe au pouvoir des juristes. Ils ont quelquefois défendu des maris qui sont à plaindre et des femmes qui souffrent; aussitôt à leur horizon de palais, ils mesurent la civilisation entière, et du haut de la tribune pulvérisent le mariage ; chez eux, le métier tue la raison.

Dans nos vieilles lois, la séparation de corps et de biens dénouait; le divorce fauche; avec l'une, la famille restait; avec l'autre, elle est détruite. Maintenant, où est la certitude du bonheur dans une nouvelle union, n'est-ce pas pousser de nouveau à un jeu de hasard qui s'y est ruiné une première fois.

Au milieu des troubles civils, le mariage, défendu à Rome par les mœurs publiques, a vu fleurir la conquête et la liberté. Le divorce entre-t-il dans les habitudes de la vie, la constitution est étouffée, les victoires s'arrêtent, l'obéis-

sance abjecte arrive; l'ère des grandeurs est close : Rome a le dernier de ses vices.

Au nom de la civilisation, quelques petits hommes vont clabaudant contre l'indissolubilité du mariage. Ils citent des faits qui donnent le frisson; ils racontent des histoires qui font pleurer; ils se perdent dans des jérémiades qui touchent jusqu'aux nourrices; puis ils apportent toujours avec eux le remède : le divorce. D'abord, c'est dans la communauté des misères de cette vie que l'union de deux âmes est une institution sublime; ensuite la justice d'ici-bas se trompe souvent. Les sensibles du siècle n'en avaient pas moins voulu qu'un homme déclaré coupable de certains faits fût chassé du mariage. Il ne lui restait au monde qu'un cœur pour s'entendre avec le sien, qu'une voix pour le plaindre : enfin les yeux qui jadis avaient souri à son bonheur pleuraient maintenant sur son sort ! Cet être unique, on le lui ôte. La loi fait plus, elle tourne contre la sensibilité du devoir les tourments d'une susceptibilité qu'elle réveille; elle empoisonne d'orgueil et d'ingratitude des souvenirs qui, sans elle, seraient restés fidèles. Il ne faut pas s'en étonner. Le divorce est une des conditions de la barbarie; or, dans la barbarie, le malheur a toujours tort; le mariage, au contraire, est la tendresse universelle de la civilisation; celle-ci n'abandonne pas même le crime avéré; elle le punit avec regret; elle lui laisse donc sa famille.

SAINT-PROSPER.

J'entends crier qu'il faut permettre le divorce.

Triste ressource, rarement employée par ceux même à qui elle est accordée, et dont les suites fâcheuses se font assez connaître, quand on considère les divorces forcés que cause la nature par la mort de l'épouse. Le mari, passant à de secondes noces, soumet les enfants de son premier mariage à l'empire d'une étrangère qui, bientôt devenue mère elle-même, n'a que de la haine, ou du moins la plus grande indifférence pour des enfants à qui elle n'a pas donné le jour. Elle s'indigne de leur voir partager la tendresse de leur père et des avantages qu'elle voudrait qui appartinssent tout entiers à sa propre progéniture. S'il y a quelques exemples contraires, ils sont bien rares, et l'on sent qu'il n'est pas possible à une belle-mère d'avoir une tendresse réellement maternelle pour des enfants qu'elle n'a pas portés dans son sein. P. C. LÉVESQUE.

A PROPOS DE LA POLYGAMIE[1]

On dit que le roi de Maroc a dans son sérail des femmes blanches, des femmes noires, des femmes jaunes. Le malheureux ! à peine a-t-il besoin d'une couleur.

[1] La polygamie est, si nous pouvons faire une telle comparaison, aussi essentiellement hors de notre civilisation, que les pays où elle est admise sont loin du nôtre : l'on comprendra donc que nous nous soyons bornés à rapporter quelques rares passages qui y ont trait, même après avoir fait une large place aux discussions sur le *Divorce*, institution en vigueur chez nos plus proches voisins, qui pourrait reparaître parmi nous, sur la simple *remise* en vigueur d'un texte encore écrit dans le *code* qui nous régit.

La possession de beaucoup de femmes ne prévient pas toujours les désirs pour celle d'un autre. Il en est de la luxure comme de l'avarice, elle augmente sa soif par l'acquisition des trésors.

C'est une conséquence de la polygamie, que dans les nations voluptueuses on ait un très-grand nombre de femmes. Leur séparation d'avec les hommes, et leur clôture, tiennent naturellement de ce grand nombre. L'ordre domestique le demande ainsi : un débiteur insolvable cherche à se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers... Dans ces pays, au lieu de préceptes de continence il faut des verrous.

MONTESQUIEU.

Il n'est pas dans la nature qu'un homme n'épousera qu'une femme.

DIDEROT.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouses à quatre. Mais, comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes selon leur condition, il n'y a que les plus grands seigneurs qui puissent user d'un tel privilége. Ainsi, la pluralité des femmes ne fait point aux États musulmans le tort que nous leur reprochons si souvent, et ne les dépeuple pas, comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hasard.

VOLTAIRE.

La polygamie, tolérée sous la loi mosaïque, était, comme Jésus-Christ le dit lui-même aux Pharisiens, une condescendance pour la dureté de leur cœur; mais, condamnée formellement par l'Évangile, elle a été proscrite dans toutes les sociétés chrétiennes. L'on ne connaît d'infraction à cette loi que la permission secrète donnée par Luther et d'autres chefs de la Réforme à Philippe de Hesse pour épouser une seconde femme. Les écrits de Lyserus-Rautran et Madan en faveur de la polygamie sont tombés dans le mépris. En excluant la pluralité des femmes, l'auteur du christianisme, qui est en même temps l'auteur de la nature, a sanctionné la loi de celle-ci, qui dans tous les pays fait naître les deux sexes à peu près en nombre égal. Les calculs exagérés de Bruce sur la surabondance numérique des femmes ont été rectifiés par une foule d'autres voyageurs, dont un habile physiologiste, M. Virey, a rapproché les témoignages. Il prouve d'ailleurs que cette surabondance, très-restreinte, se perpétue par la polygamie elle-même, qui n'accorde à la femme qu'une affection partagée, et souvent lui ôte le cœur de son mari. De là, entre les femmes, une jalousie qui a fait commettre des crimes sans nombre. Chez les Imbugas et d'autres peuplades américaines, elles se font avorter; chez les Guanas, souvent elles détruisent les filles qu'elles mettent au monde. Le voyageur Félix de Azara assure qu'elles commettent ces crimes pour avoir moins de concurrentes dans l'affection de leurs maris.

La monogamie concentre l'affection sur un objet unique; elle établit des limites aux impressions de la nature, les sanctifie, assure l'état des enfants qui doivent

être l'appui de la vieillesse, et fortifie l'esprit de la famille. L'unité d'épouse, n'en doutons pas, fut un motif de plus pour attacher les femmes au christianisme, et un moyen de plus pour le répandre, car l'emploi des causes secondes entre dans le plan de la Providence. GRÉGOIRE, évêque de Blois.

Une des raisons pour laquelle le christianisme ne fait pas autant de progrès dans les Indes que le mahométisme ; c'est qu'il lutte contre la polygamie ; s'il est parvenu à l'abolir chez plusieurs Éthiopiens, les chrétiens du Congo l'ont conservée. Il n'est pas si ordinaire de trouver la polygamie chez les peuples républicains que dans les gouvernements despotiques ; cependant elle existe chez les Araucans, nation aristocratique du Chili. Il semble, en effet, que cette coutume résulte de l'abus du despotisme ; car, partout où elle est en usage, les femmes sont nécessairement esclaves et achetées par le mari. Ainsi, dans tout l'Orient, il paye la dot ou le kalim aux parents desquels il achète la fille. Celle-ci ne devient pas l'égale d'un homme qui, partageant son cœur ou plutôt ses plaisirs entre plusieurs épouses, n'a l'amitié parfaite, et il les regarde moins comme ses compagnes que comme les instruments de ses voluptés. . . . . . .

La polygamie est donc contraire aux usages des nations policées, en ce qu'elle établit l'esclavage du sexe, qu'elle introduit le despotisme dans la famille, et par suite dans l'état civil ; il en résulte enfin une sorte de barbarie dans toute société où la femme n'est point également admise à partager tout avec l'homme. La polygamie n'est cependant pas contraire à la nature, qui toujours tend à la plus grande reproduction possible des êtres... Il semble donc que la nature n'ait pas borné l'homme à une seule épouse, surtout si l'on considère que celle-ci perd, dans les pays chauds principalement, plus tôt que lui la faculté d'engendrer ; ainsi, quand la polygamie ne serait pas établie habituellement dans ces régions, elle le deviendrait successivement. Saint Augustin même pense qu'elle n'est nullement contraire au droit naturel. J. J. VIREY.

§ 5.

DU CÉLIBAT[1]

C'est une règle tirée de la nature, que plus on diminue le nombre des mariages qui pourraient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits : moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages ; comme lorsqu'il y a plus de voleurs, il y a plus de vols. MONTESQUIEU.

La vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de la transmettre ; qui-

[1] *Célibat* dérive de *cœlebs* et du grec κοῖλος, creux, vide. — En effet, le célibat, comme la viduité est un vide pour chaque sexe séparé, on comprend donc qu'il soit contraire aux lois naturelles.

VIREY.

conque eut un père est obligé de le devenir. Il est difficile que le célibat, si contraire à la nature, n'amène pas quelque désordre public ou caché. Comment pouvoir échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi?

J. J. Rousseau.

Étendre et favoriser le célibat, c'est oublier que tout homme qui ne se marie pas condamme une fille à la corruption. Bernardin de Saint-Pierre.

Si le mariage a ses inconvénients, le célibat a les siens. Que devient un garçon dans un âge avancé, surtout quand il n'a pas assez de fermeté pour chasser de chez lui les gens intéressés à abréger ses jours. L'abbé *** tomba dangereusement malade; il avait malheureusement des richesses, des bénéfices et des neveux en état d'en profiter : c'était bien des raisons pour l'effrayer de la mort et pour le faire mourir. Deux de ses neveux se mirent donc aux pieds de son lit; l'un lui criait à droite : « Mon oncle, confessez-vous, car vous êtes bien mal; » et l'autre reprenait à gauche : « Mon oncle, démettez-vous de tel bénéfice en faveur de mon frère; car les médecins disent que vous n'en reviendrez pas. » Le pauvre abbé, qui n'avait jamais eu beaucoup de tête, et à qui il n'en devait point rester beaucoup dans ces moments, se frappa tellement des prédictions de ses neveux que la maladie redoubla et qu'il mourut. Voilà le sort des hommes sans courage et sans esprit : et qui peut se flatter d'en conserver jusqu'au dernier instant, lorsqu'il meurt sans avoir auprès de lui des enfants ou des amis qui le soutiennent? Mme de Puisieux.

Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme, tant qu'elle n'est point la vôtre.

Chamfort.

Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos. Boursault.

La vie célibataire, soit dans l'enchaînement d'un vœu religieux, soit hors des cloîtres, est accompagnée d'ennui de la vie et des sentiments fréquents de désespoir ou de suicide, à certaines époques de l'âge mûr surtout. Détaché du monde, malgré les plaisirs qu'il peut y prendre, s'il jouit des splendeurs de la fortune, le célibataire, plus que toute autre personne mariée, moins heureuse d'ailleurs, est condamné par son isolement à se rejeter vers le néant. Aussi le nombre des suicides comprend toujours en majorité des individus célibataires. Je ne sais quoi d'égoïste et de dur s'attache à cette existence solitaire; car, en repoussant les liaisons intimes avec autrui, on en est également repoussé; dès lors on se recueille en soi-même, on vit haineux, misanthrope, et parce qu'on n'aime pas on se croit aussi détesté. On regarde toutes les avances qu'on vous fait comme empreintes d'une basse cupidité; on ne peut croire au désintéressement, à la générosité et à la vertu parce qu'on n'a d'ailleurs affaire qu'à des personnes dont on paye les services, sans obligation. Ainsi, on se croit libre de toute charge et de tout soin de ménage. Mais, bien au contraire, on se trouve à

la merci d'autrui ; chacun ne considère le célibataire qui s'isole que comme un étranger duquel on n'attend rien et qui n'est bon qu'à *plumer*. Ses proches mêmes l'aimeraient mieux mort que vivant, et n'aspirent qu'à sa succession; on ne le flatte qu'afin d'y avoir part. Quelque madame Évrard[1] a soin de s'emparer de ce vieux garçon ; elle s'installe en maîtresse dans son intérieur ; le malheureux n'est même plus libre chez lui, et la chaîne de l'habitude appesantit son despotisme sur ses dernières années; sa liberté prétendue n'est plus qu'un insurmontable esclavage, comme l'a fort bien montré la comédie du *Vieux Célibataire* de Collin d'Harleville. . . . .

Après avoir signalé les dangers et les inconvénients attachés au célibat, après avoir montré qu'il abrége la vie dans l'isolement, il faut énumérer aussi les avantages qu'on en peut obtenir pour certains emplois dans la société. Nul homme ne peut s'élancer tout entier à de hautes et périlleuses entreprises, s'il est attaché par les liens d'une famille, d'une femme, des enfants, autant d'otages donnés à la fortune; lesquels condamnent à la conservation, à la prudence, disons plus, à la timidité, à la soumission, à la servitude. Comment un militaire montera-t-il sur la brèche d'une ville, s'il sent derrière lui une malheureuse famille qui a besoin de son appui? Quel homme d'État ou de science pourra se dévouer jour et nuit à des travaux immenses pour son pays, ou pour pénétrer dans le sanctuaire de la vérité et des découvertes, s'il est obligé de surveiller les intérêts d'un ménage, ou de procurer un avenir à sa postérité? Il faut être tout entier soi-même, et le célibataire le peut sans difficulté. Le prêtre a besoin de se séparer de toutes les choses de la terre pour vaquer uniquement aux objets célestes.

La solitude est l'école de la grandeur d'âme comme elle peut être celle de la folie. . . . .

Le célibataire peut ramasser son âme et lui donner d'autant plus de roideur et de ressort qu'il vit plus retiré : tels ont été les grands législateurs, les philosophes, les poëtes illustres. Au contraire, l'homme qui relâche ou détend dans le commerce des femmes et du monde les nerfs de sa pensée et le ressort de son énergie perd cette vigueur physique et morale. Ce résultat est surtout manifeste dans la compagnie des femmes dont l'esprit est plus gai, plus doux, plus détendu que le nôtre. *Mollis illa educatio quam indulgentiam vocamus, nervos omnes et mentis et corporis frangit*, dit Quintilien. On peut donc affirmer que le célibat est indispensable pour les plus hauts et les plus difficiles emplois de l'administration, comme des lettres ou des sciences, et des armes et du sacerdoce. Il a des intérêts moins divergents et moins d'attachements ou d'entourage ; son isolement, son défaut d'appui, le rend aussi plus périssable. VIREY.

[1] Personnage du *Vieux Célibataire*, comédie de Collin d'Harleville.

ÉPITRE CONTRE LE CÉLIBAT

Toi par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes?
Ce cœur si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourments bientôt il va se consumer!
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne;
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers, ravis, sous ces ombrages,
D'habiter du Poussin les riants paysages;
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux!
La vertu fait surtout le plaisir de leur feux.
Oui, le ciel qui dans nous la grave en traits de flamme,
A fait de la vertu la volupté de l'âme;
Et cette volupté, qui se mêle à l'amour,
Y porte un nouveau charme et l'y puise à son tour.
Heureux qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'âme et les sens former cette alliance!
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accent si doux,
Des deux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.
Philémon et Baucis ensemble le goûtèrent,
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent :
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé,
Leur toit après leur mort en temple fut changé.

. . . .

Je te crois un honnête et doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmants nous l'a peint d'Harleville.
Eh bien, donc! par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalemment ton bonnet de velour,
Tu vas donc seul bientôt bâiller au Luxembourg.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Évrard n'a pas dans ses desseins
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins?
Mais enfin raisonnons. Tes cheveux qui blanchissent
De la course du temps chaque jour t'avertissent;
Déjà vient la faiblesse et la vigueur a fui;
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui :

Que deux fois la Balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois dans ta chambre,
De gouttes, de neveux tristement assiégé,
Et dans la léthargie un beau matin plongé.
Eh! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître?
Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin.
Des vieux garçons mourants, des vieux célibataires
Les fripons de tout temps sont nés les légataires.
Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon?
Quoi! personne pour moi ne s'intéresse? — Non.
Telle est, telle est ma loi, te répond la nature,
Tu repousses mes dons, je venge mon injure.
Tu voulus vivre seul : dévore donc l'ennui
Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre,
Mais tourne ici les yeux : vois doucement s'éteindre,
Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
Qu'entourent en pleurant ses fils respectueux,
Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie,
Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie,
Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
En dépit de mes lois, voulu se rendre heureux.
C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans système,
Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
Il vécut courageux, patient, juste, humain :
Il suivit sans effort cette agréable route,
Ce n'est point la vertu, c'est le vice qui coûte,
Au banquet de la vie admis pour quelque temps,
Il laisse sans regret sa place à ses enfants.
Pourquoi le tendre amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de grâces, d'attraits, de puissance et de charmes?
Pourquoi le chaste hymen rassembla-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végétât sur la terre,
Et stérile habitant laissât vide après lui
Ce fécond univers dont il n'eût pas joui?
. . . .

Voici du célibat l'esprit et la maxime :
Je jouis aujourd'hui, demain que tout s'abîme,
Que le néant sur moi traîne tout aujourd'hui.
Oh! quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui
Viendront-ils, t'accablant de dégoûts, de tristesse,

Épaissir sur tes jours leur vapeur vengeresse!
Ce temps, ce temps viendra. Par la société,
Au défaut du remords je te vois tourmenté,
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton âme indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un désir,
Et seul sur cette terre à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais cherchant partout la vie;
Ou bien si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A tes projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers une foule importune
Venant à t'assaillir, sans credit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant, avec art, sous un rire infidèle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin, je te vois, l'air joyeux,
Parmi les vins brillants, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamants, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient la coupe, y boire avec ivresse,
Du désespoir qui rit l'effroyable allégresse.
Mais lorsqu'en nous charmant, l'aurore du retour
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Te voilà dans ta chambre; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, le sort et l'existence
Je te vois, pour tromper ta fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,
L'approcher de ton front, qui, dans quelques moments...
Le coup part, malheureux! tu n'avais pas d'enfants!
Non, tu n'en avais pas : on ne voit point les pères
Recourir au trépas pour finir leur misères.
Un père infortuné du moins, dans ses douleurs,
Lève les yeux au ciel, laisse couler ses pleurs,
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse,
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse,
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins;
Il ne peut plus parler, mais il bénit ses soins;
Il met encore sa main dans cette main chérie,
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie :
Tous ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
Il voit dans ses enfants les heureux qu'il a faits.

Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone.
Sur ce bras que lui reste il aime à s'appuyer;
Ces larmes qu'il répand, il les sent essuyer;
Ou bien si le remords toujours inexorable
Tremblant à ses genoux ramène le coupable,
Je l'aperçois déjà se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel tout prêt à pardonner.
Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père?
Nous devons à l'hymen ce sacré caractère.
Par lui de nos enfants formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs;
Nous savons que leur œil nous juge et nous contemple :
On songe à ses devoirs quand on en doit l'exemple.
Longtemps chez les Romains, ce peuple de pasteurs,
On ignora le luxe et les arts corrupteurs;
Rome, si pure alors sous sa rustique écorce,
Vit des hymens sans nombre et pas un seul divorce.
Combien pour la pudeur leur respect éclata!
Ils offraient, comme à Mars, leur encens à Vesta :
Vers l'autel du dieu Mars le fils suivait son père,
Vers l'autel de Vesta la sœur suivait sa mère.
Pudeur! oh! qu'on s'incline à ce nom vénéré!
Pudeur! oui, c'est par toi que l'hymen est sacré.
Heureux, heureux le peuple à la pudeur sensible!
Chez les premiers Romains que son cri fut terrible!
Lucrèce, ton honneur dans Rome est offensé :
Rome n'a plus de maître, et Tarquin est chassé.
Son indignation déjà républicaine
Fait sortir de ton sein la liberté romaine,
Sur les débris du trône arbore ses drapeaux,
Devant le fier Brutus fait marcher les faisceaux,
Et promet à Vesta, que Mars partout seconde,
Six cents ans de vertus et le sceptre du monde.
Ainsi, chez les Sabins, leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leurs fronts vertueux,
On voyait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère;
Ils lui portaient le soir, de leur charge excédés,
Les amas de rameaux qu'elle avait commandés;
Le soir, leur soc actif ouvrait encor la terre,
Et lorsque par degrés retiraient sa lumière,
Le soleil las comme eux, fermait enfin le jour,
Du repos du sommeil bénissant le retour,
Ces vainqueurs retournaient sous un humble héritage
Où, leur mère et leur sœur apprêtant leur laitage,
Le bonheur se mêlait à cette austérité;

L'hymen gardait les mœurs; les mœurs, la liberté.
La famille et le chef, sous la chaumière antique,
Environnaient gaiement une table rustique;
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfants, les pasteurs, les troupeaux.
L'Amour n'était pas loin; mais quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Surtout sa longue attente et ses heureux moments.
Vénus! ah! tu rendais pour ces chastes amants
Leurs feux plus enchanteurs, la volupté plus pure,
Et pour eux c'est Vesta qui tressait ta ceinture.

Ducis.

L'homme seul est un roseau dont les souffles divers qui l'agitent ne tirent que des sons plaintifs.

La nature pour vous est pleine d'enseignements : ouvrez les yeux, et les plus frêles créatures vous instruiront. Quand les flots, tourmentés par les vents d'hiver, écument et grondent, le pauvre oiseau de mer et sa compagne, réfugiés au creux d'un rocher, se pressent l'un contre l'autre, et s'abritent et se réchauffent mutuellement. Il y a bien des tempêtes dans la vie; prenez exemple sur l'oiseau de mer, et vous ne craindrez ni les vents glacés, ni les vagues qu'ils soulèvent.

Lamennais.

BONNARD.

J'ai fait du célibat ma seconde nature;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruits en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette,
Et jamais ma dépense excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.

A deux heures je dîne : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît ;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat ! célibat ! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur s'il n'est célibataire.

CASIMIR DELAVIGNE.

L'Auteur de la nature n'a donné aux animaux qu'une courte carrière à parcourir. Il semble n'accorder aux individus que le temps de se reproduire et de perpétuer les espèces. L'homme naît pour donner la naissance à l'homme. Tel est l'ordre du Créateur. Il paraît contraire aux vœux de la république, au moins dans nos climats, qu'un citoyen ait plusieurs épouses; mais il est nécessaire à sa conservation que chaque citoyen en ait une. P. C. LÉVESQUE.

Un être isolé n'est jamais parfait; son existence est incomplète; il n'est ni vraiment heureux, ni vraiment bon. DE SÉNANCOUR.

L'homme sans femme ni enfant étudierait mille ans dans les livres et dans le monde le mystère de la famille qu'il n'en saurait pas un mot.

MICHELET.

Vieux garçon : être sans affection, tout égoïste, tout ridicule, faisant dieu de sa bouche, de son corps, vivant pour lui, avec lui, chez lui; homme à l'existence monotone, que l'on sert en convoitant sa dépouille mortuaire.

Vie de garçon : vie où le cœur ne sert pas plus qu'un trésor enterré.

Mauvais calcul il fait celui qui croit bien s'aimer en n'aimant que soi !... Le célibataire est vieux, personne ne prie pour qu'il le devienne davantage, au contraire; — mort, il a laissé sa fortune à quelqu'un qui ne va pas savoir si l'herbe pousse sur la terre qu'on a remuée pour l'y coucher. Sur cette terre, point de genoux ne se courbent, point de larmes ne tombent, point de prières ne bruissent... Rien, rien du tout... sort triste, bien triste !... mort tout entier !...

Le célibat ! — Vilaine vie, mon garçon, vilaine vie que celle-là. Tu auras des domestiques qui te voleront, des amis prétendus qui boiront tes vins, mangeront tes viandes et s'iront moquer de toi; tu auras des cousins, des parents

éloignés qui viendront tourner autour de toi, comme des corbeaux autour d'un corps à déchiqueter. * * *

Il faut être égoïste ou misanthrope pour aimer le célibat. BOISTE.

Il faut que le mariage soit comme un état forcé pour les femmes, à voir l'aigreur continue de celles à qui il manque. Ni les prévenances qui les entourent jusqu'à un certain âge, ni les jouissances du luxe, ni les plaisirs de la vanité, ni les douceurs de la fortune; rien ne les console. Elles peuvent être nées princesses, mais, tant qu'elles n'entrent pas dans le mariage, elles vivent décontenancées. Qu'on ne s'étonne pas des alliances qu'elles font sur le retour; elles les apprécient ce qu'elles valent... Elles en rougissent. Mais un jour arrive où elles prient qu'on les accepte. Descendues aussi bas dans leur propre conscience, elles en oublient le reste du monde; elles ne choisissent pas leur sort, elles le terminent. SAINT-PROSPER.

§ 6.

DE LA MATERNITÉ.

La nature semble, comme les hommes, laisser tomber une couronne sur la tête de la femme devenue mère, la couronne de la beauté et de la sainteté, dit M. Ernest Legouvé, un écrivain chez qui la vénération pour le sexe féminin est héréditaire.

Il ne se trouvera aucune voix pour le contredire; nous pourrions citer sans contrôle [1].

Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse et gouvernant sagement sa maison? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; et c'est là qu'elle inspire vraiment du respect et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans âme qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, et, dépouillée de ses vrais ornements, elle se montre avec indécence.

Une bonne mère s'amuse pour amuser ses enfants, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

[1] L'on pourra remarquer que nous faisons ici, plus encore que dans les autres séries, se *coudoyer* les opinions exprimées à toutes les époques par des écrivains de tous les caractères et de tous les ordres : notre but est de rendre par là l'unanimité plus sensible, plus frappante.

Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père peut, en quelque sorte, être excusé : mais si, dans quelque occasion que ce fût, un enfant était assez dénaturé pour manquer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est oubliée pour ne s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour. J. J. ROUSSEAU.

Oh! l'amour maternel : amour que nul n'oublie...
Table toujours servie au paternel foyer.
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

VICTOR HUGO.

Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature.

GRÉTRY.

L'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère. NAPOLÉON.

Le cœur d'une mère est un abîme au fond duquel il se trouve toujours un pardon.

La tendresse d'une mère?... L'amour sans le désir!

Les mondes doivent se rattacher à Dieu comme un enfant se rattache par toutes les fibres à sa mère. Dieu, c'est un grand cœur de mère.

La femme qui n'est pas mère est une monstruosité : la nature ordonne la maternité.

L'esprit naturel ne supplée jamais à ce que les hommes apprennent de leurs mères.

Peut-être le désir d'une mère est-il un contrat passé entre elle et Dieu.

Même quand la femme est vieille, il y a toujours la grâce de l'amour dans une maternité vraie.

Les femmes qui sont exclusivement mères s'attachent plus par les sacrifices que par les plaisirs.

Quelque tendre et prévoyante que soit une fille, il lui manquera toujours ce je ne sais quoi de la maternité. Le sourire est l'apanage de la maternité.

Quand les pères ne savent pas ce qu'ont leurs filles, les mères le devinent.

Enfanter, ce n'est rien; mais nourrir, c'est enfanter à toute heure.

L'amour des hommes ne doit point aigrir le lait des mères.

La seconde vue d'une mère ne s'acquiert point.

Pour les mères, il n'y a pas d'espace. Les vraies mères voient leur enfant d'un pôle à l'autre. BALZAC.

Le cœur d'une mère est une source inépuisable de miracles[1].

BÉRANGER.

La femme renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. CHATEAUBRIAND.

On ne peut nier que le vœu de la nature, en créant les femmes, n'ait été de les consacrer principalement à l'emploi de mère. Toutes leurs qualités semblent annoncer cette sainte destination, et peu de leurs imperfections empêchent qu'elle ne s'accomplisse. Remarquons, en effet, que torts d'irréflexion, de légèreté, de frivolité, de manque de suite dans leurs idées, disparaissent dès qu'il s'agit de leurs enfants. Il est peu de femmes qui, devenant mères, ne perdent quelques défauts et n'acquièrent quelques vertus. Le changement qui se fait dans le cœur et la tête d'une jeune femme, en ce moment, est une des choses les plus intéressantes à observer. Est-elle coquette, sensible, entraînée par les passions? tranchons le mot, a-t-elle eu même une faiblesse? L'instant où son enfant fait entendre ses premiers cris semble toucher en elle une corde nouvelle qui rend les autres plus sourdes et moins puissantes; qui, par une vibration douce et prolongée, répand un charme subit dans toutes les parties de son être. La moins pure alors est plus mère que maîtresse; et si l'époux et l'amant arrivent à la fois, le premier regard se porte sur le père; l'amour ne peut l'obtenir et s'étonne de voir son ascendant suspendu. DE SÉGUR.

Il n'y a que deux femmes qui doivent se trouver mêlées à la vie de chaque homme, pour son bonheur : sa mère et la mère de ses enfants. Hors de ces deux amours légitimes, outre ces deux créatures sacrées, il n'y a qu'agitations vaines, qu'illusions douloureuses et ridicules. OCT. FEUILLET.

Sur le sein maternel reposent l'esprit des peuples, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs vertus; en d'autres termes, la civilisation du genre humain!

On convient de la réalité du pouvoir, mais on objecte qu'il ne s'exerce que dans la famille, comme si l'ensemble des familles n'était pas la nation! Et ne voyez-vous pas que les pensées dont les femmes s'occupent au coin de leur foyer, l'homme les porte sur la place publique? C'est là qu'il réalise par la force ce qui lui fut inspiré par les caresses, ou insinué par la soumission. Vous voulez borner les femmes au gouvernement matériel de leur maison, vous ne les instruisez que pour cela, et vous ne songez pas que c'est de la maison de chaque citoyen que sortent les erreurs et les préjugés qui gouvernent le monde!

Les femmes ne seront mères suivant la loi de la nature que lorsqu'elles travailleront à développer l'âme de leurs enfants. Leur mission sur la terre n'est pas de procréer un bipède intelligent; c'est un homme complet que le monde leur demande, un homme dont toutes les passions participent du beau et de

[1] Qu'on lise à l'appui de cet *axiome* émis dans sa *Biographie*, par l'illustre chansonnier, la touchante narration intitulée : *Histoire de la mère Jarry*.

l'infini, qui sache choisir sa compagne, inspirer ses enfants, et, s'il le faut, mourir pour la vertu.

Il y a donc pour la femme un double devoir, comme il y a pour l'homme une double naissance : naître à la vie, ce n'est rien que naître au plaisir et à la douleur ; naître à l'amour de Dieu et des hommes, c'est là véritablement naître, et cette seconde naissance, notre mère nous la doit si elle veut jouir d'un autre bonheur que de nous voir respirer et digérer, de ce bonheur que Shakspeare exprime si bien lorsqu'il fait dire à la mère de Coriolan :

« J'éprouvai moins de joie à sa naissance que le jour où je lui vis faire une action d'homme ! »

AIMÉ MARTIN.

Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle ;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis :
Ils disparaissent tous ; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

FLORIAN.

Est-on jolie? à l'âge de quinze ans,
L'on veut régner ; c'est là le bien suprême :
Devient-on mère? on a pour ses enfants
La vanité qu'on avait pour soi-même.

DEMOUSTIER.

Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans

le cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser les enfants.

C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres ; et pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment. CHAMFORT.

C'est dans le sentiment maternel que les femmes montrent une chaleur persévérante. J'ai vu des femmes ne pas soutenir la fatigue la plus légère, et rester, un mois de suite, des nuits entières près du berceau de leur enfant à la mort. Agitées de la crainte que son âme ne s'envolât, elles semblaient l'arrêter par leurs regards qui se fixaient sur ce corps déjà froid. Chose inexprimable ! j'ai vu des pères succomber à cette fatigue, et, presque toujours dans ce cas, la force, plus indifférente, céder à la faiblesse soutenue par l'excès de la sensibilité. CH. NODIER.

Source féconde et source de la vie, la mère est la créature la plus respectable de la nature ; c'est d'elle que découlent les générations sur la terre ; c'est Ève ou l'être vivifiant, qui nous réchauffe dans son sein, qui nous allaite de ses mamelles, nous recueille entre ses bras, et protége notre enfance dans le giron de son inépuisable tendresse. Femme ! mère ! honneur de la création ! quels hommages éternels ne vous sont pas dus dans tout l'univers ?... VIREY.

Le cœur de la femme est ainsi fait que, si aride qu'il devienne au souffle des préjugés et aux exigences de l'étiquette, il aura toujours un coin fertile et riant : c'est celui que Dieu a consacré à l'amour maternel.

Le cœur d'une mère est toujours une chose sublime.
ALEXANDRE DUMAS (cité par A. Ricard).

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère ;
En vain la vie est dure et la mort est amère.
Qui peut douter sur son tombeau ?
LAMARTINE.

Graves censeurs du sexe, à vos regards sévères
Tous ces dons enchanteurs ne sont qu'imaginaires.
Ah ! si par ses talents il ne vous peut charmer,
Ses services du moins sauront vous désarmer.
Comment les méconnaître ? Avec notre existence
De la femme pour nous le dévouement commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel longtemps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue des soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins ! dort-il ; attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace :



MARIE ANTOINETTE

MARIE-ANTOINETTE

— 1775-1793 —

....Le 16 octobre, la fille de Marie-Thérèse, *la veuve de Louis Capet*, après le simulacre d'un jugement où elle confondit ses juges et ses accusateurs, meurt de la mort de son époux : le trône, la prison, le tribunal et l'échafaud, tels sont les glorieux degrés par lesquels elle monte pour arriver à Dieu...

MENNECHET, *Histoire de France*.

Elle semble défendre au réveil d'approcher,
La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple, immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il; son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même:
Et se montre, aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux, est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits:
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils mourant elle veille assidue,
Mais le poison s'étend et menace sa vue :
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout; Isaure est déjà prête:
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux,
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.

G. Legouvé.

La mère est ici-bas le seul dieu sans athée.

Il ne suffit pas que la femme soit aimante, il ne suffit pas qu'elle soit épouse, il faut qu'elle soit mère.

Lorsque par la pensée on évoque devant soi le personnage maternel, lorsqu'on prononce le seul mot de mère, soudain tous les souvenirs de bienfaits et de dévouement qui s'attachent à ce nom comme un cortége vous pénètrent d'un tel respect, que l'on doute d'abord qu'il puisse rester aucun droit légitime à réclamer pour elle.

Ern. Legouvé.

Ah! toutes les femmes sont nos mères! Elles savent tout pour nous dès que le feu sacré de la charité les embrase.

La femme égarée n'est qu'une mère de famille qui n'a pas trouvé d'emploi.

Toute femme est maternelle quand elle aime : il n'est point de petites preuves pour son amour. P. J. STAHL.

Toute mère au bal est un notaire déguisé. LÉON GOZLAN.

J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots. GEORGE SAND.

La nature donne le babil aux femmes pour qu'elles répètent tous les mots à leurs enfants. BOISTE.

La maternité : égoïsme sublime, amour de soi dans un autre.

Toutes les mères sont l'image de Dieu... Enfant, tu peux prier ta mère.
AD. D'HOUDETOT.

Oh! les femmes, toujours de hochets occupées!
Il leur faut des enfants quand manquent les poupées.
Et l'on dirait, morbleu! que le soleil pâlit,
Faute d'un berceau plein qui braille auprès d'un lit.

Un enfant que l'on a, c'est un poids salutaire.
Le vent des passions qui souffle sur la terre
Ne saurait entraîner vers les hontes d'en bas
Une mère qui tient son enfant dans ses bras.
L. BOUILHET.

L'histoire est remplie de prodiges de courage enfantés par l'amour maternel.

L'état de virginité doit être une maternité substitutive. La vierge doit être prêtre de la charité, son état doit être un sacerdoce, une consécration de sa vie à la bienfaisance, à la pratique des devoirs de charité qui payent sa dette au monde.

Il faut qu'elle suive l'exemple de la reine des vierges, de Marie, ce sublime modèle qui, chaste de corps, fut mère d'un Dieu et mère adoptive de tous les infortunés.

La femme est créée pour avoir des enfants, c'est son rôle, sa fonction. Celle qui n'a pas d'enfants selon la chair, doit en avoir selon le cœur et la charité. Toute souffrance devient sa fille, toute misère déchire son cœur, tout malheureux doit trouver en elle un ange, plus qu'un ange, une mère. C'est ainsi que la virginité ne reste point stérile et que la femme sanctifie dans le dévouement une vertu qui, sans lui, ne serait qu'une désertion dictée par l'égoïsme.

La petite fille ne comprend pas encore l'avenir, et pourtant ses instincts la préparent, même dans les plus petites choses, à toutes les sublimités de son rôle. Déjà elle a un petit mari que sa douceur, que ses prévenances savent rendre docile et attentif à lui plaire. Étudiez-la bien, voyez ses bouderies, ses mutineries

enfantines, ses caprices; elle est en petit ce qu'elle sera plus tard. Elle est déjà mère par le cœur : voyez-la bercer sa poupée, l'habiller, lui prodiguer tous ces tendres soins qui, plus tard, entoureront le berceau d'un nouveau-né. N'est-ce pas une mère véritable par ses instincts et ses tendances? N'a-t-elle pas dans son cœur tous les sentiments, toutes les tendresses maternelles en réserve, pour qu'elle n'ait point à les apprendre plus tard, mais à les épancher naturellement et par habitude? Voyez comme elle est heureuse, quand, au lieu de sa poupée, elle tient dans ses petits bras ou sur ses genoux un joli poupon rose; elle sait, sans l'avoir jamais appris, ce qu'il faut lui dire pour l'amuser, quelles mélodies il faut lui chanter pour qu'il cesse de pleurer, comment il faut le balancer pour qu'il s'endorme. Tout enfant qu'elle regarde lui donne des tentations de baisers.

BÉLOUINO.

Femme, qui mieux que toi connaît l'enchantement!
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eût formée,
Tu naquis pour aimer comme pour être aimée.
En vain ce Dieu t'impose un long tribut de pleurs;
Ton courage redouble au sein de tes douleurs :
La mère qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse,
Malheureux le mortel dont le cœur isolé,
Par le doux nom de fils ne fut point consolé!
Il cherche tristement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire.
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu :
Hélas! il a vieilli, mais il n'a pas vécu.
Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grâce entourée!
L'un assiége son front, d'autres pressent sa main;
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,
Gravit jusqu'à la bouche où l'appelle un sourire.
. . . .

La mère sait aimer, c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré.
Une mère perdit son enfant adoré;
Son digne et vieux pasteur, sur sa vive souffrance
Versait le baume heureux d'une douce éloquence.
« Ranimez, disait-il, ce courage abattu :
Du pieux Abraham imitez la vertu.
Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.
— Ah! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère! »
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants!
Et comment exprimer ces transports si touchants,
Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire?
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.

Quand ce gage chéri, si longtemps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie!
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.
Ah! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil;
Par son souffle elle craint de hâter son réveil.
Elle entoure de soins sa fragile existence,
Avec celle d'un fils la sienne recommence.
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.
Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère!
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours,
Toujours interrogée, elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrége la veillée :
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée :

. . . .

Il s'amuse et s'instruit; par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.
La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère! Déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin lui la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie.
Cet enfant, c'est le tien : un cri part; le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.
Il échappe à l'enfance, et ses nouveaux destins,
L'appellent désormais vers des pays lointains;
Ton âme se déchire à cet adieu funeste;
Mais, du moins, s'il s'éloigne, une fille te reste,
Ta fille caressante, attachée à tes pas,

Semble te dire : « Moi, je ne partirai pas. »
Moins changeante en ses goûts, en ses jeux plus paisible,
Son esprit est plus souple et son cœur plus sensible :
Comme l'aube promet le jour à l'horizon,
Elle te fait déjà pressentir sa raison ;
Et d'un devoir futur déjà préoccupée,
Rêve le nom de mère en berçant sa poupée.
Oh! comme avec orgueil ton regard enchanté
Voit sa beauté naissante éclipser ta beauté!
Quand le trouble inconnu d'une première flamme,
De ses quinze printemps vient avertir son âme,
Ton silence attentif interroge ses vœux,
Et sa plus tendre amie a ses plus doux aveux.
Mais il se lève enfin le jour où ta tendresse
Aux vertus d'un époux confiant sa jeunesse,
Attache en soupirant, sur ce front virginal,
La guirlande et le lin du bandeau nuptial!
Ta parure importune est en vain préparée,
Du bonheur de sa fille une mère est parée...

. . . .

Tout émeut, tout inspire un saint recueillement ;
La mère est immobile et sourit tristement.
Elle écoute, muette et l'oreille captive,
Ce seul mot que prononce une bouche craintive;
Et le trouble touchant de son cœur maternel
Est encore une offrande aux yeux de l'Éternel.
Charme consolateur, la bonté d'une mère,
De la bonté céleste image auguste et chère,
Trésor de tous les temps et de tous les climats,
A devancé la vie et survit au trépas.

MILLEVOYE.

Laissons maintenant parler les femmes :

✠ Que de beauté dans cette affection maternelle qui peut se partager sans être moins vive! dans cette flamme qui s'étend sans rien perdre de son ardeur! Comme elle élargit le cœur d'une femme; comme celle-ci apprend à honorer dans son époux même les nobles qualités qui se reproduiront dans ses enfants; comme elle est portée à aimer les protecteurs de leur destinée, et jusqu'à cette jeune génération tout entière qui renferme leurs amis à venir! Il y a dans son cœur quelque chose de si vaste, de si fort, de si généreux, qu'elle peut comprendre mieux l'amour de Dieu pour ses créatures. Et lors même qu'il ne se réveillerait pas dans son âme un sentiment plus distinct de piété, déjà les voies de la piété seraient aplanies, les racines profondes de la personnalité seraient extirpées, et le sol déblayé pour édifier le temple sacré.

A mesure que le nombre des enfants s'augmente, les pensées de la mère gran-

dissent aussi. Toutes ces physionomies, ces caractères, ces esprits divers portent un sceau d'originalité qui signale en eux l'œuvre de Dieu. L'idée d'un époux chéri confondue avec la sienne, cette idée qui l'avait si fort touchée à l'aspect de son premier-né, s'est agrandie et transformée. Il y a pour elle autre chose que la répétition de deux êtres imparfaits dans ses enfants ; elle voit se reproduire en eux différents traits de l'image divine, image effacée sans doute, mais que Dieu même a donné les moyens de rétablir.

La maternité a encore un autre avantage. Par l'effet d'un instinct indéfinissable, une femme, en présence de son mari, repousse parfois dans l'ombre certaines qualités qu'elle possède véritablement, mais qui sont plus souvent le partage des hommes ; ce sont les grâces de son sexe qu'elle se plaît surtout à déployer. Alors sa plus haute raison, son intelligence, son énergie restent obscurcies ; mais qu'elle doive agir comme mère, et toutes ses qualités se révéleront. Appelée à défendre ses enfants, elle affrontera les plus grands dangers : institutrice d'un fils, elle lui inspirera les vertus viriles, le dévouement du citoyen, l'héroïsme politique, militaire s'il le faut ; tout ce qui fait la gloire de l'homme sera senti, éprouvé par cette âme de femme ; et celle qui saura conserver en même temps ses plus délicates sympathies offrira autant que possible le type complet de l'humanité.

Observons que le désir d'un grand développement intellectuel devient chez elle naturel, respectable même. Son mari, aussitôt qu'il la considère comme mère, lui sait un gré infini de tout ce qu'elle a d'instruction, de tout ce qu'elle s'efforce d'en acquérir. Les autres, à cet égard, pensent comme lui. Lorsqu'une femme cherche à étendre ses connaissances dans le but sincère d'élever son fils, chacun s'intéresse à son entreprise, chacun l'encourage. Tous ses talents, toutes ses vertus augmentent de prix quand on la croit destinée à les transmettre.

Toutes les félicités terrestres semblent s'accumuler pour les femmes sur les rapides années de la jeunesse : fraîcheur et vivacité des impressions, sentiment animé de l'existence, nouvelle puissance des facultés, sympathie excitée et ressentie, don de plaire à son plus haut degré, harmonie et joie au dedans, doux accord avec la nature entière, voilà qui embellit déjà l'entrée de cet âge. Et quand à ces biens vient s'ajouter le bonheur inexprimable d'être aimée, et aimée au-dessus de tout ; quand la vie, assez inutile aux autres jusqu'alors, se transporte dans la vie plus active, plus noble, plus influente, d'un être supérieur à soi ; quand on s'unit à cet être pour jamais, et que l'inconstant avenir paraît enchaîné à notre heureuse destinée, n'est-ce pas bien assez pour une faible créature ? Fallait-il encore un autre bienfait ? Eh bien ! il y en a un, et le plus grand peut-être : la naissance d'un enfant est encore un bonheur au-dessus de tout.

Comprendra-t-on jamais ce qu'éprouve la nouvelle mère ? Elle a beau avoir vécu d'espérances, elle a beau s'être attendue à son bonheur ; quand, au sein de ses douleurs aiguës, elle entend tout à coup de faibles cris succéder à

ses propres cris; quand elle sent tressaillir auprès d'elle une petite créature humaine; quand elle contemple ces mains, ces pieds si parfaitement formés, ce portrait d'elle-même en miniature; enfin quand elle possède cet enfant qui en apparence n'existait pas l'instant d'avant, et qui désormais remplira son existence, il y a là une surprise, un enchantement dont rien ne peut donner l'idée. Le cours régulier de nos destinées n'offre aucun exemple d'un passage si brusque de la souffrance à la joie; aucun autre bienfait du ciel n'est aussi soudain, ne paraît aussi miraculeux. Quel présent en effet que celui d'un objet à aimer tendrement, religieusement, d'un objet qui nous devra tout, et auquel nous serons si longtemps nécessaires!

C'est une dispensation sévère, mais belle néanmoins, que celle qui condamne les femmes à payer le titre de mère par beaucoup d'angoisses et de douleurs. Par là ce titre même prend un caractère plus sacré, et le mariage aussi devient plus auguste; par là une sorte de tendre pitié se mêle à l'idée d'une femme, et oblige l'homme à respecter dans tout le sexe l'image de la mère qui lui donna le jour.

Mme NECKER.

Les femmes sont destinées à éprouver des sentiments de plus d'un genre. Ceux dont les excès ne font de mal qu'à elles demeurent au jugement de Dieu, et devraient être indépendants de celui des hommes. Il faudrait respecter le secret des combats qu'elles ont alors à supporter avec leurs joies et leurs peines, et les laisser ensevelis au fond de leur pauvre cœur. Mais quand nos affections peuvent, selon la manière dont elles se manifestent, influer différemment sur ceux qui les inspirent, force, c'est-à-dire devoir, est bien qu'elles s'accordent et se soumettent à la raison. On sait comme la nature éveille sur-le-champ toutes les sortes de tendresse et de dévouement chez une femme devenue mère. Il n'en est pas une qui, dès le premier des jours de son enfant, ne fût prête à lui sacrifier les siens. Ses moindres souffrances la pénètrent d'effroi, ses cris prolongés lui arrachent des larmes; craintive de tout pour ce cher et nouveau trésor, une mère croit apercevoir une chance de le perdre dans le moindre malaise qu'il éprouve sous ses yeux : entraînée au printemps de sa vie par une émotion si naturelle et si légitime, une jeune femme ne pense pas le moins du monde qu'elle doive s'en défendre; et loin de là, elle s'y abandonne avec enthousiasme. Malheur à l'époux, à sa mère, à ses amis, qui s'aviseraient de lui faire apercevoir les inconvénients d'une tendresse trop inquiète! Et cependant les plus vraies jouissances nous sont tellement accordées en ce monde à un certain prix, que dans les plus intimes et les plus innocentes nous découvrons des devoirs importants. Cet amour qu'inspire un enfant, avec tous les caractères de la passion, doit avoir encore tous les effets de la prudence : pour une mère il ne s'agit pas d'aimer seulement. Les jeunes femmes sont bien peu capables d'apercevoir tout cela d'elles-mêmes, ou de consentir à s'y soumettre. La plupart d'entre elles repousseraient avec emportement ou mépris les conseils de modération qu'on voudrait leur donner. Curieuses et charmées d'être si purement émues, elles se

persuadent que c'est une condition essentielle de leur état que de se livrer au trouble que le moindre incident leur cause, et qui devient tel quelquefois, qu'en étant de beaucoup les plus intéressées, elles sont les moins propres à secourir et à conserver l'être frêle qui leur est confié. L'instinct maternel est admirable, il remplace presque tout quand il est soutenu par l'habitude d'exercer sa force sur soi-même : mais s'il se complique des vivacités de l'imagination, toutes les actions se précipitent, une souffrance vive les accompagne et les confond, elle est presque un tort, puisqu'elle s'oppose à l'accomplissement de la mission qu'on a reçue.

❧ L'amour maternel est le plus indépendant de tous les amours; nous aimons notre enfant quel qu'il soit, quoi qu'il fasse : qu'il afflige ou contente notre amour-propre, qu'il réponde à notre tendresse ou qu'il la souffre comme une gêne pour sa liberté, qu'un fils écoute ou repousse sa mère. Grâce à lui, elle regarde haut et loin sans embarras; son âme, qui n'est jamais agitée, ne cesse point d'être émue; la confiance qui s'établit entre eux devient la plus douce des relations; elle ne ressemble à nulle autre, toute composée qu'elle est de l'autorité et de la faiblesse, de la condescendance et de la force, qui dénoncent à la fois et la femme et la mère, et l'homme et le fils... Mme DE RÉMUSAT.

❧ L'amour maternel est le seul bonheur qui surpasse toutes les promesses de l'espérance. Mme DE SOUZA.

❧ Les Françaises n'ont à un si haut degré les passions de l'esprit que parce qu'elles n'ont pas les autres; si elles avaient plus de sentiments, elles auraient moins d'idées; si elles avaient plus d'amour, elles auraient moins d'ambition; mais ce sont d'étranges personnes; les Françaises ont une imagination dévorante et une nature froide, une vanité folle et un cœur plein de bon sens.

L'ambition, c'est toute leur vie; avoir de l'importance, c'est tout leur rêve. L'amour n'est pour elles qu'un succès; être aimée, c'est seulement prouver que l'on est aimable.

L'unique passion qu'elles puissent ressentir et comprendre, c'est la passion de la maternité, parce que l'amour maternel est une ambition sainte, un orgueil sacré.

❧ Le protecteur naturel des femmes est moins un vieux père, un grand frère, qu'un tout petit enfant. Mme E. DE GIRARDIN.

Montaigne est à peu près le seul qui ait eu la fantaisie de nier le sublime caractère de l'amour maternel. Mais il est à remarquer que ses arguments se tournent en quelque sorte contre lui-même; et qu'en voulant convaincre le lecteur d'une vérité décevante, il n'arrive qu'à lui faire toucher du doigt la vérité contraire :

❧ Il est dangereux de laisser au jugement des femmes la dispensation de notre succession selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et fantastique; car cet appétit desréglé et goust malade qu'elles ont

au temps de leurs groisses (grossesses) elles l'ont en l'ame en tout temp. Communément on les veoid s'adonner (consacrer toute leur affection) aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de forces de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules : comme les animaulx, qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils les tiennent à leurs mammelles. Au demourant il est aisé à voir, par exemple, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles; pour un fort légier proufit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfants d'entre les bras des mères, et leur faisons prendre les nostres en charge. Nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chétive nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres [1], leur défendant non-seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en pussent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout au service des notres; et veoid on, en la plus part d'entre elles s'engendrer bientôt, par accoustumance, une affection bastarde plus véhémente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfants empruntés que des leurs propres.

Que s'ensuit-il de ce raisonnement? sinon que l'amour qui *s'adonne aux plus faibles et malotrus* est un amour éminemment sage et prévoyant, et que l'amour qui est capable de devenir *véhément*, même à l'égard d'un enfant *emprunté*, est un amour d'une puissance, d'une *véhémence* incontestable [2].

MARATRE

Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfants de son mari; plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.

Les marâtres font déserter les villes et les bourgades, et ne peuplent pas moins la terre de mendiants, de vagabonds, de domestiques et d'esclaves que la pauvreté. LA BRUYÈRE.

§ 7.

DU VEUVAGE.

L'esprit français, qui fronde tout, ne pouvait manquer de s'exercer contre les veuves; mais il faut avouer qu'il n'a pas rencontré en cette occasion des notes bien variées.

[1] On ne saurait constater plus brutalement, plus cruellement, les tristes influences de la misère sur le plus noble des sentiments humains. Ce n'est pas toujours par le cœur que brille l'auteur des *Essais*.
[2] Voir à la fin du volume, *Allaitement des enfants par leurs mères*.

Alphonse Karr semble avoir eu l'intention de résumer tout ce qui avait été dit précédemment, quand il a écrit :

« Certaines veuves, dans les éclats de leur douleur pour la perte d'un mari, cherchent déjà à s'en assurer un second par cet échantillon de leur tendresse posthume. »

Il n'a guère été trouvé de plus malicieuses épigrammes; et si ce chapitre de notre recueil est court, c'est que nous avons dû rejeter une foule de traits qui n'eussent fait que répéter celui-là. Prouvons notre assertion.

Brantôme, qui discute sur ce point de savoir « lesquelles sont les plus portées à l'amour, des *femmes* mariées, des veuves ou des filles, » Brantôme prétend, toute élimination faite du chagrin qu'elles devraient avoir, que l'amour des veuves est « bon, aisé et proufitable. » Il cite, comme par miracle, une reine de France qui, son mari mort, ne songea à nul « aultre homme pour l'épouser; » mais il se hâte d'ajouter, afin sans doute d'expliquer le miracle, qu'elle « n'eut sceu qui espouser qui eust été sortable à sa grandeur et pareil à ce grand roy Henry, son feu seigneur et mary; » ajoutez « qu'elle eust perdu le gouvernement du royaume, qui valoit mieux que cent marys, et dont l'entretien en estoit bien meilleur et plus plaisant. » Cet hommage rendu, il passe : « Parlons d'aultres, dit-il, qui, abhorrant les vœux et réformations des secondes nopces, s'en accommodent et réclament encor le doux et plaisant dieu Hyménée. » Et Dieu sait s'il en parle, de celles-là!

Il les fait désirant, conspirant la mort de leurs maris avec leurs *serviteurs* (amants); il les montre « pleurant, se plaignant à telles extrémités qu'à les voir on ne les jugeroit pas vives, une heure après le trépas. « Ha! ne suis-je pas la « plus infortunée d'avoir perdu chose si précieuse!... Que maudite soit l'heure « que je fus jamais née! Ah! mon cœur, mon âme, que je te suive! Vaut-il pas « mieux que je meure maintenant en ton amour que traisner une vie fascheuse « et nullement louable! Te perdant, j'ai perdu tout mon heur!... » Ainsi vont disant les veuves. Et ces lugubres exclamations sont le prélude de vingt histoires de veuves, toutes plus décevantes les unes que les autres, parmi lesquelles brille celle de la fameuse *Matrone d'Éphèse*, ce chef-d'œuvre de gravelure qui vient de Boccace, et que la Fontaine a mis en vers après que Brantôme et aussi, je crois, la reine de Navarre, l'ont eu narré en prose.

Voici venir le grave ami de madame de la Fayette :

❧ La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs maris pour les avoir aimés que pour paraître plus dignes d'être aimées.

Saint-Évremont ne s'éloigne guère de la Rochefoucauld :

❧ Lorsqu'elles ont perdu leurs maris, les femmes pleurent les morts pour attendrir les vivants.

Le *bonhomme* se présente avec son vif apologue :

LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va pas sans soupirs;
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole;
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne;
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits;
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.
L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : Attends-moi; je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler,
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ce transport.
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure;
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle.

Le même auteur dit encore :

Mainte veuve fait la déchevelée
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant.

Après la Fontaine, Regnard assure

« Qu'il est dangereux d'interrompre les larmes d'une veuve, car la vue d'un joli homme fait rentrer la douleur en dedans.

Il dit encore :

« ... L'état de veuve est une douce chose,
On a plusieurs amants, sans que personne en glose;
Et l'on fait justement, du soir jusqu'au matin,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin.
Sans acheter d'aucun, à chaque pièce on tâte;
On laisse celui-ci, de peur qu'il ne se gâte,
On ne veut pas de l'un, parce qu'il est trop vert; ;
Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert.
Ainsi, sans rien choisir, on fait de tout épreuve :
Et voilà justement ce que fait une veuve.

C'est dans le même auteur que se trouve le dialogue suivant :

Lisette. — Hélas! le pauvre défunt m'aimait tant!

Pasquin, *bas, à Dorante.* — Elle parle du défunt; vos affaires vont bien.

Lisette. — Il m'a fait promettre en mourant (*En baissant la voix*) que je ne me remarierais point.

Pasquin, *bas, à Dorante.*—Profitez du moment, monsieur; elle est femme, et, puisque sa parole baisse, il faut qu'elle soit bien faible.

Lisette. — Je tiendrai... ma prom... esse... ou bien...

Pasquin, *à part.* — Elle bégaye; il est temps que je me retire.

Écoutez Voltaire :

Vous ne pensez donc pas qu'une femme puisse aimer son mari? — Oh! pardonnez-moi; je pense qu'il y a des occasions où une femme aime son mari : quand il va à la campagne sans elle pour deux ou trois années, quand il se meurt, quand elle essaye son habit de veuve.

Saint-Foix reprend :

Pendant le jour, la jeune Lise
Pleure un mari comme Arthémise;
Mais, vers le soir, un tendre amant,

De sa contrainte en tapinois la venge;
Et la veuve change
Du noir au blanc.

Et Casimir Delavigne :

JULIE. — ... Ne puis-je pas être *veuve*, monsieur?

LABRANCHE. — J'ai cru d'abord que vous l'étiez; mais vous aviez des moments d'une tristesse si naturelle que j'ai vu tout de suite mon erreur.

Écoutons encore Stendhal :

En France, les hommes qui ont perdu leur femme sont tristes; les veuves, au contraire, gaies et heureuses. Il y a un proverbe parmi les femmes sur la félicité de cet état. Il n'y a donc pas d'égalité dans le contrat d'union.

Plus récemment, Octave Feuillet :

Madame s'ennuie, parce qu'elle est très-belle, très-riche et veuve. Ce sont trois raisons suffisantes qu'elle a de trépasser. Madame s'ennuie, parce qu'elle ne peut avoir d'inclination contrariée, parce qu'il n'y a point de fantaisie que sa grande fortune ne lui permette de réaliser, point d'homme que sa beauté ne puisse rendre amoureux, et point d'amoureux que sa liberté ne lui permette d'épouser.

La Chaussée avait dit autrefois :

La veuve la plus sage est toujours assez folle pour se remarier.

Balzac essaye de nos jours ce conseil aigre-doux :

Une veuve ne doit pas faire de son mariage une affaire d'amourette. Une souris s'attrape-t-elle deux fois au même piége?

Mettons en regard de ces pensées, de ces maximes quelque peu froides et amères, ces lignes d'un cœur ému :

Les veuves les plus à plaindre sont celles qui le sont du vivant de leurs maris.
A. D'HOUDETOT.

Et, pour clore cette brève nomenclature, citons encore ce passage sévère qui nous prouvera que nos Artémises — c'est le terme consacré, soit à tort, soit à à raison — n'ont pas été mieux jugées du haut de la chaire que du haut de la scène, et reconnaissons que l'*Aigle de Meaux* n'a fait qu'acérer de son style sublime le trait emprunté aux censeurs profanes :

Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul, qui, vraiment veuves et désolées, s'ensevelissent pour ainsi dire dans le tombeau de leur époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries, et, délaissées sur la terre, mettent leur espérance en Dieu, et passent les jours et les nuits dans la

prière ! Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de saint Paul ; état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de saint Paul : « La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs ; » remarquez qu'il ne dit pas : la veuve qui passe sa vie dans les crimes ; il dit : « La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs, elle est morte toute vive, parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le soutien comme la gloire de son état ; elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devrait-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes que le monde trouve si heureuses ? » Bossuet.

Dans les nombreuses lectures qu'a nécessitées la composition de ce recueil, nous avons remarqué un seul passage touchant le veuvage de l'homme.

Vous avez eu le bonheur d'enterrer une première femme, vous hasardez d'en prendre une seconde ; le péril ne vous rebute point. Regnard.

IV

VIEILLESSE

Quand les femmes ont passé trente ans, la première chose qu'elles oublient, c'est leur âge, lorsqu'elles sont parvenues à quarante, elles en perdent entièrement le souvenir, dit cette Ninon qui fut aimée *pour sa beauté* à soixante-dix ans.

Si nous avions voix au *Recueil*, nous affirmerions que la célèbre et spirituelle courtisane aurait pu rapprocher davantage de la jeunesse l'époque où les femmes s'efforcent d'oublier ou de dissimuler leur âge, car c'est là — dit-on — un petit travers assez généralement reconnu au beau sexe; mais nous n'avons pas à prononcer; notre tâche se borne à recueillir les témoignages.

C'est à peu près à la même époque (de 1710 à 1720) que le Sage et Montesquieu inséraient, l'un dans *Gil Blas*, l'autre dans les *Lettres persanes*, les boutades suivantes :

Il n'y a point de pays où les femmes se rendent justice sur leur âge. Il y a un an qu'à Paris une fille de quarante-huit ans et une femme de soixante-neuf allèrent en témoignage chez un commissaire, pour une veuve de leurs amies dont on attaquait la vertu. Le commissaire interrogea d'abord la femme mariée et lui demanda son âge. Quoiqu'elle eût son extrait de baptême écrit sur son front, elle ne laissa pas de dire hardiment qu'elle n'avait que quarante ans. Après qu'il l'eut interrogée, il s'adressa à la fille : « Quel âge avez-vous? — Passons aux autres questions, monsieur le commissaire, lui répondit-elle, on ne doit point nous demander cela. — Vous n'y pensez pas, reprit-il, ignorez-vous qu'en justice... — Oh ! il n'y a justice qui tienne, interrompit brusquement la fille; et qu'importe à la justice de savoir quel âge j'ai? Ce ne sont pas ses affaires. — Mais je ne puis recevoir votre déposition si votre âge n'y est pas, dit-il. — Si cela est absolument nécessaire, répéta-t-elle enfin, regardez-moi avec attention et mettez mon âge en conscience. »

Le commissaire la regarda, et fut assez poli pour ne marquer que vingt-huit ans.

Le Sage.

ꟹ L'autre jour, j'étais dans une société où je me divertis assez bien. Il y avait là des femmes de tous les âges : une de quatre-vingts ans, une de soixante, une de quarante, laquelle avait une nièce qui pouvait en avoir vingt ou vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, et elle me dit à l'oreille : « Que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amants et fait encore la jolie ? — Elle a tort, lui dis-je ; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. » Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : « Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette? — C'est du temps perdu, lui dis-je, et il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. » J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, et la plaignais dans mon âme, lorsqu'elle me dit à l'oreille : « Y a-t-il rien de si ridicule? Voyez cette femme qui a quatre-vingts ans et qui met des rubans couleur de feu; elle veut faire la jeune, et elle y réussit, car cela approche de l'enfance. » Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'est peut-être un bonheur, disais-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les faiblesses d'autrui. Cependant j'étais en train de me divertir, et je dis : Nous avons assez monté, descendons à présent et commençons par la vieille qui est au sommet : « Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler et vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs; et je ne crois pas que vous soyez plus âgée l'une que l'autre. — Eh ! vraiment, monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur; je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. » Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans : « Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait ; j'ai gagé que cette dame et vous (lui montrant la femme de quarante ans) étiez du même âge. — Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. » Bon, m'y voilà; continuons. Je descendis encore, et j'allai à la femme de quarante ans : « Madame, faites-moi la grâce de me dire si c'est pour rire que vous appelez cette demoiselle qui est à l'autre table votre nièce. Vous êtes aussi jeune qu'elle; elle a même quelque chose dans le visage de passé que vous n'avez certainement pas, et ces couleurs vives qui paraissent sur votre teint... — Attendez, me dit-elle; je suis sa tante, mais sa mère avait pour le moins vingt-cinq ans plus que moi ; nous n'étions pas de même lit; j'ai ouï dire à feu ma mère que sa fille et moi naquîmes la même année. — Je le disais bien, madame, et je n'avais pas tort d'être étonné. »

Les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agréments voudraient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheraient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes et se dérober à la plus affligeante de toutes les idées. Montesquieu.

Un peu plus tard, madame de Puisieux disait :

ꟹ Il y a une femme qui ne m'a jamais pardonné de lui avoir dit qu'elle était de la même année que le roi.

De nos jours, M. Ad. d'Houdetot affirme que :

⚘ Une femme ne dit jamais son âge, à moins que ce ne soit l'occasion de faire connaître l'âge d'une autre femme qui a plus d'intérêt encore à le cacher.

Dieu merci, Alphonse Karr a trouvé du même coup la cause et la justification de ce travers :

⚘ On reproche souvent aux femmes l'habitude qu'ont la plupart d'entre elles de ne pas dire la vérité sur leur âge. Il me semble que cela dénonce un ridicule des hommes, bien plus qu'une fausseté des femmes.

Cette justification admise, passons.

⚘ Il est saison à trente ans, dit la reine de Navarre, que les femmes changent le titre de belles en *bonnes*.

« Bonnes. » On sait ce que cela signifie ; mais peu de femmes — dit-on — veulent le comprendre.

Madame Necker fixe à la même époque l'opportunité pour une femme d'être « bonne. »

⚘ A moins qu'elle ne soit un vrai phénomène, une femme, même spirituelle, doit, après trente ans, se résigner à ne plus briller d'un grand éclat.

Madame d'Arconville est plus généreuse, qui recule le terme de dix années :

⚘ Les femmes devraient au moins cesser de l'être à quarante ans. C'est assez, ce me semble, d'avoir joué à la poupée et à la madame pendant vingt-cinq.

Qu'on ne s'y trompe pas, les femmes, et surtout les jolies femmes, y jouent plus, en effet, à dix-huit ans qu'à six.

Quelles terribles expressions emploie madame d'Arconville ! « A quarante ans, femmes, cessez de l'*être*. » C'est rigide ! c'est navrant ! mais est-ce inévitable ? Non, sans doute ; nous n'osons pas, nous ne voulons pas le croire. En tous cas, nous osons être de l'avis de Boiste, quand il conseille aux femmes d'apprendre de bonne heure à vieillir, « ce qui — remarque-t-il — n'est pas un médiocre talent, » car, nous osons encore affirmer ce point, le rôle de la femme vieille — c'est de la femme *bonne* que nous voulons dire — est assez beau pour n'être pas dédaigné. Mais il faut savoir être vieille — lisez *bonne* — comme on a su être jeune et belle.

Au dire de Saint-Évremond :

⚘ L'enfer pour les femmes — qui n'ont été que belles, — c'est la vieillesse.

Mais il est bon d'ajouter avec Voltaire que

⚘ C'est un enfer de vivre avec des femmes désespérées de vieillir ou de s'enlaidir.

Quel terrible combat, en effet, que celui d'une femme qui ne fut que jolie contre le temps qui l'amaigrit pour la sculpter en vieille.

Et l'on conçoit aisément

Qu'il n'y ait pas d'être plus insupportable qu'une ci-devant[1] jolie femme, si ce n'est un ci-devant jeune homme pourtant. BOISTE.

Que les femmes qui touchent à l'âge de « *bonté* » en croient donc madame de Lambert, quand elle leur dit : « Vieillesse avancée est moins vieille, » et de Jouy, quand il leur enseigne :

« Que les prétentions à la jeunesse donnent toujours à une femme quelques années de plus qu'elle n'en a. » Qu'elles laissent Théophile Gautier s'étonner

« Que celles qui ont trente ans — ou la petite vérole — ne se jettent pas du haut d'un clocher en bas ; » et qu'elles parcourent, si elles en ont le loisir, les pages suivantes, dans lesquelles s'offriront à elles, à côté de quelques traits malins, mais non blessants, plus d'une assertion consolante, plus d'un conseil profitable.

Une vieille femme qui veut briller par sa parure, par son enjouement et par ses discours, et qui emprunte, pour faire l'agréable, tous les airs d'une jeune personne, me représente le geai de la fable, qui devient la risée de tous les autres lorsqu'il se pare des plumes du paon. Quand on a perdu la jeunesse, c'est une folie de croire qu'on en puisse retenir les agréments : les grâces disparaissent avec elle, elles abhorrent les cheveux gris.

Les femmes qui ont été belles et qui ont recours à l'artifice pour réparer l'outrage du temps ont encore plus de torts que celles qui ne le sont point et qui cherchent à réparer le refus de la nature. Le regret de n'être plus belle doit en quelque sorte être effacé par la vanité de l'avoir été. Une femme qui n'est plus en état de faire des conquêtes peut toujours s'applaudir en secret de celles qu'elle a faites autrefois, et, si elles lui ont échappé avec ses charmes, elle jouit toujours de l'idée flatteuse de les avoir faites. Mais le chagrin d'être dépourvue d'attraits, dans l'âge où l'on en pourrait avoir, semble plus juste et plus raisonnable ; et il est beaucoup plus cruel, quand on est jeune, de ne point trouver de cœurs qui veuillent se rendre, que de n'en pouvoir plus soumettre lorsqu'on en a perdu les moyens. SAINT-ÉVREMOND.

Dans la jeunesse, les femmes se soutiennent par l'ardeur du sang, qui les entraine vers les objets sensibles, qui les livre aux passions permises ou défendues : la nouveauté des objets les excite et nourrit leur curiosité ; tout cela les soutient. Pour celles qui ont de la beauté et des agrémens, elles jouissent des avantages de leur propre figure et de l'impression qu'elles font sur les autres :

[1] A l'époque où Boiste écrivait, cette épithète de *ci-devant* avait encore une force d'à-propos qu'elle a perdue depuis.

l'amour-propre est toujours nourri de ce qu'elles voient en elles, ou de ce qu'elles inspirent. Quelle domination est plus prompte, plus douce et plus absolue que celle de la beauté? La majesté et l'autorité n'ont droit que sur les choses extérieures la beauté en a sur l'âme : il n'y a guère de femmes aimables qui n'aient joui de ces triomphes secrets. De plus, quelle source d'amusements ne fournit pas l'envie de plaire? Tout l'appareil de la galanterie permise à une jeune personne, la parure, les spectacles, tous ses plaisirs sont l'occupation d'un certain âge. Quels mouvements ne donnent point les passions! Peut-on être plus vivement et plus fortement remuée que par elles?

Pour celles qui n'ont rien ménagé, qui ont été infidèles aux préjugés et aux vertus de leur sexe, elles perdent infiniment; les plaisirs, le seul lien qui les unissait aux hommes, venant à manquer, elles ne tiennent plus à eux, ni eux à elles. Pour celles qui se sont respectées, qui ont su joindre la probité et l'amitié à l'amour, elles tiennent aux hommes par les vertus et la société ; car la vertu seule a droit de nous unir. Les caractères sensibles ont plus à souffrir ; le cœur ne s'use pas comme les sens. La fidélité à vos devoirs est souvent suivie d'une longue et pénible sensibilité ; l'amour se dédommage sur les sentiments du cœur de ce que les sens lui ont refusé. Plus les sentiments sont retenus et plus ils sont vifs.

Les événements de la vie des femmes en dépendent; et de grands établissements ont été souvent la suite et la récompense d'un sentiment. Toutes ces choses sont enchaînées et relatives au cœur, et font une vie pleine et occupée, même pour celles qui n'ont pas fait un mauvais usage de leur liberté.

Tout cela échappe dans un certain âge, où, si vous voulez faire quelque usage de votre cœur, vous ne sentez plus que de la douleur. Il vient un temps où il faut mener une sorte de vie convenable aux bienséances et à la dignité de son âge; il faut renoncer à tout ce qui s'appelle plaisir vif. Souvent vous avez perdu le goût pour les amusements ; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures; vous avez perdu même vos véritables amis, et le temps est passé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté, c'est l'amour, et la récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié; et vous êtes bien heureuse quand toutes vos belles années vous ont acquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connaître, et vous arrivez toujours neuve dans un autre. Toutes les choses extérieures ne vous soutiennent plus ou vous sont interdites. Chez vous, vous ne trouvez plus qu'infirmités dans votre corps, que réflexions tristes dans l'esprit, que dégoûts. Il faut rompre tout commerce avec vos sentiments : on sent les liens quand il les faut rompre.

Les femmes n'ont qu'un temps fort court pour plaire par les agréments de la figure. Quand une fois elles ont quarante ans, elles ont beau avoir été belles et l'être encore, les grâces s'éloignent avec la jeunesse et les amours avec elles ; on s'aperçoit avec dépit que l'on ne fait plus la même impression de plaisir sur

les hommes que l'on faisait autrefois en se montrant; et l'on tombe dans la tristesse, à moins qu'on ait été assez prudente pour faire un grand fonds d'esprit et de talents, qui console des ravages du temps.

Il y a des femmes assez folles ou assez heureuses pour ignorer les ravages du temps sur la beauté. Madame la marquise de R... avait été fort belle femme et fort galante. Le goût des ajustements coquets lui était resté dans un âge fort avancé. Il y avait quarante ans que sa femme de chambre lui demandait le matin quelle robe elle voulait ce jour-là, et la marquise répondait depuis quarante ans : « Mais ma robe couleur de rose et des rubants vert gai; car, ajoutait-elle, j'en mis hier, j'en peux bien mettre aujourd'hui. » En faisant ce raisonnement tous les jours, elle réussit à mettre, à soixante ans, une robe couleur de rose et des rubans vert gai; et quand elle mourut, on lui faisait une robe couleur de rose, et elle avait des rubans vert gai. Mme DE PUISIEUX.

Il m'arrive quelquefois, en considérant tant de jeunes personnes qui se livrent si imprudemment, et j'ajouterai si innocemment, aux seuls amusements de la vie du monde, de me demander comment elles s'y prendraient pour vieillir, et cependant il faudra bien qu'elles vieillissent!

Si dans la jeunesse une femme a porté tout son intérêt sur des émotions fugitives, si elle a cédé aux séductions de l'imprévoyance, et livré son fragile esprit aux futilités du beau monde, elle se présentera bien légèrement armée contre les atteintes du temps; elle n'aura pas appris à supporter les revers de la nature; et infailliblement elle tombera dans une telle détresse, dans un abattement si profond, qu'il serait possible qu'elle envisageât avec plus de fermeté la chance de la mort que la perspective de la décrépitude. Mais si, au contraire, elle a considéré toute sa vie comme une mission sérieuse et continue, les circonstances inévitables entre lesquelles elle doit la poursuivre lui paraîtront accessoires et lui seront moins sensibles; son cœur et son esprit lui offriront toujours les moyens de les apprécier, d'en jouir ou de s'en distraire.

M. DE RÉMUSAT.

Jeunes ou vieilles, les femmes font bien de se cacher : mais, vieilles, elles le doivent indispensablement.

Sous tous les rapports possibles nous dirons que l'esprit de conduite dans la vieillesse exige des femmes deux qualités dont nous leur avons déjà fait sentir l'importance; j'entends la dignité et l'humilité. Toutes deux, à titre différent, leur imposent une grande réserve dans leur manière de se comporter. La dignité est le partage de l'être immortel qui habite par la pensée son séjour futur, et qui, sentant déjà se déployer ses ailes, attache peu de prix aux choses d'ici-bas. L'humilité convient à la femme faible, devenue plus dépendante que jamais, se jugeant inférieure à ses espérances, et ne pouvant les voir réalisées que grâce à un mérite qui n'est pas le sien.

Il ne faut pas se le dissimuler ; le sort le plus général des femmes âgées, c'est l'isolement, et les mères de famille n'en sont pas exemptes. Les enfants se dispersent ; leur vocation, leur genre de vie, leurs goûts ne s'accordent plus avec les habitudes d'un âge avancé, et l'on se sépare tout en s'aimant. La solitude de fait ou de cœur finit ainsi par devenir le partage d'une foule de femmes, et un sentiment de malheur ou au moins de profond découragement en est trop souvent la suite.

Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est souvent que l'extrait de notre vie passée. Mme NECKER.

Il faut qu'une femme proportionne à son âge ses goûts et sa parure. La coquetterie de la toilette est un ridicule odieux quand on n'est plus jeune, et la vivacité de la jeunesse dans un âge avancé ressemble à une parure neuve sur une vieille robe.

Il est une situation cruelle, embarrassante pour une femme qui a excité longtemps les désirs des hommes et la jalousie de son sexe ; c'est le moment où son miroir lui dit : Vous n'êtes plus charmante comme autrefois ; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface ; quoique l'éclipse de vos attraits soit imperceptible, elle n'en est pas moins réelle.

Elle voudrait démentir ce cristal véridique. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible est plus forte que lui. Une angoisse amère abat son cœur ; en perdant ses agréments, elle sent qu'elle perd son existence.

Quoi ! ceux qu'elle avait enchaînés à son char bientôt ne laisseront plus tomber sur elle qu'un regard de complaisance ! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ses attraits flétris ! Ce monde qu'elle a trompé et dont elle était l'idole, à peine se souviendra d'elle ! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politesse ce qu'elle devait à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ses voisins ; dès qu'on l'aura fixée, on détournera les yeux. Quel état pénible, surtout lorsque le cœur est encore avide du désir de plaire, lorsqu'on veut toujours paraître, et que personne ne s'empresse à vous remarquer !

C'est alors qu'une femme, exilée de la société, ressent un chagrin cent fois plus vif que le ministre ambitieux qui se trouve tout à coup dépossédé du pouvoir dont il était si fier et si jaloux. Tous deux versent des larmes secrètes en jetant de loin un coup d'œil vers le monde, vers ce maître changeant et tyrannique qui, dans son ingratitude, oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux sont encore dévorés d'une ambition sourde, celle d'une femme se trouve la plus impuissante. N'être plus de mise dans le tourbillon du monde est pour elle un ridicule plus cruel que le déshonneur.

Pour la sauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfinissable, il se présente à elle deux ressources, la dévotion et le bel esprit. Mais ces deux états sont surannés ; la dévotion n'est plus de mode, et l'affiche du bel-esprit est devenue trop difficile à soutenir.

Que fait-elle donc? Elle s'entoure de jeunes demoiselles, brillantes de fraîcheur et de beauté, elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs secrets, et parvient ainsi à faire encore rechercher sa société, et à prolonger cette espèce d'empire dont elle est si jalouse.

L'expérience du monde lui a appris que toutes les affaires se travaillaient comme la tapisserie. On voit naître les couleurs et la main est cachée; elle se livre donc à l'intrigue, elle a un bureau, un secrétaire; elle écrit trente lettres par jour : vingt-neuf sont rejetées, une réussit, et la voilà satisfaite. Elle protége; on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'espérance qui vous abuse fait qu'on ajoute foi à ses promesses; elle se mêle d'un emploi de quatre cents livres, comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute, et pourvu que son nom soit cité chez les ministres, pourvu qu'on dise qu'elle négocie des places et des mariages, qu'on a aperçu dans son salon un évêque et un maréchal de France, on lui attribue une grande existence, et quelquefois elle se contente de la simple apparence du crédit et du pouvoir. MERCIER.



Femme qui plaît à soixante ans
Par son aimable caractère,
Possède bien mieux l'art de plaire
Qu'une belle dans son printemps.

Les prestiges de la jeunesse
Cachent mille défauts au jour;
Mais le charme fuit : la vieillesse
Lève le bandeau de l'Amour.

Alors la raison, qui s'éveille,
Cherche l'esprit. Si c'est en vain,
La Beauté, dès le lendemain,
Pleure ses amants de la veille.

Mais si l'on trouve en vous les talents, les vertus,
L'amitié tous les jours ajoute à vos conquêtes,
Et l'on vous aime encore malgré l'âge où vous êtes,
Comme l'on vous aimait à l'âge qui n'est plus.

On regrette le temps passé sans vous connaître.
Combien l'on eût joui d'un commerce si doux!
Il semble que plus tôt on aurait voulu naître,
Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli;
On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire;
Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

DEMOUSTIERS.

Les jeunes et jolies femmes ont toute permission d'être sottes, étant sûres d'être admirées toujours; mais non pas la femme âgée : il faut qu'elle ait de l'esprit. MICHELET.

La femme n'est pas vieille tant qu'elle inspire de l'amour... D'ailleurs, qu'est-ce qu'être vieille? Ce n'est pas avoir dépensé un certain nombre d'années du nombre mystérieux qui nous a été donné à chacun. Être vieille, c'est n'avoir plus ni beauté ni charme. Si une femme conservait jusqu'à cent ans tous les attraits de la jeunesse, elle serait plus jeune qu'une femme de vingt ans qui les aurait perdus. ALPH. KARR.

Une femme est jeune tant qu'elle peut inspirer de l'enthousiasme — ou de l'amour. — Une femme qu'on n'a jamais aimée a toujours été vieille.
A. GUYARD.

Quand une vieille femme
Aime encor les plaisirs, pour eux elle est de flamme.
C. DELAVIGNE.

Qu'on n'aille pas croire qu'une femme, parce qu'elle est vieille, soit un écueil à éviter. Telle n'est pas notre pensée; bien au contraire. C'est la fréquentation des femmes qui inspire cette urbanité, cette élégance de manières, ce ton de politesse et de douceur, enfin cet amour-propre bien entendu qui peuvent seuls donner à l'homme cette ombre de perfection à laquelle il lui est permis d'atteindre. Mais les jeunes femmes, en nous faisant contracter à notre insu, par leur influence directe sur notre âme, toutes ces faciles habitudes qui font l'homme aimable, doivent plus tard profiter de cette amabilité que nous avons acquise auprès d'elles. Les femmes sont solidaires de bonté, de grâce, d'esprit et d'indulgence : ce sont des vertus qui s'étendent à tout le sexe en général. Notre respect et nos soins doivent donc se porter sur elles toutes. Combien n'avons-nous pas à profiter auprès d'une femme chez qui la vieillesse n'a détruit que la beauté! Combien deviennent doux alors les conseils de l'expérience! Ce ne sont plus les reproches et les récriminations d'un vieillard humoriste et désillusionné; ce sont les avis d'une femme aimable, qui ne nous donne que des leçons douces, parce qu'elle les puise dans des souvenirs remplis de charmes. C'est une morale qui sait le chemin de notre cœur, parce qu'elle n'est pas ennemie du plaisir, et qu'elle nous est dite par ce sexe qui a toujours su se faire entendre à notre âme.

Je parle ici des vieilles femmes en général. On en rencontre quelquefois que la vieillesse rend maussades et même méchantes, et qui se vengent sur les jeunes de la perte de leur beauté. Mais ce sont des exceptions auxquelles il ne faut pas s'arrêter, et l'on peut dire hardiment qu'un homme qui plaisante les vieilles femmes est indigne d'être aimé des jeunes. H. RAISSON.

Dans les deux sexes, c'est de la manière dont on a employé la jeunesse que dépend le sort de l'extrême vieillesse; cela est vrai de meilleure heure pour les femmes. Comment une femme de quarante-cinq ans est-elle reçue dans le monde? D'une manière sévère et plutôt inférieure à son mérite; on les flatte à vingt ans, on les abandonne à quarante.

Pauvres femmes, dès qu'elles n'ont plus le brillant de la jeunesse, leur unique et triste bonheur est de pouvoir se faire illusion sur le rôle qu'elles jouent dans le monde. STENDHAL.

Les vieilles femmes devraient toujours respecter assez leur mort prochaine pour ne point se harnacher de plumes, de guirlandes de fleurs, de rubans de couleur tendre et de mille affiquets qui ne vont qu'à l'extrême jeunesse. Elles ont beau faire des avances à la vie, la vie n'en veut plus.

THÉOPHILE GAUTIER.

Un violent chagrin, pour une jeune femme, est une vieillesse anticipée, et, il faut le dire, une sorte de corruption. Oui, une douleur trop amère déprave le cœur, car on ne la supporte qu'en la profanant. Mme É. DE GIRARDIN.

Le diable aime à peigner avec ses cornes la quenouille des vieilles femmes.

V. HUGO.

C'est une chose extraordinaire comme toutes les vieilles femmes se ressemblent.

Avec le soir viennent les lâches pensers, l'amollissement de l'âme, et je ne sais quelle énervante langueur où se noie toute la force d'une femme.

OCT. FEUILLET.

A quarante ans, une femme vaudrait-elle mieux si elle avait toujours été laide? Comme esprit, c'est probable; mais, comme cœur, c'est douteux. Quoi qu'en disent les optimistes, le bien sort rarement du mal.

Il y a des femmes qui peuvent vieillir impunément. Il semble que le temps ne puisse que les transfigurer et que la pureté de leur âme resplendisse d'un éclat plus doux encore, dans leurs dernières années, sur leur calme et beau visage. Jeunes, elles n'étaient que belles et dignes d'hommages; vieilles, elles apparaissent peu à peu dans une auréole de majesté, et leur aspect commande aux plus légers le respect et la vénération.

Mais il en est d'autres pour qui la vieillesse est une sorte de laideur relative qui amène de singuliers changements dans leur cœur ou dans leur esprit. Suivant qu'elles savent ou ne savent pas s'accommoder de ce nouvel état, il n'est pas rare de voir devenir méchantes avec l'âge des femmes qui ne l'avaient jamais été, et spirituelles des femmes qui, s'étant contentées jusque-là d'être jolies, n'avaient jamais songé à avoir de l'esprit. P. J. STAHL.

Dans leur jeunesse, les femmes aiment la parure pour attirer les conquêtes; plus tard, pour les conserver; et dans leur vieillesse, elles aiment encore la parure, parce qu'elle les rapproche de certains souvenirs. SAINT-PROSPER.

Une jolie femme doit en vieillissant éviter d'être comme le rosier, qui en hiver n'a plus que des épines.

Une femme qui fut jolie, un homme qui fut puissant se regrettent eux-mêmes. Boiste.

Il n'est plus douce attention, qu'attention de femme vieille.

(*Proverbe.*)

LA CRISE

Une charmante comédie portant ce titre ayant donné à ces mots une acception tout exceptionnelle que le succès a consacrée, nous avons cru devoir ne pas omettre de faire figurer ici la définition nouvelle :

La crise!... c'est une maladie morale qui attend les meilleures des femmes au seuil de la maturité, un écueil qui en fait échouer plus d'une au port. La plupart des femmes passent leur vie à dépouiller de ses fruits, mûrs ou verts, le vieil arbre dont Ève eut la primeur ; et tel est l'attrait du fruit maudit, que les honnêtes femmes même ne peuvent se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent... Il arrive un jour où la meilleure est saisie d'une impatience fébrile, d'une avidité de savoir désespérée. L'épouse alors devient maussade, la mère négligente ; elle ne se rend compte ni de l'objet de son trouble, ni du but de son anxiété ; mais son humeur, son langage s'altèrent, ses préoccupations confuses se trahissent malgré elle ; tantôt elle se fait petite fille, comme pour supplier qu'on veuille bien lui tout dire ; tantôt elle se vieillit et voudrait paraître corrompue, afin qu'on n'eût plus de raisons de lui rien cacher...

Oct. Feuillet.

LA VIEILLE FILLE

Balzac a créé le type immortel de *la Cousine Bette* pour réhabiliter, — ne faudrait-il pas dire pour glorifier? — les pauvres et héroïques martyrs du célibat involontaire. Après lui, M. Ernest Legouvé a trouvé la belle page suivante :

Une vieille fille est, pour ainsi parler, honteuse dans la vie ; elle se sent sous le coup des regards et des suppositions moqueuses. Sa pauvreté ne paraissant pas à la malignité une raison suffisante de son célibat, on y cherche, on y trouve parfois, à force de fouiller le passé, quelque motif plus triste encore pour la pauvre victime, dans une défectuosité secrète ou dans une faute ignorée. Pourquoi donc cependant flétrir le célibat de la femme et amnistier celui de l'homme? Le vieux garçon offre-il un titre si digne de respect? Souvent égoïste, défiant, livré parfois à l'empire dégradant de quelque servante, il n'a cherché peut-être dans son célibat volontaire qu'un moyen de prolonger les désordres de sa jeunesse ou de réserver toutes ses pensées pour lui seul ; la vieille fille, au

contraire, est presque toujours restée fille par confiance en une promesse qui l'a trompée, par fidélité à un amour qu'a suivi l'oubli ou par dévouement pour ses parents; son isolement nous représente une vertu ou un malheur.

Quelquefois aigre, parce qu'elle est aigrie; prude, parce qu'elle se fait un jeu de sa pudeur; elle rachète, en plus d'une circonstance, ces défauts, qui sont ceux de sa position, par mille preuves de dévouement et d'affection. Il faut une famille à son cœur : orpheline, elle s'attache à ses grands parents; privée d'ascendants, elle cherche quelque sœur, quelque parente à aimer, et, dans cette famille qu'elle a choisie, elle prend un rôle qui tient de l'aïeule et de la gouvernante, que les Allemands ont exprimé par un mot charmant, le rôle de *tante berceuse*. La vieille fille se charge de ce que personne ne veut faire; seule assez patiente pour apprendre aux enfants leurs lettres et leurs notes de musique, elle les habille, les conduit à la promenade, les garde à la maison, et sa mémoire a toujours dans quelque cas un conte qui les amuse, comme son tiroir une friandise qui les attire. Dans son besoin d'aimer et dans son indigence d'objet d'affection, elle s'attache aux animaux domestiques, aux fleurs, aux petits pauvres du village qu'elle instruit, aux orphelines qu'elle habille, elle se sent la mère de tous ceux qui n'en ont pas. ERNEST LEGOUVÉ.

DE LA PASSION SURANNÉE

L'on ne doit plus prétendre d'être aimée lorsqu'une fois on a cessé d'être aimable, dit Saint-Évremont.

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus, dit la Rochefoucauld.

Imaginez-vous, dit Marivaux, ce que c'est que d'être humilié, rebuté, abandonné, vous aurez quelque légère idée de tout ce qui compose la douleur d'une femme qui voudrait encore plaire, et que son âge rend dégoûtante; ah! qu'elle se rappelle alors tristement son bonheur passé! Quel plaisir, dit-elle, d'être aimée d'un homme! C'est être l'objet de toutes ses complaisances, c'est régner sur lui, disposer de son âme; c'est voir sa vie consacrée à vos désirs, à vos caprices; c'est passer la vôtre dans la flatteuse conviction de vos charmes; c'est voir sans cesse qu'on est aimable. Ah! que cela est doux à voir! le charmant point de vue pour une femme! En vérité, tout est perdu quand vous perdez cela, nos grâces nous attirent une cour brillante, nos rides font disparaître tout le monde; quelle opprobre, quelle vie, quelle fin tragique! cela fait frémir l'amour-propre.

Le même auteur constate, avec raison peut-être, que

Les premières et les dernières conquêtes sont celles dont les femmes se

savent le plus de gré. Quand on est jeune, c'est quelque chose de plaire déjà, et c'est beaucoup de plaire encore quand on est sur le retour.

Et il trace, dans un de ses romans, ce portrait d'une femme âgée qui veut encore plaire :

☙ Araminte est une grosse et grande femme de cinquante-cinq à soixante ans, qui étale glorieusement son embonpoint et qui prend l'épaisseur de ses charmes pour de la beauté. Elle est veuve et fort riche. Je la vis chez une de mes amies, elle avait auprès d'elle un jeune homme, un cadet qui n'a rien et qui s'épuisait en platitudes pour lui faire sa cour. On a parlé du dernier bal de l'Opéra : « J'y étais, a-t-elle dit, et j'y trompai mes meilleurs amis ; ils ne me reconnurent point. —Vous, madame, a-t-il repris, vous, n'être pas reconnaissable; ah! je vous en défie. Je vous reconnus du premier coup d'œil à votre air de tête. — Eh! comment cela, monsieur?—Oui, madame, à je ne sais quoi de noble et d'aisé qui ne pouvait appartenir qu'à vous, et puis vous ôtâtes un gant, et comme, grâce au ciel, nous avons une main qui ne ressemble guère à d'autres, en la voyant je vous nommai. » Et cette main sans pair, si vous l'aviez vue, est assez blanche, mais large, mais charnue, mais boursouflée, mais courte, et tient au bras le mieux nourri que j'aie vu de ma vie ; je vous en parle savamment, car la grosse dame au grand air de tête prit longtemps du tabac pour exposer cette main unique qui a de l'étoffe pour quatre, et qui finit par des doigts d'une grosseur et d'une brièveté qui la rendent difforme. Il me parut qu'elle avait la plus grande envie de plaire, et cette envie, si singulière à son âge, répandait sur toute sa personne une dose de ridiculité qu'elle seule n'aperçut point, et qui fit rire tout le monde.

Une telle femme, — si le portrait est ressemblant, ou plutôt s'il y a de telles femmes, — doit faire pitié.

Y a-t-il donc de telles femmes?

☙ Oui, répond la Bruyère, il y a des femmes déjà flétries qui, par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou du cavalier qui a besoin d'une vieille.

Ces femmes-là devraient se retirer du monde des passions, où leur rôle est achevé; mais elles sont de celles qui admettent avec Stendhal :

☙ Qu'une femme de quarante-cinq ans n'a d'importance que par ses enfants et par son amant.

Or, comme elles n'ont pas d'enfants, — gardons-nous de croire qu'elles en ont! — elles veulent avoir l'amant.

Bertin fait de la passion surannée un châtiment pour les femmes jadis coquettes et inconstantes :

> ꕤ La coupable beauté
> Que nul amant n'a pu trouver constante,
> Dans son automne expiant sa fierté,
> Seule en un coin, plaintive et gémissante,
> A la lueur d'une lampe mourante,
> Conduit l'aiguille, ou, d'une main tremblante,
> Tourne un fuseau de ses pleurs humecté.
> En la voyant, la maligne jeunesse
> Triomphe et rit de sa douleur.
> L'Amour, armé d'un fouet vengeur,
> De désirs impuissants tourmente sa vieillesse.
> Elle implore Vénus ; mais la fière déesse
> Détourne ses regards, et lui répond sans cesse
> Qu'elle a mérité son malheur.

Saint-Prosper donne à cette dernière ardeur du cœur féminin un caractère étrange, et en quelque sorte fort avouable.

ꕤ A un âge déjà avancé, on voit quelquefois des femmes s'éprendre pour des hommes d'un attachement qu'il est difficile de caractériser : c'est quelque chose de vif, d'ardent, auquel l'amitié ne peut atteindre ; ce n'est pas non plus de l'amour. Qu'est-ce donc ? Un dernier élan du cœur qui, avant de ne plus sentir, veut encore une fois se ranimer pour le bonheur.

Mais tout passe ; « les passions de vieilles filles, qui sont, — au dire de Balzac, — des poésies condamnées à rester en portefeuille, » comme les ardeurs partagées des vieilles amoureuses ; et enfin l'amour de la femme se change en : *la Protection*, « qui est, selon Alphonse Karr, la dernière forme de l'amour chez celles qui ne préfèrent pas chercher dans la dévotion, autre transformation de l'amour, — la consolation de n'être plus jeunes. »

LIVRE QUATRIÈME

I

HONNEUR — RÉPUTATION

PROPOS DIVERS SUR L'HONNEUR DES FEMMES ET LES FEMMES HONNÊTES

L'honneur des femmes a pour fondement doulceur, patience et charité.

La vertu des femmes bien nourryes (élevées) se doit autant appeler coustume que vertu. MARGUERITE DE NAVARRE.

Quand on luy parloit (à dame Jeanne de France) de quelque dame, et qu'on la luy loüoit, et luy disoit-on que c'estoit une très-sage dame, dites donc, disoit-elle, elle est des moins folles et non pas très-sage, car guères y en a-t-il qui, ou jeune ou en âge, n'ait aymé ou entré en tentation, mais les unes moins et les autres plus. BRANTÔME.

Je ne conseille plus aux dames d'appeler honneur leur debvoir : leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'écorce.

Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur que de perdre sa conscience. MONTAIGNE.

Une femme doit mépriser la médisance et craindre de la mériter.
Mlle DE SCUDÉRI.

Le sexe aime à jouir d'un peu de liberté.
On le retient fort mal par tant d'austérité,
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles.

C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.

Qui nous gêne se met dans un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un désir de pécher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher.

MOLIÈRE.

C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette et bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point, et qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une tout autre raison de ce commerce qu'à celle de la convenance des mœurs. LA BRUYÈRE.

Aux temps les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son pays,
Et... même aujourd'hui sur ce fameux modèle
On peut trouver encor quelque femme fidèle.
Sans doute : et dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

BOILEAU.

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos.

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier.

LA ROCHEFOUCAULD.

Les austérités des fameux anachorètes de la Thébaïde, les supplices ingénieux qu'ils inventaient contre eux-mêmes pour tourmenter la nature, cette mort toujours nouvelle, toujours douloureuse, qu'ils donnaient à leurs sens; tout cela, joint à l'horreur de leurs déserts, ne composaient peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde, jeune, aimable, sensible, aimée, et qui veut être vertueuse.

La femme vertueuse, avérée pour telle, et par conséquent inaccessible à la fleurette, quelque aimable qu'elle soit, n'a plus de sexe aux yeux d'une infinité de gens; ce n'est plus qu'une femme pour eux, elle ne leur est bonne à rien. Dites-leur : Elle est belle femme; ils vous répondront : Fort belle. Mais c'est un mot qu'ils disent, et non pas une réflexion qu'ils font avec vous.

Quelle que soit l'idée qu'on a de la vertu d'une femme, ce n'est certainement que l'espoir qui fait qu'on lui déclare l'amour que l'on a pour elle, et l'on n'est jamais malheureux quand on espère.

La sagesse d'une femme consiste moins à triompher de l'amour d'un galant homme qu'elle voit tète à tète et qu'elle trouve aimable, qu'à ne point s'exposer à ce tête-à-tête. Quand on combat ce que l'on aime, on succombe tôt ou tard. MARIVAUX.

La nature a dit à la femme : Sois belle, si tu peux; sage, si tu veux; mais sois considérée, il le faut. BEAUMARCHAIS.

On ne peut s'empêcher d'admirer, en lisant l'histoire de l'antiquité, l'heureuse simplicité des temps anciens où les femmes s'exerçaient à des travaux utiles, et quelquefois même pénibles. Personne n'ignore ce que nous dit sur cela l'Écriture sainte au sujet de Rébecca, de Rachel et de plusieurs autres. On voit, dans Homère, les princesses aller puiser de l'eau aux fontaines et laver elles-mêmes le linge de la maison. Les sœurs d'Alexandre s'occupaient de faire des habits à leur frère. La vertueuse Lucrèce travaillait à filer de la laine au milieu de ses femmes. Auguste, le maître du monde, pendant un temps assez long, ne porta point d'autres habits que ceux que sa femme et sa sœur lui avaient confectionnés. C'était une coutume dans les cours du Nord, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que, dans chaque repas royal, il y eût toujours plusieurs mets préparés par la princesse régnante.

En un mot, l'occupation, le travail, les soins domestiques, une vie sérieuse et retirée, tel est le partage des femmes, et c'est à quoi la Providence les a destinées.

On attache aujourd'hui à ces usages presque aussi anciens que le monde une idée de bassesse et de mépris; c'est un grand tort. Une molle indolence, une stupide oisiveté, de frivoles conversations, de vains amusements, une passion pour les spectacles, une fureur pour le jeu, ne montreront jamais un bon esprit, un solide jugement et le goût du vrai et du naturel. Mais, il faut l'avouer à l'honneur du sexe, il y a encore parmi nous, malgré la corruption du siècle, nombre de dames, même de la plus haute condition, qui se font un devoir et un plaisir de travailler et préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement.

CH. ROLLIN.

Il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince.

J. J. ROUSSEAU

Il y a longtemps que l'on a dit que la femme de bonne réputation est celle dont on ne parle point, et cela est toujours vrai. Il est si difficile d'être louée de tout le monde, qu'il faut renoncer à l'envie d'être connue, ou s'exposer à cent sortes d'observations malignes. On fait parler de ses talents, de son esprit, mais c'est toujours aux dépens de sa réputation; il faut bien que les autres femmes mal partagées de la nature entreprennent d'obscurcir ce qui les rend hideuses et méprisables par comparaison.

Notre sexe est assujetti à des bienséances, et le bonheur de notre vie dé-

pend de les garder. On ne peut être heureuse sans l'apparence au moins de la vertu, et l'étude d'une femme qui cesse d'être vertueuse doit être de le paraître.

Qu'entend-on dans le monde par de la probité? Ce n'est point aux femmes que je fais cette question. Elles sont dispensées d'en avoir. On dit une femme d'honneur, et l'on entend bien ce que c'est que l'honneur d'une femme; mais l'on n'a jamais dit une femme de probité. Ce serait même s'exprimer si ridiculement que, si j'avais à parler de madame de ***, je dirais que c'est une femme d'honneur et un homme de probité. Quoi donc! la probité serait inutile aux femmes, ou les femmes ne seraient-elles point faites pour elle? C'est le premier, car il me semble qu'elles peuvent être tout ce qu'elles veulent, sans conséquence. Nous portons aux hommes une vénération bien singulière, pour n'oser avoir avec eux rien de commun que les défauts.

Peut-être ne serions-nous point fâchées d'égaler leur savoir et de ne plus passer pour ignorantes; mais je crois qu'ils nous accuseront encore longtemps d'indiscrétion, de caprices, de frivolité, d'inconstance, de peu d'entendement, d'attachements pitoyables, etc. Nous avons cependant le germe de toutes les vertus qui sont en eux; mais, soit défaut d'éducation, soit faiblesse de notre part, ce germe ne produit rien en nous.

Une belle femme fort sage reste avec sa vertu et la fortune avec laquelle elle est née; veut-elle l'augmenter, ce n'est qu'au moyen d'un sacrifice que les femmes galantes connaissent bien. On nous a ôté tous les moyens de nous élever avec décence; il ne nous en reste qu'un qui, même en nous élevant, nous avilit et nous rend les dernières des femmes.

L'ambition a perdu de grands hommes et a fait tomber dans le travers bien des femmes qui, sans cette malheureuse passion, eussent été vertueuses. Pour vouloir s'élever au-dessus des autres, on est souvent obligé de faire des démarches qui rabaissent au-dessous d'eux et de soi-même. On ne parvient guère à ses fins qu'en caressant des gens dont on aurait méprisé la connaissance sans le besoin qu'on a de leurs services. Il faut attendre la fortune et les honneurs, ou, s'il faut les rechercher, que ce ne soit jamais aux dépens de la vertu, ni de la délicatesse des sentiments.

La seule ambition permise à une femme qui a de la raison, c'est de mériter l'estime et même l'admiration des personnes qui ont de l'honneur et du jugement; mais ce n'est pas en donnant dans tous les travers de notre siècle que l'on en vient là. Mme DE PUISIEUX.

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste, sont des vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures; il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. FONTENELLE.

... C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête;

C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut ;
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

... Une femme et tendre, et belle, et sage,
De la nature est le plus digne ouvrage.

Vous croyez que toutes les femmes sont faites sur le modèle de celles avec qui vous vous ruinez; vous pensez qu'il n'y en a point d'honnêtes.

D'honnêtes femmes! mais si fait, si fait, il y en a de fort honnêtes; elles trichent un peu au jeu, mais ce n'est qu'une bagatelle. VOLTAIRE.

O temps heureux et grossiers de nos pères, où il n'y avait que des femmes honnêtes ou malhonnêtes, où toutes celles qui n'étaient pas honnêtes étaient malhonnêtes! RAYNAL.

Les femmes qui ont la réputation d'être honnêtes, chastes et vertueuses ne la méritent, pour la plupart, que parce qu'on ne leur a rien demandé ou que l'on s'y est mal pris.

L'honnêteté, chez bien des femmes, n'est souvent qu'indolence ou défaut de tempérament. CRÉBILLON fils.

Il semble que la vertu d'une femme soit dans ce monde un étranger contre lequel tout conspire : l'amour séduit son cœur; elle doit être en garde contre la surprise des sens.

Quelquefois l'indigence ou d'autres malheurs encore plus cruels l'emportent sur toute la fermeté d'une âme trop longtemps éprouvée; il faut qu'elle succombe. Le vice vient alors lui offrir des secours intéressés ou d'autant plus dangereux qu'il se montre sous le masque de la générosité. Le malheur les accepte; la reconnaissance les fait valoir, et une vertu s'arme contre l'autre.

Environnée de tant d'écueils, si une femme est séduite, ne devrait-on pas regarder sa faiblesse plutôt comme un malheur que comme un crime? car enfin la vertu est dans le cœur, mais la malignité humaine ne veut juger ici que sur l'extérieur, quoique, dans d'autres occasions, elle cherche à développer le principe secret des actions les plus brillantes, pour en diminuer le prix et en obscurcir l'éclat. Quels sont donc les avantages d'une vertu si difficile à soutenir? Étrange condition que celle d'une femme vertueuse! Les hommes la fuient ou la recherchent peu, les femmes la calomnient, et elle est réduite, comme les anciens stoïciens, à aimer la vertu pour la seule vertu. DUCLOS.

La vertu est facile aux femmes jusqu'au temps où elles sont forcées de communiquer avec ceux qui n'en ont pas. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire des femmes.
Mme DE STAEL.

Les femmes ne peuvent imaginer de parure qui les embellisse autant que la vertu. LE BLANC.

Il y a sans doute peu d'honnêtes femmes dans l'acception qu'on attache à ce mot; mais il y a encore moins d'honnêtes hommes dans toutes les acceptions. DE LIVRY.

L'honneur des femmes est si différent de celui des hommes que l'on fait quelquefois consister l'un à détruire l'autre. BEAUCHÊNE.

La plupart des femmes sont des paons dans les promenades; quelques-unes sont des pies-grièches dans leur domestique et des colombes dans le tête-à-tête. CH. DUFRESNY.

Il n'y a rien de plus dangereux pour une femme honnête qu'un amant sage et respectueux, parce que sa conduite écarte tout soupçon de danger, et le rend, par ce moyen, presque inévitable. Mme D'ARCONVILLE.

Les femmes les plus vertueuses ont en elles quelque chose qui n'est jamais chaste.

Il est une exagération de pudeur que n'évitent pas toujours les femmes vertueuses.

Aimer à gémir, — goût de femme vertueuse!

La vertu des femmes est peut-être une question de tempérament.

Une femme vertueuse a dans le cœur une fibre de moins ou de plus que les autres femmes.

Paraissez toujours honnête femme, même après votre mort! BALZAC.

L'honneur des hommes est dans le courage de leurs actions, l'honneur des femmes est dans l'unité de leurs sentiments.

Une femme qui n'a donné aucun droit sur elle est encore libre, quelle que soit sa passion. Mme E. DE GIRARDIN.

Les femmes se rendent et ne meurent pas. CHARLES DE BERNARD.

La belle et noble vue que celle d'une honnête femme quand un bon sentiment la remue!

N'est-il pas incroyable qu'il faille du temps et de l'expérience pour en arriver à faire cette découverte si simple : que les femmes honnêtes ne se trouvent précisément que parmi les honnêtes femmes!

La femme riche et vraiment honnête a de la pitié et non du dédain pour

celle qui n'est ni l'un ni l'autre. Son cœur lui dit que la malheureuse qu'elle coudoie avec effroi dans la rue n'y est pas descendue pour son plaisir, n'y cherche et n'y trouve pas le bonheur, et que le chemin qu'elle y fait doit être plein de misères et de douleurs sans nom. Elle se dit qu'elle serait plus coupable devant Dieu si elle tombait, elle que tout a aidé dans la vie et à qui tout a souri, si elle tombait d'un degré seulement, que cette malheureuse qui, née souvent au fond de l'abîme, ne connaît que l'abîme, et y reste, sans trouver dans sa route une main pour l'aider à en sortir. P. J. Stahl.

La vertu qui convient aux mères de famille
C'est d'être la première à manier l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison.
... La maison d'une épouse est un temple sacré
Où même le soupçon ne soit jamais entré,
Et son époux absent est une loi plus forte,
Pour que toute rumeur se taise vers sa porte.
... Ce n'est pas assez bien respecter la pudeur
Que d'avoir seulement son culte au fond du cœur.
Il lui faut rendre hommage à la face publique,
Pour être vraiment chaste il faut être pudique,
Et comme vers ce but tout doit être tourné,
C'est être criminel que d'être soupçonné.
... Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté,
Mais rien ne ternira mon honneur respecté.
Et si je dois choisir, injure pour injure,
La ride au front sied mieux qu'au nom la flétrissure.

Ponsard.

A part quelques exceptions qui crèvent les yeux et qu'il est facile d'éviter, il y a peu de filles honnêtement nées; bien peu, quelles que soient les nuances incertaines de leur caractère, qui n'aient au fond de l'âme tout ce qu'il faut pour honorer le nom d'un homme et bénir son foyer.

Une vertu, si solide qu'on la suppose, a besoin de quelque encouragement et d'un peu de soutien.

On aime la vertu, mais on veut en avoir le mérite. Il n'y a pas plus d'honneur que de plaisir à se sauver, s'il n'existe aucune chance de se perdre.

Si une femme, à défaut de liaison plus étroite, n'est pas suffisamment retenue par des années d'habitude affectueuse, par sa propre dignité, par cet honneur dont elle a accepté le dépôt à la face du ciel, et que des enfants lui rendent inviolable, il faut désespérer d'elle.

Entre l'estime glaciale que le monde accorde à la vertu, et les admirations, les extases, les délices qui font cortége à l'objet inconnu de ce culte public,

quelle femme, à un jour donné, ne sentira naître en elle un doute amer et une curiosité? Oct. Feuillet.

Qu'est-ce qu'une femme honnête, dans l'élégant jargon du beau monde? C'est une femme qui commet avec une certaine distinction toutes les peccadilles de son sexe, qui, dans le même instant, fait une aumône à Dieu, et donne un denier au diable!... Qu'est-ce qu'une honnête femme?... C'est moins que rien : on n'en parle pas.

Dans une rivière de diamants, j'ai vu se noyer l'honneur de bien des femmes. Ad. d'Houdetot.

La morale des femmes est toujours fondée sur des principes arbitraires; leur honneur n'est pas le vrai honneur, leur décence est une fausse décence; tout leur mérite et toute la bienséance de leur état consistent dans la dissimulation et le travestissement des sentiments naturels qu'un devoir chimérique leur prescrit de vaincre, et que, avec tous leurs efforts, elles ne sauraient anéantir. Du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contre elle et contre sa vertu; on dirait que toute la société est intéressée à sa perte; aussi ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle peut échapper aux piéges tendus de tous les côtés à sa simplicité et à son innocence. Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont, en général, beaucoup mieux nées que les hommes. Si c'est par un miracle que ce sexe aimable est préservé du naufrage, ce miracle fait honneur aux femmes. Grimm.

II

PUDEUR — CHASTETÉ

Douce pudeur! suprême volupté de l'amour; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! Combien, si elles connaissaient ton empire, elles mettraient de soin à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

Les désirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisants; en les gênant la pudeur les enflamme : ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute; ce mélange de faiblesse et de modestie le rend plus touchant et plus tendre; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus; et si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte?

La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'âme.

Toute femme sans pudeur est dépravée; elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe. J. J. Rousseau.

L'obstacle pudique éveille le désir.

A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance sévère, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieulx que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le désir de vaincre, gourmander et fouler à nostre appétit toute cette cérémonie et ces obstacles? Car il y a non-seulement du plaisir, mais de la gloire encores d'affoler et desbaucher

cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et de ranger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magistrale. MONTAIGNE.

La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles. LA FONTAINE.

Les lois ont demandé des femmes un degré de retenue et de continence qu'elles n'exigent point des hommes, parce que la violation de la pudeur suppose dans les femmes un renoncement à toutes les vertus; parce que la femme, en violant les lois du mariage, sort de l'état de sa dépendance naturelle.

MONTESQUIEU.

Chez les femmes, la modestie a de grands avantages : elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur. FONTENELLE.

La chasteté est une vertu morale par laquelle nous modérons les désirs déréglés de la chair. Parmi les appétits que nous avons reçus de la nature, un des plus violents est celui qui porte un sexe vers l'autre; appétit qui nous est commun avec les animaux, de quelque espèce qu'ils soient; car la nature n'a pas moins veillé à la conservation des animaux qu'à celle de l'homme; et à la conservation des animaux malfaisants qu'à celle des animaux que nous appelons bienfaisants. Mais il est arrivé parmi les hommes, cet animal par excellence, ce qu'on n'a jamais remarqué parmi les autres animaux; c'est de tromper la nature, en jouissant du plaisir qu'elle a attaché à la propagation de l'espèce humaine, et en négligeant le but de cet attrait. C'est là précisément ce qui constitue l'essence de l'impureté; et, par conséquent, l'essence de la vertu opposée consistera à mettre sagement à profit ce qu'on aura reçu de la nature, et à ne jamais séparer la fin des moyens. La chasteté aura donc lieu hors du mariage et dans le mariage : dans le mariage, en satisfaisant à tout ce que la nature exige de nous, et que la religion et les lois de l'État ont autorisé; dans le célibat, en résistant à l'impulsion de la nature, qui, nous pressant, sans égard pour les temps, les lieux, les circonstances, les usages, le culte, les coutumes, les lois, nous entraînerait à des actions proscrites.

Il ne faut pas confondre la chasteté avec la continence; et, réciproquement, tel est continent qui n'est pas chaste. La chasteté est de tous les temps, de tous les âges et de tous les états; la continence n'est que du célibat; et il s'en manque beaucoup que le célibat soit un état d'obligation. L'âge rend les vieillards nécessairement continents; il est rare qu'il les rende chastes.

Voilà ce que la philosophie semble nous dicter sur la chasteté; mais les lois de la religion chrétienne sont beaucoup plus étroites; en un mot, un regard, une parole, un geste malintentionnés, flétrissent la chasteté chrétienne.

DIDEROT.

On dit que Jupiter, en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure : la Pudeur fut oubliée, et quand elle se présenta, on ne savait pas où la placer; on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là,

elle en est inséparable; elle est amie de la Vérité, et trahit le Mensonge qui ose l'attaquer; elle est liée et unie particulièrement avec l'Amour; elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle; enfin l'Amour perd ses charmes dès qu'il est sans elle. C'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur.

Ne croyez pas que votre seule vertu soit la pudeur : il y a bien des femmes qui n'en connaissent pas d'autres, et qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les devoirs de la société; elles se croient en droit de manquer à tout le reste et d'être impunément orgueilleuses et médisantes.

Il faut avoir une pudeur tendre. Mme DE LAMBERT.

Je ne louerai pas les femmes en soutenant que la pudeur leur est naturelle; ce serait prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins ni passions : la réflexion peut réprimer les désirs, mais le premier mouvement porte toujours à s'y livrer. D'ALEMBERT.

La modestie et la pudeur sont les plus beaux attributs de notre sexe.

La pudeur est aux femmes ce que le point d'honneur est aux hommes. On leur donne de bonne heure des sentiments de valeur, parce que l'on sait que les impressions qui se font dans l'enfance sont durables; il en est à peu près de même des autres préjugés; il n'y a que la raison qui nous mette au-dessus de quelques-uns qui blessent le sens commun. Peu de gens sont en état de distinguer ceux qu'il est essentiel de distinguer. Les femmes, pour qui il semble qu'ils ont été faits, se défont souvent de ceux qui nuisent à leurs plaisirs, et cela avec une facilité qui doit faire honte à la philosophie des hommes. S'il y a de l'esprit à se mettre au-dessus de quelques préjugés, il y a de l'impudence et peut-être de l'hypocrisie à les braver tous.

Une femme bien née ne doit jamais sortir des bornes de la pudeur. Sans cette vertu, la plus belle personne tombe dans le mépris. Les hommes mêmes, eux qui détruisent en nous cette vertu, l'aiment et veulent que nous leur en imposions. Une femme qui donne dans des écarts est traitée de la façon dont elle aura cédé. On peut conserver de la décence dans les occasions où on n'en a jamais mis. Plus les hommes sentent de respect pour ce qu'ils ont poursuivi, plus ils en conservent d'estime après l'avoir obtenu. Mme DE PUISIEUX.

... Qui peut séparer la pudeur de la grâce?
L'imagination de ses regards discrets
A peine ose entrevoir ses mystères secrets;
Mais de son trouble heureux, de sa rougeur aimable,
Elle adore tout bas le charme inexprimable.
Le vice audacieux s'arrête à son aspect,
Et le brûlant désir est glacé de respect.
Craignant ses propres yeux, elle-même s'ignore;

Même quand elle est nue, elle est modeste encore :
Sa décence la voile aux regards curieux,
Et la Vénus pudique est vêtue à nos yeux.
Mais comme nous voyons, délicate et craintive,
Se flétrir sous nos mains la tendre sensitive.
Un mot, un geste, un rien alarme ses appas ;
Le cœur vole au-devant de son doux embarras;
Son silence nous plaît, sa froideur même enflamme,
Et la pudeur enfin est la grâce de l'âme.
Mais, tandis que j'essaye à tracer ce tableau,
Elle vient en mes mains arrêter mon pinceau.
D'orgueil, de modestie ineffable mélange,
Ainsi que le reproche, elle craint la louange.
Déjà je vois rougir ses timides attraits,
Et crains, en les peignant, de profaner ses traits.

DELILLE.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable :
La décence, à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
Que sur le front où règne la pudeur.

DESMOUSTIER.

Si l'on n'a pu s'entendre sur la pudeur, c'est qu'on l'a dénaturée. Plusieurs la regardent comme un résultat nécessaire de notre organisation ; quelques-uns prétendent qu'elle n'est qu'un produit accidentel de nos habitudes. Tous ont raison : mais, pour les concilier, il faut cesser de confondre la pudeur naturelle et la pudeur acquise. Ce que nous nommons pudeur s'écarte trop des lois naturelles. N'avoir aucune pudeur, c'est s'en écarter autant.

La pudeur est une perception exquise, une partie de la sensibilité parfaite ; c'est la grâce des sens et le charme de l'amour. Elle évite tout ce que nos organes repoussent; elle permet ce qu'ils désirent; elle sépare ce que la nature a laissé à notre intelligence le soin de séparer, et c'est principalement l'oubli de cette réserve voluptueuse qui éteint l'amour dans l'indiscrète liberté du mariage.

DE SÉNANCOUR.

Une femme ne doit point avoir de laisser aller, de crainte du laisser faire.

BOISTE.

La pudeur, n'est-ce pas toute la femme ? BALZAC.

La pudeur donne des plaisirs bien flatteurs à l'amant : elle lui fait sentir quelles lois l'on transgresse pour lui.

Une femme de Madagascar laisse voir, sans y songer, ce qu'on cache le plus ici, mais mourrait de honte plutôt que de montrer son bras. Il est clair que les trois quarts de la pudeur sont une chose apprise. C'est peut-être la seule loi, fille de la civilisation, qui ne produise que du bonheur.

On a observé que les oiseaux de proie se cachent pour boire, c'est qu'obligés de plonger la tête dans l'eau, ils sont sans défense en ce moment.

L'amour est le miracle de la civilisation. On ne trouve qu'un amour physique et des plus grossiers chez les peuples sauvages ou barbares.

Et la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination : c'est lui donner la vie.

La pudeur est enseignée de très-bonne heure aux petites filles par leurs mères, et avec une extrême jalousie, on dirait comme par esprit de corps ; c'est que les femmes prennent soin d'avance du bonheur de l'amant qu'elles auront.

Pour une femme timide et tendre rien ne doit être au-dessus du supplice de s'être permis, en présence d'un homme, quelque chose dont elle croie devoir rougir ; je suis convaincu qu'une femme un peu fière préférerait mille morts.

La seule chose que je voie à blâmer dans la pudeur, c'est de conduire à l'habitude de mentir; c'est le seul avantage que les femmes faciles aient sur les femmes tendres. STENDHAL.

Ce qui nous plaît surtout chez la femme, c'est la pudeur naïve, c'est la chasteté. Non peut-être la chasteté de Suzanne, qui n'est pas assez exposée pour être méritoire; ce n'est pas la pudeur qui se contente de rougir, ni celle qui se tait, ni celle qui crie, ni celle qui se trouble ou s'offense de tout. — « Criez, mademoiselle, criez fort, disait le vieux Fontenelle à une jeune personne qui fuyait ses innocentes caresses: criez, cela nous fera honneur à tous les deux ! » — La pudeur que nous aimons, ce n'est pas celle de Clarisse, qui dispute tout pied à pied, jusqu'à la clef de la porte par où on l'enlève; c'est celle de la jeune fille qui, lisant toute seule Buffon, saute d'elle-même cinquante pages du livre, quoique curieuse de les lire; c'est celle de Virginie, qui préfère la mort à la honte de s'exposer nue aux yeux d'un homme; c'est celle de Jeanne d'Arc, qui ferme ingénument les yeux,

Et qui, ne voyant point, pense n'être point vue.

L'innocence et l'ingénuité, tel est le plus irrésistible attrait des femmes : une jeune femme qui, les cheveux épars, croit se cacher parmi les roseaux ou sous sa table de toilette; la femme qui fuit celui qu'elle aime et qui cherche un refuge dans les bras d'un indifférent; Nausicaa craignant d'accompagner Ulysse dans la ville, et qui, néanmoins, le conduit au bain; voilà l'innocence qui nous charme, parce qu'elle n'a rien d'apprêté. Dr ISIDORE BOURDON.

III

MODESTIE

Les anciens avaient en général un très-grand respect pour les femmes ; mais ils marquaient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, et croyaient honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avaient pour maxime que le pays où les mœurs étaient les plus pures était celui où l'on parlait le moins des femmes, et que la femme la plus honnête était celle dont on parlait le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connaissance, l'interrompit en colère : « Ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? » De là venait encore que, dans leur comédie, les rôles d'amoureuses et des filles à marier ne représentaient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avaient une telle idée de la modestie du sexe, qu'ils auraient cru manquer aux égards qu'ils lui devaient de mettre une honnête fille sur la scène, seulement en représentation. En un mot, l'image du vice à découvert les choquaient moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus, qu'on voit le plus dans le monde...

O temps de l'amour et de l'innocence, où les femmes étaient tendres et modestes, où les hommes étaient simples et vivaient contents ! O Rachel ! fille charmante et si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noémi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffais les pieds et le cœur ! Non, jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les grâces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, et qu'il faut les adorer malgré soi. J. J. Rousseau.

La modestie est le supplément de la beauté.

Que faire d'une femme sans modestie ? La timidité doit être le caractère des femmes ; elle assure leurs vertus.

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes, mais bien les

vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un ancien dit que les grandes vertus sont pour les hommes; il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues. « Ce ne sont pas celles qu'on loue le plus qui sont les mieux louées; mais celles dont on ne parle point. » La pensée me paraît fausse; mais, pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde et l'éclat, qui prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être à soi-même son propre spectateur. Mme DE LAMBERT.

La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas.
Mme DE PUISIEUX.

Les vers luisants sont l'image des femmes; tant qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de leur éclat; dès qu'elles veulent paraître au grand jour, on les méprise et l'on ne voit que leurs défauts. Mme NECKER.

Il y a dans la gloire je ne sais quoi de brillant, de mâle, qui ne va bien qu'à l'homme, et Dieu a défendu à la femme de porter cette auréole, en lui laissant l'amour, la tendresse, pour en rafraîchir les fronts ceints de la terrible lumière. BALZAC.

Les hommes se croient tous charmants; cela les préserve d'être envieux, ou du moins cela fait qu'ils sont envieux d'une autre manière; il leur faut un sujet d'envie : ils se brouillent avec leur ami, quand il obtient un grand succès, sans doute; mais encore faut-il qu'il obtienne un succès; ils ne le haïssent pas sans raison : tant qu'un événement n'est pas venu leur révéler leur propre infériorité, ils se croient parfaits, au-dessus de tout, et ils vivent tranquilles. Les femmes sont plus modestes, elles ont plus le temps de s'observer; elles s'aveuglent moins sur elles-mêmes, et, dès leur entrée dans le monde, elles éprouvent une jalousie vague, une inquiétude humble qui les rend envieuses d'avance. Cette appréhension, cet instinct d'une rivale à venir, les fait s'armer sans guerre, se parer sans fête, et leur inspire cette malveillance factice qui les fait paraître méchantes, et qui n'est que de la crainte; cette coquetterie laborieuse, cette gentillesse volontaire qui les fait paraître coupables, et qui n'est que de la modestie. Mme E. DE GIRARDIN.

IV

FEMMES GALANTES, LÉGÈRES

Une femme qui a perdu la honte est cent fois plus hardye à faire mal que n'est ung homme. MARGUERITE DE NAVARRE.

Une femme galante veut qu'on l'aime; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager; celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre; la seconde, à plusieurs amusements tout à la fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir, et dans l'autre, c'est la vanité et la légèreté. La galanterie est un faible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion; la coquetterie est un déréglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tout.

Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie. Un homme coquet, au contraire, est quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet et la femme galante vont assez de pair.

Quelques femmes donnent aux couvents et à leurs amants : galantes et bienfaitrices, elles ont, jusque dans l'enceinte de l'autel, des tribunes et des oratoires où elles lisent des billets tendres, où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette.

Une femme faible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir et qui ne guérira point, ou bien tard.

Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie, et tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, et qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi : On l'aurait prise pour une vestale.

Il y a peu de galanteries secrètes; bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amants.

LA BRUYÈRE.

Quand une femme a fait un mauvais pas, les autres lui coûtent peu.

SAINT-RÉAL.

Le moindre défaut des femmes galantes est la galanterie.

On ne compte d'ordinaire la première galanterie des femmes que lorsqu'elles en font une seconde. LA ROCHEFOUCAULD.

Une femme coupable peut encore aimer la vertu, mais il ne lui est plus permis de la prêcher. Mme DE STAEL.

Chez les femmes, le libertinage vient presque toujours de la dure nécessité; chez les hommes, il vient toujours d'un penchant vicieux. MARAT.

Sortie d'une profonde ignominie où des terreurs l'avaient plongée, la femme goûte un plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de sa vie; son humeur et sa santé s'en ressentent; à peine peut-elle en concevoir un plus doux, et l'accord de l'amour et de l'innocence lui semble être un paradis sur la terre. J. J. ROUSSEAU.

Les femmes indulgentes pour elles-mêmes sont ordinairement fort sévères pour les autres; elles croient en imposer par de grands airs et de grands mots elles se trompent, car les novices mêmes n'en sont les dupes qu'une fois. Viles créatures, qui ne voient pas que d'une femme tendre à une femme galante il y a la même distance que de la vertu au vice! Que l'amour, qui est le plus pur et le plus chaste des sentiments comme le plus délicieux, est le meilleur et peut-être le seul garant qu'une femme puisse avoir de ses mœurs! Que l'âme forte et brûlante qui sait aimer mérite le respect de tous les mortels; tandis que l'inconstance du cœur, la légèreté de l'esprit et la fougue des sens ne peuvent jamais que composer un être méprisable qu'on daigne à peine regarder comme un outil de plaisir, encore mutilé et flétri! MIRABEAU.

Une femme qui s'accoutume à regarder ceux qui la regardent répond aisément à ceux qui lui parlent, et quand elle en arrive là, c'est rarement sans danger pour sa vertu. MARIVAUX.

Il y a peu d'hommes vicieux qui fassent parade du vice. Les femmes vicieuses, au contraire, ne rougissent de rien. Cette différence vient, je crois, de ce qu'il leur est moins facile de se cacher. L'hypocrisie n'est pas le défaut commun de notre sexe. La contrainte gêne les plaisirs, et nous les aimons trop, et nos aises aussi, pour nous y assujettir.

Les femmes ne craignent pas d'être soupçonnées de plusieurs amants, et elles ne oudraient pas en avouer un.

Jamais les femmes galantes n'ont été plus à la mode et plus méprisées; nous sommes dans le siècle du libertinage et de l'esprit; on connaît à merveille ses travers, et cela n'empêche pas de les suivre; jamais la vertu n'a été plus respectée et si peu goûtée. On évite ses favoris comme des gens austères dont les mœurs rigides font la censure éternelle de celles du temps. Que ferait une fille d'un homme qui lui prêcherait la pudeur et le désintéressement? Que deviendrait un jeune homme à la mode à côté d'une femme respectable qui lui ferait sentir l'horreur de ses désordres? En vérité, cela est impraticable, la société se détruirait; plus de petites maisons, plus de petits soupers; on se cacherait, comme d'un crime, d'un commerce galant; les passions deviendraient raisonnées, décentes et soutenues. Le moyen d'ajuster tout cela ! Il doit être bien cruel pour ces sortes de femmes de se voir le matin l'objet du mépris public, et le soir celui de l'amusement des hommes qui les recherchent. Voilà la vie cependant des femmes galantes; mais où m'emportent mes réflexions? Ces créatures méprisables inspirent de la pitié; un peu d'aisance aurait fait peut-être de quelques-unes des femmes de mérite. Mais tirons le rideau sur ces objets[1]. Mme DE PUISIEUX.

Une jeune fille est comme une fleur qu'on a cueillie; mais la femme coupable est une fleur sur laquelle on a marché.

Les femmes qui reviennent sur leurs folies reviennent sur leur amour.

BALZAC.

Quand une jeune femme a une faiblesse publique, tout le monde a son pardon dans le cœur et sa condamnation sur les lèvres.

ALFRED DE VIGNY.

Il ne se peut que la femme qui fait des heureux soit longtemps heureuse.

La femme qui se jette à la tête des hommes se trouve bientôt sous leurs pieds. BOISTE.

Les femmes sont étranges; elles ne se regardent comme engagées que par des concessions physiques. Au fait, elles ont peut-être raison, car leur corps, c'est leur âme. JULES SANDEAU.

Vous avouerez peut-être bien, madame, qu'il y a par-ci par-là des femmes qui se conduisent mal?

— Ça se peut. Vous pouvez ajouter que ce sont celles-là que vos jeunes gens connaissent le mieux, ou plutôt les seules qu'ils connaissent. Ajoutez encore que c'est avec ces espèces qu'on fabrique les héroïnes de roman et de théâtre, et qu'on gâte l'opinion. Il en résulte dans l'imagination publique un certain type fabuleux du sexe féminin qui ressemble aux demoiselles de ces messieurs. Tenez, j'ai connu un petit jeune homme qui était fort glorieux d'avoir mis à mal deux ou trois servantes d'auberge, mais qui se plaignait toutefois que les femmes

[1] Ces lignes écrites il y a plus d'un siècle ont-elles beaucoup perdu de leur actualité?

eussent en général comme une odeur de torchon. Il ne voulait pas se marier à cause de cela.

C'est la manie des femmes — *légères* — que de vouloir être estimées.

OCT. FEUILLET.

La pauvre négresse vendue comme esclave n'est-elle pas au-dessus de la femme blanche, qui se vend comme maîtresse?

La femme qui ne laisse rien à désirer ne laisse rien à donner.

Les femmes mettent tant de cœur dans leurs moindres actions, qu'elles ne peuvent être généreuses et compatissantes sans se compromettre.

AD. D'HOUDETOT.

A voir certaines femmes du monde si sérieusement, si uniquement occupées à polker, à médire, caqueter, aller à l'Opéra, changer d'amant comme de feuilles de figuier, lorsqu'il y a tant de larmes à sécher autour d'elles, on se demande si ces êtres inutiles sont bien des femmes; et, dans ce cas, si ce qui palpite sous leur mamelle gauche est fait de granit ou de chair.

A. GUYARD.

Malheur à ces folles qui achètent une orgueilleuse joie au prix du déshonneur, et qui sont assez simples pour croire que l'avenir tiendra les promesses du présent! Étourdies, insouciantes, elles jettent à deux mains et en riant sur leur route pleine de soleil, leurs heures de jeunesse et d'amour, comme font les enfants des bluets et des pavots qu'ils ont butinés dans les blés, en cassant les épis. Mais la vieillesse vient pour la femme comme l'hiver vient pour l'enfant. Plus d'ardeur, plus d'amour dans le cœur de la femme, comme plus de fleurs des moissons dans la robe de l'enfant. Au plaisir dévorant succède l'ennui, au luxe éblouissant la misère, à l'espérance le dégoût et le découragement...

* * *

FRÉQUENTATION DE CERTAINES FEMMES

« Il vaut mieux que vous alliez à l'Opéra avec tel homme qu'avec telle femme au sermon, » écrivait madame de Maintenon à la jeune et naïve épouse de son frère, pour laquelle elle redoutait les dangers d'un certain ordre de relations féminines.

« Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimé, » a dit Balzac; et, de la part du grand romancier, cette assertion vaut preuves.

Madame de Puisieux a apprécié en plusieurs endroits de ses ouvrages l'influence pernicieuse des mauvaises compagnies féminines sur les hommes :

Il est aussi essentiel à un jeune homme de voir de bonne compagnie en

femmes, qu'à une femme d'éviter la mauvaise en hommes. Un jeune homme se forme l'esprit et le cœur avec elles; mais il faut pour cela qu'elles ne soient ni dévotes ni libertines. Il n'y a rien à apprendre avec les dévotes, et ce que l'on apprend avec les libertines n'est pas bon à savoir. Celles-ci corrompent le naturel le mieux disposé : on a beau dire qu'on en revient dans un âge mûr, rien n'est plus incertain ; et quand cela serait, on conserve toujours de leur commerce quelque chose qui déplaît aux femmes bien nées. Que faire donc quand on a vécu longtemps avec des femmes libertines? Employer ses dernières années à rougir des premières, et se déplaire à soi-même et aux autres? En vérité, il vaudrait presque autant avoir continué de voir les mêmes compagnies, puisqu'on n'est plus bon que pour elles. Je ne dirai rien de la société des dévotes. Elles ne me pardonneraient pas, et je crains la calomnie.

C'était l'habitude de voir des femmes qui ne méritent aucuns égards qui rendait jadis les hommes insolents; car il y avait des insolents du temps de la reine de Navarre! On n'en voit point aujourd'hui : il n'y a que des hommes polis et galants, et des femmes à qui il est difficile de manquer de respect. Une femme que l'on offenserait sérieusement, un homme qui craindrait sérieusement de faire une offense, passeraient pour des gens du temps de la reine de Navarre.

S'il y avait jadis des hommes insolents, il y en avait aussi d'autres dont les mœurs étaient simples, la société était innocente et douce, avec lesquels on ne risquait rien de hasarder des folies, qui prenaient tout bien, et qui n'en pensaient pas plus mal, et qui conservaient du respect; mais le respect est si froid qu'on s'en passait fort bien du temps de la reine de Navarre.



Mme DE STAËL

MADAME DE STAEL

ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER, BARONNE DE STAËL-HOLSTEIN

— 1766-1817 —

Le caractère dominant de madame de Staël, l'unité principale de tous les contrastes qu'elle embrassait, l'esprit rapide et pénétrant qui circulait de l'un à l'autre et soutenait cet assemblage merveilleux, c'était à coup sûr la conversation, la parole improvisée, soudaine, au moment où elle jaillissait toute divine de la source perpétuelle de son âme : c'était là, à proprement parler, ce qui constituait pour elle *la vie*, mot magique qu'elle a tant employé, et qu'il faut employer si souvent à son exemple en parlant d'elle. Tous les contemporains se montrent unanimes là-dessus. Il en est d'elle comme du grand orateur athénien : Quand vous admirez et que vous vous émouvez aux pages spirituelles ou brûlantes, quelqu'un toujours peut dire : « Que serait-ce donc si vous l'aviez entendue elle-même. »

SAINTE-BEUVE.

V

DE LA CHUTE MORALE DES FEMMES

ET DES JUGEMENTS QU'ON PORTE SUR LES FAIBLESSES FÉMININES

Il n'est rien plus sot, ne plus aysé à tromper que femme qui n'a jamais aymé.

Je n'ay jamais seu femme trompée pour estre tardive à croire la parolle des hommes; mais ouy bien plusieurs par trop bien promptement adjouster foy à la mensonge. MARGUERITE DE NAVARRE.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter à mon avis c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et à cette cause le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la force soit meslée à quelque volonté.

MONTAIGNE.

Les hommes se sont-ils acquis, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'attaquer celles des femmes?

Les hommes ne sont pas tant en droit de blâmer les femmes; c'est par eux qu'elles perdent l'innocence : hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivraient dans l'habitude de leurs devoirs, si on ne prenait pas soin de les en détourner; mais enfin c'est à elles d'être en garde contre eux.

Mme DE LAMBERT.

Quelle digue peut opposer la faiblesse d'une femme à la violence d'un amour qui veut tout, et qui peut tout? SAINT-RÉAL.

Quelle sotte chose que l'opinion publique! un homme de trente ans séduit une jeune personne de quinze, et c'est elle qui est déshonorée!

CHAMFORT.

Les honnêtes gens aiment les femmes ; ceux qui les trompent les adorent.

BEAUMARCHAIS.

Un homme a séduit une fille par des promesses de mariage. S'il refuse d'épouser, c'est un homme qui a fait un vol dont il convient, et qui ne veut pas restituer. S'il épouse cependant, c'est un homme déshonoré, ruiné, malheureux pour le reste de sa vie. Il est question maintenant de savoir lequel des deux il faut sacrifier, ou de son bonheur ou de sa parole. Son bonheur? Ce serait tout ce qu'on pourrait exiger d'un homme sûr de faire celui de la personne qu'il a séduite aux dépens du sien ; mais rien n'est plus certain. La question change donc, et ce que l'on demande réellement, c'est lequel des deux un homme doit sacrifier, de son bonheur ou de celui d'un autre, ou de sa parole? Il n'y a pas à balancer, sa parole ; filles, méfiez-vous d'une promesse que la passion arrache, soyez sur vos gardes ; hommes, n'avancez point de promesses, ne jurez que de sang-froid, et tout en ira mieux.

Que les hommes sont injustes ! Ils nous embarquent dans de fausses démarches, et ils nous blâment de les avoir suivis ; ils font des fautes mille fois plus lourdes, et ils les commettent impunément. Voilà leur avantage ; tous leurs préjugés sont pour eux, tous les nôtres sont contre nous.

Mme DE PUISIEUX.

Par certain malotru Lisette poursuivie,
Appelle à son secours un passant généreux
Qui lui prête son bras. Je crains, jeune imprudente,
Que l'aimable sauveur ne soit plus dangereux
Que le rustre qui t'épouvante.

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

Pour compromettre une femme, il ne suffit pas de l'aimer, il faut lui plaire.

On fait dans les romans de si belles réputations aux séducteurs, qu'un adolescent ne croit pas avoir fait acte d'homme tant qu'il n'a pas trompé une femme.

AD. D'HOUDETOT.

Quand donc, s'écrie Raspail, sera-t-il reconnu qu'un homme qui a séduit une femme afin de se ménager le plaisir de la déshonorer soit plus déshonoré qu'elle ! Car enfin la femme ne mentait pas, et lui mentait ; et le mensonge est un crime. Nous sommes donc bien encore à l'état sauvage, nous qui honorons le menteur et méprisons l'être faible qui en a été la dupe.

Je demande à tous les malades que mon traitement aura guéris, ajoute Raspail, de me prouver leur reconnaissance en faisant lire aux filles trompées qu'ils pourront découvrir les paroles suivantes :

« Mes pauvres filles, ne mourez pas de honte, et ayez encore moins la pensée de faire mourir avant d'être né le fruit innocent d'un moment de faiblesse où le menteur vous a surprises. Souvenez-vous que l'opinion publique pardonne la faute de la fille à la tendresse de la mère. Nourrissez votre enfant, élevez-le avec soin, aimez-le comme un petit être délaissé au berceau par son protecteur naturel. Je vais vous permettre une petite vengeance. Quand votre séducteur se sera marié pour épouser quelques gros sous que vous n'aviez pas, comme il aura des enfants moins beaux et moins forts que le vôtre, car les enfants du calcul sont toujours rachitiques ou scrofuleux, passez souvent devant lui avec le vôtre, afin qu'il compare ce qu'il a quitté à ce qu'il a préféré. Apprenez bien ensuite à votre enfant qu'on n'est pas déshonoré pour avoir été abandonné par son père, parce que nul n'est déshonoré pour le crime d'autrui. Honte à quiconque lui reprocherait sa naissance et ne lui tiendrait nul compte de ses bonnes qualités ! »

Puissent ces lignes se graver dans tous les cœurs!...

Quand tu aimeras une jeune fille, songe bien que, si elle t'aime, elle n'aura plus sa raison, et sois raisonnable pour que la folle ne devienne pas une coupable.

***

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe?
Qui sait combien de jours sa faim a combattu?
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées?
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute.

V. Hugo.

S'il était vrai que les femmes fussent plus faibles que nous, leurs chutes devraient être plus pardonnables. Ch. Dufresny.

La chute d'une femme a toujours des excuses que celle d'un homme n'a pas. On a fait du bruit de la tentation de saint Antoine; mais qu'était-ce que cette tentation accidentelle auprès de ces tentations permanentes dont le monde et le démon entourent la vie de la plus grande partie des femmes ?

Ce n'est pas que je trouve qu'on doive excuser les fautes d'une femme, par cela seul qu'elles nous profitent. Mais j'imagine que pour être juste envers ces organisations étranges qui donnent dans une heure de générosité folle tous leurs biens lentement amassés, il serait bon de se demander quel passé a précédé leurs faiblesses, et ce qui a pu, ce qui a dû quelquefois les produire.

Les chutes des femmes n'étonnent personne ; il y a toujours quelqu'un qui les ramasse, ne fût-ce que pour les porter à l'hôpital. P. J. Stahl.

... Le monde est fait de telle sorte
Qu'à la femme tombée il interdit sa porte.
Et la charité pieuse hésite en rougissant,
Au bruit que fait dans l'ombre un berceau vagissant.

L. Bouilhet.

LIVRE CINQUIÈME

DE QUELQUES CATÉGORIES FÉMININES

I

PRUDES

Madame de Bradi définit ainsi la pruderie :

« Affectation de sagesse, de décence, de délicatesse dans le langage et dans le maintien, dictée par le désir d'obtenir une bonne réputation.

Et elle accompagne cette définition des réflexions suivantes :

« Les femmes galantes que la société n'a pas encore rejetées de son sein, et qui veulent réunir les plaisirs du vice aux honneurs de la vertu, sont nécessairement prudes, c'est-à-dire qu'elles outrent la modestie dans leurs paroles et dans leurs gestes, par la crainte de laisser pénétrer leurs pensées, et pour réprimer en présence de témoins le ton familier que les hommes contractent avec elles dans l'intimité : toute femme qui a des amants, et qui n'exerce pas la profession de courtisane, doit remplacer la chasteté par la pruderie. Si la pruderie n'est pas toujours une preuve de la corruption du cœur, elle en est une de vanité prétentieuse à l'estime qu'inspire le genre de vertu dont la pruderie n'est point l'image, mais la caricature. On ne peut allier à la pruderie de la probité et un bon naturel, puisque l'on exagère jusqu'au mensonge les habitudes d'une sévérité qui exclut l'indulgence. Les prudes sont ennuyeuses dans le monde par leurs exigences, et dangereuses par leurs observations et leurs jugements dépourvus de charité; elles cherchent à rehausser leur mérite en publiant les torts qu'elles

découvrent ou créent, et passent rapidement de la médisance à la calomnie. Le manque de naturel rend insipide et pénible dans leur bouche l'éloge de la vertu, et elles en flétrissent la beauté aux yeux du vulgaire. Mais si ce travers, comme toute fausseté, est éminemment répréhensible, les femmes, surtout dans la jeunesse, n'en doivent pas moins être en garde contre la crainte d'être accusées de pruderie. Les hommes ont intérêt à leur persuader que l'extrême réserve, la vigilance scrupuleuse, l'embarras, l'inquiétude, la fuite à la simple apparence du mal, suffisent pour les faire appeler *prudes*, et leur représentent ce nom comme synonyme de *sottes :* que les femmes n'en conçoivent aucune frayeur! Être jeune, belle, et s'attirer de certaines gens le reproche de pruderie, c'est remplir ses devoirs et ne pas s'exposer à les enfreindre en vivant avec des personnes légères et peu mesurées dans leurs discours et dans leurs actions. La conscience, quand on l'interroge de bonne foi, n'abuse point sur les intentions, et il est facile de s'assurer si l'on hait le mal ou si l'on veut seulement persuader aux autres que l'on ressent cette haine. S'encourager à se bien conduire et à vaincre de funestes inclinations en faisant hautement profession de principes austères, que l'on reconnaît difficiles à suivre, n'est pas pruderie, mais courage, si l'on est vraiment dans l'intention d'employer toutes ses forces à résister. Les dames anglaises passent pour être les femmes les plus prudes de l'Europe, non-seulement parce qu'elles ne reçoivent point dans leur chambre à coucher, mais encore parce que la rencontre d'un homme et d'un lit dans la même chambre les trouble jusqu'à l'effroi; parce que le nom de plusieurs vêtements leur paraît un attentat à la pudeur, et qu'elles portent si loin la délicatesse de l'expression quand il est question du corps qu'elles ne disent jamais qu'une *jambe* de poulet ou de perdrix pour en désigner la *cuisse :* ce n'est point la pruderie, mais la coutume qui a décidé en cela. Nulle part la mode qui découvre les bras, les épaules et la poitrine n'a fait autant de progrès qu'en Angleterre; nulle part le théâtre n'est moins châtié; nulle part les mères ne manifestent plus franchement le désir de marier les filles; nulle part ces dernières ne déguisent moins les sentiments qu'on leur inspire : les dames anglaises ne sont donc point prudes quand elles observent les vieux usages de leur pays, et en parlent la langue avec les mots choisis et consacrés par la bonne compagnie; car, il faut le répéter, la prude est celle qui, substituant la forme au fond, paye seulement de maintien et de paroles, ou qui, ne se contentant pas d'être chaste, veut encore que sa chasteté fasse du bruit. Les moralistes ont toujours montré un juste mépris pour la pruderie; les poëtes, la confondant avec l'hypocrisie, en font le sujet de leurs railleries, et les hommes sans mœurs s'efforcent de la signaler dans toute conduite régulière, et tâchent de la confondre avec la vertu pour se dispenser de rendre hommage à cette dernière.

Un comique outre sur la scène ses personnages; un poëte charge ses descriptions; un peintre qui fait d'après nature, force et exagère une passion, un contraste, des attitudes, et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les

grandeurs et les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original. De même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Une femme prude paye de maintien et de paroles; une femme sage paye de conduite; celle-là suit son humeur et sa complexion, celle-ci sa raison et son cœur; l'une est sérieuse et austère, l'autre est, dans les diverses rencontres, précisément ce qui faut qu'elle soit. La première cache des faibles sous de plausibles dehors; la seconde couvre un riche fond sous un air libre et naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur; souvent elle les suppose; la sagesse, au contraire, pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, et la beauté que plus périlleuse.

LA BRUYÈRE.

Le mal que les prudes disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour; c'est s'en occuper, c'est lui rendre hommage à leur manière. Il sait prendre chez elles mille formes différentes : comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite. NINON DE LENCLOS.

Qui dit prude, ne vous déplaise,
Dit toujours ou laide, ou mauvaise.

LA FONTAINE.

... Tout homme qui prend une prude pour femme
Devient un sot monsieur gouverné par madame.

DUFRESNY.

Plutôt qu'une autre une prude est séduite.

FLORIAN.

Voltaire prête ce langage à une prude :

Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!
Et que sans craindre et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
. . . .
Allons; tâchons du moins de le paraître :
C'est bien assez quand on fait ce qu'on peut.

La pruderie est une espèce d'avarice, la pire de toutes. STENDHAL.

Les prudes savent s'imposer de grandes privations; elles ont en cela plus de mérite que les femmes vertueuses; celles-ci, du moins, ont pour elles la vertu, les autres n'ont pas même l'amour.

Vous ne connaissez pas les prudes; quand elles ont une fantaisie d'amour en tête, elles ne peuvent y résister! Eh! c'est pour cela qu'elles sont prudes; le voile n'est si épais que parce qu'il y a beaucoup à cacher.

Pour une prude, la vie d'un homme n'est rien auprès de la bonne réputation d'une femme. Mme E. DE GIRARDIN.

II

DÉVOTES

Nos lecteurs, nous aimons à le croire, ne sont pas gens à ne faire

 Nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion[1],
A les vouloir traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne.

Ils savent

 Du faux avec le vrai faire la différence.

Et de même qu'ils ne voient

 Nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle.

De même ils ne voient rien

 Qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux.

MOLIÈRE.

C'est pourquoi ils comprendront que nous ayons, sans crainte de confusion, mêlé aux citations suivantes, qui la plupart blâment ou critiquent soit le *faux zèle*, soit le zèle outré, certains passages qui rendent hommage au zèle véritable,

[1] Il est à remarquer que l'usage a consacré une bizarre dissemblance entre ces deux mots de formation commune : dévôt, dévotion. L'un, le dernier, signifie toujours ce que Molière nomme par périphrase, le *véritable zèle*, tandis que l'autre, à moins que d'être accompagné d'une épithète en quelque sorte restrictive, ne s'applique guère, d'une façon absolue, qu'aux hypocrites. Ainsi, dans le langage usuel, pour désigner une femme qui a de la dévotion, l'on ne dit pas qu'elle est dévote mais pieuse.

ou en reconnaissent la haute importance. C'est, de notre part, être fidèles à ce système de compensation que nous avons adopté dès les premières pages de ce recueil.

La dévotion vient à quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion, ou comme le faible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles comptaient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade ou d'un joli sermon. Elles allaient, le lundi, perdre leur argent chez Ismène; le mardi, leur temps chez Célimène, et le mercredi, leur réputation chez Bélimène; elles savaient dès la veille toute la joie qu'elles devraient avoir le jour d'après et le lendemain; elles jouissaient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvait manquer; elles auraient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour. C'était alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions, et si elles se trouvaient quelquefois à l'Opéra, elles y regrettaient la Comédie. Autres temps, autres mœurs : elles outrent l'austérité et la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, et, chose incroyable! elles parlent peu, elle pensent encore, et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres. Il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme qui tient quelque chose de la jalousie. Elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisaient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût. Elles se perdaient gaiement par la galanterie, par la bonne chère et par l'oisiveté, et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie. La Bruyère.

Il ne peut, sans la religion, y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes si le tempérament n'en est d'accord. La Rochefoucauld.

La plupart des femmes caressent le péché avant d'embrasser la pénitence.
Fontenelle.

On a dit que la dévotion était le faible de la vieillesse; pour moi, je crois qu'elle en est le soutien. C'est un sentiment décent, et le seul nécessaire : le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.
Mme de Lambert.

Le jeu, la dévotion, le bel esprit, sont trois grands partis pour les femmes qui ne sont plus jeunes. Vauvenargues.

Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre. Voltaire.

Les dévotes sont naturellement curieuses; elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font point par le plaisir de savoir les péchés des autres.

Les femmes de qualité dévotes :... c'est une espèce trop marquée; il nous

suffit de savoir, en général, que la dévotion dont il s'agit les éloigne du monde sans le plus souvent les approcher de Dieu.

Quand je vois ces saintes âmes, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces soldats que leurs blessures envoient aux Invalides ; les blessures de nos femmes, c'est l'âge et le déchet de leurs charmes. Adieu le monde, belle vocation! les habits, le maintien, le discours, les démarches, tout est pieux ; le cœur même prend du goût pour la façon des actions pieuses ; il aime son métier ; le formulaire ambulant ou contemplatif lui en plaît : on gémira sans douleur aux pieds des autels, on versera des pleurs dont la source sera non l'amour de Dieu, mais la vive et jalouse imitation de cet amour ; je veux dire que l'âme entrera dans son sujet, ainsi qu'un acteur tragique entre dans la passion qu'il représente.

MARIVAUX.

Une femme qui devient véritablement dévote avait l'âme véritablement tendre. SAINTE-FOIX.

Dieu, qui prend tous les moyens de nous attirer à lui, se sert de l'ennui pour rendre les vieilles femmes dévotes.

A cinquante ans, les femmes se font dévotes ; c'est pour elles le temps de l'apparition du diable. HELVÉTIUS.

J'ai demandé à une dame fort pieuse ce qui lui avait le plus coûté à quitter quand elle s'était faite dévote. Elle me répondit ingénument que c'étaient les conversations galantes et le rouge ; et, en effet, cela doit coûter beaucoup. Comment se passer de s'entendre dire que l'on est charmante, que l'on est aimée, que l'on est adorée, et mille fadeurs semblables ? Comment paraître comme une déterrée, après avoir eu le visage animé des plus vives couleurs ? Tout cela est terrible ; mais le pis est qu'après avoir embrassé la vie mortifiée on s'en ennuie, et, un beau jour, on revient au monde que l'on a quitté quelques années auparavant avec éclat. C'est, à mon avis, l'éclat de la folie. Vous ne sauriez croire le mauvais effet que ce retour produit. Une femme passe pour une tête sans cervelle, qui ne sait ce qui lui faut et à qui sa personne est à charge. Souvenez-vous, mademoiselle, que, quand une fois on est dévote, il faut soutenir l'état qu'on a choisi, dût-on passer sa vie dans le plus cruel ennui. Mais ce n'est point à votre âge que cela prend ; c'est ordinairement quand on a vécu vingt ans dans le monde, que l'on a été peu ménagère des plaisirs et qu'ils sont devenus insipides à force d'en goûter, ou bien que l'on a essuyé de violents chagrins, que l'on cherche à se consoler avec Dieu des malheurs que nous ont attirés nos folies.

Il est encore des défauts que la dévotion outrée donne : c'est de nous rendre de méchante humeur avec les autres, enclines à censurer sans ménagement toutes les actions du prochain et de les interpréter toujours mal ; enfin de nous rendre fort ennuyeuses à nous-mêmes et aux autres. Voyez ce que produit la dévotion, telle que l'ont la plupart des femmes d'à présent. Je n'ai jamais prétendu qu'une fille bien née n'eût pas la piété. Je soutiens même qu'il est absolument essentiel

d'avoir de la religion; elle est le fondement de toutes les vertus. Mais je voudrais qu'elle en eût comme un honnête homme libre de superstitions. Les filles qui sont demeurées longtemps dans les couvents en sont pétries. Je compte que le grand usage du monde vous en débarrassera.

Les personnes dévotes fuient le monde, et c'est dans le monde que l'on trouve les conversations vives et brillantes, pleines de politesse et d'enjouement, qui amusent l'esprit et exercent l'imagination. Non, il n'est pas permis à une femme dévote d'avoir de l'imagination, si ce n'est de celle de sainte Thérèse ou de Marie Alacoque. Il faut de toute nécessité renoncer aux plaisirs; les austérités de la vie pénitente ne s'accordent pas avec les satisfactions et les vanités du monde. Plus d'ajustements, plus de spectacles; adieu les discours de galanterie, et c'est le pire.

Si vous n'embrassez la religion que quand le plaisir vous abandonne, les railleries et les mépris du monde vous suivront jusqu'au pied des autels.

La coquette délaissée se jette dans la dévotion pour y trouver encore l'amour. Mme DE PUISIEUX.

En fait d'amour, les dévotes ont quelque chose de plus piquant que les autres femmes. Il y a dans leurs façons on ne sait quel mélange indéfinissable de mystère, de fourberie, d'avidité libertine, et en même temps de retenue, qui amuse singulièrement. Vous sentez qu'elles voudraient jouir furtivement du plaisir de vous aimer et d'être aimées, sans que vous y prissiez garde, ou qu'elles voudraient du moins vous persuader que, dans tout ce qui se passe, elles sont vos dupes et non pas vos complices. Mis D'ARGENS.

L'impiété, chez les femmes, révolte même les impies. Tous sont persuadés que la fidélité conjugale est mieux gardée sous l'influence de l'Évangile que si elle était livrée aux aberrations d'un pyrrhonisme désolant.

La religion, chez les hommes, tient plus à l'esprit; chez les femmes, elle est plus dans le cœur. Chez les hommes, c'est conviction; chez les femmes, persuasion. Voilà pourquoi lorsque, dans les matières de controverse, elles adoptent un parti, c'est plutôt par attachement aux personnes qu'à la doctrine. Une imagination excentrique, une sensibilité mal dirigée, a produit des femmes romanesques qui se mêlaient de dogmatiser. Le fanatisme peut exalter les têtes et les porter aux plus grands excès, quand la religion est méconnue ou mal entendue; mais ces excès ne sont pas l'ouvrage de l'Évangile, dont la morale tend à inspirer de la modération et de la douceur. Il n'est pas rare de voir aussi des dévotes acariâtres, implacables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, qui sont, comme on l'a dit, très-fières de leur humilité. Les situations respectives des femmes entre elles les rapprochent plus que celles des hommes, et, comme l'a très-bien observé Gisborne, il y a en Angleterre moins de distance entre une pairesse et une femme du commun qu'entre un législateur et un *gentleman*. Ce-

pendant ne voit-on pas souvent des femmes qui, prenant la hauteur pour la dignité, prétendent concilier l'orgueil avec la dévotion? N'avons-nous pas eu sous les yeux le spectacle de femmes qu'on appelle du *grand monde*, à qui personne ne conteste ce qu'on appelle une éducation brillante, et dont les discours, horribles échos de leur cœur, ne respiraient que le sang, parce que ce langage se retrouve dans les écrits d'un prêtre qui, après une fuite de vingt-cinq ans, était rentré dans sa patrie? Faut-il en accuser cette auguste religion qui prêche sans cesse la charité? Non, assurément; il faut en conclure seulement, et je l'ai dit ailleurs, que rien n'est pire qu'une mauvaise femme et un mauvais prêtre.

Hâtons-nous de repousser l'aspect de ces hideuses mégères pour contempler avec Érasme et Wilberforce le bonheur domestique dont jouit une famille dirigée par une mère qui est vertueuse, parce qu'elle est religieuse. Quand un époux remarque que sa femme est décente dans son maintien, pure dans sa conduite, simple dans sa parure, attentive à l'éducation de ses enfants, soigneuse à remplir ses devoirs, charitable envers tous, il reconnaît que l'Évangile n'est pas un vain nom. Cet exemple l'encourage à l'imiter, et la religion en fait sa conquête par le ministère de son épouse.

❧ A un certain âge, la femme qui ne se fait pas bel esprit se constitue dévote. Elle en prend la contenance, assiste à tous les sermons, court toutes les bénédictions, visite son directeur et s'imagine ensuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui fasse de bonnes actions. Elle se le persuade si bien qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, et surtout ceux qui impriment. MERCIER.

❧ La dévotion est le dernier période de la vie d'une femme. La plupart de celles qui sont devenues dévotes ont commencé par se livrer au plaisir qui les recherchait; elles ont ensuite tâché d'en prolonger le cours, et leurs efforts deviennent d'autant plus vifs qu'elles voient de jour en jour le monde prêt à les quitter. Les regrets les occupent encore quelque temps, et elles cherchent enfin un asile et une consolation dans la dévotion. L'aveu de leurs fautes ne leur coûte point; en se confessant, elles se retracent leurs plaisirs, et c'est l'unique qui leur reste. DUCLOS.

❧ Comment concevoir qu'une femme puisse être athée? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Être le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra, cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au delà d'une existence éphémère? Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à telle sorte d'attraits.

La femme, qui a naturellement l'instinct du mystère; qui prend plaisir à se voiler, qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses grâces et de sa pensée; qui

peut être devinée, mais non connue ; qui, comme mère et comme vierge, est pleine de secrets : qui séduit partout par son ignorance ; qui fut formée par la vertu et le sentiment le plus mystérieux, la pudeur et l'amour ; cette femme, renonçant aux doux instincts de son sexe, ira d'une main faible et téméraire chercher à soulever l'épais rideau qui recouvre la Divinité ! A qui pense-t-elle plaire par cet effort sacrilége ? Croit-elle, en joignant ses ridicules blasphèmes et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa et aux sophismes des Bayle, nous donner une grande idée de son génie ? Sans doute elle n'a pas dessein de se choisir un époux : quel homme de bon sens voudrait s'associer à une compagne impie ?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs ; elle passe ses jours ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vide, son âme creuse ; l'ennui la dévore ; elle n'a ni Dieu, ni soins domestiques, pour remplir l'abîme de ses moments.

Le jour vengeur approche ; le temps arrive, menant la vieillesse par la main. Le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil du logis de la femme incrédule ; elle l'aperçoit et pousse un cri. Mais qui peut entendre sa voix ? Est-ce un époux ? Il n'y en a plus pour elle. Sont-ce des enfants ? Perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère ? Si elle regarde dans le passé, elle n'aperçoit qu'un désert où ses vertus n'ont point laissé de traces. Pour la première fois sa pensée se tourne vers le ciel ; elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile ! la dernière punition de l'athéisme dans ce monde est de désirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand, au bout de sa carrière, on reconnaît le mensonge d'une fausse philosophie ; quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort, on voudrait revenir à Dieu, et il n'est plus temps : l'esprit, abruti par l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh ! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se retirent à la fois ! Elle meurt, cette femme, elle expire entre les bras d'une garde payée ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours. Un chétif cercueil renferme toute l'infortunée : on ne voit à ses funérailles ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs ; digne cortége qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement un fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi ; il s'étonne de l'abandon de cette bière et demande le nom du mort à ceux qui vont jeter aux vers le cadavre qui leur fut promis par la femme athée. Que différent est le sort de la femme religieuse !

Chateaubriand.

La littérature et la politique sont aujourd'hui ce qu'était autrefois la dévotion pour les femmes, le dernier asile de leurs prétentions.

Il est dans l'esprit des dévotes de se faire un mérite des devoirs accomplis.

Balzac.

La femme la plus vertueuse est favorablement disposée pour ceux qui sont sensibles à sa beauté ; la plus dévote pour ceux qu'elle induit en tentation.

H. Raisson.

Méfie-toi également des femmes qui ne sortent pas des églises et de celles qui n'y entrent jamais : ce sont deux espèces venimeuses. Hors du cercle chrétien, je connais des hommes honnêtes, mais pas une honnête femme. Outre que les passions d'un homme ne sont pas soumises à des règles aussi sévères, elles sont moins violentes ; elles s'affaiblissent d'ailleurs en se dispersant : l'honneur humain peut suffire à les dompter. Mais les passions d'une femme, à la fois plus fougueuses et plus exclusives, veulent le frein religieux. Il n'y a que Dieu contre ce torrent. Ta maîtresse est un esprit fort : il ne m'en faut pas davantage. Je vais te conter son histoire : elle a eu des amants, et elle en aura. C'est à quoi se réduit dans la pratique toute la philosophie du sexe : toute femme qui n'est pas au Christ est à Vénus. Oct. Feuillet.

La bigote qui tient son corps en zigzag sur un prie-Dieu, l'étale avec grâce sur un sofa.

Dans beaucoup de femmes, la dévotion est une aberration de l'amour, ou sa dernière flamme. Boiste.

PORTRAIT D'UNE DÉVOTE, PAR MARIVAUX

C'était une dévote, grande, laide, maigre, d'une physionomie sèche, sévère et critique ; imaginez-vous une de ces laides femmes qui ont bien senti qu'elles seraient négligées dans le monde, qu'elles auraient la mortification de voir plaire les autres, et de ne plaire jamais ; et qui pour éviter cet affront-là, pour empêcher qu'on ne voie la vraie cause de l'abandon où elles resteront, disent en elles-mêmes, sans songer à Dieu ni à ses saints : Distinguons-nous par des mœurs austères, prenons une figure inaccessible, affectons une fière régularité de conduite, afin qu'on se persuade que c'est ma sagesse, et non pas mon visage qui fait qu'on ne me dit mot.

Et effectivement cela réussit quelquefois, et la dame en question passait quelquefois pour une femme hérissée de cette espèce de sagesse-là.

La mère Saint-Ange était une petite personne courte, ronde et blanche, à double menton, et qui avait le teint frais et reposé. Il n'y a point de ces mines-là dans le monde ; c'est un embonpoint tout différent de celui des autres ; un embonpoint qui s'est formé plus à l'aise et plus méthodiquement, c'est-à-dire où il entre plus d'art, plus de façon, plus d'amour de soi-même que dans le nôtre.

D'ordinaire, c'est ou le tempérament, ou la quantité de nourriture, ou l'inaction et la mollesse qui nous acquièrent le nôtre, et cela est tout simple ; mais pour celui dont je parle, on sent qu'il faut, pour l'avoir acquis, s'en être saintement fait une tâche ; il ne peut être l'ouvrage que d'une délicate, d'une

amoureuse et d'une dévote complaisance qu'on a pour le bien et pour l'aise de son corps: il est non-seulement un témoignage qu'on aime la vie, et la vie saine, mais qu'on l'aime douce, oisive et friande, et qu'en jouissant du plaisir de se porter bien, on s'accorde encore autant de douceurs et de priviléges que si on était toujours convalescente.

Aussi cet embonpoint religieux n'a-t-il pas la forme du nôtre, qui a l'air plus profane; aussi grossit-il moins un visage qu'il ne le rend grave et décent, aussi donne-il à la physionomie, non pas un air joyeux, mais tranquille et content.

A voir les religieuses en général, vous leur trouvez un extérieur affable, et pourtant un intérieur indifférent : ce n'est que leur mine et non pas leur âme qui s'attendrit pour vous : ce sont de belles images qui paraissent sensibles, et qui n'ont que des superficies de sentiment et de bonté.

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR LA CONDITION DES FEMMES

Le christianisme, qui est une législation religieuse, eut, dès les premiers siècles, une influence salutaire sur la législation civile. A la force physique il opposait sa puissance morale, et plaidait la cause des opprimés. Par là dut s'améliorer promptement la condition du sexe le plus faible.

La loi Voconienne, qui ne permettait pas à un père de famille d'instituer héritière sa femme ni même sa fille, fut abolie par Théodose. Justinien étendit ce droit de succéder et abrogea les lois qui mettaient de l'inégalité dans les partages des deux sexes; car ceux qui ont introduit cette différence semblent, dit-il, accuser la nature de n'avoir pas donné à tous le sexe masculin.

L'ordre qui appelle les enfants à la succession de leurs pères, est aussi naturel que celui par lequel ils en ont reçu la vie; l'ordre divin, conforme à la nature, est donc que les biens soient dévolus aux enfants après le décès des auteurs de leurs jours. Cette succession est dictée par la tendresse paternelle. La liaison entre les pères et les enfants est la première que Dieu a formée entre les hommes pour les unir plus fortement entre eux qu'avec les autres...

L'iniquité de la loi Voconienne renaquit sous d'autres noms, sous d'autres formes; quand, descendue des contrées boréales, une multitude de peuples barbares, inondant le midi de l'Europe, y apportèrent leurs mœurs et leurs usages; par exemple, celui qui, constituant un aîné seul héritier privativement aux cadets, n'accordait à ces derniers, comme aux filles, que la portion modique très-improprement appelée la légitime. L'orgueil féodal, plus soigneux de maintenir son éclat généalogique que d'accomplir les devoirs de l'équité, perpétue en diverses contrées ces lois iniques qui en France ne furent détruites qu'en 1789.

L'invasion de ces peuples du Nord, en se ruant sur le Midi et en pénétrant jusqu'en Afrique, suspendit la marche de la civilisation, qui, depuis quelques siècles, faisait d'heureux progrès sous les auspices de l'Évangile. Par là furent bouleversées et les institutions civiles et la discipline ecclésiastique. Cependant le christianisme, par la voie douce de l'instruction et l'ascendant des vertus,

triompha de ces hordes victorieuses, et par elles étendit son empire jusqu'aux climats glacés d'où elles étaient sorties. On conçoit que des mœurs sauvages, fortifiées par l'opinion, enracinées par l'habitude, laissèrent, longtemps encore après la conversion, des tracs de barbarie ; mais la connaissance de l'Évangile opéra une amélioration sensible qui s'étendit graduellement à tout. Il est vraiment curieux de voir la marche progressive par laquelle leur caractère se modifie et leur législation s'améliore.

On lit dans Pomponius Méla que, chez les Gètes, les filles nubiles étaient cédées à prix d'argent ; peu importe en ce moment que les Gètes soient descendus des Goths, ainsi que l'assurent divers écrivains, et qu'ils aient emprunté d'eux cet usage ; ce qui est certain, par les codes des Goths, c'est que chez eux aussi on vendait les femmes, et Potgiessier, qui a si bien étudié les monuments historiques du Nord, dit à cette occasion que ces usages n'étaient pas nés dans le Nord, mais qu'ils y étaient venus de l'Orient.

Les lois franques, bourguignonnes et saxonnes, attestent que les filles nubiles étaient pareillement une marchandise évaluée à prix d'argent.

Chez les Prussiens, les femmes vendues de même et traitées comme des esclaves n'avaient pas le droit de manger avec leurs époux, et devaient chaque jour leur laver les pieds ainsi qu'aux hôtes. Elles faisaient partie du mobilier, et passaient en héritage, ce qui occasionnait fréquemment des incestes.

Un savant professeur d'Upsal, Frank, publia, en 1792, une dissertation dont il est bon d'énoncer le titre : *De æquis civium juribus in Suedâ per christianismum restitutis.* On y voit que la Suède païenne était absolument incivilisée. On pouvait vendre ou tuer des esclaves; les femmes, réduites à une sorte de nullité légale, ne pouvaient ni hériter, ni témoigner, ni tester, ni vendre, ni acheter ce qui excédait la valeur de quatre sous. L'abolition de l'esclavage dans cette contrée, en 1295, avait été précédée de changements notables dans la partie de la législation relative aux femmes. On avait tracé la ligne séparative entre le mariage et le concubinage, entre les enfants légitimes et ceux qui ne l'étaient pas. Le rapt fut soumis à des peines sévères. On accorda aux filles une portion dans les hérédités, et le sexe féminin, rétabli dans ses droits, dut ce bienfait à l'Évangile.

Presque tous les délits étaient frappés de châtiments pécuniaires chez les hommes qui, ne connaissant guère que les jouissances physiques, trouvaient dans leur fortune et la modicité de ces amendes un moyen de plus pour satisfaire leurs passions. Ces règlements financiers, qui n'exigent pas de méditations profondes, varient suivant les pays, le titre des monnaies, l'abondance du numéraire et la qualité des personnes. Quand il y avait rareté de numéraire, les amendes se payaient en denrées et en bestiaux. Un statut de saint Étienne, roi de Hongrie, porte que si un comte tue sa femme, il payera aux parents de la victime 50 bouvillons (*juvencos*) ; un soldat en payera 10, un homme du *vulgaire* en payera 5, et tous doivent se soumettre à des jeûnes expiatoires. Les amendes prononcées contre ceux qui attentent à la pudeur des femmes sont graduées

d'une manière très-bizarre. Le prix est moindre pour l'insulte à une femme esclave qu'à une ingénue : moindre encore si la personne est fille que si elle était épouse. La loi allemande condamne à l'amende de quarante sous pour crime de viol ; elle est double si la femme est mariée. Dans toute l'Europe était admise cette législation étrange, dont une partie s'est maintenue en Lorraine jusqu'au milieu du quatorzième siècle.

Par la loi bourguignonne, celui qui coupe les cheveux à une femme ingénue payera trente sous à la femme et douze sous d'amende ; mais seulement treize sous et deux sous à la femme si elle est esclave. Si une esclave a coupé les cheveux à une ingénue, elle est mise à mort. Cependant le maître peut la racheter pour dix sous, et alors il lui donnera cent coups de bâton.

Après la conversion au christianisme, chez divers peuples, la punition par le fouet ou la bastonnade, d'après les dispositions de la loi mosaïque, fut réduite à quarante coups, et, pour ne pas transgresser la loi par erreur de calcul, on se bornait à trente-neuf.

A mesure que le christianisme faisait des conquêtes, l'autorité civile s'étayait des maximes évangéliques pour rectifier les lois. Le décalogue est cité dans plusieurs codes et dans les capitulaires. Aux peines répressives contre ceux qui attenteraient à la pudeur des femmes, ils en ajoutent contre ceux qui les injurient. La loi lombarde condamne à un châtiment quiconque accuse une femme d'être magicienne, et celui qui enlève ses vêtements lorsqu'elle se baigne.

A une amende de quatre-vingt-dix sous celui qui lui barre le chemin et l'injurie ; l'amende est réduite à vingt sous si la personne injuriée est un esclave mâle ou femelle. Les esclaves commencent à être quelque chose.

Dans la Grande-Bretagne, la loi punit d'une amende celui qui se dispose à jeter sur une femme la rognure de ses ongles, la chassie de ses yeux, ou de la salive.

Mathieu, duc de Lorraine, contemporain de saint Bernard, prescrit aux hommes d'avoir un grand respect pour les femmes, et veut qu'on punisse sévèrement ceux qui, par des propos téméraires, feraient suspecter leur chasteté.

Non-seulement on voulait que les femmes fussent respectées ; divers codes prescrivent aussi les égards qu'elles doivent conserver dans leurs rapports entre elles ; les lois sur cet article offrent, comme tant d'autres, l'alliage d'injonctions bizarres et même révoltantes.

Les lois de Biaumont ou Belmont, en Argonne, rédigées en 1182 par le cardinal Guillaume, archevêque de Reims, statuent que la femme qui dira *laid* (c'est-à-dire *injures*) à une autre femme, payera cinq sous, dont quatre au seigneur, six deniers au mayeur, et six à la femme injuriée ; et, si elle ne veut pas payer l'argent, elle *portera la pierre le dimanche à la procession* (*en peure chemise*).

La femme qui inculpe les mœurs de sa voisine, doit prouver la vérité de son dire, sinon elle portera la même pierre, etc.

Je trouve dans la loi visigothe la disposition suivante : elle défend aux médecins

de saigner une femme, excepté en la présence de son mari, ou du père, de la mère, du fils, de l'oncle; et si en leur absence la saignée est nécessaire, les voisins seront appelés comme témoins.

Les égards pour les femmes enceintes et pour la conservation de leur fruit, sont à cette époque l'objet de dispositions législatives. Une amende de deux cents sous est imposée à quiconque, frappant une femme grosse, l'aura exposée au danger d'avorter. Si l'avortement a lieu, le coupable payera une somme arbitrée par le mari et le juge; si elle meurt, le coupable sera mis à mort. Des textes bibliques, intercalés dans ces règlements, ne laissent aucun doute sur les sentiments religieux auxquels ils se rattachent et qui les ont dictés. Ici se place naturellement une citation honorable pour la ville de Harlem; quand une femme est accouchée, il est défendu de faire du bruit dans le voisinage. Une affiche à la porte en interdit l'entrée aux huissiers et autres gens de justice.

Les femmes qui, si longtemps chez les barbares, n'avaient été qu'un meuble, commencent à posséder des immeubles. La loi lombarde les autorise à vendre, échanger ou donner ce qu'elles possèdent : heureux effets du christianisme qui, en traçant aux deux sexes leurs devoirs, consacre leurs droits. Il est à remarquer que dans ces diverses lois on s'étaye des lois divines; alors le clergé, comme organe de la religion, et comme dépositaire du peu de lumières, qui surnageaient à la barbarie, exerçait une grande influence sur les affaires civiles. On voit, par le code *Brehon*, que saint Patrice, à la prière des Irlandais, rectifia leurs lois, et qu'entre autres, il abrogea celle qui autorisait à saisir dans une foire la vache d'un pauvre homme qui ne pouvait payer au fisc la taxe de la foire. Les délits pour lesquels actuellement on inflige la peine capitale sont comme auparavant punis d'amendes, mais avec des modifications. Ainsi, par la loi d'Althelstan, celui qui tue un archevêque payera 15,000 groats, évalués à 250 livres sterling; celui qui tue un comte payera 1,000 groats.

A des maximes empruntées de l'Évangile, s'intercalent des statuts dictés par le respect pour les bonnes mœurs. La dignité de flaeth, c'est-à-dire prince ou roi, était éligible; les enfants des esclaves peuvent y aspirer; on exclut même les enfants des femmes libertines. On inflige aux femmes diverses punitions, dont une les prive du gain de leur libertinage.

On a vu précédemment quelles précautions prenaient les fidèles primitifs pour assortir les époux. On exigeait surtout que la liberté des contractants n'éprouvât aucune gêne. De là tant de canons qui prononcent des censures contre la violence et le rapt.

Les empêchements de consanguinité et d'affinité admis dans l'Église, critiqués quelquefois avec plus d'amertume que de raison, ont été justifiés même par les protestants, et surtout par *Bingham*. Le pape saint Grégoire, dans ses lettres à saint Augustin de Cantorbéry, lui expose d'une manière touchante que ces empêchements sont un puissant moyen d'étendre les rapports des familles, les liens de charité, et d'empêcher les mariages incestueux, si communs alors dans cette contrée.

Ces désordres perpétués furent l'objet des réclamations d'évêques dont les lettres attestent les lumières et le zèle. La polygamie était fréquente en Irlande ; un cardinal y fut envoyé, en 1152, pour réprimer cet abus, et sa mission fut couronnée de succès. Un historien du temps nous dit que *gentem legi nuptiarum non assuetam correxit*.

Les canons des conciles avaient quelquefois plus de force que les lois civiles ; ces dernières, en adoptant des dispositions sages, les fortifient de l'autorité ecclésiastique et de motifs religieux. Le recueil de Canciani en offre une multitude d'exemples. Des capitulaires qui enjoignent aux enfants de respecter leurs parents, citent le commandement divin ; des lois qui prescrivent de donner des tuteurs aux orphelins recommandent de choisir des hommes craignant Dieu. Quand Ferrys III, de Lorraine, condamne à vingt sous d'amende celui qui aura enlevé une fille ou une veuve, il ajoute qu'il sera mis trois dimanches consécutifs hors de l'église.

Dans cette collection de codes, où se trouvent tant de choses ridicules et barbares, le plus étrange est celui du pays de Galles, qui fut subrogé aux anciennes coutumes, et que Hoël, roi du pays, fit approuver par une assemblée des grands vers l'an 942 ou 943.

Après avoir, dans le premier livre, avec l'aide de Dieu, expliqué les lois auliques, on va sous la protection de Jésus-Christ, notre glorieux Seigneur, exposer les lois de la patrie, comme si la patrie n'était quelque chose qu'après la cour. On voit qu'alors était déjà interverti l'ordre indiqué, ou plutôt prescrit par la religion et le simple bon sens.

Le premier chapitre du second livre, relatif à l'état des femmes, contient cent et un articles, dont plusieurs sont dignes d'éloges : tel est celui qui établit entre la sœur et le frère égalité de partage dans les biens paternels. D'autres évaluent pécuniairement les outrages plus ou moins graves contre des filles, des femmes, des religieuses. C'était l'esprit du siècle. Dans le livre précédent, il y a des amendes contre l'audacieux qui donnerait *des coups de poing à la reine ou qui lui arracherait quelque chose de la main*. Mais ce recueil contient des détails si étranges, que le lecteur les révoquerait en doute si l'éditeur n'assurait qu'il a éprouvé le même scepticisme sur l'authenticité de ce code, et qu'il n'a été convaincu que par l'évidence des manuscrits.

A des idées pieuses et des pratiques de dévotion, on associe des turpitudes immondes que la plume se refuse à transcrire, et des décisions assez bizarres pour qu'on puisse en citer quelques-unes.

Si un homme abandonne une femme avec laquelle il a eu commerce, et que par elle traduit en justice il nie, il prêtera serment sur une cloche dont on aura ôté le battant.

L'épouse accusée d'adultère est admise à se justifier par le serment de sept de ses proches.

Si elle outrage son mari ou la barbe de son mari, elle sera obligée de lui donner trois vaches, à moins qu'il ne préfère de corriger sa femme par trois coups

de bâton en la frappant où il voudra, excepté à la tête; mais le mari qui, sans raison, a battu sa femme, lui payera une amende selon son rang.

Outre les causes qui de droit établissent nullité de mariage, la femme peut divorcer si son mari est galeux ou atteint de l'ozène. En cas de séparation, elle fait les partages ; le mari choisit : il a les porcs, elle a les brebis avec les ustensiles de la laiterie; il a le grand crible, la femme le petit, etc.

Les femmes se portèrent quelquefois à des excès qu'il fallut réprimer. Un des canons faits sous le roi Edgard, et conservés dans Wilkins, ordonne que si une femme, par jalousie, frappe son mari et qu'il en meure, elle jeûnera pendant trois ans s'il était coupable, pendant sept ans s'il était innocent. Dans l'un et l'autre cas, elle doit toute sa vie se condamner aux larmes et à la douleur...

A mesure que le christianisme fait des progrès, on aperçoit plus de respect pour la majesté des mœurs, la législation se dégage du chaos, s'épure et adopte des mesures favorables aux personnes de l'autre sexe, considérées comme épouses, mères, filles et veuves. Plusieurs dispositions légales sont modifiées d'après leur situation physiologique et pathologique. Cependant les codes informes dont on a parlé avaient introduit dans le droit coutumier et perpétué dans l'opinion, jusqu'aux temps modernes, quelques idées, quelques règlements empreints de la barbarie du moyen âge.

Dans les quinzième et seizième siècles, des prédicateurs comme le dominicain Hérolt, et des jurisconsultes comme Pontanus, examinaient encore s'il était licite à un mari de battre sa femme. Élever des doutes à cet égard, c'était déjà, pour cette époque, un heureux présage; car alors ce droit, loin d'être problématique, était formellement énoncé dans diverses coutumes. Celle de Beauvoisis autorisait le mari à battre sa femme, pour la corriger, *sans mort* et sans mehaigne (mutilation). Celle de Normandie portait que le mari pouvait « battre son servant, son neveu, son fils, sa fille, sa femme; mais il y a un cas en quoi femme doit être ouïe en derrière de son mari, si comme le mari la mehaigne ou lui crève les yeux, ou lui brise les bras, ou s'il a coutume de la traiter vilainement, car ainsi ne doit-on point châtier sa femme. » La coutume de Marsal, usitée jusqu'à la Révolution, dispense une femme de réparation pour avoir injurié quelqu'un, si le mari la désavoue juridiquement, ou s'il déclare sous serment qu'il l'a battue, ce qui équivaut à un désaveu juridique.

Les législations récentes, toutes ou presque toutes, admettent le témoignage des femmes à l'égal de celui des hommes dans les causes civiles et criminelles. Les codes antérieurs de deux siècles contenaient encore beaucoup d'exclusions révoltantes. Qui ne serait indigné en lisant, dans Passerini, qu'on peut recevoir leurs dépositions dans les accusations d'hérésie et de lèse-majesté et dans tous les cas pour lesquels les *infâmes* sont reçus à témoigner?

Pour les crimes capitaux, elles subissent communément les mêmes peines que les hommes ; mais, dans les affaires civiles, souvent encore elles sont assimilées aux personnes en minorité.

La punition des attentats contre la pudeur n'est plus graduée sur une échelle

pécuniaire, qui favorisait la luxure de l'homme riche. Une juste sévérité atteint les coupables de rapt ou de viol; mais pourquoi l'infidélité conjugale est-elle censée plus coupable, est-elle plus sévèrement punie chez la femme? C'est, nous dit-on, parce qu'elle introduit un étranger dans la famille; mais cette raison milite également contre l'homme qui est son complice. La religion n'a pas deux poids et deux mesures. Les lois politiques et civiles, dit Montesquieu, demandent plus à la femme, parce qu'en violant la foi conjugale elle sort de sa dépendance. Celui qui l'en fait sortir est-il moins criminel? Mais, ajoute l'auteur de l'*Emile*, en se chargeant du dépôt des enfants, elle doit en répondre à l'autre. En manquant à ses devoirs, elle dissout le lien de famille. Pour trouver quelque solidité à de tels arguments, attendons qu'on nous prouve qu'une femme peut être adultère seule et sans complice.

Souvent on a dit, et c'est presque un proverbe, que l'Angleterre est le paradis des femmes. Les lois leur sont si favorables, dit Addison, qu'on croirait que ce sont elles qui les ont dictées. Comment donc, chez un peuple grave et sage, a pu se maintenir une coutume sur laquelle mes questions et mes recherches multipliées n'ont pu me procurer d'autres renseignements que le passage suivant, extrait d'un écrivain anonyme? « La classe inférieure du peuple emploie quelquefois une méthode aussi expéditive que singulière, de dissoudre un mariage. Quand les époux sont mécontents l'un de l'autre, le mari met une corde au cou de sa femme, la conduit au marché du voisinage, et l'expose à l'enchère, comme si c'était une jument ou une vache; ordinairement on a pourvu à ce qu'il s'y trouvât un acheteur, car difficilement croira-t-on qu'une femme consentît à souffrir cette indignité, si elle n'était sûre de trouver un acquéreur. Le mari donne le bout de la corde au dernier enchérisseur, et se prétend déchargé envers elle de toute obligation comme époux. »

Cette pratique, dont heureusement les exemples sont rares, et qu'il faut classer dans la liste si nombreuse des contradictions humaines, ne détruit pas la vérité du fait énoncé sur l'état heureux des Anglaises. En général, la même observation s'applique à toutes les contrées qui jouissent d'une constitution libre, comme la Hollande, la Suisse, les États-Unis, par la raison toute simple qu'une telle constitution est plus en harmonie avec l'Évangile, et qu'avec l'Évangile le despotisme est inconciliable. Dans un pays où l'obéissance passive est établie, communément les femmes sont à plaindre, parce que l'homme, né pour le commandement, n'étant maître que de son épouse, exerce envers elle un empire qui la rend esclave. Les mœurs y sont plus relâchées, un luxe dévorateur, descendu des classes supérieures, infeste toutes les autres. On sait lequel des deux sexes est plus susceptible de cette contagion. Pour satisfaire à la vanité, il est entraîné au libertinage. Les entraves à la liberté de la presse donnent aux talents une direction vers l'adulation, vers la galanterie; la dépravation devient générale. Les républiques présentent un spectacle plus consolant, il y a moins d'inégalité dans les fortunes, l'esprit d'économie dispense de recourir aux lois somptuaires. Les épouses, les mères de famille y sont plus respectées, parce qu'elles sont plus

respectables, et de quels sacrifices ne sont-elles pas capables pour la liberté de leur pays? La Hollande, la Suisse et d'autres pays s'empressent d'étaler leurs preuves.....

Combien de Clotildes ont amené sous l'étendard évangélique, non des Sicambres, mais des barbares de la même trempe! En 326, la nation des Ibériens fut convertie par l'entremise d'une pauvre captive, et, au neuvième siècle, la sœur de Bogaris, roi des Bulgares, devint l'apôtre de sa nation. Adlzreitter veut qu'on ajoute les Goths d'Espagne, convertis par Ingunde, les Boïens par Reginotrade, et les Lombards par Théodelinde. Authuse, mère de saint Jean Chrysostome, s'écriait : « Grand Dieu! quels prodiges de vertus on trouve parmi les femmes chrétiennes! » Un écrivain païen, Libanius, à qui nous devons cette anecdote, et qui appelait ces femmes les *amies de Dieu*, loue Julien de ne pas les attaquer par la violence, « attendu, dit-il, qu'elles ne redoutent ni la mort, ni les supplices. » Dans un discours contre cet empereur, saint Grégoire de Nazianze, et après lui saint Augustin, proclament le dévouement généreux des femmes chrétiennes en interpellant la notoriété publique.

Combien d'héroïnes citées honorablement dans les fastes religieux furent en quelque sorte la tige d'autres héroïnes dont la succession, jamais interrompue, s'est perpétuée jusqu'à nos jours!

Sous l'influence du christianisme se sont élevés de toutes parts des asiles pour soulager les misères humaines. A sa voix des milliers de vierges ont accouru dans ces asiles où la charité brille de tout son éclat en se dévouant à tous les sacrifices. Là elles semblent n'exister que pour les infortunés auxquels elles prodiguent leurs secours. On a souvent préconisé et je ne prétends pas déprimer l'héroïsme militaire qui, de nos jours, a enfanté tant de prodiges; cependant soutiendrait-il le parallèle avec celui que déploient sans relâche dans nos hôpitaux des femmes vertueuses qui, n'ayant guère que Dieu pour témoin, n'attendent que de lui leur récompense? Un protestant qui a publié des sermons pour les jeunes demoiselles, Fordyce, vante la grandeur d'âme de beaucoup de personnes du sexe qui, dans l'Église romaine, se consacrent au soulagement de l'humanité.

Le christianisme a réintégré les femmes dans le rang que leur assignait la nature; cependant elles ne jouissent pas encore de la plénitude des droits auxquels elles pourraient aspirer; elles ne remplissent pas encore toutes les fonctions utiles qu'on pourrait confier à leur zèle éclairé en les associant à l'intérêt public. Ce zèle vient d'éclater en faveur des enfants de la Grèce, qui, depuis huit ans, avec une intrépidité commune aux deux sexes, soutiennent la lutte de la civilisation contre la barbarie, de la croix et de l'Évangile contre le Coran. Tandis que des gouvernements chrétiens de nom, renégats de fait, contemplent avec une atroce impassibilité ces ruisseaux de sang, ces milliers de victimes égorgées par la rage musulmane; tandis que, sourdement complices des massacres, ils aspirent peut-être au moment où le glas funèbre sonnera l'agonie d'une nation généreuse, mais à leurs yeux coupable d'un crime irrémissible, celui de vouloir

être libre, de toutes parts s'élève le cri des nations indignées; de toutes parts des femmes respectables associent au vœu général leurs talents, leurs efforts, et font un appel à la générosité en faveur des Grecs. Elles frapperaient en vain à la porte de certains palais, construits, cimentés par les sueurs, le sang, les larmes des peuples; mais ces héroïnes de la charité pénètrent jusque dans la chaumière du pauvre, certaines d'y recueillir le denier de la veuve, et, comme l'exemple des vertus est toujours le plus éloquent des orateurs, elles ont de dignes imitatrices jusque dans les contrées du nouveau monde.

La naissance du christianisme fut pour les femmes une nouvelle ère. Aussi les nations chrétiennes, plus que toutes les autres, ont produit des femmes distinguées. L'une de celles qu'on peut placer dans cette classe avoue que l'Évangile élève les femmes à un rang qu'elles n'eurent jamais dans l'antiquité, et que jamais elles n'obtiennent chez les peuples idolâtres, musulmans et sauvages.

S'il vous plaît d'attribuer les avantages dont elles jouissent parmi nous aux progrès de la civilisation, convenez que celle-ci est l'ouvrage du christianisme. L'Europe entière étant la région la plus civilisée, il n'est pas surprenant que leur situation y soit meilleure que dans les pays privés de l'Évangile. Si, dans les siècles antiques, quelques peuples ont eu pour elles des égards, presque tous les ont soumises à un esclavage légal et systématique, jusqu'au moment où, du sein de la Palestine, sortit et s'étendit sur la terre une institution religieuse, sublime, divine, universelle et permanente, qui, dans un corps de doctrine consacrant tous les devoirs et tous les droits, a relevé la femme de l'abjection où l'avaient plongée des religions licencieuses et des législations stupides. La reconnaissance doit fortifier l'attachement des femmes au christianisme; la seule religion qui leur a rendu leurs droits est la seule propre à les conserver.

H. Grégoire, évêque de Blois.

☞ Le christianisme, sévère en principes, mais commandant l'indulgence, remplaça le règne des sens par celui des âmes. Si la politique et la philosophie avaient tout rapporté à l'intérêt des sociétés, la nouvelle législation fit voir cet univers comme un néant dont tout devait nous détacher, et le monde à venir comme le seul but de nos pensées et de notre espoir. Tout s'épura. On eut honte de la licence; les femmes, plus modestes, regrettèrent la pudeur, s'imposèrent des sacrifices, s'humilièrent pour s'élever; les fautes diminuèrent par le besoin et l'obligation de se dénoncer elles-mêmes. Chacun voulut un frein, chercha des bornes à ses désirs, à ses passions; les devoirs devinrent des plaisirs, toutes les sages institutions se rétablirent; des vœux furent prononcés; des liens indissolubles se formèrent; le mariage, qui n'était qu'une union de convention, devint un nœud sacré, solennel, sanctifié par l'autel et protégé par les lois; une morale simple et pure se présenta comme secours au malheur, comme sauvegarde à la faiblesse, à l'innocence. Étouffant les haines et défendant les vengeances, la paix sembla descendre sur la terre pour inviter tous les mortels à s'aimer, à se soute-

nir, et la religion, en réunissant toutes les âmes, sembla former une immense chaîne qui se rattachait au trône de la Divinité.

Tout, dans ce nouveau culte, devait plaire aux femmes. Non-seulement il rétablissait une balance plus égale entre elles et nous, mais il répondait en quelque sorte à ce goût, toujours dominant chez elles, de subjuguer et d'exercer leur pouvoir. Convertir est encore un genre de séduction; aussi vit-on toujours les femmes chrétiennes s'y livrer avec plus d'ardeur que les hommes.

(Saint Augustin fut converti par sa mère, et saint Jérôme dédia aux femmes une partie de ses ouvrages.)

L'Angleterre, la France, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne, la Russie et, pendant quelque temps, la Perse, reçurent l'Évangile des mains de la beauté, et des milliers de prosélytes furent les fruits heureux des charmes et de la grâce.

Bientôt cette sensibilité naturelle aux femmes, sensibilité que l'amour change en passion, fut transformée par la religion en pitié douce et consolante.

Le besoin du bonheur des autres, du soulagement de l'infortune, s'empara de ces âmes de feu. Les asiles sacrés du malheur furent institués, protégés, desservis par les femmes; la faiblesse et la commisération triomphèrent du dégoût qu'un spectacle affreux devait leur inspirer. Les maux furent soignés, les plaintes entendues; les larmes qui coulèrent encore furent recueillies dans leur sein.

L'on vit enfin les femmes, ces précieux ornements de la terre, devenir la ressource de l'infortune et le secours de l'indigence. La persécution même qu'éprouvèrent les chrétiens servit à développer leurs vertus. Elle électrisa leur courage. Les premières elles se précipitèrent sur les bûchers qu'élevait la tyrannie...

Ainsi, grâce à ce culte saint, à cette morale persuasive, le christianisme, dans ce qu'il avait de mystérieux et de surnaturel, enflamma encore plus un sexe irritable et sensible. Ces mêmes femmes qui, naguère, au milieu de l'encens et des hommages, faisaient lutter l'éclat de leurs charmes avec celui de leurs ornements... alors couvertes d'un cilice, oubliaient leurs attraits, leur faiblesse, bravaient la mort, la demandaient, et, affranchies du présent, s'élançaient avec ivresse dans les abîmes de l'avenir.

Qu'on ne s'étonne point de ce prodigieux courage. Le culte qu'elles défendaient avec tant de zèle protégeait leur faiblesse. Par lui, un cercle d'idées et d'institutions nouvelles était établi; un autre ordre social s'offrait à leurs regards, elles pouvaient y tenir une place plus décente et totalement indépendante des hommes. Restaient-elles dans le monde, une loi sacrée les enchaînait à leurs époux; se consacraient-elles aux autels, elles ne dépendaient plus que de Dieu; en un mot, d'esclaves elles devenaient libres. De Ségur.

III

SAVANTES

Chacun connaît le chef-d'œuvre de Molière intitulé *les Femmes savantes*, dont la leçon est résumée dans ces quelques vers :

> Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
> Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
> Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
> Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
> Et régler la dépense avec économie,
> Doit être son étude et sa philosophie.
> Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés.
> Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
> Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien,
> Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
> Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
> Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
> Les femmes à présent sont bien loin de ces mœurs.

Nous sommes loin de l'époque où le bonhomme Chrysale tançait de la sorte les Bélises et les Philamintes.

Les femmes maintenant, — dit madame Necker, — sont un peu trop avisées pour être pédantes, Molière et Boileau ont mis ordre à cet orgueil-là. De nos jours l'on voit des prétentions au bon ton, à l'élégance, à la naïveté, à la sensibilité, à l'*impressionnabilité*, jamais au savoir.

Molière et Boileau, que madame Necker cite seuls, eurent de nombreux auxiliaires dans la grande guerre contre les femmes savantes.

La Bruyère, entre autres, a dit :

L'on regarde une femme savante comme on fait une belle arme; elle est

ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manége, quoique le mieux instruit du monde.

Voilà les femmes savantes bien classées !

Plus tard, au temps où, paraît-il, se voyaient encore des femmes savantes, madame de Puisieux écrivait :

✠ Les femmes savantes se donnent un travers dans le monde, soit par envie, soit qu'en effet il soit ridicule de voir une jolie femme raisonner sur des matières qui ne semblent pas avoir été faites pour elles. Les conversations sur les affaires de l'État ou sur celles de la religion, ne vont point du tout aux femmes : cela demande un sérieux qui les dépare. En effet, ne voilà-t-il pas une belle occupation pour une personne de notre sexe, de passer les nuits à lire le P. Quesnel ou les *Lettres provinciales?* J'aimerais mieux donner à ma fille les *Contes* de la Fontaine que tous ces livres-là. Ce qui pourrait en arriver, c'est qu'elle saurait des choses qu'elle se garderait bien de paraître savoir. Mais, dût-on la soupçonner de cette lecture, je l'aimerais mieux que de l'entendre argumenter comme un docteur de Sorbonne.

Selon mademoiselle de Lespinasse :

✠ Les femmes doivent être instruites, mais non pas être savantes.

Selon la Fontaine :

✠ Ce n'est point une bonne qualité dans une femme d'être savante, et c'en est une très-mauvaise d'affecter de paraître telle.

Selon madame de Puisieux :

✠ Une femme doit avoir une extrême modestie sur son savoir et cacher soigneusement, surtout devant les autres femmes, qu'elle sait quelque chose qu'elles ignorent.

Balzac a dit aussi :

✠ L'une des premières conditions de l'instruction, chez la femme, c'est d'être profondément cachée.

C'est, croyons-nous, fort sagement raisonner ; mais, comme il est rare qu'une mesure prise contre les abus ne dégénère en obstacle à l'usage modéré, le ridicule jeté sur les femmes savantes proprement dites a produit en quelque sorte l'interdiction pour les femmes d'acquérir la science. C'est ce que Thomas constate dans les pages suivantes :

✠ Dans le siècle le plus éclairé on ne pardonna point aux femmes de s'instruire. Il semble que la nation distinguée par sa valeur et par ses grâces ait

toujours craint d'avoir une autre espèce de mérite. Le goût des lettres a été regardé comme une sorte de mésalliance pour les grands et un pédantisme pour les femmes. Ce mépris secret des Francs nos aïeux dut retenir surtout le sexe que l'opinion gouverne le plus. Quelques femmes bravèrent ce préjugé, mais on leur en fit un crime. Comme tout ce qui est bien a son excès, et qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raison ; en associant ce qui est ridicule à ce qui est utile, on vint aisément à bout de décrier les connaissances dans les femmes. Despréaux et Molière joignirent au préjugé l'autorité de leur génie. Mais, trop habiles pour y manquer, tous deux chargèrent le tableau pour faire rire. Molière surtout mit la folie à la place de la raison, et l'on peut dire qu'il trouva l'effet théâtral plus que la vérité...

Armande et Philaminte sont des êtres très-ridicules, j'en conviens, et qui méritent qu'on en fasse justice...

Le bonhomme Chrysale, qui dans sa grossièreté franche et bourgeoise renvoie sans cesse les femmes à leur dé, leur fil et leurs aiguilles, et ne veut pas qu'une femme lise et sache rien, hors veiller sur son pot, n'est plus du siècle de Louis XIV. C'était remonter à deux cents ans ; c'était oublier que les mœurs d'un siècle sont incompatibles avec celles d'un autre ; et que, par un certain enchaînement de vertus et de vices, il y a un progrès nécessaire de lumière comme de mœurs, auquel il est impossible de résister. On peut dire que c'est surtout par la législation du théâtre qu'est fait le principe de Solon, de donner, non les meilleures lois possibles, mais les meilleures relativement au peuple et au temps. Ainsi, au lieu de faire contraster, avec les deux folles que Molière a peintes, ce Chrysale qui est donné pour l'homme raisonnable de la pièce, et qui n'est que l'homme raisonnable d'un autre siècle, si on avait peint une femme jeune et aimable; qui eût reçu du côté des connaissances et de l'esprit la meilleure éducation, et qui eût conservé toutes les grâces de son sexe ; qui sût penser profondément et qui n'affectât rien, qui couvrît d'un voile doux ses lumières, et eût toujours un esprit facile, de manière que ses connaissances acquises parussent ressembler à la nature ; qui pût apprécier et sentir les grandes choses, et ne dédaignât jamais les petites; qui ne fit usage de l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié ; qui, en étudiant et connaissant le cœur de l'homme, n'eût appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les faiblesses et de respect pour les vertus; qui enfin mît les devoirs avant tout, mais les connaissances après les devoirs, et n'employât la lecture qu'à remplir les instants que laissent dans le monde le vide des sociétés et de soi-même, et embellir son âme en cultivant sa raison; peut-être la comédie de Molière, admirable à tant d'égards, et excellente en tous points, si elle eût été faite pour un siècle moins avancé, eût présenté pour le siècle poli et corrompu de Louis XIV à côté du ridicule une leçon, et dans les femmes l'usage heureux des lumières à côté de l'abus...

Cependant, malgré nos mœurs et nos éternelles satires, malgré notre fureur d'être estimé sans mérite, et notre fureur plus grande encore de ne trouver rien d'estimable, il y a dans ce siècle, et dans cette capitale même, des femmes qui

honoreraient un autre siècle que le nôtre. Plusieurs joignent à une raison vraiment cultivée une âme forte, et relèvent par des vertus leurs sentiments de courage et d'honneur. Il y en a qui pourraient penser avec Montesquieu, et avec qui Fénelon aimerait à s'attendrir. On en voit qui, dans l'opulence et environnées de ce luxe qui force presque aujourd'hui de joindre l'avarice au faste, et rend les âmes à la fois petites, vaines et cruelles, séparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connaissent les asiles de la misère, et vont rapprendre à être sensibles en y versant des larmes. Il y a des épouses tendres, qui, jeunes et belles, s'honorent de leurs devoirs, et, dans le plus doux des biens, offrent le spectacle ravissant de l'innocence et de l'amour. Enfin, il y a des mères qui osent être mères. On voit dans plusieurs maisons la beauté s'occupant des plus tendres soins de la nature, et tour à tour pressant dans ses bras ou sur son sein le fils qu'elle nourrit de son lait, tandis que l'époux, en silence, partage ses regards attendris entre le fils et la mère...

Il doit y avoir dans chaque siècle un caractère distinctif pour le mérite des femmes : il consiste à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, et à en éviter les défauts. D'après cela, ne pourrait-on pas dire que la femme estimable du siècle serait celle qui, en prenant dans le monde tous les charmes de la société, c'est-à-dire le goût, la grâce et l'esprit, aurait su en même temps sauver sa raison et son cœur de cette vanité froide, de cette fausse sensibilité, de ces fureurs d'amour-propre, et de tant d'affectations qui naissent de l'esprit de société poussé trop loin ; celle qui, asservie malgré elle aux conventions et aux usages (puisqu'ils font partie de notre sagesse), ne perdrait point de vue la nature, et se retournerait encore quelquefois vers elle, pour l'honorer du moins par ses regrets; celle qui, entraînée par le mouvement général, sentirait encore le besoin de se reposer de temps en temps auprès de l'amitié ; celle qui, par son état, forcée à la dépense et au luxe, choisirait du moins des dépenses utiles, et associerait l'indigence industrieuse et honnête à sa richesse; celle qui, en cultivant la philosophie et les lettres, les aimerait pour elles-mêmes, non pour une réputation vaine et frivole ; qui dans l'étude des bons livres chercherait à éclairer son esprit par la vérité, à fortifier son âme par des principes, et laisserait là le jargon, l'étalage et les mots; celle enfin qui parmi tant de légèreté aurait un caractère; qui dans la foule aurait conservé une âme; qui, dans le monde, oserait avouer son ami après l'avoir entendu calomnier; qui oserait le défendre, quand il devrait jamais n'en rien savoir; qui ne ménagerait point un homme vil, quand par hasard il aurait du crédit et une voix, mais qui, au risque de déplaire, saurait dans sa maison et hors de chez elle garder son estime à la vertu, son mépris au vice, sa sensibilité à l'amitié, et malgré l'envie d'avoir une société étendue, au milieu même de cette société, aurait le courage de publier une façon de penser si extraordinaire, et le courage plus grand de la soutenir.

THOMAS.

En voyant plus haut comment la Bruyère traite les femmes savantes, il a été

evident pour nous qu'il conclut à leur exclusion de la société. Pourtant, après qu'il les a assimilées à un objet sans usage, et qu'il les a flétries de ridicule, nous le surprenons disant :

☞ Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes? par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte, ou dans la conversation, ou par leurs ouvrages? Ne sont-elles pas, au contraire, établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire?

La contradiction est flagrante entre ces lignes et celles du même auteur, que nous avons rapportées plus haut; mais le célèbre penseur est franc; il n'achèvera pas la page sans nous avoir livré le *secret de la guerre*.

☞ A quelles causes que les hommes puissent devoir attribuer cette ignorance des femmes, ajoute-t-il, ils sont heureux que les femmes, qui d'ailleurs les dominent par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

Voilà, ce nous semble, une contradiction loyalement rachetée par un sincère aveu, et partant bien des injustices expliquées.

IV

FEMMES ÉCRIVAINS ET BEL ESPRIT

Les hommes, même les plus intelligents[1], se sont à peu près généralement accordés pour jeter le ridicule, le blâme, voire même le mépris sur les femmes écrivains, et pour leur refuser la force créatrice et le talent. Il en est qui sont allés jusqu'à les *nier* elles-mêmes en principe.

La femme auteur n'existe pas, dit M. Proudhon, le plus intraitable de tous : c'est une contradiction. Le rôle de la femme dans les lettres est le même que dans la manufacture. Elle sert là où le génie n'est plus de service, comme une broche, comme une bobine.

Balzac est un peu moins tranchant :

La femme auteur, est-ce une femme comme il faut? Quand elle n'a pas de génie, c'est une femme comme il n'en faut pas.

J. J. Rousseau ne veut pas croire à l'authenticité de leurs productions littéraires :

On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle aurait de vrais talents, sa prétention les avilirait. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

Un de nos plus charmants écrivains contemporains, madame de Girardin, *styliste* distinguée, semble refuser le style aux femmes quand elle dit :

C'est surtout à propos des ouvrages des femmes que l'on peut s'écrier avec Buffon : « le style est l'*homme*. »

[1] Peut-être serait-ce de leur part le motif d'un aveu pareil à celui que fait plus haut la Bruyère (Voir p. 489 et p. 490).

Montaigne, qui n'était pas toujours fort courtois, — la plume à la main, bien entendu, — envers le beau sexe, Montaigne n'admet qu'à la rigueur les femmes de bel esprit, dont il parle ainsi :

☞ Elles allèguent Platon et saint Thomas, la doctrine qui ne leur a pu arriver en l'âme leur est demeurée en la langue. Si les bien-nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses. Elles cachent et couvrent leurs beautez sous des beautez étrangères. C'est grande simplesse d'étouffer de clarté pour luire d'une lumière empruntée : elles sont enterrées et ensevelies sous l'art, *de capsula totæ* (toutes de parfum). C'est qu'elles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau : c'est à elles d'honorer les arts et de farder le fard. Que leur faut-il, que vivre aimées et honorées? Elles n'ont et ne sçavent que trop pour cela : il ne faut qu'esveiller et reschauffer les facultés qui sont en elles. Quand je les veois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines et inutiles à leurs besoings, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le facent pour avoir loy (la liberté) de les regenter sous ce tiltre : car, quelle autre excuse leur trouverois-je? Baste (il suffit) qu'elles peuvent, sans nous, ranger la grâce de leurs yeulx à la gayeté, à la sévérité et à la doulceur, assaisonner un nenny de rudesse, de docilité et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprète aux discours qu'on faict pour leur service : avecque cette science elles commandent à baguette, et régentent les régents et l'esclave. Si toutefois il leur fache de leur cesder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoing : c'est un art folastre et subtil, desguisé, parlier (babillard) tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commodités de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à règler la témérité de nos propres desirs, à mesnager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur (amant), la rudesse d'un mary et l'importunite des ans et des rides, et choses semblables. Voyla, pour le plus, la part que je leur assignerais aux sciences.

Mercier a inséré dans son *Tableau de Paris* ce curieux chapitre intitulé :

DES FEMMES ÉCRIVAINS

Les femmes en tout temps ont été jalouses parmi nous de faire l'agrément des sociétés. Eh! pourquoi serait-il défendu à l'esprit de passer par une belle bouche? De là à la culture des lettres il n'y a qu'un pas. Les conversations roulant sur les livres et les ouvrages de théâtre, les femmes qui n'ont point à remplir les états pénibles de la vie civile, au sein de leur doux loisir, ont dit : Faisons des livres.

Si l'on ne défend point aux femmes la musique, la peinture, le dessin, pour-

quoi leur interdirait-on la littérature? ce serait dans l'homme une jalousie honteuse que de les repousser dans l'ignorance, qui est un véritable défaut avilissant. Quand un être sensible a reçu de la nature une imagination vive, comment lui ravir le droit d'en disposer à son gré?

Mais voici le danger. L'homme redoute toujours dans la femme une supériorité quelconque; il veut qu'elle ne jouisse que de la moitié de son être. Il chérit la modestie de la femme, disons mieux son humilité, comme le plus beau de tous ses traits; et comme la femme a plus d'esprit naturel que l'homme, celui-ci n'aime point cette facilité de voir cette pénétration Il craint qu'elle n'aperçoive en lui tous ses vices, et surtout ses défauts. Dès que les femmes publient leurs ouvrages, elles ont d'abord contre elles la plus grande partie de leur sexe et bientôt presque tous les hommes. L'homme aimera mieux toujours la beauté d'une femme que son esprit. Car tout le monde peut jouir de celui-ci. L'homme voudra bien que la femme possède assez d'esprit pour l'entendre, mais point qu'elle s'élève trop, jusqu'à vouloir rivaliser avec lui et montrer égalité de talent, tandis que l'homme exige pour son propre compte un tribut journalier d'admiration.

Ces sentiments, cachés dans le cœur de tous les hommes, se réveillent avec force quand ils sont en masse. Par exemple, les pièces que les femmes donnent au theâtre sont jugées avec une rigueur excessive. Il n'y a qu'un seul homme qui souffre : c'est l'amant; et cette idée-là même rend plus sévères les autres spectateurs.

La galanterie n'existe donc pas dans le public rassemblé pour juger les productions d'une femme, il s'en faut bien; comme chacun voudrait être l'amant, nul n'est ami alors, et tous les hommes ont une disposition secrète à rabaisser la femme qui veut s'élever jusqu'à la renommée. Cet amour-là leur déplaît, car c'est bien assez d'être subjugué par la beauté, sans l'être encore par les talents. D'ailleurs, comme la femme est assez inexorable quand elle juge ce qu'elle n'aime pas, les femmes auteurs payent ce jour-là pour tout leur sexe. Un triomphe éclatant serait fort alarmant pour l'orgueil et pour la liberté des hommes.

Comme il n'y a rien de plus éloigné de la femme que la véritable humilité, c'est là précisément la vertu que l'homme voudrait lui inspirer, et c'est à celle-là même qu'elle se refuse constamment. La femme se ressouvient toujours de ses priviléges, même en oubliant ses droits.

Ainsi, à travers tous les compliments dont l'homme accable une femme, il craint ses succès, il craint que sa fierté n'en augmente et ne mette un double prix à ses regards. L'homme veut subjuguer la femme tout entière, et ne lui permet une célébrité particulière que quand c'est lui qui l'annonce et qui la confirme. Il consent bien qu'elle ait de la réputation, pourvu qu'on l'en croie le premier juge et le plus proche appréciateur.

Une femme qui écrit doit faire exception, on en conviendra, car les devoirs d'amante, d'épouse, de mère, de sœur, d'amie, souffrent toujours un peu de ces ingénieuses distractions de l'esprit, et l'homme tremble que les qualités du cœur

ne viennent à se refroidir au milieu de l'enchantement de la renommée. Il désire enfin qu'elle ne soit susceptible que d'une sorte d'enchantement : de celui-là que l'homme voudrait inspirer exclusivement.

Encore si les femmes s'emparaient de la science ; mais non, elles prennent les légèretés, les finesses, le sentiment, les grâces originales de l'imagination, la peinture de nos défauts, et elles font tout cela sans études, sans colléges et sans académie.

Elles devinent le pédant à la troisième phrase et trouvent de l'esprit à celui qui a placé à propos un silence. Voilà ce que ne pardonne pas la tourbe médiocre des esprits, qui voudrait exiger des femmes un perpétuel aveu d'infériorité.

Mais n'aurions-nous pas perdu, si nous avions été privés des écrits de la disciple fidèle du malheureux Abailard? Ayons du moins quelque reconnaissance pour l'illustre Laure, la belle maîtresse de Pétrarque, l'ingénieuse Scudéri, l'épicurienne et galante Ninon, la fameuse Christine, la charmante la Suze, la séduisante Mancini, l'inimitable et tendre Sévigné, la généreuse Rambouillet, la maligne de la Sablière, la voluptueuse Ville-Dieu, la vertueuse Chéron, la sage et sensée Lambert, l'amusante d'Aulnoy, la célèbre Dacier, la modeste Bernard, l'enjouée et vive Louvancourt, la savante Lussan, l'aimable Staal, l'immortelle Deshoulières.

Et notre littérature ne s'est-elle pas enrichie des *Lettres sur l'Italie*, par madame du Boccage; des romans de madame Riccoboni, écrits d'un style si pur; des ouvrages de madame la marquise de Sillery, où l'instruction raisonnée est à chaque page de son *Théâtre moral*, qui remplit si parfaitement son titre; des compositions originales de madame la comtesse de Beauharnais, où l'esprit, le sentiment et la connaissance du monde sont si bien confondus ensemble; du pinceau mâle et historique de mademoiselle Lzeralio; des imitations embellies de madame la baronne de Vase et de miss Wouters, sa sœur? N'a-t-on pas lu avec plaisir les vers de madame d'Antremont, de madame Laurencin, de mademoiselle Gaudin? Madame Benoît, madame d'Aubanton, madame Monet, madame d'Ormoy, madame de Gouges, qui doit tout à la nature, nous ont donné des écrits où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination, des tableaux fidèles de nos mœurs.

Et s'il faut un luxe aux grandes sociétés, quel luxe plus heureux et plus agréable que les ouvrages d'un sexe où nous aimons à aller chercher les idées et les sentiments qui reposent au fond de leur âme, et qui se développent peut-être avec plus de franchise dans leurs écrits que dans leurs regards et dans leurs paroles.

Les femmes auteurs ont fait trop de chemin pour pouvoir revenir à leur sexe; il faut qu'elles se fassent hommes tout à fait, au risque de perdre encore davantage. Mais, du moins, elles ne seront plus des êtres mixtes, et notre hommage sera alors plus sérieux.

Le poëte Écouchard-Lebrun, qu'on n'appelait jamais que Lebrun-Pindare, fut

de tous les écrivains de l'école mythologique celui qui entendit le moins raison sur l'admission des femmes au *Parnasse. Inspiré* par ce sentiment, il écrivit l'ode suivante :

AUX BELLES QUI VEULENT DEVENIR POÈTES

Souveraines dans l'art de plaire,
Les dieux vous firent pour aimer ;
L'Amour verrait avec colère
Une nuit perdue à rimer.
Quoi ! dans une docte insomnie
Parjures à ce dieu si doux,
Vous prodigueriez au génie
Un baiser stérile et jaloux.

Nos cœurs vous cèdent la victoire;
Qu'elle borne votre désir :
Un long siècle dans la mémoire
Ne vaut pas l'instant du plaisir.
La rose vit un jour à peine,
Mais elle charme tous les yeux,
Et n'est point jalouse du chêne
Qui porte son front dans les cieux.

Voit-on la colombe de Gnide
Affecter l'empire de l'air,
Et ravir à l'aigle intrépide
Les triples jeux de Jupiter.
Laissez-nous la double colline ;
Régnez à Cythère, à Paphos;
En vers tendres le doux Racine
A même vaincu les Saphos.

Le coursier fougueux du Parnasse
Ne cède qu'aux fils d'Apollon,
Et se rit de la faible audace
Des Amazones d'Hélicon.
Rassurez les Grâces confuses ;
Ne trahissez point vos appas :
Voulez-vous ressembler aux Muses?
Inspirez, mais n'écrivez pas.

Legouvé fit allusion à cette ode dans ce passage du *Mérite des Femmes :*

Pour la femme, il est vrai, redoutant un travers,
Un poëte voulut lui défendre les vers.
Sans doute il ne faut pas qu'en un mâle délire
Elle fasse parler la trompette ou la lyre ;

Mais elle a su prouver que sous ses doigts légers
Soupire sans efforts la flûte des bergers.
Est-ce un jeu de l'esprit qu'elle doit s'interdire?
Peut-être on aime mieux quand on sait bien le dire.
Laissons-la donc sans crainte exercer à son tour
Un art qui peut tourner au profit de l'amour.

Mais une *ode* du moderne Pindare valait une réplique plus expresse, une réfutation plus directe : Legouvé publia les

VERS A LE BRUN, QUI DÉFEND AUX FEMMES D'ÊTRE POËTES [1]

Sublime héritier de la lyre,
Abjure ta rigueur contre un sexe adoré;
Permets qu'épris du Pinde il suive le délire
Qu'il t'a si souvent inspiré.
Pourquoi donc de l'amour craindrait-il la disgrâce?
Jamais de la beauté l'amour n'est le censeur ;
Et le luth d'Apollon sous la main d'une Grâce
Ne peut que résonner avec plus de douceur.
Il est vrai que ce sexe, aux rives d'Aonie,
Ne pourrait de ta lyre, égalant l'harmonie,
Par une image neuve, un mot audacieux
De la langue étonnée agrandir le génie.
Et peindre la nature en vers majestueux,
Des travaux imposants il trompe l'énergie :
Mais la douce romance, et la tendre élégie,
Il sait bien les saisir et faire tour à tour
Parler en vers charmants et la grâce et l'amour.
Vois Sapho, par Phaon trahie;
Elle rendit son art confident de ses pleurs,
Et mérita la gloire en chantant ses malheurs.
Le siècle de Corneille a vanté Deshoulière;
Et Verdier, Dufrénoy, d'Antremont et Beaufort,
Ont, de nos jours, par un heureux effort,
De l'Hélicon atteint la cime altière;
Leur chant du Dieu des arts embellit les concerts.
Peux-tu, quand tu les lis, leur défendre les vers ?
L'autan impétueux, qui, sur l'humide empire,
Fait retentir au loin son imposante voix,
Laisse soupirer le Zéphyre
Sous l'ombre mobile des bois :
Et des monts à grand bruit le torrent roule et gronde
Sans empêcher que le ruisseau
Charme la pente d'un coteau,

[1] Nous ne disons pas que les *Vers à Le Brun* aient été publiés postérieurement au *Mérite des Femmes*

Du doux murmure de son onde.
Les belles faites pour charmer,
Par tous les moyens de séduire,
Ont droit d'assurer leur empire.
On se plaît à les lire autant qu'à les aimer.
Non, il n'est pas une victoire
Dont ces objets chéris ne méritent l'honneur.
Nous leur devons l'amour, l'esprit et le bonheur,
Sachons leur pardonner le talent et la gloire.

Alors Lebrun fit paraître la

RÉPONSE A LEGOUVÉ SUR LA RÉPONSE QU'IL AVAIT FAITE EN FAVEUR DES FEMMES QUI VEULENT DEVENIR POËTES

Galant défenseur d'une belle[1],
Qui, dans tes jolis vers a cru presque se voir,
Tu sais donc présenter une grâce infidèle?
Tu crains que le dépit ne brise le miroir.

Sapho, tant soit peu masculine,
Cent fois, avec éclat, dans ses transports divins,
Atteignit le sommet de la double colline;
Mais nos poëtes féminins
Nos muses de boudoir, chantant à la sourdine,
Pour l'immortalité font des vers clandestins.

Souvent plus d'une belle, amante despotique,
D'un sexe qui l'adore enleva les crayons;
Plus d'une Phébé poétique
A des astres du Pinde emprunté les rayons.
D'une charmante Deshoulière
Soyons plus amants que lecteurs;
Et surtout croyons-en Molière :
Gardons-nous des femmes auteurs.

Lebrun, tenace dans son opinion, la professait même dans ce que nous pourrions appeler les cas particuliers, comme le prouvent ces stances adressées

A UNE JOLIE FEMME POËTE, QUI LUI CITAIT LE CHANT DE LA FAUVETTE ET DE PHILOMÈLE, POUR AUTORISER SON RAMAGE POÉTIQUE

Chez les oiseaux, ne vous déplaise,
La femelle n'a point de chant;
Nature veut qu'elle se taise,
Même en dépit de son penchant.

[1] En disant *d'une* belle et non *des* belles, Lebrun détruit le caractère de généralité qui prêtait de la force aux vers de Legouvé. C'est un malicieux moyen pour n'avoir pas à chercher de sérieux arguments.

Cette Philomèle vantée,
Si docte en bécarre, en bémol,
Dont votre oreille est enchantée,
Ne fut jamais qu'un rossignol.

Ce que vous nommez la fauvette,
Est un mâle au gosier charmant,
Qui, pour sa compagne muette,
Chante son amoureux tourment.

Vos la Suze, rimant leurs flammes,
Traînent un vers efféminé !.
Oh ! que Racine a mieux peint l'âme
De leur sexe passionné.

Riches de grâce et de plumage,
Enchantez le double vallon;
Mais sans mêler votre ramage
Aux doctes signes d'Apollon.

Ne citez jamais vos la Suze ;
Parlez de Sapho seulement :
. . . .
. . . .

Et pourtant — ô néant et vanité de la nature *humaine!* — ce farouche, cet opiniâtre *interdicteur* des poëtes féminins, nous le surprenons admettant

L'EXCEPTION

La monotone Deshoulière
Bêla des vers pour ses moutons,
Et sa demeure hospitalière
Servit d'asile à nos Pradons.

Des faux goûts sa muse idolâtre,
Fuyant Racine et Despréaux,
Courait aux loges du théâtre,
Siffler les chefs-d'œuvre nouveaux.

Racine, banni de la scène,
Fut un de ses plus doux bienfaits :
Elle ravit à Melpomène
L'espoir des beaux vers qu'il eût faits.

Le plus grand encore de ses crimes
Fut l'ennui de son Genséric;
Mais sa chatte, expiant ses rimes,
A vengé Phèdre et le public.

Sourde aux vers touchants de Racine,
Sévigné même en a médit.
Près d'elle sa muse divine
Fut éphémère et sans crédit.

Scudéri, jaseuse fauvette,
Gazouille des vers amoureux.
Mais, du moment qu'on les repète,
Ils sont fades et langoureux.

Des Villedieux et des Saintonges
Les noms déjà sont éclipsés;
Et de leurs poétiques songes
Les vains restes sont effacés.

La Suze, du feu qui la brûle,
Vint glacer la ville et la cour.
L'Amour soupire avec Tibulle,
La Suze fait bâiller l'Amour.

Ah! quand on n'a qu'un vain ramage :
Le silence est une faveur.
Phébus craint un bruyant hommage
Qui trouble son calme rêveur.

Mais gardez-vous d'être muette,
Vous dont j'aime les tendres vers;
La nature vous fit poëte
Pour l'honneur du dieu que je sers.

Les Grâces ne sont point confuses
De vous voir au docte vallon;
Vous inspirez comme les Muses,
Et vous chantez comme Apollon.

Pour clore enfin la campagne où il eût voulu sans doute ne pas s'être engagé, le Brun, que l'on avait, paraît-il, soupçonné du sentiment que la Bruyère avoue[1], écrivit son

DERNIER MOT POUR LES FEMMES POËTES

Eh! puis-je redouter un sexe que j'adore!
Sa grâce naturelle eut mon premier encens;
Elle inspira mes vers et les inspire encore.
De nos tendres Psychés le suffrage m'honore;
Il échauffe ma lyre; et mes derniers accents
Diront les charmes ravissants

[1] Voir p. 480.

D'un esprit qui plaît et s'ignore.
L'esprit qu'on veut avoir est le seul que j'abhorre,
C'est le seul qu'ont sifflé Molière et le bon sens.
Un fol espoir le guide, un sot orgueil l'enivre.
Que vient faire le Brun sur les doctes sommets?
Psyché plut à l'Amour, et ne fit point de livre :
Les Grâces, dans Paphos, ne rimèrent jamais;
Jamais Vénus, sur un triste pupitre,
Ne griffonna la romance ou l'épître.
On ne voit point Beaufort s'embellir en rimant.
Tibulle chantait sa Délie;
Délie est immortelle aux vers de son amant;
Mais cet objet si doux en serait moins charmant,
Si de versifier il eût eu la folie.
L'Amour, en s'approchant d'un objet enchanteur,
Veut trouver une belle, et non pas un auteur.
Cet aimable enfant, qu'épouvante
L'orgueil d'une ride savante,
Fuit des prétentions le ridicule excès,
Les petits riens rimés et leurs petits succès,
Valent-ils le bonheur? Quand la beauté compose,
La beauté perd de ses attraits,
Elle parle sans art une si belle prose!
L'encre sied mal aux doigts de rose;
L'amour n'y trempe points ses traits.
O combien la femme sensible,
Cultivant un doux myrte, et non de vains lauriers,
Préfère avec raison ses modestes foyers
A notre Pinde inaccessible!
Tourment d'un ami, d'un époux,
Belle, qu'agite encore une gloire inquiète,
La nature vous crie : Il est des soins plus doux,
Soyez épouse et mère, au lieu d'être poëte;
L'enfance qui vous tend les bras
Vous demande un lait pur, et non l'eau d'Hippocrène.
Ah ! tarisse à jamais la poétique veine,
Plutôt qu'un sein pressé de ses doigts délicats !
Que le hochet fasse taire la lyre;
De l'amour maternel savourez le délire.
Par ce fils chancelant dont vous guidez les pas,
Dans la postérité commence votre empire;
Et ce front qui déjà réfléchit vos appas,
Cette âme où votre âme respire,
Ce doux nom qui bégaye avec un doux sourire,
Vaut bien la folle rime et les lecteurs ingrats [1].

[1] Le Brun joint à ses vers la note suivante : « En composant cette petite pièce dont le but est, j'ose le dire, très-important et très-moral, j'ai dû rejeter toutes les fadeurs d'usage, toutes les galanteries provinciales,

Madame de Puisieux, qui pouvait juger en connaissance de cause, a dit :

Il me semble que la femme que l'on verrait à la tête de ses ouvriers, avec une longue perche à la main, conduire l'ordonnance d'un bâtiment, serait moins bizarre que celle qui se tourmenterait à composer deux couplets de chansons. Les langues, la poésie, les lois du royaume, les matières de religion, toutes ces belles choses sont insupportables dans une femme; je les en avertis au nom de tous les hommes sensés.

Selon la même,

Une femme auteur n'a rien à espérer que la haine de son sexe et la crainte de l'autre.

La force créatrice manque aux femmes, dit une femme (madame Necker); malgré de brillants succès, on ne peut leur attribuer aucune de ces grandes œuvres qui font la gloire d'un siècle ou d'une nation.

Voici la paraphrase de cette opinion, par un écrivain qu'on n'accusera pas d'hostilité :

Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, on ne cite pas une seule grande œuvre qui soit signée d'un nom de femme.

Dans la peinture et la sculpture, aucun tableau, aucun paysage, aucune statue immortelle dont l'auteur soit une femme.

En musique, pas une symphonie, pas un opéra, pas même une sonate, je parle des chefs-d'œuvre, qui aient été composés par une femme.

Dans l'art dramatique, pas une tragédie, pas une comédie vraiment célèbre qui soit partie de la main d'une femme.

Dans l'épopée, même phénomène; et, à son tour, l'histoire ne compte ni un Thucydide, ni un Tacite féminin.

Comment expliquer ce fait?

Par l'insuffisance de l'éducation féminine? Sans doute, c'est là une des causes qui les ont produits, mais ce n'est pas la seule, ce n'est pas la principale.

Il faut aller chercher la solution du problème ailleurs, c'est-à-dire dans la nature des êtres et des choses. ERNEST LEGOUVÉ.

De Ségur avait dit :

En littérature même, les attributions de chaque sexe sont marquées par la nature. Toutes les fortes idées sont refusées aux femmes; elles pensent, et ra-

toutes ces louanges mensongères que le faux bel esprit ne cesse de prodiguer à un sexe aimable, mais faible et facile à égarer. J'ai voulu le ramener à la nature, à sa vraie destination, à son propre bonheur. On flatte ce qu'on estime peu : la poésie ne vit pas toujours de mensonges : on doit la vérité même aux jolies femmes : Rousseau qui leur commande d'allaiter leurs enfants, en dépit du misérable bon ton, Rousseau qui voulait que son Émile fût heureux se garda bien de faire de sa divine Sophie une femme poëte.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

BOILEAU.

rement elles peuvent méditer; elles perfectionnent, elles saisissent plus vivement que nous tous les rapports superficiels, qu'elles présentent avec une grâce qui leur appartient. Comme en amour, elles sentent mieux que nous, elles en parlent avec plus de finesse. Supposons qu'une femme eût conçu le plan du roman de Rousseau, elle eût peut-être écrit quelques pages de la *Nouvelle Héloïse;* mais aurait-elle atteint l'éloquence sublime et continuelle de cet ouvrage? Non. En un mot, une femme pouvait mourir comme Julie, mais non pas écrire la lettre qui peint ses derniers moments. Ce qui manque essentiellement aux femmes, c'est la réflexion [1].

Stendhal, qui constate aussi cette absence de force créatrice, l'explique à sa façon :

Ce qui fait, dit-il, que les femmes, quand elles se font auteurs, atteignent bien rarement au sublime, ce qui donne de la grâce à leurs moindres billets, c'est que jamais elle n'osent être franches qu'à demi : être franche serait pour elles comme sortir sans fichu.

Et le spirituel écrivain ajoute :

Je dirai qu'une femme ne doit jamais écrire que comme madame de Staal, des œuvres posthumes à publier après sa mort. Imprimer, pour une femme de moins de cinquante ans, c'est mettre son bonheur à la plus terrible des loteries; si elle a le bonheur d'avoir un amant, elle commencera par le perdre.

Je ne vois qu'une exception : c'est une femme qui fait des livres pour nourrir ou élever sa famille. Alors elle doit toujours se retrancher dans l'intérêt d'argent en parlant de ses ouvrages, et dire, par exemple, à un chef d'escadron : « Votre état vous donne quatre mille francs par an, et moi, avec mes deux traductions de l'anglais, j'ai pu, l'année dernière, consacrer trois mille cinq cents francs de plus à l'éducation de mes deux fils. »

Hors de là, une femme doit imprimer comme le baron d'Holbach ou madame de la Fayette : leurs meilleurs amis l'ignoraient.

Encore quelques semonces, plus ou moins vives, à l'adresse des littérateurs en jupons.

Bien des femmes abandonnent les soins de leur ménage, leurs enfants et leur mari, pour se livrer à la manie d'écrire. Cette manie, ridicule dans leur sexe quand elle est poussée à l'excès, détruit souvent en elles l'amour des devoirs, et transforme en pédante et en précieuse l'épouse dont le mari a fait choix pour élever ses enfants, gouverner sa maison et embellir son existence, et non pas pour composer de méchants vers ou de mauvais et pernicieux romans.

DUPATY.

[1] Note de Charles Nodier : « Cette puissance de mieux sentir que nous, cette impossibilité d'aussi bien peindre décide des attributions des deux sexes. L'art est plus fort en nous, la nature agit plus puissamment sur elles.

Une femme bel esprit n'est pas toujours ce qu'il y a de plus aimable; mais au moins, pour remporter des triomphes, pour briller sous ce rapport, elles ont moins besoin de s'écarter de la mesure et de la décence que leur sexe semble leur commander, et les yeux aiment mieux rencontrer une femme, la plume à la main, dans son boudoir, que le bras chargé d'un bouclier sur un champ de bataille, ou embrassant la palme des martyrs au milieu d'un bûcher.

De Ségur.

En général, le tort des femmes qui écrivent est de vouloir être hommes et plus qu'hommes; il résulte de cette déviation qu'elles ne sont plus même femmes, et, conséquemment, ne produisent rien de bon; car l'hermaphrodisme physique ou intellectuel n'a jamais rien créé, ne créera jamais quoi que ce soit.

Alfred Bougeard.

Comment donc ne pas prémunir les jeunes femmes contre la tentation de se lancer en aveugles dans la carrière d'auteurs de romans! Là, aucun travail précédent, aucun motif d'utilité ne les autorise à solliciter l'attention. Il faut qu'elles disent : J'ai du talent, venez et voyez. Tous les inconvénients de la publicité sont augmentés. Ce ne sont pas uniquement vos pensées, votre esprit, votre style, que vous donnez ainsi à juger, c'est le plus intime de votre cœur. Vous avouez à la société entière ces besoins du sentiment, ces émotions qui ne devraient se révéler qu'à un seul être. Et celle qui étale ainsi les trésors de son âme tendre et passionnée ne semble-t-elle pas vouloir faire dire : *Comme cette femme-là saurait aimer!*

La composition dans ce genre est très-entraînante, je l'avoue; après qu'on s'y est livré, toute autre occupation paraît fade. Comment s'en étonner, puisque alors l'état de l'imagination ressemble beaucoup à l'état où nous met une passion véritable? il en a le charme et un peu le danger. Même battement de cœur, même exaltation, même insensibilité pour les petits événements journaliers, même indifférence pour les peines qui n'appartiennent pas à la vivacité des affections. C'est une sorte d'enivrement; tous les objets tremblent autour de nous, la terre vacille, mais le ciel ne se montre pas[1].

Cette vive inspiration, dira-t-on, est une preuve de talent. C'est possible; mais le talent n'impose-t-il pas une responsabilité de plus? On pourrait admirer l'œuvre, qu'on jugerait encore sévèrement l'ouvrier. Une femme est avant tout un être moral, un être qui résiste ou obéit à sa conscience. Si le talent, une fois mis en jeu, a comme une force irrésistible, s'il l'entraîne presque malgré elle à donner aux scènes passionnées leur plus grand effet, pourquoi décrit-elle de pareilles scènes? Pourquoi choisit-elle le genre qui fait aux autres femmes le plus de mal? Leur offrir des peintures trop séduisantes, des sentiments exaltés, n'est-

[1] Chacun sait qu'un certain nombre de romans, justement restés célèbres, sont des œuvres de femmes et nul n'ignore que quelques-uns des plus beaux romans contemporains, pour ne pas dire les plus beaux, sont dus à une plume féminine.

ce pas leur faire naître le désir d'éprouver elles-mêmes ces sentiments, et les exposer au malheur qui en est la suite fréquente?

Celles qui composent de pareils écrits ont surtout à redouter ce malheur. L'atmosphère enflammée où elles vivent augmente leur besoin d'aimer plus que leur chance d'être aimées; d'après leurs aveux, les goûts qu'elles inspirent semblent peu durables, et cela même peut se concevoir. La distinction d'esprit, le désir du succès, tout ce qui, dans une femme, est indépendant de l'affection, donne de l'ombrage à l'homme qui s'attache à elle, et bientôt il adresse ses vœux ailleurs. Telle est souvent la cause des plaintes amères des femmes auteurs. La peinture qu'elles-mêmes font de l'amour, celle de leur propre sort qu'elles tracent sous un léger voile, décèle des douleurs cruelles, déchirantes, sans terme. C'est à représenter les peines du cœur que les femmes excellent en vers et en prose. Et qu'on ne prétende pas qu'elles cherchent ainsi à détourner leurs pareils de s'y exposer. Elles-mêmes seraient mécontentes de leur talent, si elles ne réussissaient pas à persuader qu'il est du charme dans de telles peines. On dirait de ces malheureux oiseaux pris au filet, qui invitent par leurs chants les oiseaux de l'air à venir se prendre au même piége. Mme NECKER.

Nous ne sommes point de ceux qui veulent que la femme ne s'occupe que du soin de sa maison, et que toute sa science ne consiste qu'à savoir distinguer *un pourpoint d'avec un haut-de-chausse*. En toute chose il faut éviter l'exagération, et Molière nous semble être allé beaucoup trop loin quand il a donné dans cet excès. Nous n'aimons pas les femmes ignorantes et incapables d'apprécier la beauté d'un morceau de littérature et de poésie, nous voulons même qu'elles puissent savoir assez écrire pour rendre convenablement leurs pensées, exprimer leurs sentiments; elles doivent borner là leur ambition. La nature ne les a point faites pour s'occuper de hautes études philosophiques ou littéraires, elles ont bien assez de leurs devoirs d'épouses, de mères. Faites pour plaire et pour être le charme de la vie sociale par leurs grâces, leur douceur, leur tendresse, elles perdent presque tous leurs avantages quand elles sortent de leurs attributions pour empiéter sur celles des hommes. Elles ne sont pas plus faites pour les hautes œuvres de l'intelligence, que pour le travail des champs ou bien pour le métier des armes. Quand une femme veut se lancer dans le domaine de la philosophie ou des sciences, elle devrait avoir le bon esprit de renoncer tout d'abord aux prérogatives de son sexe, car elle devient homme en quelque sorte.

Une femme *bas-bleu* est au monde tout ce qu'il y a de plus ridicule.

Il est des femmes qui, comme madame Dacier, comme madame de Staël, ont réussi à écrire aussi bien que les hommes dans les genres qui ne semblent point faits pour leur sexe, mais se sont là des exceptions.

La philosophie, la haute littérature ne sont point du domaine des femmes, faites pour les choses douces et sentimentales. Leur genre, c'est le roman, la peinture de mœurs, la poésie. Quand elles veulent se lancer plus haut, elles échouent. P. BÉLOUINO.

Madame de Maintenon affirmait que :

Dans les écrits des femmes il y a souvent mille fautes contre la grammaire, mais un agrément qui est rare dans les écrits des hommes.

On pourra remarquer que cette affirmation est celle d'une femme, et d'une femme en situation de s'entendre louer pour les agréments de ses écrits. Mais, en supposant que la ci-devant institutrice du duc du Maine parlât *pour elle*, ou *d'après elle*, il ne s'agirait que des agréments de son style épistolaire; car madame de Maintenon n'écrivit guère que des lettres. — Ce fut même, comme chacun le sait, le charme des lettres dans lesquelles elle rendait compte à madame de Montespan des études de ses enfants, qui lui valut l'attention de Louis XIV.

Or de tout temps, — depuis la renaissance littéraire s'entend, — l'on a rendu cette justice aux femmes qu'elles possèdent l'art, ou plutôt (car il s'agit d'une faculté native) le *génie* du style épistolaire.

Nous nous bornerons à rapporter, pour appuyer cette assertion, trois passages écrits à des époques distinctes.

Dans la dernière moitié du dix-septième siècle, et lorsque madame de Sévigné n'avait encore qu'une réputation que nous pourrions appeler *manuscrite*.

Je ne sais, — écrit la Bruyère, qui, l'on s'en souvient, ne tolère pas la femme auteur proprement dite, — si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style que l'on en voit dans celles de *Balzac* et de *Voiture*. Elles sont vides de sentiments qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire : elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont que l'effet d'un long travail et d'une pénible recherche; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.

A la fin du dix-huitième siècle, alors que les œuvres épistolaires de plusieurs femmes étaient publiées et devenues célèbres :

On conçoit aisément, — écrit Suard, — que les femmes qui ont de l'esprit, et un esprit cultivé, doivent mieux écrire les lettres que les hommes qui même écrivent le mieux. La nature leur a donné une imagination plus mobile, une organisation plus délicate; leur esprit, moins cultivé par la réflexion, a plus de vivacité et de premier mouvement, il est plus primesautier, comme dit Mon-

taigne; renfermées dans l'intérieur de la société, et moins distraites par les affaires et par l'étude, elles mettent plus d'attention à observer les caractères et les manières : elles prennent plus d'intérêt à tous les petits évenements qui occupent ou amusent ce qu'on appelle leur monde. Leur sensibilité est plus prompte, plus vive, et se porte sur un plus grand nombre d'objets. Elles ont naturellement plus de facilité à s'exprimer; la réserve même que leur prescrivent l'éducation et les mœurs, sert à aiguiser leur esprit, et leur inspire, sur certains objets, des tournures plus fines et plus délicates; enfin, leurs pensées participent moins de la réflexion, leurs opinions tiennent plus à leurs sentiments, et leur esprit est toujours modifié par l'impression du moment : de là cette souplesse et cette variété de tons qu'on remarque si communément dans leurs lettres; cette facilité de passer d'un objet à d'autres très-divers, sans effort et par des transitions inattendues, mais naturelles; ces expressions et ces associations de mots, neuves et piquantes sans être recherchées; ces vues fines et souvent profondes, qui ont l'air de l'inspiration; enfin, ces négligences heureuses, plus aimables que l'exactitude. Les hommes d'esprit, plus habitués à penser et à écrire, mettent tout naturellement et comme malgré eux, dans leurs idées, une méthode qui y donne trop l'air de la réflexion, et dans leur style une correction incompatible avec cette grâce négligée et abandonnée qu'on aime dans les lettres des femmes.

Enfin de nos jours :

☞ Les femmes, écrit M. Ernest Legouvé, sont nos maîtres, et doivent l'être, dans la causerie et dans le style épistolaire. Que nous représentent, en effet, les lettres et les entretiens? Une improvisation, improvisation de sentiments aussi bien que de paroles. La sensation fait naître le mot; le mot, à son tour, fait naître la sensation; plus la pensée a d'imprévu pour celui qui parle, de sous-entendu pour celui qui écoute, plus la causerie paraît piquante; et le geste, le regard, l'accent venant en aide au langage, tous ces petits mondes d'idées légères s'élèvent dans l'air, semblables à autant de bulles de savon, irisées et insaisissables, comme elles, disparaissant, dès qu'on appuie, renaissant comme elles, dès que l'on souffle encore. Ce génie appartenait surtout aux femmes.

V

FRANÇAISES — PARISIENNES ET PROVINCIALES

§ 1.

FRANÇAISES

Une chose dont il faut tenir compte, c'est que les Françaises sont très-précoces. Une Française de quinze ans est aussi développée pour le sexe et l'amour qu'une Anglaise de dix-huit. Cela tient essentiellement à l'éducation catholique et à la confession qui avance tellement les filles. MICHELET.

Les femmes françaises, n'ayant jamais vu le bonheur des passions *vraies*, sont peu difficiles sur le bonheur intérieur de leur ménage et le *tous les jours* de la vie. STENDHAL.

Quand une Française se mêle d'être éthérée, elle ne mange plus, elle est toute âme et sans estomac. STAHL.

Les Français sont généreux et capables de nobles folies; ils ont une bonté de cœur admirable. Les Françaises n'ont pas le cœur aussi bon, mais elles font beaucoup de bien et rendent de grands services pour constater leur influence et conserver leur clientèle.

Une Française, quand elle est en grande parure, s'inquiète peu de ce qui se fait autour d'elle; elle regarde si on la regarde... et voilà tout.

Plus une Française est jeune, plus elle est ambitieuse et intéressée.

Tout Français déteste la femme qu'il aime.

Toute Française considère l'être adoré comme son plus mortel ennemi; inquiète et soupçonneuse, elle est toujours auprès de lui comme l'Arabe dans le désert; il se repose un moment sur le sable, mais en gardant à ses côtés un fusil armé pour la défense, un cheval sellé pour la fuite.

Entre un Français et une Française, l'amour n'est qu'une hostilité déguisée; un moyen commode d'espionnage, c'est la lutte harmonieuse de deux tyrans

jaloux l'un de l'autre, c'est l'accord perfide de deux conquérants rivaux qui rêvent chacun la victoire et la domination personnelle. Et la preuve que cet amour est de la haine, c'est la joie que ces tendres ennemis éprouvent en découvrant dans l'objet chéri quelque affreux défaut, quelque bon vice incorrigible; des cœurs aimants s'affligeraient de cette triste découverte, eux s'en félicitent... « Je la tiens, » dit l'un. — « Il ne m'échappera pas, » dit l'autre. Mais, à parler franchement, celui des deux qui doit le plus se réjouir, c'est le Français: son autorité est toujours la plus menacée. Aussi, comme il redoute les femmes qu'il risque d'estimer ou d'admirer! Il vient à elles, mais par vanité, et il leur fait payer cher l'hommage forcé qu'il leur rend.

Un Français n'aime beaucoup que la femme qu'il méprise un peu. Les femmes d'un monde fantastique sont celles qu'il préfère; comme elles sont dans sa dépendance par la misère de leur condition, il ne s'aperçoit pas qu'il est dans la leur par la pauvreté de son caractère, et il daigne leur obéir parce qu'il ne leur reconnaît pas le droit de lui commander. Ce sont les seules femmes à qui il pardonne d'avoir plus d'esprit que lui.

Car en France, excepté les bas-bleus, toutes les femmes ont de l'esprit.

Mme E. DE GIRARDIN.

§ 2.

PARISIENNES ET PROVINCIALES

Un jour la fée Bleue descendit sur la terre, dans l'intention courtoise de distribuer à toutes ses filles, les habitantes des divers pays, les trésors de faveurs qu'elle portait avec elle.

Son nain Amarante sonna du cor, et aussitôt une jeune femme de chaque nation se présenta au pied du trône de la fée Bleue. Toutes ces unités finirent, on l'imagine, par former une foule assez considérable.

La bonne fée Bleue dit à toutes ces amies : « Je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre du don que je vais lui faire. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner à chacune la même chose; mais une telle uniformité dans mes largesses n'en ôterait-elle pas tout le mérite? »

Comme le temps est précieux aux fées, elles parlent peu. La fée Bleue borna là son discours, et commença la distribution de ses présents. Personne n'en parut fâché.

Elle donna à la jeune femme qui représentait toutes les Castilles des cheveux si noirs et si longs qu'elle pouvait s'en faire une mantille.

A l'Italienne, elle donna des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit.

A la Turque, un embonpoint rond comme la lune et doux comme la plume de l'eider.

A l'Anglaise, une aurore boréale pour se teindre les joues, les lèvres et les épaules.

A une Allemande, des dents comme elle en avait elle-même, et, ce qui ne vaut pas mieux que de belles dents, mais qui a son prix, un cœur sensible et profondément disposé à aimer.

A une Russe, la distinction d'une reine.

Puis, passant aux détails, elle mit la gaieté sur les lèvres d'une Napolitaine, l'esprit dans la tête d'une Irlandaise, le bon sens dans le cœur d'une Flamande, et, quand il ne lui resta plus rien à donner, elle se leva pour reprendre son vol.

— Et moi? dit la Parisienne en la retenant par les bords flottants de sa tunique bleue.

— Je vous ai oubliée?

— Entièrement oubliée, madame!

— Vous étiez trop près de moi, et je ne vous ai pas vue. Mais que puis-je maintenant? Le sac aux largesses est épuisé.

La fée réfléchit un instant; puis, rappelant d'un signe toutes ses charmantes obligées, elle leur dit :

« Vous êtes bonnes, puisque vous êtes belles. Il vous appartient de réparer un tort très-grave de ma part : dans ma distribution, j'ai oublié votre sœur de Paris. Que chacune de vous, je l'en prie, détache une partie du présent que je lui ai fait et en gratifie notre Parisienne. Vous perdrez peu et vous réparerez beaucoup. »

Comment refuser à une fée, et surtout à la fée Bleue?

Avec la grâce qu'ont toujours les gens heureux, ces dames s'approchèrent tour à tour de la Parisienne, et lui jetèrent en passant l'une un peu de ses beaux cheveux noirs, l'autre un peu de rose de son teint, celle-ci quelques rayons de sa gaieté, celle-là ce qu'elle put de sa sensibilité, et il se fit ainsi que la Parisienne, d'abord fort pauvre, fort obscure, très-effacée, se trouva en un instant, par cet acte de partage, beaucoup plus riche et beaucoup mieux dotée qu'aucune de ses compagnes.

La fée Bleue était dejà remontée au ciel en souriant. LÉON GOZLAN.

Ce frais apologue n'est pas, en tant qu'hommage rendu, la traduction d'une opinion isolée, ou de l'engouement d'une époque.

Dejà Montesquieu disait :

☞ Quand on a été femme à Paris on ne peut pas être femme ailleurs.

Regnard :

☞ On a beau faire : il faut prendre femme à Paris,
L'on y taille à plein drap. Nos femmes de province



MADAME RECAMIER

MADAME RÉCAMIER

JEANNE-FRANÇOISE-JULIE-ADÉLAIDE BERNARD

— 1777-1849 —

Quand madame Récamier vit s'avancer l'heure où la beauté baisse et pâlit, elle fit ce que bien peu de femmes savent faire. Elle ne lutta point; elle accepta avec goût les premières marques du temps. Elle comprit qu'après de tels succès de beauté le moyen de paraître encore belle était de ne plus y prétendre. A une femme qui la revoyait après des années, et qui lui faisait compliment sur son visage : « Ah! ma chère amie, répondait-elle, il n'y a plus d'illusions à se faire; du jour où j'ai vu que les petits Savoyards dans les rues ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini. » Elle disait vrai. Elle était sensible en effet à tout regard et à toute louange, à l'exclamation d'un enfant ou d'une femme du peuple, tout comme à la déclaration d'un prince. Dans les foules, du bord de sa calèche, qui n'avançait qu'avec lenteur, elle remerciait chacun de son admiration par un signe de tête et par un sourire...

SAINTE-BEUVE.

Ont l'aspect repoussant, la mine plate et mince,
L'esprit sec et bouché, le regard de hibou,
L'entretien discourtois, et l'accueil loup-garou.
Mais le sexe à Paris a la mine jolie,
L'air attractif...
Mais il est diablement sujet à caution.
On dit qu'à forligner il a propension.

Si nous ouvrons l'œuvre capitale de Mercier, nous y trouvons ce chapitre intitulé :

DES FEMMES DE PARIS

La remarque de Jean-Jacques Rousseau n'est que trop vraie que les femmes à Paris, accoutumées à se répandre dans tous lieux publics, à se mêler avec les hommes, ont pris leur fierté, leur audace, leur regard et presque leur démarche.

Ajoutons que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuses d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les sollicitations, assiégent les ministres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs registres ; et, à force d'agiter la roue de la fortune, elles parviennent à y placer leurs amants, leurs favoris, leurs maris, et enfin ceux qui les payent.

On voit beaucoup de femmes qui disent, d'après Ninon : « Je me suis fait homme. » Aussi une insultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique et offensant.

Jamais autrefois, en parlant du sexe, on ne disait *les femmes :* on aurait proféré une expression grossière.

Jean-Jacques Rousseau a dit des choses si dures aux femmes de Paris, que je n'ose même le combattre. Il avoue que l'on peut et que l'on doit y chercher une amie. Je pense, en effet, qu'il s'y trouve beaucoup de femmes sensées, véritablement sensibles aux nobles procédés, et capables de la plus grande constance en amitié. Mais en amour... Oh ! je n'ai pas le droit de leur dire, comme Jean-Jacques Rousseau, de terribles vérités. Lui seul a su leur plaire en ne les flattant pas.

Milord Chesterfield, après avoir encensé de son mieux notre nation, a fini par dire à l'oreille de son fils que les femmes parmi nous sont de grands enfants qu'il faut amuser avec deux hochets, la vanité et la galanterie.

Nous avons des mines charmantes, des yeux vifs et malins, des physionomies gracieuses et fines, des têtes spirituelles ; mais on compte les belles têtes et elles sont excessivement rares.

Pourquoi les femmes aiment-elles la capitale ? Parce qu'elles y sont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez-leur de la campagne, elles ne

déguisent pas l'aversion qu'elles ressentent pour ce séjour solitaire, où elles se sentent bien moins puissantes.

PENSÉES DÉTACHÉES DU MÊME AUTEUR

Quelque impérieuse que puisse être une femme parisienne, elle reconnaîtra toujours l'ascendant de l'homme sur elle, si celui-ci sait être ferme et prudent. C'est le mari qui fait la femme. Mais comme les trois quarts des hommes sont sans caractère, sans force, sans dignité, il y a une foule de femmes dissipées, dépensières, galantes et insolemment altières.

C'est le principal défaut de nos femmes que l'orgueil, le rang et l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange, parce que la femme, quelle qu'elle soit, ne peut jamais imprimer à son regard l'insolence ou l'injure sans perdre de ses grâces, de sa dignité et de son empire réel. La nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-dessus d'un homme par son geste et son accent, sous peine, à l'instant même, de paraître odieuse et ridiculè. Rien ne la dispense de cette subordination éternelle, fût-elle sur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les passions despotiques, et même orgueilleuses, mais il ne lui est pas permis d'être insolente envers un homme, c'est-à-dire d'oser mépriser son maître.

Les femmes, qui ne comprennent guère une idée politique, pour peu qu'elle soit vaste et un peu compliquée, ont des notions admirables sur l'ordre et l'économie domestiques. Elles sont précieuses chez un peuple qui vient de naître, et en même temps chez celui qui est entièrement corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maisons, le mal que la législation fait au dehors.

Les femmes, dans la capitale, jouissent non-seulement de la plus grande liberté possible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres secrètes et particulières, elles sont l'âme invisible de toutes les affaires; elles réussissent sans presque sortir de chez elles; elles déterminent la voix publique dans des circonstances où elle semblait d'abord demeurer indécise.

Qu'il y ait une rixe entre mari et femme, le mari commence par avoir tort, et au bout de trois jours il est peint des plus affreuses couleurs. La ligue offensive et défensive se manifeste de tous côtés; en vain les avocats, les lois, le jugement sont pour le pauvre époux; tout cela est cassé à un autre tribunal. Les femmes soutiennent leur parti, malgré les démonstrations les plus authentiques, et, après avoir ameuté les esprits, finissent par les entraîner.

Les Parisiennes achètent quatre ajustements contre une chemise; on a de la toile en province et des blondes dans la capitale.

JUGEMENTS DIVERS

Les femmes sont, à Paris, les premières législatrices du code moral, bien plus puissant que le code légal. B. DE SAINT-PIERRE.

Femmes de Paris
Savent tromper, mais servir leurs maris.
J. CHÉNIER.

Si les femmes sont partout les fleurs de la nature, c'est Paris qui reçoit leurs plus douces exhalaisons. DE LIVRY.

Une des fatalités qui pèsent sur la femme de province est cette décision brusque et obligée dans les passions qui se remarque souvent en Angleterre. La vie est définie en province ; elle est observée, elle est à jour. Cet état d'observation indienne force une femme à marcher droit dans son rail, ou à en sortir vivement comme une machine à vapeur qui rencontre un obstacle. Les combats stratégiques de la passion et les coquetteries y sont inconnus. Une femme de province vous a parlé trois fois, et elle vous a serré dans son cœur. Vient une partie de campagne, une promenade, tout est dit, et, si vous voulez, tout est fait.

Quand une pauvre petite provinciale conçoit une passion excentrique pour une supériorité, pour un Parisien égaré en province, elle en fait quelque chose de plus qu'un sentiment : elle y trouve une occupation et l'étend sur toute sa vie.

A Paris, il y a plusieurs espèces de femmes : — il y a la duchesse et la femme du financier, l'ambassadrice et la femme du consul, la femme du ministre qui est ministre et la femme de celui qui ne l'est plus ; il y a la femme comme il faut de la rive droite et celle de la rive gauche de la Seine. Mais, en province, il n'y a qu'une femme, et cette pauvre femme est la femme de province.

Il y a des femmes qui passent à travers Paris comme les fils de la Vierge dans l'atmosphère, sans qu'on sache d'où elles viennent ni où elles vont, aujourd'hui reines, demain esclaves.

Si les Parisiennes sont souvent fausses, ivres de vanité, personnelles, coquettes, froides, il est sûr que, quand elles aiment réellement, elles sacrifient plus de sentiments que les autres femmes à leurs passions. Elles se grandissent de toutes leurs petitesses et deviennent sublimes.

Est-ce qu'une femme de province a eu jamais le pied marin à Paris ?
BALZAC.

A Paris, toutes les femmes jouent un rôle ; c'est que le besoin de produire

de l'effet leur compose une seconde nature qui détruit toute la noblesse de la première; c'est que la vanité, à Paris, est stérile, tandis que la vanité, à la campagne, est féconde. A Paris, une femme ne songe qu'à briller, son orgueil n'est qu'égoïsme ; elle, toujours elle sur le premier plan; sa pensée est d'être la plus belle, la plus entourée, la plus spirituelle, la plus riche, la première enfin, toujours la première; et vous tous, vous ses enfants, vous son mari, vous sa sœur, vous sa mère, vous êtes sacrifiés à ce besoin d'effet qui est le mobile de toutes les actions de sa vie. A la campagne, au contraire, sa vanité se repose, ou plutôt elle vous appartient; ses prétentions, bien loin de vous être hostiles, vous deviennent favorables, car maintenant son orgueil, c'est vous, c'est votre bien-être, ce sont vos plaisirs; elle s'occupe de vous du matin au soir; elle vous est rendue tout entière; plus de préoccupation mondaine; elle n'a plus qu'un rôle à jouer, celui de bonne maîtresse de maison, et ce rôle lui sied à merveille. Sa vanité est votre joie ; cette vanité qui vous séparait d'elle à Paris, là vous réunit à toutes les heures; vous lui devez vos plus doux moments, et vous découvrez dans cette femme nouvelle mille qualités dont vous n'aviez aucune idée; vous lui trouvez de l'esprit, et jusqu'alors vous aviez cru sincèrement qu'elle en manquait ; vous découvrez qu'elle est très-bonne musicienne, qu'elle chante bien : talent gracieux qu'une rivalité de famille lui fait modestement cacher. « Ma cousine a une si belle voix, dit-elle, que je n'ose jamais chanter quand elle est là. » Vous lui découvrez enfin deux petits enfants adorables que vous n'aviez jamais vus et qu'elle élève parfaitement. Cette femme si moqueuse, si médisante à Paris, dans son château est bienveillante pour tout le monde. Si l'on vient à parler d'une de ses amies absentes, elle en fera l'éloge, elle rendra justice à sa beauté; à Paris, elle en est envieuse, elle ne peut lui pardonner ses beaux cheveux, ses admirateurs et ses diamants; à la campagne, elle l'aime, elle convient qu'elle est jolie, elle oublie ses succès qu'elle ne voit pas et ses diamants qui sont dans leur écrin, elle lui écrit mille choses affectueuses, et elle est sincère. O prodige! qu'est-ce que cela prouve? Que l'air de Paris ne convient pas aux Parisiennes. La vanité et l'envie composent l'atmosphère ici, et cela suffit pour corrompre les plus belles natures. Mme E. de Girardin.

A Paris, les femmes ont plus ou moins de grâce ; ainsi tous les rangs sont rapprochés et confondus. De cette cause dérive une sorte de bienveillance universelle, charme particulier de notre ville. Saint-Prosper.

Laissons clore cette série par le charmant écrivain qui l'a si gracieusement ouverte :

La nature fait presque tout pour la Parisienne : enfant, elle lui donne cet air pâle et rose, cet air de santé et de distinction que n'ont pas les enfants étrangers, pas même les enfants anglais; jeune fille, elle lui souffle cet esprit précoce dont la pénétration et la gentillesse sont un sujet d'ébahissement et souvent d'effroi pour les bons provinciaux. Elle est curieuse, fine, spirituelle à huit ans,

et sensée, si l'occasion l'exige, comme on ne l'est pas et comme elle ne l'est plus elle-même à vingt ans. Il y a là un point de ressemblance à remarquer entre elle et la créole; on dirait que le soleil hâtif de la civilisation produit exactement les mêmes effets que le soleil trop fécond des colonies. Le fruit n'est jamais aussi doux que la fleur est belle chez la Parisienne comme chez la créole. L'enfance et la vieillesse sont, je crois, les deux époques les plus caractéristiques de la vie d'une Parisienne. Elle a prodigieusement de l'esprit lorsque sa beauté n'est pas encore mûre; et, quand tout son esprit lui revient avec la fermeté de l'expérience, la variété des épisodes qu'elle a parcourus, elle a perdu toute sa beauté. Cela équivaudrait à dire que l'âge intermédiaire chez elle n'est pas celui où elle a le plus d'esprit, si c'est celui où elle a le plus de grâce.

OPINION D'UN JEUNE ÉTUDIANT EN MÉDECINE SUR LA PARISIENNE

Elle est la meilleure valseuse du Prado et de la Chaumière, la femme sans pareille pour souper toute la nuit ou se coucher sans souper; l'être qui résiste le plus longtemps quand il est plongé dans la fumée du tabac: la créature qui retire le plus facilement trois choses : ses gants, son châle et son cœur.

OPINION DES ÉTRANGERS, ET PARTICULIÈREMENT DES RUSSES, SUR LA PARISIENNE

C'est un composé d'esprit, de grâce et de sensibilité; une intarissable source de séductions; la justification éclatante de la supériorité de la France sur les autres nations; la femme qu'on rêve à seize ans, et la seule dont on se souvienne à soixante.

OPINION DES DAMES ANGLAISES SUR LA FEMME PARISIENNE

Impossible de la reproduire. Les lois de la décence s'y opposent.

OPINION DE QUELQUES MARIS SUR LEURS FEMMES PARISIENNES

Compagnes sans cœur, n'aimant que la frivolité et le plaisir; ravaudeuses de chiffons; n'ayant pas l'ombre du sens moral; infidèles sans passions, mères sans prudence.

OPINION DU GOUVERNEMENT SUR LA PARISIENNE

Quand la loi du divorce fut agitée, on remarqua avec un certain étonnement que la commune de Paris était celle qui offrait le moins grand nombre de pétitionnaires.

Dès qu'une Parisienne a l'indulgence de se croire vieille, elle conquiert à l'instant même une jeunesse qui ne passe plus. Quel inépuisable trésor que sa mémoire! quel livre que ses souvenirs! quelle profondeur dans ses conseils! quelle fermeté! quel guide dans la vie!

Consultez les Mémoires des hommes illustres des temps passés; interrogez les souvenirs de ceux qui occupent aujourd'hui le premier rang dans l'opinion publique : tous, s'ils sont sincères, vous diront qu'ils doivent en grande partie à la société des vieilles femmes parisiennes d'avoir pu faire quelque chose de grand dans leur vie, et particulièrement d'avoir pu éviter d'énormes fautes et d'énormes sottises.

Le secret de leur immense supériorité s'explique : en arrivant à l'âge de vieillesse, elles gardent la délicatesse de la femme et acquièrent le bon sens de l'homme. Comme ce vin dont parle Homère, elles deviennent miel par la vertu des ans. Vivantes par la raison, elles sont mortes pour les passions. On ne les trompe pas. Comment les tromperait-on? il n'y a plus rien à courtiser en elles.

Quand on aura cessé d'élever des statues à tous les imbéciles couronnés, à la lèvre autrichienne et au nez espagnol, on songera peut-être à en dresser une, magnifique type de la raison, de la sagesse moderne, qui représentera une vieille femme parisienne, soutenant d'une main un vieillard, tendant l'autre à un jeune homme prêt à entrer dans la vie.

Une Parisienne est une adorable maîtresse, une épouse presque impossible, une amie parfaite.

Elle meurt dans sa religion, à laquelle elle n'a jamais pensé.

Léon Gozlan.

LIVRE SIXIÈME

I

RIVALITÉS FÉMININES

Il m'est plus aisé de donner la paix à l'Europe que de la donner à deux femmes. Louis XIV.

Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres, par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes : mille manières, qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoiqu'elles aient rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part, est un point difficile ; il faut choisir souvent entre elles, ou les perdre toutes deux.

La Bruyère.

Les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes.

Duclos.

Il est bon qu'une femme soit en familiarité avec quelques autres femmes, mais il vaut mieux qu'elle ne soit en confiance avec aucune.

Mme d'Arconville.

Les hommes regardent les femmes avec une indulgence très-nécessaire à la satisfaction des uns et des autres ; sans cela, que deviendraient-elles et eux aussi ! Le sang à Paris est laid ; les femmes cependant y sont coquettes et galantes. Je le leur passe, mais non pas de se détester entre elles comme elles font

toutes, et d'être jalouses du moindre avantage. Je vais rapporter un trait qui m'est arrivé : il m'étonna d'abord, mais il me réjouit beaucoup par réflexion. Je me trouvai dans un cercle où il y avait plusieurs femmes ; on me pria de jouer du clavecin, j'en jouai. Les hommes entourèrent ma chaise, et me donnèrent des louanges à proportion que je leur plaisais. Les femmes me dirent que je jouais joliment, sans m'écouter, et me demandèrent des pièces fort difficiles, que j'exécutai mal et qu'elles applaudirent beaucoup. Enfin, quelqu'un s'avisa de dire que je dessinais ; on me demanda qui j'avais pour maître, et je tirai de ma poche un portrait qui faisait voir que j'avais un habile homme. Ce portrait était le mien. Madame la marquise de *** dit qu'il y avait quelque chose. Madame de R... dit qu'il ne me ressemblait point, et madame d'Or... s'écria d'un ton impatient : « Eh! mon Dieu si, il ressemble; est-ce que vous ne voyez pas que c'est le front de madame de Puisieux?... » Or, c'est peut-être la partie de mon visage sur laquelle on puisse trouver plus à redire. J'avoue qu'en femme de quarante-cinq ans, comme madame d'Or..., je l'aurais trouvé trop grand ou pas assez bien fait. La remarque était juste et de son âge; mais la mienne l'est aussi. C'est que les femmes ne sont bonnes que pour une chose, et ce n'est pas pour vivre en société. Elles feront donc bien de ne se voir qu'au spectacle et au jeu. C'est encore un avis que j'avais à leur donner.

Les hommes ont un grand avantage sur nous; c'est d'être loués de leurs semblables, quand ils le méritent, au lieu qu'il n'y a que les hommes qui nous accordent les qualités que nous avons en effet. C'est notre coutume de nous consoler des injustices de notre sexe par l'admiration et par l'estime de l'autre. Je connais une fort jolie femme qui disait, quand elle entendait médire de sa figure : « Pour me venger, je ferai demain un infidèle. » Cette vengeance lui a réussi tant de fois, que les femmes sont enfin convenues qu'elle était aimable; mais non pas qu'elle fût sage. Leur médisance n'a fait que changer d'objet.

Une femme dira : Je voudrais avoir les yeux et les dents de madame ***, mais point sa modestie. Je vois ce que c'est; on n'envie que ce qu'on n'a pas, et tous les hommes ont de la générosité et toutes les femmes de la modestie. Il n'y a que beaucoup d'esprit quelquefois aux uns, et de belles dents et de beaux yeux aux autres.

Louer les absents sur des qualités qui sont dans les personnes présentes; louange délicate qui ne réussit pas toujours avec les hommes, et dont toutes les femmes s'offensent, quand l'éloge est d'une autre femme.

Mme DE PUISIEUX.

Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui. CHAMFORT.

Ce qui désole une femme en console souvent une autre. DEMOUSTIER.

Certaines femmes n'en louent jamais une autre que sur ce qu'elle a de moins parfait : c'est une manière adroite d'y appeler les regards des hommes.

SAINT-PROSPER.

Aucune femme n'aime à entendre faire l'éloge d'une autre femme devant elle. Toutes se réservent, en ce cas, la parole, afin de vinaigrer la louange.

BALZAC.

Les femmes, qui savent si bien ce que souffre leur sexe, devraient s'aimer, se soutenir. Mais c'est tout le contraire. Quoi! l'esprit de concurrence, les jalousies, sont donc bien forts! L'hostilité est instinctive. Elle survit à la jeunesse.

MICHELET.

Quand une femme dit d'une autre femme : « Elle est bien faite, » cela veut dire qu'elle est louche et qu'elle a des marques de petite vérole. Si elle dit seulement que c'est une bonne personne, jugez hardiment que celle dont elle parle est laide et contrefaite.

L'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième.

Les femmes aiment bien moins les hommes qu'elles ne haïssent les autres femmes.

Chaque femme se croit précisément arrivée au degré de vertu et de chasteté qu'il faut avoir : chacune déclare, sans se faire prier, la femme qui a moins de vertu qu'elle une courtisane; et celle qui en a davantage une prude et une bégueule. ALPH. KARR.

Les femmes n'ont pas de plus cruelles ennemies que les femmes.

BOISTE.

Presque toutes les femmes sont rivales ou au moins jalouses les unes des autres, comme sont les êtres doués d'instincts et susceptibles d'impressions plutôt que de raisonnement : ainsi les enfants, les animaux. BÉLOUINO.

II

DES FEMMES EN AMITIÉ

La suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication (l'amitié), ni leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable. MONTAIGNE.

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour. LA ROCHEFOUCAULD.

Passer de l'amour à l'amitié est chose fort rare entre les hommes et les femmes qui se sont aimés; ce retour n'est pourtant pas absolument impossible; il ne s'agit que d'avoir un bon esprit et un bon cœur. SAINT-ÉVREMONT.

Le sexe dit que la simple amitié
Peut sans l'amour satisfaire son âme,
Le sexe ment : le tendre amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié.

MALFILATRE.

On a demandé si les femmes étaient faites pour l'amitié. Il y a des femmes qui sont hommes, et des hommes qui sont femmes, et j'avoue que ne ferai jamais mon ami d'un homme femme. Si nous avons plus de raison que les femmes, elles ont bien plus d'instinct que nous. DIDEROT.

Il n'y a guères de femmes qui soient dignes de rester amies après avoir été amantes.

Quand une femme est digne de l'amitié, elle ne doit pas se perdre par l'amour. DUCLOS.

Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour. CHAMFORT.

Un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes et si peu durables entre les femmes,

entre celles mêmes qui sauraient aimer? Ce sont les intérêts de l'amour; c'est l'empire de la beauté; c'est la jalousie des conquêtes. J. J. Rousseau.

Peu de femmes, dans l'âge de plaire, vous tiennent compte de la simple amitié. A. Dufresnes.

C'est en vain qu'une femme aimable se flatte d'avoir des amis; un homme n'est jamais l'ami simplement d'une aimable femme, à moins qu'il ne soit occupé ailleurs; encore risque-t-elle d'en faire un inconstant. Peut-on parler tranquillement à une femme qui montre un beau visage, une belle gorge, de beaux bras, de belles mains; ne s'en fâcherait-elle pas elle-même? Malgré toute la vertu qu'on nous accorde si libéralement, nous voulons être louées, admirées; nous ne voulons perdre aucun de nos avantages. Mme de Puisieux.

Les hommes, en général, ont plus les procédés que les grâces de l'amitié. Quelquefois en soulageant ils blessent; et leurs sentiments les plus tendres ne sont pas fort éclairés sur les petites choses qui ont tant de prix. Mais les femmes ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe. Elles devinent l'amitié qui se tait; elles encouragent l'amitié timide; elles consolent doucement l'amitié qui souffre. Avec des instruments plus fins elles manient plus aisément un cœur malade; elles le reposent et l'empêchent de sentir ses agitations. Elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas. Il faudrait donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions; mais, pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amitié d'une femme. Thomas.

Si c'est un homme qu'une femme choisit pour ami, je pense qu'il existe toujours une nuance d'amour dans cette amitié d'homme à femme.

M. Thomas croit qu'il faudrait un ami pour les grandes circonstances de la vie, et une amie pour le bonheur de tous les jours. Il a raison. Mais, surtout, que l'amour ne se mêle point à cette amitié; c'est peut-être la seule occasion où il faille le craindre et le bannir. Mais qu'est-ce qui peut donner, dans ce cas, une garantie contre lui? Il n'est peut-être qu'une position rassurante pour le bonheur. Je pense que l'amitié la plus parfaite d'homme à femme est celle qui suit un sentiment plus tendre.

Ne déplaçons donc rien. Suivons les lois de la nature. Que les femmes vivent pour l'amour maternel et l'amour; que l'amitié ne soit pour elles que le second intérêt de leur vie. Nous seuls pouvons peut-être, par notre nature, recevoir ces deux sentiments dans nos cœurs à un degré égal. De Ségur.

On demande si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différent? Cela est rare et difficile; mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu et de retenue. Les femmes qui ne connaissent que l'amour d'usage n'en sont pas dignes; et les hommes qui ne

veulent trouver dans les femmes que le bonheur du sexe, et qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'esprit et dans le cœur, plus liantes que celles de la beauté, ne sont pas propres à l'amitié dont je parle.

Il est sûr que de toutes les unions c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe : de plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie et la concurrence, de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons.

Quand elles n'ont point usé le cœur par les passions, leur amitié est tendre et touchante : car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports et des liens invisibles entre les personnes de sexe différent, on trouve tout préparé à l'amitié. Les ouvrages de la nature sont toujours plus parfaits ; ceux où elle n'a pas la principale part ont moins d'agréments. Dans l'amitié dont je parle, on sent que c'est son ouvrage : ces nœuds secrets, ces sympathies, ce doux penchant auquel on ne peut résister, tout s'y trouve ; un bien si désirable est toujours la récompense du mérite. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite.

Mme DE LAMBERT.

Il arrive souvent qu'une femme croit n'avoir que de l'amitié pour un homme, pour lequel elle a déjà du goût. La sécurité même que lui donne la pureté de ses intentions est ce qui la met dans un danger plus certain ; car presque toujours ce goût devient une passion, et malheureusement le voile qui la couvrait ne se déchire que lorsqu'il n'est plus permis d'y apporter remède.

L'amitié entre homme et femme est le plus agréable de tous les sentiments : mais celle des hommes entre eux est plus sûre et moins sujette à inconvénient : pour celle des femmes entre elles, elle est si rare qu'on peut la regarder comme nulle. Mme D'ARCONVILLE.

Le bonheur n'est pas dans les cieux ;
Il est près d'une bonne amie.

FLORIAN.

L'amitié est le grand mot des femmes, soit pour introduire, soit pour congédier l'amour. SAINTE-BEUVE.

L'amitié d'une femme
Pour les infortunés est une seconde âme.

LAMARTINE.

On n'est point l'ami d'une femme lorsqu'on peut être son amant.

MAINARD.

Les hommes dédaignent volontiers les femmes dont ils ne peuvent attendre que de l'amitié, pour celles dont ils espèrent quelque chose de plus.

OCTAVE FEUILLET.

L'amitié est un sentiment peu fait pour les femmes ; elles en sont bien moins capables que les hommes. Les passions pour lesquelles elles sont faites et qui répondent à leurs fonctions, à leur destination, sont en général exclusives. La femme se crée dans son cœur un monde d'affections en dehors desquelles elle n'aime ordinairement plus rien, que d'une façon très-indifférente.

L'amour proprement dit, l'amour de la famille, absorbent tout le reste, et la vanité arrive comme dissolvant entre les autres penchants qui pourraient s'emparer d'elle.

Les femmes deviennent plus susceptibles d'amitié en vieillissant. Alors, les antagonismes qui les divisent n'ont plus les mêmes motifs.

BÉLOUINO.

L'amitié est un nuage transparent derrière lequel l'amour se lève dans le cœur des femmes.

Pourquoi la plus douce amitié est-elle celle qui lie les personnes d'un sexe différent?

C'est que cette amitié est toujours, à notre insu, parfumée d'un peu d'amour.

Les femmes qui nous donnent le bonheur de l'amour peuvent seules, aussi, nous faire connaître les dévouements et les douceurs de la véritable amitié.

A. GUYARD.

Les femmes s'aiment quelquefois; mais ce n'est toujours qu'en attendant les hommes.

Les femmes s'aiment rarement entre elles : cela est d'une vérité populaire; mais ce qu'on ne sait pas assez, et par conséquent ce qu'il faut dire, c'est qu'avec les hommes elles sont, à tous les âges, amies parfaites. Douées d'une sensibilité exquise, elles passionnent toutes les vertus que l'amitié dans ceux-ci ne fait qu'entretenir. Sollicitent-elles pour un ami malheureux, rien ne les rebute; le chemin est-il fermé, elles en frayent aussitôt un autre. En pareille circonstance un homme plaide et argumente : tout autre est leur manière : elles devinent le cœur dont elles ont besoin, l'entourent de séductions, le touchent, le remuent, s'en emparent; et, pour le faire sentir au profit de l'amitié, le pénètrent un instant de leurs propres sentiments. Éprouvent-elles un premier refus, elles reculent, mais c'est pour revenir sur leurs pas et se montrer sous une nouvelle forme; enfin elles triomphent.

SAINT-PROSPER.

GLANES[1]

ABAISSEMENT

Une femme peut-elle descendre assez bas pour n'être plus pour nous qu'un objet dont notre vanité fait parade comme d'un meuble ou d'un habit ?

G. SAND.

ABONDANCE

Pour les femmes des sauvages et pour beaucoup des nôtres, l'abondance vaut mieux que la gloire.

SAINT-LAMBERT.

ADORATEURS

Les femmes prétendent que c'est le goût des plaisirs faciles qui leur enlève leurs adorateurs.

H. RAISSON.

AFFABILITÉ

Je veux, madame, une femme indulgente
Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,

[1] *Glanes :* nous réunissons sous ce titre un certain nombre de pensées, remarques ou assertions, que nous n'avons pu rigoureusement faire entrer dans aucune des séries précédentes de notre recueil. Nous avons adopté l'ordre alphabétique qui, nous le reconnaissons, ne peut établir, quand il s'agit d'un pareil classement, qu'un triage souvent arbitraire; mais il fallait un ordre.

Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats ;
Qui sent le joug le porte avec murmure,
L'amour tyran est un dieu que j'abjure,
Je veux aimer et ne veux point servir ;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot ; et pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

VOLTAIRE.

AMABILITÉ

Il n'y a aulcune femme, pour malotrue qu'elle soit, qui ne pense estre bien aimable. MONTAIGNE.

Il y a beaucoup de femmes qui seraient fort aimables, si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont. MARIVAUX.

Les femmes sont capables de tout ce que nous faisons, et la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables.

VOLTAIRE.

Toute femme qui ne se donne pas la peine de vous paraître aimable fait fort peu de cas de vous. BOISTE.

AMBITION

Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu. De telles femmes rendent les hommes chastes ; elles n'ont de leur sexe que les habits. LA BRUYÈRE.

Quoi que l'on fasse, il faut toujours, dans une vie ambitieuse, se heurter à une femme, au moment où l'on s'attend le moins à une pareille rencontre.

BALZAC.

ATTACHEMENT

Il y a des femmes qui s'attachent par le seul effet de l'imagination. Leurs sottises et leurs fautes sont alors comme l'infini, sans bornes ; et si la durée s'y trouvait, on serait presque tenté de les admirer. SAINT-PROSPER.

ATTENTE

Une femme peut cacher qu'elle souffre, qu'elle s'ennuie, qu'elle aime...

mais elle ne peut cacher qu'elle attend. Elle ne peut empêcher ses regards de se jeter sur la pendule à tous moments; elle ne peut empêcher sa tête de se lever au moindre bruit; elle ne peut s'empêcher de pâlir et de rougir chaque fois que la porte s'ouvre; et puis, quand l'heure est passée, quand ses regards éteints se découragent, quand son front incliné se voile d'ennui, il est encore un effort pour elle impossible : c'est de cacher qu'elle n'attend plus.

Mme É. DE GIRARDIN.

AVERSION

Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion.

LA ROCHEFOUCAULD.

BEAUX-ARTS

Quand on envisage les beaux-arts relativement à l'éducation des jeunes filles, il s'élève dans l'esprit bien des questions différentes. Comment nier qu'il y ait une alliance naturelle entre les facultés des femmes et les beaux-arts? Les mêmes dons de l'âme qui donnent tant de charme et de pouvoir à un sexe faible, font aussi fleurir les talents. La sensibilité, un certain souffle d'inspiration, le goût de la nature, la vivacité des impressions, le désir d'embellir ce monde matériel pour en retirer l'essence d'une vie divine et pure : voilà les dispositions que veulent les arts et qu'on aime à rencontrer chez les femmes. Ils se plaisent comme elles à vivre au sein de la paix, loin du théâtre où s'agitent la cupidité et les passions hostiles. Aussi, dans le temps où ils furent l'objet d'un culte idolâtre, on éleva des autels à des divinités femmes. Les Muses ont personnifié les talents, représenté les sciences même qui demandent l'élévation des pensées ou l'éloquence de l'expression, tant le génie des plus belles œuvres de l'esprit humain a semblé pouvoir animer les femmes.

Ceci toutefois n'est qu'un des aspects de la vérité et n'est peut-être pas le plus juste. C'est un jour brillant, coloré, qui n'éclaire pas l'objet entier et n'en montre pas la grandeur réelle. La femme dans sa perfection est mieux qu'une Muse, mieux que la personnification des sensations terrestres les plus éthérées; elle inspire plus de respect. Son regard réfléchit un éclat céleste; la pureté, la sainteté en tempèrent l'expression. Ce n'est pas la beauté matérielle des formes, des élans, des sons, des couleurs, qu'elle doit représenter à nos yeux; la beauté éternelle de l'âme aurait plutôt en elle un type ici-bas.

Voilà son idéal; mais pourquoi différerait-il de celui des arts? Eux aussi, sous l'empire d'une religion pure, aspirent à s'élever vers le ciel; eux aussi sont capables d'exprimer les plus beaux mouvements de l'âme immortelle. Si cette âme a été revêtue d'une enveloppe terrestre, n'est-ce pas apparemment pour que la succession d'impressions variées donnât une impulsion heureuse à ses facultés? Dès lors comment supposer que les beaux-arts, ces brillants résultats de l'organisation la plus achevée, ne soient pas en rapport avec le développe-

ment de l'être moral? N'est-il pas des nuances délicates dans les sentiments que nous n'aurions jamais connues si les arts ne les avaient fixées dans un langage pénétrant ou sous des formes brillantes?

Ces considérations ne sont pas sans force à nos yeux; mais nous avouons que, trop vagues et trop indirectes, elles ne sont pas de nature à calmer les scrupules de bien des parents. La question ici est plus personnelle. Nul doute qu'une femme libre d'engagement et simplement soumise aux lois de la religion et de la morale, n'ait le droit de cultiver les talents qui répondent le mieux à ses inclinations innocentes; mais il s'agit d'éducation ici, nous ne parlons pas d'une personne tout élevée, nous parlons de celle qu'il faut élever.

Qu'importe alors que les dispositions des femmes soient favorables à la culture des arts? l'essentiel c'est d'examiner si nous devons demander aux arts de venir favoriser les dispositions qui ne dominent déjà que trop dans leur sexe. L'habitude des émotions vives, le désir de les exciter, la vanité qui vient s'attacher à leur expression de plus en plus animée, une perte immense de temps, l'occasion naturelle et fréquente de former des relations dangereuses : voilà ce que des écrivains sévères reprochent à l'étude des arts et surtout à celle de la musique. Rien de plus respectable que leurs motifs, et si nous écartons leurs objections à l'égard du talent même de la musique, nous croirons à peine avoir besoin de justifier les autres talents.

De quoi s'agit-il en effet? Est-ce de porter les beaux-arts à leur plus grande hauteur, de leur faire déployer toute leur puissance et de n'envisager l'élève que comme la prêtresse de leur culte? Non assurément, les parents n'ont point en vue la gloire de l'art; ils ne mettent d'intérêt qu'à leur fille. Ils ne pensent qu'à lui procurer un plaisir, une ressource, un moyen de développement, peut-être un charme attaché à sa personne. L'art pour eux n'est pas du tout l'essentiel; c'est un accessoire agréable, un ornement ajouté qui perd son prix s'il n'est pas subordonné à l'ensemble et s'il en altère la solidité. C'est donc ici, comme toujours, une affaire de proportion.

Une fois la chose entendue ainsi, n'est-ce pas se méfier du simple bon sens que de voir de si grands dangers à l'étude de la musique? Parlerai-je des émotions, des passions même que cet art semble devoir exciter? Mais c'est lui attribuer un pouvoir qu'il n'aurait pas par lui-même. Êtes-vous donc obligé de l'associer à une poésie corruptrice? Qui vous dit de faire chanter à votre fille des paroles qu'elle ne devrait jamais prononcer, pas même entendre? Ne jouissez-vous pas dans la musique comme ailleurs du plus noble privilége de l'homme, celui de choisir? Où en serions-nous, si nous n'en faisions pas usage? quel développement serait alors légitime? nos plus beaux dons deviendraient à nos yeux des piéges cachés. Le vice de la civilisation et des mœurs est-il donc assez profond pour qu'on n'envisage que le mal, là où le bien a tant d'évidence?

Le plaisir que peut donner la musique instrumentale est surtout d'une nature bien innocente. Des impressions vagues et sans objet n'excitent rien que de pur dans une âme neuve. Tout y est idéal, immatériel; des sons évoqués comme par

magie, semblables à des esprits aériens, étrangers aux choses d'ici-bas, nous enlèvent sur leurs ailes légères. Dans la musique vocale, sans doute, les sympathies personnelles agissent bien plus. Là se retrouve l'humanité, mais l'humanité glorifiée. La voix sonore du chant, comparée avec le bruit du langage, ne semble-t-elle pas indiquer ce que sera notre vie dans le ciel auprès de notre misérable vie terrestre? Et quel moyen pour disposer des affections, pour développer l'âme religieusement! L'éducation veut-elle autre chose?

Aussi les cultes les plus austères ont-ils admis le chant sacré, ce concert des voix du peuple assemblé, où l'amour de Dieu et l'amour des hommes se réunissent. Telle est la double inspiration qui dicta jadis les psaumes, prières sublimes des temps reculés où s'offrent encore les plus beaux modèles d'invocation pour les moments les plus divers et les plus décisifs de la vie. Dans l'Évangile même, la voix de Marie s'élève en accents éclatants pour célébrer sa gloire maternelle! comment interdire aux femmes la plus belle expression de leurs sentiments? Comment leur refuser de cultiver dans la jeunesse un talent naturel, un talent charmant et dont la religion autorise l'exercice?

Ah! bannissons la vanité dans l'éducation entière, et sanctifions par la reconnaissance les bienfaits du ciel. Si nous aimions les arts avec un sentiment parfaitement pur, la musique ne serait plus abandonnée au moment où elle cesse d'être un moyen de briller. Elle charmerait les enfants, enchanterait le séjour domestique, retiendrait dans une enceinte étroite, mais plus animée, les maris, les frères, les parents âgés; et la jeune personne elle-même, sous l'empire d'un art si puissant, recouvrerait bientôt sa sérénité lorsque des chagrins légers à nos yeux, mais souvent bien vifs à son âge, seraient parfois venus la troubler.

On nous pardonnera si nous dédaignons de répondre à l'objection tirée de l'inconvénient des relations, du danger auquel exposent les maîtres eux-mêmes. Nous offenserions les mères et les filles en la réfutant. Il est de fâcheux exemples, souvent allégués; mais, à force d'aveuglement et d'imprudence, tout est possible. Qui ne le sait?

Il semble oiseux de le dire, la vigilance sera toujours un devoir obligé dans l'éducation, et il faut ici redoubler de soins; nous les pousserions si loin que les admirateurs fanatiques des talents trouveraient notre circonspection excessive, ils feront peut-être assez peu de cas de nos tentatives modestes. A leurs yeux, les beaux-arts qui vivent d'enthousiasme, qui grandissent et prospèrent sous l'influence de l'exaltation, s'offrent sous un aspect mesquin et rétréci quand on les soumet aux lois imposées par les convenances aux jeunes personnes. Mais qu'importe? Sévérité à part, le genre dont nous ferions choix pourrait être approuvé encore. Si les beaux-arts ont besoin d'élan, ils ont aussi besoin d'harmonie, et ici leur expression doit être d'accord avec le naturel modeste d'une jeune fille. Si nous leur interdisons leur plus grand essor, si même, hélas! nous leur coupons un peu les ailes, dans cet état de demi-captivité, ils conserveront encore du charme. Réduits à employer leurs plus doux moyens, ils expri-

meront cette sensibilité voilée, cette émotion contenue qui se communiquent en se cachant. Et n'est-ce pas là ce qui touche le plus chez les femmes?

Êtes-vous sûrs de les maîtriser à ce point? nous dira-t-on. Comment empêcher qu'une flamme n'éclate et ne brille au loin? Que ferez-vous s'il vous tombe un Mozart, une Malibran, un génie enfin parmi vos filles? D'abord, nous serons longtemps avant de le croire, longtemps encore avant de paraître nous en douter; et en attendant, nous donnerons à notre élève les principes, l'instruction solides qui la mettront un jour en état ou d'accepter sans trop de danger le lot de la célébrité ou de le rejeter loin d'elle. Mais ce qui arrive à peine une fois en cent ans ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Une chance, à la vérité, moins rare, c'est de trouver chez une élève des dispositions suffisantes pour qu'au moyen de beaucoup de temps et de soin elle puisse atteindre le niveau des artistes de second ordre. Elle aurait alors ce qu'on appelle dans le monde *un grand talent;* et il y a là de quoi faire bien du fracas pour un amateur. Mais c'est précisément ce qui nous semble à redouter; aussi croyons-nous que cette chance se présentera difficilement pendant le règne de parents sages. Les autres exigences de l'éducation les empêcheront d'accorder à un tel talent le temps nécessaire pour qu'il se forme, et ils ne souffriront pas que les applaudissements d'une société nombreuse viennent en hâter les progrès.

Tout succès est dangereux dans la proportion de l'ivresse qu'il cause : et quel succès brillant n'enivre pas un peu? Quel succès ne fait pas battre le cœur d'une émotion sans égale, d'une émotion où tout s'allie pour une femme, et l'espoir de la gloire et celui d'être aimée, et l'attente d'un bonheur que la terre ne donne pas? Dans ceux des arts, surtout, où le succès reçoit une récompense soudaine, où le tumulte des applaudissements ajoute à l'exaltation du talent, c'en est trop, beaucoup trop pour une jeune tête. Le reste de la vie pâlit auprès.

Les grands talents! qui peut leur refuser son hommage? Qui peut ne pas s'incliner devant cette gloire, et quelle femme ne sent pas quelque orgueil en voyant une telle auréole décorer le front d'une autre femme? Mais qu'une mère s'informe de la destinée de ces êtres qui attirent tous les regards, qu'elle s'en informe auprès d'eux-mêmes, et qu'elle vienne ensuite nous dire si l'on peut désirer un sort pareil pour son enfant. Une exaltation fiévreuse, le sentiment d'une discordance éternelle entre les vœux formés et la réalité, peut-être des torts plus redoutables encore, décèlent la femme dans l'artiste, et une faiblesse intérieure au sein de la puissance qu'on a sur autrui.

Il est peu de grands talents qui n'envahissent l'existence entière, qui ne l'absorbent d'abord comme emploi de temps, puis comme accaparement des désirs, des sentiments, des pensées. Est-ce là ce qu'on peut souhaiter pour une créature de Dieu, pour une femme chrétienne? Et même, en se renfermant dans l'enceinte des idées terrestres, je dirai que le développement produit exclusivement par les arts (et il y en a un) ne tourne pas généralement à l'avantage de l'intelligence, telle du moins qu'on est accoutumé à voir l'intelligence se manifester.

Chaque talent dominateur devient un langage, et il est alors le langage dont

où se sert le plus volontiers. Les impressions, les sentiments, les dispositions de l'âme, tout y passe, les organes ordinaires de notre esprit restent sans emploi. Telle femme, à sa harpe, est un ange, est une fée ; elle vous fera passer par les nuances les plus fines, les plus variées d'un monde entier d'impressions ; ôtez-lui cet instrument et demandez-lui de vous rendre raison des émotions qu'elle a excitées, elle ne le peut, elle n'a pas de mots pour traduire ce qu'elle a exprimé. On a vu des femmes se montrer poëtes dans des scènes pantomimes les plus pathétiques, où toutes les passions se dessinaient, pleines de beauté, et ces poëtes se servaient d'une langue inconnue à elles-mêmes, et une fois la scène terminée, leur inspiration était un rêve oublié. Sans doute, et je l'ai dit, il y a un développement intérieur tout particulier chez les êtres doués de la sorte, mais leur seul moyen de communication avec nous, c'est leur talent. Ce sont d'ailleurs les habitants d'une autre planète.

Ajoutez que la société, toute frivole qu'elle est, sent si bien la nécessité de l'équilibre moral chez une femme, que celle qui s'y distingue par un don trop spécial y est mal placée. On la veut supérieure à son talent ; autrement, on fait d'elle une virtuose, on ne lui parle que de son art. Les peintres, les musiciens de profession la recherchent, et comme elle n'a plus de vraie communication qu'avec eux, elle perd sa caste, à certains égards. Il faut bien de l'esprit, de la grâce, de la dignité, un caractère bien élevé pour qu'une femme de la classe aisée soit en état de supporter une distinction d'artiste.

Vouerons-nous donc les arts à la médiocrité, chez nos filles? Cela, c'est bien aisé, et ici les exemples ne manquent pas. Mais alors qu'est-ce, dans l'éducation, qu'une étude où l'on ne veut *pas trop réussir?* Que de temps, que d'argent perdu pour des exercices sans âme! Telle sonate qui a coûté bien des sacrifices aux parents, souvent des larmes à la jeune fille, finit par ennuyer tous les assistants, et par n'obtenir d'une personne entendue que certains mots à peine obligeants auxquels la pauvre enfant ne se méprend pas.

Tout est-il donc mécompte ou danger dans ces études? n'est-il point de route qui éloigne également une élève de la médiocrité la plus insipide et d'un succès auquel sa destinée ne se prête pas? A notre avis, il en existe une, mais nous ne sommes guère en état de la tracer.

Il nous semble seulement que, dans les pays où la culture des talents n'est favorisée ni par le climat ni par un enseignement très-perfectionné, les maîtres, en général, s'y prennent mal avec les jeunes filles. Ils supposent chez elles le goût de l'art plus qu'ils ne l'inspirent, et, sans leur en avoir fait sentir la beauté, ils les soumettent aux travaux d'un apprentissage assez rude. Un mécanisme desséchant est l'objet de leurs plus grands soins. Dès lors, la plupart des commençantes restent en chemin, et quand par hasard une élève, grâce à des dispositions particulières, brave les rigueurs du noviciat et triomphe des difficultés matérielles, les maîtres, peu accoutumés à de tels progrès, la louent au point que sa vanité est tout d'abord excitée avant même que la jeune fille ait connu le charme de l'art.

Quant à nous, qui ne voyons dans les arts qu'un moyen de développement pour l'âme, nous ne mettons du prix qu'à l'expression ; nous la voulons pure, douce, significative, autrement la musique n'est guère que du bruit. Les arts exigent toujours sans doute l'exercice de certains organes, mais il importe de distinguer l'organe en rapport avec l'âme, de celui qui n'est qu'un simple ouvrier. Ainsi, dans la musique, où l'oreille guide, il semble qu'on devrait s'attacher à former l'oreille avant tout. L'appréciation des sons, de leurs intervalles, de leur réunion dans les accords, puis celle de la division du temps en espaces égaux, mèneraient à retrouver sur un instrument les notes d'un air enchanté, puis à les écrire soi-même. Dans une étude de si longue haleine, le temps que prendraient au début de tels exercices pourrait-il être regretté, si l'on donnait du plaisir autant que de l'occupation à l'oreille?

Il y aurait à cette marche l'avantage qu'un maître consciencieux serait capable de décider promptement si telle élève est susceptible de progrès. Les développements tardifs qu'on fait espérer sont bien peu probables quand la nature s'est montrée rebelle à un certain point. De même à toutes les époques où les progrès de l'élève sont arrêtés, où le dégoût et l'ennui se manifestent, faites-lui abandonner la musique de bonne amitié, sans trop de regret, surtout sans reproches ; elle a dû savoir que c'était un art agréable mais non nécessaire.

La différence entre les branches de luxe et les branches essentielles de l'éducation doit sans doute être rendue sensible de mille manières à la jeune fille, mais ce n'est pas pour lui permettre de suivre avec négligence même les études qui semblent frivoles.

Nous en dirions autant de la danse, qu'on regardait avec quelque raison comme un art trop frivole, si l'on pouvait l'exclure de l'éducation sans exposer l'élève à de grands désavantages. A cet égard, comme à tout autre, bien faire ce qu'on fait est une maxime triviale, mais excellente. Quelle absurde affectation de solidité chez les parents que de parler avec mépris des talents dont ils ordonnent pourtant la culture! Quelle mauvaise habitude à laisser contracter aux jeunes filles que celle de prendre des leçons lâchement et étourdiment, parfois même de tourner en ridicule le sérieux des maîtres! La distinction entre les études qu'il est permis à toute heure d'abandonner, et celles qu'il faut suivre avec constance quoi qu'il en coûte, cette distinction, dis-je, suffit pour les mettre toutes à leur place.

L'étude du dessin nous paraît mériter un peu plus de persévérance que celle de la musique, puisqu'elle conserve du prix à de moindres degrés d'avancement. Peut-être le dessin a-t il moins que la musique dans le chant sacré l'avantage d'amener un développement religieux chez les jeunes filles. Aux grands peintres seuls il a été réservé de donner à la figure des vierges saintes, du Christ lui-même, une expression qui remplit le cœur d'une émotion céleste et profonde. Mais cet art produit un autre effet qui n'est pas étranger à la religion ; il fait aimer, il fait admirer la nature ; il apprend à la voir en artiste, il en retrace les scènes où l'âme est surtout livrée au charme de la contemplation. C'est un pri-

vilège heureux du paysagiste que de faire renaître de doux sentiments en retraçant les lieux où l'âme en a été pénétrée. Encourageons ainsi les modestes essais de nos jeunes filles et ne méprisons pas leurs petits albums. Puissent-ils leur rappeler un jour les paisibles joies du premier âge, le souvenir de parents qui les ont aimées et ont préparé leur véritable bonheur !

Les études relatives à l'industrie, aux sciences même, se trouveront bien de ces exercices. Cependant, nous dirons aussi : Ne forcez pas la nature. Inspirez, s'il se peut, le goût; faites saisir l'esprit, mais ne prodiguez pas le temps. Pensez que les arts ne sont après tout que le luxe de la vie.

Cette considération est à nos yeux si forte, que nous croyons impraticable de cultiver les talents réunis de la musique et du dessin durant la période qui nous occupe, sans nuire au reste de l'éducation. Le nombre d'heures nécessaire pour assurer les progrès dans tous les deux doit paraître trop considérable à des parents sages. Ce ne serait ainsi que dans le cas où l'étude de la musique aurait été abandonnée que nous conseillerions de commencer celle du dessin avant l'âge de quinze à seize ans. Si la musique nous paraît devoir passer la première, c'est que les organes d'où dépend le succès dans cet art demandent à être formés de très-bonne heure et qu'il n'en est pas de même dans le dessin, où l'on peut se perfectionner à tout âge. L'élève qui a déjà tracé des cartes géographiques et des figures de géométrie a exercé ses yeux à l'appréciation des contours, et l'art de donner du relief à l'imitation par le moyen des ombres peut lui être enseigné plus tard. Ce sera une étude nouvelle et charmante pour cet âge de l'adolescence où l'on a un si grand besoin de trouver de l'attrait à l'occupation.

La modération que nous conseillons dans la culture des beaux-arts permettra-t-elle à ces études de porter quelques fruits heureux? Il importe ici de s'entendre. Les talents que l'on développera ne seront pas des talents consommés; on pourra les trouver faibles, trop peu exercés; mais quand le sentiment y est, nous ne les nommons pas médiocres; la médiocrité peut exister dans l'œuvre, mais non dans la jeune artiste. S'il y a vérité, intelligence, harmonie dans l'exécution, si l'amour du beau s'y manifeste, n'importe qu'il y reste quelques défauts; les germes qui s'y sont annoncés pourront une fois prendre de l'accroissement, et ils trouveront toujours à grandir dans l'âme.

Si, pour les arts comme pour la science, nous avons songé à l'avenir plus qu'au présent, et soigné l'espérance plus que la possession, nous estimons avoir exclu par là le plus grand fléau qui puisse s'attacher aux études, j'entends l'orgueil ou la vanité. Il est bien clair que les dessins imparfaits de la jeune fille ne s'étaleront pas dans des cadres fastueux, que les richesses de son portefeuille ne se déploieront pas aux yeux ennuyés des indifférents; il est clair que dans la musique elle ne luttera point avec ces jeunes virtuoses, gloire des maîtres, objets d'un enthousiasme parfois sincère. Loin d'avoir rien a démêler avec leurs succès, elle en jouira, et son sentiment développé lui fera goûter les plaisirs de l'admiration la plus pure. Pourtant, il se peut que ce sentiment la conduise un jour à un genre de perfection réelle et intime dont les artistes de salon donnent

rarement l'idée. Jamais, dans un morceau d'ensemble, elle ne chercherait à fixer sur elle l'attention, et l'effet général serait toujours son objet. Même quand elle serait entendue seule, le désir de briller par des traits isolés ne l'entraînerait point; elle ferait valoir le compositeur et non elle-même. On dirait : Quelle délicieuse musique! non : Quelle étonnante exécution !

C'est ainsi qu'une âme exempte d'égoïsme se manifeste jusque dans les arts; c'est ainsi qu'on peut retrouver dans tous les actes humains une signification morale, et que l'éducation du cœur étend ses suites heureuses sur tout le domaine de l'instruction. Mme NECKER DE SAUSSURE.

CADEAUX

Les dames ne devraient jamais donner de ces bagatelles auxquelles on attache du prix uniquement parce qu'elles ont pris naissance sous leur aiguille ou leur crayon. H. RAISSON.

CHAINES

Les femmes et les souverains enchaînent avec des rubans ou des faveurs. BOISTE.

CHARITÉ

La charité! comment ne pas l'envisager religieusement! Dieu n'est-il pas amour ou charité, selon l'Évangile! n'est-ce pas son essence même qui se manifeste à notre cœur sous ce nom si doux? La charité, à cette hauteur, c'est l'amour de Dieu pour ses créatures, pénétrant, traversant chacune d'elles, les attirant toutes les unes vers les autres et vers lui.

Les femmes, et j'entends ici les plus fidèles à leur nature, les femmes sont animées du feu sacré de la charité, dans le sens le plus étendu de ce mot. C'est un sentiment toujours vivant au fond de leur âme, sans intermittence, sans lacune; il les suit au milieu du monde où elles cherchent à calmer les esprits aigris, à mettre à l'aise les amours-propres, à détourner telle impression pénible d'un cœur souffrant. Il ne les quitte point sous le toit domestique, et là où les affections individuelles sont tellement vives qu'elles ne semblent pas pouvoir laisser de place à un sentiment plus universel, le doux caractère de la charité se reconnaît encore. Il corrige l'inégalité de nos attachements, il en tempère l'ardeur souvent trop passionnée, et adoucit ce qu'il y a parfois d'âpre et d'irritant dans le besoin d'émouvoir l'objet qu'on aime.

.... Ce n'est pas quand on croit *acheter le ciel*, que le mouvement de la charité a le plus de beauté et produit les effets les plus salutaires. S'il émane de Dieu, il nous fait partager sa nature, il nous force à répandre hors de nous le bonheur. Il nous associe à la vie des anges, qui, déjà parvenus à la félicité suprême, n'espèrent rien de plus que d'adorer le Créateur et de voler au secours

des créatures souffrantes. La joie qu'ils ont pour un pécheur qui s'amende, nous l'éprouvons avec eux, et pécheurs nous-mêmes, trop coupables pour avoir aucune récompense à réclamer, nous pouvons néanmoins aspirer à rétablir quelques traits de l'image de Dieu dans notre âme. Et ce trait si éclatant dans le Dieu fait homme, cette charité céleste toute rayonnante dans le Sauveur, n'est-il pas celui dont nous pouvons le mieux présenter un pâle reflet? S'il nous est accordé d'y réussir, c'est un sujet de plus de reconnaissance ; ce n'est pas un titre pour rien obtenir.

La charité envisagée ainsi est une puissance qui nous domine. Imposée par l'ordre de Dieu, elle est une loi, elle est un devoir ; mais considérée en nous, c'est un sentiment, une passion même : affection ardente et calme, flamme tranquille et brillante qui émeut notre cœur sans l'agiter, qui emprunte aux penchants naturels leur vivacité, leur vigilance, leur sollicitude, en gardant la pureté et la paix du ciel. Mme NECKER DE SAUSSURE.

CHARMES

Si la femme est faite pour plaire et pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer. Sa violence, à elle, est dans ses charmes. J. J. ROUSSEAU.

Virgile a privé ses églogues de leur plus grand charme en en bannissant les femmes. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Tout le charme d'une femme dépend des sentiments qu'elle éprouve ou qu'on lui suppose. Mme DE GIRARDIN.

CHUTE

La femme n'est jamais coupable ; ces êtres auxquels le Créateur a ôté toute force, toute énergie, pour leur donner toutes les grâces, ces êtres ont dans le cœur des mystères de faiblesse qui doivent nous les faire encore aimer, ou tout au moins nous inspirer une tendre pitié, même dans leurs chutes les plus profondes ; et la parole du Christ sur la femme coupable a relevé la compagne d'Adam du vieil anathème qui pesait sur elle depuis sa faute. Si l'homme de la Bible a été perdu par la femme, la femme moderne est toujours perdue par l'homme.
CONST. GUÉROULT.

CLOITRE

DISCOURS D'UNE RELIGIEUSE A UNE JEUNE DEMOISELLE QUI SE DESTINAIT AU CLOITRE.

Vous voulez vous faire religieuse, mademoiselle ; l'accueil que nos sœurs vous font, les caresses qu'elles vous prodiguent, les discours qu'elles vous tiennent, et les insinuations artificieuses de madame de Sainte-Hermite, tout

vous y porte. Vous allez vous engager dans notre état sur la foi d'une vocation que vous croyez avoir, et que vous n'auriez peut-être pas sans tout cela. Prenez-y garde, mademoiselle ; j'avoue que si vous êtes bien appelée, vous vivrez tranquille et contente ; mais ne vous en fiez pas aux dispositions où vous vous trouvez, elles ne sont pas assez sûres, je vous en avertis : peut-être cesseront-elles avec les circonstances qui vous les inspirent à présent, mais qui ne font que vous les prêter. Je ne saurais vous dire quel malheur c'est pour une fille de votre âge de s'y être trompée, ni ce que ce malheur peut devenir pour elle. Vous ne vous figurez ici que des douceurs, il y en a sans doute ; mais ce sont des douceurs particulières à notre état, et il faut être née pour les goûter. Nous avons aussi nos peines, que le monde ne connaît point, et il faut être née pour les supporter : il y a telle personne qui dans le monde aurait pu soutenir les plus grands malheurs, qui ne trouve pas en elle de quoi supporter les devoirs d'une religieuse, tout simples qu'ils vous paraissent. Chacun à ses forces ; celles dont on a besoin parmi nous, ne sont pas données à tout le monde, quoiqu'elles semblent devoir être bien médiocres, j'en fais l'expérience. C'est à votre âge que je suis entrée ici : on m'y mena d'abord comme on vous y mène ; je m'y atttachai comme vous à une religieuse, dont je fis mon amie, ou pour mieux dire, caressée par toutes celles qui y étaient, je les aimai toutes, je ne pouvais m'en séparer ; j'étais une cadette, toute ma famille aidait au charme qui m'attirait chez elles : je n'imaginais rien de si doux que d'être du nombre de ces bonnes filles qui m'aimaient tant, pour qui ma tendresse était une vertu, et avec qui Dieu me paraissait si aimable, avec qui j'allais le servir dans une paix si délicieuse. Hélas ! mademoiselle, quelle enfance ! je ne me donnais pas à Dieu ; ce n'était point lui que je cherchais dans cette maison ; je ne voulais que m'assurer la douceur d'être toujours chérie de ces bonnes filles, et de les chérir moi-même ; c'était là le puéril attrait qui me menait : je n'avais point d'autre vocation. Personne n'eut la charité de m'avertir de la méprise que je pouvais faire, et il n'était plus temps de me dédire quand je connus toute la mienne ; j'eus cependant des ennuis et des dégoûts sur la fin de mon noviciat ; c'étaient des tentations, venait-on me dire affectueusement, en me caressant encore. A l'âge où j'étais, on n'a pas le courage de résister à tout le monde, je crus ce qu'on me disait, tant par docilité que par persuasion ; le jour de la cérémonie de mes vœux arriva, je me laissai entraîner, je fis ce qu'on me disait ; j'étais dans une émotion qui avait arrêté toutes mes pensées ; les autres décidèrent de mon sort, et je ne fus moi-même qu'une spectatrice stupide de l'engagement éternel que je pris, et qui me fera éprouver toute la vie la plus grande douleur : la raison ne modère point les chagrins que nous causent le mal que nous nous sommes fait nous-mêmes. Ah ! ma chère fille, vous frémiriez d'horreur, si vous pouviez entendre les cris de désespoir dont nos cellules ne retentissent que trop souvent.

La religion ne change point les cœurs, et dans la retraite les vices qu'on aurait eus dans le monde n'en deviennent que plus profonds : rien, par exemple, n'est plus méprisable que l'envie, rien cependant n'est plus en vogue dans le siècle où

nous vivons, et rien n'est plus commun dans les monastères. Le malheur est que, quand une fois cette passion s'est emparée d'une âme dévote, elle y cause les plus funestes ravages. Un cœur qui s'en laisse gouverner ne connaît, si j'ose le dire, ni probité ni religion. Une amie vous sacrifie, une parente vous abandonne, une inconnue vous hait, une ennemie vous calomnie, une dévote, ou pour mieux dire, une bigote jalouse de votre bonheur, est plus à craindre qu'une lionne en furie; elle fait jouer les plus artificieux ressorts pour vous trahir et pour vous perdre; et ces ressorts ne manquent presque jamais : de là les cabales, les intrigues dans une communauté, les espionneries pour découvrir vos démarches et empoisonner vos actions. Les moindres fautes sont divulguées comme d'énormes scandales; on obscurcit vos plus droites intentions; un cœur gâté par le fatal venin ne se ressent plus de l'humanité : oui, cette passion inspire toujours les moyens de nuire. Tantôt, c'est une parole indiscrète qu'on traite de scandaleuse, une faible irrévérence qu'on nomme impiété. Est-on au parloir? on a entendu, publiera-t-on, des conversations tendres et équivoques. On fait voler ces discours de bouche en bouche, c'est un secret qu'on vous confie, très-persuadée qu'on ne le gardera pas. En effet, celle-ci le dit à une autre, une troisième à une quatrième, on augmente toujours la narration, insensiblement les supérieures en sont informées, elles se préviennent et s'indisposent contre vous: vous l'ignorez pendant un certain temps; leurs soupçons qui ne sont que de faibles indices, se fortifient peu à peu; ensuite on vous tourmente, la plus légère faute est punie avec la dernière rigueur : alors votre amour-propre s'irrite, le cœur se révolte, vous criez à l'injustice; en un mot, vous devenez le martyr de votre tempérament et la victime des faux préjugés.

L'esprit outragé par mille corrections s'afflige et devient tiède dans la pratique de la vertu; la piété semble incommode, les devoirs s'observent avec une excessive nonchalance; on n'y trouve ni goût ni plaisir, parce que vous ne jouissez pas de la tranquillité nécessaire. La ferveur de votre état se trouvant captivée sous le chagrin des mortifications qu'on vous fait essuyer, le ressentiment triomphe, et ce ressentiment vous dévore, parce qu'il est restreint par l'impuissance de se venger. Alors tout vous déplaît, rien ne vous console; adieu la paix, le cœur n'est plus capable de la savourer.

Ces tracasseries, ma chère demoiselle, vous semblent peut-être en ce moment des puériles minuties; mais elles deviendraient très-pesantes si vous y étiez exposée. Une âme qui a des sentiments, et qui pense d'une certaine façon, ne peut digérer ces chagrins. Quelque frivoles qu'ils vous paraissent, ils vous troublent, vous inquiètent, vous affligent, et produisent la nonchalance, la froideur : or il est rare que la tiédeur n'enfante pas l'indévotion. En bonne foi, dites-moi, mademoiselle, vous qui avez un cœur noble et sincère, si vous pourriez vous accommoder de cette manière de vivre? Vous sentez-vous assez de force pour vous élever au-dessus de tout ressentiment? Je n'en crois rien, chère fille. Je pense que vous ferez bien de vous consulter davantage. L'attachement que vous avez pris pour une de nos sœurs vous fait illusion; permettez que je vous dise encore

ma façon de penser là-dessus; on ne saurait croire combien l'amitié d'une religieuse est attrayante, combien elle engage une fille qui n'a rien vu, et qui n'a nulle expérience; on aime alors cette religieuse autrement qu'on aimerait une amie du monde; c'est une espèce de passion que l'attachement innocent qu'on prend pour elle; il est sûr que l'habit que nous portons, et qu'on ne voit qu'à nous, que la physionomie reposée qu'il nous donne, contribuent à cela, aussi bien que cet air de paix qui semble répandu dans les maisons, et qui les fait imaginer comme un asile doux et tranquille; enfin, il n'y a pas jusqu'au silence qui règne parmi nous, qui ne fasse une impression agréable sur une âme neuve et un peu vive.

Ne sentez-vous pas, ma chère amie, la vérité de ce que je vous dis? Plus vous en êtes persuadée, plus vous devez vous défier de votre vocation; croyez-moi, vous avez besoin de faire bien des réflexions, afin de distinguer si elle vient de Dieu, si la vertu vous guide, et si des vues humaines ne vous engagent point à prendre un parti dont peut-être vous vous repentirez toute la vie. Après ce que je viens de vous dire, je vous livre à vous-même, vous avez assez d'esprit pour vous décider. MARIVAUX.

COLÈRE

Telle parole qui irrite une princesse ne choque pas le moins du monde une bergère des Alpes. Mais, une fois en colère, la princesse et la bergère ont les mêmes mouvements de passion. STENDHAL.

COMMERCE

Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde : c'est un commerce guerrier. CHAMFORT.

D'homme à femme et de femme à homme, la vie est un combat où il faut toujours menacer. BALZAC.

Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus qui, entre hommes, sont gênants, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

Il y a des femmes qui traitent les hommes comme les Turcs traitent les femmes; ce n'est pas ce qu'elles font de plus mal.

Tous les hommes sont portés à être fourbes avec les femmes. Cela vient, je crois, de la mauvaise opinion qu'ils ont d'elles. Cependant je ne vois rien de si ordinairement, des femmes dupes de leur choix, et se repentir de les avoir faits. Je suis persuadée que de cent commerces galants, il n'y en a pas peut-être dix rompus par la faute des femmes : rien n'est si commun que des hommes infidèles, et peu de femmes ont manqué les premières. La plupart de celles qui ont oublié leur devoir ont fait les premiers pas par vengeance, et les autres par goût. Mme DE PUISIEUX

CONFUSION

Une jolie femme qui rougit baisse les yeux et prend un air grave, cela ne va pas à ses traits. J. J. Rousseau.

COQUETTES

EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UNE COQUETTE RETIRÉE DU MONDE.

J'ai soixante-quatorze ans passés quand j'écris ceci : il y a donc bien longtemps que je vis; bien longtemps, hélas! je me trompe : à proprement parler, je vis seulement dans cet instant-ci qui passe ; il en revient un autre qui n'est déjà plus, où j'ai vécu, il est vrai ; mais où je ne suis plus; et c'est comme si je n'avais pas été : ainsi, ne pourrais-je pas dire que ma vie ne dure pas, qu'elle commence toujours. Ainsi, jeunes et vieux nous serions tous du même âge. Un enfant naît en ce moment où j'écris; et dans mon sens, toute vieille que je suis, il est déjà aussi ancien que moi. Voilà ce qui me semble, et sur ce pied-là, qu'est-ce que la vie? Une rêve perpétuel, à l'instant près dont on jouit, et qui devient rêve à son tour. Je connais un pauvre homme qui a beaucoup souffert depuis trente ans : je connais un grand seigneur qui a passé tout ce temps-là dans la joie : lequel aimeriez-vous mieux avoir été, ou le pauvre ou le grand seigneur? Quelque choix que vous fassiez, vous n'en serez ni mieux ni plus mal : voilà pourtant à quoi aboutissent le bonheur ou le malheur de cette vie ; peines passées, plaisirs passés, tout se confond, tout est égal : les rois n'ont qu'à profiter de l'instant dont ils jouissent, ils ne sont heureux que cet instant ; et de ce court bonheur qu'ils ont, c'est à eux à en bien choisir l'espace, tant court qu'il est, il a d'éternelles conséquences.

Je suis vieille, ceux qui liront ceci doivent me pardonner les réflexions par où je commence : réfléchir sur ces matières-là est, je crois, un tribut qu'il faut payer une fois en sa vie : il vaudrait mieux le payer quand on est jeune, cela procurerait une vie plus tranquille et plus innocente, et diminuerait beaucoup de la valeur que nous trouvons à je ne sais combien de petites doctrines hardies dont nous nous gâtons les uns les autres, et qui nous paraîtraient bien faibles, si nous n'avions pas un intérêt présent à les trouver fortes, ou si nous n'avions pas le sang trop chaud.

Quoi qu'il en soit, voilà mon exorde : ce qui me reste à dire va m'engager d'abord à des détails plus amusants, et me ramenera ensuite aux réflexions les plus sérieuses.

On me maria à dix-huit ans : je dis qu'on me maria; car je n'eus point de part à cela : mon père et ma mère me promirent à mon mari, que je ne connaissais pas : mon mari me prit sans me connaître ; et nous n'avons point fait d'autres connaissances ensemble que celle de nous trouver mariés, et d'aller notre train,

sans nous demander ce que nous en pensions ; de sorte que j'aurais dit volontiers : quel est donc cet étranger dont je suis la femme?

Cet étranger cependant était un fort honnête homme de trente-cinq à quarante ans, avec qui j'ai vécu comme avec le meilleur ami du monde ; car je n'eus jamais pour lui ce qu'on appelle amour ; il ne m'en demanda jamais : nous n'y songeâmes ni l'un ni l'autre, et nous nous sommes très-tendrement aimés sans cela.

Sept ou huit mois après notre mariage, un aimable homme de notre société s'avisa de prendre du goût pour moi : dès que je m'en aperçus, je le condamnai à soupirer en vain, car j'étais sage ; mais nous autres femmes, lorsqu'un homme nous aime, il n'y a pas moyen que nous le congédiions sans retour ; la vertu nous dit, il ne faut point avoir d'amant ; et là-dessus nous renvoyons celui qui nous vient : mais il ne s'en retourne pas si vite ; car notre vanité lui fait signe d'attendre : et il attend, comme fit le mien, que je traitais avec froideur, et que j'agaçais par mille petites bagatelles, dont il ne dépendait pas de moi de m'abstenir, parce que j'étais femme, et qu'on ne peut être femme sans être coquette ; il n'y a que dans les romans qu'on en voit d'autres ; mais dans la nature, c'est chimère, et les véritables sont toutes comme j'étais. Par exemple, lorsque je me sentais dans un jour de beauté, que j'étais avantageusement parée, j'étais bien aise que l'amant dont je parle me vît alors ; je l'en rebutais de meilleur courage, parce que je savais bien qu'il n'y avait point de danger à le faire : je l'aurais défié de me quitter, j'étais trop belle pour lors : ainsi, je laissais ma sagesse se donner carrière, j'affligeais hardiment mon homme, quand mes agréments pouvaient soutenir tout ce fracas-là : mais j'allais plus doucement quand je me sentais moins forte.

Et qu'on n'aille pas dire que c'est là une grande coquetterie ; car c'est la moindre de toutes celles qu'une femme peut avoir : ce n'est encore là qu'une coquetterie machinale. Vraiment quand la réflexion s'en mêle, c'est bien autre chose.

Cependant l'épouse de cet honnête homme connut, à n'en pouvoir douter, qu'il m'aimait : elle s'en alarma, comme de raison, et vint me rendre visite un jour qu'il était avec moi ; ils parurent déconcertés en se voyant ; un moment après il sortit, et j'allais continuer la conversation avec elle, quand elle me dit en souriant : Mon mari vous aime, madame, et vous méritez d'être aimée plus que personne au monde : ainsi je n'entreprends point de le détacher de vous, j'y perdrais mes efforts ; il vaut mieux que j'aie recours à vous-même, et que je remette mes intérêts entre vos mains. C'est donc à vous, à votre amitié pour moi, que je redemande mon mari : j'ai de l'attachement pour lui, et il le mérite, au penchant près qu'il sent, et qu'il est bien difficile de ne pas sentir pour une femme aussi bien faite que vous l'êtes : je suis sûre que ce penchant vous est à charge, et il m'afflige ; je ne lui ai rien dit encore : j'ai cru que vous le ramèneriez mieux que moi, et qu'il serait plus touché du chagrin qu'il me donne si vous l'y rendiez sensible. Il m'aimait autrefois ; disposez donc son cœur à plaindre du moins le mien : l'estime et le respect qu'il a pour vous donneront du poids

à ce que vous lui direz en ma faveur; feignez que je suis aimable, et il vous croira : vous l'en persuaderez encore mieux que ne feraient mes reproches.

A peine eut-elle achevé de parler que je l'embrassai de tout mon cœur, je me jettai dans ses bras, je crois même que nous pleurâmes; et le moyen à mon égard que je ne me fusse pas attendrie, que je n'eusse pas été remplie de zèle pour les intérêts d'une femme qui venait me dire que j'étais plus aimable qu'elle, et qui demandait quartier à mes charmes : le tour était trop adroit. Aussi je n'y résistai pas, je l'embrassai encore, et puis je recommençai, je l'accablai de caresses, je la trouvai adorable, cent fois plus belle que moi; car l'amour-propre, quand il a son compte, est si tendre, si reconnaissant, si modeste; il rend tout ce qu'on lui donne.

Je ne rapporterai point les discours que nous nous tînmes; notre attendrissement rendit la scène assez muette, je l'assurai qu'elle serait contente, et elle me quitta.

Son mari rentra qu'il n'y avait pas un demi-quart d'heure qu'elle était sortie; la joie était peinte sur son visage. Madame, me dit-il, voilà qui est fini, je ne vous serai plus importun; je viens vous demander pardon de l'avoir été : je vous admire, vous êtes la vertu même (et je me serais bien passée de ces éloges-là, ils me déplurent par pressentiment). J'écoutais à la porte de votre chambre lorsque ma femme vous a parlé, ajouta-t-il; je suis charmé d'elle : quelle femme! quel caractère! Voyez comme elle m'aime, elle redemande mon cœur; elle veut le tenir de vous : elle l'aura, madame, vous avez promis d'y faire vos efforts, et je vous obéis. Je ne vous ai pas encore parlé, lui répondis-je assez vivement : oh! vous avez raison, ajouta-t-il, sans m'entendre : oui, j'avais un grand tort, je le sens tout entier : la pauvre enfant! quelle tendresse! vous serez contente, vous m'estimerez; car je vais l'aimer plus que jamais.

Là-dessus il partit, ou plutôt il vola, sans me donner le temps de lui répondre un mot : pour moi je restai immobile, je me regardai comme une dupe. Si j'avais revu sa femme dans ce moment-là, elle n'aurait pas eu si bon marché de moi : je ne l'aurais pas trouvée si charmante; je ne lui avais dit qu'elle l'était qu'à condition que je le serais toujours plus qu'elle : son mari ne tenait pas la condition, et cela ne m'accommodait point.

Je fus longtemps étourdie de ce que je venais d'entendre : à la fin sortant de ma place, où il m'avait comme fixée, et souriant de dépit : voilà une petite femme qui va être bien glorieuse; mais je l'humilierai peut-être; et son mari n'est qu'un étourdi.

En effet, j'arrêtai dans mon esprit que je travaillerais à la rechute de ce mari : je lui destinai quelques regards qui n'étaient guère charitables pour la femme : mais d'autres incidents me firent oublier ce malin projet. Cette femme-là vit encore; et il n'y a pas plus de dix ans que je lui ai pardonné : avant ce temps-là sa figure m'a toujours déplu; je voyais bien qu'elle était aimable, et avec tout cela je la voyais sans en rien croire : un peu de vanité rend ces circonstances-là possibles.

Après cette aventure, je plus à un jeune homme, beau, bien fait, qui, de l'air dont il m'annonça son amour, m'en parla comme d'une faveur qu'il me faisait; mais je trouvai la faveur impertinente, et je l'en remerciai sans en vouloir : autant que je m'en souviens mon remercîment fut plaisant.

Vous m'aimez donc, lui dis-je? à la bonne heure : continuez, mon cher; apportez moi souvent votre belle figure, et ces beaux airs de tête, ils me divertissent déjà; c'est toujours quelque chose. Eh! que sait-on? à force de rire de la bonne opinion que vous en avez, je m'y accoutumerai peut-être, on se fait à tout : tenez, je gagerais que vous avez pu plaire à quelque femme; continuez, vous dis-je.

Apparemment que l'épreuve que je lui proposais lui parut trop douteuse; car il me quitta. Hélas! s'il avait tenu bon, je n'aurais voulu répondre de rien, il aurait pu réussir : les femmes l'appellaient le beau garçon : cette réputation-là est bien intéressante pour nous; car nous sommes si sottes, ou si disposées à le devenir; si ce n'avait pas été lui que j'aurais aimé, ç'aurait été le titre qu'on lui donnait, cela revient au même, et même tout aussi bien.

Après que je l'eus congédié, mon mari eut une affaire de conséquence, dont le jugement dépendait d'un homme en place; mon mari l'allait voir souvent, et n'en rapportait pas de grandes espérances; j'allai le voir à mon tour, j'en reçus l'accueil le plus obligeant : il me pria d'entrer dans son cabinet; et là me fit la réussite de notre affaire d'une difficulté insurmontable : je ferais pourtant l'impossible, ajouta-t-il, pour obliger une aussi belle dame que vous. Là-dessus il me baisait la main, avec des yeux qui aplanissaient toutes les difficultés, si j'avais voulu aller par le chemin qu'il m'enseignait. Monsieur, lui dis-je d'un air sec et sérieux, notre affaire est perdue, je l'abandonne. Un homme aussi zélé que vous l'êtes pour moi n'est plus en état de rendre justice : cependant j'informerai mon mari des dispositions où je vous laisse, et je suis persuadé qu'il a trop d'honneur pour abuser du mépris que vous feriez du vôtre.

Je vis à ces mots son visage s'allonger de moitié : je lui fis la charité de ne vouloir pas le regarder fixement, et je sortis dans une situation d'esprit que je ne puis bien exprimer. Une autre femme que moi à qui pareille chose serait arrivée, et qui, en la racontant, voudrait se peindre un peu en beau, dirait qu'elle sortit toute scandalisée, et s'arrêterait là : mais voici ce qu'elle supprimerait, et ce que j'avoue : c'est que je fus scandalisée aussi, mais en hypocrite; car je n'étais pas fâchée qu'on m'eût donné le scandale : ma colère était sans rancune : au bout du compte, une laide aurait été plus respectée.

Notre affaire aurait eu sans doute un mauvais succès, si elle était restée entre les mains de cet honnête arbitre que j'avais fait rougir de ses bontés pour moi : mais on la remit au jugement d'un autre par je ne sais quel accident qui arriva. Cet autre était un vieillard gracieux, qui en son temps avait été grand ami des dames, et qui, dans ses vieux jours, ne pouvant plus être aimé d'elles, s'amusait à leur montrer qu'il les aimait toujours, et les priait de lui pardonner le

peu d'agréments qu'il avait pour elles, en récompense du plaisir qu'elles lui faisaient encore.

On me mena chez cet aimable vieillard, que je trouvai effectivement tel qu'on me l'avait dépeint ; c'était un homme qui avait plus d'âge que de vieillesse : voilà comment mes yeux en jugèrent, et la distinction n'est pas si frivole. Il me fit mille politesses, me promit une prompte décision, et remercia joliment le sort qui lui donnait occasion de m'obliger.

Les jeunes gens seraient trop dangereux, si dans leurs procédés ils ressemblaient à ce bon homme. Que deviendrions-nous si leurs manières étaient aussi charmantes que leur jeunesse? En vérité, nous n'aurions pas assez de vertu contre eux : mais ils sont impertinents, cela nous dégoûte d'eux : et franchement, nous nous sauvons mieux avec ce dégoût-là qu'avec de la vertu ; il nous est plus aisé d'être sages quand nous ne sommes plus tentées d'être folles.

Huit jours après ma visite chez ce vieillard, nous fûmes avertis qu'il avait réglé notre affaire plus favorablement que nous ne l'avions demandé : en effet, je crois qu'il nous accorda par galanterie ce que nous aurions eu de la peine à mériter par justice.

Il faut l'avouer, les hommes galants en pareil cas, quand une jolie femme leur parle, sont sujets à s'exagérer la valeur de ses raisons : c'est un défaut, sans doute ; mais je l'aimerais encore mieux que celui de ces hommes austères, que j'ai connus, qui, afin de n'être point surpris par une femme aimable, commencent par trouver toutes ses raisons mauvaises pour ne point risquer de les trouver trop bonnes : ce qui est de vrai, c'est qu'il est bien difficile d'être juste quand on est si austère ; et pour moi, je crois qu'on est déjà surpris quand on craint tant de l'être. Je souhaite que ce que je dis ici engage à quelques réflexions les personnes du caractère dont je parle. Je n'écris l'histoire de ma vie que dans l'espérance qu'elle pourra servir à l'instruction des autres. Revenons à moi.

Je recevais tous les jours tant de preuves que j'étais aimable, et ces preuves-là me faisaient tant de plaisir, que je n'oubliais rien pour en recevoir tous les jours de nouvelles. Quand je dis que je n'oubliais rien, quelque forte que soit cette expression, elle ne signifie rien en comparaison de ce que je veux dire ; mais comment faire? Nous avons tant de faiblesses qu'on ne peut exprimer, qui n'ont point encore de nom dans la langue, et qui peut-être n'en auront jamais; le tout en conséquence de l'envie que nous avons de plaire à ces hommes, dont nous avons gâté le goût, et que nous ne piquons plus, si nous ne donnons à nos agréments naturels un certain assaisonnement dont nous ne saurions nous parer qu'au dépens de la pudeur, qui devrait être la plus aimable de nos grâces : de sorte qu'aujourd'hui ce n'est pas assez d'être née belle ou jolie, cela ne vous sert de rien ; vous avez affaire à des yeux vicieux qui trouvent la beauté insipide, si vous ne l'animez d'un air de corruption qu'on est obligé d'y mettre, qu'il est difficile d'attraper, si vous n'avez vous-même les sentiments un peu libertins, et qu'il ne faut pas outrer pourtant ; car vous vous déshonoreriez si vous ne vous

arrêtiez pas au point requis. A la vérité, on l'a poussé si loin, qu'il faudrait être bien maladroite ou bien effrontée pour le passer.

Pour moi, j'eus d'abord de la peine à me jeter dans cet excès de coquetterie : la mienne était encore timide; mais petit à petit elle s'enhardissait : un degré d'immodestie que je me promettais le matin, m'effrayait. Je le soutenais en femme embarrassée, mais je m'y accoutumais dans la journée : à la fin je riais de moi, comme j'aurais ri d'une provinciale; et le soir n'était pas venu, que je méditais pour le lendemain une liberté de plus.

Cependant il me restait encore de légers scrupules qui me retardaient quand le hasard me lia avec une demi-douzaine de femmes plus courageuses que moi, et dont le commerce acheva de me défaire de ce peu de retenue poltronne qui me restait. D'ailleurs, mes années commençaient à me quitter ; leur course me semblait plus rapide qu'à l'ordinaire : j'étais jeune encore; mais je ne me voyais pas loin de ce terme où la jeunesse d'une femme devient équivoque, où l'on ne sait plus quel âge elle a ; et je croyais qu'avec une figure galante j'en paraîtrais plus longtemps jeune : mais que de fatigues pour l'avoir cette figure galante aussi bien que pour la varier! Comment se coiffera-t-on? Quel habit mettra-t-on? Quels rubans? De quelle couleur seront-ils? Celle-ci est plus douce ; celle-là plus vive. Comment se déterminer? Un air de douceur est bien touchant, un air de vivacité bien frappant. Où prendre un conseil pour un choix qui va décider pour nous de la gloire de toute une journée? Choisir l'air doux, c'est peut-être manquer son coup : prendre l'air vif, c'est peut-être se rendre les yeux trop rudes. Il s'agit de consulter son miroir, et si jamais l'âme a porté des jugements d'une justesse admirable, si jamais ses attentions sur quelque chose, ses examens, ses discussions furent des prodiges de force, de goût, d'exactitude et de finesse; de ces prodiges si étonnants, n'allez pas l'en croire capable ailleurs que dans une femme qui est à sa toilette. Et voyez après combien cette âme est petite de n'être jamais si judicieuse, et de n'y regarder jamais de s'y près, que dans une occasion de si peu d'importance.

Je ne dirai rien des habits, ni de l'embarras que j'avais quelquefois à savoir si je me parerais beaucoup ou guère : combien de fois suis-je sortie de chez moi dans un ajustement que je me repentais d'avoir pris! et quand je voyais venir des hommes de loin dans une promenade, avec quelle inquiétude n'attendais-je pas qu'ils me regardassent préférablement à celles avec qui j'étais! en tenant alors ma meilleure amie sous le bras, mon amitié pour elle allait et venait, suivant qu'on était plus ou moins curieux d'elle ou de moi : et ne vous imaginez pas, lorsqu'il passait une belle femme, que je la regardasse; j'avais trop de peur de la trouver belle, et qu'elle ne le remarquât.

C'était ainsi que je vivais, quand un homme veuf, qui s'était rendu mon amant et qui avait une fille de dix-sept à dix-huit ans, rompit le commerce que nous avions ensemble, cette jeune personne et moi, et lui défendit à mon insu de me voir.

Il l'envoya d'abord à la campagne chez une de ses parentes, afin de m'accou-

tumer d'une façon plus honnête à la perdre de vue ; mais elle revint, et depuis son retour, je ne la vis pas deux fois en un mois ; j'en étais étonnée, et j'attribuais cela à un de ces caprices qui prennent souvent aux femmes. Son père même en levait les épaules avec moi, et traitait son humeur de volage : mais la fille m'aimait, et comme elle obéissait à contre-cœur, elle confia à quelqu'un les véritables raisons de son procédé avec moi. Ce quelqu'un ne put se coucher sans venir en secret me faire cette confidence ; et voilà comme nous sommes faites, cela est dans l'ordre : quand nous trouvons occasion de mortifier notre prochain, et que la malignité naturelle qui nous y porte peut se mettre à l'abri d'un air de bienveillance, oh ! elle est bien charmée.

J'appris donc pourquoi cette fille ne me voyait plus, et je l'appris au moment que je venais de quitter son père, qui ne m'avait jamais paru plus tendre que ce jour-là.

Je rougis au rapport qu'on me fit, et je ne me ressouviens point d'avoir jamais reçu de leçon d'honneur plus vive ; car je me doutai tout d'un coup des motifs qu'avait eus le père, quand il avait fait cette défense. Je compris l'affront qui m'en revenait et je fus honteuse de le mériter ; j'étais si outrée que je fus m'enfermer sur-le-champ pour lui écrire : je ne le ménageai point dans ma lettre, et je la finis en lui défendant à mon tour d'une façon terrible de revenir jamais chez moi.

On me dit que la lecture de ma lettre l'avait fait rire ; il y répondit aussitôt, et voilà à peu près quelle était sa réponse.

« Il est vrai que j'ai défendu à ma fille de vous voir : eh bien ! en vérité cela vaut-il la peine que nous nous brouillions ensemble, ma charmante. En conscience, mon intention a été pardonnable : j'avoue que je ne vous l'ai pas dit, parce que j'ai regardé cela comme un petit arrangement domestique dont il n'est pas besoin de vous étourdir, ma reine. Écoutez-moi sans vous fâcher : je veux marier ma fille, cela est juste : or ma fille, en vous voyant si aimable, voudrait le devenir autant que vous l'êtes ; et moi j'ai cru bonnement qu'il ne lui appartenait pas encore de se donner tant de grâces, et qu'elles pourraient nuire au projet que j'ai formé de lui trouver un époux. Dès qu'elle sera mariée, je vous la rends ; êtes-vous contente ? Bonsoir, plus de promptitude, ma déesse. J'aurais grande envie d'aller me jeter à vos genoux pour vous demander pardon d'une faute malheureusement nécessaire : ce sera quand il vous plaira : j'attendrai patiemment, sans murmurer, comme on attend les faveurs des dieux : entre nous pourtant je me veux mal d'être le père d'une petite friponne qui est cause que vous m'avez tant querellé. Je vous dirai que cette étourdie ne veut plus être qu'en corset, pour ne vous avoir jamais vue autrement ; voyez, je vous prie, si je n'ai pas besoin d'user de précaution avec elle. »

Je déchirai cette lettre en mille morceaux, mais comme on voit, je l'ai gardée longtemps dans ma mémoire ; et sans que je m'en aperçusse trop, cet événement tempéra beaucoup ma coquetterie, sans m'en délivrer entièrement.

Je n'étais plus jeune, mais j'avais de l'embonpoint, et, dans mon espèce, je me

trouvais très-aimable ; non pas aimable comme une jeune femme : mais n'y a-t-il pas des charmes de différents caractères? Une femme faite et d'un certain âge, n'a-t-elle pas les siens? Voilà comme je raisonnais pour le repos de mon âme, et effectivement je durai quelque temps avec le secours de cette idée-là : mais dès lors mes appas étaient déjà si confirmés ; j'étais tellement une femme faite, que je la fus bientôt trop, et que toute ressource épuisée, il fallut au bout du compte en venir à la raison, et voir au vrai ce que j'étais.

Je le vis donc, et avec moins de chagrin qu'on ne pense ; car à travers toutes mes chimères, de temps en temps la vérité avait percé comme un éclair ; de sorte que, quand elle parut tout à fait, je la vis comme une chose dont j'avais déjà eu des nouvelles.

Me voilà donc vieille, et reconnue par moi pour telle, et avec ces débris de beauté qui font connaître aux autres qu'on a été belle. Eh bien ! puisqu'il faut le dire, ces débris-là me flattaient encore ; je m'intéressais à ce qu'on en pensait : cela est bien fort, j'en conviens ; mais aussi c'est l'histoire d'une femme que je rapporte. Coquettes quand nous sommes aimables ; coquettes quand nous ne le sommes plus : dans le premier cas, nous travaillons à être aimées ; dans le second, nous travaillons à montrer que nous avons mérité de l'être ; de façon que souvent je faisais encore l'agréable, et quelquefois j'osais espérer que je plairais : ce qui jetait un ridicule dans mes actions, qui m'attira une rigoureuse correction.

Allant un jour rendre visite à une dame, qui la veille avait été avec moi d'une partie de campagne avec d'autres personnes, on me dit qu'elle n'était point chez elle, mais qu'elle allait revenir.

J'entrai dans son cabinet pour l'attendre, et j'y cherchais sur des tablettes un livre pour m'amuser, quand je vis tomber un billet à mes pieds (nous sommes curieuses nous autres) : je ramassai le billet, et l'ouvris, me doutant bien qu'on y traitait d'amour, et je ne me trompais pas : mais ce que je n'aurais pas deviné c'est qu'il y était traité à mes dépens ; l'honnête homme qui écrivait se plaignait à la dame de la gène où j'avais mis son cœur, en l'accompagnant à une promenade particulière qu'ils firent à cette campagne. Et remarquez que cet homme, qui m'en voulait tant, m'avait alors, au sortir du dîner, fait des compliments dont je m'étais, je l'avoue, félicitée comme d'une bonne fortune ; et il est vrai qu'en conséquence de ces mêmes compliments, qui m'avaient toute réjouie, je m'étais plu à être avec lui, et l'avais perdu de vue le moins qu'il m'avait été possible. Voici à présent quel était son style dans le billet.

« Au nom de notre amour, ma chère maîtresse, rompez avec cette vieille madame de . . . C'est un charité que vous me ferez, car je la hais autant que je vous aime. Savez-vous bien pourquoi elle vous suivit hier dans cette allée où nous nous promenâmes ? Vous ne le devineriez pas : c'est qu'elle tomba subitement amoureuse de moi ; et cet amour-là, c'est un mauvais tour que m'a joué une honnêteté que je lui fis. Peste soit de la politesse ! Imaginez-vous qu'au sortir du repas j'eus le malheur de la gracieuser sans réflexion, parce que vous

veniez de me serrer la main, et que j'en avais une joie qui attendrissait toutes mes expressions, et qui m'aurait fait gracieuser ma bisaïeule si elle avait été là. La bonne dame a pris ma distraction pour un hommage, et s'est mise à m'aimer sans autre forme de procès. Ainsi me voilà chargé de son cœur pour n'avoir su ce que je lui disais. Que ferai-je de cette antiquaille-là? Défaites-m'en, je vous prie : car cette femme-là voudra que je l'aime de gré ou de force; elle le voudra, vous dis-je : vous ne savez pas ce que c'est que la coquetterie de ces femmes-là; il n'y a rien de si opiniâtre, et j'ai bien peur, si vous n'y mettez ordre, qu'elle ne vienne relancer son infidèle chez vous. Oh parbleu! épargnez-moi l'embarras de faire le cruel. Faudra-t-il que je lui demande quartier? Tout de bon, mon amour, brouillez-vous avec elle pour m'en délivrer; et si cela ne suffit pas, dites-lui que je médis d'elle, et que je sais son âge. Bonjour, mes belles mains, je vous adore; et j'irai vous le jurer dans un quart d'heure.

Je repliai le billet bien proprement après l'avoir lu, et m'en allai sur-le-champ digérer mon aventure; et après bien des réflexions, bien des projets de vengeance, bien des soupirs et beaucoup de honte, je conclus... Hélas! je ne conclus rien : je me couchai seulement triste, vaine et humiliée, mais un mois après je conclus quelque chose.

Un de nos amis nous avait invités à venir dîner chez lui, mon mari et moi : nous y allâmes au jour marqué. Le portier nous laisse entrer sans nous rien dire : je monte, je rencontre une femme de chambre qui pleure, et passe sans me voir : inquiétée de ce que cela signifie, je parviens jusqu'à la chambre de la dame avec qui j'étais fort liée, et de qui j'étais la confidente somme elle était la mienne : je la vois par derrière dans un fauteuil; d'aussi loin que je l'aperçois, je cours à elle pour la surprendre et l'embrasser : je me jette à son col; dans l'instant j'entends des cris et des sanglots dans un cabinet prochain, je vois que c'est une femme morte, que je tiens embrassée.

Tout mon sang se glaça dans mes veines, et je tombai sur elle évanouie : le cri que je fis en tombant fit sortir les personnes qui étaient dans le cabinet : c'étaient son mari et son fils, jeune homme âgé de dix-huit ans. Des prêtres arrivèrent, mon mari entra, on me fit revenir, mon évanouissement fut court : j'ouvris les yeux dans le moment qu'on emportait le corps de mon amie, j'en frémis encore : sa tête penchait, je vis son visage. Juste ciel! quelle différence de ce qu'il était alors, à ce que je l'avais vu trois jours avant! L'apoplexie, dont elle était morte, en avait confondu les traits. Ah! quelle bouche et quels yeux! quel mélange de couleurs horribles!

J'ai vu dans ma vie bien des figures que l'imagination du peintre avait tâché de rendre affreuses; mais les traits qui me frappèrent, ne peuvent tomber dans l'imagination : la mort seule peut faire un visage comme celui-là; il n'y a point d'homme intrépide que cela ne rappelât sur-le-champ à une triste considération de lui-même. Toutes ces laideurs funestes on les trouve en soi, elles nous appartiennent. On croit être ce que l'on voit, et l'on frémit intérieurement de se reconnaître.

Mais passons : il fallut presque me porter jusqu'à mon carrosse, et je me mis au lit dès que je fus arrivée chez moi.

Mille tristes pensées vinrent m'assaillir alors, et pour la première fois, je songeai que j'étais destinée à mourir. Hélas! mon amie n'avait pas eu le temps de faire cette réflexion-là. Je savais que lorsqu'elle mourut, il y avait bien loin des idées qui l'occupaient à l'idée de la mort, et je me demandais ce qu'elle était devenue par inquiétude pour ce que je pourrais devenir moi-même. Où était-elle alors? Ne restait-il rien d'elle que ce corps sans mouvement, que j'avais vu emporter? Cette âme subitement enlevée à tant de chimères, quel était son sort? Et moi je mourrai donc aussi, me disais-je, et j'ai vécu jusqu'ici sans le savoir; mais qu'est-ce que mourir? Et quelle aventure est-ce que la mort? Qu'elle est terrible, si j'en crois ma religion! A Dieu ne plaise qu'on me soupçonne d'avoir un seul instant de ma vie douté de ce qu'elle nous dit : je rapporte simplement la manière dont se tournaient alors mes pensées. Eh! y a-t-il quelqu'un parmi nous qui puisse douter de la vérité de sa religion? L'esprit pourrait-il s'égarer jusque-là? Est-il de perversité du cœur qui puisse entraîner tant de bêtise? Non, je ne l'imagine pas. Et s'il y a même des impies, qu'ils fassent les incrédules là-dessus tant qu'ils voudront; mais qu'ils ne se flattent pas de l'être : car ils se trompent et confondent les choses; qu'ils s'examinent bien sérieusement; je ne suis qu'une femme et je leur assure qu'ils ne trouveront en eux qu'un profond oubli de Dieu, qu'un violent dégoût pour tout ce qui peut les gêner dans leur libertinage et qu'une malheureuse habitude de vivre à cet égard là, sans réflexion : c'est tout cela qu'ils prennent pour incrédulité, il ne peut pas y en avoir d'autre. Quand on n'aime pas ses devoirs, en sentant qu'ils sont incommodes, on croit voir qu'ils sont inutiles. Voilà la méprise funeste qu'un cœur corrompu fait faire à l'esprit; voilà ce qui fournit aux libertins toute leur philosophie : mais, grâce au ciel, toute folle et toute dissipée que j'avais été pendant ma vie, Dieu ne m'avait pas abandonnée jusque-là. J'avais eu plus de négligence que de haine pour mes devoirs; et quand je pensais que la mort était terrible, si j'en croyais ma religion, c'est que je me reprochais de l'avoir crue cette religion, comme font une infinité d'honnêtes gens dans le monde, qui n'ont jamais songé à la révoquer en doute, qui frémiraient de le voir faire; mais qui, contents de s'appeler chrétiens, vivent avec ce nom-là qu'ils professent tout aussi tranquilles que s'ils professaient la chose. Je passai plusieurs jours dans les réflexions, pendant lesquelles le monde prit à mes yeux une autre face.

Mon mari tomba malade et mourut quelque temps après, plein d'une amitié pour moi, que je devais à son bon cœur plus qu'à mes soins. Je lui demandai mille fois pardon de ne lui avoir pas donné d'assez vifs témoignages de la mienne : je versai un torrent de larmes, il me serra la main et mourut.

Je fus quelques jours ensevelie dans la douleur la plus profonde. Il ne m'avait point laissé d'enfants. Sa nièce, qui était orpheline, me tint lieu de fille; je me chargeai de son éducation et de sa fortune, et je rompis sans retour avec tout ce qu'on appelle plaisirs du monde, et avec toutes les personnes qui les aimaient.

Je ne fréquentai plus qu'un certain nombre de femmes retirées qui m'associèrent à leurs fonctions dévotes ; mais je me rebutai bientôt de leur commerce : je ne leur entendais parler que de leur directeur ; leur vie se passait en scrupules, qui demandaient qu'on le revît quand on venait de le quitter et puis qu'on y retournât après qu'on l'avait vu ; et puis qu'on l'envoyât prier de revenir, quand on ne pouvait l'aller chercher : cela ne me plaisait point, je trouvais beaucoup d'imperfection dans le besoin éternel qu'on avait de la créature pour aimer le Créateur. Je croyais voir là dedans que la chair était plus dévote que l'esprit, et il me paraissait enfin que le violent amour pour Dieu pouvait fort bien ne servir au cœur que de prétexte pour une autre passion.

Un de ces directeurs mourut et la dame à qui il appartenait en pensa devenir folle. Son pieux désespoir me scandalisa. Dieu qui lui restait, ne lui suffisait pas pour la consoler : je quittai tout à fait ces compagnes, qui ne pouvaient s'accommoder de ses volontés, pour me retirer à la campagne, où je fais mon séjour ordinaire et où mon curé prend soin de ma conscience, sans avoir rien à démêler avec mon cœur. MARIVAUX.

COTERIES

⚭ Les femmes possèdent toutes les qualités qui créent les coteries et constituent leur splendeur. Elles ont l'enthousiasme rapide et le discernement court ; en outre l'afféterie règne dans leurs idées. Enfin, pleines de tact, d'adresse et de liant, elles adoucissent l'aspérité des prétentions les plus exigeantes. En littérature, en politique et même en religion, les femmes ont donc toujours présidé à la naissance des coteries, et veillé sur leur premiers pas. Il y a plus : sont-elles privées des séductions que les femmes exercent à leur profit, les coteries tombent sur-le-champ : la base leur manque. SAINT-PROSPER.

COUR

⚭ Une cour sans femmes, c'est une année sans printemps, un printemps sans roses. FRANÇOIS I[er].

CROYANCES

⚭ Les femmes commencent l'éducation des enfants par des croyances : les hommes leur enseignent plus tard les talents et les sciences : ils sont ensuite lancés dans le monde. Mais à peine en ont-ils l'expérience qu'ils reviennent aux naïves instructions de leur jeune âge. C'est que les hommes ne nous montrent que le savoir-faire de la vie : les femmes nous initient à sa véritable direction.

Les croyances résistent parce qu'elles ne dépendent pas exclusivement du raisonnement ; elles se mêlent encore plus aux affections qu'aux idées : on y tient surtout par le cœur. Aussi tout les maux que les hommes causent par la frénésie de leurs opinions, les femmes les réparent par la séduction de leurs croyances.

Les femmes, sous ce rapport, exercent en Europe un véritable pouvoir; par les croyances qu'elles infusent à la famille, elles s'emparent des mœurs de l'État. Si elles ne promulguent pas sa constitution, elles la détrônent à leur gré; et c'est sur le plan qu'elles tracent que les hommes recommencent.

SAINT-PROSPER.

CUISINE

Étant bien certain que les dames françaises se sont toujours plus ou moins mêlées de ce qui se faisait dans leurs cuisines, on doit en conclure que c'est à leur intervention qu'est due la prééminence indisputable qu'a toujours eue en Europe la cuisine française, et qu'elle a principalement acquise par une quantité immense de préparations recherchées, légères, friandes, dont les femmes seules ont pu concevoir l'idée. BRILLAT-SAVARIN.

DANGERS

La femme qui s'est mise à la discrétion de l'homme paraît s'en défier, et elle fuit les dangers comme s'il lui en restait à craindre. J. J. ROUSSEAU.

DECLARATION

La première déclaration d'amour en est tout au moins la seconde : les yeux ont toujours aimé et parlé avant le cœur. A. D'HOUDETOT.

DÉFENSE

Ce n'est guère qu'à trente ans que les femmes savent bien se défendre et bien nous attaquer; jamais elles ne se montrent si habiles. Enfin, elles ne font attendre leur défaite qu'au moment où elle commence à perdre de son prix.

SAINT-PROSPER.

DÉSESPOIR

Une Laïs perdit l'amant le plus fidèle.
On la disait en pleurs : un ami court chez elle;
Il la trouve riant en face d'un miroir :
« Vous me surprenez fort, dit-il à la donzelle ;
Je vous croyais au désespoir.
— Ah! lui répond soudain la belle,
C'est hier qu'il fallait me voir! »

G. LEGOUVÉ.

DEUIL

Les dames argiennes et romaines portoient le deuil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et debvroient continuer de faire, si j'en étois cru.

MONTAIGNE.

DEVOIR

La femme la plus attachée à ses devoirs, la moins disposée à récompenser les hommages, croit cependant qu'ils lui sont dus, et ne souffre pas sans un peu de mauvaise humeur qu'on les lui refuse. ALPH. KARR.

DISTINCTION — FEMME DISTINGUÉE

La femme distinguée est celle que ses idées, ses sentiments, les habitudes de son esprit mettent au niveau de tout, du moins par la faculté de comprendre et de s'intéresser. Jeune, elle ne prendra pas moins qu'une autre part aux plaisirs de son âge; et plus âgée même, elle acceptera naturellement et sans grimace le degré de frivolité nécessaire sans avoir rien d'étrange dans la société où elle doit vivre. Elle n'ira pas faire d'un bal ou d'un roût le théâtre d'une conversation morale ou littéraire; mais, au milieu même du caquetage d'un salon, on reconnaîtra en elle de quoi fournir à des entretiens plus intéressants et faire désirer des relations plus étroites. On aimera son suffrage, on voudra son estime, et des esprits supérieurs au sien se plairont avec celle qui saura les entendre.
Mme GUIZOT.

Quoi de plus ravissant au monde que la chambre d'une jeune femme distinguée, honnête et un peu coquette. Partout l'empreinte d'un goût délicat et d'une main blanche... une atmosphère doucement imprégnée de parfums favoris, — quelque chose à la fois de voluptueux et de sacré... je ne sais quel demi-jour de pudeur voilant l'éclat d'un luxe profane... un clair de lune dans une chapelle indienne... gracieux paradis qu'on rêve à vingt-cinq ans... et qu'on perd à trente... souvent. OCT. FEUILLET.

DOUCEUR

La douceur et la soumission sont les plus puissantes armes de la femme.
BALZAC.

La douceur est à la femme ce que le sucre est au fruit : il ajoute à sa qualité. BASTA.

ÉCLAT

Dans la vie de toutes les femmes il est un jour où elles ont brillé de tout leur éclat; ce qui leur donne un éternel souvenir auquel elles reviennent complaisamment. BALZAC.

ÉCONOMIE

Nous autres hommes, nous ne pouvons ni ne savons veiller aux choses de

l'intérieur d'une maison, et c'est pourtant par l'intérieur que les maisons s'accroissent ou dépérissent. Il n'est pas petite économie qu'une ménagère ne cherche et ne trouve... et les petits ruisseaux font les grandes rivières. ***

ÉGARDS

Si les femmes y pensaient bien elles rougiraient des égards et du respect que nous avons pour elles; leur amour propre en jouit sans en approfondir les causes. MARIVAUX.

ÉLOCUTION — CONVERSATION

On voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite. FÉNELON.

Toutes les femmes parlent bien, sans précepteurs d'élocution ou d'éloquence : c'est l'amour, c'est la coquetterie, c'est la nature, qui leur donnent tour à tour des leçons de bien dire. Toujours sûres d'être applaudies, et maîtresses de leur sujet plus qu'un orateur consommé, elles narrent avec une abondance, avec un charme inexprimables. Libres d'enchaîner l'attention ou de commander le silence, un simple coup d'œil est leur exorde, leur péroraison un sourire.

C'est, au reste, une remarque générale que les femmes sont d'autant plus instruites qu'elles ont des amis plus savants. La Rochefoucauld donnait leçon à madame de la Fayette; Voiture, puis Boileau, à Ninon; Scarron, à sa femme; Bussy et de Retz, à madame de Sévigné; Fénelon, à madame Guyon; Benjamin Constant, à madame de Staël; Bosc, à madame Roland, et Voltaire, à madame du Châtelet. Is. BOURDON.

Les femmes, qui toujours et partout doivent donner le ton à la conversation, sont reines surtout dans les salons; leur parole y a force de loi. H. RAISSON.

Pour parler à son chien, la femme la plus véhémente sait choisir les plus doux accents. Mme E. DE GIRARDIN.

ENNUI — DÉSŒUVREMENT

Les femmes qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, sont dévorées par l'ennui sous le nom de vapeurs : il se transforme pour elles en un mal horrible qui leur ôte quelquefois la raison, et enfin la vie. J. J. ROUSSEAU.

Les hommes n'appellent un médecin que lorsqu'ils souffrent; les femmes les envoient chercher toutes les fois qu'elles s'ennuient. Mme DE GENLIS.

Nous avons encore plus besoin que les hommes de trouver en nous-mêmes

des ressources d'occupation. Les affaires, la nécessité de se soutenir dans le monde, l'ambition, l'amour-propre leur donnent mille motifs d'agir, et entretiennent en eux le mouvement nécessaire pour se porter à l'action avec intérêt. Nos motifs nous viennent moins du dehors ; nous avons besoin, pour nous livrer à l'occupation et surtout aux occupations sérieuses, d'un goût plus déterminé ou d'une volonté plus arrêtée, car il est rare que nous y soyons absolument obligées.

On voit beaucoup de femmes préférer le monde le plus ennuyeux, le mouvement le plus insipide au quart d'heure de solitude qui leur imposerait la tâche de faire d'elles-mêmes quelque chose pour leur propre amusement. Il faut qu'une femme sache être seule, et dans une pension elle apprend tout le contraire. Mme Guizot.

Les femmes se privent sottement de beaucoup de succès et de plaisir qu'elles ne remplacent pas; et puis, elles font du désenchantement, elles s'étonnent que tout les ennuie. Mme E. de Girardin.

ENNEMI

Si l'homme est l'ami naturel de la femme, les femmes n'ont souvent pas de plus funeste ennemi. De Sénancour.

ÉPOUX

Des époux ne sont précisément que des amants heureux, qui ne doivent point s'attacher ailleurs ; mais qui, malgré le mariage, peuvent toujours rester glorieux et jaloux de l'honneur et du plaisir de se plaire ; en ce que ce n'est pas le nœud qui les unit, mais seulement le goût qu'ils ont l'un pour l'autre, qui les rend mutuellement aimables ; leur devoir est de se comporter en amants, mais ils ne sont pas réellement obligés de l'être : de sorte que lorsqu'ils cessent de s'aimer, c'est un amant qui n'est plus aimable aux yeux de sa maîtresse, c'est une maîtresse qui n'a plus de charmes pour son amant ; et cela devrait humilier ce me semble : je ne puis comprendre comment l'amour-propre ne regarde pas cela comme une diminution de ses avantages, comment il ne songe pas à s'en épargner l'affront ; car, c'en est un, tout de même qu'entre amants que le mariage n'a point unis. C'est positivement la même chose. Quoi ! nous qui nous estimons tant et presque toujours mal à propos ; nous, qui avons tant de vanité, qui aimons tant à voir des preuves de notre mérite, ou de celui que nous nous supposons : faut-il que sans en devenir ni plus louables, ni plus modestes, nous cessions d'être orgueilleux et vains, dans la seule occasion peut-être où il y va de notre profit, et de tout l'agrément de notre vie à l'être? Des gens s'épousent, ils s'adorent en se mariant ; ils savent bien ce qu'ils ont fait pour s'inspirer mutuellement de la tendresse, elle est le fruit de leurs égards, de leur complaisance, et du soin qu'ils ont eu de ne s'offrir de part et d'autre que dans une

certaine propreté, qui mît leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêchât d'être désagréable ; ils ont respecté leur imagination, qu'ils connaissaient faible, et dont ils ont craint, pour ainsi dire, d'encourir la disgrâce en se présentant mal vêtus. Que ne continuent-ils sur ce ton-là quand ils sont mariés? et si c'est trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions passées? pourquoi ne se piquent-ils plus d'être aimés, quand il y a plus que jamais de la gloire et de l'avantage à l'être? MARIVAUX.

ESTIME

On s'occupe des femmes quand elles paraissent le désirer; mais en leur prodiguant les soins qu'elles provoquent, on cesse de les estimer.

Mme DE BRADI.

Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

VAUVENARGUES.

ÉVANOUISSEMENT

... S'évanouir, c'est toujours le premier moyen que trouvent presque toutes les femmes dans les rencontres difficiles...

CH. PERRAULT.

PORTRAIT D'UNE BELLE ÉVANOUIE

Sa tête penchait sur le chevet, un de ses bras pendait hors du lit, et l'autre était étendu sur elle, tous deux (il faut en convenir) tous deux d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux qui avaient une beauté particulière à être fermés.

Je n'ai rien vu de si touchant que ce visage-là, sur lequel cependant l'image de la mort était peinte; mais c'en était une image qui attendrissait et qui n'effrayait pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plutôt dit, elle ne vit plus, qu'on n'eût dit, elle est morte. Je ne puis vous représenter l'impression qu'elle faisait, qu'en vous priant de distinguer les deux façons de parler qui paraissent signifier la même chose, et qui dans le sentiment en signifient de différentes. Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtait que la vie, et ne lui donnait pas les laideurs de la mort.

Enfin avec ce corps délassé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits dont on regrettait les grâces qui y étaient encore, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermés, je ne sache point d'objet plus intéressant qu'elle l'était, ni de situation plus propre à remuer le cœur que celle où elle se trouvait alors. MARIVAUX.

EXCUSE

Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions qu'elle fait commettre.

LESAGE.

FAIBLESSE

Notre sexe est si naturellement faible que je ne puis m'empêcher de sourire en voyant des femmes afficher l'esprit fort. Mlle Clairon.

Les femmes croient s'égaler à nous en nous faisant partager leurs faiblesses. Sanial-Dubay.

FINESSE

La femme qui nous aime réellement a beaucoup de finesse pour découvrir nos infidélités : dans ce cas, elle tourne à son profit la finesse qu'elle aurait pu employer à nous tromper.

La finesse est avantageuse à certaines femmes, celles qui prétendent tirer de nous de grands avantages ; car il faut qu'elles nous trompent vite, pour nous tromper beaucoup.

Les jeunes filles ont de la finesse pour triompher de leurs rivales, et de l'abandon pour charmer leurs amants ; elles veulent faire mal aux unes et plaisir aux autres. Saint-Prosper.

FORCE

Il y a des moments où les mains d'une femme ont une force surhumaine. V. Hugo.

GÊNE

Les femmes n'aiment pas qu'on les gêne, et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons et de les tenir renfermées. Molière.

GOURMANDISE

PORTRAIT D'UNE JOLIE GOURMANDE

La gourmandise ne messied point aux femmes; elle convient à la délicatesse de leurs organes et leur sert de compensations pour quelques plaisirs dont il faut bien qu'elles se privent, et pour quelques maux auxquels la nature paraît les avoir condamnées.

Rien n'est plus agréable à voir qu'une jolie gourmande sous les armes. Sa serviette est avantageusement mise; une de ses mains est posée sur la table; l'autre voiture à sa bouche de petits morceaux élégamment coupés, ou l'aile de perdrix qu'il faut mordre. Ses yeux sont brillants, ses lèvres vernissées, sa conversation agréable, tous ses mouvements gracieux. Elle ne manque pas de ce grain de coquetterie que les femmes mettent à tout. Avec tant d'avantages, elle est irrésistible, et Caton le Censeur lui-même se laisserait émouvoir.

Le penchant du beau sexe pour la gourmandise a quelque chose qui tient de l'instinct, car la gourmandise est favorable à la santé.

Une suite d'observations exactes et rigoureuses a démontré qu'un régime succulent, délicat et soigné repousse longtemps et bien loin les apparences extérieures de la vieillesse. BRILLAT-SAVARIN.

GOUTS ÉTRANGES

A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance et des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement et d'une imagination très-libre, il ne lui manque plus, pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle. LA BRUYÈRE.

Quand je vois une belle profaner sa bouche en couvrant de baisers un chien qui souvent est laid et hideux, et qui, fût-il beau, ne mérite pas des affections si vives, je trouve ses yeux moins beaux ; ses bras, en recevant cet animal, paraissent avoir moins de grâce. J'attache moins de prix à ses caresses, et elle perd à mes yeux une grande partie de sa beauté et de ses agréments. Quand la mort de son épagneul la met au désespoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle et attendre en silence que le temps amène l'oubli d'un si grand désastre, cette extravagance anéantit ce qui lui reste de charmes. MERCIER.

HABILETÉ

Toute personne simple aux leçons est docile,
Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête :
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignements ne font là que blanchir ;
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
... Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas.

MOLIÈRE

HOMMASSES

Ciel ! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommasses chevalières,
Du sexe mâle affectant la valeur,

Sans posséder les agréments du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre.

VOLTAIRE.

La femme qui s'hommasse n'a pas plus d'empire sur les hommes que l'homme qui s'efféminé n'en a sur les femmes. En perdant leur physique, l'un et l'autre perdent leur influence. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Est-il rien de plus vain
Qu'une femme qui veut, en dépit du destin,
Se déféminiser ! Cet être hétéroclite
Du sexe qu'il usurpe, et du sexe qu'il quitte,
Négligeant le solide et saisissant le faux,
Laisse les qualités, et prend tous les défauts.
Ces êtres-là ne sont d'aucun genre. Les femmes
N'oseraient à leur ordre associer ces dames :
Des hommes le parti n'en est pas fort tenté.
Leur rôle est donc celui de la neutralité.

URSULE.

Triste rôle !

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Jamais les femmes ne s'en louent;
Et tous les jours pourtant que de femmes le jouent !

DEMOUSTIER.

La femme qui se fait homme n'est pas moins hors de la nature que l'homme qui se rend femme. VIREY.

La femme n'entend et ne sert jamais plus mal ses intérêts que lorsqu'elle veut être plus que femme. SANIAL-DUBAY.

Une femme qui fume, qui s'habille en homme ou qui parle politique n'est pas autrement coupable : elle n'a plus de sexe, voilà tout.

AD. D'HOUDETOT.

HONNEUR

Entre l'honneur des hommes et celui des femmes je trouve une grande différence. Les uns ne conservent leur honneur qu'en sachant s'exposer, les autres, au contraire, qu'en évitant de s'exposer.

Je ne connais rien de plus précieux que l'honneur pour les femmes ; c'est lui qui les classe dans leur jeunesse. Néanmoins n'arrive-t-il pas souvent que pour avoir tenu en secret au devoir le plus essentiel, les femmes sont compromises ? En définitive, le sourire, le regard de l'homme qu'elles ont repoussé peut, dans certaines circonstances, tacher l'honneur qui s'est le mieux défendu.

En conscience, les hommes peuvent tant sur ce point que, selon moi, ils de-

vraient tout se refuser. Comment ne pas rougir de se donner à si bon compte des succès que dans la réalité on achèterait au prix de sa vie? Mais ici, à défaut du cœur, c'est la vanité qui jouit, et elle est impitoyable.

Je vous loue d'attacher les femmes à leurs devoirs, mais n'oubliez pas d'un autre côté qu'il est bien essentiel de les dresser de bonne heure à l'esprit de conduite. Sans doute, avec une conscience pure, elles seront heureuses pour elles-mêmes, mais avec l'esprit de conduite elles rendront heureux ceux qui les entourent.

L'honneur, chez les femmes, se compose de sagesse, de prudence et d'une sorte d'à-propos continuel. Il se compose en outre d'une délicatesse de cœur portée à l'infini, et d'une surveillance d'esprit qui ne s'endort jamais. Quelle réunion difficile, et que tout peut compromettre, jusqu'au plus léger hasard! Aussi, dans l'âge où la beauté attire tant d'hommages aux femmes, le soin de leur honneur en est comme l'expiation.

La capitale d'un grand État ne suffit pas au moraliste qui veut être exact. J'ai habité aussi les petites villes, et j'ai reconnu pourquoi les femmes y sont réservées jusqu'à la froideur, et prudes jusqu'à l'affectation; c'est que le geste et la parole, dans ce qu'ils ont même d'indifférent, sont enregistrés : de là des calomnies qui arment les hommes entre eux et les appellent à des combats particuliers. C'est donc par tendresse pour leurs proches que les femmes, dans les petites villes, aiment mieux ne pas plaire que d'aventurer même avec innocence la pureté de leur honneur.

Je ne veux rien pousser à l'extrême; je conviendrai donc que relativement au sujet qui m'occupe, il y a encore plus de justice qu'on ne pense. Ainsi, une femme dont l'honneur a été compromis, peut dans l'âge mûr se refaire une véritable considération, en cultivant certaines vertus : on ne lui a tenu rigueur que le temps nécessaire. Quant à l'homme qui a perdu l'honneur, c'est pour toujours; à moins cependant que dans une crise il ne sauve son pays ou ne l'illustre par de grandes qualités : encore l'estime manque-t-elle à sa gloire.

SAINT-PROSPER.

IGNORANCE

Tandis que nous lisons dans les livres, les femmes lisent dans le grand livre du monde. Aussi leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité, quand on la leur montre. Aucune autorité ne les a subjuguées. Au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Épicure, un Zénon, en sentinelle et armés de piques pour la repousser. Elles sont rarement systématiques, toujours à la dictée du moment. DIDEROT.

IMAGINATION

Certaines femmes ont une puissance inépuisable d'imagination pour étendre le charme de leur habillement : elles glissent partout de légers inter-



Regnault sc

MADEMOISELLE MARS



MADEMOISELLE MARS

— 1779-1847 —

Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, dite mademoiselle Mars, l'une des gloires de la Comédie-Française, était fille de Monvel, excellent artiste attaché alors au théâtre de la Montansier, et d'une actrice nommée Mars-Boutet, qui joua pendant quelque temps sur le théâtre de la République. Elle entra au théâtre en 1793. Ses débuts eurent lieu dans les *ingénues* à Feydeau, et de cette scène elle passa bientôt à la Comédie-Française, où elle devait rester jusqu'en avril 1841, époque de sa retraite définitive. Elle aborda les rôles dits de *jeunes amoureuses* et tint l'emploi *en chef* en 1798. Pourtant elle n'avait encore donné que des espérances ; son organe, devenu plus tard si admirablement harmonieux, était resté assez faible, et tout en reconnaissant à la jeune actrice une rare intelligence, les amateurs déclaraient que ses moyens d'exécution étaient très-bornés. En 1799, l'opinion commença à revenir sur le compte de mademoiselle Mars, mais son premier grand succès ne date vraiment que de 1803. A cette époque, elle put aborder le rôle du sourd-muet dans *l'Abbé de l'Épée*, et s'en acquitta avec un charme, une sensibilité et une expression qui la classèrent au rang des grandes comédiennes. Son talent, encouragé désormais par les applaudissements sympathiques de la foule, grandit vite, et on la vit aborder avec un égal succès tous les rôles de l'ancien répertoire. La liste des rôles nouveaux qu'elle créa serait trop longue à dresser ; citons les principaux : Flora dans *Pinto ;* Betsy dans *la Jeunesse d'Henri V ;* Emma dans *la Fille d'honneur ;* Valérie dans *Valérie ;* dona Sol dans *Hernani ;* Élisabeth dans *les Enfants d'Édouard ;* la Tysbé dans *Angelo ;* lady Strafford dans *la Popularité ;* et *mademoiselle de Belle-Isle*, le dernier qu'elle ait créé (2 avril 1839). Chacune de ses créations fut un nouveau triomphe pour mademoiselle Mars : mais c'est encore dans l'ancien répertoire qu'elle obtint ses plus beaux succès.

BARRIÈRE.

valles, où l'œil se perd et où se multiplie le désir. Ces femmes, on les aime plus longtemps que d'autres; mais j'en connais qu'en dépit de l'âge on ne cesse d'adorer : elles ont dans l'esprit et dans le cœur une telle surabondance d'imagination, qu'elles lient jusqu'à leur derniers soupirs.

L'imagination des femmes se passionne jusque dans le repentir; c'est ce qui fait que lorsqu'on les aime véritablement, on tremble de les précipiter dans certaines fautes : on leur sacrifie alors le plaisir qu'elles promettent.

Dans les ouvrages d'imagination, les femmes révèlent mille petits détails qui amusent un instant; avec elles l'accessoire étouffe le principal. Les hommes, au contraire, courent à l'ensemble; ils peignent les passions et les sentiments du cœur, les femmes ses faiblesses et ses caprices; on parcourt les livres des femmes, on médite ceux des hommes. · SAINT-PROSPER,

INDOLENCE

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence.

VOLTAIRE.

JEUNES FILLES

Jeune fillette a toujours soin de plaire.

LA FONTAINE.

Une fille est une marchandise qu'on ne saurait garantir, et l'on n'en a pas plus tôt fait l'emplette qu'on voudrait en être défait à moitié de perte.

La garde d'une fille est un bien lourd fardeau.

REGNARD.

Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur serait utile de s'y abandonner! Elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation. Leur son de voix et leurs démarches sont empruntés; elles se composent, elles se recherchent, se regardent dans un miroir; si elles s'éloignent assez de leur naturel, ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup et qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites. Il n'échappe presque rien aux hommes; leurs caresses sont volontaires; ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, et persuadent moins. LA BRUYÈRE.

Le dérangement d'une jeune personne qui sort des bras du sommeil est le triomphe de la beauté. SAINT-FOIX.

Les jeunes filles, trop persuadées de l'intérêt qu'elles se croient faites pour inspirer, veulent être préférées en toutes choses, et la justice les occupe peu. Il leur semble plus flatteur et plus doux d'être une exception à la règle que de s'y

soumettre; elles en viennent bientôt à regarder l'indulgence comme un privilége qui leur est dû : humiliant privilége pour les femmes, si elles l'obtiennent, car sous cette facilité à leur tout permettre, il se cache bien du mépris.

L'effet d'une pareille indulgence est de nuire surtout à la sincérité. Trop partiales, trop préoccupées de leurs intérêts si vifs d'amusement et de vanité, les jeunes filles ne sont pas toujours bien vraies. C'est là tellement le résultat des petites séductions dont elles usent, qu'on leur pardonne un peu de fausseté, même après que l'enfance est passée. Pourvu qu'elles s'abstiennent de mensonges palpables, les légères déviations de la vérité ne comptent pas, on leur en sait à peine mauvais gré, il semble presque qu'on s'y attend.

Mme Necker.

C'est un beau jour pour les jolies filles, un jour de haute et basse justice pour la beauté, quand, à la lumière inévitable du plein soleil, les grâces un peu problématiques des salons sont appelées au concours vis-à-vis des fraîches santés, des éclatantes jeunesses du village, alors que l'aréopage masculin est composé de juges de tout rang et que les parties sont en présence, au son du violon, à travers la poussière, sous le feu des regards. George Sand.

Je connais une jeune et belle femme qui, dans la vivacité de son enthousiasme pour le bien, se promettait de le poursuivre sans cesse, quand même elle n'eût acquis, disait-elle, la dernière qualité nécessaire à la perfection que la veille de sa mort. Si elle persévère, elle peut compter, quoi qu'il arrive, sur une existence pleine et animée. Toute femme qui éprouverait le même désir, fût-ce à un moindre degré, acquerrait une indépendance de l'âge, du temps et des circonstances, le plus sûr pour elle comme le premier des biens.

Mme de Rémusat.

Il y a des yeux baissés par un mouvement de fierté dont le secret appartient aux vierges.

Les jeunes filles les plus instruites sont celles qui ont le plus réfléchi sur peu de choses.

Quand, chez une jeune personne, le cœur se refroidit, la tête devient saine.

L'adoration d'une jeune fille est plus forte que toutes les réprobations sociales.

Les maisons peuvent brûler, les fortunes sombrer, les pères revenir de voyage, les empires crouler, le choléra ravager la cité : l'amour d'une jeune fille poursuit sa marche, comme cet effroyable acide que la chimie a découvert et qui peut trouer le globe si rien ne l'arrête au centre. Balzac.

Jeunes filles rieuses, folâtres, légères : ce que le bon Dieu a fait de plus joli à voir. * * *

JUGEMENTS

Une femme de bien ne doibt jamais juger (accuser) une autre de ce qu'elle ne vouldroit faire. MARGUERITE DE NAVARRE.

La plupart des femmes jugent du mérite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'il fait sur elles, et n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle ; il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école !

LA BRUYÈRE.

Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard. VAUVENARGUES.

La femme est un être extrême dans ses affections et ses qualités naturelles ; rarement elle conserve ce milieu de froideur et d'indifférence dont la raison de l'homme tire tant d'avantages et de force pour affermir ses jugements, pour les peser dans la juste balance de l'équité. VIREY.

LEÇONS

Les leçons d'une femme ont un danger qu'on aime.

C. DELAVIGNE.

LETTRES

Quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

DES FEMMES QUI CULTIVENT LES LETTRES

L'existence des femmes en société est encore incertaine sous beaucoup de rapports. Le désir de plaire excite leur esprit ; la raison leur conseille l'obscurité ; et tout est arbitraire dans leurs succès comme dans leurs revers.

Il arrivera, je le crois, une époque quelconque, où des législateurs philosophes donneront une attention sérieuse à l'éducation que les femmes doivent recevoir, aux lois civiles qui les protégent, aux devoirs qu'il leur faut imposer, au bonheur qui peut leur être garanti ; mais, dans l'état actuel, elles ne sont, pour la plupart, ni dans l'ordre de la nature ni dans l'ordre de la société. Ce qui réussit aux unes perd les autres ; les qualités leur nuisent quelquefois, quelquefois les défauts leurs servent ; tantôt elles sont tout, tantôt elles ne sont rien. Leur destinée ressemble, à quelques égards, à celle des affranchis chez les empereurs : si elles veulent acquérir de l'ascendant, on leur fait un crime d'un pouvoir que

les lois ne leur ont pas donné ; si elles restent esclaves, on opprime leur destinée.

Certainement il vaut beaucoup mieux, en général, que les femmes se consacrent uniquement aux vertus domestiques ; mais, ce qu'il y a de bizarre dans les jugements des hommes à leur égard, c'est qu'ils leur pardonnent plutôt de manquer à leurs devoirs que d'attirer l'attention par des talents distingués ; ils tolèrent en elles la dégradation du cœur en faveur de la médiocrité de l'esprit, tandis que l'honnêteté la plus parfaite pourrait à peine obtenir grâce pour une supériorité véritable.

Je développerai les diverses causes de cette singularité. Je commence d'abord par examiner quel est le sort des femmes qui cultivent les lettres dans les monarchies, et quel est aussi leur sort dans les républiques. Je m'attache à caractériser les principales différences que ces deux situations politiques doivent produire dans la destinée des femmes qui aspirent à la célébrité littéraire, et je considère ensuite d'une manière générale quel bonheur la gloire peut promettre aux femmes qui veulent y prétendre.

Dans les monarchies, elles ont à craindre le ridicule, et dans les républiques la haine.

Il est dans la nature des choses que, dans une monarchie où le tact des convenances est si finement saisi, toute action extraordinaire, tout mouvement pour sortir de sa place, paraisse d'abord ridicule. Ce que vous êtes forcé de faire par votre état, par votre position, trouve mille approbateurs ; ce que vous inventez sans nécessité, sans obligation, est d'avance jugé sévèrement. La jalousie naturelle à tous les hommes ne s'apaise que si vous pouvez vous excuser, pour ainsi dire, d'un succès par un devoir ; mais si vous ne couvrez pas la gloire même du prétexte de votre situation et de votre intérêt, si l'on vous croit pour unique motif le besoin de vous distinguer, vous importunerez ceux que l'ambition amène sur la même route que vous.

En effet, les hommes peuvent toujours cacher leur amour-propre et le désir qu'ils ont d'être applaudis sous l'apparence ou la réalité de passions plus fortes et plus nobles ; mais quand les femmes écrivent, comme on leur suppose en général pour premier motif le désir de montrer de l'esprit, le public leur accorde difficilement son suffrage. Il sent qu'elles ne peuvent s'en passer, et cette idée fait naître en lui la tentation de le refuser. Dans toutes les situations de la vie, l'on peut remarquer que dès qu'un homme s'aperçoit que vous avez éminemment besoin de lui, presque toujours il se refroidit pour vous. Quand une femme publie un livre, elle se met tellement dans la dépendance de l'opinion, que les dispensateurs de cette opinion lui font sentir durement leur empire.

A ces causes générales, qui agissent presque également dans tous les pays, se joignent diverses circonstances particulières à la monarchie française. L'esprit de chevalerie qui subsistait encore s'opposait, sous quelques rapports, à ce que les hommes mêmes cultivassent trop assidûment les lettres. Ce même esprit devait inspirer plus d'éloignement encore pour les femmes qui s'occupaient trop

exclusivement de ce genre d'étude, et détournaient ainsi leurs pensées de leur premier intérêt, les sentiments du cœur. La délicatesse du point d'honneur pouvait inspirer aux hommes quelque répugnance à se soumettre eux-mêmes à tous les genres de critique que la publicité doit attirer; à plus forte raison pouvait-il leur déplaire de voir les êtres qu'ils étaient chargés de protéger, leurs femmes, leurs sœurs ou leurs filles, courir les hasards des jugements du public, ou lui donner seulement le droit de parler d'elles habituellement.

Un grand talent triomphait de toutes ces considérations; mais il était néanmoins difficile aux femmes de porter noblement la réputation d'auteur, de la concilier avec l'indépendance d'un rang élevé, et de ne perdre rien, par cette réputation, de la dignité, de la grâce, de l'aisance et du naturel qui devaient caractériser leur ton et leurs manières habituelles.

On permettait bien aux femmes de sacrifier les occupations de leur intérieur au goût du monde et de ses amusements, mais on accusait de pédantisme toute étude sérieuse; et si l'on ne s'élevait pas, dès les premiers pas, au-dessus des plaisanteries qui assaillaient de toutes parts, ces plaisanteries parvenaient à décourager le talent, à tarir la source même de la confiance et de l'exaltation.

Une partie de ces inconvénients ne peut se retrouver dans les républiques, et surtout dans une république qui aurait pour but l'avancement des lumières. Peut-être serait-il naturel que, dans un tel État, la littérature proprement dite devînt le partage des femmes, et que les hommes se consacrassent uniquement à la haute philosophie.

On a dirigé l'éducation des femmes, dans tous les pays libres, selon l'esprit de la constitution qui y était établie. A Sparte, on les accoutumait aux exercices de la guerre; à Rome, on exigeait d'elles des vertus austères et patriotiques. Si l'on voulait que le principal mobile de la république française fût l'émulation des lumières et de la philosophie, il serait très-raisonnable d'encourager les femmes à cultiver leur esprit, afin que les hommes pussent s'entretenir avec elles des idées qui captiveraient leur intérêt.

Néanmoins, depuis la Révolution, les hommes ont pensé qu'il était politiquement et moralement utile de réduire les femmes à la plus absurde médiocrité; ils ne leur ont adressé qu'un misérable langage sans délicatesse comme sans esprit; elles n'ont plus eu de motif pour développer leur raison; les mœurs n'en sont par devenues meilleures. En bornant l'étendue des idées, on n'a pu ramener la simplicité des premiers âges; il en est seulement résulté que moins d'esprit a conduit à moins de délicatesse, à moins de respect pour l'estime publique, à moins de moyens de supporter la solitude. Il est arrivé ce qui s'applique à tout dans la disposition actuelle des esprits : on croit toujours que ce sont les lumières qui font le mal, et l'on veut la réparer en faisant rétrograder la raison. Le mal des lumières ne peut se corriger qu'en acquérant plus de lumières encore. Ou la morale serait une idée fausse, ou il est vrai que plus on s'éclaire, plus on s'y attache.

Si les Français pouvaient donner à leurs femmes toutes les vertus des An-

glaises, leurs mœurs retirées, leur goût pour la solitude, ils feraient très-bien de préférer de telles qualités à tous les dons d'un esprit éclatant; mais ce qu'ils pourraient obtenir de leurs femmes, ce serait de ne rien lire, de ne rien savoir, de n'avoir jamais dans la conversation ni une idée intéressante, ni une expression heureuse, ni un langage relevé; loin que cette bienheureuse ignorance les fixât dans leur intérieur, leurs enfants leur deviendraient moins chers lorsqu'elles seraient hors d'état de diriger leur éducation. Le monde leur deviendrait à la fois plus nécessaire et plus dangereux; car on ne pourrait jamais leur parler que d'amour, et cet amour n'aurait pas même la délicatesse qui peut tenir lieu de moralité.

Plusieurs avantages d'une grande importance pour la morale et le bonheur d'un pays se trouveraient perdus si l'on parvenait à rendre les femmes tout à fait insipides ou frivoles. Elles auraient beaucoup moins de moyens pour adoucir les passions furieuses des hommes; elles n'auraient plus, comme autrefois, un utile ascendant sur l'opinion : ce sont elles qui l'animaient dans tout ce qui tient à l'humanité, à la générosité, à la délicatesse. Il n'y a que ces êtres en dehors des intérêts politiques et de la carrière de l'ambition, qui versent le mépris sur toutes les actions basses, signalent l'ingratitude, et savent honorer la disgrâce quand de nobles sentiments l'ont causée. S'il n'existait plus en France de femmes assez éclairées pour que leur jugement pût compter, assez nobles dans leurs manières pour inspirer un respect véritable, l'opinion de la société n'aurait plus aucun pouvoir sur les actions des hommes.

Je crois fermement que dans l'ancien régime, où l'opinion exerçait un si salutaire empire, cet empire était l'ouvrage des femmes distinguées par leur esprit et leur caractère : on citait souvent leur éloquence quand un dessein généreux les inspirait, quand elles avaient à défendre la cause du malheur, quand l'expression d'un sentiment exigeait du courage et déplaisait au pouvoir.

Durant le cours de la Révolution, se sont ces mêmes femmes qui ont encore donné le plus de preuves de dévouement et d'énergie.

Jamais les hommes, en France, ne peuvent être assez républicains pour se passer entièrement de l'indépendance et de la fierté naturelle aux femmes. Elles avaient sans doute, dans l'ancien régime, trop d'influence sur les affaires : mais elles ne sont pas moins dangereuses lorsqu'elles sont dépourvues de lumières et par conséquent de raison; leur ascendant se porte alors sur des goûts de fortune immodérés, sur des choix sans discernement, sur des recommandations sans délicatesse; elles avilissent ceux qu'elles aiment au lieu de les exalter. L'État y gagne-t-il? Le danger très-rare de rencontrer une femme dont la supériorité soit en disproportion avec la destinée de son sexe, doit-il priver la république de la célébrité dont jouissait la France par l'art de plaire et de vivre en société? Or, sans les femmes, la société ne peut être ni agréable ni piquante; et les femmes privées d'esprit, ou de cette grâce de conversation qui suppose l'éducation la plus distinguée, gâtent la société au lieu de l'embellir; elles y introduisent une sorte de niaiserie dans les discours et de médisance de coterie,

une insipide gaieté qui doit finir par éloigner tous les hommes vraiment supérieurs, et réduirait les réunions brillantes de Paris aux jeunes gens qui n'ont rien à faire et aux jeunes femmes qui n'ont rien à dire.

On peut découvrir des inconvénients à tout dans les affaires humaines. Il y en a sans doute à la supériorité des femmes, à celle même des hommes, à l'amour-propre des gens d'esprit, à l'ambition des héros, à l'imprudence des âmes grandes, à l'irritabilité des caractères indépendants, à l'impétuosité du courage, etc. Faudrait-il pour cela combattre de tous ses efforts les qualités naturelles, et diriger toutes les institutions vers l'abaissement des facultés! A peine est-il certain que cet abaissement favorisât les autorités de famille ou celles des gouvernements. Les femmes sans esprit de conversation ou de littérature ont ordinairement plus d'art pour échapper à leurs devoirs ; et les nations sans lumières ne savent pas être libres, mais changent très-souvent de maîtres.

Éclairer, instruire, perfectionner les femmes comme les hommes, les nations comme les individus, c'est encore le meilleur secret pour tous les buts raisonnables, pour toutes les relations sociales et politiques auxquelles on veut assurer un fondement durable.

L'on ne pourrait craindre l'esprit des femmes que par une inquiétude délicate sur leur bonheur. Il est possible qu'en développant leur raison, on les éclaire sur les malheurs souvent attachés à leur destinée ; mais les mêmes raisonnements s'appliqueraient à l'effet des lumières en général sur le bonheur du genre humain, et cette question me paraît décidée.

Si la situation des femmes est très-imparfaite dans l'ordre civil, c'est à l'amélioration de leur sort, et non à la dégradation de leur esprit, qu'il faut travailler. Il est utile aux lumières et au bonheur de la société que les femmes développent avec soin leur esprit et leur raison. Une seule chance véritablement malheureuse pourrait résulter de l'éducation cultivée qu'on doit leur donner : ce serait si quelques-unes d'entre elles acquéraient des facultés assez distinguées pour éprouver le besoin de la gloire; mais ce hasard même ne porterait aucun préjudice à la société, et ne serait funeste qu'au très-petit nombre de femmes que la nature dévouerait au tourment d'une importune supériorité.

S'il existait une femme séduite par la célébrité de l'esprit, et qui voulût chercher à l'obtenir, combien il serait aisé de l'en détourner s'il en était temps encore ! On lui montrerait à quelle affreuse destinée elle serait prête à se condamner. Examinez l'ordre social, lui dirait-on, et vous verrez bientôt qu'il est tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes.

Dès qu'une femme est signalée comme une personne distinguée, le public en général est prévenu contre elle. Le vulgaire ne juge jamais que d'après certaines règles communes, auxquelles on peut se tenir sans s'aventurer. Tout ce qui sort de ce cours habituel déplaît d'abord à ceux qui considèrent la routine de la vie comme la sauvegarde de la médiocrité. Un homme supérieur déjà les effarouche : mais une femme supérieure, s'éloignant encore plus du chemin frayé, doit éton-

ner, et par conséquent importuner davantage. Néanmoins un homme distingué ayant presque toujours une carrière importante à parcourir, ses talents peuvent devenir utiles aux intérêts de ceux même qui attachent le moins de prix aux charmes de la pensée. L'homme de génie peut devenir un homme puissant, et, sous ce rapport, les envieux et les sots le ménagent; mais une femme spirituelle n'est appelée à leur offrir que ce qui les intéresse le moins, des idées nouvelles ou des sentiments élevés : sa célébrité n'est qu'un bruit fatigant pour eux.

La gloire même peut être reprochée à une femme, parce qu'il y a contraste entre la gloire et sa destinée naturelle. L'austère vertu condamne jusqu'à la célébrité de ce qui est bien en soi, comme portant une sorte d'atteinte à la perfection de la modestie. Les hommes d'esprit, étonnés de rencontrer des rivaux parmi les femmes, ne savent les juger, ni avec la générosité d'un adversaire, ni avec l'indulgence d'un protecteur; et dans ce combat nouveau, ils ne suivent ni les lois de l'honneur ni celles de la bonté.

Si, pour comble de malheur, c'était au milieu des dissensions politiques qu'une femme acquît une célébrité remarquable, on croirait son influence sans bornes, alors même qu'elle n'en exercerait aucune; on l'accuserait de toutes les actions de ses amis; on la haïrait pour tout ce qu'elle aime, et l'on attaquerait d'abord l'objet sans défense avant d'arriver à ceux que l'on pourrait encore redouter.

Rien ne prête davantage aux suppositions vagues que l'incertaine existence d'une femme dont le nom est célèbre et la carrière obscure. Si l'esprit vain de tel homme excite la dérision, si le caractère vil de tel autre le fait succomber sous le poids du mépris, si l'homme médiocre est repoussé, tous aiment mieux s'en prendre à cette puissance inconnue qu'on appelle une femme. Les anciens se persuadaient que le sort avait traversé leurs desseins quand ils ne s'accomplissaient pas. L'amour-propre aussi de nos jours veut attribuer ses revers à des causes secrètes, et non à lui-même; et ce serait l'empire supposé des femmes célèbres qui pourrait, au besoin, tenir lieu de fatalité.

Les femmes n'ont aucune manière de manifester la vérité ni d'éclairer leur vie. C'est le public qui entend la calomnie, c'est la société intime qui peut seule juger de la vérité. Quels moyens authentiques pourrait avoir une femme de démontrer la fausseté d'imputations mensongères? L'homme calomnié répond par ses actions à l'univers; il peut dire :

Ma vie est un témoin qu'il faut entendre aussi.

Mais ce témoin, quel est-il pour une femme? quelques vertus privées, quelques services obscurs, quelques sentiments renfermés dans le cercle étroit de sa destinée, quelques écrits qui la feront connaître dans les pays qu'elle n'habite pas, dans les années où elle n'existera plus.

Un homme peut, même dans ses ouvrages, réfuter les calomnies dont il est devenu l'objet; mais, pour les femmes, se défendre est un désavantage de plus:

se justifier, un bruit nouveau. Les femmes sentent qu'il y a dans leur nature quelque chose de pur et de délicat, bientôt flétri par les regards mêmes du public : l'esprit, les talents, une âme passionnée, peuvent les faire sortir du nuage qui devrait toujours les environner ; mais sans cesse elles le regrettent comme leur véritable asile.

L'aspect de la malveillance fait trembler les femmes, quelque distinguées qu'elles soient. Courageuses dans le malheur, elles sont timides contre l'inimitié ; la pensée les exalte, mais leur caractère reste faible et sensible. La plupart des femmes auxquelles des facultés supérieures ont inspiré le désir de la renommée, ressemblent à Herminie revêtue des armes du combat : les guerriers voient le casque, la lance, le panache étincelant ; ils croient rencontrer la force, ils attaquent avec violence, et dès les premiers coups ils atteignent au cœur.

Non-seulement les injustices peuvent altérer entièrement le bonheur et le repos d'une femme, mais elles peuvent détacher d'elle jusqu'aux premiers objets des affections de son cœur. Qui sait si l'image offerte par la calomnie ne combat pas quelquefois contre la vérité des souvenirs? Qui sait si les calomniateurs, après avoir déchiré la vie, ne dépouilleront pas jusqu'à la mort des regrets sensibles qui doivent accompagner la mémoire d'une femme aimée?

Dans ce tableau, je n'ai encore parlé que de l'injustice des hommes envers les femmes distinguées : celle des femmes aussi n'est-elle point à craindre? N'excitent-elles pas en secret la malveillance des hommes? Font-elles jamais alliance avec une femme célèbre pour la soutenir, pour la défendre, pour appuyer ses pas chancelants?

Ce n'est pas tout encore : l'opinion semble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un esprit supérieur serait reconnu : on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle, sans que l'opinion se charge de la venger. *N'est-elle pas une femme extraordinaire?* Tout est dit alors ; on l'abandonne à ses propres forces, on la laisse se débattre avec la douleur. L'intérêt qu'inspire une femme, la puissance qui garantit un homme, tout lui manque souvent à la fois : elle promène sa singulière existence, comme les parias de l'Inde, entre toutes les classes dont elle ne peut être, toutes les classes qui la considèrent comme devant exister par elle seule : objet de la curiosité, peut être de l'envie, et ne méritant en effet que la pitié. Mme DE STAEL.

Chez les Druzes du mont Liban, ce sont les femmes qui sont chargées d'instruire la jeunesse, et d'expliquer les livres sacrés de la religion.

Quand la chevalerie commença à perdre de sa dignité première, quand les hommes, rassasiés de tournois et de combats, se livrèrent aux lettres et à des goûts plus paisibles, les femmes ne tardèrent pas à les imiter, et, pour continuer à leur plaire, s'occupèrent d'instruction et de philosophie.

Comme le beau sexe est souvent exagéré dans ce qu'il entreprend, il se livra avec trop d'ardeur aux sciences, ce qui dessécha l'esprit et nuisit aux grâces. Quand elles s'en aperçurent, elle abandonnèrent les sciences, et cultivèrent des

talents plus propres à leur ouvrir le temple de l'Amour que celui de la Renommée.

Vers le seizième siècle, les hommes étaient adonnés à la fois à la galanterie et à la superstition, à la dévotion et à la débauche, comme à des choses compatibles. Le goût de l'instruction s'éclipsa. Dès lors les femmes, suivant toujours l'impulsion qu'on leur donna, s'abandonnèrent à la plus grossière ignorance.

DE SÉGUR.

LOIS

Les femmes n'ont pas tort du tout quand elles refusent les lois et règles de sa vie qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont des hommes qui les ont faictes sans elles. Il y a naturellement de la brigue et de la riotte (petite querelle) entre elles et nous; le plus estorict consentement que nous ayons avecques elles, encores est-il tumultuaire et tempestueux.

MONTAIGNE.

MAITRISE

Il me semble qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit due sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle : si ce n'est pour le châtiment de ceux qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles. MONTAIGNE.

MAL

Tout le mal que les femmes nous ont fait vient de nous, et tout le bien qu'elles nous font vient d'elles. AIMÉ MARTIN.

MALADIE

La maladie est un de ces paravents que les femmes mettent le plus souvent entre elles et l'orage d'une querelle. BALZAC.

MÉDISANCE

Les femmes ne sont pas sujettes à la misanthropie : qu'est-ce donc qui les fait médire? Ce n'est pas l'horreur du vice : celles qui médisent le plus ne sont pas moins vicieuses que les autres. Mme DE PUISIEUX.

MÉMOIRE

Les hommes ont la mémoire de l'esprit, les femmes la mémoire du cœur.

BEAUCHÈNE.

On serait trop malheureux si, auprès des femmes, on se souvenait le moins du monde de ce qu'on sait par cœur. CHAMFORT.

MÉPRIS.

C'est l'habitude des femmes de mépriser ce qui ne leur est plus bon à rien.
M[me] DE PUISIEUX.

Si vous vous méprisez, la femme vous méprise.
Prisez-vous, au contraire, elle vous prisera.
RÉGNIER.

MODE

Une femme qui a l'âme élevée, le goût pur, un esprit doux, un cœur richement étoffé, qui mène une vie simple, n'a pas la moindre chance d'être à la mode. BALZAC.

MODÉRATION

Tout ce qui est modéré tourmente les femmes. « Elles semblent, dit un poëte italien, s'être échappées trop tôt des mains de la nature, quand il n'entrait encore dans leur composition que l'air et le feu. » Les grands mouvements, ou le repos, leur plaisent tour à tour; et sans l'attrait puissant de l'amour-propre, qui leur fait tout supporter pour obtenir les hommages, et qui les soumet à des chaînes dans l'espoir d'en donner un jour, elles n'auraient souffert volontairement aucune domination ; la force seule aurait pu les captiver. Quand leurs passions s'allument, elles peuvent s'élever aux plus nobles vertus ou tomber dans des excès odieux.

MŒURS

Les femmes belles et vertueuses créent l'empire des bonnes mœurs; au logis, elles les mêlent à toutes les habitudes et à tous les sentiments de la vie ; dans le salon, elles purifient par leur présence toutes les séductions du cœur. Leur puissance est si grande qu'elles mettent quelquefois tous les devoirs à la mode. SAINT-PROSPER.

MONDE

Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde, n'ont ni le bonheur de la nature ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.
CHAMFORT.

La femme aimante ne mène à rien. La femme du monde mène à tout. Elle est le diamant avec lequel un homme coupe toutes les vitres, quand il n'a pas la clef d'or avec laquelle s'ouvrent toutes les portes.

Toute jeune femme qui va dans le monde, qui vit de plaisirs et de vaniteuses satisfactions, est une femme à moitié corrompue qui vous corrompra.

La femme heureuse ne va pas dans le monde.

Ah! quand les bonnes mœurs seront-elles attrayantes? quand les femmes du grand monde montreront-elles un peu moins leurs épaules et un peu plus de bonhomie et d'esprit?

BALZAC.

NÉGLIGENCE

La négligence est la première marque du changement : aussi les femmes qui ont ordinairement de l'expérience sur ces matières devraient rompre au premier oubli.

Mme DE PUISIEUX.

NOM

Le nom de femme est grand pour nous, quand notre âme est pure.

DE SÉNANCOUR.

OBLIGEANCE

Suivez, au milieu d'un salon, la femme la plus spirituelle. Quel mélange de grâce et de finesse, de saillies et d'attentions délicates! quel charme! quel à-propos! Vous la dévorez des yeux; et les paroles ne sont pas encore échappées de ses lèvres, que déjà vous les avez recueillies. C'est pour vous une magicienne toute-puissante, une reine qui séduit la cour qui l'entoure: c'est l'ensemble de toutes les perfections; elle-même jouit de sa puissance; elle s'exalte de vos hommages; elle s'enivre de votre admiration. Au milieu de tant de ravissements, on lui annonce tout à coup des malheurs qui exigent un rapide soulagement. Elle part, et déjà elle a deviné à quel protecteur elle s'adressera. Enfin, elle tire de sa bonté tant de ressources, de prudence et de dévouement, qu'elle triomphe. Vite, dans un billet écrit au hasard sur un meuble, elle annonce sa victoire à la famille qu'elle vient de sauver; elle saute quelques mots : elle est pressée, on l'attend à une fête nouvelle.

C'est ce mélange de légèreté et de bonté qui donne tant de prix aux services des femmes; elles les glissent souvent au milieu des plaisirs; et comme elles s'amusent du bien qu'elles font, elles ne se montrent pas exigeantes sur la reconnaissance. Elles ne demandent qu'un peu de mémoire; il ne faut pas qu'on les oublie tout à fait. Que dis-je! elles empreignent la bonté d'un vernis de coquetterie; elles la rendent piquante.

La bonté chez les hommes a quelque chose de grave et de réfléchi; elle craint de s'engager; elle suppute et calcule. Au premier abord on souffre à l'implorer; mais la délibération prise, elle réunit la persévérance à la tenue, et elle réussit en général où il n'y a que justice à obtenir: les femmes au contraire triomphent souvent contre toute justice.

La bonté d'une jeune fille tourne aux larmes; celle d'une femme mariée, aux démarches; celle d'une veuve se décide moins promptement; mais elle est plus tenace. Il n'est pas jusqu'aux femmes âgées dont la bonté ne sollicite quelquefois pour des jeunes gens. Elles se trompent d'abord; mais comme, entre les hommes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, il y a toujours quelques points de ressemblance, elles finissent par arriver au but toutes rajeunies : ce sont leurs premières campagnes qu'elles recommencent avec bonheur. SAINT-PROSPER.

ON

ON paraît être le grand tyran des femmes. ON fait ceci; ON fait cela : jamais on ne s'avise d'hésiter à obéir à ON. Les femmes exigent même que les maris reconnaissent la puissance de ce terrible ON. ALPH. KARR.

OUBLI

Toute femme oubliée appartient à qui l'aime. Mme DE GIRARDIN.

OUTRAGE

Comment des hommes qui ne souffriraient pas de voir des femmes exposées à la moindre insulte personnelle ont-ils pu les laisser tranquillement outrager en masse? Mme NECKER.

PARDON

Une femme pardonne tout, excepte qu'on la dédaigne.
ALFR. DE MUSSET.

PASSIVITÉ — SERVITUDE

Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un seul même en gouverne plusieurs : il cultive leur esprit et leur mémoire, fixe et détermine leur religion; il entreprend même de régler leur cœur. Elles n'approuvent et ne désapprouvent, ne louent et ne condamnent qu'après avoir consulté ses yeux et son visage. Il est dépositaire de leurs joies et de leurs chagrins, de leurs désirs et de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours; il les fait rompre avec leurs galants; il les brouille et les réconcilie avec leurs maris, et il profite des interrègnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès, et voit leurs juges. Il leur donne son médecin, son marchand, ses ouvriers; il s'ingère de les loger, de les meubler, et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carrosses, dans les rues d'une ville et aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon et dans leur loge à la comédie. Il fait avec elles les mêmes visites; il les accompagne aux bains,

aux eaux, dans les voyages; il a le plus commode appartement chez elles, à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité : un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver. Les enfants, les héritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend; il a commencé par se faire estimer, il finit par se faire craindre. Cet ami, si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure, et dix femmes, dont il était le tyran, héritent par sa mort de la liberté.

La Bruyère.

L'homme peut toujours gouverner la femme, surtout en affectant de lui obéir. Au fond, toutes sont poltronnes, suivant la remarque de Lovelace; c'est aussi par là qu'elles deviennent plus rancunières que les hommes; que l'avarice, la superstition, l'envie, tous les vices des petites âmes s'enracinent surtout en elles.

J. J. Virey.

PAUVRETÉ

La pauvreté voile les attraits des femmes, mais ne les cache pas. Mettant en relief ce qui peut encore être montré, elles déguisent et adoucissent ce qui doit blesser le regard, et donnent de la grâce jusqu'à la vétusté du vêtement; enfin elles rajeunissent tout par un arrangement nouveau : on présume leur pauvreté, on ne la sait pas.

On accorde à la pauvreté des hommes; on donne à celle des femmes.

Au sein des grandes villes, la pauvreté fait quelquefois chanceler la sagesse des jeunes filles; mais manquent-elles à un devoir, c'est pour s'attacher plus étroitement à tous les autres; elles aspirent à prendre revanche dans l'estime publique.

La coquetterie au contraire perd les femmes de toutes les classes : coquetterie de cœur, coquetterie de toilette, elles en oublient souvent d'être mères ou épouses : au lieu d'une faiblesse elles descendent dans tous les vices.

Saint-Prosper.

PLACE

Toute femme obligée de remettre un homme à sa place a perdu la sienne.

Ad. d'Houdetot.

POLITESSE

En général, la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante.

J. J. Rousseau.

A l'égard d'une femme trop honnête, un insolent n'est parfois qu'un homme poli.

Ad. d'Houdetot.

PORTRAIT

Il nous advint un jour, dit-il, de prier un de nos amis de peindre, sous notre dictée, un portrait de femme; et, prenant un livre dont nous ne nous soucions pas de nommer l'auteur, nous lûmes :

« Elle avait un front d'ivoire, des yeux de saphir, des sourcils et des cheveux d'ébène, des joues de rose, une bouche de corail, des dents de perle et un cou de cygne. »

Ce qui peut donner des désirs à un voleur, mais nullement à un amoureux.

Alph. Karr.

PRÊTRE — PRÊTRISE

On sait que la plus honnête jeune femme fait peu de cas d'un prêtre dans un salon. Oct. Feuillet.

On prétend que jamais la religion chrétienne n'a trouvé les femmes dignes d'être élevées à la dignité de la prêtrise.

Sous Charlemagne, s'il ne se trouvait aucun homme dans la chambre d'un mourant, une femme avait le droit de le confesser.

Les chrétiens leur permirent d'administrer le baptême.

Ils avaient donc recours aux femmes dans les besoins urgents, et les humiliaient dans les circonstances ordinaires de la vie.

De Ségur.

PRESTIGE

Qu'une femme aisément passe pour un prodige!
Mais c'est nous qui faisons nous-mêmes le prestige.

La Chaussée.

PRUDENCE

Il y a de grandes vertus qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts : la suprême valeur dans les hommes, et l'extrême prudence dans les femmes. Mme de Lambert.

RAISON

Si vous voulez trouver une imagination ardente, une âme profondément occupée, un cœur sensible et bien touché, cherchez-le chez les femmes d'un caractère raisonnable. Mme de Lambert.

RÉALITÉ

Quand une femme d'un esprit élevé et d'un cœur délicat a reconnu par expérience tout ce qu'une passion poétique contient d'humiliantes mortifications, d'ignobles rougeurs; quand elle a vu de ses yeux la grossière réalité de cette idole de boue autour de laquelle on fait un bruit si décevant, elle est radicalement guérie. OCT. FEUILLET.

REGARDS

Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose. LA BRUYÈRE.

REGRETS

Pleurer une femme qui mérite qu'on la pleure, c'est le bonheur sur la terre. P. J. STAHL.

RESPECT

Respectez les femmes; c'est leur apprendre à se rendre respectables. CH. LÉVESQUE.

Il est de bon goût de respecter les femmes, quel que soit leur âge. BALZAC.

RÉFUTATION

Ce ne sont point les femmes qui font la réputation d'un homme d'esprit; les hommes, au contraire, font la nôtre, soit en bien, soit en mal. Notre approbation ne supplée point aux preuves de capacités, et quand un homme a prouvé qu'il avait du mérite, notre censure tombe à faux. C'est tout autre chose quand un homme prononce sur le compte d'une femme; s'il dit que c'est une femme d'esprit, on l'en croit sur parole. D'où peut venir cette différence? Il me semble que les hommes sont au moins aussi sujets à se prévenir sur notre compte que nous sur le leur. Mme DE PUISIEUX.

RÊVERIE

Ce qui égare les femmes c'est l'esprit de chimère : elles le portent dans tout, en religion, en amour, en politique. D. STERN.

Les femmes, en général, sont peu rêveuses, ou du moins leurs rêveries restent circonscrites dans les espaces réels; elles n'ont pas, au même degré que

l'homme, la perception de l'infini. Il faut que toute idée puisse se traduire à leurs yeux par une forme visible : leur religion est l'amour pour un Dieu fait homme. ALPH. KARR.

RIGUEUR

La rigueur des maîtresses est ennuyeuse, mais l'aysance et la facilité l'est, à vray dire, encores plus. MONTAIGNE.

ROMANS

Nous accordons que plusieurs romans offrent de beaux exemples aux jeunes personnes; que des sentiments nobles, généreux, vertueux même, y sont exprimés; nous avouons aussi qu'un certain raffinement de délicatesse et de dignité peut résulter de cette lecture, mais tout cela disparaît devant la grave considération qui nous frappe. Le fait, le grand fait, est que les romans rendent plus probable l'atteinte de la passion qui perd une multitude de femmes.

Toutes les passions sans doute font du mal aux âmes, mais celle-là seule prend quelquefois, dans la classe aisée, une force telle que l'existence extérieure en est renversée, et celle-là est la seule aussi qui se communique au moyen des livres. Parcourez toutes les histoires d'ambitieux, de joueurs, d'avares, vous ne serez pas plus enclins à leurs vices qu'auparavant; mais qu'une jeune fille lise le récit de l'accroissement graduel d'un sentiment tendre, et mille désirs confus s'agiteront dans son cœur; et qui peut répondre que telle image encore indécise ne revêtira pas des couleurs si vives qu'elle seule occupera sa pensée à l'avenir?

Si nous prenons ainsi le mal à sa racine, il nous devient difficile d'admettre des distinctions entre les femmes mariées et les jeunes filles, relativement à l'effet que produisent sur elles les romans. Le mariage n'est, dans son essence intime, un lien sacré que lorsqu'on l'honore avec un cœur pur et un esprit chaste. Auprès des femmes mariées, je le sais, l'interdiction n'est pas praticable : quel mari prendrait la peine d'avoir un avis? Mais on peut persuader une âme honnête et pieuse; et si la mère, durant les jours de son pouvoir, a essayé de motiver la privation qu'elle a imposée, sa fille une fois mariée sentira que les émotions étrangères à sa destinée ne lui valent rien. Préserver son imagination de tout écart, n'est qu'un simple calcul de bonheur pour une femme vertueuse.

L'indulgence des parents et des époux pour ce dangereux emploi du temps prouve une vérité bien triste, c'est que l'âme des femmes n'est guère comptée, c'est que leur bonheur même l'est bien peu, et qu'on n'a de souci que de leur conduite; et quand une surveillance convenable, les habitudes prises ou la peur du blâme répondent de leur conduite ou à peu près, ce qui se passe dans leur cœur a peu d'importance. Les longues heures consumées à rêver l'amour inquiètent peu ceux qui savent si souvent que, dans la position particulière où elles sont, l'amour innocent leur est impossible. Ah! combien la morale religieuse dans sa sévérité est plus délicate! combien elle protége, elle honore les femmes

plus véritablement que celle du monde! Ne voit-on pas qu'une indifférence méprisante pour leurs sentiments se cache bien souvent sous l'air de la confiance?

On dira, j'imagine, qu'en proscrivant les romans, on userait d'une rigueur inutile; que l'idée de l'amour arrive aux jeunes personnes de partout; qu'elle est répandue dans l'air, indiquée dans la conversation, exprimée dans les livres de toute espèce; que l'histoire la suppose ou la donne; que les chefs-d'œuvre de la poésie et de la scène, dont la connaissance est comme exigée dans l'éducation, suffiraient seuls à la développer. Ces objections sont fondées jusqu'à un certain point, mais la détermination de ce point est la grande affaire.

Il est vrai, l'existence d'un sentiment appelé amour n'est pas ignorée des jeunes personnes, mais qu'importe! Ce qu'elles apprennent peut n'être rien, mais ce qu'elles éprouvent est toujours quelque chose. Dans l'histoire, elles n'ont vu de l'amour que ses écarts, qui ont plutôt été un épouvantail. Le danger, pour elles, c'est de suivre les progrès de la passion, de s'associer à toutes ses phases, d'être soi-même, en imagination, la personne passionnée. Les romans exposent seuls à ce danger. La haute poésie, les chefs-d'œuvre tragiques ne présentent sans doute que trop en beau l'exaltation de l'amour, mais ils n'en offrent pas l'accroissement insensible; mais la pompe des vers, mais la majesté de la scène tiennent les héros à distance du commun des mortels; ils ne se montrent semblables à nous que de courts instants, et se dérobent bientôt enveloppés d'un brillant nuage. Rien là n'a une influence aussi durable que ces représentations familières de la vie domestique dans lesquelles une jeune personne se reconnaît à chaque instant. Mme Necker de Saussure.

ACRIFICE

Le sexe s'entend surtout en sacrifices; il en a le mérite et la science. Il semble que le besoin de vivre pour les autres soit le complément de son existence. Même sans avoir éprouvé son dévouement, on en a le doux et secret pressentiment; on se rapproche des femmes par le calcul rapide de tout ce que l'on peut en attendre. Sûrs d'elles pour nos plaisirs, nous les désirons dans nos peines, et leur règne peut recommencer à l'instant même qui voit finir notre bonheur.

De Ségur.

SANG-FROID

Les femmes, quand elles n'aiment pas, ont toutes le sang-froid d'un vieil avoué. Balzac.

SCIENCE

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire; et si vous me dites qu'une femme sage ne songe

guères à être savante, ou qu'une femme savante n'est guères sage, vous avez oublié que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même que moins elles auraient de ces défauts, plus elles seraient sages; et qu'ainsi une femme sage n'en serait que plus propre à devenir savante, ou qu'une femme savante n'étant telle que parce qu'elle aurait pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage. La Bruyère.

Plusieurs ont des connaissances réelles, je l'avoue; mais qu'en font-elles? Les montrent-elles en conversation? Bien rarement; ce serait de la pédanterie. Se plaisent-elles à les cultiver dans la solitude? Je crains que non. S'en servent-elles enfin pour aider un mari à remplir sa vocation, pour remplacer auprès de leurs enfants des instituteurs ou des maîtres, enfin pour gouverner leur maison avec plus d'entente? Il serait injuste de soutenir que cela n'arrive jamais, mais il me semble qu'on ne le voit guère.

D'où cela vient-il, lorsque ces femmes sont spirituelles? De ce que leur esprit s'est assez peu mêlé de leur instruction; leur intelligence s'est portée ailleurs, et il n'y en a pas eu de reste pour l'étude.

Quelques connaissances, effet d'une compréhension ou d'une mémoire purement passives, ont été acquises; mais il n'y a eu ni goût pour la chose enseignée, ni vrai désir de se développer, ni plaisir éprouvé dans l'exercice du jugement; rien n'a pris vie dans leurs études; elles-mêmes y sont restées étrangères, et leurs connaissances ressemblent à un assemblage de fleurs coupées, dont les boutons se fanent sans s'épanouir. Mme Necker.

SENS

A mesure que les sens avancent et se déchaînent dans un endroit, l'amour vrai tarit et s'en retire. Plus les sens deviennent prodigues et faciles, plus l'amour se contient, s'appauvrit ou fait l'avare. Quelquefois il s'en dédouble nettement, et, rompant tout lien avec eux, il se réfugie, se platonise et s'exalte sur un sommet inaccessible, tandis que les sens s'abandonnent dans la vallée aux courants épais des vapeurs grossières. Plus les sens alors s'acharnent à leur pâture, plus lui, par une sorte de représailles, se subtilise dans son essence. Mais cette contradiction d'activité est désastreuse. Si les sens agissent trop à l'inverse de l'amour, tout différents qu'ils sont de lui, ils le tuent d'ordinaire; en s'usant eux-mêmes, ils raréfient en nous la faculté d'aimer; car, si les sens ne sont pas du tout dans l'homme la même chose que l'amour, il y a en ce monde une alliance passagère, mais réelle, entre l'amour et les sens, pour la fin secondaire de la reproduction naturelle et l'harmonie légitime du mariage. De là, l'apparente confusion où ils s'offrent d'abord; de là aussi, dans l'excès des diversions sensuelles, et passé un certain terme, la ruine en nous de la puissance d'amour; autrement, d'alliance absolue, d'identité entre eux, il n'y en a pas.

Sainte-Beuve.

SOURIRE

Le sourire des femmes résignées fendrait le granit. BALZAC.

STYLE

Les femmes ont le sentiment de l'harmonie des formes, des couleurs et du style. BOISTE.

TACT

Les dames ont le coup d'œil juste et le tact fin. BRILLAT-SAVARIN.

TENTATION

Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, un maçon est un maçon : pour quelques autres plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint. LA BRUYÈRE.

TIMIDITÉ

Nos femmes ont perdu le caractère le plus touchant de leur sexe, la timidité, la simplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immense par les agréments de l'esprit, les grâces du langage et des manières; elles sont plus courues, moins respectées : on les aime sans croire à leur amour; elles ont des amants plus que des amis. Ceux-là disparaissent, et ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

MERCIER.

VICE

Comme les pas de la femme sont rapides dans la carrière du vice! Nous autres nous savons, nous pouvons toujours nous arrêter; mais, elle, rien ne la retient sur cette pente fatale, et, quand nous croyons la leur faire remonter, nous ne faisons que hâter leur chute au fond de l'abîme. G. SAND.

VIE DE FAMILLE

Les jeunes filles qui ont été élevées dans certains pensionnats ont de l'instruction et de la tenue; elles savent, raisonnent et discutent. On les a façonnées pour les succès; elles peuvent s'avancer dans le monde, elles en connaissent les routes. Mais triomphantes dans le salon, elles sont inhabiles à la vie de famille,

et incapables de se résigner à la solitude. Aussi, à part quelques mariages d'éclat, elles se sentent mal à l'aise. Retournent-elles chez leurs parents, elles n'y arrivent en général que dépaysées : le sang les rapproche, l'éducation les sépare. Sont-elles unies à qui ne les vaut que par la naissance, leur supplice est encore plus cruel : il faut qu'elles vivent de moitié avec un homme incapable de sentir et de comprendre comme elles. Les jeunes filles nourries dans l'intérieur de la famille ont en général moins d'instruction. Au lieu d'être brillantes, elles ne sont que dressées aux offices de la vie ; mais les chances de bonheur sont en plus grand nombre pour elles. Riches ou pauvres, elles sont de leur classe ; aptes à telle ou telle position, on les choisit en conséquence. De part et d'autre nul mécompte ; et, en définitive, le bonheur tient dans la vie à ce qu'on calcule juste. SAINT-PROSPER.

VOLONTÉ

La volonté des jeunes filles roule sur des caprices de toilette ; celle des femmes mariées s'attache à ce qu'il y a de plus brillant dans l'opulence ; elle exige des honneurs et des titres. Par son étendue et sa mobilité, elle est le désespoir de l'amour. A certain âge la volonté des veuves est plus modeste ; elle ne demande aux hommes que certains retours de mémoire. SAINT-PROSPER.

LES JOIES DE L'HOMME

C'était à la campagne et dans un beau pays.

On voyait au fond une jolie maison à moitié perdue dans le feuillage. Devant et autour de cette maison, il y avait des prés et un bois qu'un beau verger et un jardin bien cultivé reliaient à la maison.

Un enfant, une petite fille, courait dans les prés.

Les fleurettes et les brins d'herbe se mirent à jaser :

— Elle est, ma foi, plus gentille que nous, disaient les premières.

— Et plus fine, ajoutaient les Brins d'herbe.

— Plus mignonne, dit la Pâquerette.

— Plus avenante, dit le Muguet.

— Plus animée, dit le Bouton d'or.

— Plus naïve, dit l'Argentine.

— Plus gaie, pardieu ! s'écria l'Alléluia.

— D'une couleur plus nouvelle, dit la Primevère.

— Plus souple, dit le Jonc fleuri.

— Plus aimable mille fois, dit le Myosotis.

— Et meilleure déjà, dit le Réséda.

— C'est une perle vivante, dit la Goutte de rosée.

— C'est un feu follet, dit l'Iris.

— Sa bouche est une rose pompon, dit l'Églantine.

— Tout cela est vrai, dit le Ruisseau, qui courait de son côté dans la prairie.

II

Une jeune fille passait dans le jardin. Les fleurs se mirent à parler :

— Vous êtes plus jolie que nous, ma belle demoiselle, lui dirent-elles.

— Plus fraîche, dit la Rose de mai.

— Plus vermeille, dit la Grenade.

— Plus blanche, dit le Lis.

— Plus suave, dit le Jasmin blanc.

— Plus gracieuse, dit la Reine des Prés, à qui le jardinier avait fait les honneurs du jardin cultivé.

— Plus pure, dit l'Épi de la Vierge.

— Plus chaste, dit la Fleur de l'Oranger.

La jeune fille n'entendait point le langage des fleurs; son regard candide et doux s'arrêtait sur chacune sans rougir, et les admirait toutes sans se douter des louanges qui lui étaient données par elles. Mais, ayant aperçu, à demi cachée sous son abri de feuilles vertes, la Violette aux bleus regards, elle se baissa vers elle, la cueillit de ses doigts délicats, et, après avoir respiré son parfum, elle lui fit une place tout près de son cœur.

— Que la Violette est heureuse! dirent les autres fleurs.

III

Une femme jeune encore et belle se promenait dans le verger, sur la lisière du bois. Sa beauté était telle, que non-seulement les fleurs, mais encore les fruits eux-mêmes et les arbres, et rien de ce qui la voyait ne pouvait s'en taire.

— C'est notre reine! était le cri de tout ce qui avait le bonheur de se trouver sur son passage.

— Elle a plus d'éclat qu'aucune de nous, disait la Cerise.

— Plus de parfum, disait la Fraise.

— Voyez le velours de ses joues! disait la Pêche.

— Et la rondeur de son sein, disait la Pomme.

— Et la richesse de sa taille, soupirait le Roseau.

— Et l'élégance suprême de toute sa personne, disait l'Acacia rose.

— Et la fermeté de tout son maintien, disait le Chêne.

— Et la légèreté de son pas, chantait l'Oiseau.

— Et l'intelligence de son front, disait la Pensée.

— Et la tendresse de son regard, disait la Pervenche.

— Et la sainte odeur de vertu qui l'entoure, disait la Menthe.

— Quoi de plus touchant? disait l'Ancolie.

— Quoi de plus doux? disait la Mauve.

— Quoi de plus achevé? disait la Nature entière.

La voyant s'éloigner, la Mousse, qui tapissait l'entrée du bois, disait avec regret : « Ne s'arrêtera-t-elle donc point aujourd'hui au pied de ces beaux arbres? »

L'Ombre elle-même, s'allongeant au-dessus de sa tête, fit un effort pour la retenir.

Mais la jeune femme, obéissant à son dessein, fit quelques pas du côté de l'enfant et l'appela. Sa voix, douce et sonore comme un chant, devait mettre fin à ces propos. Cependant : « Je voudrais chanter comme parlent les femmes, » dit encore, mais tout bas, le Rossignol à la Fauvette.

IV

A l'appel aimé de sa mère, la petite fille accourut. Elle avait dans sa route rejoint la jeune fille, qui revint avec elle en la tenant par la main pour modérer sa course, et toutes trois s'avancèrent d'un même cœur et les bras ouverts au-devant d'un homme dans la force de l'âge, qu'on venait d'apercevoir au tournant du bois. Il donnait la main à un beau petit garçon rose et blond, qui le quitta pour courir en avant et pouvoir embrasser le premier et sa mère et ses sœurs.

Ce ne fut qu'une voix de tous côtés quand on vit cette belle famille réunie.

— Et les hommes osent se plaindre! disait tout ce qui contemplait le bonheur de celui-ci.

V

— Mes sœurs, dit l'Immortelle, je me suis tue pour ne point attrister le doux spectacle que vous avez sous les yeux. Mais n'accusez point les hommes : j'ai vu pleurer les plus heureux.

— Prenez garde, ma sœur, dit la Violette blanche, la compagne de celle qu'avait cueillie la jeune fille, vous êtes bien près de la jolie demoiselle et bien près de tout ce bonheur. Si le pauvre père allait vous entendre, s'il allait vous voir et vous comprendre...

— Hélas! dit l'Immortelle, hélas ! mes sœurs, plaignez ce père, plaignez cette mère infortunée, mais plaignez-moi aussi. Que ne suis-je comme vous une fleur du temps présent! Pourquoi, née au milieu de vous, suis-je la FLEUR DE L'AUTRE VIE ?

P. J. STAHL.

SUR LES MARIAGES

CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES

Le mariage est une des institutions qui, chez les différents peuples, a éprouvé le plus de changements.

Dans les premiers siècles du monde, un homme marquait avec une pierre le terrain qu'il voulait cultiver; ils s'appropriait une femme en la conduisant sous sa tente, et lui faisant promettre de l'aider à élever leurs enfants. Voilà à quoi se bornait les cérémonies du mariage.

Chez les premiers Romains, une femme et un homme vivaient ensemble sans nul engagement, et l'habitude de ce commerce les unissaient par l'impossibilité de se passer l'un de l'autre.

Chez les Kalmoucks, ils s'épousent pour une année. Si la femme devient grosse, ils continuent une autre année. Il n'est presque point de pays où, dans la cérémonie du mariage, on n'ait adopté l'usage des pièces de monnaie qu'on donnait à la mariée, comme garant de cette espèce de marché que l'on faisait en vendant une fille à une autre famille.

Les Égyptiens attribuaient l'invention du mariage à Minos, leur premier souverain.

Les Assyriens avaient une forme toute particulière pour marier leurs filles. Une fois par année ils rassemblaient les filles nubiles et les mettaient à l'encan. La concurrence des hommes opulents portait le prix à des sommes considérables qui, déposées dans une caisse publique, servaient à marier les filles moins jolies, et par conséquent moins recherchées. Plus la fille était laide, plus la dot était forte, pour engager les hommes intéressés à l'épouser. Il n'y avait pas d'autre cérémonie, pour la célébration, qu'un repas où l'époux, rassemblant ses amis, les prenait à témoins qu'il avait rempli les conditions du marché. On croit cependant que les Assyriens instituèrent un tribunal destiné à régler les mariages et à en faire observer les règlements et conditions. Dans l'antiquité, pres-

que tous les peuples contemporains ne nous ont laissé aucune trace d'autres cérémonies relatives aux mariages que le repas et les fêtes.

Quelques auteurs citent une particularité : c'est que les amis présentaient aux nouveaux mariées une corbeille remplie de glands mêlés avec du pain, en mémoire du temps où la terre produisait sans culture.

C'est sûrement par cette même idée que les Romains répandaient des noisettes sur la table des mariés.

A Athènes, quand les vierges devenaient nubiles, elles allaient à un village des environs demander pardon à la statue de Diane d'avoir l'envie de se marier, et solliciter en même temps la permission de perdre leur virginité. Communément on sacrifiait des victimes avant les mariages : on avait soin de jeter le fiel derrière l'autel, pour prouver qu'il n'en fallait jamais dans cette union.

Toujours superstitieux, les anciens ne voyaient pas impunément un vautour enlever, pendant le sacrifice, une partie des viandes sacrées. Le mariage était souvent rompu et toujours différé. L'apparition subite de deux tourterelles était le présage le plus heureux. N'en voyait-on qu'une, on croyait que le mariage ne réussirait pas. De là mille supercheries chez les Grecs. Un homme intéressé à rompre un mariage portait une tourterelle sous son manteau, et la lâchait à l'instant du sacrifice. Les têtes de ces fameux guerriers, de ces philosophes célèbres, étaient susceptibles de se frapper par ces absurdes présages. Les Athéniens conduisaient la mariée chez son mari, sur un char dont on brûlait l'essieu quand elle en était descendue, pour prouver qu'elle n'avait plus la liberté de s'en retourner. Le père lavait les pieds à la mariée avec l'eau de la fontaine de Callirrhoé. De là on la menait au lit nuptial, en allumant plus ou moins de flambeaux, selon sa naissance. Sa mère attachait son ruban de tête à l'une des torches; alors on se retirait, et les garçons faisaient un grand bruit à la porte pour que l'on n'entendît pas ce qui se passait dans la chambre. Ainsi se mariaient les Grecs.

Il y avait, chez les Romains, trois espèces de mariages que l'on contractait différemment : *la confarréation*, *la coemption* et *le service*.

On appelait confarréation, la manière dont on mariait les pontifes et les prêtres. Cette cérémonie consistait à faire manger aux nouveaux époux des gâteaux faits d'eau, de sel et de froment, dont on offrait quelques morceaux aux divinités favorables aux mariages.

Les époux célébraient eux-mêmes la seconde espèce de mariage appelée coemption, en s'engageant mutuellement leur foi par le don mutuel d'une pièce de monnaie.

La troisième espèce de mariage, appelée service, était le résultat du hasard. Lorsque du commerce de deux personnes il naissait un enfant, deux individus se décidaient à vivre ensemble, leur seul consentement mutuel légitimait le mariage.

Selon quelques auteurs, en Écosse, encore aujourd'hui, un homme qui épouse une femme au lit de la mort, légitime tous ses enfants sans autre formalité.

En Hollande, disent les mêmes historiens, et dans un partie de l'Allemagne,

on suit le même usage, avec la différence que l'on exige que tous les enfants soient présents à la cérémonie.

Dès qu'on était convenu du mariage par coemption, ou confarréation, on consultait les augures, afin qu'ils déclarassent la volonté des dieux, et qu'ils indiquassent un jour favorable pour la célébration. Lorsqu'on avait signé le contrat, les parents y mettaient leur cachet. On déposait la dot de la fille entre les mains d'un des augures, et son futur lui envoyait un anneau de fer. Le jour de la célébration, il était d'usage, lorsque l'on coiffait la mariée, de lui partager, avec la pointe d'une lance, les cheveux en six tresses, à la manière des vestales, pour l'avertir qu'elle devait toujours être vestale pour tout autre que son mari. On lui posait sur la tête une couronne de verveine, mêlée de quelques autres herbes qu'elle avait cueillies elle-même. Par-dessus la couronne, elle portait quelquefois un voile, et chaussait des souliers de même couleur, montés sur de très-hauts talons.

Dans l'ancienne Rome, les deux époux plaçaient sur leur cou, au moment du mariage, un jonc nommé *conjugium*, d'où nous avons tiré le mot *conjugal*. Depuis, on n'a point encore inventé un emblème aussi parfait de l'état du mariage. Il était aussi d'usage que les jeunes filles feignissent, dans cette occasion, de la répugnance à sacrifier leur virginité, et fissent difficulté de quitter le bras de leur mère. De petits garçons, au nombre de cinq, après avoir été lavés et parfumés, portaient chacun une torche allumée en l'honneur des cinq divinités du mariage, Junon, Jupiter, Vénus, Diane et Suada, déesse de la persuasion. Deux enfants conduisaient la mariée dans la maison de son époux, et l'on portait derrière elle une quenouille, un fuseau et un coffre qui renfermait sa toilette. Lorsqu'elle arrivait à la porte, qu'elle trouvait ornée de guirlandes de fleurs et de verdure, on lui présentait du feu et de l'eau, on lui demandait en même temps son nom. A cette question la mariée répondait : Caïa, c'est-à-dire qu'elle promettait d'imiter la fameuse Caïa Cecilia, qui s'était fait une grande réputation par ses vertus domestiques et conjugales. Avant qu'elle entrât dans la maison, on arrosait la fiancée d'eau lustrale, afin que son mari la trouvât dans toute sa pureté. Elle posait sur la porte un morceau d'étoffe de laine, et la frottait avec de l'huile ou de la graisse de quelque animal. On la portait ensuite dans la maison, parce que les augures prétendaient qu'il lui arriverait malheur si elle touchait imprudemment le seuil de la porte. Immédiatement après on présentait à la nouvelle épouse toutes les clefs de la maison et, pour siége, une peau de mouton qui n'était point tondue, afin de l'avertir qu'elle devait dorénavant s'en servir pour fabriquer les vêtements de sa famille. Dès que les deux époux étaient rentrés dans leur chambre, le marié jetait des noix aux petits enfants avant que la compagnie se retirât, et les hommes chantaient des vers pour prévenir l'effet des charmes et des sortiléges.

Pour ménager la modestie de l'épouse, on ne laissait point de lumière dans la chambre nuptiale, et cette précaution pouvait également empêcher que le marié n'aperçût les imperfections corporelles de son épouse.

Le lendemain le marié donnait un repas. La nouvelle épouse y paraissait avec lui sur le lit nuptial, et le traitait publiquement avec une familiarité qui n'annonçait point le regret d'avoir perdu sa virginité. Elle mettait ordinairement si peu de réserve dans sa conversation, que lorsqu'en d'autres circonstances une femme parlait indécemment, on disait proverbialement à Rome : *Elle parle comme une nouvelle mariée.*

A Rome, un époux qui trouvait sa femme en adultère, pouvait disposer de sa vie. De son côté, un enfant posthume de dix mois pouvait être reconnu si la mère le voulait, et l'empereur Adrien étendit à onze mois cette inexplicable indulgence. Il est assez piquant d'observer que les Barbares, qui renversèrent l'empire romain, avaient à peu près les mêmes mœurs relativement aux femmes. Ils mariaient leurs vierges sous des pavillons, en signe de modestie, et les veuves en plein air.

Chez les anciens, les mariages se firent longtemps sans le ministère des prêtres; on se mariait dans les cours de justice, en présence des magistrats et des parents. Enfin Soter, cinquième évêque qui occupa le siége de saint Pierre, imagina qu'il donnerait plus de poids au clergé en le faisant intervenir dans un nœud solennel, et publia qu'aucune femme ne pourrait, à l'avenir, être légitimement mariée que par un prêtre.

Selon quelques auteurs, sous Cromwell même, en Angleterre, les juges de paix mariaient sans l'intervention du clergé.

A la restauration de Charles II, les prêtres reprirent le droit de célébrer les mariages ; mais on ne peut garantir ce fait.

Dans les temps les plus reculés, il paraît que le mariage consistait dans la vente d'une femme à un homme. J'ai dit que la pièce d'argent ou d'or que l'on donne encore à la mariée rappelle cette ancienne coutume.

La polygamie et le concubinage reconnus furent la première base de tous ces genres de tyrannie des hommes envers les femmes. Cette tyrannie fut employée sous mille rapports, et la jalousie ne fit que l'augmenter. On voit que, chez les Hindous, une recherche d'inquiétude était rare sur ce point. Quand un mari quittait sa femme pour quelque temps, ils tressaient ensemble deux branches de *retem*. Si, à son retour, la tresse était restée intacte, l'époux se croyait sûr de la fidélité de sa femme ; mais s'il avait aperçu le moindre dérangement, il la châtiait de la manière la plus cruelle. Elle alléguait en vain les preuves les plus fortes de son innocence, même les témoins les plus véridiques.

S'il faut en croire quelques anciens auteurs, les Égyptiens, en contractant un mariage, promettaient d'obéir à leur épouse; ce qui ferait présumer que les femmes avaient, chez ces peuples, la grande voix dans la législation, puisqu'elles ont obtenu ce privilége extraordinaire. Les femmes des îles Mariannes le possèdent avec plus d'étendue. Tous les meubles, ustensiles de la maison, leur appartiennent exclusivement, et le mari ne peut en disposer qu'avec la permission de son épouse. S'il est querelleur, opiniâtre ou dérangé dans sa conduite, elle est autorisée à le punir ou à l'abandonner. Si son mari la surprend en adultère, il

peut immoler le galant, mais il ne lui est pas permis de maltraiter sa femme; si, au contraire, c'est le mari qui est convaincu, sa femme a le droit de lui infliger tel châtiment qu'elle juge à propos; et, pour exécuter sa vengeance, elle assemble toutes les femmes du voisinage. Armées de lances et coiffées de bonnets de leurs maris, elles s'avancent vers l'habitation du coupable, arrachent ses plantations, saccagent ses grains, et, après avoir fait le dégât en dehors, elles entrent comme des furies dans la maison, qu'elles détruisent. Malheur au maître s'il n'a pas eu le temps de prendre la fuite! Mais quand même une femme n'aurait pas à se plaindre de son mari, lorsqu'il cesse de lui plaire, elle se plaint à ses parents et leur déclare qu'elle ne veut plus vivre avec lui.

Un écrivain du dernier siècle prétend que, lorsque le Grand Seigneur donne sa sœur ou sa fille en mariage, il leur adresse le discours suivant : « Je vous « donne cet homme, pour qu'il soit à l'avenir votre esclave; et s'il lui arrive de « vous offenser ou de vous désobéir, abattez-lui la tête avec ce cimeterre. » Cet auteur ajoute que la princesse porte toujours ce sabre à son côté, comme un symbole de son autorité.

Dans d'autres pays, les lois autorisent les maris à punir eux-mêmes l'inconstance de leurs femmes. En Suède, en Danemark, le mari qui surprenait sa femme en adultère pouvait impunément la tuer et ravir au séducteur les moyens de retomber dans sa faute. Parmi quelques tribus de Tartares, les maris sacrifient souvent la vie de leurs femmes au plus léger soupçon d'infidélité; et il n'en fallait pas davantage à quelques chefs orientaux pour faire enterrer jusqu'au menton leurs femmes et leurs concubines, qui mouraient dans une longue et douloureuse agonie. Lorsque le Grand Seigneur soupçonne quelqu'une de ses femmes, il la fait coudre dans un sac et jeter dans un canal. Chez les Germains, lorsque le mari surprenait sa femme en adultère, il lui coupait les cheveux, la chassait toute nue de la maison et la poursuivait à coups de fouet dans les rues de la ville. Les Chinois, dont le sentiment de l'honneur est moins vif, vendent flegmatiquement leurs épouses infidèles à des marchands d'esclaves; dans la Louisiane, au Pégu, à Siam, à Camboge et dans la Cochinchine, l'adultère est, au contraire, une distinction honorable. Les habitants offrent leurs épouses aux étrangers et s'offensent du refus de s'en servir comme d'une insulte faite aux charmes de leurs femmes.

Hérodote fait mention d'un peuple nommé *Gendanes*, dont les femmes faisaient gloire de leur impudicité. L'usage de leur pays les autorisait à ajouter un falbala ou bordure à leur vêtement pour chaque nouvel amant qui sacrifiait avec elles au dieu de Cythère, et celle qui portait le plus grand nombre de ces bordures était la plus enviée de son sexe et la plus admirée du nôtre.

Si cet usage révolte à la fois et la raison et la décence, au moins avait-il une sorte de conséquence qu'on ne trouve pas dans la conduite des hommes de ce siècle, qui emploient tous les genres de séduction pour corrompre les femmes, en passant leur vie à les calomnier.

De Ségur.

DE L'ALLAITEMENT DES ENFANTS

« Une mère doit allaiter ses enfants. » Jean-Jacques, après avoir émis cet axiome dans l'*Émile*, l'appuie de solides raisons, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. La question physique n'est pas du ressort de notre recueil; mais nous avons cru devoir prendre, pour les mettre en note de la série *Maternité*, les passages où l'illustre philosophe traite la question morale :

... L'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère que de sa mamelle? D'autres femmes, des bêtes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse; la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien est une mauvaise mère; comment sera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement; il faudra que l'habitude change la nature, et l'enfant mal soigné aura le temps de mourir cent fois avant que sa nourrice ait pour lui une tendresse de mère.

De cet avantage même résulte un inconvénient qui seul devrait ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre : c'est celui de partager le droit de mère, ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une autre femme autant et plus qu'elle; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir; car où j'ai trouvé les soins d'une mère ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

La manière dont on remédie à cet inconvénient est d'inspirer aux enfants du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir son nourrisson. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connaît plus. La mère qui croit se substituer à elle et réparer sa négligence par la cruauté se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait.

Point de mère, point d'enfant. Entre eux les devoirs sont réciproques, et s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mère avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude et les soins, elle s'éteint dans les premières années, et le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en sort encore par une route opposée, lorsque, au lieu de négliger les soins d'une mère, une femme les porte à l'excès ; lorsqu'elle fait de son enfant son idole ; qu'elle augmente et nourrit sa faiblesse pour l'empêcher de la sentir, et qu'espérant le soustraire aux lois de la nature elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidents et de périls sur sa tête, et combien c'est une précaution barbare de prolonger la faiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle et claire. Les mères cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfants dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs portes aux maux de toute espèce dont ils ne manqueront pas d'être la proie, étant grands.

Des devoirs des mères de nourrir leurs enfants dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs ? Commencez par les mères ; vous serez étonnés des changements que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation ; tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfants ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni sœurs ; tous se connaissent à peine, comment s'aimeraient-ils ? chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est plus qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'État va se repeupler ; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfants qu'on croit importun devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi, de ce seul abus corrigé, résulterait bientôt une réforme générale ; bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris.

SUR LES DAMES DE QUALITÉ

ÉTUDE DE MŒURS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR MARIVAUX

Parlons un peu des dames de qualité, cela vous réjouira.

Otez à la campagnarde de qualité le masque qu'elle porte, quand monté sur sa haquenée, elle traverse d'un château à l'autre ; ôtez-lui sa vanité crue sur les antiquités de sa famille, son ton bruyant, son estomac redressé par intervalle de réflexions ; l'embarras total de sa contenance, et sa marche à mouvement uniforme ; car tout cela compose l'économie de sa figure ; ôtez-lui ses fils, le marquis, le chevalier, petits enfants qu'elle dresse devant vous à la révérence villageoise, et qui par fatalité sont toujours morveux quand ils arrivent, afin d'être mouchés du mouchoir de la mère : passez-moi le portrait ; ôtez-lui, dis-je, toutes ces choses, il ne ne vous reste plus rien de curieux chez elles, si ce n'est la langueur, ou le ton emphatique des compliments qu'elle fait quand elle est en ville.

Tout cela vu et entendu, le sujet est épuisé ; les femmes de qualité dans ce pays sont un spectacle bien plus varié ; les définirai-je en général? Le projet en est hardi ; n'importe.

La femme de qualité a tous les défauts de la bourgeoise ; mais, pour ainsi dire, tirés au clair par l'éducation et l'usage. Elle possède un goût de hardiesse si heureux, qu'elle jouit du bénéfice de l'effronterie, sans être effrontée. Peut-être ne doit-elle cet avantage qu'à la nature de l'esprit des hommes, faciles à donner des droits plus amples à qui les étonne par de plus forte impressions.

L'air de mépris le mieux entendu de la femme de qualité pour la bourgeoise, ce sont ses caresses et ses honnêtetés ; et là-dessus, rien n'est plus poli que la femme de qualité, dit la bourgeoise. L'innocente qui ne voit pas le stratagème,

et qui ne sent pas que par cette politesse la voilà marquée au coin de la subordination.

Dans la femme de qualité, l'habillement, la marche, le geste et le ton, tout est formé par les grâces; mais ces grâces-là, la nature ne les a point faites : ce ne sont point de ces grâces qui sont partie nécessaire de la figure, que l'on a sans y penser, qui nous suivent par tout, qui sont en nous, qui sont nous-mêmes : ce sont des grâces de hasard, d'après coup, que la vanité des parents a commencées, que l'exemple et le commerce aisé des autres femmes ont avancées, et qu'une étude de vanité personnelle a finies.

Grâces ridicules aux gens raisonnables, attirantes pour les jeunes gens, imposantes pour le peuple, inimitables aux bourgeoises, quoique toujours copiées par elles; voisines du mal dont elles aplanissent les voies, et peut-être le chef-d'œuvre de l'orgueil.

Et voilà madame, ce qu'on appelle airs du monde.

On ne peut aisément exprimer ce que c'est que le commerce mutuel des femmes de qualité. Sans aller même jusqu'au crime, tout est jeu pour elles jusqu'à leur réputation; et cette réputation est un jeu pour ceux dont elles dépendent.

Parmi elles, attrape qui peut, tout passe; un bon mot tire tout le monde d'affaire; elles sont les confidentes les unes des autres, se prêtent réciproquement secours dans l'occasion, se promettent le secret, que réciproquement elles violent aussi; la médisance court, on la croise par une autre, et pendant que la demande et la repartie amusent le public, elles restent en bonnes amies spectatrices des effets plaisants de leur perfidie.

Il y a l'espèce des femmes tendres; ce sont celles dont le cœur embrasse la profession du bel amour; leur esprit fourmille d'idées délicates; elles aiment, en un mot, plus par métier que par passion; un amant infidèle met leur talent au jour : sans lui on ne saurait pas qu'elles ont mille grâces attendrissantes dans une affliction de tendresse.

Il y a l'espèce des femmes coquettes : celles-là font l'amour indistinctement; ce sont des femmes à promenades, à rendez-vous imprudents; ce sont des furieuses d'éclat; elles ne languissent point; elles aiment hardiment, se plaignent de même; c'est pour elles faveurs du hasard, quand on trouve un de leurs billets d'intrigue, tout cela va au profit de leur gloire. Il y a des femmes prudes : ce sont celles qui s'entêtent, non de l'amour de l'ordre, mais de l'estime qu'on fait de ceux qui sont dans l'ordre : elles sont ordinairement âgées; cabale d'autant plus dangereuse qu'elle est du côté des plaisirs dans une oisiveté dont elles enragent.

Que vous dirai-je encore? Les femmes de qualité élevées dans les usages de la cour, qui savent leurs droits et l'étendue de leur liberté, ne rougissent pas d'avoir un amant avoué; ce serait rougir à la bourgeoise. De quoi rougissent-elles donc? C'est de n'avoir point d'amant, ou de le perdre. J'aurais pu dire des amants; ce pluriel ailleurs déshonorant, fait ici cortége glorieux. Chaque pays a sa guise :

on sait à la cour le prix de la vie, et l'on n'y admet nulle maxime qui ne tende à le faire sentir.

Nous avons dit qu'elles y rougissaient de n'avoir point d'amant; cela n'est pas difficile à comprendre, en les supposant coquettes. Une femme qui vit sans être aimée vit dans l'opprobre et dans la dernière des réputations ; la plus galante des femmes de la cour a le pas sur elle dans l'esprit des hommes. Je ne sais même, à bien examiner l'esprit de la cour, si cette plus galante n'est pas dans mille moments la plus estimée. Ces moments sont ceux où les courtisans ne font point de réflexions raisonnables : il serait hardi de parier qu'ils en fissent quelquefois.

Il faut donc des amants, il faut même se les conserver. Ah ! c'en est trop, me répondrez-vous : ceci devient sérieux, surtout avec des amants de cour, qui veulent bien essuyer des détails de bienséance, qui s'attendent bien à combattre des imitations de vertu , mais non pas la vertu même ; et qui savent à un jour près assigner la durée raisonnable de ces imitations , qui soupirent enfin, non pour tâcher de vaincre ; car tâcher suppose des efforts pour un succès douteux, mais parce que les soupirs sont un cérémonial qui doit précéder la récompense ; et qu'il est de l'ordre qu'une femme paraisse récompenser, et non donner d'avance.

Comment donc conserver des amants de cette espèce? Comment? Comme on peut, par des espérances. Ah ! grands dieux ! est-il permis d'en souffrir l'idée dans un homme ? Une femme a-t-elle besoin d'un plus grand oubli de vertu pour les remplir que pour les donner? C'est contester sur le temps, et non sur le crime.

Oh ! madame, attendez : ces espérances qui vous choquent ne sont pas si criminelles que vous le pensez ; si nous parlions d'une femme ordinaire, j'entends femme de ville ou femme de province, vos conséquences seraient justes. Une éducation roturière, purgée de licences, et qui lui apprit à observer les vertus à la lettre, lui défend de souffrir un amant : le souffre-t-elle ? elle a fait un premier pas dans la voie du crime ; lui permet-elle d'espérer ? elle en a fait mille, ou bien les fera.

En effet, avant que d'en venir là, que de diminutions journalières dans la sagesse ! que d'inutiles travaux de pudeur ! quelle succession de mouvements libertins n'a-t-il pas fallu pour aguerrir son âme, pour la familiariser avec l'idée du crime? Elle donne des espérances ; le crime est résolu, elle l'envisage, elle s'y promet. Que ne s'y livre-t-elle ? Ce n'est pas la pudeur qui l'en empêche, c'est le souvenir d'en avoir eu qui la retarde.

Voilà, madame, l'histoire du cœur ordinaire qui donne des espérances ; vous vous imaginez qu'il en est de même du cœur d'une femme de cour ; mais il n'y a rien du tout de tout cela. Quoiqu'elle soit mariée, elle peut avoir un soupirant ; il fait comme partie de son équipage : quant aux espérances qu'elle lui donne, c'est un discours en l'air, un proverbe, un vaudeville de cour ; en fait de galanterie, elle ne sait pas ce qu'elle donne alors.

Mais l'amant qui en attend l'échéance, comme d'un bon billet, presse, s'impatience, fait ses diligences, menace d'infidélité ; et si quelqu'un alors se présente pour tenir sa place, en cas de désertion, je crois franchement qu'une femme est en péril manifeste.

L'on voit encore une autre sorte de femmes de cour. Il est, par exemple, des coquettes honoraires ; ce sont celles qui font leurs preuves d'agréments et de charmes en laissant seulement aborder les amants, et qui, résolues d'être sages, prennent de publiques attestations de la facilité qu'elles auraient de se mettre au rang des aimables folles.

Ce n'est pas la vertu parfaite ; mais que voulez-vous, madame ? La corruption est tellement sympathique avec le cœur humain, qu'on ne peut l'en purger si bien qu'il n'y reste souvent ou la honte de n'oser paraître sage, ou du penchant à ne pas l'être. Là-dessus ne pourrait-on pas dire que le vice est comme l'amour chéri de l'âme ; elle le regrette en y renonçant, et ne le hait jamais.

Il y a des femmes de qualité plus courageuses encore que ces dernières, et qui ne souffrent point d'adorateurs. On voudrait bien qu'elles fussent coquettes ; elles savent qu'on le voudrait bien, et le savent avec plaisir ; voilà leur coquetterie : il leur est doux d'être comptées comme des beautés inaccessibles ; il leur est doux, toutes séquestrées qu'elles sont de la foule, d'inquiéter les sens des spectateurs.

Je vous parlerais ici, madame, des femmes de qualité dévotes ; mais c'est une espèce trop marquée ; il nous suffit de savoir en général que la dévotion dont il s'agit les éloigne du monde, sans le plus souvent les approcher de Dieu.

Quand je vois ces saintes âmes, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces soldats que leurs blessures envoient aux Invalides ; les blessures de nos femmes, c'est l'âge et le déchet de leurs charmes. Adieu le monde, belle vocation ! les habits, le maintien, le discours, les démarches, tout est pieux, le cœur même prend du goût pour la façon des actions pieuses ; il aime son métier ; le formulaire ambulant ou contemplatif lui en plaît : on gémira sans douleur au pied des autels, on versera des pleurs, dont la source sera, non l'amour de Dieu, mais la vive et jalouse imitation de cet amour ; je veux dire que l'âme entrera dans son sujet, ainsi qu'un acteur tragique entre dans la passion qu'il représente.

Mais, sans m'en apercevoir, je traite une matière que je m'étais interdite, peu s'en est fallu que je ne parlasse de ceux à qui ces dames confient leur conscience, gens au profit de qui tourne la piété de nos dévotes, pendant que Dieu n'en a que les honneurs.

Je ne sais, mais l'inquiétude, le scrupule, toujours renaissant, et les visites fréquentes chez l'homme de Dieu, sont une image bien ressemblante des mouvements d'un cœur tendre : ce pourrait être de l'amour qui n'a fait que changer de nom ; peut-être que l'âme s'y méprend elle-même, et qu'elle n'est jamais plus profane que quand elle paraît scrupuleuse.

PRÉCIS DES MŒURS

ET DE LA

CONDITION DES FEMMES DANS L'EUROPE MODERNE

PUBLIÉ PAR DE SÉGUR EN 1803.

Sans être l'adulateur des femmes, je crois pouvoir dire qu'en Europe il y a peu de pays où je n'eusse trouvé à retracer l'histoire d'une femme célèbre, mais, excepté Marguerite de Valdemar, Catherine II et Christine, reine de Suède, qui, par ses qualités, sa vie extraordinaire et son abdication de la couronne, mérite une place dans l'histoire, peu d'autres avaient une assez grande réputation pour figurer à côté d'Élisabeth et de Catherine Ire. Je me borne donc à considérer dans ce précis l'Europe moderne.

Le sort des femmes devrait être le même dans les différents pays qui se trouvent au même degré de civilisation : mais le caprice des hommes, la forme des gouvernements, les lois influent nécessairement sur la condition de cette partie de la société. C'est surtout au plus ou moins de fortune indépendante dont jouissent les femmes, que tient leur existence, et, sous ce rapport, les nuances sont infinies en Europe. Il est difficile d'en assigner les causes. Pourquoi en France les coutumes mêmes étaient-elles si différentes, dans plusieurs provinces, pour le partage des successions entre les garçons et les filles? Pourquoi l'Allemagne, la Pologne, la Russie, diffèrent-elles autant sur la partie des biens qu'elles accordent aux femmes? Pourquoi dans les divers États d'une même partie du monde, voit-on, d'un côté, les femmes être exclues du trône, et de l'autre s'y placer à leur tour? La fantaisie du plus fort est la seule raison qu'on puisse en donner. Je n'entreprendrai pas même de rechercher quel est le meilleur système, je ne citerai que des exemples. Si partout on avait éloigné les

femmes de la souveraine puissance, Élisabeth, Jeanne de Naples, Christine, les deux Catherine, tant d'autres que je pourrais citer, n'auraient pas brillé sur le trône, n'auraient pas obtenu, du monde entier et de leur patrie reconnaissante, le titre de *grands hommes* [1].

Si le plus ou moins de fortune influe sur l'existence des femmes, la forme des gouvernements en décide encore davantage : les républiques sont aussi contraires à l'ambition des femmes que les monarchies leur sont favorables. On se rappelle le rôle important qu'elles ont joué dans les premiers temps de la république romaine ; mais les mœurs étaient pures. Les femmes, si j'ose le dire, étaient alors moins de leur sexe, elles parvenaient plus à s'illustrer par des qualités empruntées aux hommes que par leurs moyens habituels de séduction ; c'était plus l'élévation de l'âme que les grâces du corps, la solidité des sentiments que la finesse de l'esprit, qui leur valaient l'admiration. Ce succès est hors de nature, il faut que chaque sexe recueille le genre d'estime qui lui convient ; et, si l'on cherche la force stoïque, le sacrifice des sentiments naturels au bien public, on doit plutôt l'attendre du courage des hommes que de celui d'un sexe qui lui-même doit toujours craindre de se trahir et de mettre son cœur à la place de la raison.

En Suisse, à l'époque de Guillaume Tell, on a vu des femmes saisies, comme les hommes, de l'enthousiasme de la liberté ; mais la simplicité de leurs mœurs les portait au courage ; et l'amour qui les animait les identifiait avec les passions de leurs époux. Depuis que le calme fut rétabli dans leurs montagnes, le peu de luxe et l'ignorance des arts aimables laissèrent ce pays dans une monotonie qui ne donne aux femmes pour plaisirs que ceux qu'offre la nature, et pour occupation que leurs devoirs. Les jeunes filles vivant entre elles, jouissant de bonne heure d'une grande liberté, conservant la pureté de leurs mœurs au milieu de leur indépendance. La certitude de ne s'unir qu'à celui que leur cœur choisira s'oppose à toute galanterie pour le présent, et à toute coquetterie pour l'avenir. Dans d'autres pays, tels que la France, par exemple, le roman de la vie d'une femme jolie, aimable, commence le jour de son mariage ; celui d'une femme en Suisse a commencé dès cette première jeunesse où elle cherchait avec soin l'être qui pouvait lui convenir. Quand, au bout de plusieurs années, elle a éprouvé le cœur de son amant, il ne lui reste plus, après son mariage, d'autre perspective que l'amour de son époux, de ses enfants et l'assiduité dans son ménage. Voilà sa principale affaire ; point d'intrigue pour les places, ni pour les rangs. Les lois sont fixes ; un jour ressemble à l'autre. Les plaisirs y sont moins vifs et plus simples, les richesses moins brillantes et plus solides. Ce tableau donne moins l'idée du plaisir que celle du bonheur.

Quel contraste frappant présente l'Italie ! On y voit tous les genres de sensations être le seul but d'un sexe qui ne cherche sans cesse qu'à goûter et inspirer

[1] Rex fuit Elisabeth, fuit et regina Jacobus. — Élisabeth fut un roi, et Jacques fut une reine.
OWEN.

la volupté. L'amour, les spectacles, les arts, une existence oisive et molle, voilà l'emploi de la vie de ce sexe voluptueux. Rien ne prouve plus le consentement tacite des maris [1] à la galanterie précoce des femmes, que ce peuple de *sigisbés*, de cavaliers dévoués à leurs ordres. A la vérité ce *sigisbé* n'est pas celui qu'elles traitent le mieux ; mais sans cesse avec elles, il est du moins l'image de l'amant dont il est presque convenu qu'elles ne peuvent se passer. Regardées, et se donnant elles-mêmes pour de simples parures de la société, elles doivent perdre de leur considération ; comme elles dirigent plutôt leur finesse vers l'intrigue amoureuse que vers les affaires, rarement elles y ont part ; en un mot, leur rôle a plus de charme que d'importance. Il faut cependant rendre justice à quelques femmes italiennes, surtout à celles de Florence, de Sienne, de Rome même : elles sont instruites, elles aiment les arts et la littérature. Leurs inclinations s'épurent en même temps que leurs goûts ; et leur société devient plus agréable, sans que leur caractère national perde ce qu'il a de piquant.

Avec plus de gravité, les Espagnoles ont peut-être autant de galanterie. Plus réfléchies que les Italiennes, le mystère qu'elles employaient autrefois pour leurs intrigues, le voile dont elles les couvraient, les rapprochaient plus de l'état naturel de leur sexe, qui semble appelé à charmer par sa modestie, à fixer par sa pudeur. D'ailleurs l'Espagne était le berceau de l'ancienne galanterie. Ne fût-ce que par les souvenirs, il reste toujours une sorte de déférence plus apparente d'un sexe pour l'autre ; et, la vanité étant la base du caractère des femmes, les pays où l'on compte le plus avec elles sont ceux où elles peuvent se croire les plus heureuses. La jalousie même des Espagnols est une espèce d'occupation inspirée par les femmes, et qui leur a donné longtemps de l'importance à leurs propres yeux.

Dans quelque pays que ce soit, si ce sexe craint la persécution, il craint également l'oubli ; et peut-être préférerait-il un peu de tourment à l'humiliation de n'être compté pour rien. Si l'on en croit nos voyageurs, c'est surtout dans certaines provinces d'Espagne que l'on retrouve les traces de ses anciennes mœurs. Celles de Madrid sont plus relâchées, et ne rappellent que faiblement les souvenirs de la galanterie apportée par les Maures. Si les Italiennes ont un *sigisbé*, les Espagnoles ont un *corjeto*, qui diffère du *sigisbé* en ce que celui-ci n'est que l'homme dévoué aux soins, et non destiné aux faveurs, tandis que le *corjeto* des Espagnoles est bien véritablement l'amant heureux. Tant qu'il règne, personne ne se présente, et, s'il est congédié, rarement sa place reste-t-elle longtemps vacante. Jusqu'à l'instant où les jeunes personnes sont mariées, elles vivent dans les couvents ou dans l'intérieur de leurs familles ; mais on assure que ces mêmes couvents ne sont pas exempts de quelques intrigues amoureuses, qui profanent leur enceinte sacrée.

L'amour, et par conséquent la condition des femmes, ont, en Espagne, trois

[1] Souvent ce sont les maris qui choisissent eux-mêmes ces sigisbés pour leurs femmes, la première année de leur mariage.

époques distinctes. L'amour participa d'abord de cet esprit chevaleresque, qui précéda et suivit quelque temps les guerres contre les Maures et les fondements de la monarchie espagnole. C'était alors que l'honneur, l'amour et la religion semblaient se disputer les belles actions et se surpasser pour les produire. Plus délicats et plus désintéressés qu'aucun autre peuple, les Espagnols regardaient le courage comme le seul mérite, et les succès auprès des femmes comme le seul but ou la seule récompense digne du courage. C'est dans ce temps que l'on vit deux amants expirer ensemble du bonheur de se revoir après trois ans d'absence, et du regret de se séparer; deux autres se précipiter du haut d'un rocher pour ne pas se survivre l'un à l'autre. Je pourrais citer mille autres traits dont l'histoire d'Espagne est remplie. Le repos de la paix anéantit ces vertus guerrières, ces illusions brillantes. Le commerce et les richesses de l'Inde changèrent ces héros en flibustiers hardis, en aventuriers corrompus.

Les conquêtes que l'Espagne fit en Amérique dépravèrent les mœurs, et celles qu'elle fit sur le continent changèrent les usages et affaiblirent le caractère national. A ces passions succéda une multitude d'intrigues, de ruses, où l'adresse italienne se remarquait plus que l'honneur et l'amour castillan. Ce temps est parfaitement peint dans les comédies de *Lope de Vega*, *Calderon*, et dans les Nouvelles de *Cervantes*. De là les sérénades, les enlèvements, les duègnes, les jaloux, toutes choses dont il n'existe plus en Espagne que le souvenir : l'amour semblait dégénérer à mesure que la civilisation se perfectionnait; il avait été une folie, il devenait un calcul, et c'est à peu près ce qu'il est à présent. Quelques années après son mariage, une jeune femme, ordinairement assez ignorante, a besoin d'aller dans le monde, de se trouver aux courses de taureaux, aux assemblées; elle veut, pour l'y accompagner, un homme qui lui plaise, et souvent, sans l'aimer beaucoup d'abord, elle s'attache à lui, de peur qu'il ne s'attache à une autre; c'est le *cortejo* dont je parlais tout à l'heure. Cet homme, quelquefois ami du mari, avec plus de liberté dans la maison, étant moins sujet à en troubler l'ordre, se trouve plus commode pour la femme, et est préféré à un étranger, ou à un autre qui n'aurait pas les mêmes avantages. C'est presque toujours un officier ou un moine, par la facilité qu'ils ont tous les deux de s'introduire dans la maison, et parce qu'également oisifs, ils sont plus *sous la main*, et que l'on peut en disposer plus aisément. Les moines ont cependant perdu beaucoup de leur influence, et ne réussissent plus que près des femmes âgées. Les liaisons en Espagne durent fort longtemps, et prennent sur-le-champ un caractère authentique et respecté. Lorsque deux amants se brouillent, les parents, les amis s'empressent de les raccommoder; le monde même s'y intéresse. Il semble que cette nouvelle union qu'il a vu commencer soit un contrat dont il a été le témoin, et qu'il désire maintenir bien plus que celui du mariage, pour lequel il n'a pas été consulté. Aussi un homme qui se conduit mal envers une femme, trop tôt infidèle, ou qui la rend malheureuse, trouve difficilement à se replacer auprès d'une autre. Il en est de même des femmes que l'on n'estime qu'en raison de leur conduite en amour. Rien n'est si rare que ce que nous appelons une

femme coquette; elle pourrait tromper un homme, mais elle n'en tromperait qu'un, elle exciterait un soulèvement général. C'est ce qui fait que les étrangers, et les Français surtout, qui ont un si grand succès dans les pays du Nord et dans quelques parties d'Allemagne, n'en ont aucun en Espagne, à moins qu'ils ne sachent bien la langue, et ne se conforment aux usages du pays. Au reste, je le répète, ce n'est ni à Madrid, ni dans quelques ports de mer, où les mœurs et les modes étrangères se sont introduites, que l'on peut juger de ces usages, mais dans les villes de l'intérieur, telles que Valence, Grenade, Tolède, Séville.

Remarquons un contraste assez frappant entre la Suisse et l'Espagne. Ici, l'innocence est enfermée; là, elle est livrée à elle-même. On voit les jeunes personnes, en Helvétie et à Genève, préserver leur pureté avec une liberté presque illimitée, et la confiance qu'on leur accorde devenir souvent un plus grand obstacle à vaincre que les murs élevés et les grilles de fer des couvents espagnols. Au reste, tout système d'éducation peut se soutenir; l'importance, sous ce rapport, tient, je pense, à la direction que l'on sait donner aux mœurs. Pour moi, je croirai toujours que les jeunes personnes, jusqu'à l'instant où elles ont un guide et un époux, ne doivent pas être livrées aux dangers de la société, qu'elles ne peuvent pas connaître, et que leur existence de filles et de femmes doit être entièrement différente.

Si l'Espagne [1], comme la France, ne permet pas aux femmes d'hériter du trône, on les voit, dans le royaume voisin, en Portugal, tenir le sceptre, et par l'esprit des lois, lors même qu'elles se marient, accorder à peine le titre de roi à leur époux, qui n'est roi que de nom, sans exercer aucun pouvoir. Par une autre bizarrerie, dans ce même pays où les femmes règnent, les époux, dans leur intérieur, ont un pouvoir absolu sur leurs femmes. Toutes les sortes de prérogatives sont attribuées au mari, qui commande en maître. Tout dans la société se ressent de l'état secondaire des femmes, et dans quelques familles, non à Lisbonne, mais dans les provinces qui gardent toute la rigueur de leurs anciens usages, un étranger ne pourrait adresser la parole sans la permission du mari. Elles sont même presque forcées de sortir de la chambre lorsqu'un homme y entre, et qu'il n'est pas amené par le maître de la maison. Malgré toutes ces précautions, en Portugal comme en Espagne, les intrigues amoureuses sont aussi communes qu'autre part. A certaine époque de l'année, une femme vient confesser sa faiblesse à son directeur; il en résulte une sainte réprimande, l'ordre de rompre avec son amant. Elle le quitte huit jours, reçoit l'absolution, approche de l'autel, et peu de jours après s'en éloigne pour se rapprocher de son amant. Ainsi donc, adorée et adorant tour à tour, elle passe sa vie à brûler l'encens sacré et à s'enivrer du profane. Seulement le temps qu'elle destine à la créature est bien plus long que celui qu'elle donne au Créateur.

Que le voyageur sorte de Lisbonne, et que les flots le portent à Constantinople: là, les femmes sont ou enchaînées dans les sérails pour leur vie, ou ren-

[1] Depuis que ceci a été publié, la loi d'hérédité royale a été modifiée.

fermées dans leur intérieur. Elles ne paraissent en public que voilées; elles ne peuvent jouir de leur liberté qu'en se livrant à l'état vil de femmes prostituées.

Quoique l'Allemagne soit divisée en plusieurs parties et en plusieurs États souvent ennemis, la condition et le caractère des femmes s'y ressemblent pourtant beaucoup, puisqu'elles sont toutes formées plus ou moins par les écrits, qui sont les mêmes, et par une éducation analogue. Je ne parlerai ici que de la classe la plus distinguée, et qui peut seule avoir le nom de *bonne compagnie*, quoique l'autre renferme beaucoup d'esprit et d'agrément, surtout dans les villes commerçantes. Les Allemandes sont généralement moins sensibles que les Françaises, plus passionnées, moins aimables ; elles ont plus de sagacité pour reconnaître les qualités du cœur, que d'adresse à discerner celles de l'esprit. Souvent on peut leur plaire autant par de bonnes que par de belles actions ; elles ont une manière simple d'aimer, qui fait qu'on les séduit avec du naturel et de la simplicité : froides au premier abord, elles s'attachent à mesure qu'elles découvrent en vous les qualités solides et vraies qu'elles ont en elles. Pour elles, c'est peu que ce premier coup d'œil qui a tant de pouvoir sur les imaginations vives des Polonaises et des Italiennes; l'habitude attache les Allemandes plus que la figure, et le mérite plus que l'esprit; elles sont le juste intermédiaire entre les Françaises et les Anglaises. Moins réservées que celles-ci, moins attachées à leurs devoirs domestiques, elles sont aussi moins légères que les Françaises, et moins avides de louanges et de succès. Le système féodal, qui se conserve encore en Allemagne, donne aux femmes une grande influence. Quoiqu'il ne leur assigne aucune fortune, elles sont presque toutes à la tête de petites principautés et de propriétés suzeraines, où elles ont beaucoup de représentation à la place de leurs maris, qui, ordinairement occupés à la chasse, aux jeux, vivent avec quelque complaisant subalterne. Les femmes se trouvent alors chargées d'exercer la bienfaisance, de recevoir la société et de faire les honneurs de leurs maisons ; toutes choses où l'amour-propre et la vanité les distraient beaucoup de l'amour. C'est ce que l'on remarque dans la plus grande partie des femmes de l'Empire, qui, en général, ont plus d'esprit et d'instruction que celles des pays de l'Empereur. Vienne seule renferme peut-être les femmes qui réunissent le plus de qualités. Parmi plusieurs sociétés nombreuses, on en remarque une, composée de femmes distinguées par leur naissance, leur richesse et leur beauté. Elles rassemblent autour d'elles les gens les plus marquants, non point par leurs titres, ni par leurs richesses, mais par leur mérite et les services rendus à l'État. On ne peut être admis dans leur société, si l'on est un homme médiocre. La lecture des romans de chevalerie, qui sont encore fort à la mode en Allemagne, et les différentes guerres que ce pays a eu à soutenir, ont servi à encourager ces idées libérales ; et il n'est aucun lieu en Europe où les sentiments d'honneur soient aussi parfaitement conservés. On retrouve au milieu de l'Allemagne toute la délicatesse, la galanterie des beaux temps de la France. Les personnes de cette société n'ont point passé, ainsi que presque tous les étrangers, d'une haine exagérée contre leurs ennemis à une admiration plus exagérée en-

core. Elles n'ont pas voulu détruire la France, elles ne veulent pas l'encenser. Tranquilles dans leurs principes comme dans leurs sentiments, fidèles à tous les deux, elles ont conservé leurs amis, leur manière de vivre, et sont tous les jours plus attachantes et plus aimées.

La Prusse est encore une preuve de la facilité avec laquelle les femmes saisissent tous les différents genres que leur présentent les mœurs, les usages et la tendance des esprits. Leur adresse se montre dans le parti qu'elles savent en tirer pour leur existence. L'esprit du grand Frédéric a laissé dans ce royaume cette teinte guerrière et cette philosophie qui étaient le caractère distinctif de son gouvernement. Comme il y avait en lui un grand amour du pouvoir, et de grands moyens de le soutenir, sa puissance devenait le contre-poids de sa philosophie ; mais ses successeurs, moins grands, moins victorieux, ont laissé plus d'empire aux idées libérales, qui se sont étendues. Les femmes, toujours en accord avec l'esprit du moment, ont cultivé les sciences et les lettres. Peu d'entre elles s'y sont assez distinguées pour s'y faire un nom ; mais l'ensemble a de l'instruction, peut-être un peu de pédanterie : elles ne savent pas assez que l'esprit des universités a de la peine à remplacer la grâce, la légèreté, la finesse et l'élégance, qui sont la véritable parure de leur sexe. Dans un pays guerrier, où les hommes sont sans cesse dans les camps, dans les garnisons, où la première existence est d'être militaire, il reste peu de temps pour la galanterie. Cependant, sans la comparer à celle de l'Espagne et de l'Italie, elle existe à Berlin : et il n'est point de lieux, de climats, où l'amour n'exerce son empire. S'il se cache sous le manteau d'un Espagnol, le casque d'un Prussien ne l'effraye pas, et même au milieu du fracas des armes, il soumet la pruderie de la Prussienne, comme il enflamme l'Italienne voluptueuse. Partout le but est le même, les différences n'existent que dans les routes, les moyens et les temps. Quelques observateurs prétendent qu'au milieu de ce goût pour les sciences, de cette apparence de pédantisme imposant, les femmes, en Prusse, ne sont pas insensibles à l'attrait des offrandes. Ce contraste est assez piquant. Au reste, il n'est pas difficile à croire ; et, dans la France même, nous avons vu les principes de la philosophie nouvelle allier l'amour de la simplicité avec celui des richesses, et quelques femmes, soit par goût, soit par soumission, recevoir presque autant de dons de leurs amants qu'elles en avaient reçu de la nature. L'on doit remarquer aussi que la Prusse n'est pas riche. Un pays pauvre est toujours contraire à l'existence des femmes, surtout lorsqu'il est monarchique. L'espèce de pompe qu'exige le trône rend nécessaire la magnificence de ses entours. Ce désir continuel et cette impuissance de briller désolent ce sexe, qui doit plaire sans efforts, se parer sans peine et sans réflexion. Une femme n'a-t-elle que le moyen passager de s'entourer d'éclat, c'est sans goût, sans charme, que les bijoux se placent autour d'elle ; sa pénible parure se ressent du tourment qu'elle eut pour se la procurer, et de la crainte ignoble de la faner ou de la perdre. Pour que le brillant réponde, chez les femmes, à la pompe du trône, il ne faut rien moins que la magnificence qu'elles montraient dans le siècle de Louis XIV ; mais dans une république, il faut la

modeste simplicité de la Suisse. D'un côté, ce sexe aimable est en rapport avec l'art : de l'autre, il l'est avec la nature ; et, lorsque chaque chose est à sa place, la simple bergère des Alpes cueille avec la même facilité, dans la prairie, les fleurs abondantes et fraîches dont elle couronne sa tête pour plaire à son amant, que l'élégante et sensible la Vallière trouvait sur sa toilette les pierreries rares et brillantes qu'elle opposait à l'éclat de son teint pour charmer les regards de Louis.

Si Berlin offre le tableau d'une société de femmes scientifiques, raisonneuses et peut-être pédantes, en Pologne, au contraire, toute la coquetterie, l'amabilité française se retrouvent : il semble que, par les manières, les formes et l'élégance, la nature ait voulu mettre une affinité marquée entre deux nations aussi éloignées l'une de l'autre. Les Polonaises parlent très-bien le français; leurs mœurs, leur goût pour la société, pour les productions aimables de l'esprit, les rapprochent encore des Françaises.

La Pologne a été conduite à sa destruction par des chances politiques et par les vacillations d'un gouvernement instable qui a peu fourni d'occasions aux femmes d'influer sur les affaires. L'extrême magnificence des grands seigneurs donnait à ce sexte l'existence brillante qui seule lui convient. En changeant le sort, elles n'ont point changé de caractère; et, soit qu'elles restent dans leur patrie divisée, soit qu'elles voyagent, elles portent partout ce désir de plaire, ce charme attirant, cet esprit fin, ce mélange de dignité et de grâces voluptueuses auquel on résiste peu. On assure que la pruderie des dames russes leur fait juger sévèrement les Polonaises ; qu'elles appellent légèreté le mouvement aimable que celles-ci répandent dans la société. Ce jugement prouve plus l'injustice des unes que les torts des autres. En Russie, les femmes, naturellement graves, ont un flegme apparent qui donne à leurs formes sociales une sorte de roideur opposée aux grâces des Polonaises. Les Russes sont moins vives, moins coquettes ; mais la galanterie n'est cependant pas plus bannie de Pétersbourg que de Varsovie. Seulement, le premier attrait est caché avec plus de calcul, les soins sont rendus avec plus de mystère, et le bonheur est couvert d'un voile moins léger. Ces nuances tiennent à leur caractère et à l'éducation. Peut-être aussi les femmes, fières d'occuper le trône à leur tour, de compter parmi elles une Élisabeth et deux Catherine, ont-elles pris naturellement une dignité convenable à leur condition dans l'État. Chargées de tous les détails intérieurs de leurs maisons, de l'éducation de leurs enfants, à laquelle elles président jusqu'à un certain âge, réglant tout, excepté leurs terres dont leurs maris s'occupent ; en un mot, tout reposant sur elles, il en résulte une consistance naturelle qui les agrandit à leur propres yeux et donne au maintien de quelques-unes la fierté de leur position.

Comment ne pas observer, dans les nuances infinies qui diversifient les femmes en Europe, à quel point ce sexe mobile est propre à modifier son caractère, et même ses passions, d'après les usages et les lois? Ces différences sont moins frappantes dans notre sexe que dans le leur.

Peut-être, dans aucun pays, la condition et le caractère des femmes ne se sont-ils pas ressentis de l'influence des mœurs et du gouvernement autant qu'en Angleterre. Dans cette monarchie limitée, qui réunit la nécessité du trône et la passion raisonnée de la liberté, le véritable goût des arts, celui de la magnificence, et surtout cet amour vrai de la patrie qui attache un Anglais aux affaires publiques préférablement aux siennes propres, les femmes ont dû avoir beaucoup d'importance dans leur intérieur et fort peu dans la société, ainsi que dans les intrigues politiques. Ce sont les grandes villes qui perdent les mœurs des femmes. Une Anglaise, passant presque toute sa vie dans ses terres, occupée de sa maison, de sa famille, aimant l'époux qu'elle a choisi, a peu d'occasions d'être séduite, et d'inspirer d'autre sentiment que celui de l'estime qu'elle acquiert par l'habitude de ses devoirs. Chez les hommes, chez les femmes, les divers buts de la vie influent sur le caractère, les formes, les goûts et la pensée. Qu'un Anglais soit marin ou commerçant, membre du parlement ou simple cultivateur de ses terres, il peut varier dans le genre de ses intérêts ; mais il en est un auquel tous les autres se rattachent : c'est cette occupation principale de la chose publique; la raison en est simple. Dans la parfaite combinaison du gouvernement, le commerçant tient au marin, le marin au commerçant, l'artiste au pair du royaume, le fermier au propriétaire : un membre de l'opposition tient au roi autant qu'un homme du parti ministériel ; en un mot, tout s'enchaîne, et nulle partie de ce bel ensemble ne peut souffrir ou prospérer, que tout ne prospère et ne souffre ; et par là même, chacun s'intéresse avec suite aux opérations de l'État. Sous un certain rapport, tous les intérieurs des familles doivent être à peu près les mêmes. Chez le grand seigneur comme chez l'artisan, chez le propriétaire comme chez le fermier, dans les comptoirs de banque comme dans les maisons des militaires, tout pense, calcule, réfléchit, et s'occupe plus habituellement de détails sérieux que de galanterie et de ces futilités aimables qui plaisent trop aux femmes pour ne pas les séduire, ou du moins pour ne pas les distraire de leurs devoirs. En France, dans l'ancien régime, la paix se faisait-elle après une longue guerre, tout revenait à la stagnation, au désœuvrement. La nullité d'intérêt sur les choses publiques auxquelles le gouvernement seul avait rapport, livrait les hommes et les femmes au mouvement des passions, à la distraction des plaisirs. De là la galanterie, le désir, le besoin de plaire et de séduire. Les femmes, passant leur vie, non dans leurs terres, mais à la ville et à la cour, se mêlaient d'intrigues pour de petites places qu'elles faisaient obtenir par leur crédit, d'où elles tiraient une sorte d'importance.

En Angleterre, au contraire, en paix comme en guerre, jamais l'esprit public ne laisse un instant l'esprit national s'éteindre ; les mœurs s'en ressentent, et les femmes, livrées à leur véritable destination, font plus pour le bonheur et moins pour le plaisirs. Il paraît que, depuis quelques années, il s'est fait un changement dans la manière de vivre : on passe plus de temps à Londres que dans ses terres. La galanterie semble insensiblement s'établir. Un plus long séjour dans la capitale doit nécessairement conduire au relâchement des mœurs. Mais

dans un pays où les affaires publiques occupent tout, où l'Anglais le plus amoureux n'oublie pas le parlement aux pieds de sa maîtresse, où son goût pour l'aisance et pour la commodité le porte à renvoyer les femmes au dessert, afin de rester longtemps à table entre hommes ; dans un pays où un sexe si aimable est plus estimé qu'adoré, ce sexe n'aura jamais une grande influence ; et même en ce moment, où les femmes françaises ont tant perdu de leur empire sous le rapport de l'amour-propre et des plaisirs, il sera toujours préférable pour une femme de naître à Paris qu'à Londres, où le sort de ce sexe ne s'améliore qu'en se rapprochant de nos mœurs.

Convenons-en, les femmes anglaises vivent à peu près comme les femmes turques, à l'exception des clôtures et des gardiens. Sans être aussi surveillées, elles ne sont pas moins contraintes [1]. Quelque supériorité qu'elles se sentent sur leurs maris, elles sont obligées de les respecter et de les craindre ; ce qui fait qu'elles prennent le parti de s'en faire aimer pour se tirer d'affaire. C'est aussi la leçon qu'elle donnent à leurs enfants, et l'on peut remarquer que c'est plutôt en elles un conseil qu'un principe, et qu'elles le leur recommandent plutôt comme calcul que comme devoir. En effet, elles ne peuvent parvenir à commander qu'en obéissant ; et, lorsque l'on vous dit qu'une femme, en Angleterre, est plus heureuse que dans d'autres pays, c'est comme si l'on disait qu'elle est plus préparée par l'éducation à jouir davantage qu'une autre femme d'un bonheur médiocre. Le seul dédommagement qu'elles aient de tant de privations, c'est la considération dont elles jouissent. Mais aussitôt qu'elles commettent la moindre faute apparente, et qu'elles sont moins bien vues dans le monde, elles la commettent alors tout entière ; et devant perdre d'un côté, pour ne pas être tout à fait heureuses de l'autre, elles aiment mieux opter que de concilier tous les deux. Rien n'est si rare que ces intrigues longtemps secrètes, et qui cessent souvent avant d'avoir été connues ; ce qui pourrait cependant se voir en France, si les femmes étaient moins légères et les hommes moins indiscrets. D'après les mœurs anglaises, cela devrait arriver souvent, et cependant on en remarque peu d'exemples ; la contrainte les fait bientôt éclater. Une femme fait tout ce qu'elle peut pour résister ; elle sait que le bonheur de toute sa vie tient à refuser le bonheur d'un moment. Mais quand tous ses efforts ont été superflus, elle s'abandonne au sentiment dans lequel elle ne peut plus vivre, et renonce au monde qu'elle ne peut plus ménager. Il est rare que, lorsque l'amour a été cause d'une pareille démarche, l'homme qui l'a fait commettre ne s'empresse de la réparer et n'épouse la femme qu'il a séduite, et qui, sans lui, serait toujours malheureuse. Ils vont alors vivre ensemble à la campagne, et se tenir lieu de tout. C'est ce qui arriva à M. de Biron. Une personne à laquelle il avait cherché à plaire

[1] On assure que cela est bien changé depuis vingt ans. Les dames anglaises n'ont, dit-on, plus rien de cette sévérité de mœurs qu'on se plaisait à leur accorder.

Desinit in piscem mulier formosa superne !

(*Note de Charles Nodier.*)

lui avoua, après quelque temps, qu'elle ne pouvait plus lui résister, et lui fit la proposition de s'enfuir dans un village d'Écosse, pour y vivre heureux le reste de leurs jours. Il eut toutes les peines du monde à éviter cet excès de bonheur.

Il me reste à parler des peuples du Nord. Chez eux, dans les temps les plus reculés, le sort des femmes paraît avoir été beaucoup plus doux que dans les autres pays. En Suède, elles ont toujours joui de la plus grande considération. Autrefois même, leurs faveurs paraissaient être la seule récompense digne de la valeur.

Les mœurs s'étant policées, leur sort n'a pu qu'y gagner. Comme les couvents n'y sont pas connus, les jeunes Suédoises sont communément élevées sous les yeux de leurs parents, soit par une gouvernante française, soit par une autre qui sait cette langue. Quelques pensions s'y sont formées; mais les premières familles en font peu d'usage, et lorsqu'elles y placent de jeunes personnes, elles les en retirent de bonne heure pour les élever sous leurs yeux. Habituées de bonne heure au monde par ce moyen, vivant avec décence, mais avec la liberté, au milieu des jeunes gens de leur état, c'est toujours leur inclination qui décide de leur mariage.

Chez le peuple même, la simplicité des mœurs produit toujours de bons ménages. Les femmes, dirigeant toute l'économie domestique, on y voit rarement de ces rixes assez communes chez d'autres peuples, qui finissent par diviser les familles. Au reste, je ne m'arrête point sur cette réflexion; quand on observe, dans quelque pays que ce soit, ce n'est jamais la dernière classe de la société qu'il faut regarder. Les mœurs n'existent qu'où l'éducation commence.

Sous Gustave, dernier roi de Suède, assassiné au milieu de sa cour, les mœurs prirent une teinte chevaleresque qui tenait plus au goût particulier de ce monarque qu'au véritable caractère de la nation. Il voulut mêler à la simplicité suédoise une sorte d'élégance française que le climat semble repousser, et à laquelle la pauvreté du pays ne convenait nullement. En effet, il y avait une contradiction manifeste entre ce désir d'élégance et la rigueur des lois qui bannissaient le luxe et défendaient de porter de l'or et de l'argent sur les habits. Les intentions brillantes de Gustave appelaient une magnificence commandée par ces mœurs nouvelles et défendue par la sagesse des lois. Les femmes qui, dans tout le Nord, ont un désir de parure au moins égal à celui de nos Françaises, cherchèrent à faire oublier, par la grâce des formes et le goût des habits, l'absence forcée de la magnificence. Mais c'est là le cas de rappeler ce que j'ai dit plus haut : l'extrême simplicité dans l'élégance même n'appartient qu'aux campagnes; le trône et la cour veulent être entourés d'éclat.

Pendant le règne trop court de Gustave, la galanterie sembla s'introduire; mais ce goût d'héroïsme, de chevalerie, ces bals, ces tournois, tout ce cadre aimable dans lequel les femmes se plaisent, parce qu'il leur sied si bien, semblait n'exister que par la main qui l'avait placé. Il se brisa à la mort du monarque le plus regrettable. Comme il ne tenait pas essentiellement aux mœurs, au

goût du pays, ces débris se dispersèrent promptement sans pouvoir se réunir ; et, comme ces plantes étrangères et transportées loin de leur sol naturel, qui périssent aisément, tout ce beau prestige s'éteignit et ne laissa que d'aimables souvenirs.

Exceptez-en quelques circonstances, les femmes, qui cependant ne sont point exclues du trône, ont fort peu d'influence en Suède sur les intérêts politiques. C'est ici le cas de rapporter le peu de mots de Charles XI à sa femme, qui voulut se mêler des affaires de sa cour : « Nous vous avons prise, lui dit-il, pour faire « des enfants, et non pas pour gouverner. » — Du reste, il l'aima, la traita très-bien, et en eut beaucoup d'enfants.

Depuis la mort de Gustave, les Suédoises sont rentrées dans une situation analogue à leur caractère primitif, et qui se ressent un peu de la teinte passagère que ce prince leur avait communiquée. Aimables, polies, aimant la lecture, l'instruction, sans se livrer au goût d'écrire, qui, chez une femme, passe à Stockholm pour un ridicule, elles jettent dans le commerce de la vie le charme que l'on doit attendre d'elles.

Partout il y a une immense différence des mœurs de la capitale à celles des provinces.

En finissant ce précis, je crois devoir placer ici la lettre d'un homme de mes amis, qui avait pris, pour l'objet principal de ses voyages, l'occupation piquante d'observer les femmes des différents pays où il avait passé et de les comparer entre elles. Quoiqu'elle répète quelques détails que je viens d'offrir au lecteur, je crois devoir la publier telle que je l'ai reçue : elle sort d'une plume véridique, et peut-être les différents avis des voyageurs sur le même sujet sont-ils intéressants à comparer.

« Me voilà presque à la fin de ma tournée d'Europe, mon ami. Vous savez quel était l'intérêt principal qui me conduisait. Après avoir bien examiné les femmes de tous les pays, je finis par conclure qu'à quelques nuances près, qui tiennent aux lois, aux usages de leur patrie, elles sont partout les mêmes. Autant les hommes diffèrent entre eux, autant les femmes se ressemblent. Certes, rien n'est plus opposé qu'un Anglais et un Italien, tandis qu'une Italienne et une Anglaise, bien qu'elles diffèrent, se rapprochent mille fois davantage. D'abord dans les qualités essentielles, vous trouvez chez les femmes de différentes contrées des points de ressemblance presque généraux. Humanité, patience, tendre pitié, douceur, courage inspiré par le sentiment dans les grandes circonstances, voilà de ces vertus que l'on est sûr de rencontrer partout chez les femmes. C'est plutôt dans leurs différences que dans leurs qualités qu'elles varient entre elles. La raison en est simple : leurs qualités leur viennent de la nature ; leurs défauts sont communément le fruit des vices d'éducation, des lois, des usages ; c'est plutôt à nous qu'à elles qu'il faut nous en prendre, puisque les hommes gouvernent ; ainsi, l'Angleterre étant mieux régie que l'Italie, les femmes y valent mieux ; mais, quelle que soit l'influence du gouvernement, vous êtes sûr de trouver dans une Italienne, comme dans une Anglaise, les qua-

lités principales qui sont le caractère distinctif de son sexe. C'est par la douceur naturelle des femmes et l'habitude de soumission dans laquelle elles rappellent à nos regards ces marbres purs, qui sortent de la terre, pour prendre les formes que nous voulons leur donner. Le ciseau d'un artiste maladroit peut en faire un mauvais usage, sans avoir le pouvoir d'altérer les qualités qui leur sont propres. Les femmes sont donc partout, en quelque sorte, ce que nous les faisons. Sous ce rapport, rien ne les distingue dans les pays que j'ai parcourus; cependant, en les observant avec une attention suivie, j'ai cru remarquer que les gouvernements avaient plus d'action sur elles que le caractère des hommes.

« Dans la France seule, où la société est un art, il s'est fait un tel amalgame de l'esprit, des goûts et des passions des hommes et des femmes, que le caractère des hommes agit directement sur elles.

« Un Anglais, par ses habitudes, par son goût pour les affaires, a soumis sa femme aux détails sérieux de la direction de son ménage, et par là il a donné plus de gravité apparente à ses formes. Plus penseur que dissertant, surtout avec les femmes, il a établi entre son épouse et lui plus de rapports de puissance que de tendresse, plus d'abandon que de confiance, plus de passion secrète que d'union de pensées, d'attrait et d'opinion.

« En France, au contraire, où le caractère plus léger des hommes les porte à réfléchir presque tout haut sur leurs projets, même devant ceux qui dépendent d'eux, un époux, par le besoin continuel de communiquer ses idées, d'en recevoir d'autres, d'en faire un échange perpétuel, identifie sa femme, sans le vouloir, à tout ce qu'il pense. Son but est bien de commander, d'être le maître; mais il a mis l'esclave dans sa confidence. Soit qu'elle soit du même avis, soit qu'elle s'y trouve opposée, elle est dans son secret. S'aiment-ils tous deux, l'union de leurs âmes, de leurs pensées, est parfaite. Ne s'aiment-ils pas, il y a eu au moins une communication d'idées qui ressemble à la confiance. Ce n'est point cette séparation morale de l'esclave au maître, que l'Anglais établit. Le Français avertit sa compagne de sa puissance, la discute avec elle; par ce moyen, il peut l'altérer sans doute; du moins, elle s'établit avec plus de forme. Il en est de même des opinions de tout genre. En France, il existe entre les deux sexes une communication habituelle. Aussi les femmes parlent, réfléchissent, décident de tout, des choses les plus frivoles comme des plus importantes. Elles sont plus associées à la pensée des hommes, qui finissent toujours par faire les lois de leurs maisons; mais, comme ce n'est que par le souvenir de la force qu'ils y parviennent, l'instant de lutte renouvelée, qui s'établit sans cesse entre les deux sexes, laisse à l'esprit des femmes l'empreinte du caractère que les hommes leur ont communiqué. Je le répète, ce n'est qu'en France que cette réaction se remarque, parce qu'il n'existe aucun point d'isolement entre les hommes et les femmes, tandis qu'autre part, et surtout en Angleterre, il y en a mille. De plus, en France, les femmes étant les arbitres de la mode, les usages leur sont presque soumis, et l'on a vu souvent avoir recours à elles dans des temps de crises, comme *la Fronde*, pour faire recevoir des choses que la puis-

sance ne pouvait établir. Dans tous les temps, les femmes ont suivi en France l'impulsion donnée par les hommes, de s'identifier avec leurs systèmes comme avec leurs passions. Elles ne s'amusent pas plus des affaires que des plaisirs, et si elles ont besoin d'être mêlées à tout, les hommes ont la même impossibilité de se passer d'elles.

« Voilà ce que l'on ne remarque dans aucun autre pays de l'Europe, même dans ceux où elles montent sur le trône à leur tour.

« Il est encore un autre pays distingué par une nuance particulière ; c'est la Pologne. Là, les femmes, conduites par une volupté plus raffinée, plus aimables qu'en Italie, sont bien forcées d'avoir les hommes pour but de leurs séductions ; mais, moins soumises que partout ailleurs, soit à raison de leurs richesses, soit par le propre de leur caractère, elles ont un rôle plus indépendant, une existence personnelle qui tient à leur charme particulier. Elles ont en général de la grâce et de l'imagination : la grâce captive d'abord, et l'imagination fait faire ensuite, aux têtes qu'elle embrase, tout le chemin qu'elles veulent. Une étincelle de ce don céleste est venue tomber sur leur froide patrie, et la plus charmante partie des habitants s'en est emparée. En Pologne, il n'y a point de poëtes, il n'y a point d'artistes ; mais il y a des femmes qui rêvent aux arts, qui chantent avec une voix charmante les stances du Tasse, et qui récitent les vers de Delille. Elles se sont dit que l'amour était pour les femmes ce que la gloire était pour les hommes. Se faire aimer est leur plus doux penchant et le premier besoin de leur vie. C'est plutôt de l'enivrement qu'elles inspirent que de vrais sentiments. Le privilége d'allumer de grandes passions n'appartient qu'aux âmes fortes qui peuvent donner tout ce qu'elles peuvent recevoir. Cette véritable passion, dont il court tant de parodies dans la société, appartient à tous les pays, et peut se trouver dans tous les climats ; mais elle n'est sentie que par les âmes nées avec une sensibilité exquise, susceptibles d'enthousiasme et de profondes émotions. Les femmes qui n'ont que de la grâce, de l'esprit, quelques charmes et de la coquetterie, inspirent des goûts qui prennent la couleur de l'amour, et qui s'effacent aussi rapidement que les fleurs éphémères. Quant aux femmes à imagination, elles aident d'un autre charme un sentiment d'une nature différente, qui ne vit que d'enthousiasme ; et voilà pourquoi le sentiment qu'inspirent les Polonaises ressemble à de l'amour ; mais peut-être est-il plutôt de la volupté. Elles sont adorables par les souvenirs qu'elles laissent, par les espérances qu'elles donnent ; elles savent tout embellir de cette magie qui a quelque chose de vague, d'indéterminé : elles aiment la nature, sans être naturelles ; mais leur art devient presque simple par sa perfection. Il y a un abandon charmant dans leurs manières ; elles accordent avec une grâce qui n'est pas celle des Françaises, qui semble leur avoir été révélée par la nature, source inaltérable de tout ce qui est bien, de tout ce qui doit plaire. Elles n'ont pas dans leurs salons cette monotonie de convenances qui tyrannise la conversation par des règles formelles, et prescrit à peu près les mêmes mots, comme les mêmes usages, une fois adoptés. Mollement couchées sur leurs divans, elles

ont autant d'attitudes différentes que de costumes. Leur conversation n'est peut-être pas aussi spirituelle que celle des Françaises, mais elle est plus piquante par son originalité. Une femme dont la pensée voyage sans cesse, qui laisse errer ses idées d'un objet à un autre, qui voit au même moment, des yeux de l'imagination, les sites enchantés de l'Italie et les effrayantes beautés de la Suisse; qui a l'art ou la bonne foi de mêler l'enthousiasme à tout ce qu'elle dit, cette femme-là a mille moyens de plus que les autres de plaire et de charmer. C'est par toutes ces sources de séductions que les maisons des Polonaises deviennent des habitations ravissantes, et leurs jardins des féeries. Tout ce que l'imagination embrasse s'embellit à l'instant ; ces enchanteresses ont le talent de faire penser et sentir ceux qui les écoutent, sous mille et mille rapports différents. C'est à la fois l'art d'enivrer et l'âme et les sens. Les oppositions piquantes viennent ajouter encore au charme. Quoi de plus délicieux que d'entendre une jolie femme dans des bosquets qu'elle a créés, s'entourant d'art, parler de la nature ; dans le même moment enrichir son salon de chefs-d'œuvre divers, s'embellir elle-même de mille talents aimables, et tout cela avec des formes destinées naturellement à l'élégance ! Sans cesse elles sont parées de leur négligence même, et n'ont l'air de se servir de la fortune que pour se jouer de ses présents.

« Une certaine mollesse, une grâce calculée, et surtout un accord intime du moral au physique, se remarquent également en Pologne et en Russie ; les Courlandaises particulièrement ont un attrait distinctif. Les deux princesses [1] qui, cet hiver, sont venues charmer notre capitale, en sont un exemple remarquable.

« Les différentes secousses du gouvernement ont fort influé sur les femmes en Russie. Sous Pierre Ier, elles se sont ressenties de la rudesse d'un gouvernement absolu, qui avait besoin d'une extrême sévérité. Pierre voulait changer les mœurs, et faire fléchir sous de nouvelles coutumes une nation superstitieusement attachée à ses usages, et d'autant moins accessible à la civilisation, qu'elle avait tous les préjugés de l'ignorance et toute la barbare férocité, effet nécessaire de ses sanglantes révolutions.

« Les femmes, si bien faites pour adoucir les mœurs, vivaient environnées d'esclaves et l'étaient elles-mêmes. Elles tremblaient sous la domination d'un époux ou d'un maître farouche. Quelquefois elles étaient reléguées avec lui dans de vastes déserts, d'où était exilé tout ce qui ennoblit la vie, les lettres, les sciences, les arts, doux présents de la société, qui font contracter à l'âme des habitudes généreuses, et la mettent sans cesse en présence des témoins qui la jugent.

« Quelquefois appelées à la cour de ce même Pierre, elles y assistaient à de honteuses orgies ; elles voyaient tomber les têtes de leurs amis, ou subissaient elles-mêmes de honteuses punitions. On sait que Pierre le Grand, cet homme de génie, par un contraste cruel, en tirant les Russes de la barbarie, couvrit son

[1] La princesse de Rohan et sa sœur.

pays d'échafauds, et fit périr une partie de la noblesse de l'empire. Catherine I[re], montrant ce que pouvait l'âme héroïque d'une femme, prépara les Russes à la domination heureuse de Catherine II, dont les grâces et le génie ne contribuèrent pas peu à faire chérir et respecter les femmes dans ce pays. Les mœurs s'adoucirent, le beau sexe y reprit une place digne de lui ; aussi, après la France, peut-être la Russie est-elle le pays où il est le plus agréable d'être femme.

« Les femmes russes sont, en général, très-jolies ; peu instruites, elles apprennent avec facilité. Elles ont des talents, de la grâce et de la noblesse dans le maintien ; et si on remarque dans quelques-unes une gravité qui les distingue des Polonaises, presque toutes se livrent à une indolence orientale qui les en rapproche. Leur vie s'écoule entre le jeu qu'elles aiment beaucoup. La paresse, le luxe et la magnificence la plus recherchée sont un besoin pour elles. Presque toutes crédules, superstitieuses, elles aiment tout ce qui parle à leur imagination. Éprises du merveilleux, elles passent quelquefois des soirées entières à entendre leurs femmes leur répéter des contes qui les amusent et les attachent comme des enfants.

« Telles sont mes observations sur les femmes des différents pays que j'ai parcourus ; et, pour peindre en deux mots les nuances que je remarque entre elles, je crois que, s'il m'était permis de choisir, je prendrais pour ma femme une Anglaise, une Française pour mon amie, et une Polonaise pour ma maîtresse. »

Peut-être l'ami qui m'écrivait cette lettre est-il un peu hardi dans ses décisions sur les femmes. Je ne les donne que comme son opinion particulière...

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LIVRE II

CONDITION, RÔLE, INFLUENCE DES FEMMES

LIVRE III

DIVERS AGES DE LA VIE DES FEMMES

LIVRE IV

LIVRE V

DE QUELQUES CATÉGORIES FÉMININES

LIVRE VI

PARIS — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE

PLACEMENT DES GRAVURES

